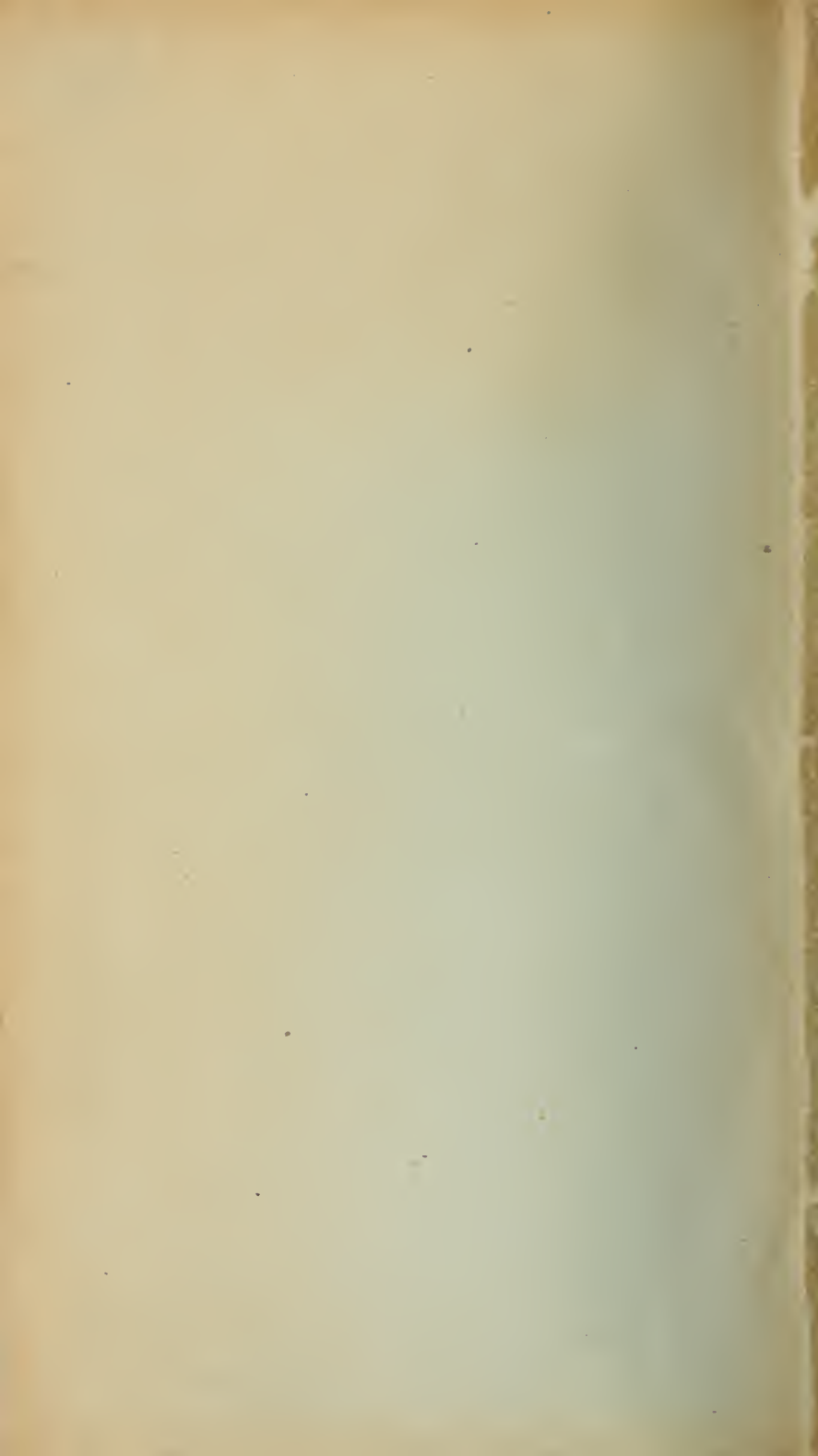


LIBRAIRIE
G. Davister &
Rue du Marteau,
Rue Xhaves, 5
VERVIERS
TEL. 120.83



ALPHONSE DAUDET

2181

ŒUVRES COMPLÈTES

THÉÂTRE



PARIS

FAYARD FRÈRES, ÉDITEURS

78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 78



PQ
2216
A14919
18--

L'Arlésienne

PIÈCE EN TROIS ACTES ET CINQ TABLEAUX

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DU VAUDEVILLE, LE 1^{er} OCTOBRE 1872

PERSONNAGES

BALTHAZAR.	MM. PARADE.
FREDÉRI.	ABEL.
PATRON MARC.	COLSON.
FRANCET MAMAÏ.	CORNAGLIA.
MITIFIO.	RÉGNIER.
L'ÉQUIPAGE.	LACROIX.
UN VALET.	MOISSON.
ROÉE MAMAÏ.	M ^{me} FARGUEIL.
RENAUDE.	ALEXIS.
L'INNOCENT.	MORAND.
VIVETTE.	J. BARTET
UNE SERVANTE.	LEROY.

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

LA FERME DE CASTELET

Une cour ouvrant dans le fond par une grande porte charretière sur une route bordée de gros arbres poussiéreux, derrière lesquels on voit le Rhône. — A gauche, la ferme, avec un corps de logis faisant retour dans le fond. — C'est une belle ferme très ancienne, d'aspect seigneurial, desservie extérieurement par un escalier de pierre à

rampe de vieux fer. — Le corps de logis du fond est surmonté d'une tourelle, servant de grenier et s'ouvrant tout en haut dans les frises par une porte-fenêtre, avec une poulie et des bottes de foin qui dépassent. — Au bas de ce corps de logis, le cellier; porte ogivale et basse. — A droite de la cour, les communs, hangars, remises. — Un peu en avant, le puits; un puits à margelle basse, surmonté d'une maçonnerie blanche, enguirlandée de vignes sauvages. — Ça et là, dans la cour, une herse, un soc de charrue, une grande roue de charrette.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCET MAMAÏ, BALTHAZAR, L'INNOCENT puis ROSE MAMAÏ

(*Le berger Balthazar est assis, un brûle-gueule aux dents, sur le bord du puits. — L'Innocent, par terre, la tête appuyée sur les genoux du berger. — Francet Mamaï devant eux, un trousseau de clefs dans une main; dans l'autre, un grand panier à bouteilles.*)

FRANCET MAMAÏ.

Hé bé! mon vieux Balthazar, qu'est-ce que tu en dis?... En voilà du nouveau à Castelet?

BALTHAZAR, *dans sa pipe.*

M'est avis...

FRANCET MAMAÏ, *baissant la voix et jetant un coup d'œil sur la ferme.*

Ma foi! écoute. Rose ne voulait pas que je t'en parle avant que tout fût terminé, mais tant pis... entre nous deux, il ne peut pas y avoir de mystère...

L'INNOCENT, *d'une voix dolente, un peu égarée.*

Dis, berger...

FRANCET MAMAÏ.

Puis tu comprends, dans une grosse affaire comme celle-

là, je n'étais pas fâché de prendre un peu l'avis de mon ancien.

L'INNOCENT.

Dis, berger, qu'est-ce qu'il lui a fait le loup à la chèvre de M. Seguin ?

FRANCET MAMAÏ.

Laisse, mon Innocent, laisse. Balthazar va te finir ton histoire tout à l'heure... Tiens ! joue avec les clefs. (*L'Innocent prend le trousseau de clefs et le fait danser avec un petit rire. Francet, se rapprochant de Baltazar.*) Positivement, vieux, qu'est-ce que tu penses de ce mariage ?

BALTHAZAR.

Qu'est-ce que tu veux que j'en pense, mon pauvre Francet ? D'abord que c'est ton idée et celle de ta bru, c'est aussi la mienne... par force...

FRANCET MAMAÏ.

Pourquoi, par force ?

BALTHAZAR, *sentencieusement.*

Quand les maîtres jouent du violon, les serviteurs dansent.

FRANCET MAMAÏ, *souriant.*

Et tu ne me parais pas bien en train de danser... (*S'asseyant sur son panier.*) Voyons, voyons, qu'est-ce qu'il y a ? L'affaire ne te convient pas, donc ?...

BALTHAZAR.

Eh bien !... non ! là...

FRANCET MAMAÏ.

Et la raison ?

BALTHAZAR.

J'en ai plusieurs raisons. D'abord, je trouve que votre Frédéric est bien jeune, et que vous êtes trop pressés de l'établir...

FRANCET MAMAÏ.

Mais, saint homme ! c'est lui qui est pressé, ce n'est pas nous. Puisque je te dis qu'il en est fou de son Arlésienne ; depuis trois mois qu'ils vont ensemble, il ne dort plus, il ne mange plus. C'est comme une fièvre d'amour que lui a donnée cette petite... Puis enfin, quoi ! l'enfant a ses beaux vingt ans et il languit de s'en servir.

BALTHAZAR, *secouant sa pipe.*

Alors, tant qu'à le marier, vous auriez dû lui trouver par là, aux environs, une brave ménagère bien fournie de fil et d'aiguilles, quelque chose de fin et de capable, qui s'entende à faire une lessive, à conduire une olivade, une vraie paysanne enfin !...

FRANCET MAMAÏ.

Ah ! sûrement qu'une fille du pays aurait bien mieux été l'affaire...

BALTHAZAR.

Dieu merci ! Ce n'est pas le gibier qui manque en terre de Camargue... Tiens !... sans aller bien loin, la filleule de Rose, cette Vivette Renaud que je vois trotter par ici dans le temps de la moisson... Voilà une femme comme il lui en aurait fallu...

FRANCET MAMAÏ.

Bé ! oui... bé ! oui... mais comment faire?... Puisqu'il a voulu en avoir une de la ville.

BALTHAZAR.

Voilà le malheur... de notre temps, c'était le père qui disait : « Je veux. » Aujourd'hui, ce sont les enfants. Tu as dressé le tien à la nouvelle mode; nous verrons si ça te réussira.

FRANCET MAMAÏ.

C'est vrai qu'on a toujours fait ses volontés, à ce petit-là, et peut-être un peu plus que de raison. Mais à qui la faute? Voilà quinze ans que le père manque d'ici, pécaïre! et ce n'est pas Rose ni moi qui pouvions le remplacer. Une mère, un grand-père, ça a la main trop douce pour conduire les enfants. Puis, que veux-tu? quand on n'en a qu'un, on est toujours plus faible. Et nous, c'est autant dire que nous n'avons que celui-là, puisque son frère... (*Il montre l'Innocent.*)

L'INNOCENT, *agitant le trousseau de clefs qu'il vient de faire reluire avec sa blouse.*

Grand-père, vois tes clefs comme elles sont luisantes...

FRANCET MAMAÏ, *le regardant d'un air ému.*

Quatorze ans à la Chandeleur... Si ce n'est pas pour faire pitié!... Oui, oui, mon mignot.

BALTHAZAR, *se levant subitement.*

La connaissez-vous bien au moins cette fille d'Arles? Savez-vous tout au juste qui vous prenez?...

FRANCET MAMAÏ.

Oh! pour ça...

BALTHAZAR, *marchant de long en large.*

C'est que, prends garde, dans ces grandes coquines de villes, ce n'est pas comme chez nous. Chez nous, tout le monde se connaît. On est au large, on se voit venir de loin; tandis que là-bas...

FRANCET MAMAÏ.

Sois tranquille, j'ai pris mes précautions. Nous avons à Arles le frère de Rose...

BALTHAZAR.

Le patron Marc?...

FRANCET MAMAÏ.

Tout juste. Avant de faire la demande, je lui ai envoyé par écrit le nom de la demoiselle, et je l'ai chargé d'aller aux renseignements; tu sais s'il a l'œil ouvert, celui-là...

BALTHAZAR.

Pas pour tirer les bécassines, toujours.

FRANCET MAMAÏ, *riant*.

Le fait est que le brave garçon n'a pas la main heureuse quand il vient battre le marais chez nous... C'est égal, va! c'est un habile homme, et qui n'est pas embarrassé de sa langue pour parler avec les bourgeois... Voilà trente ans qu'il est dans la marine d'Arles; il connaît tout le monde de la ville, et selon ce qu'il va nous dire...

ROSE MAMAÏ, *dans la ferme*.

Hé bien! grand-père, et le muscat?

FRANCET MAMAÏ.

J'y suis.... j'y suis, Rose... Donne vite les clefs, mon mignot... (*A Rose qui paraît sur le balcon.*) C'est ce grand Balthazar qui n'en finit plus avec ses histoires... (*A Balthazar.*) Chut!...

ROSE.

Comment! le berger est là, lui aussi... Les moutons se gardent donc tout seuls, maintenant?...

BALTHAZAR, *soulevant son grand chapeau.*

Les moutons ne sortent pas, maîtresse. Les tondeurs sont arrivés de ce matin.

ROSE.

Déjà!...

BALTHAZAR.

Mais oui... nous voici au premier mai... Avant quinze jours je serai dans la montagne...

FRANCET MAMAÏ, *ouvrant la porte du cellier.*

Hé! hé!... il pourrait se faire tout de même que son départ fût retardé cette année... pas vrai, Rose?

ROSE.

Voulez-vous bien vous taire, bavard, et aller à votre muscat tout de suite... Nos gens seront arrivés que vous n'aurez pas seulement tiré une bouteille...

FRANCET MAMAÏ.

On y va... (*Il descend dans le cellier.*)

ROSE.

Tu gardes l'enfant, Balthazar?...

BALTHAZAR, *reprenant sa place sur le puits.*

Oui, oui... Allez, maîtresse...

SCÈNE II

BALTHAZAR, L'INNOCENT.

BALTHAZAR.

Pauvre Innocent ! Je voudrais bien savoir qui s'en occupe

quand je ne suis pas là... Ils n'ont tous des yeux que pour l'autre...

L'INNOCENT, *impatiente*.

Dis-moi donc ce qu'il lui a fait le loup à la chèvre de M. Seguin ?

BALTHAZAR.

Tiens !... c'est vrai... nous n'avons pas fini notre histoire... Voyons, où en étions-nous ?

L'INNOCENT.

Nous en étions à... « Et alors !... »

BALTHAZAR.

Diable ! c'est qu'il y en a beaucoup des : « et alors » dans notre histoire... Voyons, un peu... Et alors... Ah ! j'y suis... Et alors la petite chèvre entendit un bruit de feuilles derrière elle, et dans le noir, en se retournant, elle vit deux oreilles toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient. C'était le loup...

L'INNOCENT, *frissonnant*.

Oh !...

BALTHAZAR.

Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas... Tu comprends, c'est leur planète, aux loups, de manger les petites chèvres... Seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment : « Ha ! ha ! la petite chèvre de M. Seguin !... » et il passait sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou. La chèvre aussi savait que le loup la mangerait ; mais ça ne l'empêcha pas de se défendre comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était... Elle se battit toute la nuit, mon enfant, toute la nuit... Puis le petit jour blanc arriva. Un coq chanta en bas dans la plaine.

« Enfin ! » dit la petite chèvre, qui n'attendait que le jour pour mourir, et elle s'allongea par terre dans sa belle pelure blanche toute tachée de sang. Alors le loup se jeta sur elle et il la mangea.

L'INNOCENT.

Elle aurait aussi bien fait de se laisser manger tout de suite, n'est-ce pas ?

BALTHAZAR, *souriant*.

Tout de même, cet Innocent ! comme il prend bien le fil des choses...

SCÈNE III

LES MÊMES, VIVETTE.

VIVETTE, *entrant par le fond, avec un paquet sous le bras et un petit panier à la main*.

Dieu vous maintienne, père Balthazar...

BALTHAZAR.

Tè ! Vivette... D'où sors-tu donc, petite, que te voilà chargée comme une abeille ?

VIVETTE.

J'arrive de Saint-Louis par le bateau du Rhône... Ils vont tous bien, ici ? Et notre Innocent?... (*Se baissant pour l'embrasser.*) Bonjour.

L'INNOCENT, *bélant*.

« Mè ! mè !... » ça c'est la chèvre.

VIVETTE.

Qu'est-ce qu'il dit ?

BALTHAZAR.

Chut ! une belle histoire que nous sommes en train de raconter : La chèvre de M. Seguin qui s'est battue toute la nuit avec le loup.

L'INNOCENT.

Et puis au matin, le loup l'a mangée...

VIVETTE.

Ah ! celle-là est nouvelle ; je ne la connais pas.

BALTHAZAR.

Je l'ai faite l'été dernier... La nuit dans la montagne, quand je suis seul à veiller mon troupeau à la lumière des planètes, je m'amuse à lui fabriquer des histoires pour l'hiver... Il n'y a que cela qui l'égaye un peu.

L'INNOCENT.

« Hou ! hou ! » Ça c'est le loup.

VIVETTE. *à genoux, près de l'Innocent.*

Quel dommage ! un si joli enfant... Est-ce qu'il ne guérira jamais ?

BALTHAZAR.

Ils disent tous que non ; mais ce n'est pas mon idée... Depuis quelque temps surtout, il me semble qu'il y a dans sa petite cervelle quelque chose qui remue, comme dans le cocon du ver à soie, quand le papillon veut sortir. Il s'éveille cet enfant ! Je suis sûr qu'il s'éveille !...

VIVETTE.

Ce serait un grand bonheur, si une pareille chose arrivait.

BALTHAZAR, *rêveur.*

Un bonheur ! ça dépend.. C'est la sauvegarde des maisons d'avoir un innocent chez soi... Vois, depuis quinze ans que cet Innocent est né, pas un de nos moutons n'a été une fois malade, ni les mûriers non plus, ni les vignes... personne...

VIVETTE.

C'est vrai...

BALTHAZAR.

Il n'y a pas à s'y tromper, c'est à lui que nous devons cela. Et si une fois il se réveillait, il faudrait que nos gens prennent garde. Leur planète pourrait changer.

L'INNOCENT, *essayant d'ouvrir le panier de Vivette.*

J'ai faim, moi.

VIVETTE, *riant.*

Ma foi ! pour la gourmandise, je crois qu'il est plus qu'aux trois quarts éveillé... Voyez-vous, le finaud ! il a flairé qu'il y avait quelque chose pour lui là-dedans... Une belle galette à l'anis que la grand'maman Renaud a faite exprès pour son Innocent.

BALTHAZAR, *avec intérêt.*

Elle va bien la Renaude, petite ?

VIVETTE.

Pas trop mal, père, pour son grand âge.

BALTHAZAR.

Tu en as toujours bien soin, au moins ?

VIVETTE.

Oh ! vous pensez !... la pauvre vieille qui n'a que moi.

BALTHAZAR.

Ah ça!... quand tu vas faire des journées dehors comme maintenant, elle reste seule, alors ?...

VIVETTE.

Le plus souvent, je l'emène. Ainsi, le mois dernier, quand je suis allée faire les olives à Montauban, elle est venue avec moi... mais à Castelet, jamais elle n'a voulu. Pourtant, tout le monde d'ici nous aime bien.

BALTHAZAR.

C'est peut-être trop loin pour elle.

VIVETTE.

Oh! elle a encore bonnes jambes, allez!... si vous la voyiez trotter... Est-ce qu'il y a longtemps que vous ne vous êtes pas rencontrés, père Balthazar?...

BALTHAZAR, *avec effort.*

Oh! oui... bien longtemps!...

L'INNOCENT.

J'ai faim... donne-moi la galette...

VIVETTE.

Non... pas maintenant.

L'INNOCENT.

Si, si... je veux... ou bien je dirai à Frédéri...

VIVETTE, *embarrassée.*

Quoi donc?... qu'est-ce que tu diras à Frédéri?...

L'INNOCENT.

Je lui dirai la fois que tu as embrassé son portrait, là-haut, dans la grande chambre.

BALTHAZAR.

Tiens ! tiens ! tiens !

VIVETTE, *rouge comme une cerise.*

Mais ne le croyez pas, au moins...

BALTHAZAR, *riant.*

Quand je vous dis qu'il s'éveille, cet enfant !

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROSE MAMAI.

ROSE.

Personne encore?...

BALTHAZAR.

Si, maîtresse... voilà du monde.

VIVETTE.

Bonjour, marraine.

ROSE, *surprise.*

C'est toi... Et qu'est-ce qui t'amène?

VIVETTE.

Mais, marraine, je viens pour les vers à soie, comme tous les ans.

ROSE.

C'est vrai, je n'y pensais plus... Depuis ce matin, je ne sais pas où j'ai la tête... Balthazar, regarde donc un peu sur la route si tu ne vois rien. (*Balthazar va dans le fond. — L'Innocent prend le panier et se sauve dans la tourelle.*)

VIVETTE.

Vous attendez quelqu'un, marraine?

ROSE.

Mais oui... l'aîné est parti voilà deux heures avec la carriole pour aller au-devant de son oncle.

BALHAZAR, *du fond.*

Personne... (*Il voit que l'Innocent a disparu ; il entre dans la tourelle.*)

ROSE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu qu'il ne soit rien arrivé...

VIVETTE.

Que voulez-vous qu'il lui arrive ? Les routes sont un peu dures ; mais Frédéric les a faites tant de fois.

ROSE.

Oh ! ce n'est pas cela... Seulement, j'ai peur que le patron Marc n'ait apporté de mauvaises nouvelles, que ces gens de là-bas ne soient pas ce qu'on voudrait...

VIVETTE.

Quelles gens ?...

ROSE.

C'est que je le connais, moi, cet enfant !... S'il fallait que

ce mariage manquaît, maintenant qu'il se l'est mis dans l'idée de son cœur...

VIVETTE.

Frédéri va se marier ?...

L'INNOCENT, *assis au bord du grenier, tout en haut, dans les frises, sa galette à la main.*

Mè !... mè !...

ROSE.

Miséricorde !... l'Innocent... là-haut !... Veux-tu bien descendre, maudit enfant...

BALTHAZAR, *dans le grenier.*

N'ayez pas peur, maîtresse, je suis là... (*Il enlève l'enfant et rentre dans le grenier.*)

ROSE.

Oh ! ce grenier, ça me fait frémir, quand je le vois ouvert... Tu penses, si on tombait de là-haut sur ces dalles... (*La fenêtre du grenier se referme.*)

VIVETTE.

Vous disiez, marraine, que Frédéric va se marier ?

ROSE.

Oui... comme tu es pâle... Tu as eu peur, toi aussi, hein ?

VIVETTE, *suffoquée.*

Et... avec qui... se marie-t-il ?

ROSE.

Avec une fille d'Arles... Ils se sont trouvés ici un dimanche

qu'on a fait courir les bœufs, et depuis, il n'a plus songé qu'à elle.

VIVETTE.

Elles sont bien belles, on dit, les filles, dans ce pays-là.

ROSE.

Et bien coquettes aussi... mais, que veux-tu ? Les hommes aiment mieux ça...

VIVETTE, *très émue.*

Alors... c'est une chose décidée ?...

ROSE.

Pas tout à fait... les enfants sont d'accord entre eux, mais la demande n'est pas encore faite... Tout dépend de ce que va nous dire le patron Marc... Aussi, si tu avais vu Frédéric tout à l'heure, quand il est parti au-devant de son oncle... les mains lui tremblaient, en attelant... Et moi-même, depuis, j'en suis comme éperdue... Je l'aime tant, mon Frédéric ! Sa vie tient tant de place dans la mienne ! Songe, petite : c'est plus qu'un enfant pour moi. A mesure qu'il devient homme, je retrouve son père en lui... Ce mari que j'ai tant aimé, que j'ai perdu si vite, mon fils me l'a presque rendu en grandissant... C'est la même manière de parler, de regarder... Oh ! vois-tu, quand j'entends mon garçon aller et venir dans la ferme, cela me fait un effet que je ne peux pas dire. Il me semble que je ne suis plus si veuve... Et puis je ne sais pas, il y a tant de choses entre nous, nos deux cœurs battent si bien ensemble !... Tiens ! tâte le mien, comme il va vite. Si on ne dirait pas que j'ai vingt ans moi aussi, et que c'est mon mariage qu'on est en train de décider.

FRÉDÉRI, *du dehors.*

Ma mère !

ROSE.

Le voilà.

SCÈNE V

LES MÊMES, FRÉDÉRI, puis BALTHAZAR et L'INNOCENT.

FRÉDÉRI, *entrant en courant.*

Ma mère, tout va bien.. embrasse-moi... Oh ! que je suis heureux !

TOUS.

Et ton oncle ?

FRÉDÉRI.

Il est là... il descend de voiture... Pauvre homme ! Je l'ai mené si vite... il a les reins rompus.

ROSE, *riant.*

Oh ! le méchant garçon.

FRÉDÉRI.

Tu comprends, je languissais de t'apporter la bonne nouvelle... Embrasse-moi encore...

ROSE.

Tu l'aimes donc bien, ton Arlésienne ?

FRÉDÉRI.

Si je l'aime !...

ROSE.

Plus que moi ?...

FRÉDÉRI.

Oh ! ma mère !... (*Prenant le bras de sa mère.*) Viens chercher mon oncle.

VIVETTE, *sur le devant de la scène.*

Il ne m'a même pas regardée.

BALTHAZAR, *s'approchant avec l'Innocent.*

Qu'est-ce que tu as, petite?...

VIVETTE, *ramassant son paquet.*

Moi?... rien... c'est la chaleur... le bateau... le... Oh! oh!
mon Dieu!...

L'INNOCENT.

Pleure pas, Vivette... je dirai rien à Frédéri...

BALTHAZAR.

Bonheur de l'un, chagrin pour l'autre... c'est la vie.

FRÉDÉRI, *dans le fond agitant son chapeau.*

Vive le patron Marc!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PATRON MARC, puis FRANCET MAMAI.

LE PATRON MARC.

D'abord et d'une, il n'y a plus de patron Marc. Je suis, de cette année, capitaine au cabotage, avec certificats, diplômes et tout le tremblement... Ainsi donc mon garçon, si ça ne t'écorche pas trop la langue, appelle-moi capitaine. (*Se frottant les reins.*) Et mène ta carriole un peu plus en douceur.

FRÉDÉRI.

Oui, capitaine.

LE PATRON MARC.

A la bonne heure. (*A Rose.*) Bonjour, Rose. (*Il l'embrasse. Apercevant Balthazar.*) Hé ! voilà le vieux père Planète.

BALTHAZAR.

Salut, salut, marinier.

LE PATRON MARC.

Comment marinier, puisqu'on te dit...

FRANCET MAMAÏ, *arrivant.*

Hé bé ! quelles nouvelles ?

LE PATRON MARC.

La nouvelle, maître Francet, c'est qu'il va falloir passer votre belle jaquette à fleurs et vous en aller à la ville bien vite faire votre demande. On vous attend...

FRANCET MAMAÏ.

Alors, c'est du bon ?

LE PATRON MARC.

Tout ce qu'il y a de meilleur... De bravesgens, sans façons, comme vous et moi... et un ratafia !...

ROSE.

Comment ! un ratafia ?...

LE PATRON MARC.

Oh ! divin... c'est la mère qui le fait... une recette de famille... Je n'ai jamais rien bu de pareil...

ROSE.

Tu es donc allé chez eux ?

LE PATRON MARC.

Pardié ! tu penses qu'en pareille occasion, il ne faut se fier à personne qu'à soi-même. (*Montrant ses yeux.*) Pas de renseignements qui vaillent deux bonnes lunettes de marine comme celles-là !

FRANCET MAMAÏ.

Ainsi, tu es content?...

LE PATRON MARC.

Vous pouvez vous fier à moi... le père, la mère, la fille... c'est de l'or en barre, comme leur ratafia...

FRANCET MAMAÏ, à *Balthazar d'un air triomphant.*

Hein ?... tu vois...

LE PATRON MARC.

Maintenant, j'espère que vous allez m'expédier cela promptement...

FRÉDÉRI.

Je crois bien.

LE PATRON MARC.

D'abord, moi, je ne bouge pas d'ici que la noce ne soit faite. J'ai mis la *Belle-Arsène* au radoub pour quinze jours; et pendant qu'on accordera les violons, j'irai dire deux mots aux bécassines. Pan ! pan !

BALTHAZAR, *d'un ton goguenard.*

Tu sais, marinier, si tu as besoin de quelqu'un pour porter ta carnassière...

LE PATRON MARC.

Merci, merci, père Planète... J'ai amené mon équipage.

ROSE, *effrayée*.

Ton équipage!... Ah! bon Dieu!...

FRÉDÉRI, *riant*.

Oh! n'ayez pas peur, ma mère... il n'est pas bien nombreux l'équipage du capitaine; tenez, le voilà...

SCÈNE VII

LES MÊMES, UN VIEUX MATELOT.

(*Il entre avec une espèce de grognement sourd et salue de droite à gauche; il sue; il est chargé de fusils, de carnassières, de grandes bottes de marais.*)

LE PATRON MARC.

Tout l'équipage n'est pas là! Nous avons encore le mousse; mais il est resté à Arles pour surveiller le radoubage. Arrive, arrive, matelot; tu salueras dimanche... Tu as descendu mes bottes, mon fusil?

L'ÉQUIPAGE.

Oui, patron...

LE PATRON, *furieux, à demi-voix*.

Appelle-moi donc capitaine, animal!

L'ÉQUIPAGE.

Oui, patr...

LE PATRON MARC.

C'est bon! entre tout ça là-dedans. (*Le matelot entre dans la ferme.*) Il n'est pas très ouvert; mais c'est un fier homme.

FRANCET MAMAÏ.

Dis donc, Rose, il a l'air d'avoir grand'soif, l'équipage...

LE PATRON.

Et le capitaine donc!... Deux heures de tangage, au soleil, dans cette satanée carriole.

ROSE.

Eh bien ! entrons... Le père vient tout juste de mettre en perce une barriquette de muscat à ton intention.

LE PATRON.

Fameux, le muscat de Castelet... Avec le ratafia de la demoiselle, ça va vous faire une jolie cave... (*Prenant le bras de Frédéri.*) Arrive ici, garçon; nous allons boire à ton amoureuse.

SCÈNE VIII

BALHAZAR, puis LE GARDIEN.

BALHAZAR, *seul.*

Pauvre petite Vivette!... La voilà en deuil pour toute sa vie... Aimer sans rien dire et souffrir!... Ce sera sa planète à elle, comme à sa grand'mère... (*Il allume sa pipe. — Long silence. — Chœur dans la coulisse. — En relevant la tête, il aperçoit le Gardien; debout, dans l'encadrement de la grande porte, son fouet court en bandoulière, la veste sur l'épaule, un sac de cuir à la ceinture.*) Tiens!... qu'est-ce qu'il veut, celui-là ?

LE GARDIEN, *s'avançant.*

C'est bien Castelet ici, berger?...

BALHAZAR.

Ça m'en a l'air.

LE GARDIEN.

Est-ce que le maître est là ?

BALHAZAR, *montrant la ferme.*

Entre... ils sont à table.

LE GARDIEN, *vivement.*

Non ! non !... je n'entre pas... appelez-le.

BALHAZAR, *le regardant curieusement.*Tiens!... c'est drôle. (*Il appelle.*) Francet!... Francet!...FRANCET MAMAÏ, *sur la porte.*

Qu'est-ce qu'il y a ?

BALHAZAR.

Viens donc voir... il y a là un homme qui veut te parler...

SCÈNE IX

LES MÊMES, FRANCET MAMAÏ.

FRANCET MAMAÏ, *accourant.*

Un homme ! Pourquoi n'entre-t-il pas ? Vous avez donc peur que le toit vous croule sur la tête, l'ami?...

LE GARDIEN, *bas.*

Ce que j'ai à vous dire est pour vous seul, maître Francet.

FRANCET MAMAÏ.

Pourquoi tremblez-vous?... Parlez, je vous écoute. (*Balthazar fume dans son coin.*)

LE GARDIEN.

On dit que votre petit-fils va se marier avec une fille d'Arles... Est-ce vrai, maître? (*On entend dans la maison un joyeux train de rires et de bouteilles.*)

FRANCET MAMAÏ.

C'est la vérité, mon garçon... (*Montrant la ferme.*) Entendez-les rire, là-dedans; c'est le coup des accordailles que nous sommes en train de boire.

LE GARDIEN.

Alors, écoutez-moi : vous allez donner votre enfant à une coquine, qui est ma maîtresse depuis deux ans. Les parents savent tout, et me l'avaient promise. Mais depuis que votre fils la recherche, ni eux ni la belle ne veulent plus de moi. Je croyais pourtant qu'après ça, elle ne pouvait pas être la femme d'un autre.

FRANCET MAMAÏ.

Voilà une chose terrible... Mais enfin, qui êtes-vous?...

LE GARDIEN.

Je m'appelle Mitifio. Je garde les chevaux, là-bas, dans les marais de Pharaman. Vos bergers me connaissent bien...

FRANCET MAMAÏ, *baissant la voix.*

Est-ce bien sûr, au moins, ce que vous me dites là? Prenez garde, jeune homme... quelquefois la passion, la colère...

LE GARDIEN.

Ce que j'avance, je le prouve. Quand nous ne pouvions pas nous voir, elle m'écrivait; depuis, elle m'a repris ses lettres, mais j'en ai sauvé deux, les voilà : son écriture, et signées d'elle.

FRANCET MAMAÏ, *regardant les lettres.*

Justice du ciel! qu'est-ce qui m'arrive là?...

FRÉDÉRI, *de l'intérieur.*

Grand-père, grand-père!

LE GARDIEN.

C'est lâche, n'est-ce pas, ce que je fais?... mais cette femme est à moi, et je veux la garder mienne, n'importe par quels moyens.

FRANCET MAMAÏ, *avec fierté.*

Soyez tranquille; ce n'est pas nous qui vous l'enlèverons... Pouvez-vous me laisser ces lettres?

LE GARDIEN.

Non, certes!... c'est tout ce qui me reste d'elle, et... (*bas, avec rage*) c'est par là que je la tiens.

FRANCET MAMAÏ.

J'en aurais bien besoin pourtant... L'enfant a le cœur fier; rien que de lire ça... c'était fait pour le guérir.

LE GARDIEN.

Eh bien! soit, maître, gardez-les... J'ai foi dans votre parole... votre berger me connaît, il me les rapportera.

FRANCET MAMAÏ.

C'est promis.

LE GARDIEN.

Adieu. (*Il va pour sortir.*)

FRANCET MAMAÏ.

Dites donc, camarade, la route est longue d'ici Pharaman ; voulez-vous prendre un verre de muscat?...

LE GARDIEN, *d'un air sombre.*

Non ! merci... j'ai plus de chagrin que de soif... (*Il sort.*)

SCÈNE X

FRANCET MAMAI, BALTHAZAR, *toujours assis.*

FRANCET MAMAÏ.

Tu as entendu ?

BALTHAZAR, *gravement.*

La femme est comme la toile ; il ne fait pas bon la choisir à la chandelle.

FRÉDÉRI, *dans la ferme.*

Mais venez-donc, grand-père... nous allons boire sans vous...

FRANCET MAMAÏ

Comment lui dire ça, Seigneur!...

BALTHAZAR, *se levant avec énergie.*

Du courage, vieux.

SCÈNE XI

LES MÊMES, FRÉDÉRI, *puis TOUT LE MONDE.*

FRÉDÉRI, *s'avançant vers la porte, le verre haut.*

Allons, grand-père!... A l'Arlésienne!

FRANCET MAMAÏ.

Non... non... mon enfant... Jette ton verre, parce que ce vin t'empoisonnerait.

FRÉDÉRI.

Qu'est-ce que vous dites?

FRANCET MAMAÏ.

Je dis que cette femme est la dernière de toutes, et que, par respect pour ta mère, son nom ne doit plus être prononcé ici... Tiens! lis...

FRÉDÉRI, *regarde les deux lettres.*

Oh!... (*Il fait un pas vers son grand-père.*) C'est vrai, ça?...
(*Puis, avec un cri de douleur, il vient tomber assis au bord du puits.*)

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

DEUXIÈME TABLEAU

LES BORDS DE L'ÉTANG DE VACCARÈS EN CAMARGUE

A droite, fourré de grands roseaux. — A gauche, une bergerie. — Immense horizon désert. — Sur le premier plan, des roseaux coupés, réunis en fagot ; une grande serpe jetée dessus. — Au lever du rideau, la scène reste vide un moment et l'on entend des chœurs au loin.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE, VIVETTE, LE PATRON MARC

(Rose, Vivette, dans le fond. — Sur le premier plan, Marc à l'affût dans les roseaux.)

VIVETTE, regardant au loin dans la plaine, la main en abat-jour sur les yeux.

Frédéri!...

MARC, sortant à mi-corps des roseaux, avec des gestes désespérés.

Chut!...

ROSE, appelant.

Frédéri!...

MARC.

Mais, taisez-vous donc, mille diables!...

ROSE.

C'est toi, Marc ?

MARC, *bas*.

Hé ! oui... c'est moi... Chut ! ne bouge pas... il est là.

ROSE.

Qui donc ? Frédéri ?

MARC.

Non ! un flamant rose... une bête magnifique, qui nous fait courir depuis ce matin autour du Vaccarès.

ROSE.

Frédéri n'est pas avec vous ?

MARC.

Non !

L'ÉQUIPAGE, *caché*.

Ohé !

MARC.

Ohé !

L'ÉQUIPAGE.

Parti !

MARC.

Ah ! mille millions de milliasses... Ce sont ces sacrées femmes... C'est égal, il ne m'échappera pas... Hardi, matelot !
(*Il s'enfonce dans le fourré.*)

SCÈNE II

ROSE, VIVETTE

ROSE.

Tu vois bien qu'il n'était pas avec son oncle... Qui sait où il est allé?

VIVETTE.

Voyons, marraine, ne vous tourmentez pas... Il ne peut pas être bien loin... Voilà un paquet de roseaux tout frais coupés de ce matin. Il aura entendu dire aux femmes qu'on manquait de claies pour les vers à soie, et il sera venu serper des roseaux à la première heure.

ROSE.

Mais pourquoi n'est-il pas rentré déjeuner?... Il n'avait pas emporté son sac.

VIVETTE.

C'est qu'il aura poussé jusqu'à la ferme des Giraud.

ROSE.

Tu crois?

VIVETTE.

Sûrement. Voilà longtemps que les Giraud l'invitent.

ROSE.

C'est vrai. Je n'y avais pas pensé... Oui, oui, tu as raison. Il doit être allé déjeuner chez les Giraud. Je suis contente que tu aies trouvé cela... Attends que je m'asseye un peu... Je n'en peux plus. (*Elle s'assied sur les roseaux.*)

VIVETTE, *s'agenouillant et lui prenant les mains.*

Méchante marraine de se faire tant de tourment... Voyez, vos mains sont toutes froides.

ROSE.

Que veux-tu ! maintenant, j'ai toujours peur, quand il n'est pas près de moi.

VIVETTE.

Peur ?

ROSE.

Si je te disais tout ce que je pense... Est-ce que cette idée ne t'est jamais venue en le voyant si triste...

VIVETTE.

Quelle idée ?

ROSE.

Non ! non ! Il vaut mieux que je ne dise rien... Il y a de ces choses qu'on pense ; mais il semble que d'en parler ça les ferait venir. (*Avec rage.*) Ah ! je voudrais qu'une nuit toutes les digues du Rhône crèvent, et que le fleuve emporte la ville d'Arles, avec celles qui y sont.

VIVETTE.

Il y songe toujours, vous croyez, à cette fille ?

ROSE.

S'il y songe !

VIVETTE.

Pourtant, il n'en parle jamais.

ROSE.

Il est bien trop fier.

VIVETTE.

Alors, puisqu'il est fier, comment peut-il l'aimer encore, maintenant qu'il est sûr qu'elle allait avec un autre?

ROSE.

Ah! ma fille, si tu savais!... Il ne l'aime plus de la même façon qu'avant; il l'aime peut-être davantage.

VIVETTE.

Mais, enfin, qu'est-ce qu'il faudrait donc pour arracher cette femme de son cœur?

ROSE.

Il faudrait... une femme.

VIVETTE, *très émue.*

Vraiment? Vous croyez que ce serait possible.

ROSE.

Ah! celle qui me le guérirait, mon enfant, comme je l'aimerais!

VIVETTE.

Si ce n'est que cela. Il n'en manque pas qui ne demanderaient pas mieux. Tenez, sans aller bien loin, la fille des Giraud dont nous parlions. En voilà une qui est jolie et qui lui a longtemps viré autour. Il y a aussi celle des Nougaret; mais elle n'a peut-être pas assez de bien.

ROSE.

Oh! ça...

VIVETTE.

Eh bien alors, marraine, il faut le faire trouver avec une de ces deux-là.

ROSE.

Oui, mais le moyen. Tu sais bien comme il est devenu. Il se cache, il fuit, il ne veut voir personne. Non! non! ce qu'il faudrait, c'est que l'amour lui arrivât et l'enveloppât tout entier sans qu'il s'en aperçût. Quelqu'un qui vivrait près de lui et qui l'aimerait assez pour ne pas se rebuter de sa tristesse. Il faudrait une bonne créature... honnête .. courageuse... comme toi, par exemple.

VIVETTE.

Moi?... moi?... mais je ne l'aime pas.

ROSE.

Menteuse!

VIVETTE.

Eh! bien, oui! je l'aime, et je l'aime assez pour supporter de lui tous les affronts, toutes les disgrâces, si je savais pouvoir le guérir de son mal. Mais comment voulez-vous? Son autre était si belle, on dit. Et moi je suis si laide.

ROSE.

Mais non, ma chérie, tu n'es pas laide, seulement tu es triste, et les hommes n'aiment pas cela. Pour leur plaire, il faut rire, faire voir ses dents. Et les tiennes sont si jolies!

VIVETTE.

J'aurais beau rire, il ne me regardera pas plus que quand je pleure. Ah! marraine, vous qui êtes si belle et qu'on a tant aimée, dites-moi comme il faut faire pour que celui qu'on aime nous regarde et que notre visage lui inspire de l'amour...

ROSE.

Mets-toi là. Je vais te le dire. D'abord, il faut se croire belle, c'est les trois quarts de la beauté... Toi, on dirait que

tu as honte de toi-même. Tu caches tout ce que tu as... Tes cheveux, on ne les voit pas. Attache donc ton ruban plus en arrière. Ouvre un peu ce fichu, à l'Arlésienne, là... qu'il n'ait pas l'air de tenir sur l'épaule. (*Elle l'attife tout en parlant.*)

VIVETTE.

Vous perdez votre peine, allez, marraine... Je suis sûre qu'il ne voudra pas de moi.

ROSE.

Qu'en sais-tu ? Lui as-tu dit seulement que tu l'aimais?... Comment veux-tu qu'il le devine ? Je sais bien comme tu fais ; quand il est là tu trembles, tu baisses les yeux. Il faut les lever au contraire et les mettre hardiment dans les siens. C'est avec leurs yeux que les femmes parlent aux hommes.

VIVETTE, *bas.*

Je n'oserai jamais.

ROSE.

Voyons. Regarde-moi... C'est qu'elle est jolie comme une fleur. Je voudrais qu'il pût te voir à présent... Tiens ! sais-tu ? tu devrais t'en aller jusqu'au mas des Giraud. Vous reviez ensemble, tout seuls, le long de l'étang. Au jour tombé, les chemins sont troubles. On a peur, on s'égare, on se serre l'un contre l'autre... Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que je lui dis là, maintenant ? Écoute, Vivette, c'est une mère qui te prie. Mon enfant est en danger ; il n'y a que toi qui peux le sauver. Tu l'aimes, tu es belle, va !

VIVETTE.

Ah ! marraine ! marraine !... (*Elle hésite une minute, puis sort par la gauche brusquement.*)

ROSE, *la regardant partir.*

Si c'était moi, comme je saurais bien !...

SCÈNE III

ROSE, BALTHAZAR, L'INNOCENT.

BALTHAZAR, *il va vers la bergerie avec l'Innocent.*

Viens, mignot. Nous allons voir s'il reste quelques olives au fond de mon sac. (*S'arrêtant en voyant Rose.*) Eh bien ! maîtresse, l'avez-vous trouvé ?

ROSE.

Non ! je crois qu'il sera allé manger chez les Giraud.

BALTHAZAR.

Bien possible.

ROSE, *prenant l'Innocent par la main.*

Allons !... il faut rentrer.

L'INNOCENT, *se serrant contre Balthazar.*

Non... non... je ne veux pas.

BALTHAZAR.

Laissez-le-moi, maîtresse... Nous sommes là au bord de l'étang, avec le troupeau. Sitôt la nuit venue, le bergerot vous le ramènera.

L'INNOCENT.

Oui... oui... Balthazar.

ROSE.

Il t'aime plus que nous, cet enfant.

BALTHAZAR.

A qui la faute, maîtresse ? Pour innocent qu'il soit, il comprend bien que vous l'avez tous un peu abandonné.

ROSE.

Abandonné! Que veux-tu dire? Est-ce qu'il lui manque quelque chose? Est-ce qu'on n'a pas soin de lui!

BALTHAZAR.

C'est de la tendresse qu'il lui faudrait. Il y a droit au moins autant que l'autre. Je vous l'ai dit souvent, Rose Mamaï...

ROSE.

Trop souvent même, berger...

BALTHAZAR.

Cet enfant est le porte-bonheur de votre maison. Vous devez le chérir doublement, d'abord pour lui, et puis pour tous ceux d'ici qu'il protège.

ROSE.

C'est dommage que tu ne portes pas tonsure, tu prêcherais bien... Adieu; je rentre. *(Elle fait quelques pas pour sortir, puis revient vers l'enfant, l'embrasse avec frénésie et s'en va.)*

L'INNOCENT.

Comme elle m'a serré fort!

BALTHAZAR.

Pauvre petit! Ce n'est pas pour toi qu'elle t'embrasse.

L'INNOCENT.

J'ai faim, berger.

BALTHAZAR, *soucieux, montrant la bergerie.*

Entre là, et prends mon sac.

L'INNOCENT, *qui est allé ouvrir la porte de la bergerie, pousse un cri et revient effrayé.*

Aïe!

BALTHAZAR.

Quoi donc?

L'INNOCENT.

Il est là!... Frédéri!...

BALTHAZAR.

Frédéri!

SCÈNE IV

BALTHAZAR, L'INNOCENT, FRÉDÉRI.

(Frédéri apparaît sur la porte de la bergerie, pâle, en désordre, de la paille dans les cheveux.)

BALTHAZAR.

Qu'est-ce que tu fais là?

FRÉDÉRI.

Rien.

BALTHAZAR

Tu n'as donc pas entendu ta mère qui t'appelait?

FRÉDÉRI.

Si... mais je n'ai pas voulu répondre. Ces femmes m'ennuient. Qu'est-ce qu'elles ont donc à m'épier toujours comme ça? je veux qu'on me laisse, je veux être seul.

BALTHAZAR.

Tu as tort. La solitude n'est pas bonne pour ce que tu as.

FRÉDÉRI.

Ce que j'ai?... mais je n'ai rien.

BALTHAZAR.

Si tu n'as rien, pourquoi passes-tu toutes les nuits à pleurer, à te lamenter?

FRÉDÉRI.

Qui te l'a dit?

BALTHAZAR.

Tu sais bien que je suis sorcier. (*Tout en parlant, il est entré dans la bergerie et il en sort avec un bissac de toile qu'il jette à l'Innocent.*) Tiens, cherche ta vie.

FRÉDÉRI.

Eh bien! oui. C'est vrai. Je suis malade, je souffre. Quand je suis seul, je pleure, je crie... Tout à l'heure, là-dedans, je cachais ma tête dans la paille pour qu'on ne m'entendît pas... Berger, je t'en conjure, puisque tu es sorcier, fais-moi manger une herbe, quelque chose qui m'enlève ce que j'ai là et qui me fait tant de mal.

BALTHAZAR.

Il faut travailler, mon enfant.

FRÉDÉRI.

Travailler? Depuis huit jours j'ai abattu la besogne de dix journaliers; je m'écrase, je m'exténue, rien n'y fait.

BALTHAZAR.

Alors marie-toi vite... C'est un bon oreiller pour dormir que le cœur d'une honnête femme...

FRÉDÉRI, *avec rage.*

Il n'y a pas d'honnête femme !... (*Se calmant.*) Non ! non ! cela ne vaut rien encore. Il vaut mieux que je m'en aille. C'est le meilleur de tout.

BALTHAZAR.

Oui, le voyage... C'est bon aussi... Tiens... dans quelques jours, je vais partir pour la montagne, viens avec moi... tu verras comme on est bien là-haut. C'est plein de sources qui chantent, et puis des fleurs, grandes comme des arbres, et des planètes, des planètes !...

FRÉDÉRI.

Ce n'est pas assez loin, la montagne.

BALTHAZAR.

Alors pars avec ton oncle... va courir la mer lointaine.

FRÉDÉRI.

Non... non... ce n'est pas encore assez loin, la mer lointaine.

BALTHAZAR.

Où veux-tu donc aller, alors ?

FRÉDÉRI, *frappant le sol avec son pied.*

Là... dans la terre.

BALTHAZAR.

Malheureux enfant !... Et ta mère, et le vieux que tu tueras du même coup... Pardi !... ça serait bien facile, si l'on n'avait à songer qu'à soi. On aurait vite fait de mettre son fardeau bas ; mais il y a les autres.

FRÉDÉRI.

Je souffre tant, si tu savais.

BALTHAZAR.

Je sais ce que c'est, va ! Je connais ton mal, je l'ai eu.

FRÉDÉRI.

Toi ?

BALTHAZAR.

Oui, moi... J'ai connu cet affreux tourment de se dire : Ce que j'aime, le devoir m'é défend de l'aimer. J'avais vingt ans alors. Dans la maison où je servais, c'était tout près d'ici, de l'autre main du Rhône. La femme du maître était belle, et je fus pris de passion pour elle... Jamais nous ne parlions d'amour ensemble. Seulement, quand j'étais seul dans le pâturage, elle venait s'asseoir et rire tout contre moi. Un jour cette femme me dit : « Berger, va-t'en !... maintenant je suis sûre que je t'aime... » Alors, je m'en suis allé, et je suis venu me louer chez ton grand-père.

FRÉDÉRI.

Et vous ne vous êtes plus revus ?

BALTHAZAR.

Jamais. Et pourtant nous n'étions pas loin l'un de l'autre, et je l'aimais tellement, qu'après des années et des années tombées sur cet amour, regarde ! j'ai des larmes qui me viennent encore en en parlant... C'est égal ! je suis content. J'ai fait mon devoir. Tâche de faire le tien.

FRÉDÉRI.

Est-ce que je ne le fais pas ? Est-ce moi qui vous parle de cette femme ? Est-ce que j'y suis jamais retourné ? Quelquefois... la rage d'amour me prend. Je me dis : « J'y vais... » je marche, je marche... jusqu'à ce que je voie monter les clochers de la ville. Jamais je ne suis allé plus loin.

BALTHAZAR.

Eh bien, alors, sois brave jusqu'au bout. Donne-moi les lettres.

FRÉDÉRI.

Quelles lettres ?

BALTHAZAR.

Ces lettres épouvantables que tu lis nuit et jour et qui t'embrasent le sang au lieu de te déguster d'elle, de te calmer comme le vieux croyait.

FRÉDÉRI, *après un silence.*

Puisque tu sais tout, dis-moi le nom de cet homme, je te les rendrai.

BALTHAZAR.

A quoi cela te servira-t-il ?

FRÉDÉRI.

C'est quelqu'un de la ville, n'est-ce pas ? quelqu'un de riche. Elle lui parle toujours de ses chevaux.

BALTHAZAR.

Possible.

FRÉDÉRI.

Tu ne veux rien me dire ; alors, je les garde. Si le galant veut les revoir, il viendra me les demander. Comme ça, je le connaîtrai.

BALTHAZAR.

Ah ! fou ! triple fou !... (*Chœurs au dehors.*) Qu'est-ce qu'ils ont donc à appeler, les bergers ? (*Regardant le ciel.*) Au fait, ils ont raison. Voilà le jour qui va tomber... il faut rentrer les bêtes. (*A l'Innocent.*) Attends moi, petit, je reviens. (*Il sort.*)

SCÈNE V

FRÉDÉRI, L'INNOCENT

FRÉDÉRI, *assis sur les roseaux; l'Innocent mangeant un peu plus loin.*

Tous les amoureux ont des lettres d'amour ; moi, voilà les miennes. (*Il tire les lettres.*) Je n'en ai pas d'autres... Ah ! misère !... J'ai beau les savoir par cœur, il faut que je les lise et les relise sans cesse. Cela me déchire, j'en meurs, mais c'est bon tout de même... comme si je m'empoisonnais avec quelque chose de délicieux.

L'INNOCENT, *se levant.*

Là, j'ai fini ; je n'ai plus faim.

FRÉDÉRI, *regardant les lettres.*

Y en a-t-il de ces caresses là-dedans, et des larmes, et des serments d'amitié ! Dire que tout cela est pour un autre, que c'est écrit, que je le sais et que je l'aime encore ! (*Avec rage.*) C'est un peu fort pourtant que le mépris ne puisse pas tuer l'amour ! (*Il lit les lettres.*)

L'INNOCENT, *venant s'appuyer sur son épaule.*

Ne lis pas ça, ça fait pleurer.

FRÉDÉRI.

Comment le sais-tu que ça fait pleurer ?

L'INNOCENT, *parlant lentement avec effort.*

Je te vois bien, la nuit, dans notre chambre, quand tu mets ta main devant la lampe.

FRÉDÉRI.

Oh ! oh ! le berger a raison de dire que tu t'éveilles ! Il faut prendre garde à ces petits yeux maintenant.

L'INNOCENT.

Laisse ces vilaines histoires, va. Moi j'en sais de bien plus belles. Veux-tu que je t'en raconte une ?

FRÉDÉRI.

Voyons...

L'INNOCENT, *s'asseyant à ses pieds.*

Il y avait une fois... Il y avait une fois... C'est drôle, le commencement des histoires, je ne me le rappelle jamais. (*Il prend sa petite tête à deux mains.*)

FRÉDÉRI, *lisant ses lettres.*

« Je me suis donnée à toi tout entière. » Oh ! Dieu !

L'INNOCENT.

Et alors... (*Douloureusement.*) Ça me fatigue de tant chercher... Et alors elle s'est battue toute la nuit avec le loup, et puis au matin le loup l'a mangée... (*Il pose sa tête sur les roseaux et s'endort. — Berceuse à l'orchestre.*)

FRÉDÉRI.

Eh bien, et ton histoire, est-ce qu'elle est finie ? Cher petit ! il s'est endormi en me la racontant. (*Il met sa veste sur l'enfant.*) Est-ce heureux de dormir comme ça ! Moi, je ne peux pas, je pense trop... Ce n'est pourtant pas ma faute, mais on dirait que toutes les choses autour de moi s'arrangent pour me parler d'elle, pour m'empêcher de l'oublier, ainsi la dernière fois que je l'ai vue, c'était un soir comme maintenant, l'Innocent s'était endormi comme il est là ; et moi je le veillais, pensant à elle...

SCÈNE VI

LES MÊMES, VIVETTE

VIVETTE, *en apercevant Frédéric, s'arrête; bas.*

Ah ! le voilà... enfin !...

FRÉDÉRI.

... Alors elle est venue doucement derrière les mûriers et elle m'a appelé par mon nom.

VIVETTE, *timidement.*

Frédéri.

FRÉDÉRI.

Oh ! j'ai toujours sa voix dans les oreilles.

VIVETTE.

Il ne m'entend pas, attends. (*Elle ramasse quelques fleurs sauvages.*)

FRÉDÉRI.

Moi, par malice, je ne me retournais pas. Alors, pour m'avertir, elle s'est mise à secouer les mûriers en riant de toutes ses forces, et j'étais là sans bouger à recevoir son joli rire qui me tombait sur la tête avec les feuilles des arbres.

VIVETTE, *s'approchant par derrière, lui jette une poignée de fleurs.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

FRÉDÉRI, *avec égarement.*

Qui est là ? (*Se retournant.*) C'est toi ?... Oh ! que tu m'as fait mal !

VIVETTE.

Je t'ai fait mal ?

FRÉDÉRI.

Mais qu'est-ce que tu me veux donc avec ton rire, ton rire insupportable ?...

VIVETTE, *très émue.*

C'est que... c'est que je t'aime et qu'on m'avait dit que pour plaire aux hommes il fallait rire. (*Silence.*)

FRÉDÉRI, *stupéfait.*

Tu m'aimes ?

VIVETTE.

Et il y a longtemps, va ! toute petite...

FRÉDÉRI.

Ah ! pauvre enfant, que je te plains !

VIVETTE.

Te rappelles-tu quand la grand'mère Renaud nous emmenait cueillir du vermillon du côté de Montmajour ? je t'aimais déjà dans ce temps-là ; et lorsque en fouillant les chênes nains, nos doigts se mêlaient sous les feuilles, je ne te disais rien, mais je me sentais frémir toute... Il y a dix ans de ça... ainsi tu penses. (*Silence.*)

FRÉDÉRI.

C'est un grand malheur pour toi que cet amour te soit venu, Vivette... Moi, je ne t'aime pas.

VIVETTE.

Oh ! je le sais bien. Ce n'est pas d'aujourd'hui. Déjà au temps dont je te parle, tu commençais à ne pas m'aimer.

Quand je te donnais quelque chose, toujours tu le donnais aux autres.

FRÉDÉRI.

Eh bien ! alors, qu'est ce que tu veux de moi ? Puisque tu sais que je ne t'aime pas, que je ne t'aimerai jamais.

VIVETTE.

Tu ne m'aimeras jamais, n'est ce pas ? C'est bien ce que je disais... mais, écoute, ce n'est pas ma faute, c'est ta mère qui l'a voulu.

FRÉDÉRI.

Voilà donc ce que vous complotiez ensemble tout à l'heure.

VIVETTE.

Elle t'aime tant, ta mère !... Elle est si malheureuse de te voir de la peine ! Il lui semblait que cela te ferait du bien d'avoir de l'amitié pour quelqu'un, et voilà pourquoi elle m'a envoyée vers toi... Sans elle, je ne serais pas venue. Je ne suis pas demandeuse, moi ; ce que j'avais m'aurait suffi. Venir ici deux ou trois fois l'an, y penser longtemps à l'avance et encore plus longuement après... t'entendre, être à tes côtés, je n'en aurais pas voulu davantage... Tu ne sais pas, toi, quand j'arrivais chez vous, comme le cœur me battait, rien que de voir votre porte. (*Mouvement de Frédéri.*) Et, vois comme je suis malheureuse ! Ces bonheurs que je me faisais avec rien, mais qui me remplissaient ma vie, voilà qu'on me les a fait perdre. Car, maintenant, c'est fini, tu comprends bien... Après tout ce que je t'ai dit, je n'oserai plus me trouver en face de toi. Il faut que je m'en aille pour ne plus revenir.

FRÉDÉRI.

Tu as raison, va-t'en, cela vaut mieux.

VIVETTE.

Seulement, avant que je parte, laisse-moi te demander une

chose, une dernière chose. Le mal qu'une femme t'a fait, une femme peut le guérir. Cherche une autre amoureuse, et ne te désespère pas toujours sur celle-là. Tu penses quelle double peine ce serait pour moi d'être loin et de me dire : « Il n'est pas heureux. » O mon Frédéri ! Je te le demande à genoux, ne te laisse pas mourir pour cette femme. Il y en a d'autres. Toutes ne sont pas laides comme Vivette. Ainsi, moi, j'en connais qui sont bien belles, et si tu veux, je te les dirai.

FRÉDÉRI.

Il ne me manquait plus que cette persécution... Ni de toi, ni des autres, ni des belles, ni des laides, je n'en veux à aucun prix. Dis-le bien à ma mère. Qu'elle ne m'en envoie plus au moins. D'abord, toutes me font horreur. C'est toujours la même grimace. Du mensonge, du mensonge, et encore du mensonge. Ainsi toi, qui es là à te traîner sur tes genoux et à me prier d'amour, qui me dit que tu n'as pas quelque part un amant, qui va venir encore avec des lettres ?

VIVETTE, *tendant les bras vers lui.*

Frédéri !

FRÉDÉRI, *avec un sanglot.*

Ah ! tu vois bien que je suis fou et qu'il faut me laisser tranquille. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE VII

VIVETTE, L'INNOCENT, puis ROSE.

(*La nuit tombe.*)

VIVETTE, *à genoux, sanglotant.*

Mon Dieu ! mon Dieu !

L'INNOCENT, *effaré.*

Vivette !

ROSE.

Qu'est-ce qu'il y a? qui est-ce qui pleure?

VIVETTE.

Ah! marraine!

ROSE.

C'est toi?... Et Frédéric!...

VIVETTE.

Ah! je vous l'avais bien dit qu'il ne m'aimerait jamais... Si vous saviez comme il m'a parlé.

ROSE.

Mais où est-il?

VIVETTE.

Il vient de partir, par là, en courant comme un égaré. (*Un coup de feu illumine les roseaux du côté que montre Vivette.*)

LES DEUX FEMMES.

Ah! (*Elles restent pétrifiées, pâles.*)MARC, *dans les roseaux.*

Ohé!

L'ÉQUIPAGE.

Manqué!

VIVETTE, *bas.*

Ah! que j'ai eu peur!

ROSE.

Tu vois bien que tu y penses comme moi... Non! non! ce

n'est pas possible, il faut prendre un parti, je ne veux pas vivre comme ça. Viens...

TROISIÈME TABLEAU

LA CUISINE DE CASTELET

A droite, dans l'encoignure, haute cheminée à grand manteau. — A gauche, longue table et banc de chêne, bahuts, portes intérieures. — C'est le petit jour.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PATRON MARC, L'ÉQUIPAGE.

(Le patron Marc, sur une chaise, sue à grosses gouttes pour entrer dans ses grandes bottes de marais — L'Équipage tout harnaché est adossé contre la table et dort debout.)

MARC.

Vois-tu, matelot, en Camargue, il n'y a de bon que l'affût du matin. *(Tirant sur sa botte.)* Hé! allez donc!... Le jour, il faut courir dans la vase, lever les jambes comme un cheval borgne. Pour tuer quoi? pas même une sarcelle... ho! hisse! me voilà botté... A l'aube, au contraire, les oies, les flamants, les charlottines, tout ça vous défile en bataillons sur la tête, on n'a qu'à tirer dans le tas. Pan! pan!... Ça vaut la peine, hein?... Qu'est-ce que tu dis? Hé! là-bas. Hé! Est-ce que tu dors, matelot?

L'ÉQUIPAGE, *révant.*

Manqué!...

MARC.

Comment! manqué, mais je n'ai pas tiré. *(Le secouant.)* Éveille-toi donc, animal.

L'ÉQUIPAGE.

Oui, pat...

MARC.

Hein?...

L'ÉQUIPAGE, *précipitamment.*

Oui, capitaine...

MARC.

A la bonne heure! Allons, arrive. (*Ouvre la porte du fond.*)
 Voici une petite bise blanche qui te rafraîchira le museau...
 Oh! oh! les butors soufflent dans le marais. C'est bon signe.
 (*Au moment où il met le pied dehors, on entend une fenêtre
 qui s'ouvre.*)

ROSE, *en dehors, appelant.*

Marc...

MARC.

Ohé!

ROSE.

Ne t'en vas pas... j'ai besoin de te parler...

MARC.

Mais c'est que l'affût...

ROSE.

Je vais réveiller le père... Nous allons descendre, attends-
 nous... (*La fenêtre se referme.*)

MARC, *rentrant furieux.*

Allons!... voilà notre affût manqué... Trrr... Qu'est-ce
 qu'elle a donc de si pressé à me dire? Je suis sûr que c'est

encore pour me parler de cette Arlésienne. (*Il se promène de long en large.*) Ma foi! si cela continue, la maison ne sera plus tenable. Le garçon ne desserre plus les dents, le grand-père a les yeux rouges, la mère me fait une mine... comme si c'était ma faute!... (*S'arrêtant devant l'Équipage.*) Est-ce que c'est ma faute, voyons?...

L'ÉQUIPAGE.

Oui, capitaine...

MARC.

Comment! Oui... Fais donc attention à ce que tu dis... Est-ce que je pouvais aller voir sous les sabots de cette margoton, pour savoir si elle avait perdu un fer ou deux en route?... Et puis enfin, quoi!... En voilà des histoires pour une amourette! Si tous les hommes étaient comme moi... Feu de Dieu!... Je serais curieux de la voir la femelle qui me mettra le grapin dessus... (*Bourrant l'Équipage.*) Et toi aussi, matelot, je suis sûr que tu serais curieux de la voir... (*Il rit, l'Équipage rit et ils se regardent.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, VIVETTE, avec des paquets.

VIVETTE.

Déjà levé, capitaine...

MARC.

Hé! c'est notre amie Vivette... Où allons-nous donc de si bonne heure, misè Vivette, avec ces gros paquets?

VIVETTE.

Je vais porter mon bagage au pontonnier du Rhône... Je pars par le bateau de six heures.

MARC.

Vous partez ?

VIVETTE.

Mais oui, capitaine, il faut bien.

MARC.

Comme elle dit cela gaiement : il faut bien ! Et vos amis de Castelet, cela ne vous fait donc pas gros cœur de vous en aller d'eux ?

VIVETTE.

Ah ! que si fait : mais il y a là-bas, à Saint-Louis, une brave femme qui s'ennuie d'être seule, et cette idée me donne du courage pour partir... Ah ! bonne mère ! mais j'y songe. Et le feu qui n'est pas fait... Et la soupe des hommes... Justement ce matin, la chambrière qui est malade... vite, vite...

MARC.

Voulez-vous que je vous aide ?

VIVETTE

Volontiers, capitaine. Tenez, là-bas, derrière la porte, deux ou trois fagots de sarment.

MARC, *prenant les fagots.*

Voilà... voilà... (*A l'Équipage.*) Qu'est-ce que tu as donc toi à me regarder ? avec tes gros yeux...

VIVETTE, *prenant les sarments.*

Merci... Maintenant il n'y a plus qu'à souffler...

MARC.

Je m'en charge.

VIVETTE.

C'est cela ! Pendant ce temps je vais jusqu'au bateau, retenir ma place...

MARC, *vivement*.

Vous allez revenir, au moins ?

VIVETTE.

Sans doute ! Il faut bien que je dise adieu à ma marraine...
(*Chargeant son paquet.*) Hop !

MARC.

Laissez, laissez. L'Equipage va vous porter cela. C'est trop lourd... Hé ! matelot... Eh bien !... quoi !... qu'est-ce que tu as ? qu'est-ce qui t'étonne ? Prends ces paquets, on te dit...

VIVETTE.

A tout à l'heure, capitaine... (*Elle sort.*)

SCÈNE III

LE PATRON MARC, *seul*.

Si celle-ci s'en va, par exemple, nous sommes bien. Il n'y avait que ça de gai et de vivant dans la maison... Et puis si avenante, si honnête avec tout le monde, s'entendant si bien à vous donner vos titres. « Oui, capitaine, non, capitaine ! » pas une fois elle n'y aurait manqué... Hé ! hé ! tout de même ce ne serait pas déplaisant à voir trotter sur le pont de la *Belle-Arsène* un joli petit perdreau de fillette dans ce goût-là ! Hé bien ! hé bien ! qu'est-ce qui me prend ? Est-ce que moi aussi... Décidément il y a un mauvais air qui court par ici. Je crois, ma parole, que cette Arlésienne nous a flanqué le feu à tous. (*Il souffle avec rage.*)

SCÈNE IV

LE PATRON MARC, BALTHAZAR.

BALTHAZAR, *appuyé sur la table, regarde depuis un moment.*

Joli temps pour les bécassines, marinier...

MARC, *surpris et gêné.*Ah! c'est toi?... *(Il jette le soufflet.)*

BALTHAZAR.

Le ciel est tout noir de gibier, là-bas sur Giraud.

MARC, *se levant.*

Ne m'en parle pas. Je suis furieux. Ils m'ont fait manquer mon affût...

BALTHAZAR.

Et c'est pour te calmer le sang que tu...? *(Il fait le geste de souffler le feu.)* Pas besoin de mettre des bottes pour ça... *(Il rit.)*

MARC.

C'est bon ! c'est bon ! vieux malicieux. *(A part.)* Il faut toujours qu'il soit dans votre dos ce grand-là ! *(Voyant le berger s'installer dans la cheminée et allumer sa pipe.)* Ah ça ! tu es donc convoqué toi aussi ?...BALTHAZAR, *assis dans la cheminée.*

Convoqué?...

MARC.

Mais oui... Il paraît qu'il y a un grand conseil de famille ce matin. Je ne sais pas ce qui leur est arrivé... Encore quelque histoire... Chut ! les voilà...

SCÈNE V

LES MÈMES, ROSE, MAMAI.

ROSE.

Entrez, père...

MARC.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

ROSE.

Ferme la porte.

MARC.

Oh ! oh ! il paraît que c'est sérieux.

ROSE.

Très sérieux... (*Voyant Balthazar.*) Tu es là, toi?

BALTHAZAR.

Est-ce que je suis de trop, maîtresse?...

ROSE.

Au fait, non, tu peux rester. Ce que j'ai à leur dire, tu le sais aussi bien que nous... C'est une chose terrible, à laquelle nous pensons tous en nous-mêmes et dont personne n'ose parler. Seulement, à cette heure, le temps presse, et il faut que nous nous en expliquions une bonne fois...

MARC.

Je parie que c'est encore de ton garçon dont il s'agit.

ROSE.

Oui, Marc, tu as deviné... il s'agit de mon enfant qui est en train de mourir. Ça vaut la peine qu'on en parle...

FRANCET MAMAÏ.

Qu'est-ce que tu dis là ?

ROSE.

Je dis que notre enfant est en train de mourir, grand-père, et je viens vous demander si tout bonnement nous allons le regarder passer comme cela sans rien faire ?

MARC.

Mais, enfin, qu'est-ce qu'il a ?...

ROSE.

Il a que c'était au-dessus de ses forces de renoncer à son Arlésienne. Il a que cette lutte l'épuise... que cet amour le tue.

MARC.

Tout ça ne dit pas de quoi il meurt. On meurt d'une pleurésie, d'un palan qui vous tombe sur la tête, emporté par un coup de mer ; mais, que diable !... un garçon de vingt ans, solidement amarré sur ses ancrs, ne va pas se laisser glisser pour une contrariété d'amour...

ROSE.

Tu crois, Marc ?...

MARC, *riant*.

Ah ! ah ! il faut venir en Carmargue pour rencontrer encore ces superstitions-là. (*Légalement.*) Ecoutez ceci, sœurlette ; c'est la romance à la mode cet hiver à l'alcazar arlésien... (*Avec prétention.*)

Heureusement qu'on ne meurt pas d'amour,
Heureusement (*bis*) qu'on ne meurt pas d'amour.

(*Un silence de mort.*)

BALTHAZAR, *dans la cheminée.*

Ça chante bien, les tonneaux vides.

MARC.

Hein ?...

ROSE.

Ta chanson est une menteuse, Marc. Il y a des beaux vingt ans qui meurent d'amour, et même, le plus souvent, comme ils trouvent cette mort trop lente, ceux qui sont atteints de cet étrange mal se débarrassent de l'existence, pour en avoir plus tôt fini...

FRANCET MAMAÏ.

Est-ce possible, Rose?... Tu crois que l'enfant...

ROSE.

Il a la mort dans les yeux, je vous dis. Regardez-le bien, vous verrez. Moi, voilà huit jours que je le surveille, j'ai fait mon lit dans sa chambre, et la nuit je me lève pour écouter... Croyez-vous que c'est vivre, cela, pour une mère? Tout le temps, je tremble, j'ai peur de tout pour lui. Les fusils, les puits, le grenier... D'abord je vous préviens, je vais la faire murer, cette fenêtre du grenier... On voit les lumières d'Arles de là-haut, et tous les soirs l'enfant monte les regarder... Ça m'effraye... Et le Rhône... Oh! ce Rhône! j'en rêve, et lui aussi il en rêve. (*Bas.*) Hier, il est resté plus d'une heure devant la maison du pontonnier, à regarder l'eau avec des yeux fous... Il n'a plus que cette idée dans la tête, j'en suis sûre... s'il ne l'a pas fait encore, c'est que je suis là, toujours là derrière lui à le regarder, à le défendre, mais maintenant je suis à bout de forces, et je sens qu'il va m'échapper.

FRANCET MAMAÏ.

Rose! Rose!...

ROSE.

Ecoutez-moi, Francet. Ne faites pas comme Marc. Ne levez pas les épaules à ce que je vous dis... Je le connais mieux que vous, cet enfant, et je sais ce dont il est capable... C'est tout le sang de sa mère, et moi, si on ne m'avait pas donné l'homme que je voulais, je sais bien ce que j'aurais fait.

FRANCET MAMAÏ.

Mais enfin, voyons... nous ne pouvons pourtant pas le marier... avec cette...

ROSE.

Pourquoi pas?

FRANCET MAMAÏ.

Y pensez-vous, ma fille?...

MARC.

Tonnerre de Dieu!...

FRANCET MAMAÏ.

Je ne suis qu'un paysan, Rose, mais je tiens à l'honneur de mon nom et de ma maison, comme si j'étais seigneur de Caderousse ou de Barbantane... Cette Arlésienne, chez moi!... si donc!...

ROSE.

Vraiment, je vous admire tous les deux à me parler de votre honneur. Eh bien! et moi? qu'est-ce que j'aurais à dire alors? (*S'avançant vers Francet.*) Voilà vingt ans que je suis votre fille, maître Francet, est-ce que vous avez jamais entendu une mauvaise parole sur mon compte?... Pourrait-on trouver quelque part une femme plus honnête, plus fidèle à son devoir... Il faut bien que je le dise, puisque personne de vous n'y pense... Est-ce que mon homme en mourant n'a pas

témoigné devant tous de ma sagesse et de ma loyauté?... Et si, moi, moi, je consens à introduire cette drôlesse dans ma maison, à lui donner mon enfant, ce morceau de moi-même, à dire « Ma fille » à ça, croyez-vous par hasard que cela me sera moins dur qu'à vous autres?... Et pourtant je suis prête à le faire, puisqu'il n'y a que ce moyen de le sauver...

FRANCET MAMAÏ.

Aie pitié de moi, ma fille, tu me brises...

ROSE.

O mon père, je vous en conjure, pensez à votre Frédéri... Vous avez déjà perdu votre fils... Celui-là, c'est votre petit-fils, c'est votre enfant deux fois, est-ce que vous voudriez le perdre encore?...

FRANCET MAMAÏ.

Mais j'en mourrai, moi, de ce mariage...

ROSE.

Eh! nous en mourrons tous... qu'est-ce que ça fait?... pourvu que l'enfant vive.

FRANCET MAMAÏ.

Qui m'aurait dit cela, mon Dieu! que je verrais une chose pareille!...

BALTHAZAR, *se levant tout à coup.*

J'en connais un qui ne la verra pas, par exemple... Comment! ici, dans Castelet, une catau qui a roulé avec tous les maquignons de la Camargue... Eh bien! ce sera du propre... (*Jetant son manteau, sa trique.*) Voilà ma cape et mon bâton, maître Francet. Faites mon compte, que je m'en aille...

FRANCET MAMAÏ, *l'implorant.*

Balthazar, c'est pour l'enfant... Pense! je n'ai plus que celui-là.

ROSE.

Eh ! laissez-le donc partir... Il a pris trop de place à notre feu, ce serviteur-là.

BALTHAZAR.

Ah ! l'on a bien raison de dire que mille brebis sans un berger ne sont pas un bon troupeau. Ce qui manque depuis longtemps à cette maison, c'est un homme pour la conduire. Il y a des femmes, des enfants, des vieillards ; il manque le maître.

ROSE.

Réponds-moi franchement, bergère... Crois-tu que l'enfant serait capable de se tuer si nous ne lui donnions pas cette fille ?

BALTHAZAR, *grave*.

Je le crois...

ROSE.

Et tu aimerais mieux le voir mourir?...

BALTHAZAR.

Cent fois!...

ROSE.

Va-t'en, misérable, va-t'en, sorcier de malheur... (*Elle s'élançe sur lui.*)

FRANCET MAMAÏ, *s'interposant*.

Laissez, laissez, Rose... Balthazar est d'un temps plus dur que le vôtre, où l'on mettait l'honneur par-dessus tout. Moi aussi, je date de ce temps-là, mais je n'en suis plus digne. Je vais faire ton compte, tu peux t'en aller, berger.

BALTHAZAR.

Pas encore... Voilà l'enfant qui descend... Je suis curieux de voir comment vous aller vous y prendre pour lui dire cela. Frédéri, Frédéri, ton grand-père veut te parler...

SCÈNE VI

LES MÊMES, FRÉDÉRI.

FRÉDÉRI.

Tiens! tout le monde est là... Qu'est-ce qui se passe donc? Qu'est-ce que vous avez?

ROSE.

Et toi, malheureux enfant, qu'est-ce que tu as?... Pourquoi es-tu si pâle, si brûlant? Tenez! grand-père, regardez-le, ce n'est plus que l'ombre de lui-même. .

FRANCET MAMAÏ.

C'est vrai qu'il est bien changé...

FRÉDÉRI, *sourire pâle.*

Bah! Je suis un brin malade. Mais ce n'est rien, un peu de fièvre, ça passera. (*A Francet.*) Vous vouliez me parler, grand-père?...

FRANCET MAMAÏ.

Oui, mon enfant, je voulais te dire... Je... (*Bas à Rose.*) Dis-lui, toi, Rose; moi, jamais je ne pourrai.

ROSE.

Ecoute, mon enfant, nous savons tous que tu as une grande peine, dont tu ne veux pas nous parler. Tu souffres, tu es malheureux... C'est cette femme, n'est-ce pas?

FRÉDÉRI.

Prenez garde. ma mère... On avait dit qu'on ne prononcerait jamais ce nom-là ici.

ROSE, *avec explosion.*

Il le faut pourtant bien, puisque tu en meurs... puisque tu en veux mourir... Oh! ne mens pas... Je le sais, tu n'as trouvé que ce moyen pour arracher cette passion de ton cœur; c'est de t'en aller de ce monde avec elle... Eh bien! mon fils, ne meurs pas, comme qu'elle soit, cette Arlésienne maudite, prends-la... Nous te la donnons.

FRÉDÉRI.

Est-ce possible?... ma mère... mais vous n'y songez pas!... Vous savez bien ce que c'est que cette femme...

ROSE.

Puisque tu l'aimes...

FRÉDÉRI, *très ému.*

Ainsi vraiment, ma mère, vous consentiriez?... Et vous, grand-père, qu'est-ce que vous en dites?... Vous rougissez? vous baissez la tête? Ah! le pauvre vieux, comme cela doit lui coûter... Faut-il que vous m'aimiez tous pourtant pour me faire un sacrifice pareil!... Eh bien! non, mille fois non! Je ne l'accepterai pas... Relevez le front, mes amis, et regardez-moi sans rougir... La femme à qui je donnerai votre nom en sera digne, je vous jure...

SCÈNE VII

LES MÊMES, VIVETTE, *par le fond.*VIVETTE, *s'arrêtant timidement.*

Pardon... Je vous dérange...

FRÉDÉRI, *la retenant.*

Non... reste... reste... Qu'en dites-vous, grand-père? Je crois que celle-là vous n'aurez pas de honte à l'appeler votre fille...

TOUS.

Vivette!...

VIVETTE.

Moi?...

FRÉDÉRI, *à Vivette, qu'il soutient.*

Tu sais ce que tu m'as dit : Le mal qu'une femme m'a fait, il n'y a qu'une femme qui puisse le guérir. Veux-tu être cette femme, Vivette? Veux-tu que je te donne mon cœur? Il est bien malade, bien ébranlé des secousses qu'il a reçues, mais c'est égal, je crois que si tu t'en mêles, tu viendras à bout de lui? Veux-tu essayer, dis?... (*Le père et la mère restent éperdus, les bras tendus vers Vivette d'un geste suppliant.*)

VIVETTE, *se cachant dans le sein de Rose.*

Répondez-lui pour moi, marraine.

BALTHAZAR, *sanglotant, prend la tête de Frédéric dans ses mains.*

Ah! cher enfant, Dieu te bénisse pour tout le bien que tu me fais!

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III

QUATRIÈME TABLEAU

LA COUR DE CASTELET

COMME AU PREMIER TABLEAU

Seulement propre, luisante, endimanchée. — Aux deux côtés de la porte du fond, un arbre de mai tout enguirlandé de fleurs. — Au-dessus de la porte, un bouquet gigantesque de blés verts, de bluets, de coquelicots, nielle, pieds d'alouette. — Va-et-vient des valets et des chambrières en habits de fête. — Devant le puits, une servante en train de remplir sa cruche. — De temps en temps, la brise apporte par bouffées un son de sifre, un roulement de tambourins.

SCÈNE PREMIÈRE

BALHAZAR, VALETS, SERVANTES

(Balthazar entre par le fond, suant, couvert de poussière.)

LES VALETS.

Ah! voilà Balthazar.

UN DES VALETS.

Bonjour, père.

BALHAZAR, *joyeusement.*

Salut, salut, jeunesse... *(Il vient s'asseoir au bord du puits.)*

LA SERVANTE.

Bon Dieu! comme vous avez chaud, mon pauvre berger.

BALTHAZAR, *s'essuyant le front.*

Je viens de loin, et le soleil est dur... Donne-moi ta cruche.
(*La femme lève sa cruche et le fait boire.*)

LA SERVANTE.

Si c'est possible de se mettre le corps dans un état pareil, à votre âge...

BALTHAZAR.

Bah ! je ne suis pas si vieux qu'on croit... C'est seulement ce grand coquin de soleil dont je n'ai pas l'habitude... Songe, ma fille : voici plus de soixante ans que je n'avais passé un mois de juin dans la plaine. (*Les valets se sont approchés et font cercle autour de lui.*)

UN VALET.

C'est vrai, père. Vous êtes en retard, cette année, pour le passage des troupeaux.

BALTHAZAR.

Dame ! oui. Les bêtes ne sont pas contentes, mais que veux-tu?... J'ai marié le père, j'ai marié le grand-père, je ne pouvais pas m'en aller sans marier le petit... Heureusement que ce ne sera pas long : aujourd'hui, on publie les bans, premier, dernier ; jeudi les présents, samedi la noce. Puis en route pour la montagne...

LA SERVANTE.

Vous ne vous reposerez donc jamais, père Balthazar ? Vous comptez donc mener les bêtes jusqu'à votre dernier souffle?...

BALTHAZAR.

Si j'y compte !... (*Se découvrant.*) Au grand Berger qui est là-haut, je n'ai jamais demandé qu'une chose, c'est de me faire mourir en pleines Alpes, au milieu de mon troupeau,

par une de ces nuits de juillet où il y a tant d'étoiles... Du reste, je ne suis pas en peine. Je suis sûr de m'en aller comme cela ; c'est ma planète !... Encore un coup, ma belle chatte. *(Il boit, la servante lui tient la cruche.)*

LES VALETS, *se regardant entre eux avec admiration.*

Tout de même, il sait que c'est sa planète !...

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PATRON et L'ÉQUIPAGE

(Le patron Marc s'est avancé sur le balcon. Il est endimanché ; gilet de soie, casquette dorée à larges galons, cravate de soie, chemise à jabot.)

MARC, *à Balthazar qui boit.*

Hé ! là-bas, père Balthazar, ménégeons-nous, ça porte à la tête, cette boisson-là.

BALTHAZAR.

Voyez-vous maître Olibrius qui fait le fier là-haut, parce qu'il a une casquette neuve, qui reluit comme le bassin d'un barbier... Tu n'es donc pas à la messe, mauvais chrétien, un jour comme aujourd'hui ?

MARC, *descendant.*

Grand merci... Il faut aller la chercher trop loin, la messe, dans ce pays de sauvages... Et je me souviens de la carriole. *(Regardant autour de lui.)* Oh ! oh ! j'espère que nous voilà pavoisés... Qu'est-ce que vous ferez donc le jour des noces, si vous en faites tant pour les accordailles !

UN VALET.

Mais ce n'est pas seulement les accordailles aujourd'hui, c'est aussi la Saint-Éloi, la fête du labourage.

MARC.

C'est donc cela qu'on entend ronfler les tambourins.

LE VALET.

Mais oui, les confrères de saint Éloi s'en vont de ferme en ferme en dansant la farandole. Nous les aurons avant ce soir à Castelet.

MARC.

Ah çà, est-ce que le jour de saint Éloi la messe serait plus longue que les autres dimanches?... Nos gens n'en finissent pas d'arriver...

LA SERVANTE.

Ils auront bien sûr fait le tour par Saint-Louis pour prendre la mère Renaud.

MARC.

Tiens, au fait... nous allons donc la voir, cette brave vieille... A propos, père Planète, est-ce que ce n'est pas une de tes anciennes?...

BALTHAZAR.

Tais-toi, marinier.

MARC, *riant*.

Hé! hé! il paraît que du temps du père Renaud... (*Les valets rient.*)

BALTHAZAR.

Tais-toi, marinier.

MARC.

Vous avez, comme on dit, glané du blé de lune ensemble.

BALTHAZAR, *se levant, pâle, d'une voix terrible.*

Marinier!... (*Le patron recule, effrayé. — Les valets s'ar-*

rétent de rire. — Balthazar les regarde tous un moment.) De ce vieux fou de Balthazar et de ses planètes, riez-en tant que vous voudrez... Mais cette histoire-là, c'est sacré!... Je défends qu'on y touche...

MARC.

C'est bon, c'est bon, on n'a pas voulu te fâcher, que diable!

LES VALETS.

Mais non, père Balthazar, vous savez bien... *(Ils l'entourent. — Il se rassied tout tremblant.)*

MARC, *bas à l'Équipage.*

Je n'ai jamais vu une maison pareille pour prendre les histoires de femmes au sérieux. C'est comme l'autre avec son Arlésienne. Il semblait tant que c'était fini, qu'il n'y avait plus d'espoir. Et puis maintenant...

LES VALETS, *courant au fond.*

Les voilà! les voilà!...

BALTHAZAR, *très ému.*

Oh! mon Dieu! *(Il va se mettre à l'écart dans un coin.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, ROSE, FRANCET, FRÉDÉRI, VIVETTE, L'INNOCENT,
LA MÈRE RENAUD.

(Ils entrent par le fond, tous en toilette, coiffes de dentelles, jaquettes à fleurs. — La vieille marche la première, appuyée sur Vivette et sur Frédéric.)

MÈRE RENAUD.

Le voilà donc encore ce vieux Castelet... Laissez-moi un peu, mes enfants, que je le regarde...

MARC.

Bonjour, mère Renaud.

MÈRE RENAUD, *lui faisant une révérence.*

Quel est ce beau monsieur?... Je ne le connais pas...

ROSE.

C'est mon frère, mère Renaud...

FRANCET MAMAÏ.

C'est le patron Marc.

MARC, *lui soufflant.*

Capitaine!...

MÈRE RENAUD.

Je suis votre servante, monsieur le patron.

MARC, *furieux, entre ses dents.*

Patron!... patron!... Ils n'ont donc pas vu ma casquette.

L'INNOCENT, *battant des mains.*

Oh ! comme ils sont jolis, cette année, les arbres de saint Éloi !

MÈRE RENAUD.

Cela me fait plaisir de revoir toutes ces choses. Il y a si longtemps... Depuis ton mariage, Francet...

FRÉDÉRI.

Est-ce que vous vous reconnaissez, grand'mère?...

MÈRE RENAUD.

Je le crois bien. Par ici la magnanerie ; par là, les hangars.

(*Elle s'avance et s'arrête devant le puits.*) Oh! le puits!...
 (*Petit rire.*) Est-il Dieu possible que du bois et de la pierre
 vous remuent le cœur à ce point-là...

MARC, *bas aux valets.*

Attendez, nous allons rire. (*Il s'approche de la vieille, lui prend le bras doucement, et lui fait faire quelques pas vers le coin où Balthazar s'est blotti.*) Et celui-là, mère Renaud, est-ce que vous le reconnaissez?... Je crois qu'il est de votre temps.

MÈRE RENAUD.

Bonté divine! mais c'est... c'est Balthazar...

BALTHAZAR. .

Dieu vous garde, Renaude! (*Il fait un pas vers elle.*)

MÈRE RENAUD.

Oh!... ô mon pauvre Balthazar!... (*Ils se regardent un moment sans rien dire. — Tout le monde s'écarte respectueusement.*)

MARC, *ricanant.*

Hé! hé! les vieux tourtereaux!

ROSE, *sévèrement.*

Marc!

BALTHAZAR, *à demi-voix à la vieille.*

C'est ma faute. Je savais que vous alliez venir. Je n'aurais pas dû rester là...

MÈRE RENAUD.

Pourquoi?... pour tenir notre serment?... va! ce n'est plus la peine. Dieu lui-même n'a pas voulu que nous mourions sans nous être revus, et c'est pour cela qu'il a mis de

l'amour dans le cœur de ces deux enfants. Après tout, il nous devait bien ça pour nous récompenser de notre courage...

BALTHAZAR.

Oh ! oui, il nous en a fallu du courage ; que de fois, en menant mes bêtes, je voyais la fumée de votre maison qui avait l'air de me faire signe : Viens !... elle est là !...

MÈRE RENAUD.

Et moi, quand j'entendais crier tes chiens et que je te reconnaissais de loin avec ta grande cape, il m'en fallait de la force pour ne pas courir vers toi. Enfin, maintenant, notre peine est terminée et nous pouvons nous regarder en face sans rougir... Balthazar...

BALTHAZAR.

Renaude !

MÈRE RENAUD.

Est-ce que tu n'aurais pas de honte à m'embrasser, toute vieille et crevassée par le temps, comme je suis là...

BALTHAZAR.

Oh !

MÈRE RENAUD.

Eh bien ! alors, serre-moi bien fort sur ton cœur, mon brave homme. Voilà cinquante ans que je te le dois, ce baiser d'amitié. (*Ils s'embrassent longuement.*)

FRÉDÉRI.

C'est beau le devoir ! (*Serrant le bras de Vivette.*) Vivette, je t'aime...

VIVETTE.

Bien sûr ?

MARC, *s'approchant.*

Dites donc, mère Renaud, si nous allions un peu du côté de la cuisine, maintenant, pour voir si le tournebrochen'a pas changé depuis vous ?

FRANCET MAMAÏ.

Il a raison... à table!... (*Il prend le bras de la vieille.*)

TOUS.

A table! à table!

MÈRE RENAUD, *se retournant.*

Balthazar...

ROSE.

Allons, berger...

BALTHAZAR, *très ému,*

Je viens... (*Tout le monde entre par la gauche. — La scène reste vide quelques secondes. — Musique. — La nuit vient.*)

SCÈNE IV

FRÉDÉRI, VIVETTE.

(*Ils sortent tous deux de la maison.*)

FRÉDÉRI, *amenant Vivette près du puits.*

Vivette, écoute ici, regarde-moi... Qu'est-ce que tu as ? Tu n'es pas contente.

VIVETTE.

Oh! si, mon Frédéric.

FRÉDÉRI.

Tais-toi, ne mens pas, tu as quelque chose qui te tourmente et te gêne la joie de nos accordailles. Je sais bien ce que c'est, c'est ton malade qui te fait peur. Tu n'es pas encore sûre de lui... Eh bien, sois heureuse, je te jure que je suis guéri.

VIVETTE, *secouant la tête.*

Quelquefois on croit cela, et puis...

FRÉDÉRI.

Te rappelles-tu cette année où j'ai été si malade? De tout le temps de ma maladie, il ne m'est resté qu'une chose dans la mémoire. C'est un matin où pour la première fois on avait ouvert ma fenêtre. Le vent du Rhône sentait si bon ce matin-là!... J'aurais pu dire une par une toutes les herbes sur lesquelles il avait passé. Et puis, je ne sais pas pourquoi, mais le ciel me semblait plus clair que d'ordinaire, les arbres avaient plus de feuilles, les ortolans chantaient plus doux, et j'étais bien... Alors le médecin est entré, et il a dit en me regardant : « Il est guéri!... » Eh bien! à cette heure où je te parle, je suis comme ce matin-là, c'est le même ciel, le même apaisement de tout mon être, et plus rien qu'un désir en moi, mettre ma tête là, sur ton épaule, et y rester toujours... Tu vois bien que je suis guéri.

VIVETTE.

Ainsi c'est bien vrai, tu m'aimes?...

FRÉDÉRI, *bas.*

Oui...

VIVETTE.

Et l'autre?... celle qui t'a fait tant de mal, tu n'y penses plus jamais?...

FRÉDÉRI.

Je ne pense qu'à toi, Vivette.

VIVETTE.

Oh ! pourtant...

FRÉDÉRI.

Sur quoi veux-tu que je te le jure?... tu es seule dans mon cœur, je te dis... Ne parlons pas de ce vilain passé. Il n'existe plus pour moi.

VIVETTE.

Alors, pourquoi gardes-tu des choses qui te le rappellent?

FRÉDÉRI.

Mais... je n'ai rien gardé.

VIVETTE.

Et ces lettres que tu as là?...

FRÉDÉRI, *stupéfait.*

Comment, tu savais donc?... Oui, c'est vrai, je les ai gardées longtemps. C'était comme une curiosité mauvaise que j'avais de connaître cet homme; mais, à présent, regarde. (*Il ouvre sa blouse.*)

VIVETTE.

Elles n'y sont plus!...

FRÉDÉRI.

Balthazar est allé les rendre ce matin.

VIVETTE.

Tu as fait cela, mon Frédéri? (*Lui sautant au cou.*) Oh ! que je suis heureuse... Si tu savais comme elles m'ont fait

souffrir, ces lettres maudites..., quand tu me prenais contre ton cœur et que tu me disais : « Je t'aime ! » Tout le temps, je les sentais là sous ta blouse, et cela m'empêchait de te croire.

FRÉDÉRI.

Ainsi tu ne me croyais pas, et pourtant tu voulais bien devenir ma femme ?

VIVETTE, *souriant.*

Cela m'empêchait de te croire ; mais cela ne m'empêchait pas de t'aimer...

FRÉDÉRI.

Et maintenant si je te dis : « Je t'aime ! » est-ce que tu le croiras ?...

VIVETTE.

Dis-le, voyons.

FRÉDÉRI.

Ah ! chère femme... (*Il la serre contre sa poitrine, puis tous deux étroitement enlacés, ils marchent à petits pas et disparaissent une minute derrière les hangars.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE GARDIEN, BALTHAZAR.

(*Mitifo entre vivement, fait quelques pas dans la cour déserte, puis va pour frapper à la maison, quand la porte s'ouvre et Balthazar paraît.*)

BALTHAZAR, *se retournant.*

C'est toi !... qu'est-ce que tu veux ?

LE GARDIEN.

Mes lettres. (*A ce moment le groupe des amoureux rentre en scène.*)

BALTHAZAR.

Comment ! tes lettres?... mais je les ai portées à ton père ce matin ; tu ne viens donc pas de chez vous ?

LE GARDIEN.

Voilà deux nuits que je couche à Arles.

BALTHAZAR.

Ça dure donc toujours?...

LE GARDIEN.

Toujours...

BALTHAZAR.

J'aurais cru pourtant qu'après cette histoire des lettres...

LE GARDIEN.

Quand c'est pour elles qu'on est lâche, les femmes vous pardonnent toutes les lâchetés.

BALTHAZAR.

Alors, grand bien te fasse, mon garçon. Ici, grâce à Dieu, nous en avons fini avec cette folie-là. L'enfant se marie dans quatre jours, et cette fois il prend quelqu'un d'honnête.

LE GARDIEN.

Ah ! oui, il est bien heureux, lui. Ce doit être si bon de s'aimer librement, à la face du ciel et des hommes, d'être fier de ce qu'on aime, et de pouvoir dire au monde qui passe : « C'est ma femme, regardez-la ! » Moi, j'arrive la nuit comme

un voleur. Le jour, je me cache, je rôde autour d'elle, et puis, quand nous sommes seuls, ce sont des scènes, des querelles : « D'où viens-tu?... Qu'as-tu fait?... Quel est cet homme à qui tu parlais?... » Et des fois qu'il y a, au milieu de nos caresses, il me vient des envies de l'étouffer pour qu'elle ne me trompe plus... (*Ici le groupe enlacé des amoureux paraît, traversant la scène dans le fond.*) Ah ! l'horrible vie de mensonge et de méfiance ! Heureusement, ça va finir. Maintenant nous allons vivre ensemble, et malheur à elle si...

BALTHAZAR.

Vous vous mariez?...

LE GARDIEN.

Non, je l'enlève... Si tu es aux bergeries cette nuit, tu entendras une fière galopade devant la plaine. J'aurai la belle en travers de ma selle, et jè te répons que je la tiendrai solidement.

BALTHAZAR.

Elle t'aime donc bien, cette Arlésienne maudite?...

FRÉDÉRI, *s'arrêtant dans le fond.*

Oh !

LE GARDIEN.

Oui... c'est son caprice du moment. Et puis un enlèvement, ça lui va. Courir les grandes routes à l'aventure, rouler d'auberge en auberge, le changement, la peur, la poursuite, voilà ce qu'elle aime surtout. Elle est comme ces oiseaux de la mer qui ne chantent que dans les orages...

FRÉDÉRI, *bas avec fureur.*

C'est lui !... enfin !...

VIVETTE.

Viens... ne reste pas là !

FRÉDÉRI, *la repoussant.*

Laisse-moi !

VIVETTE.

Ah ! il l'aime encore... Frédéric...

FRÉDÉRI.

Va-t'en... va-t'en donc ! (*Il la pousse dans la maison puis revient écouter.*)

LE GARDIEN.

Moi, ce voyage me fait peur. Je pense au vieux qui va rester seul, à mes chevaux, à ma cabane, et à la belle vie d'honnête homme que j'aurais menée là-bas, si je ne l'avais pas rencontrée.

BALTHAZAR.

Pourquoi partir alors ? Fais ce que le nôtre a fait. Renonce à cette femme et marie-toi.

LE GARDIEN.

Je ne peux pas... Elle est si belle !

FRÉDÉRI, *bondissant.*

Je ne le sais que trop qu'elle est belle, misérable... Mais quel besoin avais-tu de venir me le rappeler ? (*Avec un rire de rage.*) Un paysan !... C'était un paysan comme moi ?... (*Marchant vers lui.*) Ah ! mon bonheur te fait envie, et c'est en sortant de ses bras que tu viens me le dire, quand tu as encore sur ta bouche ses baisers de la dernière nuit. Mais tu ne sais donc pas que, pour un de ces moments de passion dont tu me parles, pour une minute de ta vie à toi, je donnerais toute la mienne, tout mon paradis pour une heure de ton enfer... Maudit sois-tu d'être venu, maquignon de malheur !... C'est encore pis que de l'avoir vue elle-même... tu

me rapportes avec son haleine l'horrible amour dont j'ai manqué de mourir. Maintenant c'est fini, je suis perdu. Et pendant que tu courras les routes avec ton amoureuse, il y aura ici des femmes en larmes... Mais non ! ce n'est pas possible, cela ne sera pas. (*Sautant sur un des gros marteaux avec lesquels on a planté les maïs.*) Allons, défends-toi, bandit, défends-toi, que je te tue, je ne veux pas mourir seul. (*Le gardien recule. — Toute cette scène est presque couverte par le bruit des tambourins qui arrivent.*)

BALTHAZAR, *se jetant sur Frédéric.*

Malheureux, que vas-tu faire ?

FRÉDÉRI, *se débattant.*

Non, laisse-moi ; lui d'abord, son Arlésienne ensuite. (*Au moment où il arrive sur le gardien, Rose s'élançe au milieu d'eux. — Frédéric s'arrête, chancelle, le marteau lui tombe des mains. — Au même instant des torches secouées apparaissent devant la ferme, et les farandoleurs envahissent la cour en criant.*)

LES FARANDOLEURS.

Saint-Éloi ! Saint-Éloi ! A la farandole !

LES GENS DE LA FERME, *apparaissant sur le balcon.*

Saint-Éloi !... Saint-Éloi !... (*Chants et danses. — Tableau.*)

CINQUIÈME TABLEAU

LA MAGNANERIE

Une grande salle, avec large fenêtre et balcon dans le fond. — A gauche, second plan, l'entrée de la magnanerie ; premier plan, la chambre des enfants. — A droite, un escalier de bois montant au grenier. Sous l'escalier, un lit à demi caché par des rideaux. Quand

la toile se lève, la scène est vide. Dans la cour du castelet on entend les fifres et les tambourins des farandoleurs ; puis on chante la *Marche des Rois*... A ce moment, Rose entre, une petite lampe à la main. Elle pose sa lampe, va sur le balcon du fond, y reste un moment à regarder danser, puis rentre.

SCÈNE PREMIÈRE

ROSE MAMAÏ, seule.

Ils chantent, en bas. Ils ne se doutent de rien. Le berger lui-même s'y est trompé en le voyant sauter de si bon cœur :
« Ça ne sera rien, maîtresse. Un dernier coup de tonnerre, comme quand l'orage va finir... » Dieu l'écoute !... Mais j'ai bien peur... Aussi, je veille...

SCÈNE II

ROSE, FRÉDÉRI.

FRÉDÉRI, s'arrête en voyant sa mère.

Qu'est-ce que tu fais là ?... Je croyais que tu ne couchais plus ici...

ROSE, un peu gênée.

Mais si. J'ai encore de l'autre côté quelques vers à soie qui ne sont pas éclos. Il faut que je les surveille... Mais toi ? pourquoi n'es-tu pas resté en bas à chanter avec les autres ?

FRÉDÉRI,

J'étais trop fatigué.

ROSE.

Le fait est que tu y allais d'une rage à cette farandole. Vivette aussi a beaucoup dansé. C'est un oiseau, cette petite ; elle ne touchait pas la terre... As-tu vu l'ainé des Giraud-

comme il lui tournait autour ? Elle est si avenante... Ah ! vous allez faire une jolie paire à vous deux.

FRÉDÉRI, *vivement.*

Bonsoir. Je vais me coucher. *(Il l'embrasse.)*

ROSE, *changeant brusquement de ton.*

Et puis, tu sais, si celle-là ne te convient pas, il faut le dire. Nous aurons bientôt fait de t'en trouver une autre.

FRÉDÉRI.

Oh ! ma mère.

ROSE.

Eh ! qu'est-ce que tu veux ? Ce n'est pas le bonheur de cette enfant que je cherche, c'est le tien... Et tu n'as pas l'air de quelqu'un d'heureux au moins ?

FRÉDÉRI.

Mais si... mais si...

ROSE.

Voyons, regarde-moi. *(Elle lui prend la main.)* On dirait que tu as la fièvre.

FRÉDÉRI.

Oui, la fièvre de Saint-Éloi qui fait boire et qui fait danser. *(Il se dégage.)*

ROSE.

(A part.) Je ne saurai rien. *(Le rattrapant.)* Mais ne t'en va donc pas, tu t'en vas toujours.

FRÉDÉRI, *souriant.*

Allons. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

ROSE, *le regardant bien en face.*

Dis-moi... Cet homme qui est venu tout à l'heure...

FRÉDÉRI, *détournant les yeux.*

Quel homme?

ROSE.

Oui... cette espèce de bohémien, ce gardien de chevaux... cela t'a fait du mal de le voir... n'est-ce pas?

FRÉDÉRI.

Bah! Ça été un moment, une folie... et puis, tiens ! je t'en prie, ne me fais pas parler de ces choses... J'aurais peur de te salir en remuant toute cette boue devant toi.

ROSE.

Allons donc ! est-ce que les mères n'ont pas le droit d'aller partout sans se salir, de tout demander, de tout savoir?... Voyons, parle-moi, mon enfant. Ouvre-moi bien ton cœur. Il me semble que, si tu me parlais un peu seulement, moi j'en aurais si long à te dire... tu ne veux pas ?

FRÉDÉRI, *doux et triste.*

Non, je t'en prie. Laissons ça tranquille.

ROSE.

Alors, viens... descendons...

FRÉDÉRI.

Pourquoi faire ?

ROSE.

Ah ! je suis peut-être folle, mais je trouve que tu as un mauvais regard cette nuit. Je ne veux pas que tu restes seul...

viens aux lumières, viens... D'abord, tous les ans, pour Saint-Éloi, tu me fais faire un tour de farandole. Cette année tu n'yas pas pensé. Allons, viens. J'ai envie de danser, moi... (*Avec un sanglot.*) J'ai bien envie de pleurer aussi.

FRÉDÉRI.

Ma mère, ma mère, je t'aime... ne pleure pas... Ah! ne pleure pas, bon Dieu!

ROSE. -

Parle-moi donc alors, puisque tu m'aimes..

FRÉDÉRI.

Mais que veux-tu que je te dise?... Eh bien, oui, j'ai eu une mauvaise journée aujourd'hui. Il fallait bien s'y attendre. Après des secousses pareilles, on n'arrive pas au calme tout d'un coup. Regarde le Rhône les jours de mistral; est-ce qu'il ne s'agite pas encore longtemps après que le vent est tombé? Il faut laisser aux choses le temps de s'apaiser... Voyons, ne pleure pas. Tout cela ne sera rien... Une nuit de bon sommeil à poings fermés, et demain il n'y paraîtra plus... Je ne songe qu'à oublier, moi, je ne songe qu'à être heureux.

ROSE, *gravement.*

Tu ne songes qu'à ça?

FRÉDÉRI, *détournant la tête.*

Mais oui...

ROSE, *le fouillant jusqu'au fond des yeux.*

Bien vrai?

FRÉDÉRI.

Bien vrai.

ROSE, *tristement.*

Tant mieux, alors...

FRÉDÉRI, *l'embrassant.*

Bonsoir... Je vais me coucher. (*Elle l'accompagne d'un long regard et d'un sourire jusqu'à la porte de la chambre. A peine la porte fermée, la figure de la mère change, devient terrible.*)

SCÈNE III

ROSE, *seule.*

Étromère, c'est l'enfer!... Cet enfant-là, j'ai manqué mourir de lui en le mettant au monde. Puis il a été longtemps malade... A quinze ans, il m'a fait encore une grosse maladie. Je l'ai tiré de tout comme par miracle. Mais ce que j'ai tremblé, ce que j'ai passé de nuits blanches, les rides de mon front peuvent le dire... Et maintenant que j'en ai fait un homme, maintenant que le voilà fort, et si beau, et si pur, il ne songe plus qu'à s'arracher la vie, et pour le défendre contre lui-même, je suis obligée de veiller là, devant sa porte, comme quand il était tout petit. Ah! vraiment, il y a des fois que Dieu n'est pas raisonnable... (*Elle s'assied sur un escabeau.*) Mais elle est à moi, ta vie, méchant garçon. Je te l'ai donnée, je te l'ai donnée vingt fois. Elle a été prise jour par jour dans la mienne; sais-tu bien qu'il a fallu toute ma jeunesse pour te faire tes vingt ans? Et à présent tu voudrais détruire mon ouvrage. Oh! oh!... (*Radoucie et triste.*) Comme c'est ingrat, tout de même, les enfants!... Et moi aussi, quand mon pauvre homme est mort et qu'il me tenait les mains en s'en allant, j'avais bien envie de partir avec lui... Mais tu étais là, toi, tu ne comprenais pas bien ce qui se passait, mais tu avais peur, et tu criais. Ah! dès ton premier cri, j'ai senti que ma vie ne m'appartenait pas, que je n'avais pas le droit de partir... Alors, je t'ai pris dans mes bras, je t'ai souri, j'ai chanté pour t'endormir, le cœur gros de larmes, et quoique

veuve pour toujours, aussitôt que j'ai pu, j'ai quitté mes coiffes noires pour ne pas attrister tes yeux d'enfants... (*Avec un sanglot.*) Ce que j'ai fait pour lui, il pourrait bien le faire pour moi maintenant... Ah! les pauvres mères... comme nous sommes à plaindre!... Nous donnons tout, on ne nous rend rien. Nous sommes les amantes qu'on délaisse toujours... Pourtant nous ne trompons jamais, nous autres, et nous savons si bien vieillir...

CHŒUR, *au dehors.*

Sur un char,
Doré de toutes parts,
On voit trois rois graves comme des anges;
Sur un char,
Doré de toutes parts,
Trois rois debout parmi les étendards!

(*Tambourins et danses.*)

ROSE.

Quelle nuit!... quelle veillée!... (*La porte de la chambre s'ouvre vivement.*) Qui est là?

SCÈNE IV

ROSE, L'INNOCENT

(*L'Innocent sort de la chambre de gauche, pieds nus, ses cheveux blonds tout ébouriffés, sans blouse, sans gilet, rien qu'un pantalon de futaine retenu par une bretelle. — Ses yeux brillent, son visage a quelque chose de vivant, d'ouvert, d'inaccoutumé.*)

L'INNOCENT, *s'approchant, un doigt sur les lèvres,*
Chut!

ROSE,

C'est toi?

L'INNOCENT, *bas*.

Couchez-vous, et dormez tranquille... Il n'y aura rien encore cette nuit...

ROSE.

Comment! rien... tu sais donc?...

L'INNOCENT.

Je sais que mon frère a un grand chagrin, et que vous me faites coucher dans sa chambre de peur qu'il ne retourne son chagrin contre lui-même... Aussi voilà plusieurs nuits que je ne dors que d'un œil... Depuis quelque temps il allait mieux, mais cette fois la nuit a été bien mauvaise... Il a recommencé à pleurer, à parler tout seul. Il disait : « Je ne peux pas... je ne peux pas... il faut que je m'en aille!... » Puis, à la fin il s'est couché. Maintenant, il dort, et je me suis levé doucement, doucement, pour venir vous le dire... Pourquoi me regardez-vous comme cela, ma mère?... Ça vous étonne que j'y voie si fin et que j'aie tant de raisonnement... Mais vous savez bien ce que Balthazar disait : « Il s'éveille, cet enfant, il s'éveille! »

ROSE.

Est-ce possible?... Oh!... mon Innocent!

L'INNOCENT.

Mon nom est Janet, ma mère. Appelez-moi Janet. Il n'y a plus d'innocent dans la maison.

ROSE, *vivement*.

Tais-toi... ne dis pas ça.

L'INNOCENT

Pourquoi?

ROSE.

Ah! je suis folle... C'est ce berger avec ses histoires... Viens, mon chéri, viens que je te regarde. Il me semble que je ne t'ai jamais vu, que c'est un nouvel enfant qui m'arrive. (*Le prenant sur ses genoux.*) Comme tu es grandi, comme tu es beau! Sais-tu que tu ressembleras à Frédéric? C'est qu'il y a de la vraie lumière dans tes yeux maintenant.

L'INNOCENT.

Ma foi! oui, je crois que maintenant je suis éveillé tout à fait... Ce qui n'empêche pas que j'ai bien sommeil, et que je vais aller dormir, car je tombe... Voulez-vous m'embrasser encore, dites?...

ROSE.

Si je veux! (*Elle l'embrasse avec fureur.*) Je t'en dois tant de ces caresses. (*Elle l'accompagne jusqu'à la chambre.*) Va dormir, mon chéri, va.

SCÈNE V

ROSE, seule.

Plus d'innocent dans la maison! Si ça allait nous porter malheur... Ah! qu'est-ce que je dis là?... Je ne mérite pas cette grande joie qui m'arrive... Non! non! Ce n'est pas possible. Dieu ne m'a pas rendu un enfant pour m'en enlever un autre... (*Elle courbe un instant la tête devant une madone incrustée dans le mur, elle va vers la porte de la chambre et elle écoute.*) Rien... ils dorment tous deux. (*Elle ferme la fenêtre du fond, range quelques objets, quelques sièges, puis entre dans son alcôve et tire son rideau. — Musique de scène. — Le petit jour commence à blanchir les grandes vitres du fond.*)

SCÈNE VI

FRÉDÉRI, ROSE, dans l'alcôve.

FRÉDÉRI, *il entre à demi vêtu, l'air égaré. Il écoute et s'arrête.*

(*Bas.*) Trois heures. Voilà le jour. Ça sera comme dans l'histoire du berger. Elle s'est battue toute la nuit, et puis au matin... puis au matin... (*Il fait un pas vers l'escalier, puis s'arrête.*) Oh! c'est horrible!... Quel réveil ils vont tous avoir ici!... mais c'est impossible. Je ne peux pas vivre. Tout le temps je la vois dans les bras de cet homme. Il l'emporte, il la serre, il... Ah! vision maudite, je t'arracherai bien de mes yeux! (*Il s'élançe sur l'escalier.*)

ROSE, *appelant.*

Frédéri!... Est-ce toi? (*Frédéri s'arrête au milieu de l'escalier, chancelant, les bras étendus.*)

ROSE, *s'élançant de l'alcôve, court à la chambre des enfants, regarde, et pousse un cri.*

Ah!... (*Elle se retourne, et voit Frédéric sur l'escalier.*)
Qu'est-ce que... Où vas-tu?

FRÉDÉRI, *égaré.*

Mais tu ne les entends donc pas là-bas du côté des bergeries?... Il l'emporte... Attendez-moi! attendez-moi!... (*Il s'élançe. Rose se jette à corps perdu à sa poursuite. — Quand elle arrive à la porte qui est au milieu de l'escalier, Frédéric vient de la fermer. — Elle frappe avec rage.*)

ROSE.

Frédéri, mon enfant!... Au nom du ciel! (*Elle frappe à la porte, la secoue.*) Ouvre-moi, ouvre-moi!... Mon enfant!... Emporte-moi, emporte-moi dans ta mort... Ah!... Mon Dieu!

Au secours! Mon enfant!... Mon enfant va se tuer... (*Elle descend l'escalier, folle, se précipite vers la fenêtre du fond, l'ouvre, regarde et tombe avec un cri terrible.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, L'INNOCENT, BALTHAZAR, LE PATRON MARC.

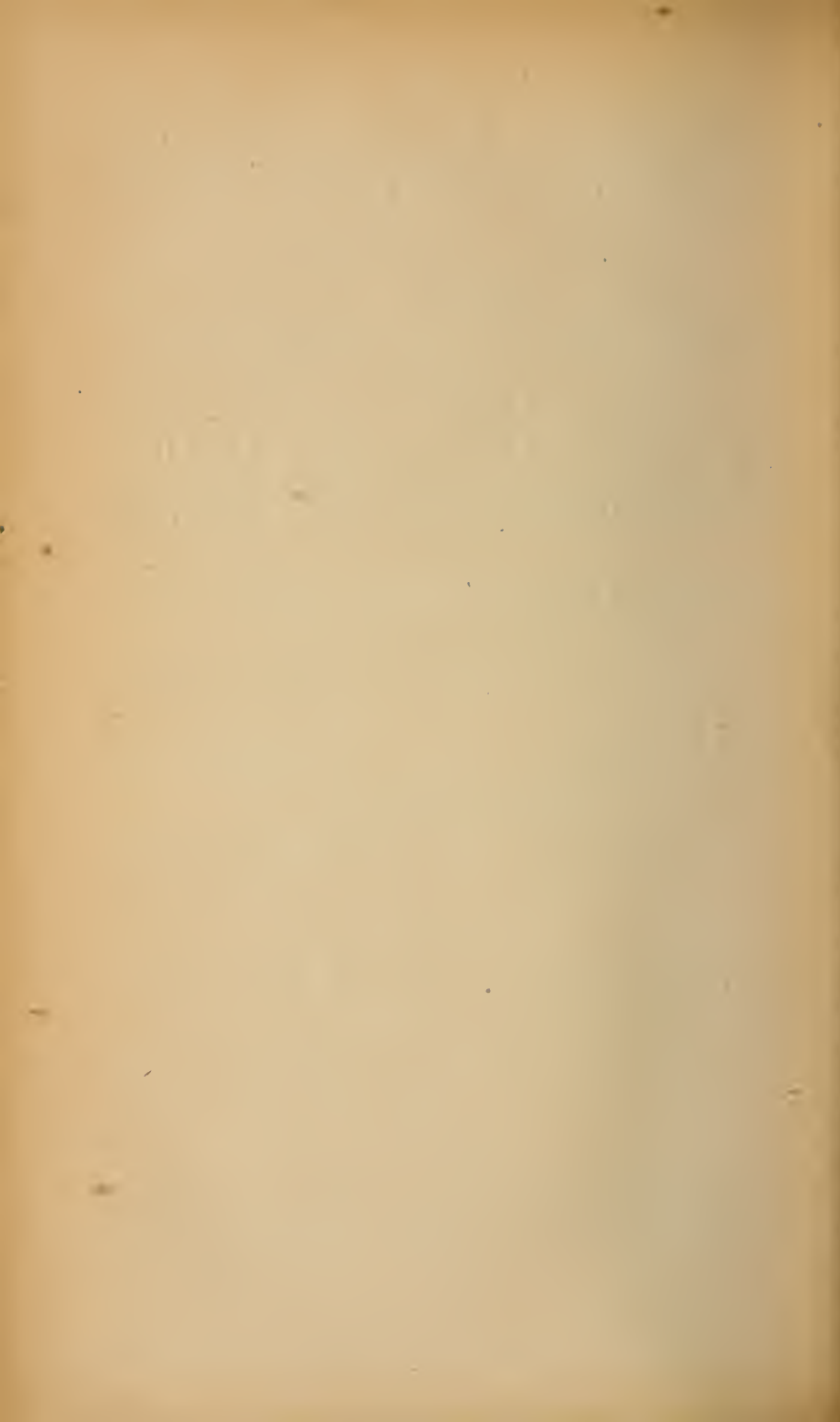
L'INNOCENT.

Maman!... Maman!... (*Il s'agenouille près de sa mère.*)

BALTHAZAR, *voyant la fenêtre ouverte, s'élançe et regarde dans la cour.*

Ah! (*Au patron Marc qui vient d'entrer.*) Regarde à cette fenêtre, tu verras si on ne meurt pas d'amour!...

FIN DE L'ARLÉSIENNE



La Menteuse

PIÈCE EN TROIS ACTES

EN COLLABORATION AVEC LÉON HENNIQUE

PERSONNAGES

MARIE DELOCHE.
LA COMTESSE NATTIER.
LUCILE DE BRIVES.
LA MÈRE ANDRÉ.
GEORGES NATTIER.
PIERRE DE SONANCOURT, prêtre.
DE BRIVES.
JACQUES OLIVIER.
UN MÉDECIN.
UN DOMESTIQUE.

Le premier acte aux environs de Versailles, le second et le troisième à Paris, de nos jours.

Cette pièce a été jouée au théâtre du Gymnase par M^{mes} RAPHAËLE SISOS, PASCA, DARLAUD, DESHAYES et MM. R. DUFLOS, LÉON NOEL, BERGUET, MONTIGNY.

ACTE PREMIER

Chez la Comtesse Nattier. Un grand salon Louis XVI, au rez-de-chaussée, sur un jardin à beaux arbres, dans un château, près de Versailles. Portes à droite et à gauche. On est au printemps.

SCÈNE PREMIÈRE

PIERRE, puis DE BRIVES

(L'abbé lit son bréviaire.)

PIERRE, lorsque de Brives entre.

M. de Brives ! *(Il se lève.)*

DE BRIVES.

Hé! mais... est-ce que je me trompe ?

PIERRE.

Non, monsieur ; c'est bien moi, Pierre.

DE BRIVES.

Alors, embrassons-nous... Du diable si je m'attendais à te retrouver en soutane, par exemple! Toi, le fils de mon vieux camarade, le commandant de Sonancourt tué là-bas, pendant l'horrible guerre...

PIERRE.

Qu'est-ce que vous voulez ? la vocation... puis, mon père, ma mère, disparus, si tôt.

DE BRIVES.

La vie n'est pas une belle chose, mon enfant... Mais ta vue me réchauffe, me rappelle ton brave père, Saint-Cyr, nos premiers galons et le reste. Comme le temps marche! Te souviens-tu de l'époque où je te faisais sauter sur mes genoux ?

PIERRE.

Parfaitement. J'étais d'un fier, à cause de votre uniforme!

DE BRIVES.

Et te voilà prêtre.

PIERRE.

Second vicaire à Saint-Louis de Versailles, depuis trois mois ; ce qui me permet de venir souvent dans l'hospitalière maison de madame votresœur, la comtesse Nattier.

DE BRIVES.

Approche, que je te regarde en pleine lumière... Fixe!

Pierre se met dans la position du soldat sans armes.) Quel âge as-tu, au juste?

PIERRE.

Vingt-cinq ans.

DE BRIVES.

Et tu confesses ?

PIERRE.

Le mercredi et le samedi de cinq à sept. (*Souriant.*) A votre service.

DE BRIVES.

Pourquoi pas?... Un de ces jours, si tu l'oses. Mais nous attendrons que ta barbe soit plus rude, hein ? que ton expérience ait grandi. Car tu me parais jeune pour confesser. On doit joliment t'en apprendre, certaines femmes. Il y en a de si compliquées !

PIERRE.

Oh! allez, pas tant que ça... c'est un peu toujours la même chose.

DE BRIVES.

Patience, tu verras ! On s'imagine les connaître, toutes, facilement, et un beau matin, on met la main sur une... (*A l'abbé, qui sourit.*) C'est comme je te dis, et je te prie d'en croire un vieux démissionnaire du 5^e dragons.

PIERRE.

Dites-moi, mon cher monsieur de Brives, si vous faisiez mon éducation, chaque fois que j'ai le plaisir de vous rencontrer ici ?

DE BRIVES.

Nous risquerions d'y mettre le temps?... Hé?... Voilà ce que tu veux dire... et que les bois de Versailles ne me voient

pas assez souvent. C'est vrai, mais je suis tellement peu mon maître... tant d'occupations variées... depuis que j'ai accepté la présidence de ce cercle. (*Mouvement de l'abbé.*) Oui, je suis président des Hannelons... et si j'avais su quelle besogne... ce que ça demande de pas, de démarches, d'ennuis, de lettres à écrire, à recevoir... (*Tirant des papiers de sa poche.*) Tiens ! mon courrier de ce matin que j'ai pris en passant... Non, la tête m'en fume. Obligé d'avoir deux secrétaires... Bref, il y a cinq mois que je n'ai mis les pieds dans ce château, cinq mois que je n'ai aperçu ni ma fille, ni ma sœur. Je t'avoueraï même que je crains d'être reçu... fraîchement.

PIERRE.

Et vous arrivez, comme moi sans doute, sur une lettre pressante de la Comtesse ?

DE BRIVES.

Non, je n'ai rien reçu. Ce matin, en me levant, je me suis fait honte, simplement... « Veux-tu bien aller embrasser ta fille ! » Et me voilà... Tu ne t'es pas étonné de la rencontrer ici, chez sa tante ?

PIERRE.

M^{lle} Lucile ? mais non.

DE BRIVES.

Je ne pouvais la garder avec moi, n'est-ce pas ? Un veuf ! et un veuf encore vert... qui a son appartement au cercle... Puis il n'y a que les femmes pour savoir faire une femme d'une petite fille. C'est pour cela que je l'ai confiée à Henriette, à ma sœur. Elles vont bien ?

PIERRE.

Très bien, du moins il y a deux jours.

DE BRIVES.

Et le garçon ?

PIERRE.

Votre neveu Georges Nattier ? Bien aussi, monsieur le président.

DE BRIVES.

A quand le mariage ?

PIERRE.

Le mariage ?

DE BRIVES.

Tu ne connais donc pas nos projets ? Tu n'as pas vu que Georges était amoureux de Lucile, et que Lucile ?...

PIERRE.

Non.

DE BRIVES.

Décidément, tu es trop jeune.

PIERRE.

La Comtesse.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Enfin, le voilà monsieur mon frère. (*A Pierre.*) Bonjour.

DE BRIVES

Ne me gronde pas trop, ma bonne Henriette... l'abbé pourrait te dire... qu'il n'y a pas de ma faute.

PIERRE, *étonné.*

Moi ?

DE BRIVES.

Tu sais bien... les Hanneçons... mes deux secrétaires.

LA COMTESSE.

Ne le fais donc pas mentir. Il est comme ta fille celui-là ; il ne sait pas... D'ailleurs, tu arrives si à point chez nous aujourd'hui, que je n'ai pas le courage de te faire un reproche pour ton inqualifiable négligence.

DE BRIVES.

C'est sérieux, chère amie ? Tu avais besoin de moi ? Il fallait m'écrire alors.

LA COMTESSE, *souriant*.

Es-tu bien sûr que tu serais venu ?

DE BRIVES, *embarrassé*.

Certainement !... si je n'avais pas eu comité.

LA COMTESSE.

Non... Pierre est l'ami d'enfance de mon fils, j'avais Pierre près de nous, je n'ai pas voulu te déranger, bien contente quand même que tu sois là pour l'exécution que je vais faire.

PIERRE, *effrayé*.

Une exécution ?

DE BRIVES, *souriant*.

Nous avons toujours l'aumônier.

LA COMTESSE, *à son frère*.

Oh ! ne ris pas... le bonheur de nos enfants est en jeu... il n'y a pas de quoi rire.

DE BRIVES.

Tu m'effrayes... voyons, qu'est-ce ?
(*On s'assied.*)

LA COMTESSE.

Une intrigue d'amour, bête, nouée là, devant moi, sous mes yeux, au mépris des choses les plus saintes, les plus sacrées. (*A l'abbé.*) Par votre ami Georges, qui avait toujours été si raisonnable. C'est tellement hors du caractère que je lui connais, ça été tellement brusque...

DE BRIVES.

Brusque ! brusque ! mais il a vingt-sept ans... il fallait bien s'y attendre.

LA COMTESSE.

Non, puisqu'il savait que de ta fille je veux faire ma fille.

DE BRIVES.

Tu veux... tu veux...

PIERRE.

Êtes-vous sûre que Georges soit coupable, madame ? Je ne me suis jamais aperçu...

DE BRIVES.

Naturellement.

LA COMTESSE.

Je suis certaine. J'ai des preuves.

DE BRIVES.

Peut-on savoir le nom de la femme ?

LA COMTESSE, *avec mépris.*

Une Marie Deloche, que tu as dû rencontrer ici.

DE BRIVES, *gouaillieur.*

Marie Deloche ? Je ne l'ai pas rencontrée, la dernière fois que je suis venu, mais j'étais parti en le regrettant. Tu m'en avais fait un portrait si capiteux, si...

LA COMTESSE.

J'ai eu tort, M^{me} Deloche est une intrigante.

DE BRIVES.

Voyons, ma chère, nous parlons bien de la même ? Il s'agit, n'est-ce pas, de cette veuve d'officier d'artillerie que tu as connue à Versailles, dans une vente de charité ?

LA COMTESSE.

Précisément.

DE BRIVES.

Mais c'était une perle, un ange, une trouvaille !

LA COMTESSE.

Oh ! M^{me} Deloche est loin d'être sotte. Elle l'a prouvé en commençant par nous séduire, Lucile et moi. Tous ces gentils talents qui font d'une jolie femme une femme aimable, elle les possède. Personne, je crois, dans notre monde, n'est plus délicate musicienne ; des doigts de fée, l'air d'avoir du cœur, de la religion...

PIERRE.

Elle en a peut-être, madame.

LA COMTESSE, *continuant.*

Une sorte de mélancolie originale... il n'en fallait pas plus...

Et, pour achever de me séduire, voilà qu'un soir, cette femme s'est trouvée lire très gentiment. Tu me connais, tu sais qu'en ma qualité d'ancienne lectrice au château, j'ai la faiblesse d'adorer la lecture, la prétention de m'y entendre ; elle m'a demandé des conseils...

DE BRIVES.

Tu lui en as donné...

LA COMTESSE.

Oui, et peu à peu cette M^{me} Deloche s'est installée dans la maison. Elle amusait notre solitude. Nous l'avons choyée, dorlotée ; quoique très élégante, trop élégante, elle n'est pas riche, nous avons voulu l'aider. Elle est venue passer des huit jours, des quinze jours ici. Et Georges a fini par s'amouracher d'elle.

DE BRIVES.

C'était fatal.

LA COMTESSE.

Ou mieux, elle a fini par convoiter la fortune que je laisserai à mon fils, son rang.

DE BRIVES.

Diable !... Et... elle est chez toi, pour la minute ?

LA COMTESSE.

Oui ; en promenade avec Georges, par-dessus le marché, et sans Lucile, qui d'habitude, chaque matin, les accompagne.

DE BRIVES.

Oh ! oh !

LA COMTESSE.

Informations prises d'ailleurs — hélas ! bien tard — M^{me} De-

loche n'est point la veuve d'un officier. Je sais des choses, et je les dirai. (*Un court silence.*)

DE BRIVÉS, *touchant le genou de l'abbé.*

Hé ! l'abbé, tu as de la chance pour tes débuts... Te voici en face d'une de ces femmes qui, à moins que ma sœur ne s'abuse, me semble être d'une... variété... (*A la Comtesse.*) Je t'aime de tout mon cœur, Henriette, mais là, de vrai, comment n'as-tu point pensé que, te plaisant, M^{me} Deloche, belle et armée en guerre, pouvait aussi très bien séduire ton fils ?

LA COMTESSE.

J'étais en droit de croire que son affection pour Lucile le mettrait en garde contre tout autre sentiment. Georges a un nom ; Georges n'a que vingt-six ans, et M^{me} Deloche en a trente ; Georges était presque le fiancé de Lucile, M^{me} Deloche le savait...

DE BRIVÉS.

O sainte femme, qui a cru que tout cela pourrait empêcher quelque chose !

LA COMTESSE.

Puisque le monde est méchant, et que tu le connais si bien...

DE BRIVÉS.

A mes dépens, ma sœur.

LA COMTESSE.

.... Pourquoi n'es-tu pas venu plus souvent ?

DE BRIVÉS.

Mais, j'ignorais tout cela. L'eussé-je appris, d'ailleurs, tu n'aurais pas suivi mes conseils.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que tu m'aurais conseillé?

DE BRIVES.

Lucile est encore jeune... je t'aurais conseillé d'attendre et de ne rien voir.

LA COMTESSE.

Votre avis, Pierre?

PIERRE.

Mon Dieu, madame...

DE BRIVES.

Il n'en a pas d'avis, parbleu ! ce n'est encore qu'un enfant de troupe.

PIERRE, *à la Comtesse.*

Désirez-vous que je parle à Georges? que j'essaie de lui montrer la vanité de sa conduite?

DE BRIVES.

Tu as trop tenu ton fils en lisière, chère amie. Les jeunes gens ont besoin de vivre, d'aimer un peu avant d'aimer sérieusement.

LA COMTESSE.

Ce n'est pas ce que la religion ordonne.

PIERRE.

Bien, madame.

LA COMTESSE.

La religion ordonne de montrer le droit chemin à ses enfants, et leur commande de le suivre, de nous écouter.

Lucile souffre d'ailleurs ; ta pauvre Lucile n'est plus la même. Elle a dû s'apercevoir... D'autre part, comme je ne veux pas que ma maison abrite quoi que ce soit d'hostile à ma conscience, M^{me} Deloche va recevoir un congé en forme, un congé définitif.

DE BRIVES, *se lève.*

Je me tais, Henriette, je me tais ; mais, prends garde ! Georges est peut-être fort épris...

LA COMTESSE.

Eh bien ?

DE BRIVES.

Ce n'est plus un gamin ; il a de la volonté, il te ressemble. Vous avez toujours vécu tendrement, mais si vos deux natures arrivent à se heurter...

SCÈNE III

LES MÊMES, LUCILE.

LUCILE.

Papa est là ?

DE BRIVES, *allant à elle.*

Oui, le père prodigue est de retour. Est-elle jolie, hein ? (*Il l'embrasse.*) Et il offre toutes ses excuses à sa fille bien-aimée pour l'avoir ainsi négligée pendant des mois, pour n'avoir fait que lui écrire de temps à autre.

LUCILE.

Et quelles lettres!... trois lignes chaque fois... Jamais tourner la page. Enfin, je pardonne, mais à une condition... c'est que tu ne recommenceras plus.

DE BRIVES.

Jamais.

PIERRE, *gaiement.*

Engagement pris devant l'Eglise.

LA COMTESSE.

Lucile.

LUCILE.

Marraine?

LA COMTESSE.

Pourquoi n'es-tu pas sortie avec Georges?

LUCILE.

Je n'avais pas envie de sortir, marraine.

LA COMTESSE.

Alors pourquoi M^{me} Deloche est-elle sortie? (*Un silence.*)
C'est d'une inconvenance! Je ne comprends pas que tu aies
accepté cela.

LUCILE.

Mais, marraine, ils ne m'ont pas demandé mon avis.

LA COMTESSE.

Bon... Sonne... Je m'en expliquerai avec cette dame.

LUCILE, *allant sonner.*

Qu'est-ce qu'il y a?

SCÈNE IV

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LA COMTESSE.

Dès que M^{me} Deloche rentrera, vous la prierez de venir me parler.

LE DOMESTIQUE.

Je l'ai vue qui entrait chez le garde avec M. Georges, madame, pendant l'orage de tout à l'heure. Ils ne vont pas tarder à revenir, puisqu'il ne pleut plus.

LA COMTESSE.

Bien, allez! (*Le domestique sort.*)

SCÈNE V

LA COMTESSE, LUCILE, DE BRIVES, PIERRE.

DE BRIVES, à Pierre.

Attention, l'abbé. Examine bien, et si, par hasard, certaines choses t'échappent, ne te gêne pas, demande, je te renseignerai...

PIERRE.

C'est drôle... Mais je ne suis pas à mon aise, monsieur de Brives; je me sens tout tremblant.

LUCILE.

Marraine, vous êtes en colère... Vous en voulez à cette pauvre femme. Il y a même plusieurs jours que cela dure. Elle s'en est aperçue, et ça lui fait beaucoup de peine.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARIE DELOCHE.

MARIE, *en sabots et grande cape rustique, à la Comtesse.*

Vous avez besoin de moi, chère amie? Mais je suis vraiment dans une tenue... Voyez donc comme M. Georges et la femme de son garde-chasse m'ont accoutrée. (*S'inclinant.*) Messieurs... Nous venons de recevoir une averse.

LA COMTESSE, *très hautaine.*

Alors, madame, veuillez revenir le plus tôt possible, j'ai à vous communiquer une décision grave.

MARIE.

Grave?

(*Elle jette un coup d'œil étonné à Lucile, puis sort.*)

DE BRIVES, *à Pierre.*

Ah! par exemple...

PIERRE.

Quoi donc?

DE BRIVES.

Où diable ai-je vu cette femme-là?

SCÈNE VII

LA COMTESSE, LUCILE, DE BRIVES, PIERRE.

LUCILE.

Qu'a-t-elle fait? Je ne vous ai jamais entendue parler sur ce ton à personne.

LA COMTESSE.

Lucile, M^{me} Deloche n'est pas ce que j'avais cru. Nous allons nous en séparer. Et, comme ta présence est fort inutile pour cela, tu vas rentrer dans ta chambre.

LUCILE.

Vous séparer ainsi de cette charmante personne! Mais il n'y a rien à dire sur son compte... Elle a toujours été aux petits soins pour vous, pour moi; vous le regretterez. Je parie qu'une mauvaise langue.. C'est si facile de calomnier, d'inventer n'importe quoi contre les gens, contre une femme seule et malheureuse.

LA COMTESSE.

Malheureuse?... Elle a surtout fait du mal.

LUCILE.

Une calomnie, vous dis-je.

DE BRIVES.

Non, mon enfant, une vérité.

LUCILE.

Enfin, quelle preuve avez-vous?

LA COMTESSE.

Des preuves? Tiens, va chercher dans mon secrétaire... une enveloppe... Non, reste, j'y vais moi-même. (*Elle sort.*)

SCÈNE VIII

LUCILE, PIERRE, DE BRIVES.

LUCILE.

Pauvre Georges!...

DE BRIVES.

Comment... pauvre Georges?...

LUCILE.

Il avait tant d'affection pour M^{me} Deloche... Il sera désolé.

DE BRIVES.

Le principal est que tu sois contente.

LUCILE.

Au prix d'une injustice? au prix d'une lâcheté? je n'accepte pas ce bonheur-là. M^{me} Deloche est une honnête femme, bonne, affectueuse, pleine d'attentions. Il n'y a rien à lui reprocher.

PIERRE.

Mais, puisque M^{me} la Comtesse a des preuves...

LUCILE.

Oh! Pierre... Vous voilà contre elle, vous aussi; vous, en qui elle a tant de confiance, qui la connaissez mieux que personne... Elle vous a raconté sa vie...

DE BRIVES.

Ce n'est pas une raison. S'il fallait croire tout ce que l'on raconte... Pour ma part, j'estime que ma sœur a été un peu légère, et beaucoup trop enthousiaste, en la recevant.

LUCILE.

Mais M^{me} Deloche est d'excellente famille; son père était gentilhomme. (*Sur un sourire de de Brives.*) Je t'assure, elle me l'a dit. Il s'appelait M. de Beaumont.

PIERRE.

Ah! non, il s'appelait M. de Marigny, ancien consul à Ténériffe.

LUCILE.

Pas du tout... C'était un président de Chambre.

DE BRIVES, *distrainé depuis un moment.*

Ma chère Lucile, est-ce que M^{me} Deloche est réellement blonde ? N'aurais-tu point remarqué, par hasard ?...

LUCILE, *des larmes aux yeux.*

Oh ! que c'est mal .. que c'est donc mal ! Voici qu'on l'accuse de tout, à présent... de se teindre, de se déguiser, comme si elle était une voleuse cachée dans la maison.

DE BRIVES.

Qui te parle de ça, voyons ! Est-ce qu'on est une voleuse parce qu'on change la couleur de ses cheveux ? Où en serions-nous, alors, mon Dieu ?

LUCILE.

Tu lui en veux, tu es comme les autres. C'est à en pleurer, tant le monde est méchant. Au revoir.

DE BRIVES.

Où vas-tu ?

LUCILE, *toute vibrante.*

Je vais prévenir Georges. On l'écouterait peut-être, lui ; il ne laissera pas faire cette mauvaise action. (*Elle sort.*)

SCÈNE IX

PIERRE, DE BRIVES.

DE BRIVES.

Prrr ! le petit cheval emporté, qui refuse qu'on le défende,

qu'on lui conserve l'enclôs, le coin de pré où il paissait tranquille, loin des surprises !...

PIERRE.

Lucile se dévoue peut-être. Elle s'imagine faire le bonheur de son cousin... Il y a, paraît-il, des jeunes filles comme cela; je l'ai lu dans les bons livres.

DE BRIVES.

Possible, mon cher. Il est des âmes trempées de miel. On en rencontre. Mais si M^{me} Deloche est celle que je présume, Lucile a tort. Car ce serait, — je ne suis sûr de rien, — une femme des plus bizarres. Elle aurait été mariée, — si c'est elle! — à un pauvre diable, qu'elle trompait avec un de mes amis, M. de Moncroy, pas jeune, mais riche, très riche.

PIERRE.

Oh! monsieur, que me racontez-vous là? Vous supposez... vous avez reconnu cette dame?

DE BRIVES.

Je n'affirme rien, comprends-moi... d'autant mieux que la personne dont je parle, — elle s'appelait Marguerite, — était brune, et que je ne l'ai vue qu'une fois... Oui, une seule fois, la nuit, au café Anglais,... (*étonnement de l'abbé*) un restaurant à la mode.

PIERRE.

Voyons, voyons, monsieur... au fond de quel gouffre m entraînez-vous?... C'est donc vrai! il existe des femmes mariées qui, pour de l'argent...

DE BRIVES.

Des tas, mon camarade, et même qui vont à confesse... pas à Saint-Louis de Versailles, probablement. Ça a été élevé. Dieu sait comme, avec des goûts de luxe, par des familles ab-

surdes, gagnant et dépensant au jour le jour, et lorsque le mari, tôt ou tard pour une raison quelconque, se trouve ne pouvoir être un entreteneur sérieux... Je ne continue pas, hein ?

PIERRE.

Mais comment une femme pareille serait-elle venue échouer à Versailles, monsieur de Brives ? Comment aurait-elle cette distinction, ce charme, cette candeur des yeux que l'on trouve en M^{me} Deloche ? Comment la comtesse Nattier l'aurait-elle rencontrée, pour la première fois, dans une vente de charité ?

DE BRIVES.

Tu m'en demandes trop, mon cher. Mais sache que parmi les femmes dont nous discoupons, il en est de fort intelligentes, d'extraordinairement intelligentes, je te le répète, ayant un idéal, et capables de le poursuivre jusqu'à ce que les événements les servent..., ou leur cassent les pattes.

PIERRE, *après un silence.*

Ma prochaine messe, monsieur de Brives, je la dirai à l'intention de celle que vous soupçonnez, ... à tort, espérons-le.

DE BRIVES.

Je n'ai rien affirmé, entendons-nous, absolument rien.

SCÈNE X

LES MÊMES. LA COMTESSE, *avec des papiers.*

LA COMTESSE, *les montrant.*

Voici de quoi confondre l'imposture. (*Elle les dépose sur une table volante près d'elle.*) Je vous réponds que la belle va être bien embarrassée.

DE BRIVES, *bas à l'abbé.*

Ça ne t'ennuie pas, Pierre, d'avoir à juger une femme ?

PIERRE.

Si, monsieur de Brives.

DE BRIVES.

Et moi donc?

(Ils s'asseyent.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, MARIE, *très élégante.*

MARIE.

Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre, chère amie.

LA COMTESSE.

Veillez vous asseoir, madame, et me prêter toute votre attention. *(Un court silence.)* Il paraîtrait que vous me trouvez un peu changée à votre égard depuis quelques jours. *(Sur un geste de Marie.)* Lucile me l'a dit *(ironiquement)*, et encore que cela vous peinait. Je suis très franche, madame, et les situations nettes m'ont toujours plu. *(Sur un nouveau geste de Marie qui indique de Brives.)* Monsieur est mon frère, le marquis de Brives. *(De Brives salue Marie.)*

DE BRIVES, *bas à l'abbé.*

Comme elle ressemble à Marguerite !

LA COMTESSE.

Eh bien, c'est vrai, madame, et vis-à-vis de vous, mes dispositions, qui étaient affectueuses, sont devenues... autres. Oh ! j'ai été la première désappointée, croyez-le, et ce n'est pas sans avoir réfléchi que je vous parle, sans avoir plaidé contre moi en votre faveur. Mais voilà, j'ai découvert une foule de choses... ennuyeuses pour vous comme pour les

miens, et elles sont telles qu'à mon grand regret, nous allons être obligées de cesser toutes relations.

MARIE, *très émue.*

Pourquoi, madame? Excusez-moi, mais je ne comprends pas... je ne comprends pas du tout... Quelles sont ces choses ennuyeuses, pour moi comme pour les vôtres?

LA COMTESSE.

Vous tenez à ce que je vous le dise?

MARIE.

Oui, madame, ne fût-ce que pour ne plus les ignorer. Mais j'eusse préféré ne les apprendre qu'en votre seule présence.

LA COMTESSE, *à de Brives et à Pierre qui se sont levés.*

Reste, mon frère, restez, l'abbé; il importe que vous sachiez, il importe que, devant vous, je n'aie l'air, ni d'une fausse accusatrice, ni d'une vieille femme lunatique. (*Ils se rassoyent. A Marie.*) Pourquoi nous allons cesser toutes relations? Mon Dieu, madame, c'est parce que, traitée en amie, en égale, parce que choyée, adulée ici, et, par suite, connaissant les projets que j'avais sur ma nièce et mon fils, vous n'en avez tenu aucun compte...

MARIE.

Moi?

LA COMTESSE, *se levant.*

Ça, voyez-vous, c'est indigne! Je ne m'y attendais pas; je ne devais pas m'y attendre.

MARIE.

Oh! madame...

LA COMTESSE.

Je t'en prends à témoin, mon frère, et vous aussi, l'abbé.

N'est-ce pas que c'est odieux, et qu'on ne vient pas, chaque jour, dans une maison où l'on est accueillie à bras ouverts, pour y jouer sournoisement des rôles, pour voler à une innocente un cœur dont elle se croyait sûre !

MARIE, *très ferme.*

Je ne sais pas ce que j'ai pu inspirer à M. Georges, mais je n'ai commis aucune indécatesse, madame.

LA COMTESSE.

Vous prétendez ignorer la passion qu'il a pour vous ?

MARIE.

Je le jure.

LA COMTESSE, *prenant une lettre sur la table.*

Alors qu'est-ce que ce brouillon, tout chiffonné, d'épître amoureuse que j'ai trouvé dans la chambre de mon fils ? Il vous est adressé ; votre nom y revient plusieurs fois.

MARIE.

Je n'ai rien reçu, madame, et, n'ayant rien reçu, il m'était difficile de répondre.

LA COMTESSE, *prenant une autre lettre.*

Ah?... j'ai pourtant là une lettre de vous à Georges, — une lettre qu'un domestique a cru devoir me remettre ; car les domestiques sont déjà au courant... Je ne l'ai pas ouverte, bien entendu, mais je vous défie de nous la lire.

MARIE, *vivement.*

Madame, il ne s'est rien passé...

LA COMTESSE.

Soit ! mais il pourrait se passer quelque chose...

MARIE.

Vous m'insultez, en vous figurant...

LA COMTESSE.

Allons donc ! vous n'êtes pas même veuve ! Avez-vous été mariée seulement ?

MARIE, *à de Brives et à l'abbé.*

Oh ! messieurs, messieurs...

LA COMTESSE.

Il faut que, dans une heure, vous soyez partie, que rien de vous ne reste chez moi.

MARIE.

Vous me traitez... (*Elle sanglote.*) C'est affreux !... C'est abominable !

SCÈNE XII

LES MÊMES, GEORGES NATTIER.

GEORGES.

Eh bien ! quoi ?... Que se passe-t-il donc, maman ?... Tu veux te séparer de M^{me} Deloche ?... Elle pleure ?... Voyons, mon oncle, Pierre, que lui avez-vous dit ? Qu'est-ce qu'on lui a fait ?

MARIE.

Oh ! monsieur Georges, si vous saviez...

LA COMTESSE.

Je te prie de nous laisser, Georges, tu n'as rien à faire ici. Vois donc plutôt à ce qu'on attelle pour reconduire madame à Versailles.

MARIE.

C'est cela, que je m'en aille... que je m'en aille... vite...

GEORGES, à *Marie*.

Attendez. (*A la Comtesse.*) Je regrette de te désobéir, ma mère; mais, Lucile m'ayant prévenu que madame nous quitte, à cause de moi, il me semble que ma présence ici et une explication sont indispensables.

LA COMTESSE.

Comment oses-tu me parler de Lucile, quand tu es en train de la berner, de la délaissier, elle, digne en tout point de toi, de nous, pour une personne?...

GEORGES.

Mais je ne te comprends pas, maman. Qui ai-je berné? qui ai-je trompé? Je n'étais donc pas libre? Est-ce ma faute à moi, si tu as formé des projets que mon cœur ne ratifie pas, si tu as fait un rêve que je déränge? (*Geste vers Marie.*) Est-ce sa faute à elle, si je l'aime?

LA COMTESSE.

Georges...

GEORGES.

Oui, je l'aime, et je ne l'ai pas dit plus tôt, parce que je n'en avais pas le droit, parce que je n'étais pas sûr d'être aimé, moi aussi.

LA COMTESSE.

Et maintenant, tu te crois sûr?...

MARIE.

Il a raison.

GEORGES.

Sûr comme de ton affection, mère.

LA COMTESSE.

Pauvre enfant !

GEORGES.

Quant à Lucile, je ne lui ai fait aucune promesse, aucune. Je suis un honnête homme, et jamais un mot dit par moi ne lui a laissé croire... Eh ! d'ailleurs; elle ne m'aime pas...

PIERRE.

Qu'en sais-tu ?

GEORGES.

Je peux vous le certifier, vous le prouver immédiatement.
(*Allant à la porte et appelant.*) Lucile !... Lucile !

DE BRIVES, *bas au jeune prêtre.*

L'abbé, ayons l'œil sur cette femme.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, LUCILE.

Elle a les yeux rouges, vient de pleurer.

LUCILE.

Que me veux-tu, Georges ?

GEORGES.

Je veux que tu répètes ce que nous disions à la minute. Pourquoi trembles-tu ? pourquoi t'émouvoir ? Je ne te demande que la vérité... N'est-ce pas que tu ne m'aimes point,

que nous sommes frère et sœur, qu'on s'est trompé en voulant faire de nous un mari et une femme?... Parle... ça ne doit pas plus te coûter maintenant que tout à l'heure.

LUCILE, *après un silence.*

C'est vrai, Georges,... je ne t'aime pas. Nous ne nous aimons pas... C'est vrai.

PIERRE, *à ae Brives.*

Comme elle dit ça ! (*De Brives est ému.*)

GEORGES, *à la Comtesse.*

Tu vois... J'espère que tu me croiras désormais.

LA COMTESSE.

Mais regarde-la, regarde-la donc au lieu d'être aveugle, malheureux enfant ! C'est par fierté, par bonté, parce que tu aimes une autre femme, qu'elle se sacrifie. Ne vois-tu pas ses yeux pleins de larmes ?

LUCILE, *d'une voix plus ferme.*

Non, marraine, c'est bien ce que je pense, je ne l'aime pas, je ne l'aime pas... Je vous assure que je ne l'aime pas. (*Elle sort brusquement.*)

SCENE XIV

LES MÊMES, moins LUCILE.

GEORGES, *après un temps.*

Maintenant, donc, il ne me reste plus qu'à prier M^{me} Deloche, malgré les outrages dont vous venez de l'abreuver, ma mère, de m'accepter pour mari.

DE BRIVES.

Ah çà, Georges, es-tu fou ?

GEORGES.

Ne vous mêlez de rien, mon oncle.

DE BRIVES.

Pourtant, mon camarade.

GEORGES.

C'est un honneur que je supplie M^{me} Deloche de m'accorder, car je l'estime profondément, car je voudrais la rendre heureuse, faire qu'elle oublie un affront qu'elle ne méritait point. (*S'adressant à Marie.*) Répondez-moi, madame.

MARIE, *toujours en larmes.*

Hélas ! monsieur, le puis-je ? Ne serait-ce pas vous séparer de tous les vôtres, donner des armes à votre mère contre moi ?

GEORGES.

Eh ! que m'importe le reste ? Je n'aime que vous. Est-ce que quelque chose au monde vous remplacerait ?

LA COMTESSE, *indignée, à de Brives et à l'abbé.*

Vous l'entendez, vous l'entendez !

GEORGES, *à Marie.*

Je ne veux plus connaître personne de ceux qui vous ont soupçonnée, accusée.

LA COMTESSE.

Alors tu ne connaîtras plus ta mère ?

GEORGES.

Comment peux-tu dire cela?

LA COMTESSE.

Mais c'est toi qui le dis !

GEORGES.

Tu sais bien que j'ai toujours été le plus tendre et le plus respectueux des fils... Prends toute ma vie, et si tu découvres contre toi la moindre pensée mauvaise...

LA COMTESSE.

Il parle de lui, l'ingrat, et ne songe plus à ce qu'il m'a coûté de transes et de veilles. Qui t'a soigné, quand tu étais malade? Est-ce cette étrangère? Qui t'a fait l'abandon de sa jeunesse? Qui depuis l'âge de trente ans a renoncé au monde pour être plus et toujours à toi!... Ah! que les mères sont à plaindre... Nos enfants nous creusent des rides, et ils nous quittent pour ne plus les voir!

MARIE, à Georges.

Laissez-moi partir, monsieur Georges.

GEORGES.

Si vous partez, je m'en vais avec vous.

MARIE.

Non, je vous en prie. Que je ne sois cause d'aucun désespoir.

GEORGES.

Le mien ne compte donc pas pour vous? Que deviendrai-je si je ne vous ai plus? Non, non; ou, vous restez, ou nous parlons l'un et l'autre.

LA COMTESSE.

Je ne veux plus de cette femme ici.

GEORGES.

Alors, venez. Marie, prenez mon bras.

LA COMTESSE.

Ne sors pas avec elle, Georges.

GEORGES.

Venez, venez.

PIERRE.

Mon ami...

LA COMTESSE.

Assez, Pierre. N'insistez plus. Puisqu'il veut partir, qu'il s'en aille ! (*A Georges.*) Seulement, monsieur, écoutez-moi... vous avez rompu les liens qui nous unissaient. Du moment que vous me préférez cette créature, je ne vous connais plus, vous n'êtes plus mon fils, les portes de ma maison vous seront fermées dorénavant... Plus qu'un mot, le dernier : votre père dont vous allez déshonorer la mémoire, ne vous a pas laissé de fortune.

GEORGES.

Je le sais.

LA COMTESSE.

Vous n'aurez donc rien à me demander.

GEORGES.

Soyez tranquille.

LA COMTESSE.

Vous savez aussi probablement que cette femme à qui vous

destinez notre nom, n'est pas veuve, qu'elle nous a menti..., qu'elle est une divorcée.

GEORGES,

C'est à moi qu'elle l'a dit le premier.

LA COMTESSE.

A vous?...

GEORGES.

A moi... Oui, ma mère.

LA COMTESSE.

Mais l'Eglise ne reconnaît pas le divorce, et votre mariage, par conséquent, ne sera pas un mariage. N'est-ce pas, Pierre?

GEORGES.

Vous l'appellerez comme il vous plaira, il n'en sera pas moins l'accord, en dépit du monde, de deux cœurs qui se sont donnés l'un à l'autre, pour toujours... Allons, Marie...

MARIE, *résistant.*

Je vous en supplie... Non. (*A la Comtesse pendant qu'il l'entraîne vers le fond.*) Ah! madame, pardonnez-moi, pardonnez-nous.

DE BRIVES, *bas.*

Sacrebleu! il faut que je m'assure... (*Lorsque M^{me} Deloche passe devant lui, il appelle à mi-voix.*) Marguerite! Marguerite! (*Haut.*) Elle ne bronche pas...

PIERRE, *suppliant son ami*

Georges.

LA COMTESSE.

Pierre, je vous défends...

DE BRIVES, *à part.*

Si ce n'est pas elle, elle y ressemble diablement! (*Georges et Marie disparaissent. Un silence, durant lequel revient Lucile.*)

SCÈNE XV

LA COMTESSE, LUCILE, DE BRIVES, PIERRE.

LA COMTESSE, *vivement.*

Ah! le misérable enfant... le misérable... Quelle honte!... Mais nous verrons comme il en sortira. (*Un court silence.*)

LUCILE, *câline, à la Comtesse.*

Nous lui pardonneriez, marraine... Pourquoi vous faire si méchante?

LA COMTESSE.

Non, pas de pardon!

DE BRIVES.

Ma sœur...

LA COMTESSE.

Je te dis que je ne lui accorderai pas de pardon. Qu'il aille vivre avec sa gueuse, dans la misère!

PIERRE.

Pourtant, madame... si Georges...

LA COMTESSE.

Je désire, j'ordonne que le nom de Georges ne soit plus prononcé devant moi. Je n'ai pas de fils... pas de fils... Et, je vous le demande absolument : quittez ces visages tristes, soyez comme d'habitude.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

(*Il est entré par la gauche sur les dernières paroles de la Comtesse et cause tout bas avec de Brives auquel il a remis une carte.*)

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que c'est?

DE BRIVES, *tenant la carte et s'approchant.*

Le peintre, l'artiste qui a travaillé au château, il y a deux ans...

PIERRE.

Jacques Olivier?

DE BRIVES.

Oui.

LA COMTESSE.

Que veut-il?

DE BRIVES, *hésitant.*

Il demande à voir... à voir... (*Signe au domestique.*)

LE DOMESTIQUE.

Il demande M. Georges, madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Dites-lui que M. Georges n'habite plus ici, et qu'il ne reviendra jamais. (*Le domestique sort.*)

SCÈNE XVII

LUCILE, PIERRE, DE BRIVES.

LA COMTESSE, *s'énerçant.*

Jamais... plus jamais. Mon fils ne reviendra jamais. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... (*Elle tombe sur un canapé, sanglote, la tête dans ses mains, tandis que s'empressent Lucile et de Brives.*)

PIERRE, *à part.*

Des larmes... Alors, c'est moins irrémédiable que je ne le croyais...

RIDEAU

ACTE II

A Paris, chez Georges Nattier. Salon-cabinet de travail, modeste mais soigné. Le décor est planté de côté de façon à laisser voir au fond, sur la gauche, la salle à manger grande ouverte, avec une table au milieu, et, un peu à droite, la porte d'entrée faisant presque face au spectateur.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGES, LA MÈRE ANDRÉ

(*Celle-ci, dans la salle à manger, met le couvert; Georges, devant un secrétaire, lit de vieilles lettres et les classe.*)

GEORGES.

Quelle heure est-il, mère André?

LA MÈRE ANDRÉ, *du fond.*

Bientôt cinq heures, monsieur Georges.

GEORGES.

Comment! cinq heures... et madame n'est pas de retour.

LA MÈRE ANDRÉ.

La sœur de madame l'aura retenue à Saint-Germain.

GEORGES.

Sans doute... Puis, le dimanche, les gares sont si encombrées.

LA MÈRE ANDRÉ.

Notre dîner marchera tout de même, allez, monsieur.

GEORGES, *se retournant et regardant au fond.*

Surtout que la table ait bon air.

LA MÈRE ANDRÉ.

Ça ne sera pas difficile avec une belle nappe blanche, et de la vaisselle aussi coquette.

GEORGES, *gaiement.*

Cela vaut mieux que notre soupière bancale et nos quatre assiettes du commencement... hein... vous les rappelez-vous ?

LA MÈRE ANDRÉ.

Monsieur a bien fait de se trouver une place.

GEORGES.

Pas très brillante, ma place.

LA MÈRE ANDRÉ.

Merci!... quatre cents francs par mois, dans les assurances.... Et puis madame donne des leçons de piano, et les leçons de piano, c'est du rapport.

GEORGES.

Grâce à Dieu, mère André... car, à dire vrai, nous avons eu une entrée en ménage bien dure... (*Un temps.*)

LA MÈRE ANDRÉ, *arrivant du fond avec une assiette qu'elle essuie.*

C'est M. l'abbé qui vient dîner ce soir ?

GEORGES.

Comme chaque semaine.

LA MÈRE ANDRÉ.

Ah ! le finaud... avec ces dîners-là, il est tout de même arrivé à ce qu'il voulait.

GEORGES, *la regardant.*

Qu'est-ce qu'il voulait donc, mère André ?

LA MÈRE ANDRÉ.

Mais, monsieur, fourrer le bon Dieu dans vos affaires, puisque vous aviez oublié de l'y mettre, que vous n'étiez mariés qu'au civil.

GEORGES.

Ah ! vous avez deviné ça, vous ?

LA MÈRE ANDRÉ.

Je ne suis pas la seule. Si vous croyez qu'on n'en racontait pas, chez les concierges, de voir un curé si camarade avec des... (*Elle rit.*)

GEORGES.

Des parpaillots comme nous, n'est-ce pas?... Cette mère André !

LA MÈRE ANDRÉ.

Eh bien, monsieur Georges, je vais vous dire une chose... je ne suis pas autrement pour la religion, moi, et cependant, quand j'ai vu monsieur et madame, le soir, à la Trinité, dans ce coin de chapelle, malgré qu'il n'y avait que des lumières et pas un chat...

GEORGES.

Oui, comme je suis brouillé avec ma famille, madame n'a

voulu personne de chez elle, ni sa sœur ni son beau-frère, personne.

LA MÈRE ANDRÉ.

Ça m'a tout de même remué le cœur.

GEORGES.

Parce que vous êtes une brave femme.

LA MÈRE ANDRÉ.

Et comme il était gentil, M. Pierre, avec les dentelles de son surplis... que c'était beau, tout ce qu'il vous a dit!

GEORGES.

Alors il faut lui faire un bon dîner.

LA MÈRE ANDRÉ, *retournant à la salle à manger.*

Un dîner d'évêque. Si seulement j'avais un bouquet pour le milieu de ma table!

GEORGES.

Vous savez bien que madame rapporte toujours des fleurs. (*Il se lève*). Mais est-ce ennuyeux qu'elle n'arrive pas! J'ai presque envie d'aller au-devant d'elle. (*La porte du fond s'ouvre.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, MARIE. (*Elle est en noir luxueux, voilette épaisse, avec un gros bouquet d'orchidées qui lui emplît les bras.*)

GEORGES, *en un cri de joie.*

Ah! la voilà... Enfin!

MARIE.

Bonjour, mon Geo. (*Ils s'embrassent de tout leur cœur.*)

GEORGES, *lui tenant les deux mains.*

Que je suis content ! j'ai ma femme, je là tiens, je pourrai l'embrasser quand ça me fera plaisir.

MARIE.

Eh bien, embrasse-la, ne te gêne pas. Attends que je me débarrasse. (*Elle pose les orchidées sur un meuble.*)

GEORGES, *la reprenant.*

Assieds-toi... Mets-toi là que je te regarde... J'étais si inquiet, il me tardait tant que tu rentres...

MARIE.

Inquiet ! de quoi ?

GEORGES, *à genoux devant elle.*

De tout... Ce qu'il peut arriver de choses !

MARIE, *la main dans les cheveux.*

Que veux-tu qu'il m'arrive !

GEORGES.

Je ne sais pas. Mais quand tu n'es plus là, je m'énerve, je me ronge... Chaque voiture qui s'arrête, c'est un coup dans la poitrine. Non ! je ne peux pas, je ne veux plus rester une heure loin de toi.

MARIE.

Comment fais-tu, à ton bureau ?

GEORGES.

Je m'embête, tiens.

MARIE.

Tu ne penses donc pas à moi ?

GEORGES.

Tout le temps. Je suis sûr que j'écris ton nom dans toutes mes polices d'assurances. Tu n'es pas comme ça, toi?

MARIE.

Moi? J'aurais voulu que tu me voies tout à l'heure. Je trottais, je trottais, en revenant de la gare. Il me semblait que je n'arriverais jamais assez vite, que tu me poussais.

GEORGES, *sur ses lèvres.*

Chère femme!

MARIE, *frissonnant de plaisir.*

Viens donc voir mes fleurs. (*Elle se lève.*)

GEORGES.

Oh! superbes...

MARIE.

Ce sont des orchidées.

GEORGES, *distrain, l'embrassant sur le cou.*

Ah!

MARIE.

Je les ai achetées à la Madeleine. On me les faisait un prix exorbitant; mais à force de marchandage je les ai eues pour presque rien.

GEORGES, *appelant.*

Mère André!

LA MÈRE ANDRÉ, *dans le fond.*

Monsieur? (*Entrant, à Marie.*) Bonjour, madame.

GEORGES.

Vous demandiez un milieu de table? Adjugé.

LA MÈRE ANDRÉ, *emportant les orchidées.*

Je n'avais pas encore vu des fleurs comme ça. Elles n'ont pas l'air vrai. (*Elle pose son milieu de table et disparaît.*)

SCÈNE III

GEORGES et MARIE.

MARIE, *quittant son chapeau devant la glace.*

Ah! qu'on est bien, chez soi, près de son Georges. (*Lui donnant le chapeau.*) Pose-le là... Vraiment! je ne respire à l'aise que quand j'ai grimpé nos cinq étages; je ne suis heureuse qu'ici.

GEORGES, *baisant le petit chapeau avant de le poser sur un meuble.*

Tu as vu ta sœur?

MARIE, *continuant de se défaire.*

Oui. Son petit garçon a été malade, la semaine dernière.

GEORGES, *indifférent.*

Oh!

MARIE.

Un bobo, pas grand'chose. Nous avons pu l'emmener avec nous dans les bois de Saint-Germain.

GEORGES.

Ton beau-frère, le garde général, vous accompagnait?

MARIE.

Ce cagot!... tu sais bien que nous ne nous voyons plus. Pour lui comme pour ta mère, je suis un monstre; tout ce qu'il permet à sa femme, c'est de me recevoir.

GEORGES.

En voilà un imbécile! A ta place je n'y retournerais pas.

MARIE.

Ma sœur est si bonne. Je ne lui connais qu'un travers, c'est de faire un peu trop claquer son titre « Madame la garde-générale... » Il est vrai que, moi-même, je ne suis pas mécontente quand je peux dire, dans un magasin : Comtesse Georges Nattier.

GEORGES.

Brave petit cœur, va! tu défends toujours... (*Lui prenant la main.*) Tiens! qu'est-ce que tu as là?

MARIE.

Mon bracelet? Il est beau, hein? Oh! j'adore les perles

GEORGES.

D'où te vient-il? Je ne te le connaissais pas?

MARIE.

Un cadeau de M^{me} Guibert... la femme du banquier... tu sais bien... chaussée d'Antin...

GEORGES.

Parfaitement, mais pourquoi ce cadeau?

MARIE.

Pour me remercier des leçons que je donne à sa fille.

GEORGES.

Elle te les paye, ses leçons, elle te les paye même assez cher.

MARIE.

Oh ! tu comprends, si M^{me} Guibert n'était pas une amie de pension, presque ma parente, je n'aurais pas accepté, mais devant l'intérêt qu'elle me montre... Elle vient encore de me procurer deux leçons... une, le mardi, à trois heures, et l'autre à cinq, le samedi. Il faudra même que tu ailles la remercier, un de ces jours. Elle connaît ton nom, la situation que ta mère occupe ; ça la flatterait beaucoup...

GEORGES.

Mais quand tu voudras... Je te l'ai déjà proposé. Et puis, je ne serais pas fâché de dire à cette dame, une fois pour toutes, qu'une honnête femme n'a pas d'autres bijoux que ceux offerts par son mari. (*Il est venu s'asseoir à son bureau et s'est remis à ses lettres.*)

MARIE.

Tu as raison, je n'en veux plus de ce bracelet. (*Elle le quitte et s'approche de Georges.*) Tu entends ? Le voilà... Je te le donne. Fais-en ce que tu voudras. Moi, je ne le porterai plus.

GEORGES, avec effusion.

Tu es bonne ; je t'aime. (*Un long baiser. — Un silence.*)

MARIE.

Tu travailles?... pour ton bureau?... On t'a donné du travail supplémentaire ?

GEORGES.

Non, je m'amuse, tu vois... je classais des lettres, en t'attendant.

MARIE.

En as-tu, mon Dieu!... En as-tu!

GEORGES.

Dame! quand on les a gardées depuis l'enfance.

MARIE.

Moi, je n'ai pas conservé un bout de papier... pas ça.

GEORGES.

Ce n'est donc pas bon à fouiller, tous ces vieux souvenirs?

MARIE.

Les miens sont tristes. Mon bonheur n'a commencé qu'avec toi.

GEORGES.

Pauvre amie.

MARIE.

Oh! ne me plains pas, à présent je suis si heureuse... Alors, tu as tout gardé? (*Souriant.*) Même les lettres compromettantes?

GEORGES.

Des lettres de femme?

MARIE.

Ah! vilain, tu m'as comprise tout de suite. Oui, des lettres de femme. Parions que tu en as. (*Elle lui prend la tête et lui bouche les yeux, d'une main, en riant.*) Nous allons voir. (*Ramassant au hasard une lettre sur la table.*) De qui la lettre que je tiens?

GEORGES.

Impossible de le dire, puisque tu me bouches les yeux. Lis une phrase.

MARIE, *lisant*.

« Je suis jalouse de ta tendresse, mon Georges... » Ah!...
De qui? (*Elle le lâche.*)

GEORGES, *de belle humeur*.

De ma mère, quand j'avais quinze ans. Ça t'attrape?

MARIE, *prenant plusieurs lettres sur la table et les lui montrant une à une*.

Et celle-ci?

GEORGES.

D'un camarade qui est mort.

MARIE.

Celle-là?

GEORGES.

De Lucile. Tu peux la lire.

MARIE.

Non... (*Vivement.*) Ah! une écriture que je connais.

GEORGES.

Ce n'est pas possible, c'est la dernière lettre que j'ai reçue du pauvre Olivier. (*Elle tressaille brusquement.*) Qu'as-tu?

MARIE.

Moi? rien... Qui est-ce, Olivier?

GEORGES.

Un de mes amis, un peintre... celui qui a fait les plafonds du salon et de la galerie, chez ma mère... Jacques Olivier.

MARIE.

Jacques?... Il s'appelle Jacques?

GEORGES.

Tu le connais?

MARIE.

Non... Et pourtant il me semble...

GEORGES.

Mâtin! celui-là, par exemple, si j'avais suivi ses conseils, je ne me serais pas marié.

MARIE.

Pourquoi?

GEORGES.

Je le laisse parler... Écoute. (*Il cherche un passage de la lettre et le lit :*) « Les femmes sont toutes des menteuses. On ne devrait jamais les croire, pas plus que les enfants lorsqu'ils témoignent en cour d'assises. »

MARIE.

Il va bien ton ami!

GEORGES, *continuant à lire.*

Attends la suite : « Pourquoi ris-tu si fort? demandais-je un jour à la mienne dans le cabinet de restaurant où nous soupions, après l'Opéra. — Pour faire croire, à côté, que nous nous amusons beaucoup. » Oui, mon cher Georges,

« toute sa nature est là, le mensonge incarné, maladif, mensonge par goût, par instinct, chic, vanité, faisant partie « d'elle, comme ses beaux cheveux ou ses mains délicates. » Et cœtera, et cœtera... quatre pages.

MARIE.

Pauvre fou ! qui juge les femmes d'après une femme...

GEORGES, *lui caressant les mains.*

Il faut lui pardonner, vois-tu, ça doit être si terrible de toujours demander à ce qu'on aime : « D'où viens-tu ? Qu'as-tu fait ? » avec la certitude de n'avoir pour réponse qu'un mensonge, toujours du mensonge ! Mon ami ne pouvait plus travailler. Sans espoir, l'existence brisée, sentant rôder autour de lui de vilaines choses, alors il a quitté sa femme, par dégoût. Et il voyage, pour tâcher d'oublier. Cette lettre vient du Maroc.

MARIE, *avec un petit rire.*

C'est loin le Maroc... Montre.

GEORGES, *pendant qu'elle parcourt la lettre.*

Ah ! l'étrange créature... Quel mystère qu'une femme pareille ! En causant, tout à coup, à propos de rien, elle vous disait : « Quand j'étais à Tampico... » ou bien : « Une fois dans la rade de Valparaiso... » (*Il rit.*)

MARIE.

Qu'est-ce qui te fait rire ?

GEORGES.

Ça étonnait, tu comprends.

MARIE, *soudain de mauvaise humeur, chiffonnant et jetant la lettre sur la table.*

Laisse donc cette femme tranquille. Qu'est-ce que ça nous

fait le malheur des autres?... Nous nous aimons, nous sommes libres! (*En le câlinant.*) Il est si bon, si profondément bon d'être égoïste à deux, loin de tout... (*Elle l'embrasse.*) Dis, mon Georges, tu ne regrettes rien de ce que tu as quitté pour moi?

(*Elle s'assied sur ses genoux.*)

GEORGES.

Je ne regrette rien.

MARIE.

Ni la fortune, ni Lucile, ta petite amie, ni ta mère?

GEORGES.

Tais-toi. Embrasse-moi encore.

SCÈNE IV

LES MÊMES, L'ABBÉ PIERRE,

PIERRE, *de la porte qu'il entr'ouvre un peu gêné.*

Je vous dérange?

GEORGES.

Si peu.

MARIE, *se levant de ses genoux.*

Ah! voilà Pierre.

GEORGES.

Entre donc.

PIERRE, *entrant tout essoufflé.*

Mes enfants...

GEORGES.

Quoi donc?

PIERRE.

Je vous annonce... Je ne peux plus parler. Je suis si heureux que j'ai monté un étage de trop.

MARIE, *souriant*.

Voulez-vous un peu d'eau de mélisse?

GEORGES, *d'une voix de tonnerre*.

La mélisse, mère André.

PIERRE.

Trêve de balivernes, s'il vous plaît. Je vous annonce... une visite extraordinaire.

MARIE.

Qui?

PIERRE.

La comtesse Nattier.

GEORGES.

Maman?

PIERRE.

Oui, ta mère... ta mère qui pardonne, et pardonne si bien qu'elle n'a pas voulu remettre d'un instant le plaisir de vous embrasser.

GEORGES, *montrant Marie*.

Tous les deux.

PIERRE.

Tous les deux.

MARIE.

Est-ce possible !

GEORGES.

Tu as fait ce miracle, mon Pierre ?

PIERRE.

Ce n'est pas moi c'est le Seigneur qui l'a fait. (*A mi-voix, les mains jointes.*) *Laudate nomen Domini.* (*Haut, gaiement.*) Et voilà pourquoi, mes enfants, j'ai tant tenu à votre mariage religieux. Ce n'était pas commode ! l'Église ne reconnaît pas le divorce, mais quelquefois, tout de même, avec des protections... Bref, j'y suis arrivé, et il le fallait absolument, car sans cela jamais votre mère n'aurait pardonné. Quand elle m'a dit, — il y avait longtemps, bien entendu, que je travaillais en-dessous, que je l'entourais de mines et de contre-mines, — quand elle m'a dit : « Non, quel que soit mon désir d'embrasser mon fils, je n'irai jamais dans une maison pareille, je n'admettrai jamais ce mariage sans Dieu ! » J'ai pu lui répondre : « Mais, madame, ils sont mariés à l'église. » (*Il rit.*) Et rien qu'avec cette phrase j'ai enlevé la place d'assaut.

GEORGES.

Et quel jour as-tu accompli ce beau fait d'armes ?

PIERRE.

Ce matin... pas plus tard que ce matin... Et justement, comme ces dames viennent aujourd'hui chez M. de Brives, pour je ne sais quelle fête qu'on donne à son cercle, tu vas les voir .. Elles me suivent...

MARIE.

Comment, Lucile ?

PIERRE.

Et le président.

MARIE.

Oh ! mais, Georges, il faut nous faire beaux. Range vite tes paperasses.

GEORGES.

Hop ! l'abbé, rangeons. (*Il embrasse Marie.*)

PIERRE.

C'est ça, rangeons.

GEORGES, *tandis que Marie porte ses affaires dans la pièce à côté.*

Tu es un brave homme, Pierre... et pour la peine, tu verras ce que je donnerai à tes pauvres. Tu verras !

PIERRE.

J'en ai beaucoup, je t'avertis.

GEORGES, *chantant.*

Des chevaliers de la Neustrie...

PIERRE, *fredonnant.*

L'honneur fut toujours le soutien. (S'interrompant brusquement.) A propos, madame Georges?.. Que faisiez-vous donc, rue de Varenne, aujourd'hui vers les quatre heures ?

MARIE.

Aujourd'hui ? rue de Varenne ?

PIERRE.

Oui, je passais en voiture. Vous sortiez d'un magnifique hôtel.

MARIE.

Ce n'est pas moi...

PIERRE.

Voyons !

GEORGES.

Bien sûr, puisqu'elle était à Saint-Germain.

PIERRE.

C'est trop fort ! Comment, ce n'est pas vous... avec un paquet de fleurs?... (*On sonne.*)

MARIE, *tressautant.*

Ah ! mon Dieu... ta mère... je me sauve.

GEORGES.

Mais non, reste au contraire !... (*Elle sort.*)

SCÈNE V

LA COMTESSE, LUCILE, DE BRIVES, GEORGES, PIERRE.

LA COMTESSE, *dans une grande émotion.*

Mon enfant, ... mon cher enfant...

GEORGES, *dans ses bras.*

Mère...

LA COMTESSE.

Six mois ! six mois sans te voir... quand on pense comme la vie est courte, que je pourrais mourir demain !... Oh ! ces six mois, non, je ne les retrouverai jamais. (*Ils s'étreignent encore.*)

LUCILE.

Il ne faudra plus se quitter maintenant, marraine.

GEORGES, *se détachant de sa mère.*

Elle a raison. Nous rattraperons le temps perdu. (*Gaiement.*)
Bonjour, Lucile.

LUCILE.

Embrasse-moi donc.

DE BRIVES, *pendant qu'ils s'embrassent.*

Et le président? Il n'y a rien pour lui?

GEORGES, *lui serrant vigoureusement la main.*

De l'amitié qui ne finira plus, mon oncle.

PIERRE, *avec une envie de pleurer.*

Je suis content, moi! Je ne peux pas vous dire à quel point je suis content.

LA COMTESSE.

Certes, vous en avez le droit, mon brave Pierre! (*A Georges.*) Car il a fait, en nous réconciliant, un véritable tour de force. J'étais très méchante, tu sais, ou plutôt, j'essayais d'être méchante. J'avais défendu qu'on prononce ton nom, figure-toi... et il me remplissait tout le cœur, ton nom. Quand je recevais une de tes lettres...

GEORGES.

Tu en as reçu souvent, je t'écrivais chaque semaine.

LA COMTESSE.

Oui... devant le monde, je les déchirais sans les ouvrir, mais pas en trop petits morceaux; le monde parti, je les ramassais tous, et je me sauvais dans ma chambre. C'est là que je m'en donnais de te lire et de te relire.

GEORGES.

Marie te connaît bien, va! Elle avait deviné ce que tu me racontes.

LA COMTESSE.

Vraiment! Où est-elle donc, ta femme? Je ne la vois pas.

GEORGES.

Elle est là. (*Il montre la chambre en riant.*) Elle a eu peur de ton coup de sonnette. (*Il appelle.*) Marie!

LUCILE.

Attends. Je vais la chercher. (*Elle entre à gauche.*)

PIERRE, toujours avec émotion, montrant Lucile.

Ce qu'elle ira droit en Paradis, celle-là!

DE BRIVES.

Tu continues à croire à l'amour de Lucile pour Georges... que tu es jeunet, mon bonhomme!

SCÈNE VI

LES MÊMES, LUCILE, MARIE.

LUCILE, tenant et tirant Marie par la main.

Venez... mais venez donc. La voici, marraine.

MARIE, lui échappant et allant jusqu'à la Comtesse, très émue.

Madame... (*Elle se penche et veut lui baiser la main.*)

LA COMTESSE.

Non, dans mes bras, vous êtes la femme de mon fils.

MARIE.

J'ai été bien coupable.

LA COMTESSE.

Vous aimiez, c'était votre excuse. Dans le premier moment, je n'ai pas su le comprendre. Oublions, voulez-vous?

MARIE.

De tout mon cœur, madame.

LA COMTESSE.

Appelez-moi ma mère. Désormais, je veux avoir deux filles dans ma maison, car vous allez revenir à Versailles le plus tôt possible; n'est-ce pas, Georges?

LUCILE.

Quel bonheur! on va se retrouver ensemble. Marraine vous donne tout le pavillon.

LA COMTESSE.

Cela vous plaît-il?

MARIE.

Je crois bien!

LA COMTESSE.

Vous ne serez pas à l'étroit?

GEORGES, *souriant*.

Regarde ce que nous avons ici.

DE BRIVES.

Ici, mes gaillards? Mais j'ai connu des capitaines de dragons, du dernier mieux avec leur famille, qui n'étaient pas logés comme vous l'êtes!

GEORGES, *gaiement*.

Mon oncle, j'ai quatre cents francs par mois dans les assurances.

DE BRIVES.

Et c'est avec ça que tu payes la couturière de ta femme?

LA COMTESSE.

Elle est toujours mise...

GEORGES.

Mais Marie donne des leçons de piano... elle gagne beaucoup d'argent. J'en suis même assez honteux.

MARIE.

Veux-tu bien te taire! (*A la Comtesse à qui elle parlait.*)
Oui, maman, trois pièces, puis l'antichambre, et une grande cuisine.

LUCILE.

Est-ce qu'on peut visiter?

LA COMTESSE, *à Georges.*

Oh! montre-nous donc... Ça me manquait tant de savoir comment tu vivais. C'était mon remords, vois-tu; je craignais que tu sois mal, que tu souffres de mon orgueil, de mes duretés.

LUCILE, *regardant autour d'elle.*

Voici le salon, j'imagine.

PIERRE.

Salon-cabinet de travail.

DE BRIVES.

Où l'on ne travaille guère.

LA COMTESSE, *prenant un des livres sur le bureau.*

Tiens! mon poète...

MARIE.

Une façon de penser à sa mère, vous voyez. Tous les soirs il faut que je lui en fasse une lecture. Malheureusement je n'ai pas été lectrice à la cour, je ne lis pas comme vous. Il me le reproche quelquefois.

GEORGES.

Ôh! Marie...

LA COMTESSE, *ouvrant le volume.*

Il est si beau, ce livre, à quelque page qu'on l'ouvre! (*Elle déclame.*)

Nous n'osons plus parler des roses.
Quand nous les chantonons, on en rit,
Car des plus adorables choses
Le culte est si vieux qu'il périt.

MARIE.

Jamais je ne saurai lire aussi bien que vous.

LA COMTESSE, *souriant.*

Flatteuse! qui me prend par mon faible.

GEORGES.

Viens voir notre chambre, maman. (*Il entre avec la Comtesse. Lucile et Marie les suivent.*)

SCÈNE VII

PIERRE, DE BRIVES. .

DE BRIVES, *retenant Pierre qui allait sortir aussi.*

Pierre, Pierre... Hein? Crois-tu?... Quand je pense que j'ai osé soupçonner cette pauvre Marie.

PIERRE.

Alors, vos doutes sont tombés ?

DE BRIVES.

Mais c'est la plus droite, la plus simple, la plus vaillante des femmes... Je m'en veux, je suis une vieille buse.

PIERRE.

Ainsi, vous ne croyez plus aux personnes compliquées?... la Marguerite de M. de Moncroy?...

DE BRIVES.

Ce n'est pas elle, j'en suis sûr... puisque Moncroy l'a retrouvée, sa Marguerite... Elle avait disparu pendant quelques mois, et il était malheureux!... Enfin il a remis la main dessus, et désormais, mystère et tourterelle... ses amis, même les anciens, ne pénètrent plus dans l'hôtel de la rue de Varenne.

PIERRE.

Rue de Varenne ?

DE BRIVES.

Oui, la vieille demeure des Moncroy... Qu'est-ce qui t'étonne ?

PIERRE, *avec effort.*

Je ne m'étonne pas, monsieur de Brives; je suis en train d'acquérir de l'expérience. (*Bas.*) Cela fait beaucoup de mal.

SCÈNE VIII

LES MÊMES LA COMTESSE, GEORGES, MARIE, LUCILE.

(*Ils sont depuis un instant au fond, dans la salle à manger restée ouverte.*)

LUCILE, *entrant au salon avec le bouquet d'orchidées.*

Père, toi qui aimes les fleurs, regarde.

DE BRIVES.

Les belles orchidées !... une touffe énorme... d'où diable vous viennent-elles ?

GEORGES, *redescendant.*

Marie les a trouvées à la Madeleine.

DE BRIVES.

A la Madeleine, ce bouquet-là ! Elle en aurait eu pour au moins deux cents francs... et puis, sur les marchés il n'y en a pas.

GEORGES, *appelant.*

Marie !

MARIE, *qui entre.*

J'entends bien ; mais ça ne vient pas du marché.

GEORGES.

Ah ! je croyais... Tu m'avais dit...

MARIE.

Non, je les ai apportées de Saint-Germain.

DE BRIVES.

Parbleu ! il faut des serres, une surveillance... (*A Pierre.*)
Tiens ! Pierre, je te parlais de Moncroy, c'est chez lui qu'il y
en a, des orchidées !

MARIE, *vivement.*

Ma sœur aussi, à Saint-Germain, en possède une belle col-
lection.

LA COMTESSE.

Vous avez une sœur à Saint-Germain, Marie.

MARIE.

Oui, la femme du garde général.

DE BRIVES.

De mon temps quand je chassais, le garde général habitait
la Faisanderie, au milieu des bois.

GEORGES, *soucieux depuis un moment.*

La Faisanderie ? (*Il regarde sa femme.*)

MARIE.

Ils sont rentrés en ville depuis novembre.

LUCILE, *redescendant, après avoir remis
les fleurs à leur place.*

La jolie salle à manger... qu'elle est gaie !

MARIE.

Vous savez, mignonne, la table est large... si vous vouliez
dîner avec nous !... (*A la Comtesse.*) Maman... M. de Brives...
ce serait gentil... Pas vrai, Georges ?

GEORGES, *distrain*.

Certainement.

LUCILE.

Qu'en dites-vous, marraine ?

DE BRIVES.

Mais vous n'y pensez pas, mes enfants... et mon cercle ? et la représentation de ce soir ?... il faut qu'Henriette et Lucile s'habillent, qu'on dîne à la six quatre deux. C'est que j'ai des affaires autrement sérieuses que ces histoires de famille ! (*Avec emphase.*) Je joue ma présidence, moi.

LUCILE, *gaiement*.

Oh ! alors... la présidence des Hanneçons !

DE BRIVES.

Allons, viens, Henriette.

LA COMTESSE, *embrassant son fils*.

Nous nous reverrons demain, Georges.

GEORGES.

Vous ne rentrez pas à Versailles ?

LUCILE.

Non, non... On danse après la comédie (*trionphante*), et je couche enfin chez papa.

DE BRIVES, *au fond*.

En route !

(*Ils passent tous dans l'antichambre, moins Lucile et Georges.*)

LUCILE, *à part au moment de sortir*.

Comme ils doivent être heureux ici !... c'est ma place pourtant qu'on m'a prise... (*Haut.*) Adieu, Georges.

GEORGES, *toujours distrait.*

Adieu.

DE BRIVES, *appelant du dehors.*

Eh bien ! ma fille ?

SCÈNE IX

GEORGES, puis MARIE et PIERRE.

GEORGES, *songeant.*

Pourquoi m'a-t-elle menti, à propos de ces fleurs ?

MARIE.

Dieu ! que ta mère est bonne Georges ; et comme elle a été grande dame !... jamais je n'oublierai... Qu'est-ce que tu as ? (*Un court silence.*)

PIERRE.

En effet, je le remarque depuis un moment, il n'a pas son visage ordinaire. A cause ?

GEORGES.

Laisse ; je n'ai rien.

MARIE.

Si, l'abbé, il me boude, il m'en veut... et je sais de quoi... il a revu Lucile, et il compare...

GEORGES.

Oh !

MARIE.

Je n'ai plus vingt ans, moi ; j'ai perdu ce charme de jeunesse, cette fraîcheur... Il me connaît trop.

GEORGES.

Tais-toi, tu me fais de la peine.

MARIE.

Tu ne m'en fais donc pas ? C'est donc parce que tu vas reprendre tes habitudes, la vie large, chevaux, domestiques, que tu n'es plus mon Georges ; que je retrouve un mari pincé, glacial, un mari de ton monde... (*s'attendrissant*) à la place de celui que j'avais ?

GEORGES, *s'approchant d'elle, ému.*

Voyons, ma mignonne.

MARIE, *le repoussant.*

Oh ! plutôt que de te voir ainsi, j'aimerais cent mille fois mieux rester toute seule dans notre petit coin, avec mes souvenirs.

GEORGES, *comique attendri.*

Ah ! voilà bien la femme... c'est moi qui vais être coupable maintenant !

PIERRE.

Mes amis, mes amis, vous n'êtes pas justes. Comment ! vous vous querellez, au lieu d'être heureux, de remercier la Providence... oui, la Providence, qui use de si faibles moyens pour rapprocher les cœurs.

GEORGES.

J'avoue que cette réconciliation miraculeuse... Mais au fait, tu ne m'as pas dit comment...

PIERRE.

Une carte, une simple carte de visite, a tout fait. Un ami qui voulait te voir, juste au moment de ta grande scène avec

ta mère, comme Marie et toi vous veniez de partir. Nous étions là, tous, à nous regarder, sans oser ouvrir la bouche; tu comprends, on demandait M. Georges et il nous était défendu même de prononcer ton nom. Enfin ta mère se décide à répondre : « Mon fils n'habite plus ici, mon fils ne reviendra jamais. » les larmes l'étouffent, et moi, de voir pleurer ton inflexible-maman, je me dis : « J'enlèverai l'affaire, » et je l'ai enlevée.

GEORGES.

Quel était donc ce visiteur providentiel ?

MARIE, *très gaie.*

Comment veux-tu qu'il se rappelle ! Il y a six mois...

PIERRE.

Je me rappelle d'autant mieux qu'il est venu à mon église, hier, pour avoir ton adresse. A l'époque il n'avait pas eu le temps de s'arrêter, mais cette fois, il s'installe à Paris, et ne retourne plus au Maroc.

GEORGES, *avec un cri.*

Olivier, parbleu !... oh ! que c'est drôle... nous parlions de lui, là, tout à l'heure... (*Appelant.*) Marie !...

MARIE, *de la salle à manger.*

Quoi ?

GEORGES.

Olivier qui est à Paris... Olivier qui me cherche... pendant que nous sommes en train de lire ses lettres !

PIERRE.

Il m'a promis de venir ce soir, après son dîner.

MARIE, *dans un élan de colère.*

Chez moi ? ici ? ce soir ? (*Subitement très douce.*) Oh ! pourquoi ce soir ? Nous étions gais, nous allions dîner tranquillement, tous les trois ; on se connaissait bien, et puis voilà qu'un étranger...

GEORGES, *gaiement.*

Mais ce n'est pas un étranger.

MARIE, *serrée contre lui.*

Je t'en prie, mon Geo, je t'en prie, ne me gâte pas une journée si belle. Tu refuses ? (*Navrée.*) Je n'ai pas de chance... pas de chance.

GEORGES.

Ne t'émotionne pas, chérie... Je ne t'ai jamais vue dans un état pareil... Mon Dieu, s'il te déplaît que ce garçon nous arrive ce soir, je peux lui écrire.

PIERRE.

Rien de plus facile ; il est à l'hôtel de Londres.

MARIE.

C'est ça, écris-lui... mais tout de suite.

GEORGES, *à sa table.*

Que tu es enfant !... allons. (*Il écrit.*)

MARIE, *joyeuse.*

N'est-ce pas, Pierre, que la réunion sera plus intime ? Un jour comme aujourd'hui, après cette heureuse réconciliation, on a bien des choses à se dire ! Malgré tout, ce monsieur nous aurait gênés. (*A Georges.*) Faut-il appeler la mère André ?

GEORGES, *fermant sa lettre.*

Non, qu'elle reste à son dîner. J'y vais moi-même. Un dimanche, elle ne saurait pas trouver de commissionnaire. (*Il écrit l'adresse.*) « M. Jacques Olivier, hôtel de Londres. » Voilà qui est fait... Je descends, et je remonte. (*Il sort.*)

SCÈNE X

MARIE, PIERRE.

MARIE, *après avoir écouté un instant à la porte d'entrée, va fermer la salle à manger, puis redescend droit à Pierre.*

L'abbé.

PIERRE, *se retournant*

Madame?

MARIE, *sans le regarder.*

Eh bien, oui, la femme de la rue de Varenne, c'était moi.

PIERRE.

Je le savais.

MARIE.

Je sortais de chez une amie. (*Mouvement du prêtre.*) Une excellente amie que Georges me défend de voir. Mais elle est tellement à plaindre en ce moment, que je n'ai pas pu obéir... Tous les malheurs, imaginez-vous, toutes les détresses... Coupable, certainement très coupable!... un passé odieux, un passé d'adultère et de fraude, qu'elle a tenu caché, à l'aide des pires mensonges. Mais tout cela, tant qu'elle n'a pas aimé! (*Baissant la voix, détournant les yeux.*) Elle est allée jusqu'à se procurer même de faux papiers... pour qu'on ne sût pas son vrai nom, pour épouser l'homme de son choix, pour tâcher d'être heureuse enfin. Elle ne l'avait jamais été.

PIERRE.

Pauvre femme !

MARIE, *s'animant à mesure comme égarée.*

Oh ! oui, plaignez-la... Mariée selon son cœur maintenant, un être qu'elle adore, et qui le lui rend du profond de son âme, elle a été obligée de le tromper, de mentir de nouveau, afin de défendre son bonheur, afin d'échapper à un ancien amant qui s'acharnait à elle, la poursuivait, la menaçait de tout dire... Oh ! le supplice de trahir un jeune mari qu'on aime... et cela n'a servi à rien... Sauvée de ce danger, voici qu'un autre danger se lève, plus terrible encore, inattendu, inévitable. Il est proche, il vient, elle l'entend... Pitié, mon Dieu, pitié !

PIERRE.

Que puis-je faire ?

MARIE.

Je ne sais, moi... mais vous êtes prêtre, et j'ai pensé qu'en m'adressant à vous, en vous montrant cette infortune, cette femme déjà punie, par ses remords, ses terreurs...

PIERRE, *lentement, avec intention.*

Oui, je suis prêtre, et mon devoir est de la secourir, la pauvre pécheresse ; surtout si son repentir est sincère, s'il ne cache pas de nouveaux détours. Mais, quoique prêtre, je ne suis qu'un enfant, beaucoup de choses de la vie m'échappent... Il faudrait que votre amie vînt me parler demain matin au confessionnal, et, sans doute, alors, avec Dieu derrière moi...

MARIE, *mouvement de colère.*

Oh ! toujours Dieu... il s'agit bien de Dieu ! c'est votre protection matérielle, c'est un secours immédiat que je demande.

PIERRE, *la regardant bien en face.*

Pour qui ? Ne mentez plus. Pour qui ?

MARIE.

Chut... Georges !

SCÈNE XI

LES MÊMES, GEORGES, puis LA MÈRE ANDRÉ.

GEORGES.

Je n'ai pas eu la peine de courir, j'ai trouvé un commissionnaire à la porte. Nous aurons donc notre soirée toute à nous.

MARIE.

Merci, Georges.

LA MÈRE ANDRÉ, *ouvrant la salle à manger.*

Madame est servie.

GEORGES.

Allons, à table ! (*Pierre remonte et Georges s'approche de Marie debout devant la glace.*) Viens-tu ?

MARIE, *tendrement.*

Tu as fini de boudier ?

GEORGES.

Il y a longtemps ! (*Il l'embrasse.*) Je t'aime !

PIERRE, *dans la salle à manger.*

Mère André, votre potage a un de ces parfums...

GEORGES, *se mettant à table.*

Délicieux... Ah! dis donc, Marie... j'ai invité Olivier à déjeuner demain matin. (*Pierre, dans le fond, ébauche le signe de croix du Benedicite.*)

MARIE, *toujours devant la glace, en train de refaire son visage; bas, lentement et pour elle-même.*

Olivier!... Alors, moi, qu'est-ce que je vais devenir demain?

RIDEAU.

ACTE III

Une chambre à coucher avec un lit au fond, à droite, orné de grandes courtines; porte au fond et porte à gauche. Une cheminée à droite. Commode, armoire à glace, chaise longue, fauteuil, petit guéridon, pour écrire, chaise basse. Une malle ouverte, presque au milieu de la scène. Les tiroirs de la commode et l'armoire sont ouverts. Une photographie sur la cheminée. Du feu.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIE, seule.

Elle est assise, en peignoir, au guéridon, et relit tout haut, fiévreusement, ce qu'elle vient d'écrire.

« Mon chéri, je m'en vais, je pars. Ne me cherche pas. Nous ne devons plus nous revoir. Je t'aime, j'ai le cœur plein de toi; et il faut que je parte, malgré tout. » (*Parlé.*) Quelle abomination!... (*Lisant.*) « Un jour, on voudra m'accuser, on essaiera de me nuire dans ton esprit... ne crois personne. Quelque chose de très grave, d'inattendu, d'impossible à dire me réclame, me force à te quitter, voilà... O mon amour, comme je souffre, et comme je te regrette, bien que je sois encore chez nous, au milieu de nos affaires! (*Elle regarde autour d'elle, en pleurant.*) Adieu, pourtant, mon trésor, adieu. Je n'ai pas le courage de t'en écrire plus long, mais je t'aime, tu peux le croire, c'est la vérité, je t'aime, avec reconnaissance, je t'aime éperdument. » (*Elle ferme la lettre et appelle.*) Mère André! Mère André!

SCÈNE II

MARIE, LA MÈRE ANDRÉ.

MARIE.

Quand monsieur reviendra, vous lui donnerez ceci.

LA MÈRE ANDRÉ, *stupéfaite*.

Comment! vous ne serez donc pas là pour le déjeuner, madame?

MARIE.

Non... je ne sais pas... allez, allez. (*La mère André sort.*)

SCÈNE III

MARIE *seule*.

Pauvre Georges! Va-t-il en avoir du chagrin. Mais quel autre moyen d'en sortir? Cet homme qui va venir me déteste. Il racontera tout à mon mari, qui, à son tour, découvrira combien j'ai été lâche, infâme, que je l'ai trompé lui aussi, même en l'aimant, en l'adorant... Partir! oui, partir! Il n'y a que cela; rester est impossible... Voyons! ai-je tout mis dans la malle? (*Regardant la cheminée.*) Ah! le portrait de Georges... Il est à moi, il me l'a donné, je l'emporte. (*Tenant le portrait.*) Oh! mon Geo, mon petit Geo. Je vais donc te quitter... Je ne te verrai plus... (*Baisers frénétiques.*) Non, non, je ne peux pas... Je ne pourrai jamais... A quoi bon partir, d'ailleurs! Où aller? Quelle route suivre? (*Avec un immense dégoût.*) Oh! recommencer une existence de mensonge... inventer des choses qu'on découvre toujours... Oh! changer de nom, une fois de plus, se cacher, se déguiser, retourner chez le vieux Moncroy... J'espérais tant que c'était fini... Je me voyais si près du bonheur; riche demain, et riche par celui que j'aime!... Non, je ne m'en irai pas. Ma

première idée valait mieux... Mourir... évidemment mourir...
(Regard à l'armoire.) J'ai là ce qu'il me faut. Georges comprendra que je n'ai pas voulu me séparer de lui, que j'en avais assez de mal faire. Oh! oui, mourir, je l'ai mérité. Ça, ce sera bien... Ce sera droit... Ce ne sera pas du mensonge!
(Elle sonne.)

SCÈNE IV

MARIE, LA MÈRE ANDRÉ

MARIE.

Ma lettre, la lettre pour monsieur?

LA MÈRE ANDRÉ, *la prenant dans la poche de son tablier.*
 Voilà, madame.

MARIE.

J'ai changé d'avis, je ne sors plus. *(Elle déchire la lettre et la jette au feu.)*

LA MÈRE ANDRÉ, *rayonnante.*

Madame a bien raison de ne pas s'en aller. Des bisbilles, ça ne compte pas dans les ménages. *(Au moment de sortir.)*
 Ah! m'sieu Georges qui rentre.

MARIE *à part.*

Georges! *(Elle fait brûler, du bout de son pied, ce qui reste de la lettre.)*

SCÈNE V

MARIE, GEORGES

MARIE, *gaiement.*

Ah! le chéri... Tu viens de ton bureau? Tu as averti que tu n'y retournerais plus?

GEORGES, *l'air grave.*

Je n'ai pas été à mon bureau. J'arrive de Saint-Germain.

MARIE, *étouffant un cri.*

Oh!

GEORGES.

L'oncle avait raison, il n'y a pas de garde général à Saint-Germain. Il habite la Faisanderie. J'y suis allé, je l'ai vu. Tu n'as pas de sœur. Le garde général n'est pas marié. (*Un temps.*)

MARIE, *prête à pleurer.*

Georges, tu ne m'aimes plus.

GEORGES.

Je ne t'aime plus? Mais, si je ne t'aimais plus, aurais-je passé ma nuit à me dévorer sur ce mensonge que tu m'as fait hier, cette histoire d'orchidées venant de je ne sais où?

MARIE.

Ah! c'est donc ça, ta mine de toute la soirée?

GEORGES.

Oui, j'avais cru que je pourrais oublier, mais, dans le noir, peu à peu, des idées folles m'ont assailli, un soupçon en a amené un autre; et, ce matin, je suis parti là-bas.

MARIE.

Pourquoi? Il fallait me demander. Je t'aurais dit où j'avais acheté ces fleurs, et que, les ayant payées trop cher, vu nos ressources, — je n'avais pas osé te l'avouer d'abord. Voyons, Georges, tu sais bien comme je suis dépensière.

GEORGES *ébranlé*.

Et le garde général? et la sœur?

MARIE.

Encore un enfantillage, une vanité ridicule... Le mari de ma sœur n'est qu'un simple garde, et pour les tiens, pour toi, j'ai eu honte d'une parenté aussi mesquine.

GEORGES.

Alors, il est à Saint-Germain, ton beau-frère?

MARIE.

Il y était, mais depuis quinze jours on l'a envoyé près de Fontainebleau, dans un petit village.

GEORGES.

Quel village?

MARIE, *sans hésiter*.

Le Moulin-Joli... Et je peux te le prouver, j'ai une lettre là. (*Elle ouvre l'armoire, prend un flacon qu'elle cache dans sa poche... Faisant semblant de chercher.*) Mon Dieu! voilà que je ne la trouve plus cette lettre. Au fait, est-ce que je ne l'ai pas brûlée?... Mais si, avec une foule d'autres papiers, tout à l'heure, quand tu rentrais. (*Montrant la cheminée.*) Tu peux voir, du reste.

GEORGES.

Pas de chance... Donc, c'est à Fontainebleau que tu as passé ta journée?

MARIE.

Certainement.

GEORGES.

Eh bien! Vite, une robe, ton chapeau, et en route. Nous allons à Fontainebleau, tous les deux.

MARIE.

Oh! s'il ne t'en faut pas plus... Quel temps fait-il? Quelle robe vais-je mettre?

GEORGES, *sombre.*

C'est ça qui m'est égal!

MARIE, *qui commençait à dégrafer son peignoir.*

Ah! tu le prends ainsi... Eh bien, non! je n'irai pas à Fontainebleau... Pars seul, si tu veux; moi, je ne me dérange pas pour un homme à qui je suis indifférente. Car c'est fini, n'est-ce pas? Tu ne me crois plus? Tu ne m'aimes plus? Impossible de vivre ensemble désormais?

GEORGES.

Voyons, Marie, je n'ai pas soufflé mot de cela.

MARIE.

Mais si, mais si. Qu'est-ce qu'une vie à deux sans confiance ni tendresse? Je suis trop fière pour la supporter, moi... Il vaut mieux nous séparer. C'est d'ailleurs ce que tu désires. Je l'ai vu hier, quand Lucile était là. Eh bien! séparons-nous.

GEORGES.

Marie!... mais tu es folle!

MARIE, *sanglotant tout à coup.*

Qui m'aurait dit ça, pourtant! Après six mois de mariage... toi qui prétendais m'aimer au-dessus de tout!

GEORGES, *la prenant dans ses bras, malgré une résistance.*

J'ai eu tort, ma chère petite femme... Je conviens que j'ai eu tort. Oui, ce ne sont que des enfantillages, qui ne valaient pas la peine de se fâcher.

MARIE.

Méchant!

GEORGES.

Que veux-tu? On est jaloux, on est soupçonneux, quand on aime.

MARIE.

Tu ne m'aimes pas.

GEORGES.

C'est toi plutôt qui ne m'aimes pas.

MARIE.

Je ne t'aime pas?

GEORGES.

Non, tu ne m'aimes pas.

MARIE.

C'est toi qui...

GEORGES, *lui coupant la parole avec un éclat de rire.*

Il faut en finir pourtant. Embrassons-nous. (*Ils s'embrassent.*)

MARIE.

Ah! qu'on est bien dans tes bras... Comme je suis heureuse qu'il n'y ait plus un nuage entre nous!... Il n'y a plus rien, dis?

GEORGES, *très doux.*

Seulement, promets-moi de ne plus mentir, même pour des niaiseries. Le mensonge m'inspire une telle horreur... Tiens ! le malheureux Olivier que nous attendons ce matin...

MARIE, *bas, tressautant.*

Je n'y pensais plus.

GEORGES.

Je veux qu'il te raconte ses chagrins, ce qu'il a souffert.
(*On sonne ; Marie se dresse brusquement.*)

MARIE.

On sonne. Tu entends ?

GEORGES.

Ce sont nos invités... Et tu n'es pas prête ! Habille-toi, habille-toi. (*Georges va vers la porte.*)

MARIE.

Georges... écoute. (*Il revient vers elle.*) Ne t'en va pas... Ne me laisse pas.

GEORGES.

Qu'as-tu ?

MARIE.

Je m'ennuie... J'ai peur.

GEORGES.

Peur ?

MARIE.

Si je mourais... est-ce que tu aurais beaucoup de peine ?

GEORGES.

Quelle idée !

MARIE.

Réponds-moi.

GEORGES.

Parbleu ! Si tu mourais, je n'aurais plus de raison d'être... C'est ma vie que tu emporterais, toutes mes joies, mon souffle, ma lumière.

MARIE, *se berçant sur son épaule.*

Bien, bien, mon Georges. Dis-moi des choses douces, des choses tendres, des choses qui encouragent. Je m'en veux, j'ai des remords.

GEORGES.

Pour cette querelle que je t'ai faite ? Mais je ne m'en souviens déjà plus. Je te dois tant de belles heures, tant d'heures inoubliables.

MARIE, *toujours sur son épaule.*

C'est comme cela que l'on doit être, lorsqu'on a eu d'ardents plaisirs l'un par l'autre, lorsqu'on sait que la destruction guette les mieux vivants, les plus forts.

GEORGES.

Est-ce qu'on parle de destruction, quand on a ta jeunesse ! Tu auras fait quelque mauvais rêve. Attends que je souffle dessus. (*Lui soufflant dans les cheveux.*) Pift ! parti... Passe ta robe, maintenant, et viens ; nos amis doivent être inquiets de nous.

MARIE.

Est-ce qu'il est là... Olivier ?

GEORGES.

Je ne sais pas, je vais voir. *(Il sort.)*

SCÈNE VI

MARIE, puis GEORGES

MARIE, *elle se dirige à son tour vers la porte et elle écoute.*

Je n'entends pas sa voix. Non, il n'est pas arrivé ; mais il le sera d'une minute à l'autre. Allons, allons, il le faut... Soyons brave... Et puis c'est si vite fait,... dans un quart d'heure, tout sera fini ! *(Elle tire le flacon de sa poche, le vide d'un trait.)* Pouah ! que c'est amer... *(Elle le jette. Un silence.)* Je ne souffre pas.

GEORGES, *passant la tête dans l'entre-bâillure de la porte.*

C'est l'oncle et l'abbé.

MARIE.

L'abbé ? Envoie-le-moi, j'ai quelque chose à lui dire.

GEORGES.

A Pierre ? *(Il disparaît.)*

SCÈNE VII

MARIE, puis L'ABBÉ

MARIE, *tout bas à Pierre qui entre.*

Fermez la porte. *(Elle attend qu'il soit tout près.)* Vous m'avez dit hier : « Ne mentez plus .. » Mon père, je ne mens plus. L'amie si malheureuse, si coupable, dont je vous racontais l'histoire, est en face de vous. Elle n'a pas pu se

rendre au confessionnal comme vous le vouliez. Mais, le prêtre ayant le droit d'absoudre partout où il se trouve, elle vous demande la rémission de ses fautes, avant de paraître devant Dieu.

PIERRE, *tout tremblant.*

Devant Dieu !

MARIE.

Je suis condamnée, je vais mourir.

PIERRE.

Vous ?

MARIE.

Croyez-moi, je vous jure que je vais mourir ; et, pendant que nous sommes seuls, n'attendez pas que le délire m'aveugle, m'affole... donnez-moi l'absolution. (*Avec un grand soupir, la voir toute changée.*) Oh ! que j'ai mal...

PIERRE.

Vous souffrez, Marie ?

MARIE.

Horriblement... Vite... dans quelques minutes il serait trop tard. (*Elle s'agenouille à demi sur la chaise basse, face au public, haletante.*) Dites les mots que je dois dire. Je les ai oubliés. Je ne sais plus.

PIERRE, *debout près d'elle.*

Bénissez-moi, mon père, parce que j'ai péché.

MARIE.

Oh ! oui, toujours péché, toujours menti. Même celui que j'aime le plus, que j'adore, il a fallu le tromper bassement, il

a fallu lui mentir à lui, si bon, si loyal, pour qu'il ne sache pas qui j'étais, ce que j'avais fait... Et voilà qu'il va le savoir tout de même...

PIERRE.

Reposez-vous.

MARIE.

Non, non... alors voyant le châtiment arriver, devant tout ce que j'allais subir d'affronts, d'outrages, de dégoûts, j'ai été lâche, j'ai attenté à ma vie...

PIERRE, *haut*.

Malheureuse !

MARIE.

Chut ! (*Bas.*) J'en demande pardon à Dieu, et à vous, mon père.

PIERRE, *à demi-voix avec un geste de rédemption*.

Absolvo te, quia peccasti, mi mi mi...

MARIE.

C'est fini.

PIERRE.

Oui.

MARIE.

Ah ! je n'en pouvais plus. (*Elle tombe sur la chaise, épuisée.*)

PIERRE.

Mais il faut qu'on vous soigne. Je vais appeler, Marie.

MARIE, *se levant et l'arrêtant.*

Taisez-vous, je veux mourir sans qu'on sache. Vous n'avez le droit de rien dire. Ce n'est pas votre secret. C'est celui de sa confession... Ah (*Elle fait un pas et tombe évanouie sur un fauteuil.*)

PIERRE, *éperdu, appelant.*

Georges ! Monsieur de Brives !

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GEORGES, DE BRIVES.

PIERRE.

Venez vite, elle était là, elle me parlait...

GEORGES, *se précipitant.*

Oh ! mon Dieu, comme elle est pâle, et ses mains de glace... (*Penché sur elle.*) Marie... ma petite Marie... (*Allant à la porte du fond.*) Mère André, un médecin, vite. Il y en a un dans la maison.

DE BRIVES, *à Georges revenu près de Marie.*

Ne t'effraye donc pas, mon camarade, ce ne sera rien. Un malaise...

GEORGES.

C'est de ma faute. Je suis sûr que c'est moi, avec mes sots reproches, qui l'ai mise dans cet état.

PIERRE, *il tient la main de Marie.*

Elle respire moins difficilement.

MARIE, *revenant à elle.*

Ah! c'est Georges... et l'oncle... et vous. (*Se penchant et regardant avec effroi.*) Vous êtes seuls?... il n'y a personne autre?

GEORGES.

Personne. Tu te sens mieux, ma chérie?

MARIE.

Oui, mais si lasse... ah! brisée... Mène-moi jusqu'à mon lit.

GEORGES, *vivement.*

Attends, je te porte...

MARIE.

Non, non, ne me touche pas. Tout me fait mal.

PIERRE, *sur le devant de la scène, bas.*

Que faut-il que je fasse? Eclairez-moi, Seigneur, montrez-moi mon vrai devoir.

SCÈNE IX

LES MÊMES, puis LA MÈRE ANDRÉ, LE MÉDECIN.

PIERRE.

Bonjour, docteur. (*A mi-voix.*) Georges!

GEORGES.

Ah! merci, monsieur.

PIERRE, à *Georges*, qui redescend tout agité.

Qu'est-ce que tu cherches ?

GEORGES.

Une cuillère... Elle a les dents tellement serrées !

PIERRE.

Tiens. (*Georges prend la cuillère et remonte vers le lit.*)

PIERRE, à *de Brives*.

A votre place, monsieur, j'irais prévenir la Comtesse.

DE BRIVES.

Ces dames viendront ce matin ; elle désirent se rencontrer avec Olivier... Mais tu crois donc que c'est si grave ?

PIERRE.

Je sens un grand malheur sur cette maison, monsieur de Brives.

LE MÉDECIN, au fond, fermant les rideaux du lit.

A présent, laissons-la reposer. (*Il redescend avec Georges.*)

DE BRIVES.

Elle est plus calme ?

LE MÉDECIN.

Oui.

GEORGES, devant le guéridon, bas.

Voilà de quoi écrire, docteur.

LE MÉDECIN, *assis, écrivant et parlant, la voix baissée.*

Comme je vous le disais, monsieur... pour moi, volontaire ou non, c'est un empoisonnement.

PIERRE, *malgré lui.*

Bien sûr... pas le moindre doute...

DE BRIVES.

Voyons, messieurs, pourquoi cette jeune femme se serait-elle empoisonnée ?

LE MÉDECIN.

Elle n'a eu aucun chagrin ?

GEORGES.

Aucun... Si, une querelle, ce matin, mais je ne saurais croire...

DE BRIVES.

Parbleu !

PIERRE, *insistant.*

Il y a l'accident aussi... une boisson mauvaise.

GEORGES.

Elle n'a rien pris depuis hier.

DE BRIVES.

Enfin que dit-elle ?

LE MÉDECIN, *finissant d'écrire son ordonnance.*

Pas un mot .. En tout cas, les symptômes sont probants. J'écris mon ordonnance d'après cela.

PIERRE, *prenant l'ordonnance.*

Donnez. Je vais moi-même et je la rapporte. (*Il sort au fond.*)

GEORGES, *au médecin qui se lève.*

Vous reviendrez bientôt, docteur?

LE MÉDECIN.

Certes !

GEORGES.

Le danger est donc très grand ?

LE MÉDECIN.

Très grand. (*Prenant son chapeau.*) A tout à l'heure. (*Il sort.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, moins PIERRE et LE MÉDECIN.

DE BRIVES, *à Georges.*

Si on prévenait sa sœur ?

GEORGES.

C'est trop loin, elle habite près de Fontainebleau maintenant... au Moulin-Joli. (*Il sanglote en silence pendant qu'apparaît, dans les rideaux du lit entr'ouverts, la figure pâle de Marie qui guette, écoute.*)

GEORGES, *tout bas.*

Ah ! mon Dieu, mon Dieu... il me semble que je rêve...

(*A de Brives.*) Mais il y a son amie, M^{me} Guibert, presque une parente...

MARIE, *au fond, presque sans voix.*

Non, je ne veux pas.

GEORGES, *sans l'entendre.*

Chaussée-d'Antin, 12, le banquier... Voulez-vous courir jusque-là, mon oncle ?

MARIE, *qui se lève.*

Non, non. Je ne veux pas qu'on y aille. (*Elle vient vers eux.*)

GEORGES.

Marie!... Que fais-tu ? Qu'est-ce que tu as ?

DE BRIVES.

Imprudente !

MARIE.

Non, monsieur de Brives, je vous en prie.

GEORGES.

Allez, allez, mon oncle. (*De Brives sort.*)

SCÈNE XI

GEORGES et MARIE.

MARIE.

Ah ! je suis perdue, je suis perdue... (*Elle va s'abattre en pleurant sur la chaise longue.*)

GEORGES, *près d'elle.*

Mais tu n'es pas perdue, ma mignonne. Il ne faut pas t'effrayer. Ce que tu as n'est presque rien. Si j'ai prévenu ton amie, c'est en attendant notre mère, pour que tu aies les soins d'une femme. Les femmes sont plus douces, meilleures gardes-malades.

MARIE, *pleurant toujours.*

Tu ne comprends pas... tu ne comprends pas... je ne voulais pas qu'on y aille... Tu as fait de l'irréparable !

GEORGES.

Que dit-elle? C'est le délire. (*La porte s'ouvre.*) Voilà maman! (*Bas à la Comtesse.*) Ah! mère, mère, je suis désespéré!

SCÈNE XII

LES MÊMES, LA COMTESSE, LUCILE.

LA COMTESSE, *à Georges.*

Tais-toi, tais-toi. (*À Marie.*) Qu'est-ce qu'on me raconte? Ma fille, souffrante?

MARIE.

C'est vous, maman? Avec Lucile? Ah! quelle joie... quelle joie de vous revoir... avant la fin.

LA COMTESSE.

Avant la fin?... Voulez-vous bien ne pas dire de folies! Mais on va vous guérir. Nous venons vous chercher, Marie.

LUCILE.

Vous emmener à Versailles! Marraine donnera une grande fête pour le retour des enfants prodiges.

LA COMTESSE.

Tout ce qu'on voudra. Je vous dois un arriéré de tendresse, ma chère fille, et je tiens à m'acquitter envers vous.

MARIE.

Vous êtes bonne.

LUCILE, à Marie.

Si marraine donne ce bal, il faudra que vous ayez une toilette superbe!

MARIE, *tristement*.

Ça se paye trop cher.

GEORGES, *essayant de rire*.

Puisque nous sommes riches, maintenant!

LA COMTESSE.

Je crois bien!... ma fortune n'est-elle pas à vous?... Oh! vous avoir chez moi, ne plus être qu'une famille unie, joyeuse.

MARIE.

Et Lucile? Est-ce qu'elle me désire autant que vous?

LUCILE.

Moi, depuis que vous êtes partis, tous les deux, je n'ai plus eu qu'une pensée : votre retour.

MARIE.

Pauvre petite Lucile! Je la vois encore dans ce grand salon, disant, les yeux gros de larmes : « Je ne l'aime pas... nous

ne nous aimons pas. » Comme elle a menti ! C'est la seule fois, n'est-ce pas, maman ? Elle l'a fait, elle, le beau mensonge, celui dont on a le droit d'être fier ! Mais vous aurez votre récompense, allez, chère petite, quand je ne serai plus là, avant peu.

LUCILE, *pleurant.*

Oh ! ne parlez pas ainsi. Vous savez bien que Georges vous aime uniquement, que par vous seule il peut être heureux.

GEORGES, *à Marie.*

Vois, elle pleure. Tu nous déchires tous. (*La porte du fond s'ouvre.*)

MARIE, *terrifiée.*

Qui est là ?

GEORGES.

C'est Pierre.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, L'ABBÉ.

PIERRE.

Avec l'ordonnance.

GEORGES.

Le remède qui va te guérir.

MARIE.

Me guérir?... Montre.

LA COMTESSE.

Un verre ! Un verre !

MARIE, *laissant tomber la bouteille qui se brise, au milieu de l'émoi général.*

Ah ! que je suis maladroite.

PIERRE, *à part.*

Malheureuse ! Elle veut mourir.

MARIE, *souriant tristement*

Bah ! ils n'ont jamais sauvé personne, les remèdes.

GEORGES.

On va le refaire.

PIERRE.

Et tout de suite.

MARIE.

Oh ! comme je souffre.... Oui, Pierre, allez, allez, c'est trop cruel ; qu'on me soulage ! (*Pierre sort.*) Ah ! mon petit Georges, brave garçon. Que d'ennuis je t'aurai causés !... Que de peine tu vas avoir !.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, DE BRIVES.

DE BRIVES, *bas.*

Georges ! Georges !

GEORGES, *allant à lui.*

Vous êtes seul ?

DE BRIVES.

Mais, mon ami, je ne m'explique pas ce qui arrive. C'est extraordinaire ! Je sors de chez ce banquier, Chaussée-d'Antin, tu te seras trompé d'adresse.

GEORGES.

12, Chaussée-d'Antin ?

DE BRIVES.

— Parfaitement. M. Guibert est veuf, il n'a pas de fille et n'a jamais entendu parler de M^{me} Nattier.

MARIE, *qui écoute.*

Mon Dieu ! Mon Dieu !

GEORGES.

Pourtant, un jour, j'ai conduit Marie jusqu'à la porte.

DE BRIVES.

Le plus fort, c'est qu'en voyant ça, je suis passé au télégraphe pour prévenir la sœur. C'est bien le Moulin-Joli, près de Fontainebleau ?

GEORGES.

Oui.

DE BRIVES.

Il n'y a pas de village de ce nom. On a refusé ma dépêche.

GEORGES, *immobile, songeur.*

Oh! ce serait horrible!... Et pourtant, cela est. (*Un grand silence; puis violemment.*) Allez-vous-en. (*Prenant sa mère par la main.*) Ma mère... toi aussi, Lucile.

LA COMTESSE.

Môn enfant, prends garde, prends garde!

GEORGES, *terrible.*

Allez-vous-en tous. (*Il les fait sortir.*)

DE BRIVES.

Que veux-tu faire?

GEORGES.

Il faut que je lui parle, j'ai besoin d'être seul avec elle.

SCÈNE XV

MARIE, GEORGES.

(*Il a fermé la porte, et lorsqu'il se retourne, Marie est à deux genoux devant lui.*)

MARIE.

Pardon.

GEORGES.

Dis-moi vite... cette maison où je t'ai conduite, l'autre jour, Chaussée-d'Antin, à qui est-elle? Chez qui allais-tu? Tu ne donnais pas de leçons pas plus là qu'ailleurs.... Alors cet argent, que tu affirmais gagner, d'où venait-il? Il faut me le dire, pour que je le rende.

MARIE, *avec une expression déchirante.*

J'ai mal.

GEORGES.

Oui, tu as mal, mais je veux une réponse. Chez qui allais-tu quand je te croyais à Saint-Germain? Tu n'as pas de sœur; tu n'as pas d'amis, personne ne te connaît. D'où venaient ces fleurs, ce bracelet, les toilettes?

MARIE.

Pardon, mon Geo.

GEORGES.

Tu m'as trompé, tu as trompé ma mère; tu m'as menti à toutes les heures, à tous les instants. Tu connaissais ma vie, et je ne savais rien de la tienne. Rien, pas même ton nom; car il n'est pas à toi, je suppose, le nom que tu portais. Ah! la menteuse, la menteuse... Il avait bien raison, Olivier! Toutes les femmes sont des menteuses.

MARIE.

Dieu! que j'ai mal.

GEORGES, *lui prenant les mains.*

Oh! tu ne mourras pas sans me répondre. D'abord, de quoi meurs-tu? Pourquoi? Qui es-tu? D'où viens-tu? Qu'es-tu venue faire dans mon existence? Mais parle donc, parle donc, dis-moi quelque chose. (*Il la secoue.*)

MARIE, *lui baisant les mains plusieurs fois.*

Pardon. (*Elle tombe à terre et ne bouge plus.*)

GEORGES, *penché sur elle, et se relevant affolé.*

Au secours! Au secours!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, JACQUES OLIVIER.

GEORGES.

Olivier! (*Il se jette sur son cœur.*) Ah! mon ami... Morte dans le mystère! Morte dans le mensonge... Je la perds pour toujours et je ne sais pas qui elle est.

JACQUES OLIVIER, *regardant Marie, étendue toute blanche, la tête sur le fauteuil.*

Ça?... c'est ma femme!

RIDEAU



SAPHO

PIÈCE EN CINQ ACTES

EN COLLABORATION AVEC ADOLPHE BELOT

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉÂTRE DU GYMNASÉ
LE 18 DÉCEMBRE 1885

PERSONNAGES

JEAN GAUSSIN.	MM.	DAMALA.
CÉSARE.		RAYNARD.
DÉCHELETTE.		LANDROL.
CAUDAL.		LAGRANGE.
DE POTTER.		DUQUESNE.
LA BORDERIE.		DEVEY.
M. HETTÉMA.		LIBERT.
LE PÈRE LEGRAND.		MARTIN.
FANNY LEGRAND.	M ^{mes}	JANE HADING.
DIVONNE.		GRIVOT.
IRÈNE VITALIS.		MONTCHARMONT.
M ^{me} HETTÉMA.		DE-CLAUZAS.
ROSARIO SANCHEZ.		MARNI.
ALIGE DORÉ.		DARLAUD.
LE PETIT JOSEPH.		STELLA.
FRANCINE.		NETTY.

De nos jours.

ACTE PREMIER

L'APPARTEMENT DE JEAN GAUSSIN, A PARIS.

Cabinet de travail. — Quelques vieux meubles de Provence, clavecin à droite, table de travail à gauche; au fond, grands rideaux s'écartant sur une antichambre qui ouvre droit sur le palier. Une porte latérale

à droite conduit à la chambre à coucher. — A gauche, une fenêtre. Une cheminée lui fait face. — Grand désordre d'emménagement; au milieu de la pièce, une caisse qu'on déballe. — Une photographie encadrée, représentant un paysage et qu'on n'a pas encore placée, attend appuyée contre les pieds du clavecin, bien en vue des spectateurs. — La scène au jour tombant.

SCÈNE PREMIÈRE

JEAN GAUSSIN, L'ONCLE CÉSAIRE.

(*Gaussin perché sur une chaise, au fond, un marteau à la main, enfonce des clous dans la muraille. L'oncle Césaire en manches de chemise, tournant aussi le dos au public, s'active au déballage de la caisse sur laquelle on lit en grosses lettres noires : « TRÈS FRAGILE, Jean Gaussin, rue d'Amsterdam, Paris. »*)

GAUSSIN, *sans se retourner, secouant une de ses mains.*

Aïe!

CÉSAIRE, *continuant à déballer.*

Qu'est-ce que c'est?

GAUSSIN.

Rien, mon oncle... Un coup de marteau sur les doigts.

CÉSAIRE.

Encore... Ah! tu n'es pas fort comme tapissier. Cela se comprend : un attaché au ministère des Affaires étrangères, un aspirant consul.

GAUSSIN, *qui vient de donner un nouveau coup de marteau.*

Cette fois, le clou est solide! (*Se tournant, descendant de sa chaise et se dirigeant vers la grande photographie, qu'il regarde avec amour.*) Notre chère maison de Châteauneuf,

nos vignes, nos bois de myrtes... Je veux l'avoir toujours près de mes yeux; le travail en sera meilleur. (*Soulevant le cadre.*) Diable! mais c'est lourd... Un coup de main, mon oncle.

CÉSAIRE, *devant la caisse.*

Attends un peu... Je crois que je la tiens.

GAUSSIN, *s'approchant.*

Quoi donc?

CÉSAIRE.

Laisse... Tu vas voir... Elle était au fond.

GAUSSIN, *regardant.*

Ah! Sapho... La Sapho de Caoudal.

CÉSAIRE,

Oui, nous avons pensé te faire plaisir... Un souvenir de ton pauvre père.

GAUSSIN.

C'est vrai, je me rappelle... il l'avait toujours dans son cabinet de travail.

CÉSAIRE, *retournant la statuette.*

Elle est émoustillante, la petite.., c'est encore un peu jeunet; les bras, les épaules manquent de chair. (*L'air important.*) Du dix-huitième, le sculpteur Caoudal?

GAUSSIN, *riant.*

Non, mon oncle, moderne, tout ce qu'il y a de plus moderne... Et s'il vous entendait, il ferait une fière grimace.

CÉSAIRE.

Ah! tu sais, moi, les beaux-arts!... Je ne connais que la culture de mes vignes... J'ai sauvé les vins du Midi avec la submersion... Ça suffit à la gloire d'un homme.

GAUSSIN, *posant la statue sur le piano.*

Mon ami Caoudal est un grand artiste, membre de l'Institut.

CÉSAIRE.

Ton ami!

GAUSSIN.

Oui, j'ai eu l'honneur de lui faire vis-à-vis cet hiver, dans un cancan à tout casser.

CÉSAIRE, *stupéfait, indigné.*

Le cancan! Un membre de l'Institut!

GAUSSIN.

Oui, mon oncle.

CÉSAIRE.

Le vrai cancan, comme on le dansait autrefois au Prado?

GAUSSIN.

Vous avez donc connu le Prado, mon oncle?

CÉSAIRE.

Té, si je l'ai connu! C'est-à-dire que j'y allais tous les soirs il y a du temps, quand j'habitais l'hôtel Cujas avec l'ami Courbebaisse. (*S'échauffant.*) Quelles noces, mon bon, quelles bordées dans ce temps-là!... Et notre entrée au Prado pendant la mi-carême! Courbebaisse en chicard, sa petite Mornas

en Melpomène, un déguisement qui lui a porté chance puisqu'elle est devenue grand premier rôle tragique à Capdenac... Moi, je promenais un chiffon du quartier, connu des contemporains sous le nom de Pellicule, une mâtine qui chantait la gaudriole entre hommes, et vous envoyait le mot salé, mon bon, comme la jambe, té!... (*Il fait le geste.*)

GAUSSIN.

Mon oncle... ma tante!...

CÉSaire, *effrayé, puis se rassurant.*

Outre, farceur!... elle n'est pas encore là, ta tante... Pourquoi me fais-tu des peurs?... Elle est allée au couvent de l'Assomption chercher notre filleule, la petite Irène, qui va partir tout à l'heure avec nous.

GAUSSIN.

Irène Vitalis... Vous l'emmenez déridément?

CÉSaire.

Comment faire? On ne pouvait pas la laisser seule à Paris, cette enfant... La mère morte, son père, le commandant, parti aux colonies pour des années... Divonne a dit: « Prenons-la chez nous. Elle me remplacera un peu mon petit Jean, » car tu as été de tout temps comme un fils pour elle, et ton départ de la maison, il y a deux ans, lui laisse toujours le même vide.

GAUSSIN.

Chère tante Divonne!

CÉSaire, *s'essuyant les yeux.*

Oh! oui, va!... une sainte, un trésor, que le ciel nous a donné là. (*Vivement, très gai, presque égrillard.*) Dis donc, mon gaillard, déjà deux ans de Paris... Tu as dû t'en payer du femellan.

GAUSSIN.

Du femellan?

CÉSaire.

Bé, oui... Des petites femmes... Tu ne sais donc plus ta langue?...

GAUSSIN, *riant*.

Ma foi, mon oncle, je me suis surtout occupé de mon droit. Je ne connais personne. J'ai vécu à Paris, mais je ne suis pas devenu Parisien.

CÉSaire.

Pas moins, je m'imagine que ce n'est pas dans la cour de l'Ecole que tu en as pincé un avec ton académicien.

GAUSSIN.

Non. Ça, c'est chez Déchelette.

CÉSaire.

Le nôtre? L'ingénieur?

GAUSSIN.

Oui. Déchelette de Châteauneuf-des-Papes, où il a toujours conservé par superstition son petit domaine à côté du nôtre; je l'ai rencontré par hasard, il y a trois mois, et je suis allé à une de ses soirées pour voir, une fois...

CÉSaire.

Déchelette à Paris! Il ne construit donc plus de chemins de fer dans l'Indoustan? Quand ton père était consul à Cachemire, il me semble que c'est là qu'il l'avait rencontré.

GAUSSIN.

Oui, mon oncle... mais Déchelette, dans ce métier de constructeur qu'il continue au loin, a toujours vécu plus libre et

plus riche que ne l'était mon pauvre père, et, chaque année, pour se remettre de dix mois de chaleurs tropicales, de fatigues, de nuits sous la tente, il vient passer quelque temps ici, dans son hôtel de la rue de Rome, où il s'entoure de gens d'esprit, d'artistes, de jolies filles, demandant à la civilisation de lui donner en quelques semaines l'essence de ce qu'elle a de montant et de savoureux.

CÉSAIRE, *émerveillé.*

Comme il entend la vie, le monstre ! Il s'amuse pour tout le temps perdu.

GAUSSIN.

Oh ! il s'amuse... à froid, avec une tranquillité imperturbable... toujours ce demi-sourire endormi et bon enfant que vous connaissez.

CÉSAIRE.

A froid... à froid... Mais quand il y a des dames ?

GAUSSIN.

Oh ! les femmes ne l'occupent guère... Il a pour elles un mépris d'homme d'Orient, fait d'indulgence et de politesse... Aucune ne peut se vanter de l'avoir attaché plus d'un jour.

CÉSAIRE.

Oui, j'aime assez ça... Le changement... est-ce que ce n'est pas ta méthode, à toi, petit ?

GAUSSIN.

Si fait, mon oncle... J'ai une peur des liaisons qui durent...

CÉSAIRE.

Mais des autres, de celles qui ne durent pas, tu as dû en avoir ?

GAUSSIN.

Oh! vous savez... C'est toujours la même histoire, le même type, brasserie ou skating, quelquefois jeune et jolie, mais invariablement bête, vulgaire d'instinct et de propos...

CÉSAIRE.

Tu badines?... Mais de mon temps...

GAUSSIN.

Une seule... La femme Fellah... Celle-là ne ressemblait pas aux autres...

CÉSAIRE.

Femme Fellah? Une étrangère!

GAUSSIN.

Oh! non... Parisienne, très parisienne.

CÉSAIRE, *s'animant.*

Actrice?

GAUSSIN.

Je ne crois pas.

CÉSAIRE.

Jolie?

GAUSSIN.

Non... Mieux que cela.

CÉSAIRE.

Boufre! Une belle charpente, hé?

GAUSSIN, *montrant la statuette.*

Celle de Sapho.

CÉSAIRE.

Bigre!... Et elle s'appelle?

GAUSSIN.

Fanny Legrand.

CÉSAIRE, *cherchant.*

Fanny Legrand! Attends un peu que je me rappelle.

GAUSSIN, *riant.*

Oh! ne cherchez pas, mon oncle... Ce n'est pas de votre temps..

CÉSAIRE.

Tu crois?

GAUSSIN.

J'en suis sûr. Je l'ai rencontrée chez Déchelette, à un bal masqué... Elle avait un costume étrange, un grand sac de soie bleue, où sa taille ondulait... voilée jusqu'ici... on ne voyait que ses yeux et ses bras... Des yeux!... Des bras!

CÉSAIRE.

Et tu as été pris tout de suite... Le coup de foudre, qué? comme moi, avec Pellicule.

GAUSSIN.

Non, j'avais peur... Trop bizarre, trop de masque... Et ces pendeloques en fer qui se heurtaient sur son front. Quelque chose me criait : « N'y va pas. »

CÉSAIRE.

Et tu y es allé... naturellement.

GAUSSIN.

Je ne sais comment cela s'est fait... Nous avons quitté le bal ensemble, et, à quatre heures du matin, nous étions devant l'hôtel d'étudiants où je demeurais alors, rue Jacob.

CÉSAIRE.

De la rue de Rome au quartier Latin ! Elle a dû trouver la route un peu longue.

GAUSSIN, *s'animant à mesure que ses souvenirs lui reviennent.*

Non, mais l'escalier un peu haut... quatre étages, c'était dur. « Voulez-vous que je vous porte?... » demandai-je en riant. Elle m'enveloppa d'un regard méprisant et tendre, un regard d'expérience qui semblait dire : « Pauvre petit ! » Alors je l'emportai dans mes bras... tout le premier étage d'une haleine.

CÉSAIRE.

Quel souffle !... Ah ! tu es bien de ton Midi, toi !

GAUSSIN.

Le second étage fut plus long, sans agrément ; la belle s'abandonnait, se faisait plus lourde à mesure. Au troisième palier je râlais comme un déménageur de pianos, pendant qu'elle ronronnait chattement, sa tête dans mon cou : « Oh ! m'ami, que c'est bon, qu'on est bien ! » Aux dernières marches, tout tournait, les murs, la rampe, les fenêtres. C'était comme si je montais un escalier de rêve : « Déjà ! » dit-elle en arrivant. Moi j'aurais dit « Enfin !... » si j'avais pu parler... Sans souffle, les deux mains sur ma poitrine qui éclatait...

CÉSAIRE.

Tu sais, petit, c'est toute une leçon d'histoire, cette montée d'escalier.

GAUSSIN.

Oui... j'y ai souvent pensé.

CÉSAIRE.

Et ta dame, qu'en as-tu fait ? Elle n'est pas revenue ?

GAUSSIN.

Si, de loin en loin, comme un oiseau qui entrerait dans une chambre... Je ne sais rien de sa vie, je ne lui ai pas livré la mienne. D'ailleurs, je pense que c'est fini. J'ai quitté l'hôtel de la rue Jacob sans la prévenir, sans dire ma nouvelle adresse.

CÉSAIRE, *marchant très animé.*

Ah ! ces Parisiennes.... Quel attrait, quel montant ! Té, vois-tu, si je n'avais pas aimé ta tante, ma chère Divonne, comme je l'aime, si je ne lui devais pas tant... pauvre ange... Si seulement j'étais venu sans elle ! Car enfin, j'étais bien de force à t'installer à moi tout seul, à te mettre dans tes meubles. Mais elle a de la méfiance, Divonne. Il faut dire que c'est un peu ma faute.. Mes confidences sur Pellicule, tu comprends.

GAUSSIN.

Comment, mon oncle ? Vous lui avez parlé de...

CÉSAIRE.

Bé, oui. Tu sais ce que c'est. Les premiers temps du mariage, on parle trop, on se vante. La femme ne dit rien, mais elle prend des notes ; et puis après elle vous les présente. Crac ! On est bouclé.

DIVONNE, *au dehors.*

Par ici, Irène.

GAUSSIN.

Chut! Voilà ma tante... Pour de bon cette fois.

CÉSAIRE.

Et nous qui sommes là à bavarder! Vite, attrape ça d'un bout. (*Ils prennent la photographie chacun d'un côté et montent tous deux sur une chaise.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, DIVONNE, IRÈNE.

DIVONNE, *apparaissant au fond, chargée de paquets. Irène ne porte rien.*

C'est nous... Bou Diou! quelle villasse que ce Paris! On n'en finit pas plus d'arriver. Il y a de quoi devenir chèvre. (*Regardant autour d'elle.*) Comment! Voilà où vous en êtes... Tout n'est pas encore en place! Mais nous prenons le train dans une heure... La voiture est en bas... Les malles chargées... Hou! les paresseux.

CÉSAIRE, *accrochant le tableau avec Gaussin.*

Gronde pas, Divonne... C'est fait... Tout est déballé. (*Ils descendent de leurs chaises.*)

GAUSSIN.

Bonjour, ma tante.

DIVONNE, *l'embrassant*

Bonjour, garçon. (*Montrant Irène.*) Bé, et celle-là, tu ne l'embrasses pas?

GAUSSIN.

Comment! Mais...

DIVONNE.

Bé, oui, la petite Irène que tu faisais jouer il y a six ans. Elle est grandie, hein! et devenue bravette. Un peu réfréjon, mais ça s'échauffera au bon soleil. (*Gaussin fait un pas. Irène recule. Mouvement de gêne*)

IRÈNE.

Bonjour, monsieur Jean.

DIVONNE.

Et dîner? Avez-vous au moins diné, mes hommes?

CÉSAIRE.

Sur le pouce... en déballant, en accrochant... mais toi, ma Divonne?

DIVONNE.

Oh! nous avons un grand panier. Nous mangerons dans le train. Pas vrai, petite?

IRÈNE.

Je n'ai pas faim, moi. (*A part.*) Merci... un panier comme des paysans.

CÉSAIRE, à *Divonne*.

Viens voir sa chambre, si le lit fait bien.

DIVONNE.

Ah! oui... Et puis, que j'allume sa lampe. J'ai acheté des mèches, du sucre; un tas de choses qui lui manquaient.

GAUSSIN.

Oh ! ma tante...

DIVONNE.

Prends le paquet, Césaire. (*Montrant la caisse au milieu de la pièce.*) Et cette caisse, est-ce que tu vas la laisser là ?

CESAIRE.

Non, ma Divonne, non ; je l'emporte. (*Ils sortent tous deux en traînant la caisse.*)

SCÈNE III

GAUSSIN, IRÈNE.

GAUSSIN, *assis près d'Irène.*

Quelles bonnes gens ! Quels braves cœurs ! Je vous envie d'aller vivre avec eux, là-bas, sous ce beau ciel clair, dans nos myrtes et nos pins de Provence. Cela doit vous faire une grande joie.

IRÈNE.

De la joie... Je ne sais pas.

GAUSSIN.

Vous êtes pourtant née là-bas. Je vous ai fait souvent jouer dans les oseraies du Rhône. Vous rappelez-vous le bateau du père Abrien, nos courses par les îles, et au retour pour monter la côte, la petite mule, Blanquette, avec ses grelots, que je menais par la bride, dans les chemins de lavande et de serpolet ?

IRÈNE.

Ah ! oui, Blanquette... (*Elle rit, puis très sérieuse.*) C'est bien loin tout ça.

GAUSSIN.

Bien loin... Mon Dieu! Quelle vieille dame!... (*Il lui prend les mains qu'elle retire.*)

IRÈNE.

J'ai seize ans et demi, monsieur Jean.

GAUSSIN.

C'est vrai. Seize ans et demi! La cour des grandes. Cela vous ennuie donc de la quitter que vous voilà si triste, si... réfréjon, comme dit ma tante?

IRÈNE.

Je ne suis pas triste, mais j'ai peur.

GAUSSIN.

Peur!

IRÈNE.

Oui, de me trouver bien seule là-bas. Votre mère était si bonne... Elle m'aimait comme sa fille... La maison me semblera grande, maintenant qu'elle n'y est plus.

GAUSSIN.

Je comprends : c'est Divonne qui vous effraye avec son parler brusque et son bonnet de paysanne. Ne vous en défendez pas ; à la maison aussi, on a été longtemps avant de la connaître, avant de l'accepter. Pensez donc : un Gaussin d'Armandy épousant Divonne Abrieu, la fille d'un batelier du Rhône... « Cette femme n'entrera jamais chez moi, » disait mon père, en apprenant le mariage de Césaire. Elle y est entrée pourtant, et, si la maison est encore debout, si mes parents ont eu une fin de vie paisible et sûre, si moi-même j'ai pu continuer mes études, suivre cette carrière de consul de tradition dans notre famille, c'est à Divonne que nous le

devons. Non, voyez-vous, ce qu'il y a de dévouement, d'abnégation, de bonté intelligente sous ce lichen d'artisanne, ce qu'elle a fait de son Césaire, cet enfant, cette tête brûlée, comme elle l'a discipliné, remis dans la voie... Nos vignes mouraient. Elle les a guéries. On dit : « L'invention de Césaire, la submersion des vignobles » Mais c'est elle qui a trouvé cela, et elle a persuadé à ce grand fou, à tout le monde, que c'était lui. Elle est si modeste, si discrète, avec ses dehors bruyants. (*Se levant, allant à la photographie de Châteauneuf et prenant par la main Irène qui se laisse faire et conduire vers le fond.*) Tenez, Irène, approchez-vous... Dans le peu de jour qui nous reste, regardez ce paysage.

IRÈNE, *souriant.*

Oh ! je reconnais... c'est Châteauneuf... La maison est en avant, plantée sur la côte.

GAUSSIN.

Et Divonne ? Vous ne la voyez pas ?... Eh bien ! elle est là, pourtant ; là, derrière, la paysanne au grand cœur, aux mains vaillantes. Et c'est elle qui tient ces pierres debout, par l'effort de sa volonté.

IRÈNE, *très sérieuse.*

Maintenant, je la vois, monsieur Jean, et je vous remercie de me l'avoir montrée.

GAUSSIN.

Vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi votre père vous a confiée à elle ?

IRÈNE.

Oui, et je comprends aussi combien j'étais sotte. Figurez-vous que, tout à l'heure, au parloir, j'étais gênée, j'avais honte auprès d'elle à cause de sa coiffe. Dans la rue, en marchant, je me tenais raide. Mais c'est fini de cette vanité enfantine. Je vous promets de l'aimer autant que j'aimais votre

mère. Et, pour la peine, laissez-moi vous embrasser bien fort, monsieur Jean, comme vous vouliez le faire tout à l'heure. *(Ils s'embrassent.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, CÉSARE, DIVONNE.

DIVONNE, *rentrant avec la lampe allumée, s'arrête sur le seuil de la porte, se retourne vers Césaire qui la suit, et montrant Jean et Irène enlacés.*

Té ! La voilà qui l'embrasse... Quand je disais qu'elle dégèlerait, mademoiselle Réfréjon.

IRÈNE, *joyeusement.*

Oui, c'est fait, Divonne. J'ai mon coup de soleil.

CÉSARE.

Pardi ! C'est dans le sang. Tu es du Midi comme nous autres.

DIVONNE, *posant la lampe sur la table.*

Petit, voilà ta lampe. C'est celle du grand salon. Tu te la rappelles ? Elle est vieille, mais elle est bonne. Ils voulaient m'en faire prendre une dans un magasin, une à double courant d'air. Comme j'ai dit au marchand : « Chez nous ça éteint les lampes, les courants d'air. Ici ça les fait donc marcher ? Bou Diou ! quelle villasse ! » Là, maintenant j'ai fait mon tour, j'ai tout vu. La fenêtre est bien fermée. Son lit est bon. Sa couverture est faite... Il n'y a plus qu'à s'embrasser et à partir.

GAI SSIN.

Mais, ma tante, je vais vous accompagner à la gare.

DIVONNE, *très émue.*

Non, non. Nous t'avons assez dérangé de ton travail. Et puis, merci, si je me mettais à pleurer devant tout le monde ! Je ne veux pas donner la comédie à ces Parisiens. Ils se sont déjà assez moqués de mon petit bonnet.

CÉSAIRE, *haut.*

Oh ! moi, je suis bien sûr de ne pas pleurer. Les séparations, ça me connaît. (*Bas à Gaussin.*) Quand il a fallu me séparer *avé* Pellicule...

DIVONNE, *allant à Gaussin.*

Allons, adieu, embrasse-moi.

GAUSSIN, *s'élançant vers la porte.*

Mais permettez que... Au moins jusqu'en bas, jusqu'à l'escalier.

DIVONNE, *le retenant et l'asseyant à sa table.*

Pas du tout, il faut que je te laisse là, à ta table, bien installé... Tes livres, ta lampe. Attends que je la remonte... C'est comme ça que je veux te voir, quand je penserai à toi ; courageux travailleur, gardé des tentations vilaines de la rue par tous ces souvenirs de notre maison, ces meubles de famille qui te parleront de nous. C'est pour ça que j'ai tenu à ce que tu ne sois plus en garni. Adieu, mon enfant bien-aimé. Écris-nous souvent, de bonnes, de longues lettres. (*A César qui embrasse Gaussin.*) Allons, embrasse-le vite et prends le panier.

IRÈNE.

Non, non. C'est moi qui le porte, le panier ; si, c'est moi. Au revoir, monsieur Jean.

GAUSSIN.

Au revoir, petite Irène.

CÉSAIRE, *penché vers Gaussin.*

Tu sais, petit... si tu as des histoires de femmes, écris-les-moi poste restante.

DIVONNE, *brusquement.*

Césaire, ne l'attendris pas.

CÉSAIRE.

Mais je ne l'attendris pas, je lui donne encore un bon conseil avant de m'en aller. (*Il sort avec Irène. Divonne sort à reculons.*)

DIVONNE, *envoyant un baiser à Gaussin qui s'est retourné.*

Adieu! mon garçon. (*Il fait un mouvement.*) Reste... reste... (*Avec un geste enveloppant.*) Je te regarde... et je t'emporte. Adieu!

SCÈNE V

GAUSSIN, *seul.*

Tout ce que j'aime est parti ; me voilà seul... plus seul qu'auparavant. maintenant que je les ai vus, qu'ils m'ont apporté cette bonne tiédeur de la vie de famille. (*Il se lève, va à la fenêtre et fait des signes, puis il reste immobile un instant.*) Oh! ce Paris... Il fait peur! Tant de monde et personne à soi... (*Allant brusquement à sa table.*) Allons! il n'y a que le travail... Brrr! J'ai froid au cœur. — « Rapports entre les indigènes et les étrangers. Chapitre IV. Des litiges. » — Elle est gentille cette enfant. « Au revoir, monsieur Jean. » Ah! qu'il doit faire bon là-bas, dans les roches... Allons! Allons! (*Il lit et prend des notes. On frappe à la porte du fond. Occupé à feuilleter des livres, il n'entend pas. La porte s'ouvre. Une femme paraît.*)

SCÈNE VI

GAUSSIN, FANNY LEGRAND.

FANNY, *entre et referme, puis s'avance vers Gaussin, lève son voile et d'une voix très douce.*

Bonjour, m'ami.

GAUSSIN

Fanny!

FANNY.

Mais oui, Fanny. Vous vous croyez encore à votre hôtel que vous laissez la clé sur la porte? (*Elle pose la clé sur la table.*)

GAUSSIN.

Comment!... Vous!

FANNY.

..... Vous pensiez que c'était fini, que vous étiez débarrassé de moi? (*Souriant.*) Oh! non... si je ne suis plus venue, c'est... Pardon. Laissez-moi m'asseoir. Les jambes me tremblent... c'est que je savais l'arrivée de vos parents. Je ne voulais pas vous gêner... Mais je guettais tout le temps... Je vous ai vu quitter votre hôtel, vous installer ici... Tout à l'heure j'étais dans la rue... Ils sont passés devant moi en pleurant... J'ai compris qu'ils s'en allaient pour tout de bon, et je suis montée... C'est votre sœur, cette jolie enfant?

GAUSSIN.

Non, La fille d'amis à nous, d'un officier de marine qui nous l'a confiée en s'en allant.

FANNY.

Et cette grande personne avec son fichu clair, sa coiffe provençale? C'est gentil, cette coiffe.

GAUSSIN.

Ma tante Divonne, qui m'a élevé. Elle et son mari, voilà les seuls parents qui me restent.

FANNY.

Et ils sont venus à Paris vous installer?... Vous êtes bien ici.

GAUSSIN.

Oui, pour faire mon stage d'élève consul, pour passer les trois ans réglementaires avant mon départ; je me trouve mieux qu'à l'hôtel.

FANNY *avec intérêt.*

Vous ne partez que dans trois ans?

GAUSSIN.

Dans trois ans.

FANNY.

Et où irez-vous?

GAUSSIN.

Où l'on m'enverra... très loin... Mais, d'ici là, il faut travailler... Je n'ai pas une minute à perdre.

FANNY.

Je comprends, je vous dérange. J'aurais mieux fait d'être plus fière, de ne pas venir... Si vous croyez... Je me le disais bien, tout à l'heure, en montant... Mais je n'ai pas pu...

C'est comme une folie. (*Se levant.*) Alors je vous gêne? Il faut que je m'en aille, n'est-ce pas?

GAUSSIN.

Non. J'ai quelquefois travaillé lorsque vous étiez là.

FANNY.

Merci! Je vais me mettre dans un coin. Je vous regarderai sans dire un mot... Je sais ce que c'est. (*Elle quitte chapeau, manteau, les pose et regardant autour d'elle.*) Ils sont jolis... très jolis ces vieux meubles... Et ce grand paysage que représente-t-il? (*Geste d'atelier.*) Ça a du caractère.

GAUSSIN, *assis et feuilletant un livre.*

Notre maison là-bas, nos champs, nos vignes, et plus loin le Rhône qui les baigne.

FANNY, *très sérieuse.*

On serait bien pour s'aimer là. (*S'approchant du chapeau et apercevant la statue de Sapho, étonnée, inquiète.*) Tiens! vous avez ça, vous?

GAUSSIN.

La Sapho de Caoudal? Oui, c'est joli, n'est-ce pas? (*Elle garde le silence. Il se lève, la rejoint et souriant.*) Tu ne sais pas une chose?

FANNY.

Quoi?

GAUSSIN.

Regarde ça.

FANNY.

Eh bien ?

GAUSSIN.

Je trouve qu'elle a de toi cette Sapho.

FANNY, *négligemment.*

Possible... Je n'aime pas la sculpture, pas plus que ceux qui en font. Les artistes sont des détraqués, des compliqués qui racontent toujours plus de choses qu'il n'y en a. (*Plus bas, tristement, comme à elle-même.*) Ils m'ont fait beaucoup de mal. (*Vivement.*) Allons, allons, travaille, je ne voudrais pas te déranger.

GAUSSIN.

Pourtant, l'art, c'est beau... Rien de tel pour embellir, élargir la vie.

FANNY, *marchant vers lui, son visage tout près du sien.*

Vois-tu, m'ami, ce qui est beau, c'est d'être simple et droit comme toi, d'avoir vingt ans et de bien s'aimer. (*Il s'est un peu retourné, ils sont face à face et se regardent un instant. Mais Fanny brusquement.*) Travaille donc !

GAUSSIN, *lisant.*

« En pareil cas le devoir de consul... »

FANNY, *regardant autour d'elle.*

Oh ! le bon vieux clavecin. (*Elle fait courir ses doigts dessus.*)

GAUSSIN.

Un meuble de famille encore celui-là.

FANNY.

Il n'est pas trop faux pour avoir tant voyagé. (*Fredonnant un vieil air des « Echos de France ».*)

L'autre jour, m'allant promener
J'entendis chanter un berger
Qui disait à sa bergère :
« Ah ! mon mal ne vient que d'aimer
Car vous ne m'aimez guère. »

GAUSSIN.

Comme tu chantes bien ! Tu as été au théâtre ?

FANNY.

Oui, mais pas longtemps... Je m'ennuyais... Ne t'occupe donc pas de moi... Je ferme le piano, puisqu'il te distrait.

GAUSSIN.

Non, non... J'adore la musique en travaillant... Elle m'aide, elle me berce.

FANNY.

Alors, écoute. (*Elle joue une ritournelle.*)

GAUSSIN, *se retournant.*

Mais c'est un air de chez nous... Qui te l'a appris ?

FANNY.

Tu me l'as chanté un soir. Chut ! travaille... (*Chantant.*)

O Magali, ma tant aimado,
Mete la teste au fenestroun.
Esecouto un pau a questo aubado
Di tambourin et di violoun.

Es plén d'estelo aperamoun
 L'auro es toumbado
 Maï lis estélo paliran
 Quand té veiran.

(Pendant cette chanson Gaussin fasciné se lève et, marchant sur la pointe des pieds, remonte la scène, vient se placer derrière Fanny. Tout en chantant sans s'interrompre, elle a suivi des yeux tout son manège. Il se penche sur elle au dernier mot de la chanson.)

FANNY.

Est-ce bien ?

GAUSSIN.

Tu sais donc le provençal ?

FANNY.

Ah ! ce n'est pas difficile ; je t'aime tant ! (Ils s'embrassent. Fanny tressaille sous ce baiser, puis se lève et, s'arrachant brusquement de l'étreinte.) Adieu.

GAUSSIN.

Comment, adieu !

FANNY.

Ah ! oui, j'aime mieux tout de suite... Plus tard, je ne pourrais plus.

GAUSSIN, la retenant, lui prenant les mains.

On t'attend donc chez toi ?

FANNY.

Je t'ai déjà dit que j'étais libre, que j'étais seule chez moi. (Elle hausse les épaules et rit.) Mais, au fait, je n'en ai plus chez moi... Tout vendu, meubles, linges, bibelots... Et c'est toi qui en es cause. (Gaussin fait un signe d'étonnement. Elle

continue tout près de lui, les deux mains sur son épaule.) Oui, toi, m'ami... Depuis que je t'ai connu, ce luxe qui m'entourait m'est devenu odieux... Tu ne m'en disais rien..., tu ne me parlais jamais de mon existence... Mais j'ai compris que c'était cela qui te gênait, qui t'empêchait de m'aimer en plein... Alors je me suis débarrassée de tout et j'étais venue pour te dire : « Me voilà, sans rien, sans personne, veux-tu de moi? » Et puis je n'ai pas osé. *(On frappe à la porte violemment et on appelle.)*

VOIX, *au dehors.*

Fanny! Fanny!... Ouvre-moi...

GAUSSIN.

Comment? Qui se permet?... *(Il va pour ouvrir.)*

FANNY, *le retenant.*

Attends! Je sais ce que c'est; n'y va pas... Un malheureux, un fou, qui s'acharne après moi. Il m'aura vu monter. *(Mouvement de Gaussin.)* Je t'en prie.

LA VOIX, *au dehors, emportée.*

Fanny! *(Sanglotante.)* Fanny!

(Un silence. Une lettre passe sous la porte, et des pas s'éloignent descendant l'escalier. Fanny, après un signe à Gaussin, se baisse, ramasse la lettre, puis joyeuse.)

FANNY.

Il est parti! *(Elle ouvre la lettre, la parcourt et la tend à Gaussin.)* Tiens, quand je te disais que j'étais libre. *(Gaussin hésite à lire. Elle insiste du geste.)*

GAUSSIN, *lisant.*

« Je sais que tu es là... Depuis une heure je suis en bas. Je t'attends, je pleure. »

FANNY, *riant, penchée sur son épaule.*

Que c'est bête un homme qui pleure!... Et la fin, tu vas voir.

GAUSSIN, *lisant.*

« Reviens, je pardonne tout, j'accepte tout... Mais ne pas te perdre, mon Dieu, ne pas te perdre! »

FANNY, *lisant par-dessus l'épaule de Gaussin, le coude sur son épaule et fredonnant.*

« Ne pas te perdre!... » On en ferait une romance.

GAUSSIN, *se retournant.*

Tu as bien tort de te moquer. Cette lettre est horriblement triste. (*Il la lui tend, elle la froisse et la jette à terre.*)

FANNY, *câlme.*

Tu me trouves méchante?... Mais toutes les femmes sont ainsi, vois-tu : elles n'ont d'entrailles que pour leur amour. Et toi, tu es le mien, mon roi, mon tout. (*L'étreignant dans ses bras.*) Ah! si tu voulais... si tu voulais que je reste... que je reste tout à fait ici près de toi. (*Il ne répond pas. Elle continue, tour à tour enjouée, tendre, le caressant des mains, du regard, de la voix.*) D'abord, tu n'es plus à l'hôtel, tu as un ménage maintenant... Il faut quelqu'un pour le tenir... Je serai ta femme, ta servante... Oui, ta servante... On n'est pas fier quand on aime... A deux, la vie n'est pas plus chère... Avec ce que tu dépenses en une fois au restaurant je ferais aller ta maison trois jours. D'abord, tu sais que je suis très forte en cuisine. Tu verras. j'ai un tas de recettes.

GAUSSIN, *riant.*

Dans quoi les ferons-nous, tes petits plats ? Je ne suis pas outillé... Je n'ai rien.

FANNY.

La belle affaire ! Je connais des maisons où l'on trouve, pour pas grand'chose, à prix de fabrique, une batterie de cuisine complète : les quatre casseroles en fer, la cinquième émaillée pour le chocolat du matin... Jamais de cuivre ! c'est trop long à nettoyer... Et la faïence anglaise pour les assiettes ! C'est ça qui est solide et pas cher.

GAUSSIN.

Matin ! Quelle expérience !

FANNY.

Tu veux bien, dis?... Est-ce que ce n'est pas tentant ce que je te propose ? Voir demain, à ton réveil, une bonne petite ménagère, soignée et coquette... sur le pont... les manches retroussées, un grand tablier blanc... C'est gentil, allons !

GAUSSIN.

Mais... oui, c'est gentil.

FANNY.

Et puis, songe donc, si tu tombais malade... Dans ces moments-là, c'est triste d'être seul !... Moi, je ne te quitterais pas d'une seconde... (*Après l'avoir regardé du coin de l'œil.*) Je te veillerais le jour, la nuit... Tu ne m'entendrais pas remuer... Et les tisanes ! Personne ne sait les faire comme moi... On en boit même en bonne santé, par gourmandise. Tu ne réponds pas?... Voyons, qu'est-ce qui te retient ? Tu as peur ?... (*Emphase comique.*) Une chaîne trop dure à briser... Mais, puisque tu dois partir, dans trois ans, quand tu seras consul... Tu es bien sûr de te débarrasser de moi à ce moment là.

GAUSSIN.

Et si je n'en avais plus le courage ?

FANNY.

Comment veux-tu ? Nous y serons préparés depuis longtemps... La brisure se fera toute seule, sans secousse. (*Il s'est assis depuis quelques instants. Elle se penche vers lui, prend sa tête à deux mains.*) Laisse-toi donc aimer, va. C'est si bon et si rare. (*Le sentant qui s'abandonne sous son baiser.*) Tu veux, n'est-ce pas ? Oui, oh ! que je suis contente ! (*Elle s'éloigne toute joyeuse, puis avec ivresse.*) Voyons, voyons, qu'est-ce qui nous manque pour entrer en ménage ?

GAUSSIN.

Oui. Qu'est-ce qui nous manque ?

FANNY, *courant à l'armoire du fond et l'ouvrant.*

Qu'y a-t-il là dedans ? Des verres... des tasses... Ce n'est pas assez... Ah ! un sucrier... Mâtin ! il est majestueux... Une urne funéraire !... Et pas de pince à sucre. Mais c'est la première chose que j'achèterai. N'est-ce pas, m'ami ? On ne peut pas se mettre en ménage sans une pince à sucre.

GAUSSIN, *riant.*

Certainement.

FANNY.

Continuons l'inspection. Qu'est-ce que tu as comme pièces ? D'abord ceci..., puis ta chambre...

GAUSSIN.

Et une cuisine.

FANNY.

Tu as une cuisine !

GAUSSIN.

Oui, dont je voulais faire un débarras.

FANNY.

Tu as une cuisine et tu ne me le disais pas, mais c'est complet!... Allons voir. (*Elle prend la lampe.*) Attends... Avant, il faut nous enfermer. Prends la clé.

GAUSSIN, *joyeux.*

C'est cela, enfermons-nous. (*Ils vont au fond, Gaussin tourne la clé.*)

FANNY, *l'éclairant la lampe haute.*

Encore un tour, m'ami, encore un... Ferme bien... Soyons bien chez nous. (*Elle pousse la porte pour s'assurer de la fermeture.*) Là!... Ça y est.

RIDEAU.

ACTE DEUXIÈME

RESTAURANT CHAMPÊTRE A VILLE-D'AVRAY

Au fond, la porte du jardin, deux montants verts dressés sur un petit escalier de trois marches et réunis par une large enseigne; puis, les étangs qu'on aperçoit derrière une haie. — Des tables rustiques, quelques-unes nappées, le couvert mis. — A gauche, un peu en recul, un arbre de Robinson dans la fourche duquel est un pavillon avec table servie. — A droite, un grand chalet, ouvert, faisant cabinet particulier, glaces et patères.

SCENE PREMIÈRE

FRANCINE, puis DÉCHELETTE et ALICE DORÉ.

(Au lever du rideau deux ou trois tables du jardin sont occupées par des couples. Le grand chalet faisant cabinet particulier est fermé et les stores sont baissés. Le pavillon dans l'arbre laisse voir un monsieur assis devant une table tournant le dos au public, le veston très serré à la taille, avec un petit chapeau de campagne coquet, les cheveux de derrière la tête clairsemés, mais très pommadés, très lissés.)

FRANCINE, essoufflée, chargée d'assiettes, à un monsieur et à une dame qui payent l'addition et vont partir.

Là-bas, *(elle montre le fond)* les étangs et les bois de Ville-d'Avray. Par ici, *(elle montre la droite)* les bois de Marnes. *(Saluant.)* Bonjour, monsieur et madame... Tâchez de ne pas vous perdre. *(Elle rit.)*

UNE VOIX, à droite dans le pavillon.

La bonne !

FRANCINE, *allant vers la droite.*

Voilà!

UNE VOIX, *dans le jardin.*

Francine!

FRANCINE, *faisant un pas à gauche.*

On y va! (*Regardant au fond.*) Allons, bon, encore du monde... Qu'est-ce qu'il y a donc aujourd'hui? C'est pourtant pas dimanche... Oh! ce gueux de printemps!... (*Elle pose ses assiettes et va vers une des tables où on l'a appelée. — Entrent par le fond Déchelette et Alice Doré, toilette voyante très ouverte. — Déchelette, teint hâlé, jaune, barbe noire semée de gris, simplement mis.*)

DÉCHELETTE, *sur la porte du restaurant, à Alice.*

Si nous déjeunions là? C'est peut-être un peu rustique...

ALICE, *doucement, joyeuse.*

Oh! moi, tout me va. Je suis si heureuse d'être à la campagne! (*Ils entrent.*)

DÉCHELETTE.

Vous y allez rarement?

ALICE.

Oui. Je n'ai jamais le temps. On soupe... et on se lève si tard.

FRANCINE, *accourant.*

Monsieur et madame désirent une table dans le jardin?

DÉCHELETTE.

Un cabinet, plutôt. (*Il montre le chalet de droite.*) Tenez, celui-là.

FRANCINE.

Il est pris et retenu... même que je suis assez ennuyée...
Mes autres vont venir, et ceux-là ne s'en vont pas.

DÉCHELETTE, *se tournant à gauche.*

Eh bien ! là-haut, dans l'arbre, le petit pavillon.

FRANCINE.

Il est occupé... voyez. (*Elle montre Caoual tournant toujours le dos, le coude sur la table, la tête dans ses mains.*)

DÉCHELETTE.

Alors, servez-nous dans le jardin. (*A Alice.*) Vous voulez bien, mon enfant ?

ALICE.

Ce que vous voudrez, monsieur.

FRANCINE.

Que servirai-je à monsieur et à madame ?

DÉCHELETTE, *à Alice.*

Commandez.

ALICE.

Ah ! c'est trop fatigant. Vous savez bien mieux que moi.
(*Tandis que Déchelette parle à la bonne, regardant dehors.*)
La jolie vue qu'on a sur les étangs ! Comme cette eau est
claire ! (*Regardant à gauche.*) Ah ! des poules...

DÉCHELETTE, *à la bonne.*

Surtout, qu'on mette un peu d'ail dans les tomates ; je suis
du Midi. (*La bonne s'éloigne.*)

ALICE, *se retournant.*

Vous n'avez pas d'accent.

DÉCHELETTE.

Je l'ai semé sur les routes... Il y a si longtemps que je cours.

ALICE.

Vous êtes peut-être voyageur de commerce ?

DÉCHELETTE, *riant.*

Quelque chose comme cela...

ALICE.

Il ne m'irait guère, ce métier-là... Moi qui aime tant ne pas bouger... Dites donc, monsieur, pendant qu'on fait notre déjeuner, si nous allions voir les poules ?

DÉCHELETTE.

Allons. (*A part*) Elles aiment toutes les poules. Pourquoi ? (*Il s'éloigne par la gauche avec Alice. Ils ont laissé leurs affaires sur la table choisie par eux pour leur déjeuner. Le store du chalet se lève. Gaussin paraît à la fenêtre, et derrière lui Fanny assise, grignotant la fin du dessert.*)

SCÈNE II

GAUSSIN, FANNY, *dans le chalet*, FRANCINE, UN MONSIEUR, *dans l'arbre*, DES COUPLES, *devant des tables.*

GAUSSIN, *à la croisée du chalet, appelant.*

Garçon ! garçon !

FRANCINE, *accourant, une cafetière à la main.*

Eh ! le voilà, le garçon.

GAUSSIN.

Le café, allons !

FRANCINE.

Je l'apporte. (*S'approchant de la fenêtre.*) Monsieur, pstt!... monsieur, est-ce que vous ne vous en irez pas bientôt ?

GAUSSIN, *étonné.*

Pourquoi cela ? •

FRANCINE.

C'est que... je vais vous dire... Ce chalet est réservé... une société qui doit venir... J'aurais pas dû le donner... Si vous restez là, ça va me faire des histoires avec le patron.

FANNY *vient s'accouder au balcon à côté de Gaussin.*

Eh bien ! prenons le café au jardin.

FRANCINE.

Oh ! oui, madame... Je vais vous arranger une petite table... (*A Fanny qui sort.*) Venez voir, tenez, là, dans ce coin. C'est plein de soleil.

FANNY.

Bien. (*A Gaussin.*) Ne lui faisons pas avoir d'ennuis, à cette enfant... Elle est si amusante... Elle rit toujours.

FRANCINE, *versant le café.*

Oh ! moi, il faut que je rie... J'ai une frimousse pour ça... Mais j'ai pas de chance. J'peux pas trouver une place rigolo, à mon idée.

FANNY.

Comment ! on ne rit pas ici ?

FRANCINE.

Oh! malheur... Il n'y a pas plus triste que ces endroits d'amusement... Ceux qui viennent avec leurs dames, ils se font de l'œil et du pied, ils se disent des affaires tout bas... Ceux qui viennent seuls sont d'un noir!... Tenez, il y en a un là-haut, dans l'arbre... Il me fait de la peine... On ne voit que son dos, mais si vous voyiez sa tête!... J'sais pas si c'est l'air de la campagne, mais vrai!... Ce n'est pas encore mon type, cette place-là.

FANNY.

Pourquoi n'en cherchez-vous pas une autre?

FRANCINE.

Mais je n'ai pas le temps de chercher... Il n'y a que moi de garçon ici... Faut que j'sois partout.

TROIS VOIX, à la fois, de divers côtés.

Francine! la bonne! Garçon!

FRANCINE.

Vous les entendez... (*A Gaussin et à Fanny leur montrant la table apprêtée sous la fenêtre du chalet.*) Là, vous êtes servis... Vous serez comme chez vous. (*Courant et riant.*) Voilà! Voilà! (*Elle sort.*)

SCÈNE III

FANNY, GAUSSIN, LE MONSIEUR *dans l'arbre,*
FRANCINE, *allant et venant.*

(*Fanny est déjà assise et se penche pour boire son café, Gaussin en s'asseyant l'embrasse dans le cou.*)

FANNY.

Prends garde.

GAUSSIN

Puisque nous sommes chez nous.

FANNY.

Tu n'as pas honte... Un vieux ménage ?

GAUSSIN.

Oh ! un vieux ménage...

FANNY.

Pense donc ! Il y a un an de notre rencontre au bal chez Déchelette.

GAUSSIN.

Un an ! Comme ça passe.

FANNY.

Te rappelles-tu cette soirée ? Moi, tout m'en est resté, jusqu'aux moindres détails : l'odeur des jasmins dans la véranda où nous étions assis, la valse qui tournait devant nous à travers un réseau de branches vertes, de lianes, et nos premières paroles, à voix basse, pendant que les violons jouaient. « Comment vous appelez-vous ? — Jean. — Jean tout court ? — *(Avec un peu d'accent.)* Jean Gaussin. » *(Riant.)* T'assure tu l'as dit comme ça. « Quel âge ? — Vingt-quatre ans. — Artiste ? — Non, madame. — Ah ! tant mieux. — Et à partir de ce moment, j'aurais voulu te prendre, t'emporter bien loin pour que les autres ne t'aient pas.

GAUSSIN, *riant.*

C'est ce que tu as fait, il me semble. Tu m'as pris et tu m'as bien gardé...

FANNY.

Oh ! pas assez Je te veux encore plus à moi, et voilà pourquoi j'ai eu cette idée de campagne. Vivre tous deux dans

une petite maison, bien perdus, bien seuls... Paris, vois-tu, j'en ai toujours peur... Il y a tant de méchants, tant de gens qui empoisonne le bonheur des autres.

GAUSSIN.

Je crois que là... (*il montre la droite*) notre bonheur sera à l'abri... En plein bois... Cet ancien pavillon de chasse.

FANNY, *tout en buvant son café.*

Et tu verras, je ferai du jardinage... Je suis très forte.

GAUSSIN.

Mais tu sais tout... On dirait que tu as eu dix existences et je n'en connais pas une...'

FANNY.

Que veux-tu? ... Quand on s'aime bien, on n'a le temps de rien se dire. D'abord, ma vie, je ne me la rappelle pas... Elle commence le jour où je t'ai connu... Et il n'y aura plus rien quand tu ne seras plus là. (*Brusquement.*) Alors c'est décidé, nous louons?

GAUSSIN, *gaiement.*

Nous louons.

FANNY.

Vois comme ce sera charmant. En sortant du bureau, tu sautes dans le train, et moi, je vais t'attendre à la gare, avec un grand chapeau de paille et mon ombrelle japonaise... Nous revenons tous deux par le bois, bien serrés, dans les chemins verts... où le soleil s'en va... C'est si joli... des bruits d'oiseaux partout, des petits lapins qui détalent. Et cette bonne odeur de l'été qui vous caresse et vous grise.

GAUSSIN.

Oh! je n'ai pas besoin de l'été. (*Il lui prend la main et veut l'attirer à lui.*)

FANNY.

Non, non, soyons sérieux... Allons chez les Hettéma...

GAUSSIN.

Les Hettéma?... Ah! nos anciens voisins... Oh! je n'y vais pas, moi.

FANNY.

Pourquoi donc ?

GAUSSIN.

Ça me gêne.

FANNY.

Mais nous leur devons une visite... C'est M^{me} Hettéma qui m'a indiqué cette maison... Et puis c'est elle qui doit nous trouver quelqu'un dans le pays, pour nous servir.

VOIX, *dans le jardin.*

Garçon ! Garçon !

FRANCINE.

Voilà... Voilà...

FANNY.

Mais au fait, cette petite, ça lui irait peut-être d'entrer chez nous... Elle cherché une place rigolo... On ne pleure pas chez nous... On ne s'y dispute pas souvent, n'est-ce pas ?

GAUSSIN.

Ils demeurent loin, ces Hettéma ?

FANNY.

A deux pas, au bord de l'étang.

GAUSSIN.

Eh bien, j'aime mieux t'attendre ici.

FANNY.

Pourquoi?

GAUSSIN.

Tu comprends... dans notre situation... ce sont de bons bourgeois... des gens mariés... Pourquoi ris-tu?

FANNY.

Rien, rien... Tu as raison... J'irai sans toi. Seulement fais-moi un petit bout de conduite... Je ne peux plus marcher qu'à ton bras... Tu ne sais pas ce que c'est, pour la femme qui aime, donner le bras, cette chose si simple !... Il y a une joie, une fierté, comme un besoin de montrer son bonheur à tout le monde et de crier à celles qui vous le mangent des yeux : Essayez donc un peu de venir me le prendre...

SCÈNE IV

CAOUDAL, DÉCHELETTE, FRANCINE, ALICE

(Le monsieur qui dans son arbre mangeait silencieux, se redresse, s'étire de dos, puis se retourne et s'étire de face, montrant les moustaches cirées de Caudal.)

CAOUDAL.

Ah ! que c'est bête d'être seul. *(Criant.)* La bonne ! Eh bien, ce dessert ?

FRANCINE, *qui revient.*

On y va, monsieur. *(A Déchelette et à Alice qui rentrent.)* Monsieur et madame sont servis.

CAUDAL, *jette à travers les branches un coup d'œil au-dessous de lui, dans le jardin.*

Je ne me trompe pas... C'est lui... avec une femme... Pas mal la petite. (*Criant.*) Bonjour, Déchelette !

DÉCHELETTE, *cherchant.*

Hein ! Qui est-ce qui m'appelle ?

CAUDAL.

C'est moi, Caoudal, là-haut.

DÉCHELETTE.

Ah ! j'y suis... Je vous vois... Bonjour.

CAUDAL.

Bonjour. Vous êtes à Paris ?

DÉCHELETTE.

Oui, d'hier.

CAUDAL.

Et déjà en compagnie !... Mâtin ! Vous ne perdez pas de temps. (*A Alice.*) Bien l'honneur, mademoiselle... Dites donc, j'ai envie de descendre déjeuner avec vous... Je m'ennuie comme un hibou dans mon arbre.

DÉCHELETTE.

Descendez, cher ami.

CAUDAL, *à la bonne.*

Déménagez-moi ; je vais habiter le rez-de-chaussée.

ALICE, *à Déchelette.*

Nous étions si bien tous les deux... Qu'est-ce que c'est que ce monsieur ?

DÉCHELETTE.

Un homme célèbre... Un sculpteur, décoré, palmé de l'Institut.

ALICE.

C'est donc ça qu'il est si chauve, qu'il marche si raide !

DÉCHELETTE.

N'allez pas le lui dire au moins.

CAUDAL, *après lui avoir serré la main, regardant le décolletage d'Alice.*

C'est frais, ça embaume, une vraie pelouse... C'est pour vous changer de vos femmes de là-bas en peau de maroquin ? (*A la bonne qui vient de descendre de l'arbre en apportant une bouteille entamée et un couvert.*) C'est cela, sur cette table, près de mademoiselle. (*A Alice.*) Vous permettez ?

ALICE.

Certainement, monsieur.

DÉCHELETTE, *à Caoudal, lui montrant une friture qu'on vient d'apporter sur la table.*

Nous commençons.

CAUDAL, *mélancolique.*

Moi, je finis.

DÉCHELETTE, *à Alice.*

Servez-vous donc ! (*A Caoudal.*) Vous venez souvent ici ?

CAUDAL.

Non, un caprice qui m'a pris ce matin. Maria est partie, je suis veuf depuis quinze jours... Ça m'a laissé assez tranquille

dans les premiers temps... Mais aujourd'hui, en entrant à l'atelier, je me suis senti fainéant comme tout... Impossible de travailler... Alors j'ai lâché mon groupe et je suis venu déjeuner à la campagne... Fichue idée quand on est seul! Un peu plus je larmoyais dans ma friture... Ah! c'est bête d'être vieux!... (*Se tournant vers Alice.*) N'est-ce pas, mademoiselle?

ALICE, *tout en mangeant.*

Moi, j'aime mieux les vieux. Ils parlent avec plus de douceur.

DÉCHELETTE.

C'est pour moi que vous dites ça? (*Gaussin rentre par le fond.*)

ALICE.

Je ne vous trouve pas vieux, vous.

SCÈNE V

LES MÊMES, GAUSSIN.

DÉCHELETTE, *apercevant Gaussin.*

Tiens! vous voilà?

GAUSSIN, *le reconnaissant.*

Ah! monsieur Déchelette. (*S'inclinant devant Caoudal.*)
Monsieur Caoudal...

CAOUDAL.

Bonjour, jeune homme.

GAUSSIN, *à Déchelette.*

Depuis quand de retour?

DÉCHELETTE.

D'hier... On va bien, là-bas, à Châteauneuf?

GAUSSIN.

Très bien... Ils sont venus, cet hiver... Césaire, Divonne...

DÉCHELETTE.

Vous allez déjeuner?

GAUSSIN.

Merci, c'est déjà fait.

CAUDAL.

Mettez-vous là tout de même, belle jeunesse, et prenez quelque chose.

FRANCINE.

Eh ben, oui, prenez quelque chose. (*Gaussin commande à la bonne.*)

DÉCHELETTE, à *Gaussin qui s'est assis.*

Vous n'avez pas envie de retourner un peu au pays? Nous irions ensemble..... Je compte finir mon congé dans ma vieille baraque de Châteauneuf-des-Papes, si le mistral l'a laissée encore debout. (*Ils continuent à causer bas.*)

CAUDAL, à *Alice, montrant Gaussin.*

Est-il beau, cet animal-là!

ALICE, *mangeant.*

Oui, monsieur, très beau.

CAUDAL.

Dire que j'ai eu cet âge et que je frisais encore plus que ça.

ALICE, *étouffée, regardant sa tête dénudée.*

Vous frisiez?

CAUDAL.

Oui, petite, je frisais. On ne le croirait pas? Ah! la jeunesse... la jeunesse...

DÉCHELETTE, *souriant.*

Toujours votre marotte?

CAUDAL.

Mon cher, ne riez pas... Tout ce que j'ai, tout ce que je suis..., les médailles, les croix, l'Institut, le tremblement, je le donnerais pour ces cheveux-là et ce teint de soleil. (*Il allume un cigare.*)

DÉCHELETTE, *à Gaussin.*

Vous habitez par ici?

GAUSSIN.

Pas encore, mais bientôt... une petite maison en face, dans les bois de Marnes.

CAUDAL.

J'imagine que vous n'y serez pas seul, hé?

DÉCHELETTE, *vivement.*

J'espère bien que si. Rien n'est plus mauvais pour les jeunes gens. On ne sait jamais pour combien de temps on s'embarque... Puis il faut se séparer, et, quand on a du cœur, c'est atroce.

CAUDAL.

C'est vrai qu'on se quitte toujours...

DÉCHELETTE.

Il n'y a qu'une méthode : la mienne... Pas de lendemain.

ALICE, *tristement*.

Ah !

DÉCHELETTE, *montrant Alice*.

Ainsi, voilà mademoiselle que je vous présente. Je vous dirais bien son nom. mais diable emporte si je me le rappelle !

ALICE.

Alice Doré, monsieur.

DÉCHELETTE.

Eh bien, Alice Doré et moi, nous sommes des amoureux sans lendemain. Et personne ne pleurera. Pas vrai, mon enfant ?

ALICE, *avec un soupir*.

Puisque vous le dites, monsieur.

CAOUDAL, *à Gaussin*.

C'est égal, ne l'écoutez pas, jeune homme. Aimez, si le cœur vous en dit, au risque de souffrir, au risque de pleurer, comme moi tout à l'heure... Aimez, il n'y a que ça de bon dans la vie... Le reste...

ALICE, *à elle-même*.

Que c'est gentil ! Qu'ils disent de belles choses !... Je n'ai jamais entendu parler de l'amour comme ça.

(La bonne se précipite au-devant de Rosa, qui entre par le fond suivie de Potter, et à quelque distance de La Borderie. — Rosa, teint bistré, face dure, quarante-cinq ans. Toilette

très riche, mais disparate, exotique; beaucoup de bijoux. — De Potter, très soigné de tenue, marchant raide, la tête haute, portant le manteau de Rosa, son ombrelle et un petit chien havanais. — La Borderie, déjà marqué, une rosette à la boutonnière, un peu honteux, se glisse le long des tables.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROSA, DE POTTER, LA BORDERIE, FRANCINE.

FRANCINE, *respectueusement à Rosa.*

Par ici, madame, par ici, le chalet... Je vous l'ai gardé... Ah! ah!

ROSA.

Bien, bien, petite. (*Durement à de Potter.*) Passe-moi Bichito et va chercher le coussin dans le canot; tu oublies tout.

DE POTTER, *lui tendant le chien, très doux.*

Voilà, chère amie.

LA BORDERIE, *à de Potter.*

Je vais avec vous, de Potter.

ROSA, *tendre, embrassant Bichito.*

Pauvre chien chéri à sa maîtresse... Tu as chaud... Il t'a secoué... Il est si brutal. (*Elle entre dans le chalet.*)

GAUSSIN, *à Déchelette et à Caoudal.*

Qu'est-ce que c'est que cette dame?

CAOUDAL, *à Déchelette, montrant Gaussin.*

Il ne la connaît pas!... Est-il jeune, hein? (*À Gaussin.*) Rosario Sanchès. Rosa de son nom de fête, Espagnole d'Oran.

ancienne dame des chars à l'Hippodrome, propriétaire du château de Marnes et du musicien de Potter.

GAUSSIN, *stupéfait.*

De Potter... le grand musicien?...

CAOUDAL.

Lui-même.

GAUSSIN.

Mais elle n'est plus jolie, cette Rosa?

CAOUDAL.

Elle ne l'a jamais été.

GAUSSIN.

De l'esprit?

CAOUDAL.

A peu près autant qu'une... perruche espagnole, dont elle a du reste le plumage.

GAUSSIN.

Alors son succès?

CAOUDAL.

Elle le doit à sa cravache, et à sa façon de mener les hommes comme elle menait ses chevaux du cirque... hop!

DE POTTER, *revenant du fond et passant devant eux avec le coussin.*

Tiens, Caoudal... Déchelette... Ça va bien?

ROSA, *du chalet, criant.*

Tatave!

DE POTTER

Voilà, chère amie. (*Un peu gêné, hôtant le pas.*) Je vous quitte. Au revoir. Une affaire...

DÉCHELETTE, *le regardant s'éloigner.*

Pauvre garçon... on la connaît, son affaire...

CAUDAL, *apercevant La Borderie qui se glisse dans les tables.*

Ah ! qu'elle est bonne ! La Borderie est aussi de la bande.

GAUSSIN.

Le poète ? L'auteur du *Livre de l'Amour* ?

CAUDAL.

Parbleu ! Il espère que nous ne le verrons pas. (*Criant.*) La Borderie !

LA BORDERIE, *s'avançant.*

Pardon. Je ne vous avais pas aperçus.

CAUDAL.

Farceur..., avoue donc que tu te cachais.

LA BORDERIE, *sec.*

Pourquoi ?

CAUDAL.

La poésie doit aimer la jeunesse... (*Montrant le chalet.*) Et dame!...

LA BORDERIE, *roulant nerveusement une cigarette.*

Je vis avec les gens de mon âge, mon cher... Je ne suis pas comme toi. (*Montrant Gaussin et Alice.*) Toi, tu oublies trop que tu es un ancêtre.

CAOUDAL, *piqué, se redressant.*

Moi ! Par exemple !

LA BORDERIE.

Médaille de 1850. C'est une date, mon bon.

CAOUDAL, *à Alice, rambrant sa taille à côté de La Borderie.*

Je vous prie de nous regarder, mademoiselle, et de nous dire franchement qui est l'ancêtre de nous deux.

DÉCHELETTE, *à Alice.*

Ne répondez pas, Alice, c'est trop grave.

ALICE, *à demi-voix à Déchelette en émiettant du pain.*

Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Voulez-vous que j'aille porter du pain aux poules ?

DÉCHELETTE.

Allez, mon enfant, allez.

ALICE, *sortant par la droite.*

Petit ! petit !

CAOUDAL, *poursuivant son idée.*

Médaille de 1850... cinquante-cinq ans dans trois mois... Qu'est-ce que cela prouve ? Tant que le cœur reste jeune, sacrebleu ! il chauffe et remonte la carcasse. J'en appelle à mademoiselle. (*Il se retourne et n'apercevant plus Alice.*) Tiens ! Elle n'y est plus. C'est dommage ! Ça m'amusait les yeux de la regarder, c'te bête à bon Dieu. (*Il s'éloigne de la table en cherchant Alice.*)

SCÈNE VII

LES MÈMES, moins ALICE et CAUDAL.

LA BORDERIE, *bas à Déchelette et regardant du côté du chalet.*

Si je pouvais rester avec vous... De Potter m'a amené passer la journée avec Rosa, mais je commence à en avoir assez... Des disputes, des scènes! J'ai bien envie de les planter là.

ROSA, *dans le pavillon.*

C'est ta faute... Je t'avais dit d'écooper le canot. Le bas de ma robe est tout mouillé.

DE POTTER,

Je n'ai pas eu le temps.

ROSA.

Tais-toi... Ne raisonne pas... Tu sais que je n'aime pas cela. Et puis, occupe-toi de la pâtée de Bichito... Pas de croûte, tu sais... Ça lui fait mal.

DE POTTER.

J'y vais, mon amie.

(De Potter passe très raide dans son col empesé et va parler à Francine. Rosa seule dans le chalet s'attife devant la glace, tire de ses poches des petits peignes, du rouge pour les lèvres et se maquille.)

GAUSSIN, *regardant de Potter.*

Comment! c'est là de Potter... Mais je le croyais marié?

DÉCHELETTE.

Oui, marié, des enfants... Il paraît même que sa femme est jolie. Cela ne l'a pas empêché de retourner...

LA BORDERIE, *allumant une cigarette.*

Et vous avez vu comme on le traite.

GAUSSIN.

Il y a longtemps que ça dure ?

DE POTTER, *très froidement derrière eux.*

Vingt ans ! (*Mouvement à la table.*) Oui, il y a vingt ans que, revenant d'Italie après mes trois années de prix de Rome, je suis entré à l'Hippodrome un soir, et que je l'ai vue debout, dans son petit char, au tournant de la piste, m'arrivant dessus le fouet en l'air, avec son casque à huit fers de lance et sa cotte d'écailles d'or... Ah ! si on m'avait dit !... D'abord, ce fut sans importance, on en riait chez moi... puis, la chose devenant sérieuse, on voulait nous séparer. — Essayons du voyage, dit ma mère. Je voyageai, car je sentais le danger, moi aussi, et je voulais fuir. Je revins et je la repris. Alors je me suis laissé marier... La grâce, le charme, la jeunesse... Et, trois mois après, j'abandonnai lâchement le nouveau ménage pour l'ancien. Aussi, quelle folie de vouloir faire de moi un mari et un père !... J'étais né l'amant de Rosa, je le suis resté... Un vice qui vous a pris au bon moment, qui vous tient bien, on ne s'en dépêtre jamais. (*A Gaussin.*) Voilà, jeune homme. (*Il se dirige vers le chalet.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, puis CAUDAL et ALICE.

GAUSSIN.

C'est effrayant.

DÉCHELETTE.

Je connais un pauvre diable qu'un de ces amours de rencontre a mené encore plus bas que de Potter.

CAOUDAL, *qui vient de s'approcher*

Flamant, n'est-ce pas?

DÉCHELETTE.

Tout juste. Vous savez, Caoudal, j'ai idée d'adresser une pétition au ministre de la justice. Faut qu'on lui remette une partie de sa peine, à ce malheureux!

GAUSSIN

Qu'est-ce que c'est que ce Flamant?

DÉCHELETTE.

Un graveur que nous avons connu dans le temps. Amoureux fou d'une femme, il a fait de faux billets de banque pour pouvoir continuer à vivre avec elle.

LA BORDERIE, *à Déchelette.*

Moi, mon cher, je vous préviens que je ne signerai pas votre pétition. Je ne veux accepter aucune solidarité avec ce drôle.

CAOUDAL, *violemment.*

Et moi, Déchelette, je signerai des deux mains.

DÉCHELETTE, *nerveux.*

En effet, je trouve que cinq ans de prison, le nom perdu, la vie détruite, c'est assez payer cher un moment de passion et de folie.

ALICE, *derrière Déchelette, appuyée des deux mains sur son épaule.*

Monsieur, je vous aime bien, vous êtes un brave homme.

DÉCHELETTE.

Pauvre petite! Ça la change.

(*Dans le chalet, Francine vient d'apporter les premiers plats du déjeuner.*)

ROSA.

Et la Borderie? (*Appelant.*) Ohé! le poète!

CAUDAL, *goguenard à la Borderie.*

Tu entends? elle l'appelle... Heureux homme. (*Secouant la main de la Borderie qui s'en va narré.*) Du courage, vieux, du courage!

ROSA, *voyant arriver La Borderie.*

Ah! enfin, vous voilà... on va déjeuner... Tatave, baisse les stores, ça fait mal aux yeux.

FRANCINE, *qui s'en va en riant*

Baisse les stores, Tatave... Non, vrai... il a encore plus à faire que moi, celui-là. (*Le store baissé du chalet, on ne le voit plus. On ne fait que les entendre de temps en temps.*)

SCÈNE IX.

GAUSSIN, DÉCHELETTE, CAUDAL, ALICE DORÉ *sur la scène,*
LA BORDERIE, DE POTTER, ROSA, *dans le chalet.*

DÉCHELETTE.

A propos de Flamant, et la femme qu'est-elle devenue?

CAUDAL.

Sapho! Je n'en sais rien. Je ne l'ai pas vue depuis votre bal de l'an dernier. (*Se retournant vers Gaussin.*) Mais, au fait,

c'est ce jeune homme qui nous en donnera des nouvelles. Ils sont partis ensemble ce soir-là, et, quelque temps après, je les ai rencontrés chez Langlois mangeant des raisins dans la même assiette.

GAUSSIN, *stupéfait*

Moi... Sapho?

CAUDAL.

Eh oui! Sapho... Fanny Legrand, voyons.

ALICE.

Je crois bien. Elle est assez connue.

GAUSSIN, *répétant, très troublé.*

Sapho... Fanny Legrand...

CAUDAL.

Ça dure encore? Hein?

GAUSSIN, *vivement, très ému.*

Non, non! il y a longtemps que c'est fini.

CAUDAL.

Ah!... une jolie fille! Elle était superbe à votre bal, dans sa tunique de Fellah... Mais c'est à dix-huit ans qu'il fallait la voir, quand elle m'a posé ma figure... fine, le front solide, la bouche en arc, des épaules encore un peu maigres, mais cela allait bien à la brûlure de Sapho... Ah! c'est une de celles qu'on n'oublie pas... Ce qu'il y avait, dans cette femme-là, ce qu'on tirait de cette pierre à feu, de ce clavier où ne manquait pas une note... Toute la lyre, comme disait La Borderie.

GAUSSIN, *très ému, la bouche sèche.*

Comment! La Borderie aussi?

CAOUDAL.

Et j'en ai assez souffert... Deux ans que je l'aimais, deux ans que je m'épuisais pour satisfaire à tous ses caprices. Maîtres de chant, de piano, de cheval... Est-ce que je sais? Et quand je l'ai eu bien polie, ciselée, taillée en pierre fine, La Borderie, ce bellâtre astiqueur de rimes, est venu me la prendre chez moi, à la table amie, où il s'asseyait tous les dimanches.

DÉCHELETTE.

Ah! vous avez toujours au cœur cette vieille rancune d'amour?

CAOUDAL.

Toujours. D'ailleurs sa canaillerie ne lui a pas profité... Quel enfer!... Quand on allait chez eux, on la trouvait, un bandeau sur l'œil, lui, la figure sabrée de griffes.

ALICE.

Dame! oui... ça arrive quelquefois.

CAOUDAL.

Mais, le beau, c'est quand il a voulu rompre. Elle s'accrochait, le suivait partout, l'attendait couchée en travers de son paillason... une pitié!.. Et comme fin finale... remerciement à cette jolie fille qui lui avait donné le meilleur de sa jeunesse et de sa beauté, il lui a versé sur la tête un volume de vers haineux, baveux, d'imprécations, de lamentations..., *le Livre de l'Amour*, son plus beau livre, du reste. (*Gaussin écoute, immobile, la tête basse, vibrant à chaque mot.*)

DÉCHELETTE, *d'une voix douce et pleine d'une pitié infinie.*

Quelle atroce chose que ces ruptures! On a vécu des années ensemble. On s'est tout dit, tout donné. On a pris des façons d'être, de parler, même des traits l'un de l'autre. On se

tient de la tête aux pieds. Puis, brusquement, on se separe, on s'arrache... Comment font-ils? Comment a-t-on ce courage?

ALICE.

Oui!

DÉCHELETTE.

Moi, jamais je ne pourrais... Oui, trompé, outragé, sali de ridicule et de boue, la femme pleurerait, me dirait «: Reste!» Je n'em'irais pas... Et voilà pourquoi je tiens à ma devise: Pas de lendemain.

ALICE.

Méchant.

CAOUDAL.

Pas de lendemain... Pas de lendemain!... Vous en parlez à votre aise, mon cher... Il y a des femmes... Sapho, par exemple!... quand elle aime, elle se cramponne... Elle a le goût du ménage; la popote, le métal anglais, le jardinage.

GAUSSIN, *à part.*

Oui, c'est bien elle.

CAOUDAL.

Du reste, pas de chance dans ses installations... Après nous le beau Flamant, le graveur, l'ancien modèle, car elle a toujours eu la folie du talent ou de la beauté.

GAUSSIN, *faisant de grands efforts pour être calme.*

Ce Flamant, dont vous parliez tout à l'heure...

CAOUDAL.

Oui, c'est pour elle qu'il a fait de faux billets de banque. Découvert, coffré presque aussitôt, il fut condamné à dixans...

Elle, son innocence ayant été reconnue et hautement reconnue, elle en fut quitte pour six mois de prévention... Vous rappelez-vous, Déchelette, comme elle était jolie sous son petit bonnet de prison ? Et crâne, pas geignarde, fidèle à son homme jusqu'au bout.

DÉCHELETTE.

Où, je la vois encore, lui envoyant des baisers par-dessus les tricornes des gendames, et criant d'une voix à attendre les pierres : « T'ennuie pas, m'ami... Les beaux jours reviendront... Nous nous aimerons encore. »

GAUSSIN, à lui-même.

M'ami ! M'ami !

CAUDAL.

Depuis, tout à fait lancée, elle a pris le monde des artistes en horreur et j'ai passé bien du temps sans entendre parler d'elle, jusqu'au jour où je l'ai retrouvée chez vous avec ce beau garçon. Je me suis dit : « Voilà ma Sapho repincée ! » Mais ça n'a pas duré ; je vois... Elle sera peut-être retournée chez son père, Legrand, le cocher... Ah ! elle est partie de bas, la pauvre fille !

GOUSSIN, éccœuré, furieux.

Mais c'est du poison qu'on me donne à boire ici... *(Il jette son verre et se lève)*.

CAUDAL.

Qu'est-ce qui lui prend ? Il est toqué...

ALICE.

Ce n'est pourtant pas un artiste.

DÉCHELETTE.

Qu'est-ce que vous avez, Gaussin ?

GAUSSIN.

J'ai... J'ai que je vous ai menti, que cette femme dont vous parlez... oui, depuis un an, je vis avec ça... Sans le savoir, par exemple. (*Avec rage.*) Sapho! Sapho! Ah! je vais joliment balayer toute cette infamie.

CAUDAL.

Voyons, voyons, jeune homme... Vous n'allez pas la punir de ma maladresse... J'ai parlé un peu trop librement devant vous... Mais c'est du passé tout cela.

GAUSSIN.

M'ami! M'ami... Le même nom, la même caresse que pour moi, à ce Flamant, à ce misérable!...

CAUDAL.

Mais enfin, avez-vous quelque chose à lui reprocher, vous, personnellement? Si vous ne connaissez rien de sa vie, c'est que vous ne l'avez pas voulu. Maintenant, que ses amants soient trop célèbres, que vous souffriez de voir leurs portraits à toutes les vitrines... ben quoi! ça prouve qu'elle avait du goût. Ah! je vous trouve bien sévère, bien jeune...

DÉCHELETTE, *se levant.*

Ce n'est pas cela qu'il faut lui dire, Caoudal... Il faut lui dire que s'il ne s'en va pas maintenant, après tout ce qu'il vient d'apprendre, il ne s'en ira jamais... Ces choses-là, quand elles ne tuent pas l'amour, elles l'exaltent, le fortifient, en font un martyr à deux qui ne finit pas. Il voulait partir, laissez-le... Il n'aura pas une occasion meilleure d'échapper au sort de de Potter... C'est ce qui l'attendait avec Sapho. (*Brouhaha dans l'intérieur du chalet.*) Tenez, écoutez-les, là dedans.

DE POTTER, *sortant du chalet, le chapeau sur la tête, agitant sa canne.*

Je n'en veux plus. C'est fini.

ROSA, *sur la porte du chalet et se penchant au dehors.*
Va donc voir chez ta femme si j'y suis...

DE POTTER.

Ma femme!

FRANCINE, *accourant.*

Ah! veine! un petit attrapage...

LA BORDERIE, *essayant de le retenir.*

Voyons, voyons, de Potter...

DE POTTER.

Non, non, je m'en vais! (*Il s'éloigne.*)

CAUDAL.

Faux départ, mon bonhomme.

DÉCHELETTE.

Il ne peut plus s'en aller, c'est trop tard!. (*A Gaussin.*)
Pour vous, mon fils, il serait encore temps.

GAUSSIN.

Oui, oui, vous avez raison... Tout est fini entre elle et moi... Je ne veux plus la voir... Elle peut retourner chez nous, je n'y serai plus... Adieu, Déchelette.

CAUDAL.

Sans rancune, jeune homme?

GAUSSIN, *rageusement.*

Comment donc! mais jje [vous remercie, au contraire. (*Il sort très vite.*)

SCÈNE X

DÉCHELETTE, CAUDAL, ALICE, ROSA, LA BORDERIE,
FRANCINE, puis DE POTTER.

LA BORDERIE.

Voyons, Rosa, voyons.

ROSA.

Laissez-moi... Laissez-moi...

LA BORDERIE.

Quelle journée !

ROSA, *embrassant Bichito.*

Pauvre chéri ! Il n'y a que toi... Embrassez votre belle maîtresse...

LA BORDERIE, *à Rosa qui s'est assise.*

Il vous reviendra, votre Tatave... Il vous reviendra.

ROSA, *changeant de ton.*

Si vous croyez que j'en doute ! (*Apparition de de Potter.*)
Tenez, le voilà, ça n'a pas été long.

(*De Potter s'avance, très raide, très droit, énergique et sans dire un mot va s'asseoir à côté de Rosa, son chapeau sur la tête sa canne entre les jambes. Rosa, silencieuse comme lui, le regarde du coin de l'œil et lève les épaules. La Borderie pendant ce temps a rejoint Déchelette, Caudal et Alice qui regardent de loin la scène muette de réconciliation.*)

DÉCHELETTE, *qui a suivi des yeux le manège de de Potter.*

Décidément, mon système est encore le meilleur. (*Triant.*)
L'addition !

CAUDAL.

Vous partez?

DÉCHELETTE.

C'est l'heure du train.

ALICE.

Déjà!

DÉCHELETTE.

Oui. C'est fini. On ferme.

ALICE, très timidement à Déchelette.

Monsieur, voulez-vous être bien gentil? Finissons cette journée ensemble... Vous êtes si bon. Je n'ai jamais été si heureuse.

DÉCHELETTE, hésitant.

C'est que... c'est complètement contraire à mes principes...

CAUDAL.

Mais si, mais si, il veut bien... et j'en suis... J'ai besoin de m'égayer un peu... Nous cueillerons des cèpes dans le bois, puis dîner à Saint-Cloud, et retour le soir par le bateau... La noce, quoi!

ALICE.

Ah! le bateau... quelle chance!

CAUDAL.

Vrai! elle n'est pas difficile à nourrir.

(Pendant ces derniers mots, Fanny est entrée avec un paquet

de grandes fleurs sur les bras et va droit à la table où elle a pris le café avec Gaussin.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, FANNY.

FANNY, *entrant.*

Comment ! Il n'est plus là ! Où est-il passé ?

CAOUDAL, *l'apercevant.*

Tiens, Sapho !

FANNY.

Caoudal !

LÀ BORDERIE.

Bonjour, Sapho !

FANNY.

La Borderie !

CAOUDAL.

Quoi donc ? on ne reconnaît plus les amis ?

FANNY.

Bonjour (*Bas.*) Les a-t-il vus ?... Leur a-t-il parlé ?

CAOUDAL.

Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

FANNY.

Rien, tu vois ; je me promène.

LA BORDERIE.

Toute seule ?

FANNY.

Mais oui. Toute seule.

CAOUDAL.

C'est comme moi. Tu étais veuve, tu es venue faire dire un bout de l'an aux étangs de Ville-d'Avray... On a tant de souvenirs enterrés par tous ces bois !

FANNY

Caoudal, écoute donc. Non, non, rien, merci. (*A part.*) Ils m'en veulent trop, tous; ils ne me diraient rien.

DÉCHELETTE.

C'est vrai qu'elle est étonnante cette Sapho ! Je ne l'avais pas vue depuis la nuit de mon bal; elle est rajeunie de dix ans.

LA BORDERIE.

Ça se gagne, la jeunesse, en fréquentant les petits jeunes.

CAOUDAL, à *Fanny*.

Mais qu'est-ce que tu cherches ? On dirait que tu as perdu quelque chose,

ALICE.

Il faudrait lui dire que son monsieur est parti.

CAOUDAL.

Laissez-la donc cuire un peu dans sa fièvre... Qu'elle sache à son tour comme c'est bon d'être lâché.

FANNY, *à la bonne.*

Mais il vous a dit qu'il allait revenir ?

FRANCINE.

Non, madame ; il a payé sa note et s'en est allé vers la gare, vite, comme quelqu'un qui aurait peur de manquer le train.

FANNY.

Et il ne vous a rien laissé pour moi ?

FRANCINE.

Rien de rien. Maintenant, peut-être qu'à ces messieurs...

FANNY.

Ah ! il leur a parlé ?

FRANCINE.

Ils ont causé tout le temps ensemble, même qu'il avait l'air bien en colère.

FANNY.

En colère... Je comprends alors. Ah ! les lâches ! les lâches !

CAOUDAL.

A qui en as-tu ?

FANNY.

A vous tous, et vous savez bien pourquoi. Mon bonheur vous a fait envie ; cet enfant qui m'aimait, vous vous êtes vantés, vous avez fait les beaux devant lui ; vous lui avez dit mon nom... Sapho, un nom de fête écrit sur toutes les glaces des restaurants, et toujours souligné de quelque ordure... Ne mentez pas, vous lui avez tout dit !

CAUDAL.

Je te jure, mon enfant, que je ne savais pas...

FANNY, *enragée*.

Parce que je t'ai quitté, voilà comme tu te venges!... Qu'est-ce tu veux? Je te trouvais laid, démoli; mais regarde-toi donc, vieux jeune premier.

LA BORDERIE.

Attrape, mon oncle.

FANNY.

Et toi, vipère, toi, tu ne m'as pas fait assez de mal? Il t'en restait donc encore de ton venin de mauvais poète?... *Le Livre de l'Amour*, trois francs cinquante chez Lemerre. Voilà l'auteur.

ROSA.

Tu es servi.

FANNY.

C'est comme celle-là....

ROSA.

Moi!

FANNY.

Jalouse de tout ce qui est jeune, de tout ce qui est beau, de tout ce qu'elle n'a jamais eu. Ah! tu peux la maquiller, ta peau de grosse orange; tu peux la parfumer pour deux, toi et ton Bichito qui empeste.

ROSA.

Mais je n'ai rien dit, voyons.

FANNY.

Toi ou les autres... vous avez parlé, vous l'avez fait fuir... cet amour qui était ma vie, que je cachais, comme un trésor, tout au fond de mon cœur... Ah! tas de sales bêtes... (*Elle vient tomber sur une chaise, la tête enfoncée dans ses bras, sur une table.*)

ROSA.

Voyons! voyons! Je parie qu'il n'est pas bien loin, ton innocent. Et puis, tu es jeune, toi... Celui-là parti...

FANNY.

C'est celui-là que j'aimais.

CAOUDAL.

Ah! cette Sapho, toujours la même.

FANNY.

Tu te trompes, mon cher, plus la même du tout, ta Sapho! Tu m'avais donné ce nom de passion, de folie; cherche m'en un autre, parrain, et cherche-le-moi bien de maintenant, cynique et dur, pas un nom d'amour surtout, finie la mythologie... Je ne veux plus aimer; je jure de...

CAOUDAL, *lui montrant Gaussin.*

Ne jure pas et regarde.

FANNY, *s'élançant*

Ah! m'ami...

CAOUDAL.

Couic! Dans le sac, le petit jeune homme.

LA BORDERIE.

Tu la connais, cette histoire-là.

DE POTTER.

Je te crois. C'est la mienne.

DÉCHELETTE.

Et l'exemple n'a servi à rien, comme toujours.

RIDEAU.

ACTE TROISIÈME

L'INTÉRIEUR DE JEAN GAUSSIN ET DE FANNY LEGRAND

A LA CAMPAGNE DANS LES BOIS DE MARNES

Une grande pièce faisant partie d'un ancien rendez-vous de chasse; à droite, large et haute cheminée. — Le mobilier du premier acte, la vieille armoire à panneaux peints, la table de travail, divan. — Porte vitrée au fond; de chaque côté, une large et haute fenêtre à petits carreaux. — Rideaux d'andrinople rouge, croisés et relevés. — Après la porte un petit perron sur un jardinet séparé du bois par une barrière très basse.

SCÈNE PREMIÈRE

FANNY, GAUSSIN, LE PETIT JOSEPH, FRANCINE.

(*Fanny, toilette de campagne. Gaussin, en chapeau de paille et en vareuse étendu tout de son long sur le divan, à moitié somnolent, tient à la main un livre qu'il ne lit pas. Le petit garçon endimanché d'un complet de la « Belle Jardinière », joue avec un doigt sur le piano: « Allons, chasseur, vite en campagne! »*)

FANNY, devant un grand panier de provisions, à Francine.

Francine, vous avez bien tout mis dans le panier?

FRANCINE, assise.

Je crois que oui, regardez.

FANNY.

Les cannes à pêche sont là... Où est la boîte d'hameçons

FRANCINE, *sans bouger.*

Devant vous sur la table.

FANNY.

Ah ! oui. (*Elle met la boîte d'hameçons dans le panier et souriant à Francine.*) Eh bien, ma fille, vous ne vous plaindrez pas que votre nouvelle place est fatigante ?

FRANCINE.

Dame ! Je me repose pour tout le temps que j'ai trimé.

FANNY.

Et puis, c'est rigolo, ici.

FRANCINE.

Ah ! rigolo !... S'il n'y avait que madame !... Mais monsieur est d'un noir...

FANNY, *qui a fermé le panier.*

Bien, bien. Allez toujours porter ceci sous le hangar, si ce n'est pas trop vous demander... (*Pendant que Francine s'éloigne, Fanny passe derrière Gaussin, et penchée sur lui.*) Tout de suite, à quoi penses-tu ?

GAUSSIN.

Moi, à rien.

FANNY.

Je n'aime pas quand tu rumines tout seul comme ça. (*Lui soufflant gentiment sur le front.*) Frrr ! voilà. C'est parti. (*Elle va au fond.*)

GAUSSIN, *appelant.*

Joseph ! (*L'enfant s'interrompt et se retourne, la tête basse, farouche, impatient.*) Joseph, viens ici :

FANNY, *à l'enfant avec douceur.*

Va donc, puisqu'il t'appelle...

JOSEPH, *bas à Fanny.*

J' l'aime pas... I va me gronder... I gronde toujours.

FANNY.

Viens avec moi.

JOSEPH.

Oh! avec toi, ménine, je veux ben.

FANNY, *le conduisant par la main à Gaussin.*

Il est gentil, n'est-ce pas, notre petit d'adoption? Il n'y a qu'un mois que nous l'avons, et on l'aime comme si c'était à nous... Tu regardes son costume... Vingt-cinq francs à la « Belle-Jardinière ». Ça n'est pas cher.

GAUSSIN.

Non, je regarde ses poches. (*A Joseph, en lui montrant ses poches qui sont énormes.*) Qu'est-ce qu'il y a là dedans?

JOSEPH.

Il y a ren.

FANNY, *riant.*

Y a ren.

GAUSSIN, *retirant des objets qu'il nomme à mesure.*

Des pommes de terre, une betterave, des carottes.

JOSEPH.

C'est pas moi.

GAUSSIN.

Tu as encore maraudé dans les champs... Sais-tu comment ça s'appelle ce que tu as fait là, espèce de petit sauvage ? Réponds, voyons !

JOSEPH.

Chez nous, on disions : faire sa denraie.

FANNY, *éclatant de rire.*

Il est amusant avec sa denrée.

GAUSSIN.

Ah ! vraiment... faire sa denraie ? Eh bien, nous, nous appelons ça : voler.

JOSEPH.

Voler !... J'sais pas ce que c'est.

GAUSSIN.

Les gendarmes te l'apprendront.

JOSEPH, *souriant.*

Ah ! les gendarmes... J'vas pus vite que leu chevaux.

FANNY.

Mais, laisse-le donc... Il a été élevé au fond des bois dans une hutte de charbonnage... Nous l'apprivoiserons peu à peu. Allons, embrasse-le...

JOSEPH, *se jetant dans les bras de Fanny.*

J'aime mieux toi, ménine.

GAUSSIN.

Ménine !... Qu'est-ce qu'il veut dire avec sa ménine ?

FANNY.

Sa grand'mère ; tu sais bien, la première nuit que nous l'avions, il pleurait tout seul dans son petit lit près du nôtre : « Guerlaude mi, ménine, guerlaude mi, ménine. » A la fin nous avons compris que le pauvre petit appelait sa grand-mère morte, et lui demandait de le bercer, de le guerlauder, Tu l'aimais bien, chéri, ta ménine ?

JOSEPH.

Oh ! oui... Elle me donnions tout ce qu'elle avait... Nous faisons toujours notre denraie ensemble, dans les champs, dans les bois. Une fois les forestiers nous ont donné une chasse... Oh ! mais une chasse... Oh ! oui, je l'aimions ben, la bonne grand'mère. Quand j'avions mal un pso...

GAUSSIN, *étonné.*

Un pso ?

FANNY.

Un peu, voyons.

JOSEPH.

A mettait sa main d'sus mon mal, je guérissions tout de suite. (*Se tournant vers Fanny dont il prend la main qu'il frôle contre sa joue.*) T'es comme grand'mère, toi ; mais t'as la main pus douce.

FANNY, *poussant Joseph dans les bras de Gaussin.*

On ne peut pas résister à ça.

GAUSSIN, *songeur, regardant l'enfant qu'il tient devant lui.*

A qui ressemble-t-il ? Qui es-tu ? D'où viens-tu ? (*Après un silence, le repoussant.*) Ah ! tiens, va-t'en...

JOSEPH, *bas.*

Eh ben ! et ma denraie ? C'est pus moi qui l'a volée, alors ;

c'est eux ! (*Il retourne au piano et reprend son : « Allons, chasseur, vite en campagne ! »*)

FANNY, *roulant une cigarette.*

Quelle heure est-il ? (*Jetant les yeux sur un vieux coucou pendu dans un coin.*) Deux heures. Les Hettéma seront bientôt là.

GAUSSIN.

Les Hettéma... Ils viennent donc ?

FANNY.

Mais oui... nous avons organisé une grande partie de pêche sur l'étang. Est-ce que cela t'ennuie d'être avec eux ?

GAUSSIN.

Non.

FANNY, *se rapprochant.*

Ils ne sont pas forts, mais ce sont de bonnes gens... Et puis, enfin, il faut bien voir quelqu'un.

GAUSSIN.

Tu as raison, seulement...

FANNY.

Quoi ?

GAUSSIN.

Une chose m'ennuie : ils nous croient mariés légitimement comme eux... Il faudrait les prévenir.

FANNY, *riant et lui prenant la tête.*

Pauvre chéri ! Il n'y a que toi pour des naïvetés pareilles... Ils le savent bien, va, que nous ne sommes pas mariés. Et puis, qu'est-ce que ça peut leur faire ?

GAUSSIN.

Comment? Est-ce qu'ils ne le seraient pas, eux?...

FANNY.

Mariés? Oh! si... on ne peut mieux mariés... M^{me} Hettéma est une des gloires du quartier Latin d'il y a vingt ans... Oui, mon petit, dans les provinces les plus reculées, des générations d'avocats, de parfaits notaires, parlent encore de cette bonne fille qu'on appelait Pellicule.

GAUSSIN.

Comment! Pellicule?

FANNY.

Tu vois, tu la connais, toi aussi.

GAUSSIN.

Oui, de réputation. (*A part, levant les bras au ciel.*) Ah! mon oncle. (*Haut.*) Ainsi, cette M^{me} Hettéma si pimpêche, pour qui les romances ne sont jamais assez sentimentales, ni les mots assez distingués...

FANNY.

Parfaitement...

GAUSSIN.

Et lui, si tranquille, si sûr de son bien-être!

FANNY

Il n'est pas jaloux du passé, celui-là. Il n'est pas comme toi. Il ne se ronge pas.

GAUSSIN, *sombre.*

Ah! non... (*Irrité, s'adressant au petit Joseph qui continue*

toujours à jouer son air.) Mais tais-toi donc ! Il est insupportable ce gamin, avec son tapotement.

FANNY.

Va jouer au jardin, Joseph.

JOSEPH.

Oui, ménine. *(Il se sauve après avoir pris sa denrée.)*

SCÈNE II

FANNY, GAUSSIN.

FANNY.

Tu es trop dur pour cet enfant, qu'est-ce qu'il t'a fait ? Tu ne l'aimes donc pas ?

GAUSSIN, *se levant brusquement.*

Eh bien non ! Il me vient toute sorte d'idées sur lui.

FANNY.

Lesquelles ?

GAUSSIN.

On ne connaît pas sa mère, et par moments je me figure...

FANNY

Moi ? T'es bête, je te l'aurais dit ; tu sais bien que je n'aime pas mentir... Ne recommence donc pas à te dévorer pour des niaiseries.

GAUSSIN.

C'est si drôle, cette adoption, ce petit Morvandiau que tu nous mets sur les bras.

FANNY.

Tu sais pourtant dans quelles circonstances nous l'avons pris, je te l'ai racontée vingt fois cette histoire. On l'élevait au Morvan, chez sa grand'mère. Elle meurt. Des mariniers ramènent le petit pour le remettre à ses parents. Mais plus personne. La mère morte et le père... parti... on ne sait où... voilà le pauvre enfant sans pain ni vêtements à la rue. Je t'ai demandé : « Si nous le prenions avec nous ? » Tu as consenti et maintenant...

GAUSSIN.

C'est que ce sera pour toi une lourde charge dans la vie, ma pauvre fille... Quelle complication quand je serai parti !

FANNY.

Tu te trompes, Jean ; ce sera quelqu'un à qui parler de toi, un compagnon pour ma solitude, un but à mon existence si dure quand je ne t'aurai plus... Cet enfant fera de moi une mère et moi je ferai de lui un homme : je lui apprendrai à connaître la vie, à ne jamais mentir et à se garder de l'amour... à moins qu'il ne rencontre une Fanny (*souriant*) s'il en reste encore. Allons, méchant, tu nous feras donc toujours souffrir de ta jalousie ? Épargne-nous, je t'en prie. On s'épuise à la fin. (*Penchée sur lui.*) Puisque c'est mort tout ça, que je n'aime que toi, qu'il n'y a plus que toi au monde...

GAUSSIN, *lui prenant les mains et la regardant dans les yeux.*

S'il était mort, comme tu le dis, tout ce passé, tu ne le garderais pas précieusement sous clef. (*Mouvement de Fanny.*) Oui, là... dans l'armoire.

FANNY.

Tu sais donc ?

GAUSSIN.

Ces lettres, ces portraits...

FANNY, *après un combat, résolument.*

Si je les brûle devant toi, me croiras-tu après ?

GAUSSIN.

Je t'en défie... Tu y tiens trop...

FANNY.

Tu m'en défies ? Tu vas voir... (*Elle court à l'armoire, en retire un coffret de laque et revient vers Jean.*) Tiens ! déchire, brûle, c'est à toi ! (*Comme il hésite et regarde sans y toucher, elle court à la cheminée et dit.*) Allons, donne que je jette tout ça au feu !

GAUSSIN.

Non ! attends. (*Plus bas, comme honteux.*) Je voudrais... je voudrais lire.

FANNY, *près de lui.*

Pourquoi ? Tu vas te faire mal, encore.

GAUSSIN.

Pas plus de mal que lorsque je les rencontre ceux qui ont écrit toutes ces pages enflammées... Tu ne sais pas les rages qui me prennent, les envies de sauter dessus, de leur manger la figure en pleine rue.

FANNY.

Comme tu nous rends malheureux !

GAUSSIN.

Oh ! oui, bien malheureux... Mais comment faire ? Je ne peux pas.... Je ne peux pas.... Si je te disais.... Dans tes phrases, dans tes gestes, je retrouve quelque chose de tous ces hommes que tu as aimés... Quand tu parles d'art, de sculp-

ture, avec ton joli petit coup de pouce : Caoudal. Tu fumes : La Borderie et son éternelle cigarette.

FANNY.

Voyons, voyons, sois raisonnable.

GAUSSIN.

Laisse-moi, je veux lire. (*Haut, avec une ironie déchirante.*)
Mâtin, quelle passion ! Quel est donc cet enragé ? Ah ! le poète... Voilà des vers :

Pour animer le marbre orgueilleux de ton corps,
O Sapho, j'ai donné tout le sang de mes veines.

(*Parlé.*) Phraseur, va.

FANNY, *lui prenant la main.*

Tu as raison, il n'y a rien sous cette belle musique.

GAUSSIN.

Alors, pourquoi ? pourquoi ?

FANNY.

J'étais si jeune, je ne savais pas.

GAUSSIN, *lisant une autre lettre.*

Mais, enfin, dans quel but as-tu gardé ces lettres ?

FANNY.

Mon Dieu, je n'en sais rien... Peut-être la signature.

GAUSSIN.

C'est vrai... Tous connus, tous célèbres. Une collection d'autographes!... (*Tirant un paquet de lettres du coffret.*) Ah ! ah ! voilà Caoudal maintenant. Ton parrain, celui qui t'a donné ton nom de Sapho. Un joli cadeau qu'il t'a fait là...

Sapho ! un nom qui à force de rouler des siècles s'est en-crassé de légendes immondes et, d'un nom de déesse, est devenu... D'abord, tu sais, il est affreux son bronze de Sapho.

FANNY.

Mais oui, ça ne se tient pas. Donne, donne.

GAUSSIN, *lisant les lèvres tremblantes, puis avec un grand sanglot.*

« Je t'aime comme jamais je n'ai aimé une autre femme. »
Mais qu'est-ce qu'ils avaient donc tous pour être après toi
comme ça ?

FANNY.

Finis, je t'en prie.

GAUSSIN.

Ah ! ah ! un portrait... Qui est-ce ? Jeune, beau... Flamant
le faussaire, n'est-ce pas ?... Je m'en doutais... Et voilà ses
lettres.

FANNY.

Ne lis pas, ne lis pas, va.

GAUSSIN.

Laisse, laisse (*Lisant tout haut.*) « Tu es bonne d'être venue,
ma Fanny... Comme tu étais jolie, en face de mon vêtement
de prisonnier, dont j'avais si grande honte. » (*Haut.*) Mais
c'est de sa prison qu'il t'a écrit cela, et il n'y a pas longtemps.
Tu as donc continué à le voir ?

FANNY.

De loin en loin... par charité...

GAUSSIN.

Même depuis que nous nous connaissons ?

FANNY.

Oui, une fois, une seule, au parloir... On ne les voit que là.

GAUSSIN, *ironique.*

Ah ! tu es une bonne fille... Enfin, il n'était pas célèbre, celui-là. Ce n'est pas pour la signature que tu as gardé ces souvenirs ?

FANNY.

Donne, donne. (*Elle prend la lettre et la jette au feu.*)

GAUSSIN, *lui tendant la photographie.*

Et le portrait ?

FANNY, *suppliante.*

Le portrait aussi ? Tu veux ?

GAUSSIN.

Et toi ? Tu l'aimes donc toujours ?

FANNY.

Non, puisque je t'aime... Mais ce malheureux m'a donné plus que sa vie, son honneur. Il m'a adorée jusqu'à la folie, jusqu'au crime... Il me semble que c'est une lâcheté que tu me fais commettre.

GAUSSIN.

Garde alors...

FANNY, *fébrilement.*

Tiens ! (*Elle déchire le portrait avec rage et le jette au feu.*)
Et à présent, tu ne seras plus jaloux, tu ne me tortureras plus de ces choses ?...

GAUSSIN.

Non, plus jamais... C'était ça, vois-tu, qui m'étouffait... Tout le jour, là-bas, à Paris, j'y pensais, je te voyais fouillant ce coffre, relisant ces lettres... Ah !

FANNY.

Mais puisqu'il n'y a que toi dans mon cœur... Et de ce vilain passé il ne reste plus que des cendres.

GAUSSIN.

Oui, je te crois, je suis guéri, je t'aime ! *(Ils sont debout s'étreignant ; à la porte de la cuisine apparaît Francine.)*

SCÈNE III

LES MÊMES, FRANCINE

FRANCINE.

Madame.

FANNY.

Quoi donc ? *(Gestes de Francine.)* Parlez.

FRANCINE.

Il est là.

FANNY.

Ah ! *(Brusquement.)* Bien, très bien. J'y vais. *(Francine sort.)*

SCÈNE IV

FANNY, GAUSSIN

GAUSSIN.

Qui est là ? Où vas-tu ?

FANNY.

Attends... Ce n'est rien... Je te dirai.

GAUSSIN, *terrible*.

Non, non, tout de suite, je veux... savoir... je veux...

FANNY.

Ah ! tu vois bien que tu n'es pas guéri. Quelle mauvaise pensée te vient encore ? C'est mon père qui est là...

GAUSSIN.

Ton père ?

FANNY.

Oui, papa Legrand, le cocher, qui vient voir sa fille. Je n'ai pas pu l'empêcher. Il est à pied, sans le sou, plus très jeune avec ça...

GAUSSIN.

Où est-il ?

FANNY.

Dans le jardin.

GAUSSIN.

Va le voir, va lui parler.

FANNY.

Tu ne veux pas qu'il entre ?

GAUSSIN.

Mais c'est que...

FANNY.

Oh ! tu ne le gêneras pas...

GAUSSIN.

C'est moi qui serai gêné.

FANNY.

Pourquoi ?

GAUSSIN, *bas, amèrement.*

Au fait, oui, pourquoi?... Il fait partie du ménage... (*Haut.*)
Va le chercher.

FANNY.

Oh ! que tu es bon ! Je t'adore. (*Appelant.*) Papa ! papa !

(*Entre le père Legrand dans sa vieille lévite de cocher de grande remise, aux boutons de métal arrachés, avec ses cheveux blancs de Polichinelle ; sur sa face rose et tuméfiée, des airs de pochard majestueux et son fouet à la main qu'il porte comme un cierge.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, LE PÈRE LEGRAND, puis FRANCINE.

LE PÈRE LEGRAND, *à sa fille.*

Bonjour, comment qu'ça va?...

FANNY, *embrassant son père.*

Bien, et vous ?

LE PÈRE LEGRAND.

Pas mal, le coffre est encore solide... Toujours bon fouet, bonne mèche, comme je dis... seulement, c'est le commerce qui ne va pas. Si on avait besoin d'un bon cocher au mois par ici, ça ferait joliment mon affaire. Non, non, laisse, Nini, il n'y a que moi qui touche à mon fouet. J'en ai soin comme une nourrice. *(Il va poser respectueusement son fouet dans un coin et le cale avec précaution.)*

FANNY, *bas à Gaussin.*

Dis-lui un mot...

GAUSSIN.

Je voudrais bien, je cherche... *(Fanny et Gaussin se regardent gênés. A ce moment on entend au loin le son d'un cor de chasse.)*

FRANCINE.

Madame... Voici les Hettéma... On va s'amuser. C'est ça des rigolos comme je les aime... Oh!...

(Le ménage Hettéma paraît au fond, arrivant par l'allée praticable. Ils sont coiffés de gigantesques chapeaux de paille, vêtus de flanelle rouge, chargés de filets, d'éperviers, d'engins de pêche. M^{me} Hettéma a un cor de chasse en sautoir; Hettéma, de la barbe partout, jusque dans les yeux. Quand il parle, on dirait qu'il en a dans la bouche.)

SCÈNE VI

LES MÈMES, LES HETTÉMA, JOSEPH.

MADAME HETTÉMA, *entre en chantant, minaudière et sentimentale. Hettéma la suit.*

J'aime entendre la rame
Le soir battre les flots,
J'aime le cerf qui brame...

(S'interrompant.)

Bonjour, les bébés.

GAUSSIN, *à part, présentant M^{me} Hettéma.*

La Pellicule de mon oncle!

FANNY, *montrant le père Legrand.*

Mon père.

LE PÈRE LEGRAND.

Bonjour. Comment qu'ça va ?

MADAME HETTÉMA.

Pas mal, et vous, papa ?

LE PÈRE LEGRAND.

Oh moi... toujours bon fouet, bonne mèche, comme je dis.

MADAME HETTÉMA.

Je vois que vous êtes en famille.

GAUSSIN.

En famille... effectivement.

MADAME HETTÉMA.

Nous arrivons un peu tard, il a fallu arroser le jardin avant de partir... Ce soir, nous serions trop fatigués.

HETTÉMA, *dans sa barbe.*

Oh ! l'arrosage... C'est bon ! (*Les yeux hors de la tête.*) J'en ai mis trente-deux aux flageolets.

GAUSSIN.

Trente-deux quoi ?

HETTÉMA.

Des arrosoirs, donc.

MADAME HETTÉMA, *minaudant*.

Et moi, quatorze aux balsamines !...

FANNY.

Allons, partons... Tout est prêt... Papa, vous venez avec nous... Vous porterez les paniers, avec Joseph et Francine.

LE PÈRE LEGRAND.

Ça va.

GAUSSIN, *à part*.

Ah ! la bonne vient aussi... C'est complet.

LE PÈRE LEGRAND.

Dis donc, Nini, t'as donc un gosse maintenant?... Tu dois être contenté, toi qui n'avais jamais pu en décrocher un.

FANNY.

Oh ! celui-là n'est pas à nous... C'est toute une aventure, on te racontera ça en route ; allons, partons.

MADAME HETTÉMA, *à Fanny et à Gaussin qu'elle prend par la main*.

Attendez, mes enfants ; avant tout convenons d'une chose. Dès qu'on est ensemble, vous êtes toujours à vous aguicher, vous lardiller, vous reprocher un tas d'affaires... Il n'y a pas une minute de sécurité... On est au piano, j'attaque un romance :

Mais je l'entends qui soupire dans l'ombre...

Ou bien :

Veux-tu venir aux pays des cabanes ?...

Vlan ! une scène, des larmes, et le piano fermé... Plus de romance... On se met à table, on découvre la soupière ; c'est l'heure des expansions, des bonnes effusions de cœur. Et vous choisissez juste ce moment-là pour vous expliquer, pour vous dévorer. « Tu as fait ci, tu as été là... Tu as regardé celui-ci, tu as parlé à celle-là. » D'abord c'est choquant. Vous dites de vilains mots qui blessent les oreilles délicates... Et puis, c'est si inutile de remuer le passé. Mon Dieu, le passé, tout le monde a le sien. Les plus austères, les plus pures... On a toujours eu ses petites misères... turellement...

FANNY, *très gaie.*

Oh ! soyez tranquille. Maintenant c'est fini... Nous n'avons plus de raisons pour nous disputer.

LE PETIT JOSEPH, *venant du fond.*

Ménine, voilà la pluie.

TOUS.

La pluie !...

FRANCINE.

Malheur ! pour une fois qu'on allait s'amuser...

FANNY, *riant aux Hettéma.*

En voilà un arrosage... Si vous l'aviez prévu, vous n'auriez pas pris tant de peine.

HETTÉMA.

Tout de même, voisine... J'arrose pour mon plaisir... Si la pluie vient par-dessus, tant mieux ! La terre n'en est que plus contente.

MADAME HETTÉMA.

Et elle vous a des effluves... C'est suave.

FANNY.

Ah ! vous êtes de vrais campagnards, vous autres. (*Montrant Gaussin.*) Ce n'est pas comme lui... Il parle déjà de rentrer. Il a peur de l'hiver, ici.

HETTÉMA.

L'hiver ! C'est là qu'il fait le meilleur. On revient de Paris, mouillé ; on trouve un bon feu, la lampe allumée, la femme qui attend, la soupe qui embaume, et sous la table une paire de sabots remplis de paille.

MADAME HETTÉMA, *minaudant.*

Oh ! monsieur Hettéma.

HETTÉMA, *continuant, épanoui.*

Non, voyez-vous, quand on s'est fourré une bonne platée de choux et de saucisses...

MADAME HETTÉMA, *minaudant.*

C'est si bon d'avancer son fauteuil au coin du feu pendant que le grésil tinte aux vitres, de boire son café arrosé d'un petit caramel...

HETTÉMA

Et de piquer un chien en face l'un de l'autre.

MADAME HETTÉMA, *choquée.*

Pas de gros mots, monsieur Hettéma. (*Continuant.*) Alors, je dessers, je prépare la couverture, le moine ; on se couche, le lit est tiède, et ça vous fait par tout le corps une chaleur, un bien-être...

HETTÉMA.

Comme si l'on entrait tout entier dans la paille de ses sabots...

GAUSSIN, *à part*.

Et dire que, sans Divonne, mon oncle serait probablement dans ces sabots-là.

FANNY, *à Gaussin*.

Hein, crois-tu? la jalousie du passé ne le tourmente pas, lui?

GAUSSIN.

Je crois bien, ils sont trop. Et puis, c'est un philosophe. Moi, je n'en suis pas encore là. (*Coup de sonnette à la petite porte du jardinet.*)

FANNY.

Tiens! on sonne. Ça doit être le facteur. (*Regardant à la fenêtre.*) Mais non...

DÉCHELETTE, *dans le jardin*,

Hé! Gaussin...

GAUSSIN, *à Fanny*.

Déchelette!

DÉCHELETTE,

La pluie nous a pris en plein bois... Peut-on s'abriter un moment? (*Alice et lui sont serrés l'un contre l'autre, abrités sous un grand pardessus anglais.*)

GAUSSIN.

Je crois bien! entrez donc.

MADAME HETTÉMA.

Ils sont charmants. On dirait la vignette d'une de mes romances :

« *Une fleur pour réponse.* »

Je pars, adieu, Marie,
Je pars, hélas! demain.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DÉCHELETTE, ALICE DORÉ.

DÉCHELETTE, *entrant et coupant la romance.*

On m'avait dit que vous habitiez toujours par ici, mais je n'espérais pas...

FANNY.

Trop heureux de vous offrir un abri. (*Saluant Alice.*)
Madame.

DÉCHELETTE.

Ma petite Doré, avec qui je suis venu faire mes adieux aux bois de Marnes.

GAUSSIN.

Je vous croyais parti depuis longtemps.

DÉCHELETTE.

En effet, j'ai prolongé mon séjour cette fois... Un peu de fatigue... (*regardant Alice en souriant*) de paresse...

FANNY, *s'approchant.*

Permettez-moi de vous présenter nos voisins, monsieur et madame Hettéma. (*A Alice.*) Des gens mariés.

ALICE, *confuse*.

Des gens mariés... Ah ! mon Dieu !

MADAME HETTÉMA, *minaudant*.

Monsieur... Madame...

LE PÈRE LEGRAND.

Bonjour, comment qu'ça va ?

FANNY.

Mon père. Et voilà notre petit Joseph.

DÉCHELÉTTE.

L'enfant que vous avez adopté, je savais l'histoire.

GAUSSIN.

L'histoire ?

DÉCHELETTE.

C'est très gentil, ce que vous avez fait là, ma chère Fanny.

FANNY, *vivement, lui coupant la parole*.

Oui, oui... (*A Joseph.*) Va jouer, mon enfant... Mais vous êtes tout mouillés. (*A Alice.*) Approchez-vous donc du feu, madame. (*Elle jette un fagot dans la cheminée.*)

HETTÉMA.

Avec tout ça, qu'est-ce qu'on fait, en attendant que la pluie cesse ?

FRANCINE, *résolument*.

Ben, oui, qu'est-ce qu'on fait ? J'ai fini le journal.

MADAME HETTÉMA, *timidement*.

Un peu de musique...

TOUT LE MONDE.

Non, non, pas de musique.

MADAME HETTÉMA.

Alors, voulez-vous les jeux innocents? C'est gentil, c'est convenable.

GAUSSIN, *à part*.

Oh! Pellicule...

FRANCINE.

Les jeux innocents!... C'est pas des jeux pour tout le monde. Dites donc, madame, une partie de tonneau sous le hangar?

FANNY.

Si vous voulez.

MADAME HETTÉMA.

On étouffe dans les maisons.

HETTÉMA.

Allons, venez, papa.

LE PÈRE LEGRAND.

Faut que je prenne mon fouet avant. (*Ils sortent.*)

FRANCINE, *les suivant*.

Attendez, je vas vous donner les palets... Il n'y a que moi qui sais où ils sont.

FANNY, *allant vers le fond.*

En êtes-vous, Déchelette? Une partie de tonneau.

DÉCHELETTE.

Non, merci, j'aime mieux me chauffer.

SCÈNE VIII

GAUSSIN, DÉCHELETTE, ALICE DORÉ.

(Ils sont tous les trois auprès de la grande cheminée. Déchelette et Alice se chauffent les pieds aux dernières lueurs du fagot. Gaussin debout cause avec eux.)

DÉCHELETTE.

Vous n'avez rien pour Châteauneuf, Gaussin? J'y serai dans deux jours. Avant de m'embarquer à Marseille, je veux passer quelques heures au pays, revoir ma bicoque. Je donnerai de vos nouvelles à Césaire et à Divonne... A moins que vous ne préfériez m'accompagner.

GAUSSIN.

Oh! non, je ne pourrais pas. Alors vous partez demain?

DÉCHELETTE.

Je serais même parti aujourd'hui, sans une fantaisie d'Alice qui a voulu retourner encore une fois à ce restaurant, là-bas, où vous nous avez rencontrés.

GAUSSIN.

Oui, je me rappelle... il y a trois mois.

ALICE.

Le 12 juillet... un jeudi... Ah! la belle journée.

GAUSSIN.

A propos, Déchelette, et votre fameuse devise ?

DÉCHELETTE.

Quelle devise ?

GAUSSIN.

« Pas de lendemain ! » Il me semble que cette fois...

DÉCHELETTE.

Moi ! pas du tout. La petite était gentille, très douce, nous nous entendions bien... Mais c'est tout. Il n'y aura pas de rupture... A peine une quitterie, comme disaient nos grand'-mères.

ALICE, *tristement*.

Une quitterie.

DÉCHELETTE.

Demain, je monte en sleeping, et la petite retourne à son logement de la rue La Bruyère qu'elle a toujours conservé.

ALICE, *doucement*.

Troisième au-dessus de l'entresol... Tout ce qu'il y a de plus commode pour se fiche par la fenêtre. (*Elle se lève et sort de son air un peu las et indifférent.*)

SCÈNE IX

GAUSSIN, DÉCHELETTE.

GAUSSIN, *regardant Alice s'éloigner*.

Que dit-elle donc ?

DÉCHELETTE.

Ne faites pas attention... des phrases, comme elles en ont toutes... Elle voudrait que je l'emmené. Me voyez-vous avec une femme, là-bas, sous la tente ? Le désert, les fièvres, les nuits de bivouac... Puis c'est cela, pour le coup, qui serait contraire à mes principes... Je ne veux pas m'enfoncer, finir comme... de Potter.

GAUSSIN.

Vous alliez dire : comme moi.

DÉCHELETTE.

Le fait est que vous y êtes, mon pauvre ami, et jusque-là !

GAUSSIN.

J'en sortirai, soyez tranquille.

DÉCHELETTE.

Vous croyez ?

GAUSSIN.

Dans un an.

DÉCHELETTE.

Ah ! oui, le consulat... Mais aurez-vous le courage de partir, de partir seul !... C'est qu'elles s'accrochent, parfois...

GAUSSIN.

Les autres, mais pas Fanny... Elle m'aidera, si la force me manque...

DÉCHELETTE.

Vous avez peut-être raison. Heureusement pour vous, Fanny est une autre créature que Rosa... Brave fille en somme... Un bon camarade... Elle a de ces élans...

GAUSSIN.

Oui, c'est vrai, elle a beaucoup de cœur. (*Frappé d'une idée subite et regardant Déchelette bien en face.*) Ainsi, tenez, ce qu'elle a fait pour ce petit Joseph... La grand'mère morte, le père...

DÉCHELETTE.

Eh bien, oui, le père à Mazas encore pour deux ans.

GAUSSIN, *changeant de figure.*

Flamant... Parbleu ! j'en étais sûr.

DÉCHELETTE.

Comment ?

GAUSSIN, *appelant.*

Fanny... Fanny...

FANNY, *du dehors.*

Voilà ! (*Elle entre par le fond, souriante.*)

SCÈNE X

LES MÈRES, FANNY.

GAUSSIN, *saisissant Fanny par les poignets, l'entraîne.*

Et tu dis que tu n'es pas menteuse... que tu n'as jamais menti... Oh ! le joli niais... Comme on a dû rire de moi ici !...

FANNY, *effarée.*

Mais...

GAUSSIN.

C'est le fils de cet homme que tu me fais embrasser depuis un mois... que tu me reprochais de ne pas aimer ?

FANNY, *tremblante, regardant Déchelette.*

Pardonne-moi, Jean, je n'ai pas pu refuser à ce malheureux... Que de fois l'envie me tenait de te l'avouer. Je n'osais pas... j'avais peur que tu ne le renvoies, le pauvre petit... Tu étais si jaloux de Flamant !...

GAUSSIN, *avec un rire de dédain.*

Moi, jaloux de ce misérable... Allons donc !

FANNY.

Jean, c'est mal... Tu m'avais tant promis...

GAUSSIN, *la regardant dans les yeux.*

Oui, misérable... C'est un misérable !

FANNY, *exaspérée.*

Ce misérable m'a tout donné, et toi tu as accepté tous mes sacrifices.

GAUSSIN.

Tes sacrifices!... (*A Déchelette qui veut s'éloigner.*) Non, non, restez Déchelette... soyez témoin... (*A Fanny.*) Qu'est-ce que tu m'as sacrifié?... Ta position, n'est-ce pas ? Parlons-en, de ta position. Elle était jolie, ta position. Ton avenir ? Celui d'une Rosa...

FANNY.

Je t'ai donné ma vie.

GAUSSIN.

Et tu m'as perdu la mienne... Depuis deux ans tu m'as éloigné de tout ce que j'aime, de tout ce que je respecte...

Depuis deux ans, je n'ai pas pu aller voir les miens une fois... Si je leur écris, c'est une scène... Ah! je dis tout... tant pis... Et le milieu dans lequel tu me fais vivre... Cette bonne qui vient de la guinguette et qui est notre amie. Ces Hettéma... Cette femme...

FANNY, *ricanant*.

Un ménage légitime, mon cher, et de tous ceux que j'ai connus, c'est encore le plus propre.

GAUSSIN.

Et la famille que tu m'as donnée, pour remplacer celle dont tu me privés... Ce père, cet enfant... le fils d'un voleur!...

FANNY.

Ah! tu sais... Ma famille vaut la tienne. Parlons-en, de la tienne. L'oncle Césaire, le submersionniste, ce mari imbécile. Elle a dû lui en faire voir la belle Divonne, avec sa petite coiffe et son air effronté.

GAUSSIN.

Fanny, je te défends...

FANNY.

Va donc ; des bords du Rhône ou d'ailleurs, nous sommes toutes les mêmes. Et puis, il y a l'ingénue aussi, celle qu'on te garde, qui mijote pour toi. (*Avec l'accent provençal.*) Au bon soleil de la Provence!...

GAUSSIN.

Quelle honte! Ah! c'est trop... Emmenez-moi, Déchelette... Emmenez-moi...

FANNY.

File donc... Il y a assez longtemps que tu le dis... Retourne

à ton pays de sauvages et ne nous assomme plus de tes myrtes et de tes vignes, de tes tambourins et de tes cigales.

GAUSSIN.

Sois tranquille, va... (*Appelant.*) Francine!... Francine!...
Ma malle?

FANNY.

Tu cherches ta malle... Attends, mon petit. (*Elle ouvre la porte de la chambre et s'y précipite.*)

GAUSSIN, *frémissant, à demi-voix, à Déchelette.*

La scène de Rosa... Vous rappelez-vous?... C'est la même.

DÉCHELETTE.

Mais de Potter est resté.

GAUSSIN.

Je ne suis pas un de Potter.

FANNY, *rentrant avec une malle qu'elle traîne.*

Tiens! la voilà, ta malle. En a-t-elle une touche! Aussi vieille que le château de tes aïeux, avec le grand Rhône qui le baigne... Oh! ce Rhône!... En voilà un fleuve dont j'aurai entendu parler...

GAUSSIN, *furieux.*

Cause toujours... (*Il court à l'armoire.*)

FANNY, *l'écartant, violente.*

Laisse, est-ce que tu sais où sont tes affaires? Je serai plus vite débarrassée. (*Elle ouvre l'armoire à deux battants, puis s'arrête très émue.*) Ah! Dieu! si c'est possible, moi qui avais si bien rangé tout cela ce matin... Je voudrais la voir, l'ar-

moire de ta Divonne, à côté de celle-là. Je les connais, les femmes du Midi, pour tenir le linge... Toi qui es si coquet. Tu m'en donneras des nouvelles.

GAUSSIN.

Il faut en finir. (*Il prend dans l'armoire une pile de chemises, qu'il jette violemment dans la malle.*)

FANNY, pleurant.

Oh! il abîme tout. (*Rageuse.*) Ah! c'est comme ça... Eh bien! oui, finissons-en. (*Elle lui jette tout à poignées.*) Tiens, tes mouchoirs... Tiens, tes cravates! C'est Divonne qui te les mettra maintenant. Ce n'est plus moi... Oui, quand tu allais en soirée : « Oh! je t'en prie, ma petite Fanny. » Et moi, la bête, j'étais là, à cravater monsieur, à me donner du mal... C'est ta paysanne, qui s'y entendra... Je vois ça d'ici... de grands bouts jusqu'aux oreilles... Monsieur Nicolas.

GAUSSIN, rangeant dans la malle à mesure que les effets tombent.

Tu voudrais que je réponde, mais je ne dirai rien.

DÉCHELETTE.

Pauvres enfants!

FANNY, lui jetant le coffret aux lettres.

Et ça... mets ça aussi... Il ne me sert plus, ce coffret... J'avais là toute ma vie, mes souvenirs, ma jeunesse... Tu m'as tout fait brûler, déchirer... Oh! comme je le regrette... Ils valaient mieux que toi, tous, oui, même ce Flamant?...

GAUSSIN, furieux.

Eh bien! va le retrouver. (*Jetant le coffret avec dégoût.*) Et garde ça pour y mettre ses lettres... avec le visa de Mazas... Moi je m'en vais...

FANNY.

Eh! va-t'en... Ce n'est pas moi qui te retiens... Décampe, bourgeois! (*Fanny est debout, haletante devant l'armoire vide. Gaussin, à genoux, ferme, boucle la malle.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, TOUT LE MONDE.

MADAME HETTÉMA, *éplorée.*

Encore une scène?

DÉCHELETTE

Seulement, cette fois, je crois que c'est la bonne.

ACTE QUATRIÈME

LE DOMAINE DES GAUSSIN D'ARMANDY, AU BORD DU RHÔNE

C'est la photographie vivante, agrandie, qu'on a vue au premier acte, pendue dans l'appartement de Jean Gaussin. — Tout en haut, dominant le paysage, la touf de l'ancien Château des Papes, le village à ses pieds. — Un peu plus bas, la maison des Gaussin, à demi paysanne et seigneuriale. — Au-dessous, des vignes en pente, des bois de pins, d'oliviers, de myrtes, étincelant sous un ciel doré dans une après-midi splendide.

L'action se passe au bas de la propriété, dans une sorte de rond-point où finit la culture et où commence la vraie campagne. — A droite, une fontaine en briques rouges. — Petits chemins de campagne, à droite, à gauche et au fond.

SCÈNE PREMIÈRE

(Césaire entre, s'éponge le front, s'érente avec son chapeau.)

CÉSAIRE, seul.

Quelle heure est-il ? Voyons le soleil. Eh ! cinq heures... Voilà le moment de prendre son vermouth. *(Il regarde vers le fond, puis à droite, puis à gauche, pour voir s'il est bien seul, prend un verre sous le banc, s'approche du réservoir et tire une ficelle qui amène une bouteille de vermouth, toute ruisselante.)* Au frais ! Dans l'eau de source. Je crois que c'est trouvé, ça ! *(Il s'installe, débouche la bouteille avec ses dents.)*

VOIX DE DIVONNE, au loin très aiguë.

Césaire !

CÉSAIRE, *effrayé.*

Boufre, ma femme. (*Rassuré.*) La maison est loin, on ne peut pas me voir. (*Il commence à se verser du vermouth.*)

VOIX DE DIVONNE, *qui se rapproche.*

Césaire!

CÉSAIRE.

C'est qu'elle vient par ici... (*Il pose le verre et la bouteille, se lève et crie.*) On y va, mon ange.

VOIX DE DIVONNE.

Où es-tu donc?

CÉSAIRE, *sans bouger.*

A la fontaine. Te dérange pas, mon trésor, j'arrive.

VOIX DE DIVONNE, *très rapprochée.*

Est-ce que Jean est par là?

CÉSAIRE.

Mais non, il est dans les champs avec Irène.

DIVONNE.

Vraiment, avec Irène?

CÉSAIRE, *à part.*

Ah! mon Dieu... La voilà... vite... (*Il bouche la bouteille, la redescend dans l'eau, va pour boire son vermouth, puis se ravissant.*) Diable! c'est que je vais sentir. (*Il jette son vermouth dans la fontaine, cache le verre et se redresse juste au moment où Divonne apparaît. A part.*) Coquin de sort, il était temps.

SCÈNE II

CÉSAIRE, DIVONNE.

DIVONNE, *entrant, un tricot à la main.*

Qu'est-ce que tu fais là ?

CÉSAIRE.

Tu vois, ma Divonne. Je me repose au bon de l'air. J'ai tant couru. Je viens de visiter la vigne, tous nos nouveaux plants. Nous aurons une récolte superbe, vé!

DIVONNE, *haut, comme à elle-même, flairant du côté de l'abreuvoir.*

Ça sent le fort, ici...

CÉSAIRE.

Le fort, je ne trouve pas. Mais toi, ma caille, tu voulais quelque chose ?

DIVONNE.

Te donner le courrier qui arrive ; il y a une lettre pour Jean.

CÉSAIRE, *joyeusement, lui prenant le courrier des mains.*

Et mes cartes !

DIVONNE, *debout, travaillant.*

Des cartes ?

CÉSAIRE, *défaisant le paquet.*

Oui, des cartes de visite que je me suis fait faire en Avignon, avec tous mes titres. Tu comprends, quand je vais en

tournée. (*Lisant avec emphase.*) « Césaire Gaussin d'Armandy, président de la Société des Submersionnistes de la vallée du Rhône, membre du Comité central d'étude et de vigilance, délégué départemental de la Ligue vinicole, etc., etc. » (*Montrant la carte à sa femme.*) C'est joli, n'est-ce pas ? C'est bien gravé ?

DIVONNE.

Il faudra demander à Jean. Moi, je ne m'y connais pas beaucoup dans les écritures...

CÉSAIRE.

Tu te connais en tout, ma belle chatte. Quand je pense que c'est de toi, cette idée de submersion qui me vaut tous ces honneurs. C'est toi qu'ils auraient dû nommer président ; c'est toi qui...

DIVONNE.

Allons, tais-toi, grand simple ! (*Césaire se mouche, s'essuie les yeux.*) Est-ce que l'on parle de ça, quand on s'aime bien ?... Devine qui j'ai rencontré tout à l'heure devant la porte.

CÉSAIRE.

Je ne sais pas.

DIVONNE.

Déchelette.

CÉSAIRE.

L'ingénieur ?

DIVONNE.

Oui, il est dans le pays.

CÉSAIRE.

Et il n'est pas venu nous voir ?

DIVONNE.

Je ne sais pas ce qu'il a. Il m'a dit bonjour de loin sans s'arrêter, et une mine ! Des traits tirés ! Des yeux comme un loup ! Encore un à qui l'air de Paris n'a pas fait de bien.

CÉSAIRE, *souriant*.

Tu crois vraiment qu'il y a un mauvais air à Paris ?

DIVONNE.

Regarde notre enfant, comme il nous revient changé. Il n'est plus le même. Il est triste. On sent qu'il se ronge, et quand vous lui parlez, il répond sans penser, en sursaut... Ah ! je le vois bien. Il s'est passé quelque chose dans sa vie. D'abord, pourquoi nous est-il venu brusquement comme ça ? De quoi a-t-il peur ? On dirait qu'il se sauve. Voyons, qu'est-ce qu'il y a ? — Tu le sais. (*Césaire cligne de l'œil.*) Quelque mauvaise femme, hé !

CÉSAIRE.

Eh bien, oui. Tu as deviné, finaude. Il avait une liaison la corde au cou, depuis deux ans ; mais il a rompu, c'est fini.

DIVONNE.

Tu crois ?

CÉSAIRE.

J'en suis sûr. Elle lui écrit tous les jours... (*Montrant une lettre du paquet.*) Té, c'est encore d'elle, ceci. Mais il ne répond pas. Il n'ouvre pas même les lettres, pour ne pas s'attendrir. Il me les passe et c'est moi qui les lis.

DIVONNE.

Toi?... Oh ! mon Dieu !

CÉSAIRE.

Oh ! tu sais, pas de danger. Ça ne se gagne pas par correspondance... Et puis, je suis bronzé... J'en ai tant vu de ces sirènes, du temps où j'étais à l'hôtel Cujas avec Courbebaisse, la Mornas et une petite du quartier...

DIVONNE.

Bon, bon, garde tes histoires...

CÉSAIRE.

Du reste, je dois dire que cette personne s'est toujours très bien tenue avec Jean ; et, depuis son départ, elle s'est mise au travail avec beaucoup de courage... C'est très beau.

DIVONNE.

Qu'est-ce que tu trouves là de très beau ? Faut bien travailler pour vivre.

CÉSAIRE.

Oh ! pas ce genre de personnes-là.

DIVONNE *serre son ouvrage.*

Comment ! C'est donc une rien du tout avec qui notre Jean demeurerait ?

CÉSAIRE.

Mon Dieu, tu comprends... Avant de le connaître elle avait un peu cascadié.

DIVONNE, *étonnée.*

Cascadié ?

CÉSAIRE.

C'est vrai ! je lui parle *parisi'ïn*. Je veux dire qu'elle n'avait

pas toujours été convenable. (*Avec emphase.*) Mais l'amour l'a réhabilitée...

DIVONNE.

Je ne comprends pas, c'est des trop grands mots pour m'entrer dans la tête. Seulement écoute, Césaire. Tu sais comme on dit chez nous : « Le malheur dure plus que celui qui l'amène. » Si c'est vraiment comme tu racontes, si Jean a tiré cette femme de la boue, il s'est peut-être sali à cette triste besogne. Possible qu'il l'ait rendue meilleure et plus honnête, mais le mauvais qui était en elle a peut-être gâté notre enfant jusqu'au cœur. Ah ! ce Paris... ce qu'on lui donne et ce qu'il nous renvoie...

CÉSAIRE.

Laisse donc, va ! Jean est un brave garçon. Mettons qu'il ait perdu un peu le fil. Il fera comme Césaire. Il n'aura qu'à rencontrer une Divonne pour revenir dans la route et tenir l'aiguillon droit. Tê, regarde, je crois qu'il est en train de la trouver, sa Divonne. (*Il lui montre Irène et Jean qui s'avancent gaiement.*) Hein !

DIVONNE.

Tu crois ?

SCÈNE III

LES MÊMES, IRÈNE, GAUSSIN.

IRÈNE, *apercevant Césaire et Divonne.*

Tiens ! vous êtes là ? Nous venons de courir deux heures les lagunes, le grand tour.

JEAN.

Ah ! tante Divonne, que c'est bon ! comme on respire ! Tout est bleu.. cette lumière, ce vent frais dans la figure... Quelle

différence avec le ciel boneux de là-bas ! Il y a longtemps que je n'ai été si heureux.

DIVONNE, *joyeuse.*

Vrai.

CÉSaire, *à part, montrant Irène qui mouille son front à la fontaine.*

Et mon vermouth?... Elle va trouver la bouteille.

IRÈNE.

Ça va mieux ... Je rentre à la maison.

GAUSSIN.

Vous rentrez, Irène?... déjà?... On est si bien ici.

IRÈNE.

Il faut bien que je rentre. Voyez comme le vent m'a arrangée. Je vous ferais trop peur. J'ai l'air de la Tarasque.

GAUSSIN, *riant.*

Je ne trouve pas.

IRÈNE.

Attendez-moi, je reviens.

DIVONNE, *qui a rejoint Irène.*

Je remonte avec toi, petite.

IRÈNE, *bas.*

Marraine, vous avez vu : il y a une bouteille dans la fontaine.

DIVONNE.

Oui, oui. Mais je fais semblant de ne pas la voir. Tu sais,

mon enfant, pour bien tenir ce qu'on tient, il faut laisser tout de même un peu de large.

SCÈNE IV

GAUSSIN, CÉSAIRE.

GAUSSIN, *regardant Irène s'éloigner, à demi-voix.*

Limpidité, douceur, lumière!... Pas de passé, celle-là, toute pour l'avenir.

CÉSAIRE, *qui pendant ce temps s'est approchée de la fontaine avec son verre et a tiré de l'eau la bouteille.*

Veux-tu faire comme moi, Jean? Un coup de vermouth... Il est un peu arrogant, mais du vrai.

GAUSSIN.

Merci.

CÉSAIRE.

Tu comprends. Divonne me défend d'aller au café, et voilà avec quoi je le remplace. Elle n'y voit que du feu, ta pauvre tante. (*Il remet tout en place et revient vers Jean.*) Dis donc, garçon, il me semble que le moral se remonte, hein?

GAUSSIN.

En effet, je vais mieux, bien mieux. Quand je songe à la vie que je menais, à toutes les misères, à toutes les bassesses dont cette passion est faite, il me semble sortir d'une fièvre pernicieuse, comme on en gagne dans les marais.

CÉSAIRE.

C'est depuis que tu ne lis plus les lettres de Sapho... Quelle bonne idée j'ai eue!

GAUSSIN.

Oh ! oui, ces cris, ces appels déchirants se reprenant toujours au même mot : Viens ! Viens !... Quelquefois sous l'enveloppe une fleur, la dernière de notre petit jardin, là-bas, où tout doit être mort maintenant. J'ai beau ne plus l'aimer, j'en avais le cœur broyé... Mais le plus terrible, ç'a été à Paris, à l'hôtel, pendant que j'attendais Déchelette qui ne se décidait jamais à partir et qui a fini par me laisser m'en aller seul.

CÉSAIRE.

Il est arrivé de ce matin. Il va venir bien certainement...

GAUSSIN, *distréit.*

Ah ! (*Continuant.*) Elle avait appris que j'étais là, et venait tous les jours pour essayer de me voir. J'entendais son souffle derrière la porte : « Jean, ouvre-moi !... » Oh ! cette voix humble et brisée... « Jean... » Puis un gros soupir, et son pas qui descendait l'escalier marche à marche, lentement, comme si elle attendait que je la rappelle. Il m'en a fallu du courage ! Je pleurais comme elle, moi aussi. Mais je sentais que si j'ouvrais j'en avais pour la vie. (*Les dents serrées.*) Et je ne voulais pas.

CÉSAIRE.

Enfin, c'est fini. Te voilà débarrassé. Elle en a quitté d'autres, tu la quittes... C'est naturel... D'autant plus que tu te retires en vrai gentilhomme.

GAUSSIN.

Grâce à vous, mon oncle ; des services pareils, on les paye avec de l'amitié qui ne finit plus.

CÉSAIRE.

Bah ! laisse donc. Qu'est-ce que cela ? Les vignes vont bien. Nous aurons plus de cent pièces de vin cette année... Et puis,

tu sais, dans les vieilles comédies, c'est toujours l'oncle qui paye la rançon des neveux tombés aux mains des Teurs.

GAUSSIN.

Oui, seulement, j'ai bien peur qu'elle ne refuse... Ce n'est pas une femme comme les autres... L'argent n'a jamais compté pour elle... C'est peut-être sa réponse, cette lettre que vous avez là...

CÉSAIRE.

Bien possible. Les fonds sont partis depuis trois jours... Elle pourra faire de belles phrases, elle ne rendra pas l'argent... Je les connais, tu penses. (*S'interrompant et montrant Déchelette qui traverse le fond.*) Té, pardi, j'étais sûr qu'il allait venir. (*Déchelette s'approche, pâle, changé, triste.*)

SCÈNE V

GAUSSIN, CÉSAIRE, DÉCHELETTE.

CÉSAIRE.

Et adieu, monsieur Déchelette. (*Gaiement.*) Ça va bien, là-bas... Paris, les boulevards, le femellan?... (*Il s'arrête interdit devant la pâleur et la tristesse de Déchelette.*)

DÉCHELETTE.

Bonjour... Bonjour...

GAUSSIN, à Déchelette.

Vous avez été souffrant, cher ami? Je vous trouve changé.

DÉCHELETTE.

Moi? Non, je ne sais pas.

GAUSSIN.

Peut-être le chagrin d'avoir laissé là-bas... C'est dur...

DÉCHELETTE.

Ah! oui, ma petite Doré... Elle était gentille, n'est-ce pas? Et douce, pas gênante. Un joli mouton... Nous ne faisons guère de bruit à nous deux. Comme elle disait bien, de sa voix tranquille : « Emmène-moi, Déchelette, ne me laisse pas seule!... Je ne pourrais pas vivre sans toi... » Mais nous sommes forts, nous autres, on ne nous entortille pas.

CÉSAIRE.

Pardi! (*Montrant Gaussin.*) Je n'en suis pas fâché que vous disiez cela devant lui.

GAUSSIN.

Ça été terrible, hein? Comment avez-vous fait?

DÉCHELETTE.

C'est bien simple. Un petit programme dressé d'avance et que j'ai suivi fidèlement. La veille de mon départ... car enfin, il fallait partir, depuis le temps que je le disais et que je le prêchais aux autres... je lui ai payé un bon dîner et je l'ai conduite au théâtre. Tout cela bien convenu. Elle paraissait contente, me tenait la main tout le temps et murmurait : « Je suis bien, je suis bien. » Puis je l'ai ramenée chez elle, à son troisième de la rue La Bruyère. Nous étions tristes tous deux... sans parler. J'avais dit que je n'entrerais pas et je ne suis pas entré. On s'est quitté sur le palier, bons amis. En descendant, le cœur un peu gros, j'entendis qu'elle me criait quelque chose comme : « mn, mn, mn... plus vite que toi. » Mais je n'ai compris qu'en bas... dans la rue... sur le pavé...

GAUSSIN.

Comment?... Sur le pavé?... Elle s'est...

DÉCHELETTE.

Tuée... comme elle l'avait dit devant vous... fichée par la fenêtre. Elle est morte une heure après, sans un mot, sans une plainte, me fixant de ses prunelles d'or. Très pâle avec un peu de sang sur la tempe, elle était encore jolie, si douce, mais comme je me penchais pour essuyer cette goutte de sang qui revenait constamment, son regard m'a semblé prendre une expression terrible. Une malédiction que la pauvre fille me jetait. Depuis, je suis là, pensant toujours à la même chose. J'essaye d'échapper à ce regard qui m'accuse; car, enfin, c'est moi qui l'ai tuée! Qu'est-ce que ça me faisait, je vous demande, de rester encore quelque temps, ou de l'emmener, la pauvre enfant?... Non, l'orgueil, l'entêtement d'une parole dite; je n'ai pas cédé et elle est morte, morte de moi qui l'aimais pourtant. Voyons, mes amis, vous me connaissez, je ne suis pas méchant... C'est un peu fort tout de même que j'aie pu faire une chose pareille. (*Instant d'émotion générale. Brusquement, essuyant ses yeux.*) Allons, où est Divonne? Je m'embarque demain... Je ne veux pas partir sans l'avoir vue...

CÉSAIRE.

Mais nous montons avec vous, monsieur Déchelette.

DÉCHELETTE.

Nou, non, merci. Je me suis remué à vous raconter tout ça... Je vais marcher un peu... tout seul... (*Il s'éloigne.*)

GAUSSIN.

Hein! ces ruptures... c'est pourtant vrai qu'elles peuvent en mourir...

SCÈNE VI

CÉSAIRE, GAUSSIN.

CÉSAIRE.

Allons, allons, tu ne vas pas te fourrer de ces idées-là dans

la tête. Mais, mon ami, elle ne s'est pas tuée à cause de la rupture, cette petite Doré. Il me semble que je la vois, une triste, une indolente. La vie l'ennuyait, elle a pris ce prétexte-là comme un autre... Déchelette est bien naïf de croire que c'est pour lui... Si toutes les femmes mouraient quand on les quitte, il n'en resterait plus une, alors... Tiens! Je ne sais pas ce qu'est devenue Pellicule après moi... Mais je parie tout ce que tu voudras qu'elle n'est pas morte. Tu comprends, c'est pas à moi qu'on les raconte, ces histoires-là. Té! veux-tu un autre exemple? Quand Courbebaisse a lâché sa Melpomène pour se marier, c'est moi qui me suis entremis, et je t'ai mené ça!... Jusqu'au moment du mariage, la Mornas a tout ignoré. Le matin du grand jour, un 13 août. . oh! je me souviens de la date... je l'emmène à Chaville,.. Censé que Courbebaisse devait nous rejoindre pour déjeuner. Sur le coup de midi, à l'instant précis où il entrait à l'église derrière le suisse, je tire ma montre et je dis gravement à Paola... elle s'appelait Paola de son petit nom... — « Midi, c'est fait. — Quoi donc? — Il est marié! — Qui? — Courbebaisse. — V'lan! » — Ah! mon ami, quelle gifle! Et tout de suite, sur la gifle, la crise de nerfs, les sels, le lit, le médecin. C'est comme dans les duels, il faut toujours un médecin dans ces affaires-là... J'en ramenaï un... A cent pas de l'auberge, des cris, du monde, tout le village sous la fenêtre. Ah! mon Dieu, elle s'est tuée. — Ah! *vai*, tuée!... Elle était au balcon et chantait la *Marseillaise* à toute gorge, roulée dans un drapeau tricolore de la fête...

GAUSSIN, *riant*.

C'est très drôle.

CÉSAIRE.

Très drôle, moins la gifle... Et voilà mon garçon, comment s'est terminée la liaison de Courbebaisse, et comme elles se terminent toutes, onze fois sur dix... Je ne te dirai pas que tout a été fini d'une fois... Après dix ans de fers, il faut toujours compter un peu de surveillance. Mais le plus fort était fait... C'est comme pour toi... Je crois que la crise

touche à sa fin... Il y a déjà quelque chose de plus doux, de résigné dans ses lettres. (*Il commence à décacheter la lettre.*)

GAUSSIN.

Ah ! ne me la montrez pas.

CÉSAIRE.

N'aie pas peur... Je regarde seulement. (*Avec un bond.*)
Miséricorde !

GAUSSIN.

Quoi donc ?

CÉSAIRE.

Jamais de la vie par exemple !

GAUSSIN.

Mon oncle...

CÉSAIRE.

En voilà un aplomb...

GAUSSIN.

Mais enfin...

CÉSAIRE.

Elle arrive. (*Regardant la lettre.*) « Je quitte Paris ce soir. »
C'est-à-dire hier soir... La voiture d'Avignon est rendue à
Châteauneuf à cinq heures... Sapho doit être ici.

GAUSSIN, *très pâle, très ému.*

Je ne veux pas la voir... à aucun prix.

CÉSAIRE.

J'y vais, moi, je lui parlerai.

GAUSSIN.

Oui, oui, je vous le demande.

CÉSAIRE.

A-t-on jamais vu!... Relancer ainsi les gens. Attends un peu, ma fille; je vais te flanquer la gendarmerie après les jambes...

GAUSSIN.

Ah! mon oncle...

CÉSAIRE.

Mais non, mais non... C'est une façon de parler... Fie-toi à moi... Allons, attends-moi là... Elle sera vite expédiée... *(Il sort par la droite.)*

SCÈNE VII

GAUSSIN, *seul.*

Je savais bien que cet envoi d'argent la ferait bondir. Maintenant la voilà. Elle est venue. Qu'espère-t-elle, puisque je ne l'aime plus? Je suis libre pourtant, il n'y a pas de pacte entre nous. Parce que nous nous sommes rencontrés, suis-je condamné à la garder toujours... Pauvre fille! venir de si loin et s'en aller sans me voir... Quelle cruauté! *(Il fait un pas, puis s'arrête.)* Oui, mais si j'y vais, suis-je sûr de revenir? Elle va prier, pleurer... Aurai-je la force de résister à ses larmes?... Mon Dieu! mon Dieu! *(Il tombe accablé sur un banc.)*

SCÈNE VIII

IRÈNE, GAUSSIN.

IRÈNE, *qui s'est approchée doucement de lui.*

Qu'est-ce que vous avez, Jean?

GAUSSIN, *bas*.

Irène. (*Haut.*) Moi, rien... rien...

IRÈNE

Regardez-moi, voyons... Oh ! pas ces yeux-là. Ce sont vos méchants yeux que vous aviez en arrivant, un air de dire : Qu'est-ce qu'elle veut ? Elle m'ennuie, cette petite fille...

GAUSSIN.

M'ennuyer, vous ! Oh ! chère enfant. Mais je ne suis bien que quand vous êtes là... Alors, seulement, ma fièvre tombe, l'angoisse de mon cœur s'apaise, se desserre...

IRÈNE.

Vous voyez bien que vous souffrez. Je l'ai compris dès le premier jour... Dites-moi ce que vous avez, Jean.

GAUSSIN.

Oh ! non, pas à vous...

IRÈNE.

Je suis pourtant bien votre amie, et depuis longtemps... Aussi loin que je regarde en arrière dans ma vie, je vous vois et je ne vois guère que vous...

GAUSSIN, *tressaillant*.

Que moi ?...

IRÈNE.

Vous autres, les garçons, ce n'est pas la même chose. On se distrait. On oublie. Mais une jeune fille, il ne lui arrive rien ; et maintenant, comme quand j'étais toute petite, si j'avais une peine, c'est à vous que je la confierais... Pourquoi ne pas faire la même chose ?

GAUSSIN.

Ecoutez alors... Le mal dont je souffre est le mal des âmes faibles, une lâche pitié qui les paralyse, les... Mais non, c'est impossible, je ne peux rien dire... ne me demandez rien. Seulement votre main, votre chère petite main dans les miennes. (*Lui prenant la main.*) Il me semble que tout le bonheur de mon existence est là, que je le tiens.

IRÈNE.

Tenez-le donc bien fort, qu'il ne vous échappe pas.

GAUSSIN.

Comment?... pour toujours, Irène?

IRÈNE.

Pour toujours, si vous voulez.

GAUSSIN.

Vous m'aimez donc ?

IRÈNE.

Oui... Il n'y a pas longtemps que je le sais... depuis ce matin... En pensant à vous, je me suis surprise à dire tout haut : « Mais je l'aime ! je l'aime !... » Et c'est comme ça que je l'ai appris.

SCÈNE IX

LES MÊMES, CÉSARE.

CÉSARE, *qui entre bouleversé.*

Jean.

GAUSSIN, *brusquement debout.*

Mon oncle ?

CÉSAIRE, *apercevant Irène.*

Ah ! tu es là, toi ? Monte vite vers Divonne.

IRÈNE.

Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

CÉSAIRE.

Il y a du monde là-haut... M. Déchelette..

IRÈNE.

Ah ! il est arrivé ?

CÉSAIRE, *impatiente.*

Va vite. Nous allons venir... Mais va donc.

(Irène sort après avoir regardé Gaussin.)

SCÈNE X

LES MÊMES, moins IRÈNE.

CÉSAIRE, *s'essuyant les yeux.*

Ah ! mon ami.

GAUSSIN.

Vous l'avez vue ?

CÉSAIRE.

Je crois bien que je l'ai vue. J'en pleure encore. Quelle femme ! Quels accents !... C'est une sainte, je te dis...

GAUSSIN.

Mais comment ?...

CÉSAIRE.

Tout est fini, et sans gifles; seulement, elle veut te parler.

GAUSSIN.

Ah! mais non.

CÉSAIRE.

Un mot, tu comprends, rien qu'un mot... Je n'ai pas pu refuser.

GAUSSIN, *résolu*.

Bien... Où est-elle?

CÉSAIRE.

Elle vient par les vignes.

GAUSSIN.

Ici?... Mais vous n'y songez pas?...

CÉSAIRE.

Laisse donc! Je connais mon affaire. Partout ailleurs on vous aurait vus. Ici vous êtes loin de tout. Ta tante et Irène sont là-haut avec Déchelette... Je vais les rejoindre et les retenir, qu'on ne vous dérange pas. La voilà, je te quitte. (*Il fait un pas pour s'éloigner.*) Tu es sûr de toi au moins? Pas de faiblesse, pas de folie.

GAUSSIN.

Oh! ne craignez rien, mon oncle. J'avais peur, il y a un instant... Mais maintenant je suis fort.

CÉSAIRE, *à part*.

Plus fort que moi bien sûr. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

FANNY, GAUSSIN.

(*Fanny, qui s'avance lentement, regarde autour d'elle, aperçoit Gaussin, va vers lui très vite, comme pour lui sauter au cou, s'arrête à un pas. Ils se regardent un moment en silence.*)

FANNY.

Pardonne-moi d'être venue, Jean. On ne se quitte pas sans un adieu. Et puis ça me faisait trop de peine de songer que tu étais parti fâché, sur une scène.

GAUSSIN.

Fâché? Non... Nous avons eu d'heureux moments ensemble. Je ne me souviens que de ceux-là.

FANNY.

Tu ne m'en veux plus, bien vrai?

GAUSSIN.

Bien vrai.

FANNY.

Oh! que tu es bon, que je suis contente, j'avais tellement peur en venant vers toi... tu veux bien que je me repose un peu? (*Elle va pour s'asseoir sur le banc où était Irène.*)

GAUSSIN, *vivement.*

Oui, mais pas là. (*Avec douceur.*) Ici, vous serez mieux.

FANNY.

Ah! tu dis vous. (*Elle s'assied.*) C'est que je suis lasse, vois-tu... J'ai tant souffert, tant pleuré, depuis ton départ.

Je ne sais pas comment je vis encore... Tu dois me trouver changée, vieillie. Songe que c'est une brisure horrible et si brusque, si inattendue... depuis le temps qu'on se connaissait, qu'on vivait serrés l'un contre l'autre... méchant !

GAUSSIN, *l'interrompant.*

Vous êtes à Ville-d'Avray, toujours ?

FANNY.

Où veux-tu que j'aïlle ? Je n'ai la force de rien. Je suis là comme après une mort, un incendie ; je pleure, j'attends, ne sachant à quoi me prendre. Quelquefois, le matin... mais les premiers temps seulement, plus maintenant... je me réveillais toute joyeuse : « C'est aujourd'hui ; il va revenir... » Pourquoi ? Rien... une idée... Alors, je mettais ma plus belle robe, j'arrangeais mes cheveux comme tu les aimais, et jusqu'au soir, jusqu'au dernier filet de lumière, je restais le front contre la vitre, guettant le bruit de ton pas dans la ruelle... la petite sonnette du jardin. Fallait-il être folle !

GAUSSIN.

Et votre père ?

FANNY.

Il est parti ; les Hettéma ne viennent plus, je suis seule.

GAUSSIN.

Vous avez l'enfant ?

FANNY.

Oui, j'ai l'enfant. Je lui en veux. C'est lui qui est cause de tout.

GAUSSIN.

Il faut rentrer à Paris, ce serait trop triste, l'hiver.

FANNY

Oh ! non, laisse-moi là-bas. Notre petite maison m'enveloppe de toi. D'abord, qu'est-ce que je ferais à Paris ! J'ai le dégoût de cette vie, de ce passé qui t'éloigne... Je n'en veux plus. J'ai été à toi, ta femme ; j'entends rester tienne à jamais, garder le goût de tes caresses. C'est bien drôle, n'est-ce pas ? Sapho vertueuse !... Mais pas pour toi... Et, alors, pense quel supplice ! Tous les deux, dans Paris, car tu vas y revenir... et ne pas se voir !... Tu te sens donc bien fort, dis ? moi, j'aurais beau te promettre, je ne pourrais pas, on ne verrait que moi dans ton escalier... Il vaut mieux que je reste là-bas. Seulement, écoute... Je comprends que notre vie à deux t'ait pesé trop. Trop de choses te blessaient, t'effrayaient... Je te tirais trop en bas, sans le vouloir... Je sais tout cela, m'ami... mais enfin, sans vivre toujours ensemble, on pourrait n'être pas perdu l'un pour l'autre. Si tu venais me voir de temps en temps, pour m'acclimater ? Tu viendras, dis ? La petite maison se fera belle, il n'y aura que nous deux. C'est une charité que je te demande... pour un bout de temps encore .. une petite place dans ton cou, ma place, quand tu me portais dans l'escalier, tu sais m'ami.

GAUSSIN.

Oui, je sais, mais ce n'est pas possible. (*Il se dégage doucement.*)

FANNY, *se rapprochant.*

Pourquoi ?

GAUSSIN.

Si je venais une fois, je ne m'en irais plus.

FANNY, *féline.*

Tu crois ?

GAUSSIN, *éclatant.*

Tu n'en as donc pas assez, malheureuse, de notre collier

de torture? Tu veux reprendre cette vie de soupçons, de rongement, de basse jalousie? Tu ne comprends donc pas que nous ne pouvons que souffrir l'un par l'autre?

FANNY, *les larmes dans la voix.*

Mais je ne t'ai rien fait. Du jour où je t'ai connu, je t'ai aimé fidèlement, j'ai été à toi toute, cherchant toujours à te faire de moi une joie nouvelle.

GAUSSIN, *entre ses dents.*

Et le passé?

FANNY.

Ah! cet affreux passé... Ce n'est pas ma faute pourtant... A moins de m'arracher...? *(Elle fait un geste.)*

GAUSSIN.

Ni ta faute ni la mienne. C'est le malheur de nos existences de s'être rencontrées trop tard.

FANNY.

Mais avec le temps tout s'efface.

GAUSSIN.

Où, chez les Hettéma, le bétail accouplé, où l'amour tient si peu de place... Seulement la lâche habitude et le vice entré dans les os. Nous, ce qui nous attendait, je vais te le dire... Il y a des pays d'Orient où quand la femme a mal fait, on la coud vivante avec un chat, dans une peau de bête toute fraîche. Puis on lâche le paquet sur la plage, hurlant et bondissant en plein soleil. La femme miaule, le chat griffe, tout deux s'entre-dévorent, pendant que la peau se racornit, se resserre sur cette horrible bataille de captifs. C'était cela notre existence... Je n'en ai pas voulu, je n'en veux pas.

FANNY.

Moi, elle ne m'effrayait pas ; souffrir avec toi, par toi, c'était bon encore...

GAUSSIN, *redevenu froid.*

D'ailleurs, il y a une raison plus forte que tout à notre rupture... Je rentre à Paris, mais seulement pour quelques jours. On m'a nommé plus tôt que je ne pensais. Je vais partir.

FANNY.

Partir ?

GAUSSIN, *géné.*

Oui, Hédouin, tu te rappelles... celui dont je devais avoir la place...

FANNY, *anxieuse.*

Eh bien ?

GAUSSIN.

Il est malade, il quitte son poste.

FANNY

Et alors ?

GAUSSIN, *hésitant un peu.*

Alors, comme c'était mon tour...

FANNY.

Assez, ne mens plus... tu ne sais pas, d'abord ! Le vrai, c'est que tu te maries. Il y a assez longtemps que ta famille te travaille. Ils ont tellement peur que je ne te reprenne, que

je ne t'empêche d'aller chercher le typhus ou la fièvre jaune. Enfin, les voilà contents, et la demoiselle à ton goût, j'imagine. Jobard qui croit encore aux ingénues, comme s'il y avait des ingénues. Tu es venu lui faire la cour, n'est-ce pas ? Fplucher des pâquerettes avec la petite, comme on dit chez vous ? (*Rire amer.*) Ah ! ah ! elle m'amuse ton histoire d'Hédouin !... Elle m'amuse... (*Les poings devant la figure.*) menteur ! Lâche ! menteur !

GAUSSIN.

Va, va, injurie-moi... Je t'aime mieux ainsi... Tu es moins dangereuse...

FANNY, *à ses pieds.*

Non, non, ce n'est pas vrai, m'ami... Je suis folle, je souffre... Alors je dis des choses... Tu ne pars pas, n'est-ce pas ? Ce n'est pas fini à jamais entre nous ?

GAUSSIN.

C'est fini. (*Il veut se lever, elle le force à reprendre sa place, et devant lui, de tout près, l'étreignant de ses yeux, de son souffle, avec des caresses enfantines, les mains sur sa figure, dans ses cheveux, sur sa bouche.*)

FANNY.

Non, ne dis pas cela, attends, laisse-toi aimer. Tu le regretteras. Crois-tu que cela se retrouve deux fois dans la vie, d'être aimé comme je t'aime ? Oui, oui, tu partiras, tu te marieras, mais plus tard. Tu as le temps. Tu es jeune ; moi, bientôt je serai finie, et alors nous nous quitterons tout naturellement. Mais d'ici là nous n'avons pas encore épuisé toutes nos joies, toutes nos ivresses. Deux ans, qu'est-ce que c'est ? Souviens-toi comme nous avons été heureux... Nous le serions encore si tu voulais, dis ? Tu te détournes, tu ne réponds pas. Oh ! je voudrais dormir, et que tout ça ne soit qu'un rêve.

GAUSSIN.

Tais-toi, tais-toi... tu me fais mal.

FANNY.

Grâce ! Pitié ! Je t'aime, je n'ai que toi... Mon amour, ma vie, ne me quitte pas... Qu'est-ce que tu veux qu'elle devienne, la triste créature qui a dormi si longtemps près de ton cœur ? Fanée, flétrie, comme tu me laisses. . . mais regarde-la donc, ma pauvre figure fripée de larmes... Ce n'est plus de l'amour que je te demande, c'est un peu de pitié pour le chien qui t'aimait, que tu pouvais battre, qui te serait resté fidèle jusqu'à la mort...

GAUSSIN.

Voyons... Il le faut... Sois raisonnable.

FANNY.

Oh ! comme il me parle. Comme il est fort, lui. C'est fini... Il ne m'aime plus... Tout est noir maintenant. Je suis perdue. Au secours ! au secours !

(Elle se laisse aller à terre, dans le jour qui tombe, sans force, sans parole. Rien que des sanglots, des cris, puis des larmes, une longue plainte d'enfant, et de temps en temps un « Oh ! » profond et sourd comme devant quelque chose d'horrible qu'elle chasse et revoit toujours.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, CÉSAIRE, DÉCHELETTE.

CÉSAIRE, s'avançant dans l'ombre avec Déchelette.

Jean... Où êtes-vous ?

GAUSSIN

Emmenez-la ! Emmenez-la ! Je n'en puis plus.

DÉCHELETTE, *se baissant vers Fanny.*

Relevez-vous, mon enfant... Allons, prenez mon bras.

FANNY, *courvulsionnée de gros soupirs.*

Emportez moi, loin, bien loin... Oh ! Oh !... Jean ! mon Jean !

(Pendant que Déchelette l'emmène. Jean sanglote dans les bras de Césaire. — Rideau.)

ACTE CINQUIÈME

Le même décor qu'au troisième acte, le petit rendez-vous de chasse dans les bois, mais à moitié démeublé, dénudé, sans rideaux. — Par terre, une malle, un sac de voyage, cartons, paquets ficelés prêts au départ. — L'armoire ouverte et vide. — Dans la grande cheminée quelques tisons qui s'éteignent. — Par la porte du fond, par les hautes fenêtres à petits carreaux qui n'ont plus leurs jolies tentures, se montre un lugubre paysage d'hiver, le jardin frissonnant, les bois dépouillés, tout blancs de neige. — Fanny en toilette de route, debout près de la cheminée, achève de boucler un sac de voyage. — M^{me} Hettéma, en fanchon de dentelle, des socques aux pieds, est assise sur le canapé. — Francine, en sabots balaye le perron.

SCÈNE PREMIÈRE

FANNY, MADAME HETTÉMA, FRANCINE.

FANNY, *posant sur la malle le sac de voyage.*

Voilà, tout est prêt. (*Appelant.*) Francine !

FRANCINE, *déposant son balai.*

Madame ?

FANNY

Vous vous rappelez bien, n'est-ce pas ? Les quelques meubles qui restent, le lit, le divan, la table, par petite vitesse.

FRANCINE

Bien, madame. Et les malles ?

FANNY.

Elles partent avec moi. Allez prévenir l'homme du chemin de fer. (*Rappelant Francine qui sort.*) Et l'écriteau?

FRANCINE.

Oh! j' l'ai mis c' matin. Seulement, avec ce temps-là, qu'est-ce que vous voulez qui passe? Y a que les corbeaux qui l' verront. (*Elle sort en refermant la porte du fond.*)

SCÈNE II

FANNY, MADAME HETTÉMA.

MADAME HETTÉMA.

Alors, c'est décidé. Vous partez?

FANNY.

Je pars.

MADAME HETTÉMA.

Pas besoin de vous demander où vous allez... M. Jean vous a écrit, vous allez le rejoindre.

FANNY.

Jean? ma foi, non, c'est fini. Quinze jours sans nouvelles. Il ne pense plus à moi. Qu'est-ce que vous voulez? On ne peut pas les tenir à la chaîne. Il suit sa route, ce garçon. Il a raison. Je n'ai pas le droit de lui en vouloir.

MADAME HETTÉMA, *se levant et croisant ses bras.*

Enfin, convenez que vous êtes une drôle de créature... Avec vous, il y a toujours du nouveau, toujours des surprises... Vous êtes revenue du Midi dans un état, dans un désespoir! Le mal qu'on a eu pour vous empêcher de faire

des bêtises ! Vous vous rappelez cette scène ? Le petit Joseph qui vient nous chercher au milieu de la nuit : « Au secours ! Venez vite, ménine veut mourir. » Et les cris, les larmes, le laudanum... Sans nous, il y avait dans les journaux un fait-divers de plus... C'est M. Hettéma qui n'aurait pas été content, lui qui déteste tant la publicité ! Aujourd'hui, nouvelle histoire... On ne pleure plus, on part sans même laisser son adresse à ses bons voisins.

FANNY.

Oui, c'est vrai... Une étrange créature... Je ne me connais pas moi-même... Des choses me poussent, je vais, les bras tendus, sans savoir... J'ai fait ça toute ma vie.

MADAME HETTÉMA.

Sans doute, sans doute, vous êtes toute de passion... Mais ça n'a qu'un temps, les aventures romanesques... Il faut s'arrêter, il faut relayer, monseigneur, comme disait... l'autre. A votre place, je songerais au repos, au vrai repos, le mariage... Un bail pour la vie, avec un brave homme, pas très fort surtout, à qui vous feriez une grâce en l'épousant, jolie comme vous êtes...

FANNY, *avec un mouvement.*

Un brave homme ne m'épouserait pas.

MADAME HETTÉMA.

Eh bien ! et moi?... Est-ce que M. Hettéma ne...

FANNY.

Il ne savait pas peut-être, M. Hettéma ?

MADAME HETTÉMA.

Eh ! si, parfaitement, il savait. Seulement il a eu le tact d'oublier.

FANNY.

Mais moi, je n'oublierais pas. On m'a trop dit ce que j'ai été. Je m'en souviendrais toujours, maintenant.

MADAME HETTÉMA.

Vous! Allons donc! D'abord, ma chère, un des dons précieux de la femme, c'est le manque absolu de mémoire. Elle est toute à l'heure présente, sans jamais regarder ni devant, ni derrière... Et puis, si vous saviez, le mariage... Quel coup d'éponge sur l'ardoise!... Ainsi, moi... Chut! la bonne...

SCÈNE III

LES MÊMES, FRANCINE.

FRANCINE, *larmoyant*.

Madame, l'homme du chemin de fer sera là dans une demi-heure.

FANNY.

Qu'est-ce que vous avez, ma pauvre fille?

FRANCINE.

C'est si malheureux de perdre une bonne maîtresse comme ça!... J'fais qu'pleurer depuis ce matin...

FANNY.

Il ne faut pas vous désoler, mon enfant... Vous trouverez quelque chose dans le pays... J'ai déjà dit un mot à M^{me} Hettéma. Elle est presque décidée à vous prendre.

MADAME HETTÉMA.

Seulement, il y a la question de moralité. Oh! là-dessus, M. Hettéma... (*À Francine.*) Enfin, vous viendrez nous voir,

nous en causerons. (*A Fanny.*) Allons, adieu, vilaine mystérieuse!... Est-ce que vous daignerez nous donner de vos nouvelles? (*Sourire de Fanny.*) C'est que je vous aime beaucoup, et vous allez me manquer. Pas à M. Hettéma, par exemple... Il aime tant son repos et toutes ces histoires lui ont causé tant d'agitation! Enfin, il va pouvoir jouir de la campagne, et rentrer dans la paix de ses sabots. (*Se retournant vers la chambre où est entrée Fanny.*) Adieu, adieu, mignonne! (*Elle s'en va en fredonnant.*)

Notre vaisseau va quitter cette plage.

Oh! bien longtemps, je serai sans vous voir.

SCÈNE IV

FRANCINE, seule, campée au milieu du théâtre.

Les Hettéma! les Hettéma! Est-ce bien ça qui me convient? C'est vrai qu'ici c'était pas bien rigolo depuis quelque temps. En avons-nous eu des affaires! Mais madame est si bon enfant!... Tandis que les autres, là-bas, avec leur moralité... C'est que j'aime à rire, moi, y a pas... (*Elle s'avance sur le perron pour balayer. Regardant dehors.*) Tiens quel qu'un qui s'arrête pour voir notre écriteau, Il va peut-être louer. Entre donc, serin! c'est pas cher et c'est confortable. (*Montrant le décor.*) Surtout dans ce moment-ci. Ah! mais, il entre, il se décide. (*Avec un cri.*) Tiens! on dirait... Pas possible!

SCÈNE V

GAUSSIN, FRANCINE.

(*Gaussin entre effaré, regarde Francine, les malles, tout le désordre.*)

GAUSSIN.

Qu'est-il arrivé? Où est-elle?

FRANCINE.

Ah ben! par exemple...

GAUSSIN.

Mais parle donc.

FRANCINE.

En v'là une affaire! (*Courant à la porte de la chambre, qui est fermée*) Madame!...

VOIX DE FANNY.

Quoi donc?

GAUSSIN.

Fanny! (*Soupir de soulagement.*) Ah!

FRANCINE.

C'est Monsieur.

VOIX DE FANNY.

Qui, monsieur?

SCÈNE VI

LES MÊMES, FANNY.

(*Fanny ouvre la porte. Elle tient une toque et, sur le bras, un grand manteau de fourrure.*)

FANNY, *stupéfaite.*

Comment!... C'est vous?

FRANCINE.

En voilà une surprise! (*Elle sort sur un geste de Fanny.*)

GAUSSIN, *les deux mains sur sa poitrine.*

Ah! que j'ai eu peur... Cet écriteau, cette maison ouverte... J'ai cru à quelque grand malheur.

FANNY.

Un malheur?

GAUSSIN.

Oui... l'histoire de cette petite Doré qui ne me sortait plus de la tête... Mais je vois que tu ne prends pas les choses aussi tragiquement qu'elle.

FANNY.

Tu te trompes, Jean; j'ai essayé de mourir, je n'ai pas pu. On m'a arrêtée, ma main tremblait. Peut-être la peur de devenir laide... Oh! cette petite Alice, comment a-t-elle eu le courage?

JEAN.

Et tu t'en vas. Tu déménages?

FANNY.

Oui... vous m'aviez dit...

GAUSSIN.

C'est toi qui dis vous, maintenant?

FANNY.

Tu m'avais dit que je serais trop seule. L'hiver, le froid...

GAUSSIN.

Tu n'as donc plus le petit?

FANNY.

Non... On est venu le chercher.

GAUSSIN.

Qui?

FANNY, *baissant la voix, hésitant.*

Son père.

GAUSSIN, *bas, également.*

Ah! Il est donc sorti de?...

FANNY.

Il a obtenu sa grâce. Je croyais que tu le savais...

GAUSSIN, *fiévreux.*

Moi! Est-ce que je m'occupe de ce monsieur?... Alors, en sortant de prison, il est venu te voir et il emmène son enfant? Où vont-ils?

FANNY.

Au Morvan, dans son pays.

GAUSSIN, *vivement.*

Et toi, tu vas le rejoindre... Ah! quelle bonne farce!... Moi qui ai tout brisé là-bas, qui revenais le cœur serré, avec la même vision obsédante, la peur de te trouver morte... Voyons, sois franche... Depuis quand est-il libre? Quand est-il venu chercher son enfant?

FANNY.

Hier.

GAUSSIN.

Et il est parti?

FANNY.

Ce matin... Il neigeait... Il a passé la nuit sur cette chaise...

GAUSSIN.

Tu mens... Ce n'est pas là qu'il a passé la nuit. (*Montrant la chambre.*) C'est là... dans ta chambre.

FANNY.

Je te jure que non, Jean... Et après, quand cela serait! Est-ce que je savais que tu allais revenir? Je t'ai assez prié, pour tant... J'ai assez pleuré!... Alors, n'espérant plus te revoir, trop lâche pour me tuer, qu'est-ce que ça pouvait me faire, tout le reste?

GAUSSIN, *béyayant de colère.*

Et puis le bouquet du baigne!... C'est ça qui t'a semblé bon... Ah! misérable. (*Il lève la main sur elle comme pour l'écraser.*)

FANNY, *lui sautant au cou avec un sourd grondement de joie et de victoire.*

M'ami, m'ami, tu m'aimes encore!... Si... si... tu m'aimes, ne t'en défends pas... Tu es venu par pitié, je le sais bien, mais ce n'est plus que de la pitié que tu as dans les yeux, c'est de l'amour, je t'en réponds. (*Longue étreinte.*)

GAUSSIN, *se dégageant après un silence.*

Et alors... que devenons-nous?

FANNY.

Décide.

GAUSSIN.

C'est tout décidé. Il y a un poste de consul vacant au Brésil... Je vais le demander, et je t'emmène... Nous partirons avant huit jours. Pas besoin de défaire les malles.

FANNY.

Et ton mariage ?

GAUSSIN.

Tais-toi... Tu sais bien que si je me mariais je te [revien-
drais toujours. Pour faire un ménage à la de Potter ? Allons
donc ! Si bas que je sois tombé, je n'en suis pas encore là...
D'ailleurs, pourquoi me marier ? Toutes les joies de la vie à
deux sont finies ; je les ai usées, épuisées avec toi.

FANNY, *après un temps, elle roule une cigarette.*

Pauvre bébé, va !... C'est loin, ce pays que tu dis ?

GAUSSIN.

Très loin... Dans l'Amérique du Sud... Tu hésites ?

FANNY.

Pourquoi me dis-tu ça ?

GAUSSIN.

C'est ta cigarette. Quand tu fumes, ça ne va pas... Tu
cherches toujours quelque chose.

FANNY, *jetant sa cigarette.*

Non. Je pense à ce malheureux qui va m'attendre.

GAUSSIN.

Où est-il ?

FANNY.

A Paris... Il règle quelques affaires... Nous devons partir ensemble.

GAUSSIN.

Il faut lui écrire que tu ne peux pas, que tu as changé d'idée. (*Les dents serrées.*) Et s'il n'est pas content...

FANNY.

Oh! ce n'est pas un homme bien terrible, va! Il a passé toute la nuit à pleurer sur mon épaule... (*Bas.*) Il n'y a pas de quoi se monter la tête.

GAUSSIN.

Ecris... et fais porter la lettre. (*Il s'assied devant la cheminée.*)

FANNY.

Tu as froid... Attends que je rallume le feu... Chauffe-toi, m'ami... Est-ce que tu n'as pas faim?... Je te trouverai bien par là, dans une armoire...

GAUSSIN.

Non, merci. (*Grelottant.*) C'est bon, le feu! Cette nuit en wagon, la course, tant d'émotions... Je suis brisé.

FANNY.

Si tu te reposais un peu?

GAUSSIN.

Non, non... Fais ta lettre, d'abord.

FANNY.

Je vais la faire... Étends-toi donc là sur le divan, il vient de ton pays; tu te rappelles. Tout petit, tu y as fait de bonnes

siestes... (*Elle rapproche le divan et l'oblige à s'asseoir dessus.*)
Comme ça... là... Attends, tu seras mieux.

GAUSSIN, *allongé.*

Ne t'en va pas... Laisse un instant ton bras sous ma tête...
Ah! que je suis lâche!... (*Bas, à demi endormi.*) La lettre...

FANNY.

Oui, tout à l'heure... Dors, dors... (*Quand elle le voit endormi elle se lève, va chercher son maryland, roule une cigarette, fume, rêveuse, debout devant le feu, sa robe relevée, chauffant un de ses pieds. Puis après être restée longtemps songeuse dans la fumée, elle jette vivement sa cigarette d'un grand geste résolu, prend le buvard, l'encrier, s'assied sur la malle et écrit très vite, lisant à demi-voix.*) « Eh bien! non, je ne pars
« pas, Jean. C'est une trop grande folie dont je ne me sens
« pas la force. Pour des coups pareils, mon pauvre ami, il faut
« la jeunesse que je n'ai plus ou l'aveuglement d'une passion
« folle qui nous manque à l'un comme à l'autre. Il y a quel-
« ques jours, je ne pas dis. Un signe de toi m'aurait fait te
« suivre de l'autre côté de la terre... (*Le regardant.*) Car j'
« t'ai aimé passionnément... et j'ai souffert comme jamais pour
« m'arracher de toi!... Mais ça use, vois-tu, un amour pareil...
« Maintenant, je ne peux plus. Tu m'as fait trop vivre, trop
« fait souffrir; je suis à bout! Dans ces conditions, la perspec-
« tive de ce grand voyage, de ce déménagement d'existence
« me fait peur. »

GAUSSIN, *endormi.*

Fanny... la lettre... Flamant.

FANNY.

(*Elle écrit.*) « Et ne te figure pas que ce soit à cause de ce
« malheureux. Pour lui, comme pour toi et tous les autres,
« c'est fini, craqué... Mon cœur est mort... Mais il reste cet
« enfant dont je ne peux plus me passer et qui me ramène
« auprès du père... Je te l'ai dit, mon pauvre petit, j'ai trop

« aimé, je suis rompue. . . à présent j'ai besoin qu'on m'aime
 « à mon tour, qu'on me choie et me berce, celui-là ne me
 « verra jamais de rides, ni de cheveux blancs, et s'il m'épouse
 « comme il en a l'intention, c'est moi qui lui ferai une grâce.
 « Compare... Surtout pas de folies, n'essaye pas de me re-
 « voir... tu ne pourrais pas... te voilà libre, sois heureux...
 « Retourne à ta famille et marie-toi... Tu n'entendras plus
 « parler de moi... Jamais... Adieu! » (*Après avoir écrit, elle
 pose la lettre bien en évidence sur la chaise. A ce moment la
 porte s'ouvre Francine entre avec un homme d'équipe.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, FRANCINE, UN HOMME D'ÉQUIPE.

FANNY, debout, montrant Gaussin.

Chut! (*Elle hésite encore un instant; puis, avec un geste vers
 la malle, donne l'ordre muet: Enlevez! L'homme, aidé de Fran-
 cine, emporte la malle et les paquets. Ils sortent sans dire un
 mot. Alors Fanny prend vivement son manteau, son chapeau,
 revient vers la lettre et écrit en post-scriptum ces mots qu'elle
 dit tout haut: Un baiser, le dernier, dans le cou, m'ami. Elle
 jette un dernier regard sur Gaussin, et sort précipitamment
 par la porte du fond qu'elle referme. On la voit se perdre dans
 la neige de la campagne désolée et le rideau tombe sur Gaussin
 toujours endormi.*)

Le Sacrifice

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DU VAUDEVILLE, LE 11 FÉVRIER 1869.

PERSONNAGES

FRANQUEYROL	MM. FÉLIX.
LE PÈRE JOURDEUIL	DELANNOY.
HENRI	DELESSART.
MARGAROT	COLSON.
PIPETTE	RICQUIER.
NAMOUN	M ^{me} GRIVOT
MADAME JOURDEUIL	ALEXIS.
LOUISE	HÉBERT.

ACTE PREMIER

Une salle à manger du rez-de-chaussée, très gaie, très claire; meuble de chêne blanc. Au fond, porte entr'ouverte donnant sur la cuisine, où l'on voit reluire, par éclairs, le ventre rouge des poêlons et les fers-blancs frais étamés. Au-dessus de la porte du fond, une grosse médaille d'argent dans de grands lauriers dédorés. A gauche, au premier plan, une croisée; au deuxième plan, dans le pan coupé, porte d'entrée sur une rue de village. Entre cette porte et la croisée, un petit poêle de faïence. A droite, un grand buffet à étagères chargé de faïences. Une table contre le mur... Le long des murs, médaillons, croquis, esquisses, tableaux.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME JOURDEUIL, LOUISE.

(M^{me} Jourdeuil est assise, lunettes au nez, près de la table de droite. Elle a sur ses genoux un gros registre ouvert; sur la

table. à côté d'elle, des quittances, des factures. Louise, les manches retroussées un grand tablier blanc devant elle, sort de la cuisine, battant des œufs dans un plat à fleurs.

MADAME JOURDEUIL, *les yeux dans son registre.*

Six, douze, quinze, vingt-quatre.

LOUISE, *s'approchant doucement.*

Dis donc, maman.

MADAME JOURDEUIL.

Je pose quatre et je retiens deux.

LOUISE, *plus haut.*

Maman!

MADAME JOURDEUIL.

Et je retiens deux...

LOUISE, *très fort.*

Maman!

MADAME JOURDEUIL.

Hein?

LOUISE.

Enfin, c'est heureux. Dis donc, maman, devine ce que ta fille est en train de faire?

MADAME JOURDEUIL, *sans regarder.*

Quoi donc! une omelette?...

LOUISE.

Ah! bien oui, une omelette! fi donc!... une crème...

MADAME JOURDEUIL.

Une crème? oh! oh!

LOUISE.

Et une vraie, je t'en réponds. Flaire-moi cela, hein? quel parfum!

MADAME JOURDEUIL.

Exquis. (*Retournant son registre.*) Je pose quatre. Je pose..

LOUISE.

C'est Henri qui va être étonné! Lui qui dit toujours : « Pour les crèmes, il n'y a que maman. » Voyons, est-ce que tu as jamais rien fait d'aussi pur?...

MADAME JOURDEUIL.

Moi? jamais... Et je retiens deux.

LOUISE, *éclatant de rire.*

Encore!... Mais, maman, il y a une heure que tu retiens deux, tu ne peux pourtant pas retenir deux comme cela toute la vie.

MADAME JOURDEUIL.

Allons, allons, fillette, laisse-moi faire mes comptes. Tu ne songes pas que c'est le trente et un aujourd'hui, petite malheureuse.

LOUISE.

Mais si, j'y songe; j'y songe même plus que toi que c'est le trente et un... le trente et un juillet.

MADAME JOURDEUIL.

Ah! mon Dieu! quoi donc? Tu me fais peur... est-ce que

nous avons quelque chose à payer ? Pourtant mon cahier d'échéances.

LOUISE.

Mais non... mais non... il ne s'agit point d'échéances... Est-ce que l'on fait de belles crèmes dans ce goût-là en l'honneur des jours d'échéance... Voyons, trente et un juillet, cette date ne te dit rien ?

MADAME JOURDEUIL.

Trente et un juillet.

LOUISE.

Il y a aujourd'hui six ans, Henri arrivait à Venise...

MADAME JOURDEUIL, *tressaillant*.

Ah !

LOUISE.

... Tombait à la mer en débarquant, et sans Pierre Franqueyrol...

MADAME JOURDEUIL.

C'est vrai, pourtant... C'était dans le mois de juillet. Brr !... quel souvenir !

LOUISE.

Hein ! c'est un anniversaire qui compte, celui-là... Et comme ça tombe bien... juste un jeudi, le jour d'Henri... Aussi je me suis distinguée, va ! pour le dîner... Une crème, des croquettes, puis au dessert une surprise... oh ! mais une surprise !

MADAME JOURDEUIL, *réveuse*.

Six ans !... Dire que, sans ce brave Pierre, il y a six ans que je ne verrais plus mon fils.

LOUISE.

C'est égal! En voilà un, ce Pierre Franqueyrol; s'il passe jamais par ici, c'est lui qui en aura une crème... Celle-ci?... Oh! celle-ci n'est rien à côté.

MADAME JOURDEUIL.

Bah! qu'est-ce que tu veux qu'il vienne faire chez nous, cet enragé-là? Il est toujours en mer, toujours en voyage. Il ne pourrait pas amener son bateau à Ville-d'Avray. (*Reprenant son registre.*) Je crois bien que nous ne le connaissons jamais.

LOUISE.

Singulier ami, tout de même, qu'un ami comme celui-là. On en parle tous les jours, on lui écrit, on l'adore, et on ne l'a jamais vu. C'est-à-dire que si M. Pierre venait à Paris, nous pourrions nous trouver dans la même rue, dans le même omnibus, sans nous en douter.

MADAME JOURDEUIL, *distracte.*

Mon Dieu, oui.

LOUISE.

J'ai souvent songé à cela. Bien souvent dans la rue, en passant à côté d'un monsieur, il m'est arrivé de me dire : Pourtant, si c'était lui! et tout de suite le cœur me battait... Est-ce que cela ne t'est jamais arrivé à toi, dis, maman? dis?... dis?...

MADAME JOURDEUIL, *dans son gros livre.*

Oh! je t'en supplie, ma petite enfant, laisse-moi finir; ton frère va arriver, et tu sais que je tiens à ce qu'il trouve toujours tous nos comptes bien en règle.

LOUISE.

Ah ça! mais... Il y en avait donc bien long, cette fois-ci?

(Elle va poser la crème sur la table et revient vers sa mère.)
Voyons, expliquez-vous, monsieur le ministre des finances, et tâchez de répondre aux in... aux inter... oui, c'est cela... aux interpellations de la Chambre.

MADAME JOURDEUIL.

Tu ris, toi... tu es bien heureuse...

LOUISE.

Mais non, maman, je ne ris pas... Je parle comme le journal de papa, un journal qui ne rit jamais... (S'appuyant sur le dossier du fauteuil.) Fais voir un peu ce vilain livre?

MADAME JOURDEUIL.

Ah ! ma pauvre Louise, je suis épouvantée. Tiens, regarde, nous avons encore plus dépensé ce mois-ci que le mois dernier.

LOUISE, regardant par-dessus l'épaule de sa mère.

Ce n'est pas étonnant, tout est si cher à la campagne !... Et puis, ce mois-ci, j'ai fait venir beaucoup de musique.

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! ce n'est pas ta musique. C'est plutôt moi, avec ce maudit chapeau lilas que vous m'avez forcée d'acheter. Comme si j'avais besoin d'un chapeau lilas, je vous demande.

LOUISE.

Mais oui, mais oui, tu en avais besoin. Est-ce que tu pouvais offrir le pain bénit avec une méchante capote de l'an dernier?... D'abord un chapeau lilas n'est pas une grosse affaire, après tout.

MADAME JOURDEUIL.

Enfin, les chiffres sont là... Plus nous allons, plus notre

dépense augmente, et quand je songe que c'est notre pauvre Henri qui doit subvenir à tout...

LOUISE.

Ah ça ! d'où te viennent donc toutes ces vilaines idées aujourd'hui?... Est-ce que c'est ce gros livre qui te les donne ? Prends garde, je vais dire à Henri de te le confisquer.

MADAME JOURDEUIL.

Je te le défends bien, par exemple ! Tu m'entends, Louise ? Jamais un mot là-dessus à ton frère.

LOUISE, *elle a repris sa crème et la bat avec animation.*

Ah ! si Henri n'était pas riche, s'il se privait de manger pour nous donner du pain, je comprendrais tes inquiétudes, tes remords, et, certes, je les partagerais ; mais, enfin, ce n'est pas le cas : mon frère a du succès (*baissant la voix*) et du talent, quoi qu'en dise papa. Sa peinture se vend bien... il gagne beaucoup d'argent, alors quoi ?...

MADAME JOURDEUIL.

On a beau gagner de l'argent, c'est lourd une famille, quand on est seul et qu'on porte tout.

LOUISE.

Bah ! petite mère, nous ne pesons pas bien gros, toi et moi ; d'ailleurs si la charge est trop lourde pour un seul, il fallait rester à Paris, moi j'aurais porté quelque chose. J'avais mes diplômes, j'aurais donné des leçons, mais ici c'est impossible. Les paysans de Ville-d'Avray ne me trouveraient pas assez huppée pour leurs demoiselles. Il leur faut les premiers pensionnats de Paris, le Sacré-Cœur, les Oiseaux... Tiens, et c'est ce matin la mère Gogue, notre laitière, me disait tranquillement : « J'ons envie d'envoyer Phrasie aux Moigneaux !... » Que veux-tu que je fasse de mes diplômes avec ces moigneaux-là !

MADAME JOURDEUIL, *souriant*.

Je vois que tu lui tiens rancune à ce pauvre Ville-d'Avray.

LOUISE.

Moi?... pas du tout; seulement, je continue à me demander ce que nous y sommes venus faire.

MADAME JOURDEUIL.

Mais, mon enfant, tu le sais bien, c'est pour ton père. Il avait besoin de la campagne pour sa santé, pour son travail.

LOUISE.

Pour sa santé, peut-être, mais pour son travail... Je ne sais pas, moi. (*Bas*) Mais il me semble que mon père ne fait guère plus de peinture ici qu'à Paris.

MADAME JOURDEUIL.

Hé! ma fille, ton père est un grand artiste... Ces hommes-là ne sont pas à la tâche comme des manœuvres. Pour travailler il leur faut l'inspiration, qu'est-ce que tu veux?

LOUISE, *souriant*.

Henri est un grand artiste, lui aussi, mais s'il faisait comme mon père, s'il passait tout son temps chez les marchands de bric-à-brac de Versailles à chercher des assiettes à fleurs et des moutardiers Louis XV, je ne sais pas ce que nous deviendrions.

MADAME JOURDEUIL, *très émue*.

Voilà de mauvaises paroles, Louise, et qui me font beaucoup de peine. Ce n'est pas ainsi que tu devrais parler de ton père. Pauvre homme! Lui qui est si bon, qui nous aime tant... non! vrai...

LOUISE, *posant sa crême et s'agenouillant près de sa mère*.

Tiens! je suis bête... gronde-moi... que veux-tu? quand je

te vois de l'ennui, je deviens méchante. (*Bruits de roues, grelots, bouquin d'omnibus.*) Ah ! l'omnibus, Henri n'est pas loin. (*Elle se relève.*)

MADAME JOURDEUIL.

Ah ! mon Dieu ! et mes yeux qui sont tout rouges.

LOUISE.

Tu as ton livre, cache-toi derrière.

MADAME JOURDEUIL, *reprenant son registre.*

Tu as raison.

LOUISE.

Du reste, attends, je vais faire une habile diversion avec ma crème. (*Elle va chercher son plat, on sonne.*) Entre donc ! la clef est sur la porte. (*On entend grincer la clef dans la serrure, maladroitement.*)

MADAME JOURDEUIL, *dans son registre.*

Et je retiens deux.

LOUISE, *tendant son plat victorieusement vers la porte qui s'ouvre.*

Qu'est-ce que c'est que ça, Henri ?

SCÈNE II

LES MÊMES, FRANQUEYROL, *brun, hâlé, tenue de voyage, accent provençal.*

FRANQUEYROL, *très gravement et regardant la crème.*

Ça !... c'est une crème, mademoiselle.

LOUISE, *stupéfaite.*

Mais, monsieur...

FRANQUEYROL, *tenant le plat.*

Prenez garde ! l'assiette va chavirer.

MADAME JOURDEUIL, *ôtant ses lunettes.*

Qui est là, donc ?

LOUISE, *faisant un pas en arrière.*

Mais vous vous trompez, monsieur, qui demandez-vous ?

FRANQUEYROL.

Oh ! non, je ne me trompe pas, mademoiselle Louise. Je vous connais bien, et cette bonne dame là-bas qui me regarde en ouvrant de grands yeux, je la connais bien aussi. Bonjour, maman. (*Louise commence à deviner.*)

MADAME JOURDEUIL, *saluant avec embarras.*

Bon... jour... monsieur.

FRANQUEYROL.

Appelez-moi donc votre enfant, comme dans vos lettres.

LOUISE, *très fort.*

Maman, c'est M. Pierre. (*Elle se sauve dans la cuisine avec sa crème.*)

MADAME JOURDEUIL.

Monsieur Pierre !

FRANQUEYROL, *s'avançant.*

Eh ! pardieu, oui ! c'est M. Pierre... C'est ce forban de

Pierre Franqueyrol qui vient du bout du monde, tout exprès pour vous embrasser, seulement je vois bien que vous le trouvez trop noir.

MADAME JOURDEUIL.

Voulez-vous vous taire, méchant garçon (*ouvrant ses bras*) et venir là tout de suite?

FRANQUEYROL, *lui sautant au cou.*

Hé! allons donc! (*Se retournant.*) Et vous, mademoiselle... Là, quand je vous disais qu'on me trouvait trop noir.

MADAME JOURDEUIL, *remontant.*

Tu l'entends, fillette.

LOUISE, *par la porte entr'ouverte, on la voit dans la cuisine . quitter dare-dare son tablier et rabaisser ses manches.*

Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, il serait noir comme l'oncle Tom, que cela ne m'empêcherait pas de l'embrasser. (*Elle accourt.*) Et de bon cœur, encore.

FRANQUEYROL.

A la bonne heure. (*Il l'embrasse à pleines joues.*)

MADAME JOURDEUIL.

A nous deux, maintenant. (*Elle le fait asseoir.*) Mettez-vous là que je vous voie, que je vous regarde bien à mon aise.

FRANQUEYROL, *riant.*

Faites... maman... ne vous gênez pas.

MADAME JOURDEUIL.

Ainsi, c'est vous, vous voilà... voilà l'homme à qui je dois d'avoir encore mon enfant.

FRANQUEYROL.

Bon Diou! Qu'est-ce que vous allez chercher là... mais c'est de l'histoire antédiluvienne.

LOUISE, *gravement.*

Trente et un juillet mil huit cent soixante, juste six ans aujourd'hui.

FRANQUEYROL.

Té! cette rencontre, d'arriver ce jour-là... ma foi! tant pis! j'ai l'air de l'avoir fait exprès... c'est prétentieux...

MADAME JOURDEUIL, *elle lui a pris les mains, le regarde attentivement, et parle à demi-voix, comme à elle-même.*

Quand mon enfant allait mourir, voilà la main qui l'a arraché de l'eau; voilà les yeux qui l'ont veillé pendant un mois, anxieux, toujours ouverts comme les yeux d'une mère. (*Très émue.*) Ah! écoutez, je suis bien contente de vous voir. (*Elle veut porter la main de Franqueyról à ses lèvres.*)

FRANQUEYROL, *très ému, se lève brusquement et retire sa main.*

Et moi aussi, cap de Dieu! je suis content de vous voir, mais est-ce que nous n'avons rien de mieux à nous conter que cet ancien récit de sauvetage? D'abord, vous saurez, pour votre gouverne, qu'en tirant votre garçon de l'eau, c'est encore moi qui ai fait la meilleure affaire. Toutes les chances à la fois: je suis fou de peinture, je repêche un grand peintre; je n'avais pas d'amis, je m'en suis fait un. Je n'avais plus de maman, j'en ai retrouvé une et du bon coin encore. Vous voyez que ce n'est pas vous qui devez parler de reconnaissance.

MADAME JOURDEUIL, *ournée vers Louise.*

Hein! le brave enfant! Je voudrais qu'Henri fût là pour l'entendre.

FRANQUEYROL.

Té! mais, au fait, pourquoi n'est-il pas là cet Henri?

LOUISE, *allant vers la fenêtre de gauche.*

Nous l'attendons.

FRANQUEYROL.

Comment! il n'est pas encore arrivé?

MADAME JOURDEUIL.

Mais non, cela m'étonne, il vient toujours par ce train.

LOUISE, *à la fenêtre.*

Oh! il ne peut pas tarder.

FRANQUEYROL.

Et M. Jourdeuil? Je ne le vois pas. Est-ce qu'il est à Paris, lui aussi?

MADAME JOURDEUIL, *très vite.*

Mais non, mais non... il est ici... Ah! mon Dieu! et nous qui ne pensons pas... Vraiment, je crois que vous nous avez rendues folles; va donc vite voir à l'atelier, Louise...

LOUISE, *sans bouger de la fenêtre.*

Oui, mère,..

MADAME JOURDEUIL.

Mon pauvre Jourdeuil! va-t-il être heureux, lui qui désire tant vous connaître!...

FRANQUEYROL.

Et moi donc.

LOUISE. *s'arrachant de la fenêtre.*

C'est ennuyéux. Henri ne vient pas. (*A Franqueyrol.*) Est-ce que vous l'avez vu aujourd'hui, monsieur?

FRANQUEYROL.

Mais non, mademoiselle, j'arrive, moi, j'arrive... Il n'y a pas trois heures que je suis à Paris, et j'en ai bien passé deux à courir après ce scélérat sans pouvoir mettre la main dessus. D'abord, je suis allé rue Saint-Georges.

MADAME JOURDEUIL.

Oh! il n'est plus là depuis deux mois.

FRANQUEYROL, *souriant.*

Je l'ai bien vu... De la rue Saint Georges, j'ai couru rue de l'Ouest, au nouveau domicile : personne...

LOUISE.

Pas même Namoun?

FRANQUEYROL.

Namoun?

LOUISE.

Oui, son domestique, un petit Arabe.

FRANQUEYROL.

Comment! c'est son domestique, ce bédouin que j'ai trouvé roulé dans son burnous au travers de l'escalier... Eh ben!... il est gentil. Croiriez-vous que le drôle m'a entendu demander son maître à toutes les sonnettes de la maison, et qu'il n'a pas même tourné la tête de mon côté?

MADAME JOURDEUIL.

C'est bien de lui.

FRANQUEYROL.

Heureusement que je me suis souvenu d'un certain dîner du jeudi dont on me parlait beaucoup dans les lettres, sans quoi je serais encore à courir.

MADAME JOURDEUIL.

Vraiment, je ne sais pas pourquoi Henri s'obstine à garder ce Namoun; il ne veut rien faire, il n'est bon à rien, il reste couché tout le jour. Avec cela, un charabias.

FRANQUEYROL.

Ah! oui, le sabir... bono... macach bono, bezeff.

LOUISE.

Tiens! vous le savez...

FRANQUEYROL.

Ce n'est pas difficile. Depuis la conquête de l'Algérie, toutes les cuisinières parlent cette langue-là.

LOUISE, *naïvement*.

Les cuisinières?... pourquoi?

FRANQUEYROL.

Oh! parce que... parce que... pour rien, au fait. (*A part.*) Tu es bête, Franqueyrol.

MADAME JOURDEUIL.

Enfin ce drôle-là n'a rien pour lui... il est gourmand, sournois, et mauvais, ah!...

LOUISE.

Mais non, maman, c'est une idée... Namoun n'est pas méchant... Parce qu'une fois tu lui as vu faire une grimace

dans le dos de papa ! voyons, c'est un enfant, et puis papa le taquine toujours.

FRANQUEYROL.

Oh ! oh !... Je vois qu'il ne fait pas bon attaquer Namoun devant M^{lle} Louise.

LOUISE.

C'est vrai, je l'aime beaucoup. C'est si touchant, si vous saviez, l'histoire de ce petit homme. Figurez-vous qu'il est arrivé à Paris il y a deux ans derrière un bataillon de turcos dans lequel son frère Lakdar était tambour. Il faut vous dire que, pour Namoun, ce Lakdar, tambour Lakdar, comme il l'appelle, c'était une adoration... Plus que la mère, plus que le père, plus que tout... malheureusement après six mois de Paris, voilà tambour Lakdar qui meurt de la poitrine. Pensez quel désespoir ! Il ne manquait pas d'autres tambours au bataillon, mais pour Namoun, il n'y avait qu'un tambour au monde, tambour Lakdar... Si bien, qu'au bout de quelque temps, quand les turcos sont partis et qu'ils ont parlé d'emmener Namoun avec eux, l'enfant s'y est obstinément refusé, et comme il avait peur qu'on l'emmenât de force, la veille du départ, il s'est sauvé de la caserne, et ses camarades sont partis sans lui... Deux jours après, des amis d'Henri traversant le Père-Lachaise, trouvaient accroupi dans l'herbe, près d'une tombe, un petit Arabe aux trois quarts mort de faim et de froid ; c'était Namoun, qui tenait compagnie à son frère Lakdar, dans le grand cimetière des Roumis.

FRANQUEYROL, *se détournant pour cacher une larme.*

Ah ! je suis bête décidément...

LOUISE, *s'adressant à lui.*

Maintenant, dites du mal de Namoun, si vous voulez ; moi, je suis prête à tout lui pardonner à cause de son tambour Lakdar... Dame !... c'est peut-être parce que j'en ai un tambour, moi aussi. Vous comprenez... Tambour Henri.

MADAME JOURDEUIL.

Est-elle sotte, cette petite fille, de vous faire pleurer comme cela quand on est bien content!

LOUISE.

Là! là! j'ai fini. (*Décrochant un chapeau de paille pendu à la muraille.*) Je vais chercher mon père.

MADAME JOURDEUIL.

Ah! mon Dieu! c'est vrai, le pauvre homme; cours vite.

FRANQUEYROL.

Si vous voulez que j'y aille, mademoiselle?

LOUISE, *sans bouger de place.*

Oh! non! c'est inutile... l'atelier est à deux pas.

MADAME JOURDEUIL.

Eh bien! va donc.

LOUISE.

Oui, mais c'est que... (*Elle montre la cuisine.*)

MADAME JOURDEUIL.

Quoi? (*Louise dit un mot à voix basse.*) Hein?... (*Louise répète son mot très bas.*) Plaît-il?...

LOUISE, *impatiente, très haut.*

Mes croquettes! là!... mes croquettes qui sont sur le feu, si elles brûlent...

MADAME JOURDEUIL.

C'est bon, c'est bon, je m'en charge.

FRANQUEYROL.

Je crois bien que nous nous en chargeons... Merci ! laisser brûler des croquettes.

LOUISE.

Alors, je puis m'en aller tranquille.

MADAME JOURDEUIL.

Oui, oui.

LOUISE, *revenant.*

Ah ! tu sais, maman, défense de regarder dans le buffet.

MADAME JOURDEUIL, *la poussant.*

Mais va-t'en donc !

LOUISE.

C'est là qu'est la surprise. (*Elle se sauve en riant.*)

SCÈNE III

FRANQUEYROL, MADAME JOURDEUIL.

FRANQUEYROL.

C'est joli du rire de seize ans... on dirait qu'on secoue des perles.

MADAME JOURDEUIL.

Vous la trouvez gentille, n'est-ce pas ?

FRANQUEYROL.

Et vous ?

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! moi, je ne compte pas, je suis la maman.

FRANQUEYROL, *vivement*.

Est-ce que M^{lle} Louise est Parisienne ?

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! du Paris pur sang... du Paris de la rue Montmartre comme son frère.

FRANQUEYROL.

Ah çà ! qu'est-ce qu'on m'avait donc dit ?... Je croyais, qu'en fait de jeunes filles, on ne trouvait plus à Paris, à l'heure qu'il est, que de jolis petits monstres, tout en crin et en acier, de gentils agents de change à chignons, très secs, très froids, très ergoteurs, et spécialement dressés pour le Parisien d'aujourd'hui. Mais ce n'est pas vrai, cap de Dieu ! ce n'est pas vrai. Les Parisiens ne l'ont pas encore exproprié, ce type divin de la femme enfant, avec son rire clair et ses yeux limpides. Il y a encore des petites filles à Paris, n'est-ce pas, maman ?

MADAME JOURDEUIL.

Oui, sans doute ; pourtant il ne faut pas croire qu'à Paris toutes les demoiselles soient comme Louise... Il y en a d'autres...

FRANQUEYROL, *souriant*.

Vraiment ?

MADAME JOURDEUIL.

D'ailleurs, vous savez, moi, je suis comme toutes les mères ; je ne vois rien d'aussi beau que les miens... Cet Henri, hein ? quel cœur ! quelle nature !...

FRANQUEYROL,

Et quel talent ?

MADAME JOURDEUIL.

Il a du talent.

FRANQUEYROL.

S'il en a, le bandit ; mais il y a six ans, quand je l'ai connu, ce n'était qu'un enfant encore, et c'était déjà presque un maître.

MADAME JOURDEUIL.

Ah ! dame, il tient cela de son père ! Vous savez que M. Jourdeuil a été une célébrité à son époque ; en 1825, nous avons eu une médaille. (*Elle montre les lauriers académiques du panneau.*) Et dame ! c'était bien plus difficile alors que maintenant.

FRANQUEYROL, *à part.*

Ça doit être du père Jourdeuil, cette pensée-là.

MADAME JOURDEUIL.

Malheureusement, depuis, les années sont venues, la maladie, les chagrins, les pertes d'argent ; Jourdeuil était si bon ; tout le monde l'a exploité. En avons-nous nourri des camarades d'atelier ! J'en avais toujours quatre ou cinq à la maison. Comme il me disait quelquefois : « Que veux-tu, ma femme, je suis né les mains ouvertes, jamais je ne pourrai les fermer. » Pauvre homme, il a bien fallu qu'il les fermât, cependant. Un beau jour, son meilleur ami, un nommé Pipette, dont il avait répondu pour une somme très forte, a disparu subitement la veille de l'échéance. Mon mari a payé sans rien dire, mais ç'a été pour lui un coup terrible, et il ne s'en est jamais bien relevé.

FRANQUEYROL.

Pourtant, les succès de son fils doivent l'avoir remonté maintenant.

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! sans doute. Au fond, il en est très fier. Mais c'est égal. (*Bas, regardant autour d'elle.*) Ne lui en parlez pas trop ; vous comprenez, quand on est vieux, on est toujours un peu triste de voir le succès s'en aller tout à la jeunesse, tandis que soi-même... Hein ! faut-il que je vous aime pour vous dire toutes ces choses-là ?...

FRANQUEYROL.

Je voudrais bien voir que vous ne m'aimiez pas !

MADAME JOURDEUIL.

Non !... mais c'est vrai, avec vous je me sens si à l'aise ! Il me semble que je vous connais depuis vingt ans... Et tenez, mon cher enfant... (*elle va voir à la fenêtre*) puisque nous sommes seuls encore un moment, je vais vous faire une petite confidence.

FRANQUEYROL, *flairant du côté de la cuisine.*

Pardon ! vous ne sentez pas ?

MADAME JOURDEUIL.

Quoi donc ?

FRANQUEYROL.

Vite, vite, les pompes ! les pompes !... Je suis sûr que les croquettes brûlent.

MADAME JOURDEUIL, *riant et courant vers la cuisine.*

Miséricorde !

FRANQUEYROL.

Avez-vous besoin de moi ?

MADAME JOURDEUIL.

Non... non...

FRANQUEYROL.

Pour faire la chaîne ?

MADAME JOURDEUIL.

C'est inutile ! (*Elle pousse la porte.*)

SCÈNE IV

FRANQUEYROL, *seul.*

Dieu ! les braves gens... la bonne maison... ça vous dégoûterait des voyages, un coin comme celui-ci. (*Il s'allonge dans le fauteuil et regarde autour de lui.*) C'est clair, c'est gai, et en même temps si calme?... Puis, je ne sais pas... Il y a du bonheur dans l'air ici, on se sent bien... C'est comme... c'est comme une maison de santé pour les âmes. (*La tête renversée, les yeux demi-clos.*) Tout de même, ce doit être agréable, le soir, quand on rentre, de voir un petit chapeau de paille qui se penche à la fenêtre pour vous regarder venir, et de trouver au logis une petite fée, avec un grand tablier blanc, en train de vous battre une crème. (*Il fait le geste.*) « Qu'est-ce que c'est que ça, Henri ? » Ah ! mon vieux Franqueyrol, ce n'est pas pour toi qu'on en battera jamais des crèmes comme celle-là.

SCÈNE V

MADAME JOURDEUIL, FRANQUEYROL.

MADAME JOURDEUIL, *accourant du fond.*

Voilà ! c'est fait...

FRANQUEYROL, *arraché en sursaut à son rêve.*

Ah! eh bien?...

MADAME JOURDEUIL.

Pas de mal... Je suis arrivée à temps.

FRANQUEYROL.

Hum! ça sentait pourtant bien le roussi.

MADAME JOURDEUIL.

Oh! si peu de chose. (*Approchant une chaise.*) Voyons, maintenant, que je vous fasse ma confidence.

FRANQUEYROL, *comiquement.*

Oh! oh! une confidence...

MADAME JOURDEUIL.

Ne riez pas. Ce que j'ai à vous dire est très sérieux... Il s'agit de votre ami.

FRANQUEYROL

D'Henri?

MADAME JOURDEUIL.

Oui, d'Henri, qui m'inquiète beaucoup.

FRANQUEYROL.

Bah! qu'est-ce qu'il lui arrive donc?

MADAME JOURDEUIL, *avec un soupir.*

Ah! je ne sais pas ce qui lui arrive; mais, ce qu'il y a de sûr, c'est que, depuis quatre ou cinq mois, mon enfant n'est plus le même. D'abord, au lieu de venir nous voir plusieurs

fois dans la semaine, comme il faisait, il ne vient plus qu'une fois, et encore en retard. vous voyez.

FRANQUEYROL.

C'est qu'il travaille beaucoup, sans doute.

MADAME JOURDEUIL.

Oui, je veux bien. Mais, quand il est ici, pourquoi a-t-il l'air si triste ? pourquoi ne mange-t-il pas?... Car c'est un fait, il ne mange pas... Autrefois, il était gai, confiant, il nous parlait toujours de ses projets, de ses travaux... Maintenant, rien. Et puis, si vous voyiez comme il nous arrive toujours fiévreux, les yeux creusés, les mains brûlantes... Je suis sûre qu'il y a dans la vie de notre enfant quelque grand malheur, qu'il ne veut pas ou ne peut pas nous dire.

FRANQUEYROL.

Voilà bien les mères ; tout de suite quelque grand malheur !... On dirait que leurs enfants sont des boîtes à catastrophes. Eh bien ! quoi ? Henri a peut-être quelque ennui en ce moment.

MADAME JOUDEUIL.

Mais quel ennui, en définitive ? Ses affaires vont très bien... Il vient de déménager, de s'installer richement. Il paraît que c'est magnifique chez lui. Je dis : il paraît, parce que je n'y suis pas allée. Encore une des choses qui m'inquiètent... Concevez-vous cela?... Depuis qu'il a déménagé, il ne nous a pas dit une seule fois d'aller chez lui... Et quand on lui parle, il faut voir comme ça le gêne... Tenez ! voulez-vous que je vous dise ce que je crois ? (*Baissant la voix.*) Je crois qu'il a connu quelque mauvaise femme...

FRANQUEYROL, *stupéfaction comique.*

Bah !... après tout, il vaut encore mieux qu'il fasse de mauvaises connaissances que s'il faisait de mauvais tableaux...

MADAME JOURDEUIL.

Hé ! je me moque bien de ses tableaux... je ne suis pas une artiste, moi, je suis une mère, et je veux avant tout que mon enfant ne se tourmente pas... Est-ce que ses tableaux me le rendront si cette femme me le tue ?

FRANQUEYROL.

Comment ! vous en êtes encore là ? Vous croyez aux femmes qui tuent les hommes !...

MADAME JOURDEUIL.

Cela se voit tous les jours.

FRANQUEYROL.

Jamais de la vie... Du reste, si ceci peut vous rassurer, je vais à mon tour vous faire une confidence : votre fils a dans le cœur une grande et belle affection.

MADAME JOURDEUIL, *très troublée.*

Ah !

FRANQUEYROL.

Qui le met à l'abri de toutes les tentations et de toutes les sottises.

MADAME JOURDEUIL.

Vous la connaissez.

FRANQUEYROL.

Oui.

MADAME JOURDEUIL, *avec hésitation.*

Est-ce qu'elle est bien jolie ?

FRANQUEYROL.

Qu'est-ce que ça vous fait? C'est donc vrai que les mères sont jalouses... Allons! rassurez-vous; ce n'est pas cette femme-là qui essaiera de vous faire du tort dans le cœur de votre enfant.

MADAME JOURDEUIL.

C'est égal! Tout ce que vous me dites ne me tranquillise qu'à demi. Je sens que mon fils n'est pas heureux, qu'il a quelque chose en lui. *(Avec effusion, en lui prenant les mains)* Je vous en prie, mon ami Pierre, faites-lui dire ce qu'il a. Je sais qu'il est des confidences qu'on ne fait pas à sa mère, mais vous, il ne vous cachera rien... Parlez-lui, questionnez-le, regardez bien dans son cœur. Et quand vous saurez ce qui le tourmente...

FRANQUEYROL.

Quand je saurai ce qui le tourmente?

MADAME JOURDEUIL.

Eh bien!... Eh bien!... *(Souriant.)* Vous viendrez me le dire.

FRANQUEYROL, *l'embrassant sur le front.*

Sainte mère, va!

LE PÈRE JOURDEUIL, *en dehors, chantant à pleine voix, sur l'air de Charles VI.*

Guerre aux bourgeois...

MADAME JOURDEUIL.

Chut! mon mari...

LE PÈRE JOURDEUIL, *en dehors.*

J'ai le jupon en France...

LOUISE, *en dehors.*

Mais, tais-toi donc, papa ! (*La porte s'ouvre.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PÈRE JOURDEUIL, LOUISE.

(*Le père est en vareuse, la tête nue, ses grands cheveux au vent, sa palette et ses pinceaux à la main.*)

LE PÈRE JOURDEUIL.

Où est-il ce Franqueyrol ? où est-il ?

FRANQUEYROL, *allant au-devant de lui la main tendue.*

Présent.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Voyons... voyons... (*Il amène Franqueyrol dans le jour de la fenêtre.*) Oh ! superbe, mes enfants, superbe ! Une vraie tête de pirate... (*Lui tendant les bras.*) Embrassons-nous, ma vieille branche !...

FRANQUEYROL.

Je crois bien !

LE PÈRE JOURDEUIL, *le contemplant.*

Est-il beau, est-il campé ! On dirait le grand bonhomme du milieu dans le tableau de Girodet. (*En gesticulant, il envoie sa palette dans les yeux de sa femme.*)

MADAME JOURDEUIL, *doucement.*

Pose donc ta palette, mon ami.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Ma palette?... Tiens, c'est vrai, en voilà une distraction.

LOUISE, *riant*.

Oh! une distraction.

MADAME JOURDEUIL, *la tirant par la manche*.

Chut!

FRANQUEYROL, *au père Jourdeuil*.

C'est beau pour un artiste d'être surpris la palette au poing.

LE PÈRE JOURDEUIL, *trionphant*.

N'est-ce pas? (*Il pose sa palette et ses pinceaux sur le petit poêle.*)

LOUISE, *bas à sa mère*.

Mais, puisque je te dis qu'il est retourné exprès pour la chercher.

MADAME JOURDEUIL.

Tiens! tu m'ennuies... va-t'en voir si tes croquettes brûlent. (*Louise embrasse son père en passant et s'en va à la cuisine.*)

LE PÈRE JOURDEUIL.

Vieux Franqueyrol, va!... quelle bonne surprise. (*Lui frappant sur l'épaule.*) Y a-t-il longtemps qu'on l'attendait!

MADAME JOURDEUIL.

Oh! oui, il y a longtemps, et c'est une cruauté de faire ainsi languir les gens.

FRANQUEYROL.

Que voulez-vous?... Ce n'est pas ma faute; si seulement

Ville-d'Avray avait été dans les mers de Chine... Je serais venu vous voir tous les jours.

MADAME JOURDEUIL.

Allez donc, coureur.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Enfin, coureur ou non, nous lui devons une fière chandelle, et puisque le voilà, nous allons la lui brûler, par les deux bouts encore... Et d'abord arrosons la bienvenue... Hé, Lisette!

LOUISE, *de la cuisine.*

Père?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Apporte-nous mon vieux madère, tu sais, l'étiquette jaune, celui que j'appelle les grandes occasions.

MADAME JOURDEUIL.

Mais, mon ami, nous allons dîner... Est-ce que tu ne crains pas?

LE PÈRE JOURDEUIL.

J'espère bien que nous allons dîner, j'ai mon estomac dans mes bottes.

FRANQUEYROL, *riant.*

Savez-vous que votre malade a l'air assez gaillard?

LE PÈRE JOURDEUIL, *changeant subitement de ton.*

Gaillard... gaillard... pas tant que ça...

FRANQUEYROL, *ironiquement.*

Bagasse!

LE PÈRE JOURDEUIL.

J'ai toujours mes douleurs de tête... J'ai été trop secoué, voyez-vous, depuis quelques années... Non! vrai, les camarades m'ont fait de mauvaises charges. (*Baissant la voix.*) Vous avez su mon histoire avec Pipette, hein?... C'est celle-là surtout qui m'a démoli... Puis, mon cher, la vie d'artiste! Ça vous use, ça vous use... (*Redevenant gai.*) Bah! c'est égal, la façade n'est pas trop endommagée...

FRANQUEYROL.

Comment donc, elle est toute neuve, la façade!

MADAME JOURDEUIL, *rayonnante.*

N'est-ce pas qu'il est resté jeune?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Le fait est que quand je regarde tous ces peintraillons d'aujourd'hui, un tas de brèche-dents et de chauves...

LOUISE.

Pardon... pardon, monsieur mon père; Henri est un de ces peintraillons d'aujourd'hui, mais il n'est ni brèche-dents, ni chauve.

FRANQUEYROL, *à part.*

Quel vaillant petit cœur!

LOUISE.

Il a même de très beaux cheveux.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Il en a, le lâche! mais il les coupe. Eh bien! moi, je les porte aussi longs que je peux et fièrement, comme un drapeau, le drapeau de Raphaël et du Léonard.

MADAME JOURDEUIL.

Ça, c'est vrai, fillette, le Léonard avait de grands cheveux comme ton père, c'est de l'histoire. (*Louise va se remettre à la fenêtre.*)

LE PÈRE JOURDEUIL.

Crinière si l'on veut, ma crinière m'est chère, et si elle meurt avant moi, tant pis ! je porterai perruque, ne fût-ce que pour étonner les bourgeois et pour protester contre l'époque mercantile où nous vivons. Pas vrai, Franqueyrol ? (*Il trinquent.*)

FRANQUEYROL.

Le fait est que le vent n'est pas bien bon pour les arts ; depuis quelques années nous tournons un peu à l'Américain, en France.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Comment à l'Américain !... mais les Américains sont cent fois plus artistes que nous...

FRANQUEYROL.

Oh ! que non...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Non ! (*Il se lève.*) Eh bien, mon cher, l'homme qui vous parle, Henri-Charles-Alexis Jourdeuil, connu dans les arts sous le nom de Jourdeuil le Vieux, comme on disait Palma le Vieux, Charles-Alexis Jourdeuil, élève et ami du baron Gros, médaillé en 1825. (*A sa femme.*) Tu sais, toi, si c'était facile d'être médaillé en 1825 ?

MADAME JOURDEUIL, *avec conviction.*

Ah !

FRANQUEYROL, *à part.*

Parbleu !

LE PÈRE JOURDEUIL, *d'une voix terrible.*

Monsieur, cet homme-là ne trouve plus à vendre un seul de ses tableaux en France, pas un ! (*Approchant sa tête de l'oreille de Franqueyrol.*) Vous comprenez, je leur fais peur à ces gandins !... Et savez-vous qui les a recueillis, ces magnifiques Jourdeuil le Vieux, dont la France ne voulait plus ? L'Amérique, mon brave homme, l'Amérique !

MADAME JOURDEUIL.

C'est la vérité, ils sont fous de sa peinture, là-bas...

FRANQUEYROL.

Tant mieux, voilà qui me réconcilie un peu avec eux.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oh ! c'est une belle race, allez ! et qui m'a bien compris... J'ai des commandes par-dessus la tête... Si je voulais gagner beaucoup d'argent... mais je n'y tiens pas. (*Avec intention.*) Je ne suis pas un spéculateur, moi... Je travaille lentement, à mes heures, avec amour, et pourvu que je puisse me payer de temps en temps une belle pièce de faïence...

FRANQUEYROL, *montrant les étagères.*

Oui, je vois que vous avez cette passion.

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! ici, ce n'est rien, c'est à l'atelier qu'il y en a.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui, j'ai quelques jolis morceaux. C'est moi qui possède le fameux prie-Dieu d'Henri III avec les portraits des mignons sur les panneaux.

MADAME JOURDEUIL.

Dis donc, mon homme, combien t'en offrent-ils de ta collection au musée de Cluny?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Vingt mille francs ! Je n'ai qu'à lever le doigt, l'argent sera ici demain matin... mais macach, comme dit Namoun... ni à vingt, ni à trente ni à cent... je ne la vendrai jamais.

MADAME JOURDEUIL, *le regardant avec admiration.*

Oh ! ces artistes... l'argent n'est rien pour eux!...

FRANQUEYROL, *à Louise qui coud près de la fenêtre.*

Il ne vient donc pas, ce frère?

LOUISE, *tristement.*

Non... il aura décidément manqué le train. (*Elle se lève et retourne dans le fond.*)

MADAME JOURDEUIL.

Mon Dieu ! mon Dieu !

LE PÈRE JOURDEUIL.

Eh bien quoi ! mon Dieu ! mon Dieu !... c'est un petit malheur, nous dînerons une heure plus tard. (*Remplissant les verres.*) Allons, encore un coup pour nous faire prendre patience... (*Levant son verre.*) Mon vieux Pierre, tu sais... ma foi ! tant pis... il faut que je te tutoie... Ça te va-t-il ?

FRANQUEYROL.

Ça me va !

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! mon ami.

FRANQUEYROL.

Laissez donc, c'est charmant...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Voyons, est-ce qu'il n'est pas de la famille et du bâtiment par-dessus le marché? (*A Franqueyrol.*) Car tu es artiste, toi aussi, je le sais. Ne dis pas que tu ne l'es pas, tu l'es...

MADAME JOURDEUIL.

Oui, Henri nous a dit que vous aviez fait de la peinture autrefois.

FRANQUEYROL.

Juste assez pour admirer la sienne.

LE PÈRE JOURDEUIL, *entre ses dents.*

Oh! admirer... blagueur!...

FRANQUEYROL.

J'aurais peut-être pu devenir un peintre, moi aussi; mais ma nature s'y opposait. Vous savez comme Henri m'a surnommé, Pierre Franqueyrol dit Pierre qui roule... Eh bien! toute ma destinée tient dans ce nom-là. Il faut que je roule, que je roule, et comme on ne peut pas faire de peinture en roulant...

MADAME JOURDEUIL.

C'est singulier, tout de même, cette idée de courir le monde comme cela, dans un bateau, pour son plaisir... Encore si vous faisiez quelque commerce?

FRANQUEYROL.

Ce ne serait plus pour mon plaisir, alors.

MADAME JOURDEUIL.

Moi qui aime tant mon chez moi, mon petit coin, le fauteuil toujours à la même place.

LE PÈRE JOURDEUIL, *sirotant son madère, sourit en regardant sa femme.*

Mollusque !

MADAME JOURDEUIL.

Tu as beau dire, ce n'est pas naturel d'être toujours à rouler sur la mer... Au fait, vous avez peut-être des parents là-bas !

FRANQUEYROL.

Où donc, là-bas ?

MADAME JOURDEUIL.

Je ne sais pas, moi, là-bas où vous allez.

LE PÈRE JOURDEUIL, *laissant tomber son verre et sa tête sur la table.*

Madrépore !

FRANQUEYROL.

Je ne vais nulle part...

MADAME JOURDEUIL.

Quel homme ! mon Dieu ! mais enfin, comment cela vous est-il venu, cette manie du voyage, cette folie du diable au vert ? Est-ce que c'est de naissance ?

FRANQUEYROL.

Non ! ce n'est pas de naissance... ça m'est venu subitement en me promenant sur les quais du Rhône, à Arles, un matin

que j'avais vingt ans et qu'il faisait du soleil. A quoi tiennent nos destinées ! Justement, ce matin-là, il y avait dans le port, au ras du quai, un petit bateau, en partance pour les mers du Sud. Oh ! mais un tout petit bateau, vous savez, tout petit, pas plus gros qu'une coquille Saint-Jacques. J'ai toujours aimé ça, moi, les tout petits qui sont très crânes, et je vous répons qu'il l'était, celui-là, pour s'en aller tout seul dans les mers d'Amérique... Je m'arrêtai un moment à le regarder, le chargement était fini, on allait partir. Sur le pont l'équipage au grand complet, ils étaient bien quatre en tout, y compris le mousse, commençait à hisser la voile, une belle voile toute rapiécée, où le soleil des tropiques avait jeté des fils d'or. Et pendant qu'on halait tous ensemble sur l'écoute, il y en avait un qui chantait comme ceci, d'une voix tranquille. (*Il chante à demi-voix :*)

Petite galiote,
 Tu t'en vas dans l' Brézi,
 Tu t'en vas dans l' Brézi,
 Faire un si grand voyage ;
 Dieu te protégera
 Toi et ton équipage.

(*A mesure qu'il chante, la porte du fond s'ouvre. Louise s'avance doucement.*)

Écoutez, cela me parut si touchant, cette petite galiote partant pour le grand voyage et donnant son cœur à Dieu avant de partir, que les larmes m'en vinrent aux yeux... Puis, je ne sais pas... Ce port plein de soleil, ce grand Rhône courant vers la mer, ces hommes qui chantaient, et à mesure, la belle voile rousse, avide d'aventures, qui grimpait le long du mât et s'ouvrait au vent comme une aile, tout cela était si grisant, si entraînant, que j'en eus comme un frisson dans le cœur, et je criai bien fort à la petite galiote : « Té ! attends-moi, petite, attends-moi, je pars avec toi. »

MADAME JOURDEUIL.

Et vous êtes parti ?

FRANQUEYROL.

Je crois bien, que je suis parti ! j'ai même été si content de

mon voyage, qu'en arrivant dans l'Brézi j'ai acheté la galiote, et voilà quinze ans que je cours le monde à cheval sur ce petit oiseau.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Superbe, mes enfants, superbe !..

LOUISE.

Et où l'avez-vous laissée maintenant, la petite galiote ?

FRANQUEYROL.

Je l'ai laissée au Havre, elle se repose un peu... Pensez que nous venons de New-York en dix-huit jours...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tu viens de New-York?... mais alors tu as dû voir mes œuvres, là-bas, à la vitrine de Jackson ?

FRANQUEYROL.

Jackson !...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui, Jackson, le fameux marchand de tableaux, le Goupil américain... C'est lui qui m'achète toutes mes toiles.

FRANQUEYROL.

Jackson... non !... connais pas.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tiens ! c'est drôle,.. Après tout, ces noms anglais sont si difficiles... Je prononce peut-être mal.

MADAME JOURDEUIL.

Ah çà ! monsieur Pierre qui roule, maintenant que vous voilà, est-ce que vous n'allez pas vous reposer un peu ?

FRANQUEYROL.

Ma foi, j'en suis bien capable... Je ne sais pas si c'est l'air de Ville-d'Avray ou si cela tient à vos fauteuils... (*Se carrant.*)
Ils sont très commodes, ces fauteuils-là.

LE PÈRE JOURDEUIL.

N'est-ce pas qu'on est bien chez nous?... Tu verras, mon vieux, on rit tout le temps ici; c'est la bohème en famille, la bohème du bon Dieu! (*Bruit de roues dans le lointain, trompettes.*)

MADAME JOURDEUIL.

Ah! l'omnibus.

LOUISE.

Oh! non, pas encore. Ceci c'est pour le train de cinq heures et demie, qui va à Paris.

FRANQUEYROL, *bondissant.*

Cinq heures et demie!... mais alors je me sauve vite.

LOUISE.

Comment?

MADAME JOURDEUIL.

Allons bon! le voilà encore en route...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tu ne dînes donc pas avec nous?

FRANQUEYROL.

Impossible! On m'attend à la légation d'Amérique.... C'est une affaire d'honneur... je vais recevoir mon prix.

TOUS.

Quel prix ?

FRANQUEYROL.

Un grand prix de steeple-chase, que la petite galiote vient de gagner... Est-ce que je ne vous l'avais pas dit ? Oh ! c'est un vrai triomphe!... Nous sommes partis cinq de New-York, tous des petits navires, à qui serait le premier au Havre... Dame ! on ne s'est pas amusé en route. Dix-huit jours dans le vent entre ciel et mer... Mais comme la petite galiote a des ailes, hier soir, à dix heures, j'entrais dans le port du Havre, et bon premier, comme on dit à la Marche ! Les autres ne sont arrivés que dans la nuit. (*Tristement.*) Excepté un, qui n'arrivera jamais, pécaïre ! (*Gaiement.*) Fait rien ! Les Américains sont enfoncés, et vive la marine d'Arles !...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Vive la marine d'Arles!... Tu ne peux pas manquer ce diner-là !

LOUISE.

Et Henri ?

FRANQUEYROL.

J'irai le voir demain... Seulement, je vous en prie, ne lui dites pas que je suis arrivé. Laissez-moi la joie de le surprendre ; je sais bien que c'est un enfantillage, mais tous les voyageurs, les vrais, les enragés, nous avons cette manie d'arriver à l'improviste. C'est si bon de tomber comme du ciel dans des bras qui vous aiment!... C'est si bon l'œil étonné qui s'ouvre, les chères mains qui tremblent, la bouche qui croit dire : « Comment, c'est... c'est toi... » et qui ne dit rien... Au diable les salles d'attente ! elles nous gâtent cette belle minute de l'arrivée, qui est peut-être ce qu'il y a de meilleur dans le voyage.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Bravo ! ta cause est gagnée. Silence absolu ! nous le jurons.

FRANQUEYROL, *s'approchant de la mère.*

Adieu, maman. (*Il l'embrasse.*)

MADAME JOURDEUIL, *bas.*

Et... vous savez ?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Allons ! allons ! voilà la voiture.

FRANQUEYROL, *à la mère.*

C'est convenu... je viendrai vous le dire.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Ah çà ! quand te verrons-nous ?

FRANQUEYROL.

Oh ! bientôt.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Il faut venir souvent, vois-tu. D'abord, tu sais, je ne dis pas que je ne ferai pas ta tête. Hein ! que dis-tu de cela ? C'est ça qui serait gentil, un beau portrait signé Jourdeuil (le Vieux).

FRANQUEYROL.

Certes. (*A Louise.*) Est-ce qu'il y aura une crème le jour où je reviendrai ?

LOUISE.

Et des croquettes.

MADAME JOURDEUIL.

Mais laissez-le donc partir, il va manquer son train.

FRANQUEYROL.

Adieu, adieu, et surtout bouche close.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui... oui... je m'en charge... Je ferai la police des langues, ici. (*Franqueyrol sort. Le père Jourdeuil court à la fenêtre.*) A propos, informe-toi donc de ce Jackson, à l'ambassade?

FRANQUEYROL, *loin, dehors.*

C'est entendu.

SCÈNE VII

MADAME JOURDEUIL, LE PÈRE JOURDEUIL, LOUISE.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Quel type, mes enfants, quel type!

MADAME JOURDEUIL.

Ah! c'est un joli fou.

LOUISE.

C'est un héros, maman.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Et puis bon compagnon, franc de collier. Je suis content, on va s'amuser ici. Cela me rappellera l'année où nous avons eu Pipette.

MADAME JOURDEUIL.

Oui, je te conseille d'en parler, de ton Pipette, après le tour qu'il nous a joué.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oh! ce n'est pas pour l'argent que je lui en veux... C'est surtout pour sa fugue... Il était si cocasse, cet animal!... Il y a des jours où il me manque.

LOUISE, montrant à sa mère le gros registre laissé sur la table.

Dis donc, maman, tout de même tu n'as pas pu arriver à finir tes comptes; tu en es toujours à je retiens deux.

MADAME JOURDEUIL.

Oh!

LOUISE.

Bah! tu finiras dans la soirée. (*Elle enlève le registre et le dépose sur la crédence.*)

LE PÈRE JOURDEUIL.

A propos de comptes, vous n'avez donc pas payé la note de la mère Raizou?

MADAME JOURDEUIL.

Non, mon ami. Comme notre dernier mois était très chargé, j'ai préféré la remettre à celui-ci.

LE PÈRE JOURDEUIL. .

Tant pis! Tous ces philistins font déjà si peu de cas des artistes... Je n'aime pas que les notes traînent...

LOUISE, vivement.

Mais, dans ce cas, il faut...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Hein?

MADAME JOURDEUIL.

Tu as raison, mon ami...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Qu'est-ce qu'elle dit, la petite ?

MADAME JOURDEUIL.

Elle dit que tu as raison ; mais sois tranquille, je paierai demain, sans faute. Allons vite, fillette, à ton diner ; moi je vais mettre le couvert.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Surtout dépêchons-nous, je meurs de faim.

LOUISE.

Oh ! maintenant, Henri ne va pas tarder. C'est égal ! ce sera difficile de lui cacher l'arrivée de M. Pierre. (*Elle descend dans le fond en fredonnant :*)

Petite galiote,
Tu t'en vas dans l'Brézi, etc.

LE PÈRE JOURDEUIL, *à la fenêtre.*

Hé ! hé ! la mère, il me semble qu'il se dérange, monsieur ton fils ?

MADAME JOURDEUIL, *mettant le couvert.*

Ne me dis pas cela, mon Dieu !

LE PÈRE JOURDEUIL.

Eh bien ! quoi ?... c'est de son âge... Ah ! voilà le père Bor-niche qui ferme la mairie...

MADAME JOURDEUIL, *timidement*.

Vraiment! tu crois qu'il se dérange un peu?

LE PÈRE JOURDEUIL, *toujours à la fenêtre*.

Est-il maigre, ce pauvre diable!

MADAME JOURDEUIL.

N'est-ce pas qu'il a maigri?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oh! il n'a jamais été bien gras. Puis c'est surtout son habit vert qui l'allonge... Il a l'air d'une cigale là-dedans.

MADAME JOURDEUIL, *stupéfaite*.

Henri! un habit vert?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Eh! qui te parle d'Henri! je parle du père Borniche.

MADAME JOURDEUIL.

Laisse donc le père Borniche tranquille, nous causons de choses plus sérieuses. (*Arrachant son mari de la fenêtre.*) Voyons, mon homme, je t'en prie, parle-moi raisonnablement. Tu viens de me dire qu'Henri se dérangeait. Est-ce que tu aurais remarqué quelque chose, toi aussi?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Hé! non! Je n'ai rien remarqué! d'ailleurs où serait le mal, si ton fils faisait comme les autres? tu ne sais donc pas ce que c'est que la vie d'artiste. Ce sont les plus grands qui font le plus de folies...

MADAME JOURDEUIL.

Ils me feront mourir avec leurs artistes !

LE PÈRE JOURDEUIL.

Morbleu!... Quand on a du chien dans le ventre, il faut que le chien jappe... Ah!... si tu m'avais connu du temps de l'atelier... quelle vie, mes enfants, quelle vie!... en avons-nous passé des nuits blanches avec Pipette!

MADAME JOURDEUIL, *montrant la cuisine.*

Prends garde! Louise est là.

LE PÈRE JOURDEUIL, *baissant la voix.*

Tiens! veux-tu que je te dise? Eh bien! je serais heureux de voir faire à ton fils quelque bonne frasque de jeunesse... C'est ce qui lui manque, il n'est pas assez jeune ce garçon-là! (*On sonne.*)

MADAME JOURDEUIL.

Ah! le voilà... enfin! (*Elle court ouvrir.*)LE PÈRE JOURDEUIL, *allant s'asseoir à table.*

Lison... le dîner... vite!

LOUISE, *apparaît sur la porte de la cuisine, portant une soupière bleue.*

J'y suis!...

MADAME JOURDEUIL, *ouvrant la porte.*

Oh! c'est Namoun...

LOUISE.

.Namoun!...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, NAMOUN.

NAMOUN, *entrant. Il a le costume des Maures d'Alger, chechia, babouches, bournous, veston.*

Boujou...

MADAME JOURDEUIL,

Et Henri ?

LOUISE.

Où est-il ?

NAMOUN.

Macach venir mouci Inri...

LOUISE.

Oh !

MADAME JOURDEUIL.

Est-ce qu'il est malade ?

NAMOUN.

No ! no ! macach malade ? rien di tout.

MADAME JOURDEUIL.

Mais, alors, pourquoi ne vient-il pas ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *à table, riant sous cape.*

Hum!... hum!...

...

NAMOUN.

Bourquoi mouci Inri rester le maison. Bourquoi trabadjar, trabadjar bezeff.

LE PÈRE JOURDEUIL, *à part.*

Elle est un peu usée, celle du travail... sacré Bédouin, va!

LOUISE.

Et moi qui avais fait un si beau dîner!

NAMOUN, *regardant la table avec convoitise.*

Ou Allah! Bono la manjaría ici, bono. (*Il se frotte l'estomac.*)

MADAME JOURDEUIL, *énergiquement.*

Tu diras à Henri que nous irons le voir demain... Tu m'entends...

NAMOUN.

No! no, madama, toi macach andar demain. Bourquoi mouci Inri sortir, macach rester à la maison.

MADAME JOURDEUIL.

Tant pis! il m'attendra, je veux absolument le voir.

LE PÈRE JOURDEUIL, *à part.*

Brrr! ma femme, quelle lionne.

MADAME JOURDEUIL.

D'ailleurs, son ami Franqueyrol...

LE PÈRE JOURDEUIL, *tapant sur une assiette avec sa cuiller.*

Attention!

MADAME JOURDEUIL.

Enfin ! C'est bon, dis-lui que j'irai le voir.

LOUISE.

Il est joli l'anniversaire... Et ma crème... et mes croquettes ?

NAMOUN.

Bono, la groguette ! (*Il sort.*)LE PÈRE JOURDEUIL, *découvrant la soupière.*Bah ! Voici de quoi nous consoler... A table ! mes' enfants, à table ! (*Regardant autour de lui et voyant M^{me} Jourdeuil qui s'essuie les yeux.*) Allons ! bon ! des larmes, maintenant... ma foi ! tant pis, moi je mange. (*Il se sert.*) Et toi, Bédouin ? . tiens ! le Bédouin est parti... Quel sauvage !...

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

Intérieur de peintre-gandin. Atelier petit, coquet, parfumé. Chevalet de palissandre, transparents roses aux fenêtres. Bahuts, faïences, émaux, momies, sabres, hallebardes, panoplies, bibelots. La croisée au fond, au milieu. Porte d'entrée au fond, à droite, ouvrant intérieurement. Porte à gauche sur l'appartement, à gauche. Premier plan, un joli bureau-pupitre en laque. Dans le fond, sous la croisée, un lit de repos très bas.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI, NAMOUN.

(Au lever du rideau, Henri est en train d'écrire sur le bureau de gauche... Namoun est dans le fond, debout sur une chaise et cloue une carte de visite sur la porte d'entrée ouverte en dedans, faisant face aux spectateurs.)

HENRI, *jetant sa plume avec rage, et se renversant dans son fauteuil.*

C'est fini! j'ai cru que je n'irais jamais jusqu'au bout. *(Regardant la lettre qu'il vient d'écrire.)* Pauvre Clémence! qu'est-ce qu'elle va dire en lisant cela? *(A Namoun avec colère.)* Tais-toi donc, toi.

NAMOUN, *fermant la porte doucement, et venant remettre la chaise à sa place, sur le devant de la scène. Très bus... le doigt sur les lèvres.*

Chouia! Namoun... Mouci lâché!... *(Il va se coucher sur le divan du fond.)*

HENRI, *lisant la lettre qu'il vient d'écrire.*

« Ma chère enfant, les meilleures choses ont une fin. Voilà
 « sept ans que nous nous aimons et que nous sommes l'un à
 « l'autre... » Sept ans!... Ainsi cette femme m'aura donné
 sept ans de sa vie, sept années de dévouement, de tendresse, de
 renoncement à tout ce qui n'était pas moi. Elle aura tout
 quitté, tout brisé pour me suivre. Elle aura été ma compagne,
 mon amie, ma chose et puis... (*Montrant la lettre.*) Et puis
 voilà!... (*Un silence, il lit la lettre des yeux, ironique.*) Elle
 est vraiment très jolie, cette lettre... pleine de pensées philo-
 sophiques... hé! hé! Il y a même le mot pour rire : « Sept
 ans, ma belle, presque un congé... » pouah! c'est cruel et c'est
 bête, jamais je n'enverrai cela. (*Il se lève, jette la lettre avec
 dégoût sur son bureau et se met à marcher avec agitation.*)
 Pourquoi ce mensonge, après tout? Pourquoi cette rupture
 banale et lâche?... Il serait plus simple de lui dire loyalement
 ce qui m'oblige à la quitter... Oui, ce serait plus simple, et
 en tout cas plus digne, mais je ne peux pas! je ne peux pas!...
 Il faudrait raconter ma vie, livrer mon secret... je n'en ai pas
 le droit. Et puis, est-ce qu'elle est femme à se séparer de moi
 pour des raisons si misérables? Je la connais bien : elle vou-
 drait travailler, gagner sa vie, prendre sa part de mes privations
 et de mes misères... C'est ce que je n'accepterai jamais...
 moi, c'est bien... mais elle?... (*Devant le bureau.*) Allons!...
 allons!... voici encore ce qui vaut le mieux. (*Il prend la let-
 tre.*) Elle est monstrueuse cette lettre, cynique, laide, sans
 entrailles... c'est bien dans ce goût-là que Margarot doit
 écrire à ses colombes quand il les lâche... une lettre à tuer
 l'amour... Eh bien! tant mieux!... Qu'elle me méprise et que
 je sois seul à souffrir!... (*Cachetant sa lettre.*) Namoun!...
 où est-il donc?... Namoun!...

NAMOUN, *sur le divan.*

Ewouah!...

HENRI.

Comment! te voilà encore couché... Tu as donc fini de
 ranger ici?

NAMOUN.

Ci fini.

HENRI.

Tu as enlevé ce qui pouvait nous trahir : les dessins, les portraits, les vêtements ?

NAMOUN, *sans bouger du divan, montrant la pièce à côté.*

Ih ! tout ça là-dans.

HENRI.

Bien... Il faudra enlever la clef de cette chambre. Tout serait découvert si on y entrait... Et nos tableaux, combien en as-tu descendu ? (*Regardant l'atelier.*) Quatre ! Oh ! c'est assez... (*Il prend une toque en velours grenat, attachée à un chevalet, et la jette à Namoun.*) Emporte-moi donc cette toque... Ils savent bien que je ne mets pas de ces choses-là... Il faut être ce gandin de Gontaut pour se fourrer des inventions pareilles sur la tête. Encore un qui croit qu'on a besoin de se déguiser pour faire de la peinture. (*Namoun emporte la toque dans la pièce à côté.*) Pauvre mère ! va-t-elle être contente de me voir au milieu de tout ce luxe. (*Regardant sa lettre, qu'il tient.*) C'est égal, j'ai le cœur un peu serré pour jouer cette comédie. (*A Namoun qui entre.*) C'est bien, Namoun, je suis content de toi, ce matin. Seulement, écoute ; je l'ai menacé quelquefois de te faire manger du bâton, comme tu dis ; mais cela ne m'est pas encore arrivé, n'est-ce pas ?

NAMOUN, *calin.*

Ouallah ! bono, toi, mouci.

HENRI.

Eh bien ! si jamais tu as le malheur de raconter ce qui se passe chez moi, je te jure que ce jour-là tu en mangeras, du

bâton ! mais tu en mangeras comme les bourriquots de ton pays n'en ont jamais mangé... Tu m'entends?... (*Namoun recule effrayé.*) Ainsi, tiens ta langue...

NAMOUN.

As bas bour, mouci.

HENRI, *à part.*

Pauvre petit ! Heureusement que la menace suffira. (*Haut.*) Maintenant, tiens, prends ceci, et porte-le chez M^{me} Clémence. Tu diras que... non, tu ne diras rien. Donne la lettre, voilà tout. (*Namoun prend la lettre.*) En descendant, répète au père Justin de ne pas oublier sa consigne : jusqu'à ce soir, ceci est mon atelier. Qu'il n'aille pas les envoyer là-haut.

NAMOUN, *courant ouvrir la porte.*

Ia ! didoun, mouci...

HENRI.

Quoi ?

NAMOUN, *montrant la porte d'un air de triomphe.*

Rigarde !

HENRI.

Ah ! très bien... Tu as mis ma carte sur la porte... c'est une bonne idée.

NAMOUN, *riant.*

Li qui venir croira bezeff le maisoun être à toi ici. Hi ! hi ! hi !...

MARGAROT, *sur le palier.*

Qu'est-ce que tu fais donc là, turco ? (*Il passe sa tête, une grosse tête de piovine, à favoris roux, et aperçoit Henri.*) Tiens, vous voilà, vous aussi. (*Il entre.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, MARGAROT.

HENRI, *allant vers lui, bas et vite.*

Ah! bonjour... bonjour... Margarot...

MARGAROT.

Je descends de chez vous. (*Regardant autour de lui.*) Vous travaillez donc dans l'atelier de Gontaut, maintenant?

HENRI.

Chut... chut... Vous êtes censé chez moi, ici. Je vous expliquerai cela plus tard.

MARGAROT, *avec un gros rire.*

Pas besoin d'explication; j'ai compris... (*Egrillard.*) Quelque colombe que nous n'avons pas voulu recevoir à notre cinquième. Le fait est que ce n'est pas brillant, là-haut, et pour un premier rendez-vous...

HENRI.

Quel homme vous faites!... On ne peut rien vous cacher.

MARGAROT.

Eh! mon cher, entre gens à passions, on se comprend à demi-mot.

HENRI, *à Namoun, qui est resté sur la porte.*

Tu peux t'en aller, Namoun.

MARGAROT.

Ohé! turco, puisque tu descends, garde un peu ma voiture en bas. Le père Justin a peur du cheval.

NAMOUN, *sautant de joie.*

Oh! li chival bono!... (*Il sort.*)

MARGAROT, *fermant la porte.*

Nous avons bien cinq minutes, n'est-ce pas?

HENRI.

C'est que...

MARGAROT.

Bah! laissez donc; la première fois elles sont toujours en retard; après, c'est notre tour, par exemple... Puis, mon cher, il y a la passion, mais il y a les affaires aussi... Voyons, vous êtes venu à la fabrique hier soir?

HENRI.

Oui, je...

MARGAROT.

Ma femme me l'a dit... J'avais été obligé de sortir pour traiter une grosse affaire de papiers peints. (*Dans l'oreille.*) Deux colombes toutes neuves que j'ai menées au Châtelet... un joli petit attelage, vous verrez ça...

HENRI.

J'étais venu pour...

MARGAROT, *riant.*

Parbleu! je le sais bien... Vous étiez venu me demander de vous escompter encore un billet, comme le mois dernier?

HENRI.

C'est vrai.

MARGAROT.

Ma foi, mon cher, je suis désolé... mais je ne peux pas.

HENRI.

Vraiment ?... (*Avec effort.*) Bien!

MARGAROT.

D'abord, ce serait vous rendre un mauvais service.

HENRI.

Ah! je vous en prie, Margarot, pas de ces phrases-là avec moi... Un service n'est jamais un mauvais service. Il n'y a qu'un mauvais service au monde, c'est celui qu'on ne rend pas. Du reste, libre à vous; je suis un peu gêné en ce moment; mais enfin...

MARGAROT, *haussant les épaules.*

Un peu gêné... allons donc!... C'est-à-dire que vous avez la corde au cou et que vous tirez une langue... Oh! ne me dites pas non, je le sais. Je connais votre situation mieux que vous-même. (*Baissant la voix sur un geste d'Henri.*) Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous vois dans la nasse, mon petit. Il y a beau temps que le vent a tourné pour vous et que les commandes n'arrivent plus. Vous avez été obligé de déménager, de vendre presque tous vos meubles. Dernièrement encore...

HENRI.

Ah çà! monsieur Margarot, je crois que vous m'espionnez!

MARGAROT.

Parbleu! il faut bien que je sache exactement où vous en êtes, pour pouvoir, le moment venu, quand je vous verrai à vos dernières pièces, arriver là juste à point, avec un petit

traité bien en règle, comme celui-ci. (*Il tire un papier timbré de sa poche.*)

HENRI, *tournant le dos.*

Comment ! Encore... Laissez-moi donc tranquille, avec votre traité.

MARGAROT, *lisant et marchant derrière lui.*

« Entre les soussignés Paulin Margarot, fabricant de papiers peints, domicilié faubourg Saint-Jacques... »

HENRI.

Voyons, mon cher, qu'est-ce que cela signifie, ce que vous faites là ? Vous savez bien que je ne veux pas entrer chez vous, que je n'y entrerai jamais.

MARGAROT.

Les conditions sont pourtant bien avantageuses.

HENRI.

Allez au diable ! (*Il va s'asseoir devant son chevalet.*)

MARGAROT, *continuant à le suivre.*

Quinze mille francs par an.

HENRI.

Traderi dera.

MARGAROT.

Logé à la fabrique.

HENRI.

Je ne vous écoute pas, vous savez... Traderi dera, la la.

MARGAROT, *rempochant son traité.*

Oui, oui, je connais ça... traderi dera, la la... Elle est bien gaie, cette chanson. Sous prétexte de gloire et d'art pur, on crève de faim toute sa vie... Traderi deri!... On trime, on s'use, on s'extermine!... Traderi dera... Et on meurt de misère à cinquante ans, dans un coin d'atelier, sans feu. Traderi dera. la la... (*S'asseyant.*) Là!

HENRI, *riant.*

Voilà qui est sagement parlé... Vous avez raison, Margarot; il faut toujours encourager les arts.

MARGAROT.

Il ne faut pas encourager les fous; et c'est de la folie, quand on est gueux comme vous êtes, de s'entêter à faire de la peinture sérieuse: prononcez qui ne se vend pas... Aujourd'hui, mon cher, il n'y a plus que l'industrie qui compte, et les seuls artistes possibles sont ceux qui, comme moi, — oui, mon petit, comme moi — ont su marier l'art à la fabrication et sont arrivés à produire...

HENRI.

Ce joli veau à deux têtes qu'on appelle l'art industriel...

MARGAROT, *scandalisé.*

Oh!

HENRI, *se levant.*

Je les connais, ces artistes-là!... Des gaillards qui font des porte-allumettes avec les plus purs chefs-d'œuvre de l'antique, et qui en arriveront un de ces jours à poser un cadran sur le ventre de la Vénus de Milo, pour l'utiliser dans le monde comme horloge de salle à manger.

MARGAROT, *tranquillement.*

Pourquoi pas?... si ça se vend.

UNE VOIX, *chantant dans l'escalier*

. Guerre aux bourgeois.

HENRI, *à Margarot.*

Attrape! (*La porte s'ouvre.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, LE PÈRE JOURDEUIL, puis PIPETTE.

LE PÈRE JOURDEUIL, *entre très animé, la canne en l'air, chantant :*

Jamais, jamais en France...

(*A la cantonade.*) N'entre pas encore... je t'appellerai.

MARGAROT, *regardant le père Jourdeuil avec stupeur.*

Qu'est-ce que c'est que ça, mon Dieu?

HENRI, *allant à son père.*

Bonjour... comment vas-tu?

LE PÈRE JOURDEUIL, *lui donnant une tape sur la joue.*

Et toi, mauvais sujet?... C'est à toi qu'il faut demander cela.

MARGAROT, *s'approchant d'Henri.*

Mon cher, c'est convenu, quand vous voudrez que nous signions notre petite mécanique.

HENRI.

Jamais...

LE SACRIFICE

MARGAROT.

Vous n'aurez qu'à me faire signe. A revoir. (*Saluant le père.*)
Monsieur...

LE PÈRE JOURDEUIL, *saluant.*

Monsieur.. (*A part.*) La bonne tête! (*Il rit.*)

MARGAROT, *à part, se détournant.*

Quel type! (*Il sort.*)

HENRI.

Tu es seul? et ma mère? et Louise?

LE PÈRE JOURDEUIL, *regardant la porte.*

Ces dames vont arriver, je pense...

HENRI.

Vous n'êtes pas venus ensemble?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Mais non. Figure-toi que ce matin, pendant le premier déjeuner, voilà qu'on sonne, din! din! tout doucement, comme si c'était un pauvre et nous voyons entrer... Non! c'est trop comique... Devine qui nous voyons entrer... Pipette... tu sais... mon vieux Pipette. (*Ici Pipette, qui croit qu'on l'appelle, entre et fait quelques pas... C'est un petit homme râpé avec de longs cheveux gris et plats, un chapeau pointu et une loupe de verre, grande comme un miroir à main, qui lui tombe sur la poitrine en guise de lorgnon. La caricature en petit du père Jourdeuil. Il porte un tableau sous le bras.*)

HENRI, *sans voir Pipette.*

Comment! ce voleur!... il a osé?... (*Pipette fait un demi-tour et se retire discrètement.*)

LE PÈRE JOURDEUIL.

Chut!... Il est là... tais-toi... Pauvre homme! nous l'avons bien mal jugé.

HENRI.

Rapporte-t-il l'argent?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui... ou du moins, c'est tout comme. Il m'apporte une affaire magnifique... Nous venons exprès en causer avec toi... tu vas voir... Pipette! Pipette!... entre donc, mon vieux Pipettou... (*Pipette paraît. Avec un bon sourire.*) Entre donc.

HENRI, *froid.*

Bonjour, monsieur. (*Pipette, en saluant, trébuche contre un meuble.*)

LE PÈRE JOURDEUIL, *le soutenant.*

Prends garde... (*A son fils.*) Il est un peu troublé, tu comprends, tu l'intimides; et puis il faut tout dire, nous venons de faire un léger fricotis chez Philippe... avec un joli vin blanc de 1811, du vrai de la comète... Hé! hé! Pipette. (*Il pousse Pipette qui chancelle.*)

HENRI, *souriant.*

Ah! c'est donc cela... aussi je te trouvais un peu...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Que veux-tu?... il fallait bien célébrer le retour de Pipette. (*Lui tapant sur l'épaule.*) C'est mon Franqueyrol, à moi, ce vieillard! A propos... est-ce que tu l'as vu Franqueyr... (*A part.*) Aïe!...

HENRI.

Qui donc?

LE PÈRE JOURDEUIL, *bredouillant*.

Je veux dire, est-ce que tu as? non... Est-ce que tu n'as pas... Diantre! je ne sais plus ce que je dis.

HENRI, *souriant*.

C'est le vin de la comète.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tu as raison, c'est le vin de la comète. (*Il regarde Pipette en riant.*)

PIPETTE, *riant très fort et froidement*.

Ha! ha! ha! ha!

LE PÈRE JOURDEUIL, *lui frappant sur l'épaule*.

Sacré Pipette! Hein? crois-tu qu'il est gai!... C'était la joie de l'atelier...

HENRI.

En effet, monsieur est d'une gaieté...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à Pipette*.

Assieds-toi donc, mon vieux... Attends... que je te débarasse. (*Il lui prend le tableau des mains et l'essuie avec sa manche.*)

HENRI.

Qu'est-ce que c'est?...

LE PÈRE JOURDEUIL, *gravement*.

Mon nouveau tableau : *La mort d'Adonis*.

HENRI.

Ah! tu l'as fini?...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Et regarde-moi ça !... hein ? Je crois que ça y est ! (*Geste pictural avec le pouce.*)

HENRI, *tenant le tableau.*

Oui!...

LE PÈRE JOURDEUIL, *bas à Pipette.*

Il est jaloux. (*Haut, à son fils.*) Regarde un peu ce fond !... Est-ce enlevé !... et gras, et chaud !... En pleine pâte... quoi... (*À Pipette.*) Qu'est-ce que tu en dis, toi, Pipettou ?

PIPETTE, *gravement.*

C'est bœuf !

HENRI, *se retournant.*

Hein ?...

PIPETTE, *répétant son mot.*

C'est bœuf!...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à son fils.*

Ah ! oui... un vieux mot de l'atelier... chez le Baron, quand on voulait dire qu'une chose était belle, étonnante, inouïe, on disait : « C'est bœuf ! » Alors, tu trouves que c'est bœuf, mon vieux Pipette ?... Eh bien ! moi aussi. (*Il prend le tableau des mains de son fils.*)

HENRI.

Pose-le là... Quand je verrai l'homme de Jackson, je lui dirai de l'envoyer prendre.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Je pourrai bien le porter moi-même.

HENRI, *vivement.*

Non... non... c'est inutile... Je dois voir mon homme ces jours-ci.

LE PÈRE JOURDEUIL, *souriant.*

C'est que, tu sais... (*Montrant son gousset.*)

HENRI.

Bon ! Je vais m'en occuper.

PIPETTE, *bas au père.*

Si tu lui parlais un peu de l'affaire...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui, oui... tout à l'heure... (*Regardant l'atelier.*) Ah çà ! dis donc, Henri, je ne t'ai pas encore fait compliment de ta nouvelle installation... Quel luxe, mes enfants, quel luxe !

HENRI.

Oui, c'est gentil.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Merci... gentil...

PIPETTE, *son gros verre sur l'œil.*

Oh ! il y en a pour beaucoup d'argent ici.

LE PÈRE JOURDEUIL, *riant.*

Ah ! ah !... l'expert !... là... tu l'entends.

HENRI.

Monsieur est expert ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *allant et venant dans l'atelier.*

Expert, marchand de curiosités, restaurateur de tableaux, rentoilleur... Est-ce que je sais? tiens! Il vient tout juste d'inventer un système de rentoilage...

PIPETTE, *bas.*

Enfin!

LE PÈRE JOURDEUIL, *prenant une pièce de faïence sur un bahut.*

Ah! ah! tu donnes donc dans la céramique, toi aussi?

HENRI.

Moi?... non...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Comment? non! tu as là une pièce magnifique... Pristi! le beau morceau. Quel joli pendant ça ferait avec mon Palissy.

HENRI, *vivement.*

Malheureusement c'est un souvenir.

LE PÈRE JOURDEUIL, *un peu vexé.*

Oh! je ne veux pas t'en priver, tu penses... Dieu merci! ma collection est assez riche. (*A Pipette.*) Ils m'en offrent vingt mille francs, à Cluny.

PIPETTE, *mettant son lorgnon.*

Vingt mille francs!... Mais alors tu...

SCÈNE IV

LES MÊMES, NAMOUN.

NAMOUN.

Boujou.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tiens! le bédouin. (*A Pipette.*) Tu ne le connais pas, le bédouin de mon fils, tu vas voir le bon type.

HENRI, *allant au-devant de Namoun.*

Hé bien ?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Hé! Namoun, arrive...

HENRI, *à son père.*Pardon... une minute. (*A Namoun.*) Tu l'as vue ?

NAMOUN.

Ih!

HENRI.

Qu'est-ce qu'elle a dit ?

NAMOUN.

Macach rien dit... Namoun donner la lettra... madame prenir la lettra, fesir: « O mon Dié! ô mon Dié! » puis venir blanc, blanc et trembler les mains comme ça, comme un viou femme. (*Henri se détourne pour cacher son émotion.*)

LE PÈRE JOURDEUIL, *sur la gauche causant avec Pipette.*

Enfin, qu'est-ce qu'il te faut? quatre ou cinq cents francs?

PIPETTE.

Cinq cents, mon ami, cinq cents.

NAMOUN, *sur la droite, à Henri.*

Quis qui ci? mouci... toi, blérer?... blérer pour le femme?... quis qui ci ça, le femme? rien di tout... tambour Lakdar li

avait quatre femmes... quatre... li macach blérer jamais... risir toujours. (*Il rit.*)

LE PÈRE JOURDEUIL.

C'est donc bien drôle ce que tu racontes là, Namoun?... Est-ce que cela vaut la prise d'Alger?... (*A Pipette.*) Mon cher, il a une façon de raconter la prise d'Alger. (*A Namoun.*) Voyons, raconte-nous cela, jeune singe.

NAMOUN, *furieux.*

Ci pas moun noum joune singe, moun noum ci Namoun. Si moi joune singe... toi vieux singe. (*Montrant Pipette.*) Li viou singe encore plus... Et alors quis qui ci de parler ensemble comme ça. (*Il se drape et passe fièrement.*)

LE PÈRE JOURDEUIL, *à Pipette.*

(*Riant.*) Ah! ah! ah! Crois-tu que c'est susceptible, le bédouin? Henri...

HENRI, *s'arrachant de sa rêverie.*

Père.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Fais-lui donc dire la prise d'Alger pour Pipette...

PIPETTE, *bas.*

Si tu parlais de notre affaire.

LE PÈRE JOURDEUIL, *bas.*

Oui, oui... tout à l'heure...

HENRI.

Voyons, Namoun, raconte-nous comment les Français s'y sont pris pour rentrer chez vous.

NAMOUN, *doucement*.

Si toi risir, Namoun, raconter...

HENRI, *souriant*.

Je rirai, je rirai, raconte!...

NAMOUN.

Voilà : Lis Inglis primié venir avec li gros canons et fisir : « boum! boum! » macach indrar rien di tout. Li Portugaise venir, fisir : « boum! boum! » macach... La Oullatrichia venir, fisir : « boum! boum! » macach encore. Li Française venir, fisir : « taratata, ratata, ratata... » Indrar tout de suite. (*On rit.*)

LE PÈRE JOURDEUIL, *à Pipette*.

C'est fameux, n'est-ce pas? Taratata! taratata! Il semble qu'on voit les petits chasseurs de Vincennes!...

PIPETTE.

Oui, très joli... taratata, rata... Si tu parlais de...

LE PÈRE JOURDEUIL, *impatiente*.

Eh! oui... Allons, bédouin, tu es très gentil; maintenant, si tu veux aller faire taratata dans la pièce à côté, tu nous feras plaisir. (*A Henri.*) Ça a l'oreille fine ces sauvages-là! Et tu comprends, il ne faut pas encore ébruiter notre affaire.

HENRI.

Quelle affaire?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Mais notre système... Le système Pipette, quelque chose de merveilleux... avec ce système-à, il n'y a plus de vieux tableaux... c'est la jeunesse éternelle des chefs-d'œuvre...

HENRI.

Vraiment? (*A Namoun.*) Va, mon enfant. (*Namoun sort par la gauche.*)

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tu comprends quelle fortune Pipette a là dans les mains!... Eh bien! cette fortune, ce brave cœur m'en offre la moitié...

PIPETTE.

Oui... seulement...

HENRI.

Seulement?...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Dame! tu vas comprendre une chose. Pipette manque de tout; il n'a pas de souliers, pas de linge.

PIPETTE, *avec élan.*

Oh! pas du tout..

LE PÈRE JOURDEUIL.

Il ne peut pas déceimment se présenter dans les musées, dans les galeries particulières, avec cette tenue... d'inventeur. Avant de rentoiler les tableaux, il faut d'abord qu'il se rentoile lui-même. (*Il rit, Pipette rit encore plus fort.*) Bref, nous avons besoin, pour commencer la campagne, d'une pièce de quatre à cinq cents francs.

PIPETTE, *bas.*

Cinq cents, mon ami, cinq cents.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Et j'ai compté sur toi.

HENRI, *effaré.*

Sur moi? Cinq cents francs! mais où veux-tu que je les prenne!

LE PÈRE JOURDEUIL.

Farceur!... Allons, je vois bien où le bât te blesse... tu n'as pas confiance en Pipette?...

PIPETTE, *gravement.*

Je puis donner ma signature.

LE PÈRE JOURDEUIL, *pris d'un fou rire.*

Ah! ah! ah! Il est bon avec sa signature... sacré Pipette, va! (*Il rit aux larmes, Pipette rit aussi beaucoup.*)

HENRI.

Avec ou sans signature, c'est impossible.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Puisque je te dis que je les prends pour moi, ces cinq cents francs!... c'est à moi que tu les prêtes, là!... j'en réponds.

HENRI.

Mais je ne peux pas, encore une fois! je ne peux pas, je n'ai pas d'argent.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oh! c'est trop fort, par exemple, tu n'as pas d'arg... (*Se tournant vers Pipette, et lui montrant l'atelier d'un geste emphatique.*) Il n'a pas d'argent!

PIPETTE, *à demi-voix.*

C'est bœuf.

HENRI.

Père, je te jure...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Quoi?... que tu n'as pas d'argent... Possible!... mais je te jure bien une chose, moi aussi : c'est que lorsque j'avais ton âge et que j'étais riche, — en ce temps-là on avait encore le goût de la bonne peinture en France! — si mon père... Comment mon père!... si un artiste, un camarade comme Pipette, était venu me surprendre au milieu de mon luxe pour me demander quelques misérables cents francs, jamais je n'aurais pu dire : « Non! » Et si, par hasard, je n'avais pas eu la somme demandée, j'aurais dit à mon père, j'aurais dit au camarade : « Mon cher, tu tombes mal. Je suis moi-même à la côte, mais tiens! les bibelots ne manquent pas ici... Prends cette pendule Louis XV qui ne marche pas, ces flambeaux de parade que je n'allume jamais, et fais-toi de la monnaie, mon bonhomme! »

PIPETTE.

Oh! la pendule suffirait.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Voilà ce que j'aurais fait, moi... Il est vrai qu'à ce jeu-là on ne s'enrichit guère et qu'on expose sa vieillesse à de terribles humiliations; viens, mon vieux Pipette, allons-nous-en. Je te demande pardon de t'avoir amené ici. J'aurais dû me douter de ce qui m'attendait. J'ai été le père prodigue; j'ai bien le fils que je devais avoir!...

HENRI.

C'en est trop à la fin... Eh bien! puisque tu m'y obliges...
(*On frappe.*)

MADAME JOURDEUIL, *au dehors.*

Peut-on entrer?

HENRI, à *Jourdeuil*.

Ma mère!... plus un mot... (*Joyeusement, en allant vers la porte.*) Entrez, entrez...

SCÈNE V

LES MÊMES, MADAME JOURDEUIL.

MADAME JOURDEUIL, *sautant au cou de son fils.*

Te voilà, méchant enfant... tu n'es pas malade ?

HENRI.

Mais non... tu vois...

MADAME JOURDEUIL.

Ah! tant mieux. (*Regardant l'atelier.*) Comme c'est joli chez toi! (*Souriant à son mari et à Pipette.*) Bonjour, bonjour.

LE PÈRE JOURDEUIL, *sombre.*

Bonjour.

MADAME JOURDEUIL, à *Henri, lui montrant Pipette.*

Eh bien! tu l'as vu... il est revenu... on dirait qu'ils se sont tous donné le mot pour arriver cette semaine...aïe!...

HENRI.

Et Louise?... tu ne l'as pas amenée?...

MADAME JOURDEUIL.

Oh! non... tu penses, un atelier de garçon!...

HENRI.

Elle venait bien les autres fois.

MADAME JOURDEUIL, *avec intention.*

Oui... les autres fois... Du reste, c'est la petite qui n'a pas voulu. Je crois qu'elle est fâchée contre toi, à cause d'hier. Justement on t'avait fait une foule de bonnes choses... il y avait une crème, des croquettes et une surprise... (*Riant.*) Oh ! mais une vraie surprise et qui aurait été joliment de ton goût... n'est-ce pas, mon homme ?

JOURDEUIL, *caverneux.*

Oui !

MADAME JOURDEUIL, *s'approchant de lui.*

Qu'est-ce que tu as donc, toi !... Comme tu es rouge... Je parie que vous n'avez pas été raisonnables à ce déjeuner.

HENRI.

Le fait est que j'ai entendu parler d'un petit vin de la comète.

MADAME JOURDEUIL.

Ah ! monsieur Pipette, monsieur Pipette...

PIPETTE, *la main sur son cœur.*

Oh ! madame...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Mais non..., mais non..., ce n'est pas le déjeuner..., c'est l'air d'ici qui m'a fait mal... On étouffe dans leurs ateliers d'aujourd'hui.

MADAME JOURDEUIL.

Si tu sortais un peu...

LE PÈRE JOURDEUIL.

— Oui, cela vaut mieux... Viens Pipette.

MADAME JOURDEUIL.

Vous ferez une petite promenade dans le Luxembourg. Je vous le recommande, monsieur Pipette.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Est-ce que tu ne viens pas, toi ?...

HENRI.

Laisse-la-moi un peu, que diable !

MADAME JOURDEUIL, *souriant à son mari.*

Il y a si longtemps que je ne l'ai vu. (*Plus grave.*) Et j'ai tant de choses à lui dire.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Ah ! tu as bien tort de te tourmenter, va !... je le connais maintenant, le jeune homme, tu peux être rassurée sur son compte. Si jamais il fait des folies, celui-là... Enfin !... Ne reste pas trop longtemps. Nous serons dans la grande allée. Adieu garçon.

HENRI, *lui tendant la main.*

Adieu, père. (*Le père lui prend la main, mais après hésitation.*)

LE PÈRE JOURDEUIL, *déjà dehors.*

Eh bien, Pipette, viens-tu ?

PIPETTE.

Je t'assure que la pendule...

SCÈNE VI

MADAME JOURDEUIL, HENRI.

MADAME JOURDEUIL.

Est-ce que vous avez eu quelque chose avec ton père ?

HENRI.

Mais non...

MADAME JOURDEUIL.

Il n'a pas l'air content. Je parie que vous avez encore causé peinture.

HENRI.

Un peu.

MADAME JOURDEUIL.

Quelle drôle d'idée ?... mais enfin, puisque vous ne vous entendez pas là-dessus, pourquoi y revenez-vous toujours ?

HENRI.

C'est vrai.

MADAME JOURDEUIL.

D'abord, toi, tu n'es pas gentil... Au lieu de lui tenir tête comme tu fais... tu devrais céder un peu... car enfin ton père est plus âgé... il en sait plus long.

HENRI.

Tu as raison. Dorénavant, je céderai toujours... ne me gronde plus.

MADAME JOURDEUIL.

Ne plus te gronder ; mais, malheureux, je suis venu pour cela.

HENRI, *rapprochant sa chaise.*

Bah !

MADAME JOURDEUIL.

Ne t'approche pas autant. Comment veux-tu que je sois fâchée, si tu es tout près de moi ?

HENRI, *éloignant sa chaise.*

Comme ceci ?

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! pas si loin. (*Henri se rapproche encore plus près que la première fois.*) Là ! (*Croisant les bras.*) Comment, monsieur, vous n'avez qu'un malheureux jeudi par semaine pour venir embrasser votre mère, et vous trouvez que c'est trop.

HENRI.

Si tu savais, j'ai eu tant affaire hier ; Namoun a dû vous le dire.

MADAME JOURDEUIL.

Oui, mais je ne l'ai pas cru... ma première idée a été : « Il est malade. »

HENRI.

Allons donc ! Est-ce qu'on est malade !

MADAME JOURDEUIL.

Avec ça que tu es bien portant... Depuis quelque temps, tu changes, tu maigris...

HENRI.

Moi ! je maigris ?...

MADAME JOURDEUIL.

Voyons tes mains. (*Elle lui passe son alliance à l'un des doigts.*) Tiens! il y a deux mois, mon alliance ne pouvait pas entrer... Maintenant, regarde... jusqu'au bout!... tu vois bien que tu maigris... Ce n'est pas étonnant avec la vie que tu mènes...

HENRI, *souriant*.

Quelle vie crois-tu que je mène?

MADAME JOURDEUIL.

Oh! je ne t'en fais pas un reproche. Je sais bien que c'est nécessaire. Il paraît même que c'est un très bon signe, vous autres, quand vous menez cette vie-là!... Ça prouve que vous avez du... Comment donc?... du chien!

HENRI, *riant*.

Du chien! Qu'est-ce que tu me racontes là?...

MADAME JOURDEUIL.

Tu as beau rire, va! nous savons ce que c'est que la vie d'artiste...

HENRI, *grave et doux*.

La vie d'artiste, vois-tu, ma mère, c'est le travail éternel, incessant, acharné; mais un travail qui n'en paraît pas un aux yeux de bien des gens, parce que nous le faisons avec amour, et que de tous les labeurs humains c'est le seul qui n'ait pas l'air d'être une punition... Voilà ce que c'est que la vie d'artiste... Est-ce que tu avais une autre définition.

MADAME JOURDEUIL.

Oui, mais j'aime mieux la tienne... (*Un temps.*) Alors, tu travailles beaucoup.

HENRI.

Beaucoup !

MADAME JOURDEUIL.

Et tes affaires vont bien toujours ?

HENRI.

Très bien !

MADAME JOURDEUIL.

Pourtant, quand on est mère, comme on se fait des idées... Figure-toi que, la nuit dernière, en ruminant toute seule dans ma tête, cette pensée m'est venue tout à coup que tes affaires allaient très mal et que c'était pour ne pas nous tourmenter que depuis quelque temps tu nous cachais ta vie.

HENRI.

En voilà une idée !...

MADAME JOURDEUIL.

Tu sais comme la cervelle trotte quand on est couché?... J'avais déjà fait mon plan ; je disais : « Voilà ! nous rentrerons à Paris, Louise donnera des leçons ; moi, je reprendrai mes broderies. »

HENRI.

Tais-toi, tu me fais frémir.

MADAME JOURDEUIL.

Pourquoi ? Tout cela n'est pas bien effrayant, je t'assure.

HENRI.

Mais enfin nous n'en sommes pas là... Est-ce que j'ai l'air d'être malheureux?... Tiens ! regarde... (*Il montre l'atelier.*)

MADAME JOURDEUIL.

Oh! je l'ai bien vu, va... Aussi, tout de suite, mes idées noires de cette nuit se sont envolées... Comme il est beau ton atelier! C'est égal, j'aimais encore mieux l'ancien.

HENRI.

Pourquoi?

MADAME JOURDEUIL.

Parce que j'y venais plus souvent, et puis, les jours où je ne venais pas, il y avait mon portrait dans un coin, qui te regardait travailler.

HENRI, *à part*.

Allons, bon! le portrait.

MADAME JOURDEUIL.

De cette façon, j'étais toujours près de toi...

HENRI, *vivement*.

Mais je l'ai encore, ton portrait; il est dans ma chambre, au chevet de mon lit, mon petit lit de fer, du temps que j'étais à la maison...

MADAME JOURDEUIL.

Ah! c'est gentil; voyons cette chambre. (*Elle va à la porte de gauche.*)

HENRI, *l'arrêtant*.

(*A part.*) Diable! (*Haut.*) Non... n'entre pas... tu ne verrais rien... c'est trop en désordre.

MADAME JOURDEUIL.

Bah! Qu'est-ce que ça fait? une maman.

HENRI.

Non... je t'en prie.

MADAME JOURDEUIL.

Mais tu plaisantes... (*Subitement.*) A moins que... (*Bas.*) Est-ce qu'il y a quelqu'un là ?

HENRI.

Personne... il n'y a que Namoum ! qui est en train de ranger.

MADAME JOURDEUIL.

Ah!... Namoum!... (*Elle s'éloigne de la porte.*) Bien.

HENRI.

Dame ! je ne suis pas tout à fait installé... C'est un fouillis là dedans. Un autre jour, je te la montrerai.

MADAME JOURDEUIL.

Oui, oui... c'est cela, un autre jour... Maintenant, adieu, je m'en vais vite.

HENRI.

Comment ! déjà... reste encore un peu.

MADAME JOURDEUIL.

Non ! non !... je ne veux pas te gêner.

HENRI.

Mais tu ne me gênes pas...

MADAME JOURDEUIL.

D'ailleurs, ton père doit commencer à s'impatienter... tu ne m'en veux pas trop, n'est-ce pas ? d'être venue...

HENRI.

T'en vouloir ?

MADAME JOURDEUIL.

Vois-tu, quand on aime les gens, on est bien aise de savoir comme c'est chez eux. De cette façon, lorsqu'on pense à eux, on se les représente mieux, on est avec eux davantage.

HENRI, *souriant*.

Mais oui, voyons !

MADAME JOURDEUIL.

Allons ! adieu... Est-ce que tu ne viendras pas nous voir un de ces jours pour nous rendre le jeudi que tu nous as volé ?

HENRI.

Ce sera bien difficile... J'ai tant de travail ces jours-ci.

MADAME JOURDEUIL.

Enfin, tu verras... (*Elle fait un pas.*) Seulement, écoute, que je te dise. (*Elle entraîne Henri de l'autre côté de la scène. — Bas.*) Nous autres, les mères, nous voudrions toute la vie garder nos enfants pour nous seules, et nous ne comprenons pas qu'ils puissent nous être infidèles, nous qui, jusqu'au dernier jour, les aimons si fidèlement. Cependant il le faut ; tôt ou tard une heure arrive où la mère n'est plus la grande affection dans la vie de son enfant, et je vois bien que cette heure est arrivée pour moi.

HENRI.

Comment ?

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! je ne t'en veux pas, c'est si naturel... Toutes les mères en sont là!... Malheureusement, comme tu m'as beaucoup

gâtée, je suis plus sensible que les autres, et il faut me ménager un peu plus... Aussi je t'en supplie, si tu t'en vas de moi, va-t'en petit à petit, pas tout à la fois... Ne m'emporte pas tout mon paradis d'un seul coup; autrement, vrai! je suis capable d'en mourir.

HENRI, *à part.*

Est-ce possible, mon Dieu! (*Haut.*) Ma mère, ma mère chérie, écoute-moi bien à ton tour: Je ne sais pas pourquoi tu me dis cela; je ne sais pas pourquoi tu doutes de ton fils. (*Élevant la voix.*) Mais je te jure, sur ce que j'ai de plus cher et de plus sacré, c'est-à-dire sur toi-même...

MADAME JOURDEUIL, *regardant la chambre.*

Chut! chut!...

HENRI.

Je te jure que tu es la grande affection de ma vie, que tu le seras toujours, et que dans tout ce que j'aime en dehors de toi, il n'y a rien, tu m'entends? rien que je ne sois prêt à sacrifier à ton repos et à ton bonheur...

MADAME JOURDEUIL.

Sais-tu que c'est bien beau ce que tu me dis là!

HENRI.

Tu ne le crois pas?

MADAME JOURDEUIL.

Si, mais, pour que je le croie mieux, il faut venir me le dire souvent. (*Elle lui prend la tête à deux mains, l'embrasse vite.*) Adieu!... (*Elle court prendre son sac qu'elle a oublié sur le bureau, s'arrête, se baisse et ramasse quelque chose.*)

HENRI.

Qu'est-ce que tu cherches?

MADAME JOURDEUIL.

Rien ! c'est une ombrelle que je ramasse... (*Montrant la chambre.*) Sans doute l'ombrelle de Namoun. (*Elle agite l'ombrelle et le menace avec, en souriant.*)

HENRI.

Comment ! tu crois ?

MADAME JOURDEUIL.

Je me sauve... je me sauve...

SCÈNE VII

HENRI, *seul.*

(*Il reste un moment stupéfait, l'ombrelle à la main.*)

Ah ! je comprends maintenant... Voilà donc pourquoi elle me parlait de la vie que je mène... (*Jetant l'ombrelle dans un coin.*) Il est très compromettant, ce Gontaut, avec ses ombrelles... Pauvre mère !... Je suis sûr qu'elle s'en va en croyant qu'il y a des femmes dans toutes les armoires, ici. Quelle dérision ! Juste au moment où je viens de... Et l'autre avec ses 500 francs : « Fais de la monnaie, mon bonhomme ! » (*Rire amer.*) Ah ! ah ! décidément la farce est bien jouée. (*Il va à la porte de gauche et l'ouvre.*)

MADAME JOURDEUIL, *reparaissant.*

Pardon... c'est encore moi.

HENRI, *refermant la porte qu'il ouvrait.*

Entre donc.

MADAME JOURDEUIL, *rentrant timidement.*

(*Bas.*) Oh ! je n'ai qu'un mot à te dire. (*Gaiement.*) Et l'argent du mois ! l'argent du mois que j'oubliais.

HENRI, *effrayé*.

L'argent du mois ?

MADAME JOURDEUIL.

Quelle étourdie, hein?... Je m'en allais sans le prendre.

HENRI, *riant*.

Ah ! ah ! c'est trop fort !

MADAME JOURDEUIL.

J'aurais été jolie, ce soir, avec mes fournisseurs.

HENRI.

C'est que... je ne sais pas si... j'ai eu tant à payer hier.

MADAME JOURDEUIL, *à part*.

Oh ! oh ! l'ombrelle rose...

HENRI.

Est-ce que tu ne pourrais pas attendre deux ou trois jours?... ça t'ennuie.

MADAME JOURDEUIL.

Dame ! c'est à cause de ton père, tu le connais, il aime bien que les fournisseurs soient payés recta. Il a cela de bon, par exemple, on ne peut pas lui ôter ça.

HENRI.

Eh bien !... et demain ?

MADAME JOURDEUIL.

Oh ! demain, parfaitement... Ce n'est que le 2... il n'y a pas grand retard ; c'est entendu, à demain.

HENRI.

A demain. (*Elle referme la porte.*)HENRI, *seul.*

Demain!... Et où en prendras-tu de l'argent, demain? Tu comptais sur Margarot, mais puisque Margarot n'a pas voulu de ton billet, comment vas-tu faire, malheureux? Là-haut, tu n'as plus rien; tout est vendu... à moins de te vendre toi-même... Et pourquoi pas?... Puisqu'il y a marchand!.. Oui, mais,.. (*Regardant son cheval.*) Eh bien! et ça?... Allons, allons, pas de faiblesse... (*Prenant son chapeau.*) De l'argent, n'importe à quel prix, il me faut de l'argent!...

SCÈNE VIII

HENRI, NAMOUN, *sortant de la chambre.*

NAMOUN, *joyeux, tire de dessous son burnous un gros portefeuille qu'il offre à son maître.*

Quisquici? mouci... Di l'argent?... En voilà, di l'argent! En voilà bezeff!...

HENRI, *vivement.*

Où as-tu trouvé ça?...

NAMOUN.

Macach trouver. Namoun chapar. (*Il fait le geste de voler.*)HENRI, *indigné.*

Tu l'as volé?

NAMOUN.

Ih! voulé... fesir razzia dans el'voiture.

HENRI.

Quelle voiture ?

NAMOUN, *très vite, avec beaucoup de gestes.*

El voiture de Marg'rot... mouci Marg'rot fesir : Turco, gardi li chival. Turco gardir li chival, mirar el portefiou; chapar et couri. (*Il rit.*)

HENRI.

C'est trop fort... (*S'élançant sur lui.*) Comment, coquin ?

NAMOUN, *stupéfait.*

Quisquici ! mouci, toi fâché, bourquoi Namoun chapar el portefiou ; ci bour toi, mouci, bour toi.

HENRI.

Pour moi ? Tu veux donc me faire aller en prison, misérable ?...

NAMOUN.

Toi, macach andar en brisoun. Namoun, oui, andar en brisoun... toi riche, toi content, donner bezeff argent là-bas à Vidervay, acheter bella roba à ta sœur... ou allah !

HENRI, *radouci.*

Mais, malheureux enfant, tu ne sais donc pas que c'est très mal de voler. Macach bono chapar.

NAMOUN.

En Francia, macach bono ? Dins l'Africa, bono !... Ih ! dins l'Africa tous chapar, tous fezir razzia !...

HENRI.

Il est superbe avec sa razzia ?... Et moi donc avec ma morale ! Je ferais bien mieux d'aller...

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARGAROT.

(Il entre en courant, tout effaré; en le voyant, Namoun se blottit dans un coin.)

MARGAROT.

Jourdeuil ! Jourdeuil ! Est-ce que je n'ai pas?...

HENRI, *lui tendant le portefeuille.*

Voilà... J'allais chez vous.

MARGAROT, *il se laisse aller sur une chaise.*

Ouf!... Ah ! mon ami, quelle souleure... Où était-il ?

HENRI.

Par là, dans un coin... C'est Namoun qui l'a trouvé...

MARGAROT.

Ah ! le brave turco... Il faut que je... *(Il tire une pièce de monnaie.)* Tiens ! mon enfant... *(Namoun hésite, et montre Henri.)* Prends donc... tu ne l'as pas volé...

NAMOUN, *avec conviction.*

Macach bono vouler. *(Il empoche la pièce et retourne sur le divan.)*

MARGAROT.

C'est égal, je m'en vais plus content que je ne suis venu... étourdi, va !... *(Il va vers la porte.)*

HENRI.

Margarot...

MARGAROT.

Hein? (*Henri hésite à lui parler, Margarot s'approche.*) C'est pour notre billet, n'est-ce pas?... Mais, triple entêté que vous êtes...

HENRI.

Non... non... pas de phrases... ce traité!... Et signons vite.

MARGAROT.

Comment?... Vous consentez!...

HENRI.

Dépêchons...

MARGAROT, *tirant le traité de sa poche.*

Ah! enfin... je savais bien que vous y viendriez... Voilà :
« Entre les soussignés... »

HENRI, *lui prenant le papier des mains.*

C'est inutile, je connais les conditions. (*Il passe à gauche vers le pupitre.*)

MARGAROT.

Vous savez, c'est pour dix ans!

HENRI.

Pour trente, si vous voulez.

MARGAROT.

Avec un dédit de vingt mille francs.

HENRI.

Entendu! (*Il signe.*)

MARGAROT.

Là! maintenant signez le double et passez-moi la plume.

HENRI, *pendant que Margarot signe.*

(*A part.*) Mon père sera content... Les fournisseurs ne risqueront plus d'attendre,

MARGAROT, *signant devant le pupitre.*

Mon cher, je suis enchanté. Nous faisons tous les deux une excellente affaire et vous verrez que le veau à deux têtes a du bon... (*Mettant un des deux traités dans sa poche.*) Voilà qui est dit... A présent, si vous avez besoin d'argent...

HENRI.

J'en ai besoin...

MARGAROT.

Eh! bien, venez ce soir dîner à la fabrique, vous prendrez ce qu'il vous faut. (*A part.*) Hé! hé! il paraît que la colombe a demandé des arrhes. (*Haut.*) A ce soir.

HENRI.

Attendez... Est-ce que votre voiture est en bas?...

MARGAROT.

Oui. . . pourquoi?

HENRI, *allant chercher « la Mort d'Adonis ».*

Parce que je vous prierai d'emporter ceci...

MARGAROT.

Comment! encore un?... Mais savez-vous que j'en ai déjà plus de trente à la fabrique... Enfin, donnez toujours... heu-

rensement que le local ne me manque pas... (*Henri va s'asseoir à droite. — Margarot, à part, regardant le tableau.*) Je serais tout de même curieux de savoir d'où lui viennent toutes ces précieuses croûtes... Allons ! bon, la signature est encore effacée... Je parie qu'il y a quelque histoire de femme là-dessous... Oh ! ces artistes, c'est si passionné... (*Il sort.*)

HENRI, *sur le devant de la scène, à demi-voix, très ému.*

Maintenant, ne me demandez plus rien !... Je vous ai tout donné... tout !... (*Il reste abîmé, la tête dans les mains*)

SCÈNE X

HENRI, NAMOUN, FRANQUEYROL.

FRANQUEYROL, *à Margarot qui sort.*

Ne fermez pas. (*Il entre.*)

NAMOUN, *en le voyant, se dresse sur le divan et appelle.*

Ia !... didou... mouci !...

FRANQUEYROL, *avec un geste énergique.*

Chut !... (*Plus bas.*) Chut !... nous allons voir si on l'a prévenu... (*Il vient sur la pointe des pieds derrière Henri, s'arrête très ému lui-même et lui frappe doucement sur l'épaule.*)

HENRI, *se retournant.*

Pierre !... (*Il bondit.*) Toi !... c'est toi !... (*Ils s'embrassent.*)

FRANQUEYROL.

Allons ! je suis content... Papa Jourdeuil m'a tenu parole.

HENRI.

Comment ! tu les as déjà vus ?... C'est donc cela que...

FRANQUEYROL.

Eh ! oui, je les ai vus !.. Tous, le père, la maman et la petite fée aux grands yeux de velours qui te bat de si belles crèmes !... Ah ! mon ami, les braves gens ! la bonne maison ! Comme tu es heureux d'avoir une famille pareille !

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

AU FAUBOURG SAINT-JACQUES, CHEZ MARGAROT

La salle de dessin. Grande table de travail. Vases et jardinières remplis de fleurs. Dans un coin, de longues bandes de papiers peints, étalées sur des lattes pour sécher, descendent du plafond jusqu'à terre. Tout le fond de la salle est vitré avec une grande porte au milieu, donnant sur une cour plantée d'arbres. Au bout de la cour, la fabrique avec ses tuyaux rouges et ses mille fenêtres. Porte à droite; à gauche, une large fenêtre assez élevée, entr'ouverte. A gauche, premier plan, un divan très large, et, sur le divan, pelotonné dans un vieux tapis, quelque chose qui a l'air de quelqu'un.

SCÈNE PREMIÈRE

LE PÈRE JOURDEUIL, MADAME JOURDEUIL, LOUISE, MARGAROT,
puis NAMOUN.

(*Au lever du rideau, tout le monde est debout. On vient d'entrer. Margarot au milieu de la salle, en tenue de planteur, une rose à la boutonnière, son panama à la main. Le père Jourdeuil, le dos appuyé contre la table, superbe, dédaigneux, son grand chapeau sur l'oreille, faisant le moulinet avec sa canne et sifflotant. Louise, dans l'encadrement de la porte du fond, son ombrelle encore ouverte.*)

MARGAROT, *montrant l'atelier d'un geste arrondi.*

L'oiseau s'est envolé, mesdames; mais voici toujours la cage.

MADAME JOURDEUIL.

Envolé!

LOUISE, *s'avançant.*

Où donc ?

MARGAROT.

Oh ! Pas bien loin... sans doute dans le jardin, à fumer un cigare, en attendant la cloche... tout juste, la clef est à la porte... (*Il montre la porte à gauche.*)

LOUISE.

Alors, c'est ici qu'il travaille ?...

MARGAROT.

Oui, mademoiselle, c'est ici... voilà sa table, sa chaise, ses crayons (*montrant les papiers*) et ses œuvres.

LE PÈRE JOURDEUIL, *entre ses dents.*

Jolies, les œuvres ! Pff !

MADAME JOURDEUIL, *suppliante.*

(*Bas.*) Mon ami.

LE PÈRE JOURDEUIL, *même ton.*

Qu'est-ce que tu veux ? Je suis indigné. (*Il se remet à siffloter.*)

MARGAROT, *devant les papiers.*

Ah ! je vous réponds que le gaillard n'a pas gardé ses mains dans ses poches depuis quinze jours qu'il est chez moi... il y va d'un cœur, d'une rage !... Les Jourdeuil sont déjà très demandés sur la place.

LE PÈRE JOURDEUIL, *indigné.*

Demandés sur la place ! Oh !...

MADAME JOURDEUIL, *bas.*

Je t'en prie...

LE PÈRE JOURDEUIL, *bas.*

C'est une honte, je te dis... (*Il recommence à siffloter avec rage.*)

MARGAROT.

Il y a surtout ces pavillons chinois, pour salle de billard... ça, voyez-vous. (*Il envoie un baiser aux pavillons chinois. Le père Jourdeuil, hors de lui, fait le geste de tout casser avec sa canne.*)

MADAME JOURDEUIL, *s'approchant vite de Margarot.*

Alors, monsieur, vous pensez que nous allons le trouver dans le jardin.

MARGAROT.

Oh! ne prenez pas la peine, madame. Je vais envoyer un de nos tireurs... (*Regardant autour de lui.*) Il doit y avoir par là, dans quelque coin... tout juste! (*Il va vers le divan, et secoue avec son pied le tapis roulé dessus.*) Hé, moricaud... va vite chercher M. Henri... (*Le tapis se déroule lentement. Il en sort un petit être malingre, vêtu d'une blouse bleue, les pieds nus, pâle, l'œil brillant, la chevelure ébouriffée et toute remplie de brins de laine verte et de poussière d'or.*)

LOUISE, *s'approchant.*

Comment!... (*Elle rit.*) Ah! ah! ah! la bonne histoire! Ah! ah!... est-il drôle avec sa blouse... Tourne-toi, voyons... (*Elle le tourne et le retourne.*)

MADAME JOURDEUIL, *de loin.*

Eh bien? Louise?...

LOUISE.

Mais, maman, c'est Namoun!...

MADAME JOURDEUIL.

Namoun!...

LOUISE.

Eh! oui... C'est Namoun... Bonjour, Namoun.

NAMOUN, *encore endormi.*

Boujou...

MADAME JOURDEUIL.

Tu es donc dans les papiers peints, toi aussi?...

NAMOUN, *fièrement.*

Ih! Ci moi tireur maintenant. (*Il tousse.*)

MARGAROT.

Ma foi! oui... Ce gamin-là n'a jamais voulu se séparer d'Henri. Nous avons été obligés de le prendre à la fabrique.

LE PÈRE JOURDEUIL, *avec emphase.*

(*A part.*) C'était bien la peine de naître au Sahara.

MARGAROT.

Drôle de petite bête!... Dès qu'il a un moment, il vient se coucher là comme un chien frileux, près de la table de son maître...

LOUISE, *à sa mère.*

Mais regarde-le donc!... c'est qu'il est très gentil dans son nouveau costume... Et cette poussière de laine verte et d'or qu'il a dans les cheveux, est-ce charmant!

LE PÈRE JOURDEUIL, *s'approchant.*

Oui, c'est très joli dans les cheveux, cette poussière-là; mais dans les poumons. (*Namoun tousse.*) Voilà ce que ça fait...

LOUISE, *avec intérêt.*

Tu tousses, Namoun?

NAMOUN.

Ewah! toussir bezeff « Bum! bum! » coume tambour Lakdar. (*Avec fierté.*) Ci la fabriqua.

MADAME JOURDEUIL, *effrayée.*

Vraiment? mais alors, Henri!

MARGAROT, *mettant une rose fraîche à sa boutonnière.*

Oh! non, madame, par ici, il n'y a rien à craindre... Là-bas, à l'atelier, c'est différent... ils ont le talc, la couleur, le vernis, le gaz, le charbon... (*Gaiement.*) Allons! file, turco, va chercher mouci Inri.

JOURDEUIL, *bas à Namoun qui passe devant lui.*

Veux-tu bien retourner au désert tout de suite!... (*L'enfant passe sans le regarder et sort par la porte de droite.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins NAMOUN.

LOUISE.

Pauvre petit Namoun!... Mais c'est affreux, cela...

MARGAROT.

Hé! mademoiselle, l'industrie a ses champs de bataille, elle aussi. Encore notre industrie à nous n'est-elle pas des plus

meurtrières... mon établissement est très sain... J'ai de grands ateliers, un jardin immense, une installation tout à fait philanthropique... Du reste, mesdames, si vous voulez venir faire un petit tour de fabrique, en attendant Henri, vous pourrez vous convaincre vous-mêmes...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à sa femme.*

Je ne bouge pas d'ici, je te préviens.

MADAME JOURDEUIL.

Excusez-nous, monsieur, mais mon mari est toujours un peu souffrant, et je craindrais que le bruit des machines...

MARGAROT.

Oh! il n'y a personne en ce moment, tout le monde déjeune... c'est seulement pour vous montrer le coup d'œil des ateliers. Je suis sûr que cela intéresserait beaucoup monsieur Jourdeuil.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oh! pas du tout, monsieur..., moi, tout ce qui est usine, machine... tenez, rien que de regarder vos grandes cheminées de brique rouge, j'en ai tout de suite assez.

MARGAROT, *rezé.*

Je suis très heureux, monsieur, que votre fils n'ait pas eu la même répulsion.

LE PÈRE JOURDEUIL, *fièrement.*

Mon fils n'est pas un artiste, lui.

LOUISE.

Comment?...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Non! ce n'est pas un artiste! je l'avais toujours dit, et il vient bien de le prouver en entrant dans cette bara...

MADAME JOURDEUIL.

Oh! mon ami.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Laisse-moi donc tranquille!... Il faut pourtant que monsieur sache à qui il a à faire et que tous les Jourdeuil ne sont pas des renégats.

MARGAROT.

Des renégats!

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui, monsieur, des renégats!... L'art est une religion. En entrant ici, mon fils l'a reniée! C'est un renégat!...

MARGAROT.

Sans doute... sans doute... mais c'est si difficile, au temps où nous vivons, de...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Hé! monsieur, il y a la lutte! Il faut lutter! Est-ce que les vrais artistes ne sont pas des lutteurs?... Est-ce que l'art est possible sans la lutte?... Mais non! voulez-vous que je vous dise? Tous ces peintraillons de maintenant n'ont qu'une idée dans la tête, gagner de l'argent!... plus de dignité, plus de conscience... Les pavillons chinois sont bien payés, va pour les pavillons chinois... Ah! jeunes gens, jeunes gens, vous vous êtes moqués de nos grands cheveux et de nos chapeaux d'astrologues, vous avez répudié la vareuse, la sainte vareuse, qui donne l'air rapin, vous avez cru pouvoir impunément vous habiller comme des bourgeois, et voilà qu'à force de ressembler aux bourgeois, vous êtes des bourgeois vous-mêmes, aussi bourgeois que le plus bourgeois des bourgeois.

MADAME JOURDEUIL.

Voyons, mon pauvre homme, calme-toi. A quoi sert que tu te tourmentes? Ce qui est fait est fait.

MARGAROT.

D'autant mieux qu'un bon traité avec dédit, un dédit de vingt mille francs, ma foi! passé entre votre fils et moi nous lie l'un à l'autre pour dix ans et que les plus beaux discours du monde n'y changeraient pas une lettre... Du reste, je dois vous dire qu'Henri en a très bien pris son parti et qu'il ne veut plus entendre parler de son ancien métier... C'est si vrai, qu'il a rompu avec tous ses camarades... ainsi, tenez!... il y en a un... vous le connaissez peut-être?... un Marseillais, une espèce d'original.

MADAME JOURDEUIL.

Franqueyrol?

MARGAROT.

Oui, c'est cela... Franqueyrol... Eh bien! voilà trois jours qu'il vient, ce Franqueyrol, et qu'Henri lui refuse sa porte...

LOUISE, *s'approchant.*

M. Pierre sait donc qu'Henri est ici... Qui a pu le lui dire?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Moi!

LOUISE.

Oh! père, Henri qui nous avait tant recommandé...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tant pis, s'il a honte d'être ici, il ne fallait pas qu'il y vînt... D'ailleurs, est-ce que vous vous imaginez qu'un vieux routier comme Pierrot aurait pu croire longtemps à cette invention de voyage et de départ précipité?...

MADAME JOURDEUIL, *douce.*

C'est égal, mon ami, Henri ne sera pas content.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui da!... Il ne sera pas content... Et moi, est-ce que tu crois que je suis content? Quand je pense que j'ai travaillé quarante ans, mangé mon bien, usé ma vie pour léguer à ton fils un nom illustre et une palette glorieuse!... Et puis voilà ce qu'il en fait!... Ah! les enfants! les enfants!

MARGAROT, à M^{me} Jourdeuil.

M. Jourdeuil fait de la peinture, lui aussi, d'après ce que je vois...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Si je fais de la peinture!... c'est trop fort... si je fais...

MARGAROT.

Dame! c'est la première fois ou à peu près que nous nous voyons, et jamais votre fils ne m'avait dit...

LE PÈRE JOURDEUIL, amer.

Oui, oui, connu... (*Solennel.*) C'est moi qui suis Jourdeuil le Vieux, monsieur!... Jourdeuil le Vieux... (*Plus doux.*) Qui croyez-vous donc que j'étais, mon ami?...

MARGAROT, stupéfait.

Jourdeuil le Vieux!...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oh! je sais que la génération de maintenant affecte de ne pas me connaître...

MARGAROT, à part.

Il est décidément très drôle...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Heureusement que, sans attendre le jugement de la postérité, j'ai, pour me venger du dédain de mes compatriotes, l'estime et l'amitié d'un grand peuple... Interrogez l'Amérique, monsieur, et vous saurez alors ce que vaut Jourdeuil le Vieux, l'auteur des *Noces de Proserpine*, du *Centaure malade*, de la *Mort d'Adonis*, de...

MARGAROT, *vivement*.

Le *Centaure malade*! mais je connais ça!... Hé! parle!... j'y suis maintenant!...

LE PÈRE JOURDEUIL, *ému*.

Vous connaissez mon *Centaure*?...

MARGAROT, *réprimant une forte envie de rire*.

Si je le connais!...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à sa femme*.

Il connaît mon *Centaure*! (*A Margarot*.) Où l'avez vous vu? à New-York peut-être?

MARGAROT.

Oui... oui... à New-York...

LE PÈRE JOURDEUIL, *jubilant*.

Chez Jackson?...

MARGAROT.

C'est cela... Chez Jackson!...

LE PÈRE JOURDEUIL, *à sa femme*.

Tu vois bien. Il est très connu là-bas, ce Jackson..., il fallait cet étourneau de Franqueyrol... (*A Margarot*.) Et dites-

moi, l'ancien, il paraît que j'ai un certain succès dans ce pays-là.

MARGAROT.

Oh ! un succès !...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Sacré Jackson ! doit-il en gagner de l'argent !... Ah ! il y aurait un beau coup à faire : partir tous, aller s'installer là-bas.

MADAME JOURDEUIL, *effrayée*.

Miséricorde !

LE PÈRE JOURDEUIL.

Franqueyrol nous emmènerait dans la petite galiote...

LOUISE, *gaiement*.

Oh ! je veux bien.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Moi aussi, je le voudrais bien, si... si j'avais trente ans de moins... C'est égal, c'est bon de se savoir compris... (*Embrassant sa femme.*) Ça vous fait une jolie petite flambée sous le cœur... (*A Margarot.*) Ah çà ! et vous, mon gros philistin, mes petites drôleries vous avaient donc bien frappé, que vous vous en souvenez encore ?

MARGAROT.

Ah ! Monsieur, quand on a vu ces toiles-là, on ne les oublie jamais.

LE PÈRE JOURDEUIL, *rayonnant, à sa femme*.

Hein ! crois-tu ?... pour un industriel !... (*Tendant la main.*) Touchez là, Margarot, la paix est faite ! Je ne vous en veux plus... Mon fils est bien chez vous, qu'il y reste... Après tout,

le feu sacré ne se lègue pas!... D'ailleurs, le pauvre garçon avait ses raisons pour entrer ici... Il paraît qu'il a depuis quelque temps des besoins d'argent énormes. (*En confidence.*) La mère croit qu'il est tombé dans les griffes d'une donzelle.

MARGAROT, *gros rire.*

Ah! ah! vous croyez que sa colombe...

MADAME JOURDEUIL, *montrant Louise qui s'approche.*

Chut!

MARGAROT, *bas.*

Je m'en doutais!...

LOUISE.

Henri ne vient pas... Si nous allions le chercher?

LE PÈRE JOURDEUIL, *prenant le bras de Margarot.*

Non! non!... Allons plutôt voir un peu cette fabrique.

MARGAROT.

Vraiment!... à la bonne heure.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Oui, je ne serai pas fâché de jeter un coup d'œil, je suis sûr que cela va m'intéresser beaucoup. Allons!

LOUISE.

Et Henri?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Il viendra nous rejoindre.

MARGAROT, *offrant son bras.*

Mesdames...

LE PÈRE JOURDEUIL, *lui prenant le bras.*

Et dites-moi, l'ami, alors ce Jackson... *(Ils sortent en causant. Les dames vont devant. A mesure qu'ils s'éloignent, on voit une main, puis un bras passer par l'entre-bâillement de la fenêtre de gauche. L'espagnolette glisse, la fenêtre s'ouvre, Franqueyrol paraît.)*

SCÈNE III

FRANQUEYROL, *seul.*

(Debout sur l'appui de la fenêtre, regardant l'atelier.)

Quelqu'un?... non! personne... il me semblait bien pourtant avoir entendu causer... Bah! tant pis, je me risque, zou!... *(Il saute.)* Enfoncés les cerbères et toute la cerbèrerie... Après tout, quand un homme s'enferme à clef pour se suicider, tous les moyens sont bons pour arriver jusqu'à lui. Je suis dans mon droit; il ne me manquait qu'un commissaire de police... Ça! maintenant, orientons-nous... si mes renseignements étaient bons... si je ne me suis pas trompé de fenêtre... Oui, ça m'a bien l'air d'une salle de dessin, ici... *(Regardant sur la table.)* Té! pardi! voilà sa pipe, je la connais bien; c'est moi qui la lui ai rapportée de Marseille... Bonjour, payse. Ma foi! je n'ai plus qu'à m'asseoir bien tranquillement, jusqu'à ce que la cloche sonne. *(Il s'assied à califourchon sur une chaise.)* Puisque c'est ici qu'il travaille, je suis sûr de ne pas le manquer. *(Il commence à bourrer la pipe.)*

SCÈNE IV

LES MÊMES, HENRI, NAMOUN.

HENRI, *ouvrant la porte de droite.*

Je vous ai fait attendre...

FRANQUEYROL, *souriant*.

Non, pas trop.

HENRI, *stupéfait*.

Comment?... (A Namoun.) Qu'est-ce que cela veut dire?

NAMOUN.

Ewah!... moi macach coumbrenir... Lis autres là tout à l'heure... A brisent lui!... Ci la diable!... (Il va se coucher dans son tapis.)

HENRI, *entre ses dents*.

Bon!... bon!... tu me paieras ça...

FRANQUEYROL.

Ce n'est pas moi que tu cherchais, hein?

HENRI, *très ému*.

Non! c'est vrai... Par où es-tu entré?

FRANQUEYROL, *montrant la fenêtre*.

Par là... je n'avais pas le choix, tu comprends.

HENRI, *fébrilement*.

Enfin, que veux-tu? Qu'est-ce que tu viens faire?

FRANQUEYROL.

T'enlever, pardi!... Tu t'imagines bien que je ne vais pas te laisser ici. Allons! arrive...

HENRI.

Tu as eu tort de venir, Pierre. J'aurais mieux aimé... Non! vraiment... J'avais des raisons pour ne pas te voir.

FRANQUEYROL.

Des raisons... Eh bien! tu me les diras en route, tes raisons... Viens! zou!...

HENRI.

Comment?... « viens!... » Me prends-tu pour un enfant?...

FRANQUEYROL.

Hé oui, tu es un enfant... viens donc!

HENRI.

Ne continue pas cette plaisanterie, je t'en prie.

FRANQUEYROL.

Ah çà! je voudrais bien savoir qui plaisante de nous deux?.. Voyons, est-ce sérieusement que tu es entré ici?...

HENRI.

Très sérieusement.

FRANQUEYROL.

Alors tu renonces à la peinture?

HENRI.

J'y ai renoncé.

FRANQUEYROL.

Mais tu n'en as pas le droit, misérable!

HENRI.

Ah! oui, l'art, la gloire, mon pays!... Il me semble que j'entends papa Jourdeuil.

FRANQUEYROL.

Il s'agit bien de ton pays. Il s'agit de Pierre Franqueyrol, ici présent, qui est allé te chercher au fond de l'Adriatique, et qui ne veut pas avoir risqué sa peau pour repêcher un... papetier... Il y en a déjà trop de ces bonshommes-là! Tu ris?... Eh bien! moi je te dis que si tu renonces à la peinture, j'ai le droit d'aller te flanquer dans l'Adriatique, à la place où je t'ai trouvé et dans la même position... Ma parole d'honneur! je te remets là et je ne m'en mêle plus.

HENRI.

Ah! tu aurais mieux fait de ne jamais t'en mêler... On doit être si bien sur un bon lit de sable au fond de la mer, sans penser... (*Un temps.*)

FRANQUEYROL, *s'approche.*

Toi, tu as du gros chagrin, bien sûr.

HENRI, *relevant la tête.*

Du chagrin... Ah! ben oui... je suis très content, au contraire... J'ai une place magnifique... je gagne beaucoup d'argent.

FRANQUEYROL.

Ainsi ce n'est qu'une question de gros sous!... Tu es ici parce que tu veux gagner de l'argent?

HENRI.

Oui.

FRANQUEYROL.

Mais, brigand de bon soir! qu'est-ce que c'est donc que cette rage d'argent qui te pousse? De l'argent! *qués acco?* Pourquoi faire, de l'argent? Est-ce que tu n'en gagnais pas

plus qu'il t'en fallait pour toi seul?... Voyons! tu as donc des vices maintenant? Tu joues? tu fais courir?... Quoi?... des enfants?... Non!... Alors c'est donc ton père qui est dans le vrai, et les peintres d'aujourd'hui, vous n'êtes tous que des vitriers...

HENRI, *d'un air prud'homme.*

Hé! mon cher, c'est bien dur aussi d'être exposé toute sa vie aux privations et aux déboires de la bohème artistique... Et, ma foi! quand on trouve une jolie situation, bien assise, bien régulière...

FRANQUEYROL.

Non!... non!... c'est impossible... ce n'est pas de lui, ces phrases-là; Clémence a raison, ce n'est pas de lui.

HENRI, *très ému.*

Clémence!... tu l'as vue?... (*Plus bas.*) Que fait-elle? Que t'a-t-elle dit?

FRANQUEYROL, *lui prenant la main avec énergie.*

Elle m'a dit que tu mentais, que tu lui avais écrit une lettre trop cruelle et trop lâche pour être vraie, et que, quoi qu'il arrive, tes amis devaient t'aimer quand même et te rester fidèles malgré toi, parce qu'il y aurait toujours quelque chose de grand et d'héroïque au fond de tout ce que tu ferais... Voilà ce qu'elle m'a dit, la pauvre! voilà ce qu'elle m'a dit avec ses beaux yeux tout reluisants de larmes. (*Henri se détourne très ému.*) Et maintenant... maintenant je suis sûr qu'elle ne s'est pas trompée.

HENRI.

Eh bien! oui, c'est vrai... J'aime cette femme avec passion! j'aime mon art avec rage! mais, dussé-je en mourir, il faut que je renonce à tous les deux... Tiens! laisse-moi, Pierre, va-t'en... Tu ne sais pas, toi... il y a des devoirs terribles...

FRANQUEYROL.

Mais, enfin, dis-moi au moins quels sont ces étranges devoirs?...

HENRI.

Jamais!... C'est le secret de ma vie... je ne le livre à personne.

FRANQUEYROL.

Ingrat! Et moi qui serais si heureux de pouvoir te livrer le mien. Car j'ai un secret moi aussi dans ma vie, un gros secret qui me pèse et que j'aurais bien besoin de confier à quelqu'un, mais à qui veux-tu?... Je n'avais qu'un ami, et tu vois, je suis en train de le perdre... (*Le prenant par le bras.*) Mais réponds-moi donc, cap de Dieu? Dis quelque chose... non! tu ne veux pas? Eh bien! alors embarque, Pierre qui roule; il était dit que je roulerais toute ma vie... (*Il fait un pas vers la porte.*)

HENRI.

Pierre!... (*Franqueyrol s'arrête.*) Tu t'en vas?

FRANQUEYROL.

Et pour toujours...

HENRI.

Pour toujours? tu me jures que c'est pour toujours... Alors écoute, mais rappelle-toi qu'en me forçant à te livrer mon secret, tu me condamnes à ne plus te revoir... (*Il le prend par la main et l'amène sur le devant de la scène. Le tapis du divan s'agite. La tête de Namoun paraît avec deux petits yeux très brillants qui écoutent.*) Tu me demandais tout à l'heure, si j'avais des enfants, eh bien! oui, j'en ai!

FRANQUEYROL.

Ah! l'imbécile...

HENRI.

J'ai trois enfants qu'il faut nourrir...

FRANQUEYROL.

Trois!!!

HENRI.

Oui, trois enfants, tu les connais... mon père, ma mère et ma sœur.

FRANQUEYROL.

Comment ! ton père... mais je croyais... tu m'avais dit que tes parents...

HENRI, *souriant*.

Avaient de petites rentes... hé ! sans doute. Ils ont celles que je leur fais.

FRANQUEYROL.

Ah ! je comprends alors.

HENRI, *baissant la voix*.

Il y a six ans, lorsque je revins d'Italie, je trouvai la maison ruinée, mon père vieilli, sans courage, et près de la petite sœur malade, ma mère qui brodait nuit et jour pour gagner gros comme ça de pain... un vrai désastre... tu penses, moi qui revenais de mon beau voyage avec ma boîte à couleurs pleine de soleil, me trouver en face de cette misère et de ces nouveaux devoirs !... C'était dur... Dix-neuf ans et des pinceaux neufs, nourrissez donc une famille avec cela... Ah ! j'ai maudit la peinture, à ce moment... J'aurais voulu être portefaix, homme d'équipe, n'importe quoi qui gagne cinquante sous par jour... Pourtant je me mis à l'œuvre avec courage, et sur une toile a hetée à crédit, je commençai mon

premier tableau... j'eus toute ma chance tout de suite, mon tableau se vendit bien, on en parla, les commandes arrivèrent, et désormais la pauvre maman n'eut plus besoin de travailler. Moi, je mettais les journées doubles; mais je ne m'en plaignais pas. J'étais si heureux de leur faire du repos et du bien-être à tous avec mon travail. Tout alla bien pendant trois ou quatre ans : puis un beau matin la chance tourna. Ah! ces sautes de vent de la vogue parisienne, c'est terrible! Juste au moment où je sentais le talent me venir, le vrai talent, tu sais, celui de dessous qui monte après le folletis de la vingtième année, juste à ce moment le succès m'abandonna. Tout seul j'en aurais ri, c'était si bête! mais avec trois enfants sur les bras, il n'y avait vraiment pas de quoi rire... Par bonheur, lorsque ma débâcle arriva, je venais de les installer à la campagne; et comme ils vivaient loin de moi, ils ne se doutèrent de rien... Ça, vois-tu, c'est mon triomphe! Pendant deux ans, j'ai mené une vie de galère, les courses chez les marchands, les refus, les affronts, les protêts, les saisies, tout l'horrible train de la misère; mais chez eux, là-bas, il y a toujours eu la même existence sûre et paisible, toujours du bon pain blanc sur la table, et un loyer d'avance dans le tiroir... tu comprends, ces pauvres vieux! ils en avaient eu assez de ces histoires-là; je ne pouvais pas les y fourrer encore... Par exemple j'ai eu du mal... Ah! oui, j'ai eu du mal... cet argent, ce terrible argent qu'il fallait décrocher tous les mois... Et puis, c'est qu'à la maison on ne le ménageait guère. J'avais tellement l'air d'en avoir plein mes poches... on me faisait des cadeaux, des surprises... Le jeudi quand j'arrivais, quelquefois j'étais à jeun depuis la veille, je trouvais des galas, de vrais galas préparés en mon honneur. Alors si j'essayais de gronder, bien doucement, tout le monde se récriait et j'entendais au fond de la cave la bonne grosse voix du père Jourdeuil : « Ce serait trop fort que les jours « où tu viens on ne mît pas les petits plats dans les grands. » Il n'y avait rien à répondre. Il fallait s'asseoir, manger avec enthousiasme, et... et de l'entrain tout le temps! sans quoi voilà la pauvre mère très inquiète, s'imaginant je ne sais quelles folles histoires, et me prenant dans les petits coins pour me dire d'un air de reproche : « Tu en mènes une vie, hein! » C'était navrant.

FRANQUEYROL.

Pécaïre!

HENRI.

Mon cher, j'ai fait ce métier-là pendant deux ans, espérant espérant toujours. Mais un moment est venu où malgré tous mes efforts, j'ai senti la misère monter, m'envahir, arriver jusqu'à eux par-dessus ma tête... Oh! alors j'ai eu peur. Non pas pour moi, tu penses bien. J'avais pâti deux ans, je pouvais pâtir dix ans encore, toute la vie s'il eût fallu... Mais revoir ce que j'avais vu, la misère en famille, ma sœur courant le cachet, ma mère s'épuisant sur ses broderies, ces petites broderies à dents de rats qui mangent les yeux des femmes... non! non! ce n'était pas possible. Moi vivant, des choses pareilles ne pouvaient pas arriver. Et c'est pour qu'elles n'arrivent pas, que je suis entré ici.

FRANQUEYROL.

Pauvre enfant. (*Un temps. — Namoun sur le divan essuie ses yeux avec son poing fermé.*) Mais enfin ton père, ton père n'aurait donc pas pu t'aider, lui qui vend si bien ses affreux tableaux à horloge... Au fait, je suis naïf encore moi, de croire qu'il les vend! Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Jackson!... c'est de ton invention, n'est-ce pas? Parbleu!... alors tous ces immortels chefs-d'œuvre...

HENRI, *bas.*

Roulés là-haut dans un coin du grenier... Qu'est-ce que tu veux? Le pauvre homme a toujours besoin d'un peu d'argent pour ses faïences, et j'ai trouvé ce moyen.

FRANQUEYROL, *amer.*

C'est égal! le bonheur des tiens te coûte cher à toi... ton art, ton amour, ta vie, tu leur as tout donné, tout sacrifié...

HENRI.

Tout !... et je ne me plains pas... Si complet que soit mon sacrifice, il me reste la joie de me dire : « C'est pour eux » et avec cette pensée-là, vois-tu...

FRANQUEYROL, *violemment*.

Tais-toi... c'est épouvantable de penser que des êtres qui t'adorent aient pu te faire tant de mal... Voilà donc ce que c'est que la famille, grand Dieu ! quelque chose qui vous aime et qui vous...

HENRI.

Pierre.

FRANQUEYROL.

Oh ! la vieille légende de la Bible, Abraham immolant son fils, comme elle est féroce et comme elle est vraie... tiens ! te rappelles-tu, à Venise, au couvent des Arméniens, cette singulière peinture qui nous a tant frappés. Cela représentait ce qu'on est convenu d'appeler le sacrifice d'Abraham, et que j'appelle moi, « le sacrifice d'Isaac ». Étrange tableau ! Il me semble que je le vois encore... Isaac est au milieu, debout, appuyé contre l'autel ; c'est un vigoureux garçon de seize ans, le cou nu, les pieds et les mains libres d'entraves ; il pourrait se défendre, il pourrait s'enfuir, mais non ! son sacrifice est volontaire. Il attend la mort et il sourit... À gauche, Abraham, un vieux paisible et doux, coiffé à l'archange comme le père Jourdeuil, aiguise avec le plus grand soin un large coutelas dont il va se servir tout à l'heure... Dans le fond, une vigne sauvage et un petit agneau qui la broute... Tout cela très grossier, très naïf ; mais c'est égal ! on n'a pas envie de rire... Ce père qui va tuer est si tranquille, ce fils qui va mourir est si résigné, il y a tant de douceur dans ce sourire de victime, ces yeux d'enfant ont si bien l'air de dire : « Mon père, prends ma vie, c'est toi qui me l'as donnée... » Eh bien ! mon cher, ce tableau-là, c'est ton histoire, tu es résigné comme Isaac, sacrifié comme lui, et comme lui tu

as la famille pour bourreau... Seulement, toi, Dieu n'a pas songé à t'envoyer un petit agneau qui fût immolé à ta place, et le coutelas d'Abraham (*avec un geste terrible*) a fait son œuvre jusqu'au bout.

NAMOUN, *se dressant avec colère les poings serrés.*

Macach bono, Abraham!... Ouallah! macach bono. (*Il bondit du divan et sort par le fond d'un air furieux.*)

FRANQUEYROL, *se tournant.*

Hein?... qui est donc là?...

HENRI.

Rien... C'est Namoun qui se réveille et qui retourne au travail... voilà l'heure... (*La cloche des ateliers sonne. — La cour du fond se remplit d'ouvriers. — Henri se levant avec effort.*) Allons! (*Il va vers la table.*)

FRANQUEYROL.

Où vas-tu?

HENRI.

Travailler, comme les autres. Je suis un ouvrier, moi aussi. Mon temps ne m'appartient pas... Adieu, Pierre, ton apologue est cruel, mais je le pardonne, tu n'as pas de mère, toi. Il y a des choses que tu ne peux pas comprendre.

FRANQUEYROL, *allant à lui et lui prenant les mains avec effusion.*

Si! je comprends bien, va!... je comprends qu'en dépit de tout la famille est grande et sacrée puisqu'elle inspire des dévouements pareils, et qui sait? C'est peut-être le chagrin de n'en pas avoir qui me fait parler d'elle avec tant d'amertume. Seulement, écoute! j'ai bien le droit d'être un peu injuste, tu as agi si mal avec moi... Comment! tu sais que je suis riche, que je n'ai que toi pour ami...

HENRI, *lui fermant la bouche.*

Assez, Pierre, c'est pour ne pas entendre ce que tu vas me dire, que je t'ai fait promettre de partir, et tu partiras, tu me l'as promis.

FRANQUEYROL.

Oh! Henri, de l'orgueil... entre nous...

HENRI.

Oui, de l'orgueil!... j'en ai beaucoup pour eux... (*Avec fierté.*) Merci! le pain de la maison... tant que je serai vivant, c'est moi seul que cela regarde.

FRANQUEYROL.

Je ne suis donc pas de la famille, moi aussi? Je ne suis donc pas ton frère?

HENRI.

Mon frère, oui, mais pas leur fils.

FRANQUEYROL.

Hé! cap de Dieu! Si je ne suis pas leur fils, ce n'est pas l'envie qui m'en manque et je ne demande qu'à le devenir...

HENRI.

Comment?...

FRANQUEYROL.

Té! pardié... en épousant ta sœur...

HENRI, *stupéfait.*

Louise?

FRANQUEYROL.

Une fois mariés nous prenons les parents avec nous, et le pain de la maison ne te regarde plus, quand le diable y serait.

HENRI.

Qu'est-ce que tu me racontes là, mon Dieu!

FRANQUEYROL.

Rien que de très simple. J'aime ta sœur, voilà mon secret à moi, le gros secret dont je te parlais tout à l'heure.

HENRI.

Comment! toi, Pierre qui roule...

FRANQUEYROL.

Mon cher, je n'y comprends rien... (*Battant une crème imaginaire.*) Je crois que la petite fée m'a ensorcelé... ce qu'il y a de certain, c'est que Pierre qui roule n'a plus qu'une idée en tête maintenant; c'est d'amasser un peu de mousse... dans les bois de Ville-d'Avray.

HENRI, *souriant.*

Et la petite fée, qu'est-ce qu'elle en dit? Est-ce qu'elle t'aime, elle?

FRANQUEYROL, *stupéfait.*

Elle? Ah! diable!... Ma foi! mon cher, je l'aimais tant que je n'ai jamais songé...

HENRI.

C'est pourtant très essentiel à savoir...

FRANQUEYROL.

Le fait est qu'un vieux boucanier comme moi n'a rien de bien séduisant pour cette petite Parisienne... mais si tu voulais, tu n'aurais qu'un mot à lui dire.

HENRI.

Je m'en garderais bien... Qui sait? Elle a peut-être son secret, elle aussi. Le mot que je dirais dérangerait peut-être quelque joli rêve dont on croirait devoir me faire le sacrifice!... et tu comprends, je veux bien être Isaac, mais je ne veux pas qu'il y ait de petit agneau immolé à ma place...

FRANQUEYROL.

Alors tu ne te charges pas de ma demande?

HENRI.

Si, mais je te préviens que je lui parlerai de toi aussi froidement que d'un M. Paul quelconque, et qu'à la moindre hésitation...

FRANQUEYROL.

Parle-lui donc tout de suite, car la voilà qui vient de ce côté.

HENRI, *regardant dans le fond et voyant venir les dames.*

Comment! Elles sont ici... C'était donc vrai!... Et moi qui croyais que Namoun... (*A Franqueyrol.*) Vite, vite, sauve-toi.

FRANQUEYROL, *se jetant derrière les papiers peints.*

Attends!... j'ai mon affaire.

HENRI.

Prends garde! tu t'exposes peut-être à entendre...

FRANQUEYROL, *passant sa tête, un doigt sur les lèvres.*

Chut!

SCÈNE V

LES MÊMES, LOUISE, MADAME JOURDEUIL.

LOUISE.

Eh bien! tu es gentil, toi! voilà comme tu es pressé de nous voir.

HENRI, *les embrassant.*

Mais je ne vous savais pas ici... C'est un malentendu... Bonjour, Lison... Namoun s'est mal expliqué... Bonjour, maman.

MADAME JOURDEUIL.

Bonjour, vilain garçon.

HENRI.

Et mon père!... Est-ce qu'il n'est pas avec vous?

LOUISE.

Si... si... il est là!... Namoun vient de l'emmenér voir je ne sais quoi dans la fabrique. Nous, nous en avions assez, de M. Margarot et de ses machines... Ouf!...

MADAME JOURDEUIL *à son fils.*

Comment vas-tu? En voilà du nouveau depuis que nous ne nous sommes vus!

HENRI.

Oui, et j'en ai encore à vous apprendre.

MADAME JOURDEUIL.

Ah ! mon Dieu ! quoi donc...

HENRI.

Seulement cette fois il ne s'agit pas de moi... il s'agit de... de... (*Allant chercher Louise qui rôde près des papiers peints.*) Mais viens donc... viens donc... toi... Il s'agit d'un... mariage pour Louise.

LOUISE.

Pour moi ?...

MADAME JOURDEUIL.

C'est sérieux ?

HENRI.

Très sérieux...

LOUISE, *riant.*

Ah ! mon Dieu ! quel est le malheureux ?... C'est au moins le père Borniche de Ville-d'Avray, ou bien M. Pipette... Non ! pas M. Pipette, puisqu'il est en fuite.

HENRI.

Bah ! Pipette est en fuite ?...

MADAME JOURDEUIL.

Pas précisément ; c'est-à-dire qu'il a disparu depuis huit jours.

HENRI.

Eh bien, non, Louise, ce n'est pas M. Pipette, ni le père Borniche... C'est... regarde-moi donc... C'est Franqueyrol.

LOUISE.

Franqueyrol... Oh ! quel bonheur !...

MADAME JOURDEUIL.

Eh bien, Louissette... (*Louise un peu confuse cache son joli visage dans ses mains.*)

HENRI, *riant.*

Merci !... Il fait bon avoir affaire à toi. Au moins on sait tout de suite à quoi s'en tenir.

LOUISE, *écartant ses mains.*

Eh bien, oui... quel bonheur ! Et je ne m'en dédis pas... Quel bonheur que l'homme qui a sauvé mon frère, que ce vaillant, ce héros, ait pris garde à une petite fille comme moi... voici ma réponse, Henri : J'aime Pierre Franqueyrol de toute mon âme, et si vous le permettez, je me charge de lui rendre en dévouement et en tendresse tout ce que la maison lui doit.

MADAME JOURDEUIL.

Mais, mon enfant, il est trop riche.

LOUISE, *émue.*

Trop riche ?

HENRI.

Non ! non ! ma mère !... Il n'est pas question de richesse ici... Sans quoi, dis-moi, quelle fortune serait capable de payer cette âme divine, et ces jolis yeux rieurs où ton vilain mot d'argent vient de faire monter les larmes. Non ! il ne s'agit pas de richesse ici ; seulement... Et voilà pourquoi j'insiste... Je ne voudrais pas que Louise se crût engagée envers Franqueyrol, parce qu'il est mon ami... (*A Louise.*) Car enfin, voyons... il n'y a pas même un mois que tu le connais.

LOUISE.

Pas même un mois !... Voilà six ans que je m'endors tous les soirs en pensant à lui...

HENRI.

Vraiment !... (*Il regarde du côté des papiers.*) Alors, avant de l'avoir vu, tu n'avais pas déjà quelque joli petit nom tapi dans un pli de ton cœur ?

LOUISE.

Il y a écrit « Franqueyrol » partout dans mon cœur.

HENRI, *se levant.*

Parbleu ! je suis curieux de voir quelle mine il peut faire en entendant ces choses-là. (*Il va vers les papiers.*)

MEDAME JOURDEUIL.

Comment ?

LOUISE, *se cachant dans les bras de sa mère.*

Oh ! maman, il était là...

HENRI.

Eh oui ! il était là... Est-ce qu'ils ne sont pas toujours là en pareil cas ? (*A Franqueyrol en soulevant les papiers.*) Eh bien ! sortiras-tu, voyons ?

FRANQUEYROL, *sort de sa cachette, pâle, ému, se soutenant à peine,*

Ah ! mon ami...

HENRI, *le soutenant.*

Ah çà ! est-ce que tu vas te trouver mal... Les rôles sont donc renversés, ici... (*Le conduisant vers Louise.*) Tiens, regarde-là, elle n'est pas aussi troublée, elle...

LOUISE, *montrant un œil.*

Oh ! méchant frère, quelle trahison.

HENRI.

C'est bon ! c'est bon ! On vous connaît, vous, maintenant.

FRANQUEYROL, *ému, mais souriant.*

Mademoiselle Louise, la maison ne me doit plus rien. Je suis trop payé par ce que je viens d'entendre... (*Il lui prend la main et la baise. A M^{me} Jourdeuil.*) J'étais un peu votre enfant ; laissez-moi l'être tout à fait.

MADAME JOURDEUIL.

Dame ! il faut d'abord savoir ce que le père en pense...

LOUISE.

Ah ! le voici...

MADAME JOURDEUIL.

Alors nous al'ons lui demander... Dis donc, mon homme...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE PÈRE JOURDEUIL, *il est pâle, défait.*

LE PÈRE JOURDEUIL, *écartant sa femme.*

Tout à l'heure... où est Henri ?

MADAME JOURDEUIL.

Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *allant vers son fils.*

Henri, mon enfant, mon fils bien-aimé... Je suis... je suis un misérable... Pardonne-moi.

HENRI.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que tu as donc ?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Non ! non ! n'essaye pas de me mentir... Je viens de là-haut... du grenier.

FRANQUEYROL.

Aïe ! aïe !...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Je sais tout. . Namoun m'a tout dit.

MADAME JOURDEUIL,

Namoun !...

HENRI.

Ah ! le gredin !...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Et moi qui t'accusais ! moi qui disais : « C'est un renégat?... » Hein ! crois-tu ? je t'appelais renégat... (*Rire convulsif.*) Ah ! ah ! comme j'ai dû le faire rire, ce Margarot.

MADAME JOURDEUIL.

Mais enfin...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Ah ! ganache, idiot, vieille vanité chevelue ! On t'en donnera, du Jourdeuil le Vieux ! Jourdeuil le Vieux, ça !... allons

donc!... C'est le vieux Jourdeuil, qu'il faut dire, le vieux papa Jourdeuil, un égoïste, un maniaque, un... Agenouille-toi donc, vieille bête, agenouille-toi devant ton fils!...

HENRI, *s'élançant.*

Non ! par exemple...

MADAME JOURDEUIL.

Mais qu'est-ce qu'il y a?... Au nom du ciel ! qu'est-ce qu'il y a ?...

HENRI, *entraînant son père à gauche.*

Eh ! il n'y a rien du tout... Tout bonnement une invention de ce petit gueux de Namoun.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Mais non ! mais n... (*Henri lui ferme la bouche et le fait asseoir de force sur le divan, se mettant entre lui et sa mère.*)

MADAME JOURDEUIL, *à sa fille.*

Quand je vous le disais, que ce méchant Africain nous jouerait quelque mauvais tour. (*Revenant vers son mari.*) Mais enfin qu'est-ce qu'il a donc pu inventer ?

HENRI, *à son père.*

Tais-toi. (*À sa mère.*) Une minute, rien qu'une minute, je t'en prie.

FRANQUEYROL, *entraînant la mère.*

Oui, oui... Laissez-les... Tout va s'expliquer...

HENRI, *à son père.*

Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Si je t'aime !

HENRI.

Alors, plus un mot de tout ceci devant ma mère... Tu entends ! Il faut qu'elle ne sache rien... jamais!...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Je comprends... Tu as peur qu'elle ne m'estime plus ?

HENRI.

Non ! j'aurais peur de la tuer...

MADAME JOURDEUIL.

Eh bien ?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Eh bien ! ma pauvre femme, ce n'est rien du tout... Ton mari est toujours le même ; il s'exalte ! il s'exalte ! et puis...

FRANQUEYROL, *s'approchant, poussé par Louise.*

Monsieur Jourdeuil...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Tiens ! c'est toi... par où sors-tu donc ?

MADAME JOURDEUIL.

Ah ! oui... tu ne sais pas... C'est toute une histoire.

FRANQUEYROL.

Monsieur Jourdeuil, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle votre fille, pour un honnête homme de vos amis qu'on appelle Franqueyrol ?

LE PÈRE JOURDEUIL, *à sa femme.*

Comment?...

MADAME JOURDEUIL.

Dame! Oui... Il paraît qu'ils s'adorent.

LE PÈRE JOURDEUIL, *tendant la main à Franqueyrol.*

Ah! brigand, voilà donc pourquoi tu venais si souvent t'extasier devant mes croûtes. J'aurais bien dû me douter que ce n'était pas pour elles que tu venais... Moi, d'abord, en fait de chefs-d'œuvre (*montrant son fils et sa fille*), je n'ai jamais commis que ces deux-là...

MADAME JOURDEUIL, *indignée.*

Oh! mon ami. . Eh bien! et ta médaille?...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Ma médaille! (*A part.*) Pauvre femme, va!...

HENRI.

Alors pour quand les violons?

LE PÈRE JOURDEUIL.

Quand on voudra. Seulement, avant tout, il faut que tu sortes de cette horrible fabrique.

FRANQUEYROL.

C'est bien entendu!

MADAME JOURDEUIL.

Comment! vous voulez lui faire quitter sa place maintenant... Moi qui étais si heureuse...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Certes! il la quittera.

MADAME JOURDEUIL.

Mais je croyais qu'il fallait payer un dédit... Un dédit de vingt mille francs !

LE PÈRE JOURDEUIL.

Vingt mille francs !

HENRI.

C'est vrai...

FRANQUEYROL.

Parbleu ! la belle affaire !... Le ménage Franqueyrol sera bien assez riche pour...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Non ! non ! C'est moi seul que ceci regarde... Demain à midi le dédit sera payé.

MADAME JOURDEUIL.

Tu as donc fait un héritage !...

LE PÈRE JOURDEUIL.

Du tout... C'est... j'avais oublié de vous le dire... c'est Pipette qui est en train de faire fortune avec son système et qui commence à restituer.

TOUS.

Pipette !...

LE PÈRE JOURDEUIL, *les regardant en riant.*

C'est bœuf, n'est-ce pas ?

HENRI, *bas à son père.*

Tu veux venir lire les faïences... je n'entends pas cela.

LE PÈRE JOURDEUIL.

Ah ! mon ami, laisse-moi faire ce petit sacrifice... Il est temps que je sois père à la fin !...

LOUISE, *s'avançant avec Namoun qu'elle est allée chercher dans le fond.*

N'aie donc pas peur, nigaud... ils ne te mangeront pas.

HENRI.

Ah ! te voilà, mauvais drôle.

MADAME JOURDEUIL.

Qu'est-ce que tu as donc pu dire !...

NAMOUN, *vient droit à Henri et lui apporte la canne du père Jourdeuil.*

Namoun pas tenir sa langue, toi fisir mangiar bâton.

HENRI, *souriant.*

Non ! pas aujourd'hui, je suis trop heureux... (*Il passe à droite et va s'agenouiller devant sa mère.*)

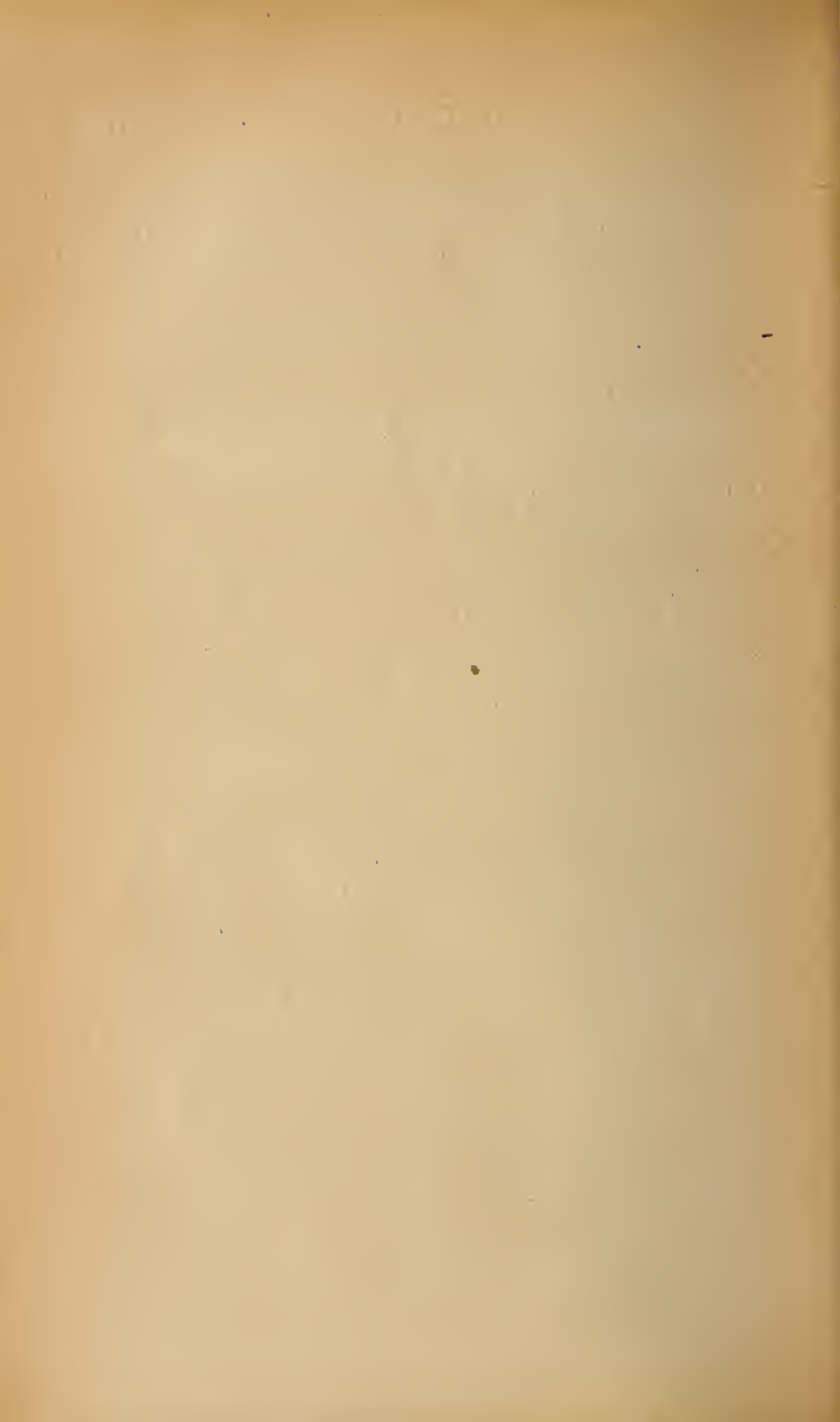
LE PÈRE JOURDEUIL, *à gauche.*

Mes pauvres faïences ! Enfin j'irai les voir à Cluny, le dimanche... (*Il traverse la scène pour rejoindre l'autre groupe. A Namoun qui l'arrête au passage, lui prend la main et la porte à ses lèvres.*) Qu'est-ce que tu fais donc là, Bédoin ?

NAMOUN.

Toi, bono, Abraham ! toi, bono !...

FIN DU SACRIFICE.



Numa Roumestan

PIÈCE EN CINQ ACTES ET SIX TABLEAUX

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 15 FÉVRIER 1887, A PARIS

AU THÉÂTRE NATIONAL DE L'ODÉON ET REPRISE AU GYMNASÉ

PERSONNAGES

NUMA ROUMESTAN, député, avocat, 45 ans.	MM. PAUL MOUNET.
LE PRÉSIDENT LE QUESNOY, son beau-père, 65 ans	ALBERT LAMBERT, père.
DAVIN BOUCHEREAU, premier secrétaire de Numa, 30 ans	DUMENY.
DE LAPPARA, deuxième secrétaire, 27 ans.	COLOMBEY.
VALMAJOUR, tambourinaire, 25 ans	REBEL.
DOCTEUR BOUCHEREAU, sénateur, oncle de Davin, 60 ans	CORNAGLIA.
LE GÉNÉRAL MARQUIS D'ESPAILLON.	ANDRÉ CALMETTES.
BARON VAN BERG, banquier	FRÉVILLE.
D'ESPINASSOUS, maire de la ville d'Aps	DUPARC.
PAPA BACHELLERY.	SUJOL.
CABENTOUS, pilote	PICARD.
DOMINIQUE, valet de chambre de Numa.	KÉRAVAL.
HABITANTS D'APS, INVITÉS, PARISIENS, MAÎTRES D'HOTEL, FONCTIONNAIRES, DÉPUTÉS, etc	
ROSALIE ROUMESTAN, 30 ans.	M ^{mes} R. SISOS.
LA PETITE BACHELLERY, 18 ans	CERNY.
HORTENSE LE QUESNOY, 17 ans.	LAINÉ.
MADAME LE QUESNOY	FAVART.
TANTE PORTAL.	CROSNIER.
MAMAN BACHELLERY.	RAUCOURT.
AUDIBERTE VALMAJOUR.	LYNNÈS.
UNE NOURRICE.	NOÉMIE.

PAYSANNES, BOURGEOISES D'APS, FEMMES DU MONDE, etc.

La scène, de nos jours, à Paris et en Provence.

ACTE PREMIER

GRANDE FÊTE AUX ARÈNES D'APS EN PROVENCE

Intérieur d'une tente ronde en coutil rayé clair, s'ouvrant au fond, vers la gauche, sous un écusson aux armes de la ville et des drapeaux croisés, mais encore fermée au lever du rideau. Large divan, fauteuils officiels dorés et rouges. Guéridon chargé de carafes, verres, citronnades, limonades. Au milieu, dans une poterie vernissée, un grand bouquet de fleurs de grenade toutes rouges. Dans un fauteuil face au public, Lappara endormi, très chic, jambes allongées, pantalon gris tendre sur les yeux son petit chapeau bleu tortillé d'une longue gaze. — Quand le rideau se lève, clameur épouvantable, hurlements à toute gorge poussés par un peuple entier : « *Vive Roumestan ! Vive Roumestan !* » puis rumeurs de foule, musiques, piailllements d'enfants et de femmes, cris aigus des vendeurs d'eau fraîche, d'oranges, de berlingots, de pains au lait : « *Li pan ou la ! Li pan ou la !... La mi norco ! La maiorco !... Li berlingot à lu mento, à lu roso, à l'anis !... Quou vouu beoure, l'aigo es fresco !... Avant ! Avant !* »

SCÈNE PREMIÈRE

ROSALIE ROUMESTAN, MONSIEUR D'ESPINASSOUS, LAPPARA,
toujours endormi.

D'ESPINASSOUS, *forte barbenoire, habit noir, écharpe municipale, pointe d'accent local. Ecartant la tente et faisant entrer Rosalie.*

Voici, madame... de quoi s'abriter et se rafraîchir... un petit refuge installé sur l'estrade municipale pour notre grand orateur et ses toutes charmantes Parisiennes.

ROSALIE, *fermant son ombrelle.*

Merci, monsieur... Ah ! je suis éblouie... Ces cris, cette foule, ces arènes en plein soleil ! (*Elle se laisse aller sur le*

divan et jette son ombrelle sur le fauteuil de Lappara qu'elle n'a pas vu.)

LAPPARA.

Hein ! plaît-il?... Ah ! pardon, madame.

ROSALIE.

Tiens, c'est vous, Lappara ?

LAPPARA.

Oui... (*A demi-voix pour elle.*) J'esquissais une petite sieste... Ce climat m'écrase. (*A moitié endormi, il salue d'Espinassous. — Hurlements au dehors.*)

ROSALIE, *souriant.*

Une sieste avec ce train-là ? Mon compliment... (*Présentant les deux hommes.*) Monsieur de Lappara, secrétaire de mon mari... Monsieur d'Espinassous...

LAPPARA.

J'ai déjà eu l'honneur d'être présenté à monsieur le maire... Votre fête aux arènes est superbe, monsieur... (*Il bâille*) d'un éclat, d'un pittoresque...

D'ESPINASSOUS, *préparant un verre de sirop sur le guéridon.*

Oh ! je n'y suis pour rien... Quand il s'agit de Roumestan, je n'organise pas, je laisse faire ; le grand homme est arrivé, tout son peuple vient le voir et l'acclame... Chaque fois, c'est la même chose. Notre Provence, madame, a pour votre mari, éloquent et illustre entre ses fils, une tendresse inépuisable, des effusions maternelles, un peu bruyantes, un peu gesticulantes, mais toutes nos mamans du Midi sont comme ça .. (*Remuant la cuillère dans le verre qu'il lui apporte.*) Vous offrirai-je un verre de sirop ?

LAPPARA, *bas à Rosalie.*

N'en prenez pas, madame... il y a des mouches.

ROSALIE, *à d'Espinassous.*

Non, merci, je n'ai besoin de rien... Ne vous occupez plus de moi, messieurs, je vous en prie, et reprenez vos places sur l'estrade... Vous m'entendez, Lappara. (*Souriant.*) Le spectacle est trop pittoresque, je ne veux en priver personne.

D'ESPINASSOUS, *saluant.*

Madame... (*Il sort. Lappara fait mine de le suivre, puis s'arrête au seuil de la tente entr'ouverte.*)

SCÈNE II

LAPPARA, ROSALIE.

LAPPARA, *regardant dehors.*

Sapristi! quel soleil. Tout le cirque fume comme une cuve; et de la poussière!... j'y perdrai mon gris perle, bien sûr.

ROSALIE.

Allons! Lappara, du courage.

LAPPARA, *qui a passé la tête dehors, rentre et referme brusquement.*

Oh! c'est trop fort, madame.

ROSALIE.

Quoi donc?

LAPPARA.

Il parle encore.

ROSALIE

Qui ?

LAPPARA.

Le patron. (*Se reprenant.*) M. Roumestan ! C'est le troisième discours qu'il abat en moins d'une heure.

LA VOIX DE ROUMESTAN, *au dehors.*

« Flamme et vent du Midi, vous êtes irrésistibles. »

LAPPARA.

Et d'une verve... Jamais je ne l'ai vu si entraînant. (*Il revient vers le guéridon.*)

ROSALIE.

Ah ! il est chez lui, sur sa terre, il se retrouve. Moi, 'je suis absolument perdue.

LAPPARA.

Le fait est que pour des Parisiens arrivés d'hier, c'est un peu déroutant... Ces gens du Midi sont comme leurs cigales ; quand on en trouve une ici ou là, on ne se douterait jamais du train qu'elles font lorsqu'elles sont en masse ; de même avant d'avoir vu tant de nez romains à la fois, tant de profils chevalins, tant de sourcils flambants et de barbes en palissandre, je n'aurais pu soupçonner l'effet produit. Il est énorme. (*Cris au dehors.*)

ROSALIE.

Dire que ma sœur a le courage de rester là.

LAPPARA.

M^{lle} Hortense ? mais elle est ravie... mais elle s'y délecte dans cette chaudière à vapeur... elle y nage, le Midi l'a grisée.

ROSALIE.

Oh ! surtout le premier voyage...

LAPPARA.

Non, je vous assure, tout l'exalte dans ce pays, les types, l'accent, leur charabia... C'est pourtant une vraie Parisienne comme vous, n'est-ce pas, madame ?

ROSALIE.

Parisienne pur sang, née place Royale, baptisée à Saint-Paul, dix ans après moi ; seulement notre mère est du Midi, et ma sœur lui ressemble beaucoup, tandis que moi je tiens de mon père, qui est du Nord, lui.

LAPPARA.

Oh ! du plein Nord, le Président Le Quesnoy... Et cette bonne dame, un peu singulière, chez qui nous sommes descendus ici, comment vous est-elle parente ?

ROSALIE.

M^{me} Portal ? Mais c'est la tante de Numa, sa mère adoptive, qui l'a élevé...

LAPPARA.

Je vous avoue que je m'y embrouille un peu. Elle parle si vite, si drôlement... Et tous ces tas de petits mots qu'elle fourre entre ses phrases comme des copeaux... té, vé, qué, zou !...

ROSALIE.

Chut ! la voilà...

SCÈNE III

LES MÊMES, TANTE PORTAL.

TANTE PORTAL, *grand chapeau cabriolet à rubans jaunes ; petit sac au bras, tête majestueuse et vieux portrait que dérangeant une accentuation féroce, des gestes, un débit frénétique.*

Diou! mon enfant, qu'est-ce qu'on me conte? vous êtes an-disposée? Il n'est bruit que de ça, dessus l'estrade.

ROSALIE.

Mais non, ma tante. .

TANTE PORTAL.

Peuchère! pauvre petite, vite un peu de vulnérable, j'en ai toujours dans ma saquette...

ROSALIE.

Je vous jure...

TANTE PORTAL.

Ah! *vaï*, laissez-moi faire, je sais les *lourdiges* de tête qu'il vous donne ce grand coquin de soleil, quand on n'a pas l'habitude; vous aviez votre *ombrette*, au moins? Il faut toujours avoir l'*ombrette*...

LAPPARA.

Elle est bonne avec son ombrette.

TANTE PORTAL, *qui a versé le vulnérable dans un verre.*

Passez-moi le cuiller, monsieur de Lappara. (*Remuant le vulnérable.*) C'est peut-être aussi le déjeuner: les pommes d'amour, la pastèque ou la morue à la brandade... Moi je suis

du Midi, *vé!* Mais je les abomine, tous ces fricots de par ici, c'est pour Numa que j'en fais faire. (*Confidentielle.*) Ainsi je vous dirai une chose, je mange l'ail, mais il me passe pas... Tenez, buvez ça...

ROSALIE.

Ma tante.

TANTE PORTAL.

Si, si, il faut, quand vous l'auriez juré... (*Rosalie boit de force.*) Vous êtes mieux, *qué?* J'en étais sûre, jamais le vulnéraire manque son effet. (*Cris au dehors.*) *Té,* vous les entendez, ces cannibales, s'il n'y a pas de quoi vous donner le tétanos. (*De toute sa voix.*) Ne criez donc pas tant, espèces de sauvages! (*Radoucie.*) Ah! mes pauvres enfants, que je vous plains, que vous devez le regretter, votre Paris, si poli, si galant... car monsieur de Lappara ne sait pas sans doute que je suis Parisienne de cœur, sinon par la naissance...

LAPPARA.

Vous avez habité Paris, madame?

TANTE PORTAL.

Diou! je crois bien, du temps que Numa faisait son droit, j'allais, je venais... Ah! mon joli passage du Saumon! Qu'est-ce que je donnerais pas pour y être encore.

LAPPARA.

Le passage du Saumon?

TANTE PORTAL.

C'est là que je descendais... Je n'en sortais guère, vous pensez bien, c'est si plaisant...

LAPPARA.

Le fait est que quand on a vu ça...

ROSALIE.

Lappara, j'ai peur que mon mari s'inquiète de me voir si longtemps absente... Allez donc le rassurer, je vous prie...
(*Mouvement de Lappara.*)

LAPPARA.

Oh! madame...

ROSALIE.

Allez!

LAPPARA, *tragi-comique.*

Ah! vous êtes dure. (*Il déroule la gaze de son chapeau, s'enveloppe la figure et sort.*)

SCÈNE IV

ROSALIE, TANTE PORTAL.

TANTE PORTAL.

Il est très bien, ce jeune homme, et un noble, dites? De Lappara.

ROSALIE.

Oui, je crois.

TANTE PORTAL.

Oh! de ce Numa, pas moins! il prend ses commis dans la noblesse... Qui nous aurait dit ça? (*Baissant la voix et penchée sur Rosalie les yeux en boule.*) Un mari pour Hortense, qué?

ROSALIE, *vivement.*

Lappara! pour ma sœur? (*Gaiement.*) Ah! non, par exemple, mais ce n'est rien, Lappara; bon enfant, mais si léger, si vide, un grelot.

TANTE PORTAL.

Le vrai Parisien, allons!

ROSALIE.

Où! il y en a d'autres... celui-ci, c'est l'article Paris, ce qui est bien différent.

TANTE PORTAL.

Alors, pourquoi Numa l'a-t-il pris avec lui. Ah! oui, je comprends, pour le nom, pour le titre, comme le grand Napoléon prenait ses chambellans. Mais son vrai secrétaire, c'est monsieur... comment donc?... le grand qu'il nous amena l'année dernière.

ROSALIE.

M. Davin?... Ah! le bon, le loyal garçon... Voilà le mari que je voudrais pour Hortense.

TANTE PORTAL.

Diou! ma petite, vous le trouvez pas bien *réfréjon*?... Il parle pas, il bouge pas, c'est le véritable ours du Nord; moi, rien que de le regarder, il me donnait froid comme un glaçon.

ROSALIE, *souriant*.

Mon pauvre Davin, lui qui est si tendre.

TANTE PORTAL.

D'ailleurs, vous ne serez pas en peine de la marier, cette petite sœur; fille du président de la Cour de cassation, le premier magistrat de France, belle-sœur du grand Numa, député, futur ministre. En plus, une dot de princesse...

ROSALIE, *sur un ton de reproche*.

Et gentille, voyons?

TANTE PORTAL.

Oh! certainement qu'elle est plaisante, et tout à fait bravette, mais je la voudrais un peu moins *ric rac*. (*Etonnement de Rosalie.*) Oui, enfin, plus demoiselle, pas tant dragon. Votre maman l'a un peu gâtée, *vé*.

ROSALIE.

Et c'était bien naturel, une enfance si délicate... On craignait tout le temps pour elle, surtout après l'avertissement terrible...

TANTE PORTAL.

C'est vrai que vos parents avaient déjà perdu un enfant... un garçon, je crois... de la poitrine. Mais, est-ce que vous pensez qu'Hortense?...

ROSALIE.

Oh! non, grâce à Dieu, c'est fini depuis des années... Seulement, nous avons eu bien peur... Pour ces petits-là, la couvée est toujours plus tendre.

TANTE PORTAL.

Peuchère! à qui le dites-vous? Moi qui n'ai pu en sauver un, sur tant d'enfants que j'avais eus, obligée d'adopter Numa, pour me figurer qu'il me restait un garçon. (*Elle se mouche et s'essuie les yeux. — Entendant les galoubets et les tambourins au dehors, et redevenue subitement très gaie.*) *Té!* voilà les tambourinaires, les tu-tu pan-pan comme je les appelle; d'une main, ils font le flûtet; tu-tu, et de l'autre, ils battent la caisse: pan-pan; vous comprenez? Entre nous, c'est de la musique pour les chèvres; les personnes bien, d'ici, ne goûtent pas ça. Moi, d'abord, rien ne me plaît de ce pays, et je n'en suis pas, pour ainsi dire; vous devez vous en apercevoir, *qué?* Ah! ce n'est pas comme Numa; il aime tout de son Midi: le vent, le soleil, les moustiques, et son Midi le lui rend bien... Ils l'adorent... Vous avez vu ces arènes bon-

dées? Rien que pour le voir ils sont venus, combien? plus de cent mille! (*Sourire de Rosalie.*) Pas tant, vous croyez? J'exagère toujours un peu, c'est le sang qui me chauffe. Numa était de même, dans le temps; mais vous avez dû le changer, là-haut, dans le Nord... il est si souple, si câlin. Monsieur Désir-de-plaire... Déjà, tout petit, il avait une façon de prendre le monde. . Avec ça, une jolie voix, bien de gorge... il chantait la romance! J'aurais cru qu'il se ferait ténor.. Ah! le séducteur... comme je lui disais quelquefois: « Tu ne feras pas mentir le proverbe: Joie de rue, douleur de maison. »

ROSALIE.

Tiens! c'est joli, ça : joie de rue, douleur de maison.

TANTE PORTAL.

Oh! des dictons, vous savez... de ces vieilleries qui traînent... C'est égal, vous l'avez pris, vous, le preneur de cœurs, et vous avez su le tenir... je me demande par quel miracle... capricieux, changeant comme je connaissais mon Numa... d'autant que dans le Midi, peuchère! la femme ne compte pas... Vous parlez de dicton, il y en a un chez nous : « Les femmes ne sont pas des gens... » Ça fait frémir, *qué?*... Aussi, quand mon neveu m'annonça son mariage, je me dis : « Ah! la pauvre petite! » Et je croyais naturellement qu'il s'agissait d'un mariage d'intérêt, d'ambition... Votre grande fortune, la place de votre papa... Mais, pas du tout. C'est qu'un jour je reçois une lettre... (*Au dehors, solo de flûte, tambourins, sérénade lente et mélancolique qui va jusqu'au bout de la scène.*) Oh! mais une lettre!... Je l'ai gardée; je vous la montrerai. Il me raconte son premier repas, place Royale, chez vos parents, et que, après le dîner, vous êtes passés tous deux dans le salon pour voir un vieux dessus de porte, une peinture de l'ancien temps... ça représentait, attendez... une Diane à la chasse, avec ses chiens, son carquois, le croissant au front... Mais lui ne regardait que vous, et, avec votre jolie taille tendue, vos cheveux fins envolés autour de votre jolie figure, il vous trouvait bien plus Diane

que la déesse; et alors, comment dit-il ça?... C'est quelque chose de magnifique... Alors l'envie lui vint, une envie folle de vous prendre contre son cœur, de vous emporter bien loin tout de suite, pour faire de vous le charme et le bonheur de toute sa vie. (*Avec malice.*) Vous l'avez échappé belle, ma petite, ce soir-là.

ROSALIE, *rêveuse.*

Oh! qu'il y a longtemps de ça...

TANTE PORTAL.

Pas si longtemps... dix ans, à peine: (*Hourras, bravos, tré-pignements au dehors.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, HORTENSE.

HORTENSE, *elle entre vivement, animée et jolie, et lonce, avec un geste, la phrase entendue de Numa.*

« Flamme et vent du Midi, vous êtes irrésistibles. » Comment, Rosalie, ton Numa parle et tu restes là?

ROSALIE.

J'avais trop chaud, ma chérie.

HORTENSE.

Et le défilé que tu as manqué... ce joli défilé de mules à l'espagnole, toutes harnachées de clochettes d'argent, de nœuds, de pompons, de bouffettes. Et le concours de tambourinaires, en voilà de vrais artistes! Un surtout, celui qui a eu le prix. Un gars superbe, de beaux traits... un teint de bistre relevé par une ceinture écarlate... Si j'avais eu mon album... Ah! je le tenais bien.

TANTE PORTAL, *scandalisée.*

Ma petite, voyons...

HORTENSE.

Mais vous devez le connaître, madame? Il est fameux par ici, Valmajour...

TANTE PORTAL.

Diou! mon enfant, comment voulez-vous que je connaisse ça, un paysan, un joueur de galoubet?...

HORTENSE.

Il descend, paraît-il, des comtes de Valmajour... une vieille famille de Provence alliée aux princes des Baux.

TANTE PORTAL.

Un prince?... ce saltimbanque!

HORTENSE.

Leur pays s'appelle même Valmajour, du nom de l'ancien château... C'est Numa qui le disait tout à l'heure.

TANTE PORTAL.

Ah! si vous vous fiez à Numa... Il en a celui-là, de l'imagination!

HORTENSE.

Eh! c'est ce que j'aime en lui... Tout ce qu'il touche, il le dore et le transfigure... Et comme il parle à ce peuple la langue qu'il lui faut! comme on l'écoute, comme on l'aime! (*A Rosalie.*) Tous les yeux de ces belles Provençales le dévorent, ton mari... Il y en avait une en face de moi, droite sous une voûte, qui lui a jeté un baiser avec un joli geste... « Té! bel astre! » Ça sonnait dans l'air comme un cri d'oiseau.

TANTE PORTAL.

Mais, ma petite, quelles horreurs nous racontez-vous là?

HORTENSE.

Oh! vous, d'abord, tante Portal, on sait que vous êtes une renégate, que vous détestez votre pays; mais vous aurez beau vous en défendre, vous en êtes, et c'est pour cela que je vous aime, vous en êtes malgré vous, de ce Midi que vous méprisez et, pour vous punir, il se reflète en vous démesurément, comme... dans une boule de jardin.

TANTE PORTAL, *tressaillant*.

Boule de jardin! Qu'est-ce qu'elle me dit?

ROSALIE, *doucement*.

Hortense... Hortense.

HORTENSE, *gaiement*.

Ah! que veux-tu?... Moi je l'adore leur Provence, et je ne permets pas qu'on en dise du mal... C'est ta faute; ce voyage que tu m'as fait faire m'a révélé ma vraie patrie... Je demande à être naturalisée Bouches-du-Rhône. (*Rumeurs au dehors.*) Écoute ça... Non, ce que ces gens-là m'amuse avec leurs démonstrations de cris, de gestes. Et cette façon d'appeler les petits pains: Li pan ou la! Li pan ou la!

ROSALIE.

Tais-toi, tu me rends ma migraine.

HORTENSE.

Tu sais, maintenant c'est décidé... je n'épouserai qu'un homme du Midi.

ROSALIE.

Alors, mon candidat?...

HORTENSE.

M. Davin? Jamais de la vie...

ROSALIE.

Il t'aime pourtant, lui... et profondément.

HORTENSE.

Oui, mais il ne sait pas me le dire... ça ne sort pas... Je préférerais que ce fût moins profond...

ROSALIE.

Ah! jeunesse...

HORTENSE.

Et puis, moi, pour me prendre, il faut parler à mon imagination, et ton candidat ne lui dit rien du tout.

TANTE PORTAL.

Et M. de Lappara?

HORTENSE.

Oh! une réclame de tailleur... (*A genoux devant sa sœur et câlinement.*) Mais, enfin, qu'est-ce qu'il t'a fait, ce Midi que tu railles? Est-ce que tu ne lui dois pas ton Numa, la gloire et le bonheur de ta vie de femme?... Depuis dix ans que vous êtes mariés, pas une ombre entre vous, pas un nuage sur votre amour... Quand il parle de toi, c'est avec un respect, une tendresse... il trouve des mots enchanteurs...

TANTE PORTAL.

Ah! le bandit...

HORTENSE.

Lui, ce grand monsieur, un des rois de Paris, qui tient tout, le Palais, la Chambre... devant toi c'est comme un enfant...

toujours à guetter tes yeux, à chercher si tu es contente... il n'y a pas un ménage comme le vôtre...

ROSALIE.

C'est vrai...

HORTENSE.

Et pourtant, il est bien du Midi, celui-là... c'est tout le Midi même... Et tu ne comprends pas que je t'envie...

ROSALIE.

Elle a raison... Allons ! tante Portal, il faut lui trouver un autre Numa.

HORTENSE.

Chut ! Ecoutez... c'est lui, il parle.

ROSALIE, *riant*.

Encore !

TANTE PORTAL.

Allons l'entendre. (*Elle se lève vivement. Hortense va vers le fond.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, NUMA, puis, un peu après, LAPPARA.

Numa entre radieux, s'épongeant le front. Acclamation au dehors.)

HORTENSE.

Comment, c'est déjà fini ?

NUMA.

Fini de parler? jamais... Non, non, sœurlette. (*Tapant sur sa poitrine.*) Le creux du Midi est inépuisable... On va recommencer tout à l'heure... Vraiment c'est plaisir, un auditoire pareil, il répond, il vibre... Puis il y en a... il y en a jusqu'en haut... On peut crier... Et quelle salle, tout le ciel de l'acropole pour plafond, plafond d'azur rayé de cris d'hirondelles... ça vous part entre les phrases... ts! ts!... Regarde l'orateur, ma femme... je ruisselle, ma peau craque, c'est bon... Lappara, prêtez-moi votre mouchoir... (*Il arrache des mains de Lappara le mouchoir avec lequel son secrétaire s'éventait derrière lui.*)

TANTE PORTAL, *ravie.*

Oh! de ce Numa...

LAPPARA, *indigné, à part.*

Un mouchoir brodé... quel buffle!...

NUMA, *faisant sauter le bouchon d'une bouteille de limonade.*

Allons! un coup de limonade... de gazeuse, comme disent nos paysans... C'est avec cela que le Midi se grise, il ne lui en faut pas plus... le vent et le soleil se chargent du reste, et tout bon Provençal en naissant a déjà sa petite pointe... A la vôtre, mes enfants... (*Il boit.*)

HORTENSE, *lui jetant un baiser de la main.*

Té! bel astre...

SCÈNE VII

LES MÊMES, LE MAIRE D'ESPINASSOUS, LE GÉNÉRAL, CABENTOUS,
PAPA BACHELLERY, DES MESSIEURS, DES DAMES.

D'ESPINASSOUS.

Mon cher maître, permettez-moi de vous présenter quel-

ques-uns de nos amis... heureux de saluer leur illustre porte-parole... d'abord le général...

NUMA.

Mais nous sommes d'anciennes connaissances... Bonjour, général...

LE GÉNÉRAL.

Cré nom ! vous avez du souffle, vous, quel coup de trompette.

NUMA.

A votre service, général... Quand vous voudrez que je vous sonne la charge... (*Le passant à sa femme.*) Rosalie, monsieur le général marquis d'Espaillon, mon ancien collègue à la Chambre... et il y reviendra... (*S'en allant.*) Nous vous attendons...

D'ESPINASSOUS, *présentant.*

Monsieur Bédarrides, juge au tribunal. (*Pendant qu'il organise la file de ses présentations.*) — « Non, pas vous : lui ; ici, les deux autres. » (*Bédarrides parle à l'oreille de Numa.*)

NUMA.

Comment donc ! mais c'est tout simple, j'en parlerai au ministre, comptez sur moi...

D'ESPINASSOUS.

Monsieur et Madame Roumavage, mon premier adjoint.

NUMA.

Madame... Bonjour, ami...

D'ESPINASSOUS.

Masbadina, greffier en chef...

NUMA, *vivement.*

Pas possible! il est là? (*Regardant le greffier.*) Ah! pardon, ce n'est pas vous. (*Le greffier lui parle bas.*) C'est vrai, l'autre est mort depuis longtemps, mais votre cause est la mienne, je la prends en mains, j'en fais mon affaire...

D'ESPINASSOUS, *d'une voix pleurarde.*

Et notre vieux pilote?...

NUMA.

Té! Cabentous!... (*Attendri.*) Toute ma jeunesse... la pêche aux oursins... la bouillabaisse dans les roches... (*Cabentous, tortillant son bonnet de pêcheur, lui murmure quelques mots à l'oreille, pendant qu'on entend la voix de Bachellery, bousculant le maire.*)

LA VOIX DE BACHELLERY.

Laissez, laissez, je suis assez grand garçon.

NUMA, *à Cabentous.*

Pas encore médaillé, mon pauvre vieux, après vingt sauvetages?... Envoie-moi tes papiers... On m'adore à la marine.

PAPA BACHELLERY, *repoussant Cabentous et se plantant devant Numa.*

Monsieur Numa, je me présente moi-même... Bachellery... (*Etonnement de Numa.*) Bachellery, vous savez bien... c'est moi qui tiens le *café de la Comédie*... l'ancienne basse... Gulistan, allons?

NUMA.

Ah! j'y suis... très bien... je vous dois beaucoup, mon brave...

PAPA BACHELLERY.

Et vous pouvez vous acquitter... J'ai ma petite à Paris, avec la maman, vous vous rappelez, ma femme, la chanteuse légère... Elle a pris du corps, depuis vous... Notre petite chante, elle aussi... elle est aux Folies-Tréville en attendant mieux. C'est tout jeune encore, un bébé, mais une voix... une méthode!... C'est mon élève... Si vous pouviez me la faire entrer à l'Opéra-Comique...

NUMA.

Rien de plus facile... Justement c'est moi qui fais le rapport sur les théâtres, Commission du budget... J'ai les directeurs dans ma poche... Lappara!... prenez le nom de monsieur, et l'adresse de ces dames à Paris.

PAPA BACHELLERY.

Oh! elles viendront vous voir... Merci, au moins, monsieur Numa. (*Il va causer avec Lappara, qui écrit au crayon sur un carnet. Des gens sortent, d'autres rentrent. Bousculade à l'ouverture de la tente.*)

D'ESPINASSOUS, *au fond.*

Ne poussez pas... chacun son tour...

HORTENSE, *à Numa en riant; il est sur le devant de la scène près de Rosalie.*

Mais, mon bon Numa, où prendrez-vous toutes les places que vous leur promettez?...

NUMA.

C'est promis, sœurlette, ce n'est pas donné...

ROSALIE.

Pourtant, les mots signifient quelque chose.

NUMA, *souriant.*

Ça dépend des latitudes, ma petite fille... N'oublions pas que nous sommes dans le Midi, entre compatriotes parlant la même langue. Tous ces braves garçons savent ce que vaut une promesse et n'espèrent pas leur bureau de tabac ou de poste plus positivement que moi je ne compte le leur donner... Seulement, ils en parlent, ça les amuse, leur imagination voyage...

HORTENSE.

C'est moi qui comprends ça...

NUMA.

Du reste, voyez-vous, entre Méridionaux, les paroles n'ont jamais qu'un sens relatif... C'est une affaire de mise au point... Oui, c'est bien le mot... de mise au point... N'est-ce pas, ma tante?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, VALMAJOUR *et sa sœur* AUDIBERTE.

D'ESPINASSOUS, *aux Valmajour.*

A vous, maintenant... avance donc...

HORTENSE, *apercevant Valmajour.*

Bravo! bravo! (*A Numa.*) Numa, c'est Valmajour.

NUMA, *allant à lui, les bras tendus.*

Ah! voilà le grand vainqueur... l'artiste incomparable! Tu m'as fait pleurer, mon enfant... Viens, que je te montre à ma Parisienne... Tiens, Rosalie...

VALMAJOUR, *fièrement, la main au chapeau.*

Bonjour, madame... *(Il a la veste sur l'épaule, la taylorie rouge. Une floche de rubans et de fils d'or pend aux cordellettes de son tambourin qui a eu le prix.)*

NUMA.

Tu ne l'as pas entendu?... Une merveille!... C'est inouï, ce qu'il tire de ce vieux tambourin, et de ce petit morceau de buis percé de trois trous.

VALMAJOUR.

Les autres tambourinaires en ont sept à leur flûtet, moi j'en ai que trois, comme nos anciens... Voyez... *(Il montre son galoubet.)*

LAPPARA, *bas, à Hortense.*

Qu'est-ce que ça fait, que son flageolet ait trois trous, au lieu de sept?...

HORTENSE.

C'est bien plus difficile.

LAPPARA.

Mais puisque ça ne se voit pas... Il a bien tort de se gêner ; moi, à sa place...

HORTENSE.

Aussi, lui est un artiste... et vous... *(Lui prenant son crayon et son carnet qu'il tient encore à la main.)* Tenez, prêtez-moi ça... *(Elle s'acote au guéridon et commence un croquis de tambourinaire.)*

NUMA, *rendant au musicien la petite flûte qu'il avait prise pour la montrer à sa femme.*

C'est un joli tour de force... Comment en as-tu eu l'idée ?

VALMAJOUR, *très grave.*

Ce m'est venu de nuit, en entendant chanter le rossignol... Je pensais en moi-même : Voyons, Valmajour, l'oiseau du mois de mai n'a qu'un gosier pour toutes ses roulades, et tu serais pas aussi fin artisan que lui?...

NUMA, *transporté.*

Est-ce tourné?... Quelle grâce... Quelle noblesse!...

HORTENSE, *continuant à dessiner.*

Charmant. (*A Lappara, debout derrière elle.*) Et la main fine sous le hâle... On sent bien la race...

LAPPARA.

Oui, il a de vrais gants...

NUMA, *frappant sur l'épaule à Valmajour.*

Mon garçon, je n'ai qu'à te dire une chose : Viens à Paris, ta fortune est faite.

VALMAJOUR.

A Paris?...

TANTE PORTAL, *effarée.*

Mais tu badines?... A Paris!...

ROSALIE, *à demi-voix.*

Numa... Numa... prends garde... il ne saura peut-être pas mettre au point...

NUMA.

Mettre au point?... Ah! oui... moqueuse... non, non, je parle très sérieusement, et je dis qu'avec la fringale de nou-

veautés qui dévore les Parisiens... ce beau garçon... cette musique originale.

ROSALIE.

Bien exotique pour eux...

NUMA.

Mais pas du tout... C'est de la vieille France... quelque chose de léger, de galant comme un Fragonard.

HORTENSE, *de sa place.*

Tu ne te figures pas, Rosalie?

NUMA.

Je le vois à Paris sur la scène ou dans un salon, comme il est là, fier campé, commençant par le petit discours qu'il vient de faire : « Ce m'est venu de nuit, en entendant chanter le rossignol. » Puis une roulade. On se l'arrachera, je te dis.

AUDIBERTE, *s'avançant fière et droite comme son frère.*

Qu'est-ce que vous pensez qu'il pourrait gagner tout au juste avec sa musique ?

NUMA.

Hein?

VALMAJOUR

C'est ma sœur, monsieur le député.

HORTENSE, *bas.*

Elle est distinguée.

LAPPARA.

Pas l'air commode.

NUMA.

Ce qu'il pourra gagner, mon Dieu ! je n'en sais rien... dans les cent cinquante à deux cents francs.

AUDIBERTE, *vivement.*

Par mois ?

NUMA.

Eh ! non... par jour... (*Les deux paysans se regardent.*)

AUDIBERTE.

Moi, je veux bien, alors ; mais il faudrait décider le papa...

NUMA.

Je m'en charge... J'irai vous voir demain... J'enlèverai l'affaire.

HORTENSE.

J'irai avec vous, Numa. (*Elle a fini son croquis.*)

TANTE PORTAL, *bas à Rosalie.*

Dites, mon enfant, vous ne le laisserez pas conduire votre sœur chez ces bohémiens ?

ROSALIE.

Ah ! d'ici à demain, il n'y pensera plus. (*Rumeurs, cris au dehors : « Valmajour ! Valmajour ! les tambourins. »*)

D'ESPINASSOUS, *se précipitant.*

Vite, Valmajour. On se place. (*A Numa et aux dames.*) Je vous demande pardon, c'est lui qui mène la pégoulade.

NUMA, *à Rosalie.*

Ah ! oui, la danse aux flambeaux avec les tambourins. C'est très joli, tu vas voir. (*Roulements de tambour au dehors. —*

Des feux s'allument derrière la toile. — Valmajour, sans se presser, prend son tambour. Sa sœur fait une révérence. Ils vont sortir, mais Hortense les arrête.)

HORTENSE.

Tenez, monsieur. *(Elle a pris dans le vase une fleur de grenade qu'elle offre à Valmajour. — Timidement.)* Voici mon prix à moi... une fleur de grenade... pour fleurir votre tambourin...

AUDIBERTE.

Eh bé! tu ne dis rien?

VALMAJOUR.

Merci, madame.

AUDIBERTE, *câlinement.*

Mais c'est une demoiselle... Ça se voit de reste. Merci mille fois, mademoiselle. *(Ils sortent. — On voit dehors le jour qui tombe, les arcades des arcènes se remplissant de nuit, et des torches qui s'agitent çà et là sur le grouillement de la foule.)*

HORTENSE.

Oh! que c'est beau, venez voir. *(Elle tient la toile relevée.)*

LAPPARA, *sortant sur l'estrade.*

Très chic! On se croirait à l'Eden.

TANTE PORTAL, *se levant.*

Hortense, mon enfant, *allez doucement d'avoir froid.* Nos soirées sont fraîches... *(A Rosalie.)* Vous venez, ma nièce?

ROSALIE, *levée.*

Voilà. *(Elle va pour remonter la scène. Numa la retient.)*

NUMA,

Attends, il faut que je te parle. (*Criant vers le fond.*) Tout de suite, tante Portal...

SCÈNE IX

NUMA, ROSALIE.

(*Tout le monde est sorti, ils sont seuls; la nuit vient, des jets de flumme passent derrière la toile.*)

NUMA, *amenant doucement sa femme vers le fauteuil et lui tenant les deux mains.*

Viens ici... Regarde-moi... Tu m'en veux donc toujours?... C'est fini, je t'ai perdue, je ne peux plus te reconquérir?

ROSALIE.

Mais, mon ami... je ne comprends pas...

NUMA, *vivement.*

Ah! voilà ton premier mensonge... (*Souriant.*) L'air du Midi, sans doute?... Si, si, tu sais bien ce que je veux dire, et le chagrin que me cause la froideur désespérante de tes yeux. Eh! oui, j'ai été fou, j'ai été coupable, surtout bête... Je t'aimais et je t'ai trompée... J'ai joué notre bonheur de la façon la plus misérable, sans passion, sans joie, par veulerie. Et toi, vaillante, généreuse, tu n'as rien dit... tu ne t'es plainte à personne, pas même à ta mère, aux amis les plus près de ton cœur... tu as gardé l'outrage et la douleur pour toi seule...

ROSALIE.

Eh bien, alors, que te faut-il de plus?...

NUMA, *passionnément.*

Ma grâce pleine et entière. Je l'ai bien gagnée, va... D'abord par le mal que m'ont fait tes larmes. Oh! voir souffrir ceux

qu'on aime et se dire : « C'est ma faute... » mais il y a des jours, quand tu pleurais, je me cachais pour pleurer, moi aussi... Et enfin, regarde ma vie depuis deux ans, depuis ma faute.

ROSALIE.

Est-ce que je la connais ta vie ?

NUMA.

Tu ne la connais pas, parce qu'elle ne t'intéresse plus... parce que nous sommes à cent lieues l'un de l'autre quoique vivant ensemble, et c'est cela surtout dont je souffre, de ne plus te sentir à moi... J'ai besoin de ton dévouement, de ta tendresse, de l'approbation de ton sourire, j'ai froid sans ça..

ROSALIE.

Tu me paraissais pourtant bien réchauffé tout à l'heure.

NUMA.

Non, je te jure... même ici, sous ce ciel qui m'exalte, il y a une ombre entre le soleil et moi, une ombre lourde comme une pierre et qui m'opprime et qui m'étouffe... Je t'en supplie, pardonne-moi, aime-moi encore... (*Bon enfant, triste.*) Allons, voyons, Rosalie... tu ne veux pas, dis ?

ROSALIE, *très émue, très nerveuse.*

Si... je veux... mais écoute. (*L'attirant vers elle passionné-ment.*) Écoute, enjôleur... chanteur de cavatine, écoute, cher compagnon que j'aime et que je voudrais aimer encore davantage... Ce ménage éclopé que nous essayons de tenir debout pour nos parents, pour le monde. Tu en as assez?... moi aussi... Tu es las de la vie à deux, sans amour et sans confiance?... moi, elle m'écoeure... Soit ! Effaçons tout et recommençons.

NUMA, *avec effusion.*

Oh ! que tu es bonne.

ROSALIE.

Rappelle-toi bien seulement que je n'ai de pardon que pour une fois... Plus jamais, tu m'entends. Numa, plus jamais... Ou alors le foyer à bas, nos deux existences séparées, radicalement, pour toujours et devant tous.

NUMA.

C'est juré... (*Debout, la tenant dans ses bras.*) Embrasse-moi, je t'aime.

ROSALIE.

Et moi aussi, je vous aime, mon cher mari.

SCÈNE X

LES MÊMES, HORTENSE, au seuil de la tente qu'elle ouvre toute grande.

HORTENSE.

Regardez ça !... Est-ce beau ?... (*Au rythme sourd des tambourins, à la vive cadence des petites flûtes, on voit des girandoles de feu mouvants, torches, lanternes de couleurs, comme dans les fêtes japonaises, monter et s'agiter à tous les étages des acènes. Tout le vieux Colysée est en feu et danse ; au-dessus, nuit d'été, croissant de lune claire.*)

ROSALIE.

Superbe... (*Elle s'appuie à l'épaule de son mari.*)

NUMA, très amoureux.

Oh ! cent fois plus beau que tout à l'heure...

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

LE CABINET DE NUMA ROUMESTAN, A PARIS.

Ameublement luxueux et sévère. Tentures sombres, bronzes d'art, bibliothèque; sur la cheminée, à droite, buste du maître. — Du même côté, deux portes, l'une au premier plan, allant dans l'appartement; l'autre après la cheminée, dans un pan coupé ouvrant sur une vaste antichambre. — A gauche, un grand bureau avec une énorme chancelière au-dessous. Second plan, porte communiquant aux salons de réception. — Au fond, le cabinet des secrétaires de Numa, grand ouvert, tapissé de casiers, de cartons à procédures. — C'est l'hiver : feu de bois dans la cheminée du cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE

NUMA ROUMESTAN, DAVIN, LAPPARA, DOMINIQUE.

(Davin est assis au bureau de son patron qui lui dicte en marchant à petits pas avec de grands gestes, jusqu'au fond de la scène, dans le cabinet des secrétaires où l'on voit Lappara monté sur une échelle double et fouillant des cartons.)

NUMA, dictant.

« Osons le dire, messieurs. » *(Il prend une carte de visite que son huissier Dominique lui présente.)* C'est bon, c'est bon tout à l'heure. *(Il reprend.)* « Osons le dire, messieurs, dans ce lamentable écroulement de nos grandes scènes françaises... »

DAVIN.

Vraiment, mon maître, vous croyez que nous sommes si bas?

NUMA, devant le bureau.

Je crois... je crois... je le dis toujours !

DAVIN.

Allons. (*Répétant.*) « Eroulement de nos grandes scènes françaises... »

NUMA, *marchant et dictant.*

« Une seule reste debout docile à sa tradition... » (*Voyant entrer Dominique par la porte du fond.*) Encore... Je n'y suis pas, qu'on revienne... (*L'huissier, sans s'émouvoir, lui donne une carte.*)

DOMINIQUE.

Ce monsieur dit qu'il a rendez-vous.

NUMA, *regardant la carte.*

C'est juste; faites entrer dans le petit salon.

DOMINIQUE, *posant un paquet de lettres sur le bureau, devant Davin.*

Il est plein le petit salon...

NUMA.

Alors, dans la bibliothèque, et fiche-nous la paix... (*Sortie de Dominique.*) Je ne sais pas ce qu'ils ont, ils viennent tous, ce matin.

DAVIN, *dépouillant la correspondance.*

Encore une lettre de ce malheureux Cabentous. Il demande qu'à défaut de médaille, on lui rende au moins ses papiers...

NUMA.

Quelle scie! Mais voilà huit jours que je les réclame à Lappara, ces papiers... (*Allant vers le fond.*) Voyons, Lappara, le dossier de ce pilote, qu'en avons-nous fait?

LAPPARA, descendant de son échelle avec un carton.

Justement, monsieur, je le cherche.

NUMA.

Vous cherchez... vous cherchez... Je sais bien comment; avec la peur de chiffonner votre cravate et de faire des genoux à vos pantalons... (Il lui prend le carton des mains, le pose à terre, et, assis devant une chaise basse, il éparpille tous les papiers.)

DAVIN, qui, pendant ce temps a lu le courrier, pose toutes les lettres ouvertes, à l'exception de celle de Cabentous, sur une haute pile de correspondance déjà dépouillée. — A Numa.

Et votre rapport? N'oubliez pas que vous le lisez cette après-midi.

NUMA.

C'est vrai. (A Lappara.) Enlevez ça, et trouvez-moi ces papiers... Qu'on en finisse avec ce pilote... (Lappara enlève le carton, les paperasses, très préoccupé de ne pas se mettre de poussière. — Numa, revenant vers Davin.) Où en sommes-nous?... Ah! oui, je sais... « Docile à sa tradition, fidèle à ce vieux génie national dont ne parle jamais le cahier des charges... » (Bruit de marteaux dans les salons à gauche.) Mais qu'est-ce qui tape donc comme ça. (Entr'ouvrant la porte.) Aurez-vous bientôt fini? En voilà un vacarme...

VOIX, au dehors.

Monsieur, nous clouons la tenture.

NUMA, regardant Davin.

Quelle tenture?

DAVIN.

Mais oui, dans la galerie... pour votre concert...

NUMA, *à la cantonade.*

Tant pis ! je travaille, vous finirez plus tard. (*Il a fermé la porte et vient vers la cheminée.*) Au diable le concert ! il ne me manquait plus que ce cassement de tête...

DAVIN, *répétant.*

« Ce vieux génie national dont ne parle jamais le cahier des charges... le cahier des charges... » Eh bien ! patron, à quoi pensez-vous ?

NUMA, *assis devant le feu, dont il range les bûches, se retourne, les pincettes à la main.*

Moi ? A rien... C'est une chose étonnante, mon cher ami, quand je ne parle pas, je ne pense pas... C'est positif, je pourrais rester là une heure à regarder le feu... (*Se levant.*) Nous sommes tous ainsi dans mon pays... obligés de lancer les mots devant nous, en rabatteurs, pour faire lever les idées...

DAVIN.

« Elles m'arrivent toujours au branle de ma voix, disait le vieux Montaigne, comme la foudre au son des cloches. »

NUMA.

Té ! vous voyez... Encore un Midi, papa Montaigne, un des nôtres... Eh bien, je suis comme lui, moi... il faut que je dicte, que je parle...

DAVIN, *souriant.*

Parlez, alors... (*Geste oratoire de Numa qui prend son élan.*)

DOMINIQUE, *derrière lui.*

Monsieur ?

NUMA, *furieux.*

Eh bien, quoi ?

DOMINIQUE.

C'est le directeur de...

NUMA, *vivement.*

Bien ! bien, j'y vais... (*Montrant le fond.*) Faites entrer chez ces messieurs. (*A Lappara.*) Lappara, laissez-moi votre cabinet pour un moment.

LAPPARA, *qui entre en s'époussetant.*

Voilà.

NUMA, *à Davin.*

Mon petit Davin, continuez-moi ce rapport, vous voyez la note... (*Il passe dans le cabinet des secrétaires et ferme la porte derrière lui.*)

SCÈNE II

DAVIN, LAPPARA.

LAPPARA, *debout devant le bureau et se ponçant les ongles.*

Savez-vous qui vient d'arriver ?

DAVIN, *écrivant.*

Non...

LAPPARA, *solennel.*

C'est le directeur du seul théâtre subventionné, resté fidèle à la tradition... Il s'agit de l'engagement de ma petite Bache...

DAVIN.

La petite Bache ?

LAPPARA.

Eh ! oui, Bachellery, le petit mitron des Folies-Trévisé, celle qui chante : « Chaud ! chaud ! les petits pains de gruau... » Vous ne connaissez pas ? Il n'y a que vous, mon bon... Le patron, lui, y va tous les soirs... Voici l'histoire : Le papa Bachellery, rencontré aux pays chauds, nous avait priés de pousser sa petite vers les grands théâtres... Je m'en étais chargé, et, ma foi, je commençais à la pousser pas mal, lorsqu'un jour qu'elle sortait de mon cabinet, — oh ! avec sa maman, — Roumestan, qui descendait de voiture, la voit passer dans la cour de l'hôtel, sautillant pour franchir les flaques... Seize ans, de grands cils recourbés au-dessus d'un nez fripon, des cheveux blonds dans le dos, à l'américaine, une jambe pleine et fine, d'aplomb sur de hauts talons un peu tournés. Tout de suite le patron prend l'affaire en main... me défend de plus m'en mêler. — Compte là-dessus. (*Solennel.*) Et voilà pourquoi : « Dans ce lamentable écroulement de nos grandes scènes françaises... » (*Avec l'accent de Numa.*) Vous voyez la note... La direction reconnaissante engagera la demoiselle, et la demoiselle reconnaissante... Ah ! il est malin, le patron... Il est fort !

DAVIN.

Vous le croyez très malin, vous ?

LAPPARA.

C'est bien connu, voyons... Adresse et volonté, tout Roumestan est là.

DAVIN.

Oui, je sais, c'est l'opinion générale sur lui ; mais pour moi qui me vante de connaître un peu les tempéraments

méridionaux, en fait d'adresse, Roumestan n'a que son instinct ; en fait de volonté, son étoile... Pour lui, comme pour tant d'autres glorieux de son pays, la vie est un songe perpétuel... Le mot qui fixe leur destinée, leur jaillit presque sans qu'ils y pensent ; le geste décisif qui les élève ou les précipite, ils le font comme dans un rêve. Et ce qui leur tient lieu de volonté à tous ces grands hommes du Midi, depuis Mirabeau jusqu'à celui-là, c'est le calorique qu'ils dégagent et communiquent autour d'eux.

LAPPARA.

Matin ! Vous êtes scientifique, aujourd'hui. On voit bien que votre oncle, le savant Bouchereau, sort d'ici... (*Baissant la voix.*) En tout cas, le patron en répand un fameux « calorique » en ce moment... Mais qu'il prenne garde, je connais la demoiselle. Cette jeune personne, qui la fait à l'enfant, s'annonce comme une forte mangeuse... Elle te le mènera... (*Cluquement de langue.*) bien rassemblé et la main haute.

DAVIN.

Laissez donc... Numa n'est pas fou, ce n'est pas à son âge que ce petit museau...

LAPPARA.

Je vous demande pardon, c'est, au contraire, à son âge...

DAVIN.

Et puis sa femme est charmante et il l'adore...

LAPPARA.

Mon cher collègue et très scientifique ami, vous oubliez qu'il y a ici une question de race. La petite chanteuse est du Midi, tandis que Madame... Cuisine au beurre et cuisine à l'huile... (*geste du Palais*) tout le débat, messieurs les jurés !...

SCÈNE III

LES MÊMES, ROSALIE ROUMESTAN.

*(Rosalie habillée et coiffée pour sortir.)*ROSALIE, *ouvrant discrètement la petite porte de droite et appelant à demi-voix.*Numa... Numa... *(Davin, assis au bureau en face d'elle, la voit et se lève vivement.)*

DAVIN.

Madame?...

LAPPARA, *se retourne et tressaille, à part.*

Diable! si elle m'a entendu...

ROSALIE, *souriante.*

Pardon, messieurs, mon mari n'est pas là?... On parlait de cuisine provençale, et je croyais que Numa seul...

LAPPARA.

Il n'est pas loin, madame... Je vais l'avertir... *(Il remonte vers le fond, très content de s'en aller.)*

ROSALIE.

Oh! ne le dérangez pas...

LAPPARA, *même jeu.*

Mais si... mais si...

ROSALIE.

Prévenez-le seulement que je déjeune chez mon père, ce matin.

LAPPARA, *montant toujours.*

Bien madame.

ROSALIE.

Qu'il ne m'attende pas...

LAPPARA, *à moitié sorti.*

.. N'attende pas, parfaitement... *(Il s'esquive par le fond.)*

SCÈNE IV

ROSALIE, DAVIN.

(Rosalie est debout devant le bureau, où Davin range des lettres sans la regarder.)

DAVIN.

Il n'y a personne de malade, madame ?

ROSALIE.

Où donc ?

DAVIN, *géné.*

Place Royale.

ROSALIE.

Non... Dieu merci, mon cher Davin ; personne... Hortense tousse un peu ; mais ce n'est rien, la première surprise de l'hiver. Ces deux mois de soleil l'ont rendue frileuse. *(Court silence ; elle reprend, avec un petit sourire.)* Vous n'avez pas de commission à me donner ?

DAVIN, *bas.*

Pour qui ?

ROSALIE.

Dame, pour la place Royale... On ne vous y voit plus maintenant.

DAVIN.

Qu'irais-je faire?... Je sais bien que je ne plais pas, qu'on ne m'aimera jamais... (*S'animant.*) La dernière fois que je m'y suis présenté, on m'a montré le croquis qu'on avait fait du dernier des Abencérages, ce délicieux Valmajour que nous allons avoir l'honneur d'entendre, paraît-il. De toute la soirée, on ne m'a pas parlé d'autre chose... Comme tambourinaire, j'avoue mon infériorité.

ROSALIE.

Vraiment? Est-ce possible?... Vous avez pris cet enfantillage au sérieux?... Mais c'est un paysan, ce Valmajour, un ménétrier de village... et vous voulez que cette Parisienne distinguée, délicate... Du reste, vous allez le voir, le beau Provençal, et elle le verra, elle aussi... non plus dans le soleil et les horizons bleus de son pays, mais devant un piano, entre deux bougies... (*Souriant.*) Je compte beaucoup sur cette apparition... (*S'avançant vers lui, très cordiale, et la main tendue.*) Croyez-moi, mon cher Davin, vous perdez trop tôt courage; montrez-vous, soyez patient, c'est une force en amour... Je serais si heureuse, je sentirais ma sœur si bien abritée auprès d'un mari tel que vous...

DAVIN, *ému.*

Je l'aime beaucoup, c'est vrai.

ROSALIE.

Puis, on a besoin de vous ici... mon grand homme m'effraye toujours un peu... et à mesure que je vois monter sa fortune politique, vos conseils, votre sang-froid me deviennent plus précieux... C'est de l'égoïsme, mais je craindrais moins de vous voir partir, si vous étiez de la famille...

DAVIN, *avec effusion.*

Vous savez bien que j'en suis déjà, madame.

SCÈNE V

LES MÊMES, NUMA, *arrivant du fond, empressé, des lettres ouvertes à la main; puis DOMINIQUE.*

NUMA, *de belle et tendre humeur, à sa femme.*

Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que c'est? coureuse... (*Il lui prend la main gentiment.*) On lâche son mari, sa maison...

ROSALIE.

Oui, je déjeune avec eux... (*Souriant.*) Tu veux bien?

NUMA.

Comment donc!... Nous allons manger là, tous deux, Davin et moi, sur un coin de table, en finissant notre rapport... n'est-ce pas, Davin?... (*A sa femme.*) J'ai tant de besogne, figure-toi... Par là-dessus, cette fête à organiser... Ah! je la bénis, ta sœur... avec ce Valmajour qu'elle a voulu révéler aux Parisiens...

ROSALIE.

Mais il fallait bien, mon ami... Ce malheureux que tu as fait venir, qui débarque à l'hôtel avec toute sa famille...

NUMA.

Moi, je l'ai fait venir?

ROSALIE.

Mais oui, c'est toi... quand je te disais qu'il ne saurait pas mettre au point...

NUMA.

Enfin, il n'aura pas à se plaindre... car tout Paris sera là pour l'entendre. Les arts, la politique, l'Institut... jusqu'au grand Bouchereau qui demande une invitation pour lui et sa fille.

DAVIN.

Oui, mon oncle est passionné de musique...

ROSALIE.

Mais est-ce que le tambourin fera seul les frais?...

NUMA, *souriant.*

Oh! non, n'aie pas peur... je l'ai enguirlandé de quelques illustrations lyriques... M^{me} Vauters, Mayol, puis la petite... (*Il s'arrête un peu gêné.*) Enfin, des surprises... Ce qui m'inquiète, c'est de savoir où nous mettrons tout notre monde.

ROSALIE.

Tu as la galerie, les deux salons... l'hôtel est assez grand, je pense...

NUMA.

Mais, ma fille, tu n'as pas idée des demandes que je reçois... c'est une rage... (*Passant à Davin les lettres qu'il tient à la main.*) Tenez, voilà encore des lettres, il n'y a plus à répondre... quand ce serait le Pape...

DAVIN, *regardant les lettres qu'il lui a passées.*

C'est pourtant bien difficile de refuser... vous avez promis...

NUMA, *stupéfait.*

Moi?

DAVIN.

Voyez. (*Il lit.*) « Mon cher député, je viens vous rappeler votre bonne parole... Mon cher collègue, on me communique à l'instant votre invitation... Le général, mon cher maître, m'apprend que vous avez bien voulu lui offrir... »

ROSALIE.

Ce sont des engagements...

DAVIN.

Et voyez le tas! (*Il montre en souriant la pile de lettres étalée sur son bureau.*)

NUMA.

Des engagements... des engagements... Bientôt on ne pourra plus dire un mot... (*Davin rit.*) Vous riez... Pardi! ça vous est facile de ne pas vous emballer, vous, le véritable ours du Nord, comme dit tante Portal... Vous n'éprouvez jamais ce délire de bienveillance, ce besoin de voir se dérider les figures... Moi, j'ai cette faiblesse...

ROSALIE.

Elle n'est pas bien coupable...

NUMA.

Pas vrai, ma femme? (*Apercevant Dominique.*) Qu'est-ce qu'il y a encore?

DOMINIQUE, *s'avançant.*

Le baron Van Berg est là, monsieur. (*Il pose encore un paquet de lettres devant Davin, qui les empile en souriant.*)

ROSALIE.

Van Berg? celui de la Banque catholique... qui a ruiné

tous ces malheureux desservants de campagne pris à la glu de ses grimaces... Que vient-il faire ici ?

NUMA.

Je ne sais pas, ça m'étonne...

ROSALIE.

J'espère que tu ne vas pas plaider pour lui.

NUMA, *indigné.*

Par exemple !

ROSALIE.

Alors, qu'est-ce que c'est que ça ? (*Lui montrant un dossier sur la table.*)

NUMA, *montrant une pile de lettres à côté du dossier, l'air ingénu.*

Ça ?

ROSALIE.

Non, ça... (*Lisant sur le dossier :*) « *Affaire Van Berg...* » Ça me crève l'œil depuis une heure, voyons. (*D'un ton de reproche.*) Ah ! Numa, Numa...

NUMA.

Eh bien ! oui, c'est vrai. Toujours ma faiblesse... Ne pas savoir dire non, moi qui sais dire tant de choses?... On me l'a recommandé, je me suis laissé aller à promettre... D'abord, je t'assure, tu le juges bien sévèrement, c'est un convaincu, le baron... Il a fait de mauvaises affaires, mais c'est un convaincu...

ROSALIE.

Allons donc ! Un menteur et un hypocrite, tu le sais aussi bien que moi.

DAVIN.

Bravo, madame.

NUMA, *souriant.*

Pardi!... là, mes deux larrons qui s'entendent... En tout cas, si c'est un menteur, ce Van Berg, il est sans excuse... il n'est pas du Midi, il ne s'emballe pas, il ne dit pas un mot... Si avec ça il trouve le moyen de mentir... ben, vrai!

ROSALIE.

Qu'est-ce que tu vas faire?

NUMA.

C'est que... J'ai promis.

ROSALIE.

Reprends ta parole...

NUMA, *riant.*

Tu as l'air de dire : ça ne sera pas la première fois...

ROSALIE.

Je t'en prie, Numa... (*Tendrement.*) Pour moi.NUMA, *avec passion.*

Pour toi?... Oh! alors... tout! (*A Dominique.*) Faites entrer le baron Van Berg... (*A son secrétaire qui veut s'en aller.*) Non, non, Davin, ne bougez pas... (*A sa femme.*) Toi, reste là, derrière cette porte... (*Il montre la droite.*) Je veux que vous soyez témoins... Nous allons un peu voir si je ne sais pas dire « non » — quand il le faut... (*Il marche et gesticule comme s'il parlait déjà au banquier.*)

SCÈNE VI

NUMA, LE BARON VAN BERG, *gilet blanc, bedon majestueux, des guêtres, une serviette sous le bras*. DAVIN à la table.

NUMA, *très affairé*.

Mon cher baron, vous voyez un homme éperdu... Discours à la Chambre. rapport dans les bureaux, trois grosses plaidoiries en train... des consultations, des audiences, du monde toute la journée... vous avez vu l'antichambre. Mais ce n'est rien... J'en ai jusque dans les placards, à ne plus savoir où donner de la tête. Vous avouerez que, dans ces conditions, si vif que soit mon désir de... ma sympathie pour... (*brusquement*) il m'est impossible de me charger de votre affaire. (*Le baron a un geste d'étonnement froid.*)

DAVIN, à Numa, qui est devant le bureau.

Pas mal!

NUMA, au baron.

Vous voyez, votre dossier est là, sur ma table, et j'avais bien l'intention... mais comment faire? Le temps me manque... Reprenez ça, je vous en prie, délivrez-moi de ce remords. (*Il lui remet le dossier. — Le baron s'incline gravement et ouvre sa serviette pour y remettre le dossier. — Numa, qui le regarde, s'approche de lui.*) Vous comprenez, cher ami, c'est pour vous encore plus que pour moi...

DAVIN, *bas*.

Aïe! Aïe!

NUMA.

L'appel vient dans huit jours... il faudrait remettre encore... Et dans une cause aussi brûlante, où votre honneur est en jeu, dans l'état de fièvre et de trépidation où je vous vois...

(*Le baron reste immobile et gelé.*) Je pense qu'il vaut mieux... confier vos intérêts... (*Le baron a un geste froid comme pour dire : « Il en sera ce que vous voudrez. » — Numa, gêné, reprend cirévement.*) Certes, je comprends l'embarras cruel où je vous mets, à la veille de la bataille... après une parole formelle... Je sens que je vous dois une compensation, et je voudrais vous la donner. (*Le baron, de plus en plus froid, sans parler : « Comme il vous plaira, monsieur! »*)

DAVIN. *bas.*

Ah! mon Dieu. (*Il regarde la porte en face de lui.*)

NUMA.

Voyons, je vais toujours vous chercher un bon avocat... à défaut de moi, j'ai là mon collaborateur et ami, M. Davin. (*Le baron salue.*) Il a l'oreille du Tribunal, puis, je serai derrière lui...

DAVIN, *à mi-voix, à Numa.*

Ah! non, non, pas moi.

NUMA.

Et si Davin n'a pas le temps, nous trouverons bien quelqu'un... Tenez, rendez-moi ce dossier; si, si, je veux, rendez-le moi... Je m'en charge...

DAVIN.

Patatras!

NUMA.

Je connais l'affaire, j'indiquerai la marche à suivre... fiez-vous à moi. (*Le baron, toujours gelé, rend le dossier, referme la serviette et salue pour sortir. — Numa pose le dossier sur le bureau, prend une de ses cartes, écrit un mot dessus et rappelle le banquier.*) Attendez, baron. Il ne sera pas dit que Roumestan aura laissé un de ses clients dans la nasse. Vous

irez trouver le Président, de ma part, avec cette carte. Et puis je le verrai, moi aussi... Vous ne m'en voulez pas, au moins? (*Le reconduisant.*) Vous savez ma sympathie pour vous et que si j'avais pu... (*Le baron fait un geste.*) Voyons, prouvez-moi que vous ne m'en voulez pas; soyez des nôtres, la semaine prochaine... Ces dames organisent une petite fête...

DAVIN, *avec un geste de désespoir comique, vers la porte que Rosalie entr'ouvre.*

Le voilà parti...

NUMA, *vers le fond.*

Je compte sur vous, n'est-ce pas? A neuf heures. (*Le baron salue jusqu'à terre et sort par la porte du fond à droite. Numa, le rappelant, dans l'antichambre.*) Baron... Baron... Venez donc dîner avec nous, ce soir-là... entre intimes. Ma femme sera si contente...

DAVIN, *levant les bras au ciel.* — A Rosalie qui vient d'entrer.

Ça c'est le comble!...

SCÈNE VII

DAVIN, ROSALIE, NUMA, *qui revient du fond, triomphant.*

NUMA, *à sa femme.*

Eh bien! tu vois? (*Davin et Rosalie se mettent à rire.* — *Il les regarde l'un et l'autre, étonné.*)

ROSALIE, *bon enfant.*

Mais, malheureux, je vois que son dossier est là... que tu l'as invité à dîner... qu'il n'avait qu'une promesse en entrant et qu'il en emporte au moins une douzaine.

NUMA.

Pas possible !... Alors, je suis somnambule... (*Avec un désespoir comique.*) Ah ! terrible Midi, je ne pourrai jamais t'échapper.

ROSALIE.

Enfin, tu as fait l'effort... on vous sait gré tout de même, moussu Numa... (*Elle lui tend la main ; Numa veut l'attirer vers lui pour l'embrasser, elle se dégage doucement.*) Allons, il est tard, il faut que je me sauve. (*Riant.*) Mon Dieu ! que tu avais l'air de souffrir, mon pauvre ami ; comme tu étais drôle ! (*Numa veut la rattraper, elle s'échappe.*) A revoir, messieurs.

SCÈNE VIII

NUMA, DAVIN.

NUMA, *ému, regardant la porte par où Rosalie vient de sortir.*

Ange, va. (*Il jette un baiser vers la porte. — Revenant vers Davin.*) Voyez-vous, mon ami, quand on a le bonheur de posséder une femme pareille... le mariage, c'est le paradis sur la terre... Et, vous savez, les deux sœurs se valent... Dépêchez-vous de vous marier, Davin.

DAVIN.

Oh ! moi... (*Geste découragé.*)

NUMA.

Comment ! vos affaires ne vont pas ?... Voulez-vous que je dise un mot... je m'entends à merveille avec ma petite belle-sœur, je parie que je la décide... Je vous connais ; vous manquez un peu d'élan... Si vous m'aviez vu, moi, prendre d'assaut ce vieux salon de la place Royale... Je voulais ma femme, je l'ai eue... Et quelle femme, mon ami !... Ce qu'elle a été

bonne, pardonnante... Quand je pense que j'ai pu, — ceci entre nous, Davin, car la chère créature l'a caché à tout le monde... — Figurez-vous qu'un jour... il y a deux ans...

DAVIN, *doucement*.

Pourquoi me dire ça puisqu'elle n'en parle à personne.

NUMA.

Oui, vous avez raison, je n'ai pas le droit... mais, ce qu'il m'est permis de dire, et bien haut, c'est que je lui dois d'être ce que je suis... Parbleu ! Elle ne m'a pas donné l'éloquence, mais ma tenue dans la vie, ma carrure d'homme politique... tout cela me vient de ma femme et rien que d'elle... Au fond, moi, avant de la connaître, sur les choses comme sur les hommes, je changeais d'idée tous les cinq ans... j'ai compté... Ce n'est pas ma faute, j'étais fait ainsi... emporté et mobile comme le vent du Rhône... en politique ce n'est pas permis... Ma femme m'a transformé, donné du poids, maintenu sur les rails. Elle est si droite elle-même, et si séduisante, avec ça... Vous avez vu ses bras ? Les plus jolis bras de Paris. Ah ! si je ne l'aimais pas, je serais bien coupable...

SCÈNE IX

LES MÊMES, LAPPARA, *qui s'est avancé derrière Numa, discrètement*.

LAPPARA, *à demi-voix*.

Ces dames sont arrivées...

NUMA, *gêné devant Davin, bas, à Lappara*.

Il y a toujours du monde dans le petit salon ?

LAPPARA.

Plein partout.

NUMA.

Faites entrer ces dames chez vous...

LAPPARA.

J'ai déjà l'évêque de Nîmes... je ne peux guère...

NUMA.

Evidemment... Alors ici. Dites donc, Davin. (*Montrant la porte à droite.*) Entrez là un petit moment, voulez-vous ?DAVIN, *se levant.*

Bien.

NUMA.

Emportez notre rapport, vous le finirez...

DAVIN, *souriant.*En effet, il sera temps. (*Il prend les papiers et sort par la gauche.*)NUMA, *très grave, à Lappara.*Faites entrer ces dames. (*Lappara sort par la porte de gauche, au fond.*)

SCÈNE X

NUMA, *seul, regardant Lappara s'en aller.*

NUMA.

Où s'habille-t-il, ce matin-là ? Où trouve-t-il cette taille?... (*Debout devant la glace.*) Moi, mes jaquettes me font un dos !... (*Se regardant attentivement.*) Ah ! la politique vieillit... C'est égal, je vais passer une redingote, c'est plus convenable.

SCÈNE XI

LA PETITE BACHELLERY, *manchon, rouleau de musique*, LA MAMAN
et LAPPARA, *qui sort tout de suite.*

LAPPARA, *solennel.*

Entrez, mesdames. (*Bas et amical.*) Bonne chance...

LA PETITE BACHE, *regardant autour d'elle.*

Quel cabinet !... En voilà un chic...

MADAME BACHELLERY.

Ah ! c'est cossu... comme tout l'hôtel, du reste... Tu as vu l'escalier?...

LA PETITE BACHE.

Mo-nu-men-tal... C'est dans ce goût-là que je m'en paierai un...

MADAME BACHELLERY.

Un escalier?... pourquoi faire?...

LA PETITE BACHE.

Avec l'hôtel au bout... Oh ! je l'aurai... (*Flairant.*) Je le sens venir...

MADAME BACHELLERY.

En attendant, tu ferais bien mieux de nous acheter des bottines...

LA PETITE BACHE.

Ah ! on peut dire que tu ne vois pas grand...

MADAME BACHELLERY.

Merci! .. de la rue du Château-d'Eau au boulevard Malesherbes à pied, d'un temps pareil... Il faudrait du fer pour résister à ça... Mais enfin pourquoi te fait-il venir? Quelle est cette surprise dont parle sa lettre?

LA PETITE BACHE.

Parbleu! c'est bien malin... Il va m'inviter à chanter chez lui, le Directeur sera là... Il me trouvera divine... et on signera.

MADAME BACHELLERY.

Tu crois?

LA PETITE BACHE.

Dieu! que j'ai donc une petite maman chérie qui n'est pas maline. Si je crois!... Seulement, tu sais... l'air étonné et rempli de joie... (*Haussant la voix.*) Ah! voilà le buste du maître, il est plus sévère que nature... (*Debout devant le buste et saluant gentiment.*) Bonjour, m'sieu... (*Taquinant le marbre du bout de son rouleau.*) Hou! le vilain grognon. Faisez une risette tout de suite.

MADAME BACHELLERY.

Alice... Alice...

LA PETITE BACHE, *haut et câline, parlant au buste.*

Allons, vite, une risette à la petite fille...

SCÈNE XII

LES MÊMES, NUMA, *très coquet, pincé à la taille, puis* DOMINIQUE.

NUMA, *entrant vivement.*

Mesdames...

LA PETITE BACHE, *surprise devant le buste.*

Ah! que j'ai eu peur.

NUMA.

Peur? Est-ce de moi, mademoiselle?

LA PETITE BACHE, *le regardant gaminement dans les yeux.*

Au fait, non. Vous n'avez pas l'air méchant, comme votre buste.

NUMA, *regardant le buste et souriant.*

Oh! ça, c'est ma tête de la tribune...

LA PETITE BACHE, *comme grelottant de terreur.*

Effrayant!

MADAME BACHELLERY.

Excusez-la, monsieur, c'est une enfant...

LA PETITE BACHE.

Seize ans... aux premières prunes...

NUMA.

Seize ans... A quel âge a-t-elle donc débuté?

MADAME BACHELLERY.

Elle est quasiment née sur les planches... Moi, je chantais...
Le père était directeur...

LA PETITE BACHE.

Une enfant de la balle, quoi!

MADAME BACHELLERY.

Alice... (*A Numa.*) Mais bien raisonnable tout de même, et travailleuse comme il n'y en a pas.

NUMA, *prend la main de la jeune fille.*

Vraiment?... (*A la mère.*) Asseyez-vous, madame, je vous en prie.

LA PETITE BACHE.

Oh! je pioche... Je pioche... six heures de leçon par semaine, chez mame Vauters...

NUMA, *lui tapotant la main, bien plus préoccupé d'elle que de ce qu'elle dit.*

La Vauters ? parfait... excellente méthode...

LA PETITE BACHE, *elle retire sa main et prend le morceau de musique restée sur la cheminée.*

Tenez, nous en venons... V'là ma musique...

NUMA.

Ah! Voyons? (*Serré contre elle et penché sur son épaule.*) — Qu'est-ce qu'elle vous fait chanter?

LA PETITE BACHE.

Maintenant, j'apprends le duo de *Mireille*. Vous connaissez?

NUMA.

Mireille! C'est tout mon pays...

LA PETITE BACHE, *calinement.*

C'est aussi le *nicin*.

NUMA.

Poulido tsato, vaï!... (Fredonnant.)

Adieu donc, fuis à perdre haleine,
Pauvre oiselet,
L'oiseleur te prendra sans peine
En son filet.

LA PETITE BACHE.

Le cloître enfin m'ouvre ses portes...

NUMA.

Je suis le missel que tu portes...
C'est moi qui te consolerais.

DOMINIQUE, *entrant.*

Monsieur... (*Il s'arrête stupéfait devant le groupe amoureux et mélodique qu'il voit de dos.*)

MADAME BACHELLERY, *assise, lui faisant signe de se taire.*

Chut! (*Dominique montre les lettres qu'il a à la main. — M^{me} Bachellery, déjà chez elle, lui fait signe : « Donnez-les-moi. » — Il lui passe le courrier et se retire à reculons, stupéfié.*)

LA PETITE BACHE, *continuant le duo.*

Si tu me suis au monastère,
Là, je mourrai.

NUMA, *à pleine voix, exalté.*

Alors je me ferai la terre,
Et, je t'aurai.

LA PETITE BACHE, *se retournant vers sa mère!*

Crois-tu qu'il chante!

MADAME BACHELLERY.

Magnifique... (*Elle pose le courrier sur le bureau.*) M. de Lappara n'est rien à côté...

NUMA, *vivement.*

Lappara?

LA PETITE BACHE, *à part.*

Aïe! maman, quelle gaffe...

MADAME BACHELLERY.

Oui, nous le voyons quelquefois... à la maison...

LA PETITE BACHE.

Oh! pas souvent.

MADAME BACHELLERY.

Depuis qu'il s'occupe de faire entrer filille au théâtre...

NUMA.

Il s'occupe... il s'occupe... Mais M. de Lappara n'a aucune influence que par moi... Un garçon d'une légèreté... Il ferait bien mieux de songer à sa situation, à son avenir...

LA PETITE BACHE, *vivement.*

Moi, j'y songe, à l'avenir, je ne songe qu'à ça.

NUMA, *très grave.*

Oh! je le sais, mademoiselle. Je connais vos aspirations vers le grand art, et je suis prêt à vous aider, selon la promesse que j'ai faite à monsieur votre père... Je vous parlais d'une surprise, la voici...

LA PETITE BACHE.

Quoi donc? (*Mouvement de curiosité de la mère.*)

NUMA.

Vous chanterez chez moi, la semaine prochaine, devant tout Paris...

MADAME BACHELLERY.

Oh! mes enfants, laissez-moi m'asseoir...

NUMA.

Le Directeur sera là pour vous entendre, et votre engagement...

LA PETITE BACHE.

Vrai? c'est vrai?... Oh! maman, maman, que je suis contente... (*Elle embrasse Numa sur les deux joues.*)

MADAME BACHELLERY.

Alice...

NUMA, *attendri et allumé.*

Excusez-la, c'est une enfant...

MADAME BACHELLERY.

Un bébé... (*Emue.*) Mais bien raisonnable tout de même.

LA PETITE BACHE.

Seulement, voilà... pour passer au grand art, tout de suite, devant le monde... ce que j'aurai le trac!... Dites donc, m'sieur? Et si je chantais le « Petit Mitron », pour la dernière fois... en costume, comme aux Folies...

NUMA.

Oui, ce serait drôle... J'aurai pas mal de musique sérieuse...
Va pour le « Petit Mitron ».

LA PETITE BACHE.

Ce seront mes adieux à la chansonnette.

DOMINIQUE, *s'avançant résolument.*

Monsieur, je suis débordé, je ne sais plus où mettre le monde... que Monsieur me permette au moins de dire qu'il est souffrant, et de renvoyer les audiences...

MADAME BACHELLERY.

Partons vite, fille.

NUMA, *à la petite.*

Voilà ma vie, mon enfant... (*A mi-voix.*) Quand vous reverrai-je?

LA PETITE BACHE, *roulant sa musique.*

Quand vous voudrez...

NUMA.

Oui, il faudrait causer un peu de ce programme...

LA PETITE BACHE.

L'après-midi, je ne sors jamais...

MADAME BACHELLERY, *au fond, tapant dans ses mains.*

Allons... Allons...

LA PETITE BACHE.

J'arrive... (*Elle remonte, puis redescend vers Numa.*) J'en ai encore une très gentille que je pourrai vous dire avec le

« Petit Mitron » : la « Petite Marguerite... » Vous ne l'avez pas entendue... (*Lui fredonnant dans les yeux. — Zézaïement.*)

Petite maldelite
 Les olangers vont fleuli dans huit jours...
 Si tu me donnes tét' chose
 Je te donnelai tét' chose...
 Si tu me donnes lien
 Je te donnelai lien.

Elle est drôle, pas ? Adieu. (*Elle se saure en sautant comme une fillette.*)

SCÈNE XIII

NUMA, DOMINIQUE, *dans le fond, en statue du commandeur.*

NUMA, *sur le devant de la scène.*

C'est joli, la jeunesse... Attention, Numa, attention... (*Se secouant.*) Avai ! c'est une enfant, voyons... Parions que Lappara les raccompagne... (*Il prend son élan vers le fond, ouvre la porte par où les dames Bachelery viennent de sortir, dit vivement dans l'antichambre aux personnes qui attendent :*) Bonjour, ami... Je suis à vous, messieurs... (*Puis d'une voix nerveuse.*) Lappara... Lappara... qu'est-ce que vous faites?... Arrivez donc...

SCÈNE XIV

NUMA, LAPPARA, DOMINIQUE, *toujours immobile.*

NUMA, *faisant passer Lappara et fermant la porte, nerveux.*

Je ne vous comprends pas, mon cher... Vous manquez de tenue...

LAPPARA.

Mais, monsieur, je faisais un bout de conduite à ces dames...

NUMA.

Laissez donc ces dames tranquilles... Mauvais milieu pour vous, jeune homme... il faut être plus sérieux, que diable ! Il est temps de prendre position... vous avez l'âge... (*Amical.*) Vous n'avez jamais songé à vous marier, vous ?

LAPPARA.

Ma foi, non, monsieur... je suis bien comme je suis... à moins d'une aubaine étonnante...

NUMA.

On vous la trouvera, l'aubaine... avec votre nom, vos relations, des amis comme moi, car je vous aime, mon petit, et votre avenir me préoccupe... Que diriez-vous de M^{lle} Le Quesnoy ?

LAPPARA.

M^{lle} Hortense?... Oh ! je n'aurais jamais osé...

NUMA.

Pourquoi pas?... Mais si, mais si... je serais heureux de vous voir de ma famille... Voulez-vous que je tâte, que je dise un mot?... (*Gestes confus de Lappara.*) Je m'entends très bien avec ma petite belle-sœur...

SCÈNE XV

LES MÊMES, DAVIN, *entrant par la gauche, papiers à la main.*

DAVIN.

Voilà le rapport fini...

NUMA, *se retournant, à part.*

Tiens, mais est-ce que je ne lui ai pas promis, à lui aussi... Ma foi, tant pis, elle choisira.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

FÊTE A L'HOTEL ROUMESTAN

Salon d'entrée, très riche, au fond duquel aboutit et finit, face au public, une large montée d'escalier, fermé d'une petite barrière battante, en bois doré et ouvragé. Par là descendent et s'en vont les invités de Numa. — Quand on ne les voit plus qu'à mi-corps, c'est-à-dire quand ils ont descendu trois ou quatre marches, ils s'arrêtent sur un palier, où luit, entre deux appliques allumées, une haute glace devant laquelle les femmes assurent leurs boucles d'oreilles, passent leurs fourrures apportées par la livrée, dont on aperçoit les chapeaux galonnés. — A gauche de l'escalier, au fond, en pan coupé, large baie garnie d'une riche tenture relevée et donnant sur d'autres salons. — Même côté, second plan, une cheminée en marbre blanc; premier plan, toujours à gauche, une porte ouverte aussi sur les salons. — A droite, premier plan, porte qui mène au cabinet de Numa; second plan, large buffet chargé de cristaux, boissons, friandises, et servi par des maîtres d'hôtel en grande tenue. — Porte à droite au fond pour le service. — Divers fauteuils, sièges élégants de toutes formes. — Grandes plantes vertes. — Il est tard, le concert va finir.

SCÈNE PREMIÈRE

NUMA, DOCTEUR BOUCHEREAU, LE GÉNÉRAL, LE BARON VAN BERG et quelques autres VIEUX MESSIEURS décorés, chamarrés et généralement chauves, se pressant à la porte de gauche et applaudissant. — A droite, devant le buffet, LAPPARA et deux ou trois gommeux, mangeant et buvant, indifférents à la musique. — Assis sur un pouf, face au public, VALMAJOUR en habit, frisé au petit fer, le teint cruellement bronzé, sur sa cravate blanche; des gants de marié de banlieue, l'air exotique et embête, accoudé sur un genou, son tambourin entre ses jambes. — Dans le fond, des invités, hommes et femmes, sortent des salons, le morceau fini, et se dirigent vers l'escalier.

VIEUX MESSIEURS, à gauche.

Brava... Brava... (*Applaudissements discrets et mondains, bien en contraste avec les trépigements de la fête aux Arènes.*)

NUMA, ravi, les mains plus hautes que tout le monde pour applaudir.

Délicieux!... Divin!... (Se tournant vers Bouchereau sans cesser d'applaudir.) N'est-ce pas, docteur?... La voix est encore un peu grêle, mais ça s'étoffera... elle n'a que seize ans.

DOCTEUR BOUCHEREAU, applaudissant.

Que seize ans, vous croyez?

LE GÉNÉRAL, à demi-voix pour le docteur.

Seize ans de fût et quelques années de bouteille... Brava... brava... (Il applaudit.)

NUMA, applaudissant, à Van Berg.

Elle est gentille, hein, baron? (Le baron, muet, fait le geste d'applaudir, mais pour Numa seul, comme pour dire : « Mon compliment ! »)

VALMAJOUR, qui guette Numa depuis un moment, s'élançant, la courroie du tambourin en bricole sur l'épaule.

Dites, monsieur Numa... (Numa remonte sans l'entendre. — Valmajour vient se rasseoir, navré.)

LES JEUNES GENS, à droite, près du buffet, voyant Numa qui passe.

Brava... Brava...

LAPPARA, allumé de champagne.

Bis!... bis!...

NUMA, vivement.

Non, non. Ça la fatiguerait... (Il remonte vers le fond pour sauver les personnes qui descendent.)

LAPPARA, *pouffant de rire.*

Ça la fatiguerait... Sacré patron... Il a de ces mots... (*Aux autres jeunes gens.*) Ah! il est fort, le mâtin. (*On l'interroge, il cause à voix basse.*)

NUMA, *au fond, à des dames qui s'en vont.*

Seize ans... Elle n'a que seize ans...

LE GÉNÉRAL, *à Bouchereau.*

Il a l'air rayonnant, ce soir, maître Numa...

DOCTEUR BOUCHEREAU.

Il y a de quoi... après son succès à la Chambre, aujourd'hui...

UN DOMESTIQUE, *au fond.*

La voiture du marquis d'Athis...

AUTRE VOIX, *au lointain.*

La voiture... (*Le baron s'approche des jeunes gens, l'air froid, et les écoute, un sorbet à la main.*)

LAPPARA, *à droite, aux jeunes gens, près du buffet.*

Il lui a loué un petit hôtel, rue de Londres, et cette nuit on pend la crémaillère. (*Ils parlent à voix basse.*)

LE GÉNÉRAL, *à gauche, parlant à Bouchereau.*

Ministre, vous croyez?...

DOCTEUR BOUCHEREAU.

Avant huit jours...

LE GÉNÉRAL, *d'un air diplomatique.*

J'ai toujours pensé que son concert de ce soir devait masquer quelque manœuvre...

DOCTEUR BOUCHEREAU.

Ah! c'est un adroit... (*Le baron, toujours froid, va vers le buffet, pose son sorbet, se fait verser un verre de bordeaux qu'il déguste en écoutant les jeunes gens.*)

LAPPARA, aux jeunes gens, un doigt sur les lèvres:

Seulement, vous savez, pas un mot...

UN DES JEUNES GENS.

Farceur... L'histoire est tout au long dans le *Nouvelliste*. (*Il tire un journal de sa poche; Lappara et les autres jeunes gens se pressent autour de lui.*)

LAPPARA.

Donnez-moi ce journal... je vais lui montrer. (*Il arrête au passage Numa, qui redescendait la scène, et lui donne le journal, très ému.*) Regardez ça... c'est de ce soir... En tête, là... « Un nouveau cabinet. »

NUMA, lisant.

« Un nouveau cabinet... Décidément, le Midi monte... » (*Souriant.*) Bon... je vois ce que c'est... (*A Lappara.*) Que voulez-vous, mon cher? Il faut les laisser dire... (*Il met le journal dans son habit.*)

LAPPARA, stupéfait.

Comment! pas plus troublé que ça... (*Il revient vers les jeunes gens.*) Cristi! qu'il est fort.

NUMA, au général, qui remonte.

Vous parlez, général?... Attendez donc, la Vauters va chanter encore...

LE GÉNÉRAL.

Oh! moi, vous savez, la grande musique...

NUMA, *le retenant par la main.*

Restez tout de même... (*Appelant.*) Lappara ! Lappara ! (*Il lui dit un mot à voix basse, puis, se tournant vers le général.*) Je vais vous présenter notre petite merveille.

LE GÉNÉRAL.

Quel plaisir voulez-vous qu'elle ait à connaître une vieille giberne comme moi?... (*Montrant les jeunes gens.*) Un de ces jeunes mirliflores ferait bien mieux son affaire...

NUMA, *exé.*

Vous vous trompez, mon cher... Il y a bien d'autres choses que les femmes préfèrent, à la jeunesse d'un homme...

LE GÉNÉRAL.

Elles vous disent ça.

NUMA, *se tournant vers le docteur Bouchereau et d'autres vieux chamarrés qui se sont approchés.*

J'en appelle à ces messieurs... L'homme connu, l'homme au pouvoir, voilà ce qu'elles aiment ! Se dire que celui qui est là, devant elles, roulant sa tête sur leurs genoux, est un illustre, un puissant, un des leviers du monde, c'est cela qui les remue !

LES VIEUX MESSIEURS, *conçaincus.*

Oh ! certainement... (*Le baron approuve d'un mouvement de tête.*)

DOCTEUR BOUCHEREAU, *souriant.*

Les hommes de notre âge seront tous de cet avis.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien, je vous dis, moi, que lorsque j'étais à l'état-major, simple petit lieutenant et que je m'en allais les dimanches de

sortie, en grande tenue, mes vingt-cinq ans, mes aiguillettes neuves, je ramassais au passage de ces regards de femme qui vous enveloppent en coup de fouet, de la nuque au talon, de ces regards qu'on n'a pas pour une grosse épaulette de mon âge... Aussi, maintenant, quand je veux retrouver la chaleur d'un de ces regards-là, une déclaration muette en pleine rue, savez-vous ce que je fais? Je prends un de mes aides de camp, jeune, de la dent, du plastron, et je me paye de sortir à son bras, mille noms de noms!

NUMA.

Au fait, peut-être avez-vous raison... (*Regardant autour de lui.*) Ah çà! je ne vois pas venir Lappara, que devient-il donc? (*Il va pour remonter; Valmajour, qui le guette comme un chat, se précipite, son tambourin toujours en bricole et son flûtet à la main.*)

VALMAJOUR, *has.*

Monsieur Numa... monsieur Numa...

NUMA.

Hein?... Ah! c'est vous...

VALMAJOUR.

Est-ce qu'on va pas me faire jouer encore quelque chose?

NUMA, *agacé.*

Vous n'en avez pas assez, donc?... Bien... nous verrons ça... tout à l'heure... (*Il remonte.*)

VALMAJOUR.

Va bien. (*De plus en plus navré, il revient vers sa place. — Le baron, très froid, l'arrête au passage et, d'un geste sobre, demande à voir le flûtet. — Le général ayant sifflé un verre de champagne au buffet, descend l'escalier du fond*)

VOIX DE DOMESTIQUE, *au lointain.*

La voiture du général d'Espaillon... La voiture... (*Les voix s'éloignent.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT LE QUESNOY, *qui est entré par la seconde grande porte gauche.*

LE PRÉSIDENT, *faisant redescendre avec lui Roumestan qui s'en allait à la recherche de Lappara et de la petite Bachelery.*

On me dit que le docteur Bouchereau est ici, présentez-moi donc à lui, mon cher Numa.

VALMAJOUR, *expliquant au baron et montrant son flûtet.*

Ce m'est venu de nuit, en entendant çanter le rossignol... (*Numa en passant se cogne au tambourin. — Valmajour s'écarte vite.*)

NUMA, *à demi-voix.*

Est-il encombrant, celui-là, avec sa caisse... (*Appelant.*) Docteur... Docteur... (*Bouchereau s'avance. Numa fait les présentations.*) Monsieur le Président Le Quesnoy, mon beau-père... Le professeur Bouchereau, sénateur... (*On se salue.*) — (*Numa souriant.*) Grand médecin, grand magistrat... Quel est celui de vous deux qui en a le plus condamné?... Je vous laisse. (*Il se sauve par le fond à gauche.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins NUMA.

LE PRÉSIDENT, *descendant la scène avec Bouchereau.*

Nous nous sommes déjà rencontrés, monsieur Bouchereau... (*Geste évusif du docteur.*) Oh ! il y a longtemps...

VALMAJOUR, *les heurtant avec sa caisse, pour retourner s'asseoir.*

Excusez-moi, messieurs... (*Il s'assied tout près d'eux, sans que les deux hommes prennent garde à lui.*)

LE PRÉSIDENT, *continuant.*

Quelque trente-cinq ans... un soir d'hiver... pour moi, inoubliable... C'était au chevet de mon fils, un beau petit garçon, frappé brusquement, traîtreusement, en pleine vie, dans sa fleur...

DOCTEUR BOUCHEREAU.

Place Royale, ah ! oui, je me rappelle.

LE PRÉSIDENT.

Vous n'étiez pas encore le grand Bouchereau, mais déjà vous aviez votre regard de voyant, ce terrible don du diagnostic qui vous fit dire tout de suite, devant ce lit d'enfant : « Il est perdu ».

DOCTEUR BOUCHEREAU.

Don terrible, en effet, monsieur le Président, qui désole et gâte ma vie, sinistre seconde vue qui, dans un passant à peine regardé, dans l'être intact d'apparence, marchant, agissant en pleine force, en pleine joie, me montre le condamné de demain, et la marche de son affaire aussi nettement que sur une planche d'anatomie.

VALMAJOUR, *qui l'écoute gêné d'abord, puis terrifié, se lève et s'écarte.*

Outre !... Il me fait peur. C'est un sorcier, cet homme...

SCÈNE IV

LES MÊMES, NUMA, ramenant à son bras LA PETITE BACHELERY, en mitron de fantaisie, barrette, tablier de dentelle, toute blanche et pou-drederizée. LAPPARA et ses amis suivent et frétilent derrière elle.

NUMA, conduisant la petite Bache au buffet. Au maître d'hôtel.
Vite, un consommé bien chaud...

LA PETITE BACHE.

Non, merci, du champagne...

NUMA, la fait servir, et voyant la jeunesse autour d'elle.

Messieurs, je vous en prie... La Vauters va chanter... (A Lappara, sévèrement.) Lappara! Voyons... (Lappara et les jeunes gens s'éloignent. — Le Quesnoy et Bouchereau se sont écartés et causent devant la cheminée, second plan à gauche. Valmajour erre çà et là avec son tambourin, mais toujours dans la direction de Roumestan.)

NUMA, toujours devant le buffet, à la petite Bache.

Un succès fou.

LA PETITE BACHE.

Vous croyez?... J'ai pourtant manqué ma seconde reprise...
« Chaud! chaud! »

NUMA.

Adorable.

LA PETITE BACHE.

Je vais dans la voix... Je ne l'avais pas dans les jambes...

NUMA.

Si... parfait... dans les jambes aussi...

LA PETITE BACHE, *mirant son verre de champagne.*

Que dit notre bon directeur ?

NUMA.

Ravi...

LA PETITE BACHE.

L'engagement ?...

NUMA.

Signé... pour trois ans.

LA PETITE BACHE, *buvant.*

Où est-il ?

NUMA.

Là, dans mon cabinet, sur la table... Vous n'aurez qu'à le prendre en mettant votre manteau... Est-ce bien ?... On est contente ?

LA PETITE BACHE, *en provençal.*

Tout aré vous lou diraï, moun bel ami !... (*Elle lui tend son verre pour le poser sur le buffet.*)

NUMA, *passionné.*

Ah ! petite... petite... (*Tendant le verre au maître d'hôtel.*)
Remplissez ça.

LA PETITE BACHE.

Merci, j'en ai assez.

NUMA, *bas.*

C'est pour moi. (*Il se retourne vers elle, son verre à la main, et commence amoureusement*) Je veux savoir... (*Il s'arrête en apercevant sa femme et pose son verre. — Très froid.*) Pardon, mademoiselle, je reviens.

SCÈNE V

LES MÊMES, ROSALIE, puis HORTENSE et LAPPARA.

(*Rosalie est entrée un peu vite, cherchant son mari, et l'apercevant lui fait un petit signe du bout de son éventail replié. — La petite Bache reste près du buffet, le baron, toujours froid, rôde autour d'elle en sondeur. Valmajour est près d'eux, mais guettant toujours Numa. Mouvement d'invités autour du buffet et de la petite chantense.*)

ROSALIE, *jolie, souriante, à Numa.*

Numa...

NUMA, *s'approchant très empressé.*

Quoi donc, ma belle ?...

ROSALIE.

Et ce malheureux Valmajour, il ne joue plus rien ?...

NUMA, *les poings crispés.*

Oh ! écoute, j'en ai, de ton tambourinaire...

ROSALIE, *souriant.*

Le mien, tu crois ?...

NUMA.

Mais il ennue tout le monde, tu as bien vu... Ils n'y comprennent rien... c'est trop exotique pour eux...

ROSALIE.

Tu trouves ?... Il a pourtant un petit côté Fragonard...

NUMA.

Ah ! *vaï*, Fragonard... un musicien hongrois de la foire aux pains d'épices. Regarde-le...

VALMAJOUR, *à droite, montrant et expliquant son flûtet à Bachellery son tambourin à terre devant lui, du monde autour d'eux.*

Ce m'est venu dé nuit, en entendant çanter le rossignol...

NUMA.

Cet affreux boniment que j'entends depuis trois heures...
« Ce m'est venu. . »

ROSALIE.

Il t'a cru sur parole... Tu le trouvais si joli.

NUMA.

Il le récitait bien mieux là-bas... On dirait qu'il a pris de l'accent, depuis qu'il est à Paris, cet animal-là.

ROSALIE.

Eh! non. Seulement l'acoustique n'est plus la même. (*Avec un petit coup d'éventail sur les doigts de son mari.*) Ah! Numa... Numa... pauvre faiseur de dupes involontaire... tu te grises de ta parole, mais tu t'en dégrises aussi vite, toi... tandis que les autres... (*Gaiement.*) Contemple ta victime, et que ce soit la dernière au moins.

NUMA, *gaiement.*

Bah! Nous le rapatrierons... dès demain matin, par exemple!... Il me rendrait fou...

ROSALIE.

Mais, en attendant, ce soir...

NUMA.

Tu y tiens? Eh bien! tout à l'heure, pour finir, on lui demandera un air de gavotte ou de farandole.

ROSALIE.

Parfait... Nous avons de la jeunesse, ça la fera sauter.

NUMA, *gêné.*

C'est que... si on danse, ce sera long... Je les connais... et moi il faut que je m'en aille...

ROSALIE.

Où donc?

NUMA.

Et l'*Officiel*? Corriger mes épreuves...

ROSALIE.

Ton discours... c'est vrai... Mais à quelle heure vas-tu rentrer?... Pauvre ami...

NUMA.

Ah! Qui sait?... (*Gentil.*) D'affreux maris, n'est-ce pas, les maris de la politique?... (*Eclats de rire à droite, vers le groupe du petit mitron et de Valmajour.*)

LA PETITE BACHE, *au tambourinaire.*

Non! Vrai, je vous assure... à votre place, v'là ce que je ferais... (*Montrant le tambourin.*) Je mettrais un tourniquet sur ma caisse, et j'en ferais une boîte à plaisirs...

VALMAJOUR.

Qu'est-ce qu'*il* me chante, ce petit homme?

LA PETITE BACHE.

V'là le plaisir, mesdames, v'là le plaisir!... (*Elle se saure en riant comme une folle, par la porte de droite, dans le cabinet de Numa.*)

ROSALIE, *à Numa.*

Elle m'agace, cette petite... Chose, avec son rire... Drôle d'idée de faire venir ça chez nous...

NUMA, *géné.*

Pour pimenter le programme... Que veux-tu? On ne sait plus comment les amuser.

ROSALIE, *continuant.*

Une espèce de fausse étourdie, de faux oiseau... Et cette voix... une serinette... Qu'est-ce qu'on dit, que ça] va à l'Opéra-Comique?

NUMA.

Il paraît.

ROSALIE.

Qui a-t-elle donc pour protecteur?...

NUMA.

Un protecteur... tu crois?...

ROSALIE.

Il vient de lui offrir un petit hôtel... Ah! elle débute jeune. Du reste, le monsieur doit être ici... ces jeunes gens se le montraient tout à l'heure... je les entendais dire... « Regardez cet air fat!... »

NUMA, *vexé.*

Par exemple! (*Regardant autour de lui, comme s'il cherchait.*) L'air fat... je ne vois guère... (*Apercevant le baron, devant le buffet.*) Peut-être le baron Van Berg... c'est un coureur de petits théâtres...

ROSALIE.

Ah! C'est là qu'a passé l'argent des...

NUMA.

Attends... nous allons bien voir... (*Appelant.*) Baron...

Baron... (*Le baron, devant le buffet, se retourne, un verre de hordeaux d'une main, une sandwich de l'autre.*)

ROSALIE, *vivement.*

Oh ! l'horreur. ne me fais pas parler à cet homme... C'est bien assez de l'avoir eu en face de moi tout le temps du dîner. (*Elle quitte Numa et vient vers la gauche parler à sa sœur, assise sur un divan, mangeant une glace que Lappara, debout devant elle, vient de lui apporter.*)

NUMA, *à part.*

Ouf ! (*Le baron qui s'avance froidement, son verre à la main, fait signe à Numa : « Vous me parliez ? » — Numa, souriant.*) Il est bon, mon château des Papes, eh ! baron ? (*Le baron fait signe qu'il est exquis.*) Savourez-le, c'est la fin... (*A part.*) Toi, mon bonhomme, sans l'en douter, tu viens de me rendre un fameux service. (*Il jette un regard furtif à gauche, vers sa femme qui cause avec Hortense et Lappara, puis s'élançe vers la porte de droite par où est sorti le maître.*)

VALMAJOUR, *s'élançant après lui, avec sa caisse, et d'une voix terrible.*

Monsieur Roumestan !

NUMA, *tressaute et s'arrête.*

Ne criez donc pas tant, qué diable ! (*Le repoussant.*) Allez-vous me laisser tranquille, à la fin des fins...

ROSALIE, *sans se retourner.*

Chut ! (*Musique en sourdine dans les salons.*)

VALMAJOUR, *regardant la porte du cabinet de Numa.*

Ah çà ! qu'est-ce qu'ils ont donc tous à courir après ce petit pâtissier?...

ROSALIE, *à demi-voix, petits coups d'éventail dans ses mains.*

Messieurs, la Vauters chante...

LAPPARA.

Chut ! Chut ! *(Il a pris la soucoupe des mains d'Hortense et la rapporte au buffet avec des précautions de silence exagérées. Minique d'invités s'approchant, sur la pointe des pieds, des portes du salon où l'on chante. — D'autres, que la musique assomme, tombent anéantis sur des sièges, le claque ballant entre les jambes, hébétés, la figure vide. Valmajour, de plus en plus navré, erre çà et là doucement, de peur du bruit, les bras en balancier, comme s'il marchait sur la glace. — De temps en temps, sa caisse, qu'il a toujours en bricole, heurte un siège ou une jambe d'invité, et gronde comme un tonnerre.)*

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins NUMA, et LA PETITE BACHELLERY.

(Rosalie et Hortense causent sur le divan, à gauche, premier plan. — Belle voix de femme chantant au loin une romance de Beethoven.)

ROSALIE, à demi-voix, derrière l'éventail.

Voyons, montre ici tes yeux... Ils n'ont pas leur joli sourire d'ordinaire... Qu'as-tu ?...

HORTENSE.

Moi?... rien...

ROSALIE.

Tu sais que je vous fais danser tout à l'heure.

HORTENSE.

Oh ! je n'ai pas le cœur à la danse...

ROSALIE.

Toi!... oh ! alors, il y a quelque chose.

HORTENSE.

Non... je l'assure.

LAPPARA, *s'approchant, fausse extase.*

Oh! ce Beethoven, mesdames... Quelle musique!

ROSALIE.

Très gentil. (*A sa sœur.*) Dis-moi, chérie, est-ce qu'il est allé vous voir, depuis qu'il est à Paris?

HORTENSE.

Qui?

ROSALIE.

Mais... Valmajour.

HORTENSE.

Non... sa sœur est venue à la maison deux ou trois fois. Jamais lui. Je ne l'ai revu que ce soir, ici.

ROSALIE.

Tu lui as parlé?...

HORTENSE.

Il avait l'air si triste, tout seul devant le piano, après sa déconvenue.

ROSALIE.

Que lui as-tu dit?

HORTENSE.

Qu'il avait très bien joué.

ROSALIE.

Et lui?

HORTENSE.

Lui, il m'a... il m'a demandé de le présenter à des journalistes...

ROSALIE, *riant*.

l n'est pas romanesque...

HORTENSE.

Oh! cette musique me tord les nerfs... J'ai une envie de pleurer...

ROSALIE.

Ce n'est pas la musique... Veut-tu que je te dise ce que c'est... le malaise que tu éprouves? veux-tu que je t'apprenne son nom?...

HORTENSE, *la regardant*.

Tu le sais?

ROSALIE, *laissant tomber le mot syllabe par syllabe*.

Désenchantement... La minute d'angoisse où le jour tombe, où le mirage s'évanouit, où se décolore en mourant la belle fleur pourpre des grenades...

HORTENSE, *troublée*.

Ma sœur, je t'assure...

ROSALIE.

Pauvre petite imaginaire!... Tu ne vois donc pas que je connais ton roman, que, depuis trois mois, jour par jour, je le suis dans ta tête; mais va, si folle qu'elle soit, cette petite

tête folle, si attrayant que ton roman pût te paraître, là-bas dans le soleil et la poussière d'or des arènes, avec sa grâce d'art rustique et ce vieux blason de prince des cours d'amour dont la fantaisie de Numa écussonnait son tambourin, moi, je n'ai pas eu peur une minute. Je comptais sur Paris, son jour du Nord, implacable... Tiens, voilà ce qu'il en a fait, Paris, de ton roman. (*Elle lui montre Valmajour qui, debout devant le buffet explique à demi-voix son flûtel au maître d'hôtel.*)

VALMAJOUR, *bas*.

Ce m'est venu de nuit...

HORTENSE, *frissonnante et serrée contre sa sœur*.

Dieu!...

ROSALIE, *souriante et tendre*.

Il n'y a qu'à en rire, voyons... On va le rapatrier, l'Abencérage en exil, on le remettra dans son cadre... Et peut-être maintenant mon ami Davin, qui t'aime, lui, qui attend toujours, parlera-t-il un peu plus haut à ton imagination... Allons, regarde-moi... C'est fini? Oui?... Alors, que je te voie sourire.

HORTENSE, *avec le mouvement réprimé de se jeter à son cou*.

Sœur chérie, comme tu es bonne.

ROSALIE.

Et heureuse, surtout!

HORTENSE.

Le succès de Numa, n'est-ce pas?

ROSALIE.

Oh! non, pas ça... C'est si en l'air, toute cette politique. Non, un grand bonheur qui nous arrive. Plus tard, je te

dirai... Ah! voilà Davin. (*La romance est finie, on applaudit. Mouvement dans les salons vers l'escalier, vers le buffet.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, DAVIN.

ROSALIE, *debout, applaudissant.*

Bravo... bravo... Bonjour, Davin.

DAVIN, *qui arrive du dehors par l'escalier, achevant de boutonner ses gants, un peu essoufflé.*Bravo, bravo... (*Saluant Rosalie et Hortense.*) Mesdames... Qu'est-ce que j'applaudis?

ROSALIE.

Mais c'est la Vauters... Comme vous venez tard...

HORTENSE.

On ne vous a pas vu de la soirée.

DAVIN, *à Hortense.*Vous vous êtes aperçue que je n'étais pas là? (*A Rosalie.*) Je viens de l'*Officiel*, revoir les épreuves...ROSALIE, *étonnée.*

Du discours de Numa?...

DAVIN.

Et il y en avait!...

ROSALIE.

Mais... mon mari sait-il que vous étiez allé corriger ses épreuves?

DAVIN.

C'est lui qui m'avait envoyé...

ROSALIE, à elle-même, troublée.

Alors, pourquoi m'a-t-il dit?...

HORTENSE, à sa sœur, montrant des groupes d'incités
qui descendent l'escalier.

M^{me} Vauters s'en va, dis-lui un mot. (*Rosalie et Hortense remontent en scène.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA PETITE BACHELLERY, NUMA.

(*La petite Bache, en long manteau, dentelle sur la tête, sort du cabinet de Roumestan, à droite, en roulant son traité avec sa musique. — Numa paraît derrière elle.*)

DAVIN, à gauche, regardant la petite Bache.

Tiens! d'où sort-elle, celle-là...

NUMA, haut, à la petite.

Encore une fois, mademoiselle, tous nos remerciements...

VALMAJOUR, stupéfait.

Té... c'était donc une femme, le petit pâtissier?..

LA PETITE BACHE, grande révérence.

Monsieur... (*Bas et vivement.*) A tout à l'heure...

NUMA, passionné.

A tout à l'heure... et à toujours... (*Il a un geste aussitôt réprimé, comme pour l'étreindre.*)

DAVIN, *bas, à Numa, en passant devant lui.*

Prenez garde, votre femme est là. (*La petite Buche a disparu par le fond.*)

NUMA, *passant la main sur son front, bas, à Davin.*

Ah! mon ami... Je suis affolé...

DAVIN, *même ton.*

Ça se voit...

NUMA, *vivement.*

A quoi donc?...

DAVIN.

Secouez votre collet... (*Montrant le cabinet.*) Le petit mitron vous a rempli de farine...

NUMA, *secouant les parements de son habit.*

Mon bon Davin, ne me jugez pas trop mal... Ce que j'éprouve est inexplicable... Ma femme, je l'adore... et cette enfant me remplit le cœur... Non, tenez, savez-vous ce que je crois... (*En confidence et très sérieux.*) Je crois que le Midi est polygame.

ROSALIE, *qui les guette depuis un moment, s'approche.*

Que complotez-vous donc tous les deux?...

DAVIN, *vivement.*

Nous parlions de son discours...

NUMA, *très vite.*

Il fait un bruit du diable, à ce qu'il paraît... les journaux ne sont pleins que de ça... Il y a un article ce soir, dans le *Nouvelliste*... Tu ne l'as pas vu?... (*Il tire vivement le journal*

de la poche de son habit.) Ils annoncent la chute du ministère, et donnent déjà la composition du nouveau Cabinet... le Cabinet Roumestan... *(Lui passant le journal qu'il a déplié.)* Tiens, là, en tête... « Décidément, le Midi monte... » Je n'ai lu que le commencement, mais c'est assez drôle...

LAPPARA, *qui s'est approché.*

(A part.) Qu'est-ce qu'il fait?... Il montre le journal à sa femme!... Il est décidément très fort...

NUMA, *à Davin, pendant que sa femme lit le journal.*

Ils sont renseignés... Evidemment, si je prends le pouvoir, ma liste est prête, et c'est celle-là... tous du Midi!... Escoubillac, Marestaing, Terminarias, Laboulbène...

RÓSALIE.

Et Bachellery...

NUMA, *tressaute.*

Comment, Bachellery?

RÓSALIE, *très sérieuse, lui montrant le journal sans le lâcher.*

Oui, tu vois, Laboulbène et Bachellery.

DAVIN, *vivement.*

Il y a sans doute un député de ce nom-là...

NUMA.

Mais pas du tout... *(Signe de Davin.)* A moins que... C'est vrai qu'on ne les connaît pas tous... Il y a tant de nullités dans cette Chambre. *(Il essaie de lui reprendre doucement le journal.)*

RÓSALIE, *retenant et regardant la feuille.*

Mais qu'est-ce que ça veut dire? Pourquoi le nouveau conseil siégera-t-il 12, rue de Londres, dans un hôtel particu-

lier?... (*Avant qu'elle ait fini, Numa lui a pris le journal des mains.*)

DAVIN, *à part.*

Quelle infamie!

NUMA.

Donne, je vais t'expliquer... (*Il regarde le journal. — Se tournant vers Davin.*) Vous comprenez, vous?...

DAVIN, *regardant le journal et gravement.*

Non.

NUMA, *pliant le journal et le mettant dans sa poche de derrière.*

Moi non plus... C'est un rébus... Quelque fumisterie de reporter parisien, vexé de voir le Midi qui monte... (*A pleine voix avec de grands gestes pour faire diversion.*) Eh! oui, le Midi monte... et il n'est que temps, pour chasser la tristesse et les brumes du Nord qui nous gagnent... Nos défauts, té, pardi! c'est nous qui les racontons; au lieu de les cacher, nous les portons comme des cocardes. Oui, vantards, oui, braillards, légers, jamais en place... mais nous avons la vie, le mouvement, la lumière... et si notre race s'éteignait, la France périrait d'ennui. (*Rires et applaudissements d'invités sur le départ qui se sont approchés et font cercle autour de lui. — Numa, se tournant vers Valmajour qui ne cesse de le suivre et de le guetter de son œil de faucon malade.*) Allons, Valmajour, c'est le moment... Attaque-nous un air de farandole, en l'honneur du Midi triomphant et sonore...

VALMAJOUR.

Va bien.

NUMA.

Avant! Avant! Jeunesse... en place pour la farandole... (*Il passe dans le salon à côté, suivi de Valmajour qui commence à battre sa caisse.*)

LAPPARA, *gaiement.*

Ça me connaît, la farandole... (*A Hortense.*) Nous la conduirons tous les deux, voulez-vous, mademoiselle?

HORTENSE, *regardant Davin distrait, les yeux fixés sur Rosalie.*

Et M. Davin?

LAPPARA, *prenant la main d'Hortense.*

Ah! il ne sait pas, lui, c'est un homme du Nord...

HORTENSE.

Allons!... Zou! (*Elle sort en courant avec Lappara dans le salon où l'on entend le tambourin.*)

SCÈNE IX

ROSALIE, *à gauche, premier plan, debout et songeuse.* — DAVIN, *plus à droite, la regardant et n'osant s'approcher.* — DOCTEUR BOUCHEREAU, *devant le buffet où LE PRÉSIDENT vient le rejoindre.*

(*Le salon, toujours allumé, prend un air de solitude. — Maîtres d'hôtel bâillant derrière le buffet. — Au fond, silhouette de femme mettant sa fourrure sur le petit perron de l'escalier.*)

DAVIN, *regardant Rosalie.*

Elle a compris... Pauvre femme...

LE PRÉSIDENT, *s'approchant de Bouchereau devant le buffet.*

Eh bien! docteur, nous voilà de planton, tous les deux...

DOCTEUR BOUCHEREAU, *un verre de champagne à la main.*

Attendant le bon plaisir de nos filles...

LE PRÉSIDENT, *à Davin.*

Et vous, monsieur Davin, vous ne dansez pas?

DAVIN, *se retourne.*

Non, monsieur le Président...

DOCTEUR BOUCHEREAU, *savourant son champagne à petits coups.*

A son âge, j'étais comme lui... (*Il regarde Davin.*) Je ne dansais pas, mais je restais toujours jusqu'à la fin des bals. Les femmes sont plus jolies, à ce moment-là... Puis, dans l'air, un peu de musique... De la poussière qui sent bon... Une demi-ivresse aiguisant les sensations, très délicate à savourer avec un chaud-froid de volaille arrosé de vin frappé. (*Il boit.*)

LE PRÉSIDENT.

Tiens! mais on n'entend plus la farandole...

DAVIN.

Ils font le tour de l'hôtel, ils ont pris le petit escalier et vont remonter par le grand...

LE PRÉSIDENT, *allant vers le fond.*

En effet, les voilà qui arrivent... (*On entend le fifre et le tambourin qui approchent.*)

ROSALIE, *sur le devant de la scène, à part.*

Est-ce vrai?... Est-ce possible?...

LE PRÉSIDENT, *au fond, penché sur la petite rampe.*

C'est joli, toute cette jeunesse... voyez donc, docteur... (*Le docteur Bouchereau remonte. — Davin est toujours près du buffet, les yeux sur Rosalie.*)

ROSALIE, *à part.*

Cet article de journal... Ce mensonge qu'il m'a fait... Et puis, toute la soirée... ces sourires, ces silences autour de moi... (*Appelant à demi-voix.*) Davin.

DAVIN, *fait un pas.*

Madame ?...

ROSALIE.

Non, non, rien... (*A part.*) Je ne veux pas forcer cet honnête homme à mentir, lui aussi... Je vais bien savoir du reste. S'il sort, comme il l'a dit, c'est qu'il y va, c'est que c'était vrai... (*La musique et les rires s'approchent.*)

DOCTEUR BOUCHEREAU, *son verre toujours à la main, revenant vers Davin, près du buffet.*

Je parlais de diagnostic, tout à l'heure, en veux-tu un ? Regarde entrer cette belle fille... dix-huit ans, de grands cils, la bouche comme une rose... C'est un personnage d'Holbein... La Mort qui danse...

DAVIN, *effrayé.*

Mais de qui parlez-vous, mon oncle?... (*Au rythme du tambourin, la farandole émerge en sautillant de l'escalier, du fond, Hortense Le Quesnoy en tête.*)

DOCTEUR BOUCHEREAU, *la désignant à Davin, avec son verre.*

La première... qui mène le branle... Qu'as-tu ?

DAVIN, *très ému.*

Rien... Rien... Et vous dites que...

DOCTEUR BOUCHEREAU.

Oh ! Avant six mois...

DAVIN, *lui prenant la main.*

Prenez garde, le père est derrière vous...

SCÈNE X

LES MÈMES, HORTENSE, LAPPARA, jeunes gens et jeunes filles ;
VALMAJOUR marchant et jouant à la queue de la farandole.

HORTENSE, dansant et criant.

Avant! Avant!

LAPPARA, criant.

Tous du Midi!.... *Li pan ou la! Li pan ou la!...*

HORTENSE qui, en passant devant son père, lui a jeté un baiser,
cueille Davin au passage.

Vous, je vous enlève... Lappara est fatigué, prenez sa place... (*Elle a lâché la main de Lappara et pris celle de Davin que la farandole entraîne.*)

LAPPARA, qui suit en protestant.

Eh bien!... Et moi... Et moi...

HORTENSE, sautant toujours et passant devant Rosalie.

Allons, Rosalie... la farandole... (*Rosalie ne répond pas. Hortense et les danseurs entrent dans les salons par la première porte à gauche, suivis de Valmajour et de Lappara. Le Docteur et le Président les suivent aussi, mais par la seconde porte de gauche.*)

DOCTEUR BOUCHEREAU, tapant dans ses mains.

En voilà assez... on ferme!... on ferme!...

VOIX DE JEUNESSE, au dehors.

Non... non, pas encore! (*Le tambourin continue et gne.*)

SCÈNE XI

ROSALIE, NUMA, qui entre par l'escalier du fond; pardessus, canne, chapeau, mettant ses gants pour sortir.

(Ils sont seuls. Depuis un moment les gens de service ont à demi débarrassé le buffet et disparu l'un après l'autre, par la seconde porte à droite. Tout allumé et désert, musique et danse lointaines.)

ROSALIE, tressaille en le voyant entrer.

Oh!

NUMA, gaiement, s'approchant de sa femme.

Ils sont lancés... Nous en avons maintenant... jusqu'à quelle heure?... Allons! Adieu, ma belle...

ROSALIE.

Tu t'en vas?...

NUMA, boutonnant son gant sans la regarder.

Tu sais bien... mes épreuves...

ROSALIE, lentement, le regardant bien en face.

Ah! oui... tes épreuves... Et si je te demandais de ne pas y aller ce soir...

NUMA.

Pourquoi?...

ROSALIE, émue et souriante.

Un caprice... un enfantillage... tout ce que tu voudras... ça m'ennuie de te voir sortir...

NUMA.

C'est pourtant bien nécessaire...

ROSALIE.

Ne sors pas, je t'en supplie...

NUMA.

Jamais tu ne m'as...

ROSALIE, *debout devant lui, une main sur chaque épaule, gracieusement.*

Écoute... J'ai depuis quelques jours une grande nouvelle à t'apprendre... un bonheur inespéré dans ta vie...

NUMA.

Quoi donc?...

ROSALIE, *très émue.*

Je ne voulais pas t'en parler encore, parce que c'est un gros secret... (*souriant avec l'envie de pleurer*) et que tu ne sais rien garder, toi... Reste... Je te le dirai...

NUMA.

Dis-le donc plutôt tout de suite... Non? (*Gaiement.*) Eh bien, alors, en rentrant. (*Mouvement de sortie.*)

ROSALIE, *avec un grand cri, un geste de prière.*

Mon mari!... Mon mari!... Je t'en conjure!... Regarde-moi, comprends-moi...

NUMA, *qui s'est arrêté.*

Comprendre les femmes, par exemple... (*Faisant un pas vers elle et d'une voix bien raisonnable.*) Voyons, Rosalie...

ROSALIE, *changeant de ton.*

Tu ne veux pas?...

NUMA.

Je ne veux pas... surtout te faire de la peine...

ROSALIE.

De la peine. (*Rire amer.*) Bon cœur! (*Éclatant.*) Eh bien! va... (*elle se laisse tomber sur un fauteuil, face au public, en murmurant*) puisque c'est notre destinée.

NUMA, *hésite, puis il a son coup d'épaule et descend l'escalier en bougonnant. — Au bout de deux marches, il s'arrête, se retourne et appelle doucement.*

Rosalie. Rosalie, tu es fâchée... encore? (*Il lui envoie un baiser du bout du gant et disparaît.*)

SCÈNE XII

ROSALIE

ROSALIE, *qui jetée de côté sur son fauteuil guette Numa partir, a devant son baiser un cri de colère sourde.*

Menteur! (*Puis debout, brusquement.*) Et si je me trompe, si je rêve... si rien de tout cela n'est vrai... Au fait, j'ai l'adresse... allons voir... (*Elle sort à droite, vivement.*)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor que le précédent, seulement tout est éteint, lustres, appliques. — Une pâle lueur d'aube d'hiver, venue des salons à côté, éclaire les premiers plans de la scène, le buffet desservi où traînent quelques assiettes, des verres, une carafe. — Le fond, l'escalier, absolument dans l'ombre.

SCÈNE PREMIÈRE

NUMA, *seul*.

(Au lever du rideau la scène reste vide un instant, puis on entend au fond un bruit de pas dans l'escalier, la voix de Numa qui fredonne tout bas et le frottement d'une allumette dont la flamme vive découpe la silhouette du grand homme visible à mi-corps sur le palier et allumant, pour rentrer chez lui, un flambeau posé sur une petite table d'encoignure. Il a son pardessus boutonné, le col relevé, la canne sous le bras, le chapeau casseur et vainqueur. — Entrant, son flambeau à la main.)

C'est bon, de retrouver son chez soi. *(Il s'arrête devant le buffet.)* Ah ! j'ai soif... une fièvre !... *(Il prend la carafe, un verre qui a servi et qu'il repose, puis un autre qui ne le contente pas non plus.)* Ma foi, tant pis, à la régälade ! *(Il boit deux ou trois gorgées à même la carafe, reprend le flambeau et se dirige vers son cabinet. Il va entrer, la porte s'ouvre. Rosalie paraît en chapeau, manteau sur sa robe de bal, prête à sortir.)*

SCÈNE II

NUMA, ROSALIE.

NUMA, *reculant stupéfait.*

Rosalie!... Tu n'es pas couchée?...

ROSALIE.

Pas plus que toi.

NUMA.

Mais, je... Tu vois, je rentre...

ROSALIE, *froidement.*

Comme ça se trouve! moi, je sors...

NUMA.

Tu sors?... (*Pasant son flambeau sur le buffet.*) A cette heure-ci?

ROSALIE.

Oui.

NUMA.

Où vas-tu?

ROSALIE.

D'où viens-tu?

NUMA.

Mais tu sais bien... Je viens de...

ROSALIE.

En effet, je le sais d'où tu viens : 42, rue de Londres...

NUMA.

Comment !... mais non... *L'Officiel*... Ce qui m'a retardé, ce sont quelques retouches que j'ai dû faire sur l'épreuve... On ne se figure pas le relief que l'imprimé...

ROSALIE.

Oh ! assez... ne phrase pas, ne mens pas... La chanteuse, l'hôtel, la crémaillère... je sais tout... je suis renseignée...

NUMA, *brutalement*.

Ah ! ah ! tu me fais suivre, maintenant... On fait marcher les agences... Eh bien ! ils t'ont volé ton argent, et voici la vérité...

ROSALIE.

Inutile !... c'est moi qui t'ai suivi, j'ai vu... j'ai vu les lumières de ton souper, je vous ai entendus rire et chanter en patois de chez vous... Quand tu as ouvert la fenêtre pour regarder la voiture qui s'arrêtait... (*Mouvement de Numa.*) Tu vois que je précise, c'était moi... Mon cher, continue ton duo avec ta payse... moi je ne sais pas l'auvergnat et je m'en vais.

NUMA.

J'ai peut-être le droit de savoir où tu vas ?

ROSALIE.

Je rentre chez les miens, dans la maison de ma jeunesse, que je n'aurais jamais dû quitter... que je ne quitterai plus. (*Elle fait un pas pour remonter.*)

NUMA, *la retenant*.

Mais c'est impossible ! tu ne peux pas... attends au moins que je t'explique... (*Brutal.*) D'abord, qui me dit que c'est réellement chez ton père ?

ROSALIE, *ironique.*

Oh ! non, non, tu te trompes... tu crois parler à l'autre. (*Changeant de ton.*) Et puis ce n'est pas vrai, tu n'en penses pas un mot... Tu sais qui je suis... et où je vais... (*Elle lui échappe.*)

NUMA. *Il remonte et se met devant elle.*

En tout cas, madame, si une séparation doit avoir lieu, ce n'est pas aussi brusquement, à une pareille heure... Attendez un peu, nous trouverons un prétexte... Il y a des ménagements à garder...

ROSALIE.

Aucun.

NUMA.

Ne fût-ce que pour les serviteurs... Cette fuite au petit jour, votre disparition... ce serait un scandale...

ROSALIE.

Le scandale?... mais il est fait... Tout le monde est debout ici... on sait que je pars et que la maison est finie.

NUMA.

Finie?... (*Les dents serrées.*) Allons donc !

ROSALIE.

Je t'avais prévenu... « Pour toujours et devant tous, » rappelle-toi... Voilà pourquoi, tout à l'heure encore, je te suppliais, j'essayais de l'arrêter au bord de ton infamie... tu ne m'as pas comprise... Maintenant tout ce que tu pourrais faire ou dire, rien ne me retiendra...

NUMA, *furieux.*

C'est ce que nous allons voir. (*Lui montrant la porte de droite.*) Rentre là.

ROSALIE.

Non.

NUMA *marchant sur elle*

Madame !...

ROSALIE.

Tu ne me fais pas peur...

NUMA.

Rentre tout de suite (*Levant la main avec un geste de menace*) ou bien !...

ROSALIE, *le regardant.*

Ah ! brutal aussi... Tu ne m'avais pas encore montré ce Midi-là. Tu es complet. . C'est bien. (*Elle va vers la porte du cabinet mais, au lieu d'entrer, elle sonne.*)

NUMA.

Que fais-tu ?

ROSALIE.

Mon père va venir me chercher.

NUMA.

Ton père?... Eh bien, qu'il vienne, il sera reçu.

ROSALIE, *à Dominique, qui paraît à la porte de droite.*

Il y a une voiture en bas ; vite, quelqu'un, place Royale...

NUMA, *à Dominique.*

Je te défends... Veux-tu t'en aller, et leste ! (*Dominique effrayé disparaît, laissant la porte ouverte. — A sa femme.*) C'est moi qui commande ici... Je suis chez moi, je suis le

maître... Et tu ne partiras pas, m'entends-tu? (*Lui prenant les poignets et la secouant.*) Tu... ne... par... ti... ras... pas.

ROSALIE.

Numa!

NUMA, *l'entraînant par les mains vers la gauche.*

Quand je devrais t'enfermer, t'attacher au pied de ton lit comme une folle... (*Il la lance violemment vers la gauche.*)

ROSALIE, *se raccrochant à un meuble avec un cri.*

Numa... Numa... Prends garde...

NUMA, *avec un rire sauvage.*

Tu vois bien que tu as peur...

ROSALIE.

Misérable!... Ce n'est pas pour moi que j'ai eu peur...

NUMA.

Comment?... ce n'est pas pour toi... Ah! mon Dieu!... Ce grand bonheur inespéré... dont tu me parlais tout à l'heure... (*A genoux avec un grand cri.*) Pitié! pitié! pardon!... C'est moi qui suis fou, et méprisable, et lâche... Ah! si j'avais su... Si tu m'avais dit... Un enfant! Ce rêve de ma vie... Est-il possible qu'une joie pareille m'arrive...

ROSALIE.

Elle t'arrive trop tard... Tout est fini entre nous... Enferme-moi, attache-moi... rien ne m'empêchera de partir.

NUMA, *toujours à genoux.*

Non, non, tu ne partiras pas... Comment veux-tu, maintenant?... Écoute, je n'ose plus te dire que je t'aime, et pourtant, c'est si vrai!... Il n'y a que toi, il n'y a que toi dans

mon cœur... Le reste, mais le reste, c'est de la boue sous mes bottes!... Tu verras... Je te promets... je... Ah! les mots me manquent... Tiens! je pleure, je pleure...

ROSALIE.

Des larmes du Midi... des larmes de théâtre... Elles ne m'émeuvent pas plus que ta colère...

NUMA.

Oui, oui, punis-moi... venge-toi... j'ai tout mérité... mais ne pars pas, ne me laisse pas... Ma femme! ma femme!

ROSALIE.

Je ne suis plus ta femme... La mère, l'enfant, tu as tout perdu. (*Elle remonte.*)

NUMA, *bondissant.*

Tonnerre de... Rosalie!...

ROSALIE, *devant l'escalier.*

Un pas de plus, je me jette par-dessus la rampe... J'aime mieux la mort que toi... Et, tu sais, je ne mourrai pas seule.

NUMA, *terrifié, cloué sur place.*

Non... non... Va... tu es libre... (*Très doux, pendant qu'elle descend l'escalier.*) Va... Va...

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

CHEZ LE PRÉSIDENT LE QUESNOY, PLACE ROYALE

Très grand, très ancien salon, à boiseries blanches du temps de Louis XIII, avec un mouvement de corniche qui coupe la pièce en deux, dans sa largeur, et fait comme deux salons successifs. — Le second, très éclairé par les grands flambeaux à abat-jour verts d'une table de whist et de hautes lampes Carcel, sur une cheminée tout au fond; le devant de la scène plus sombre, s'éclairant seulement par le jour voilé d'une petite lampe anglaise posée sur une table à ouvrage, à côté d'un livre ouvert. — Fauteuils, petit divan.

A droite, premier plan, une haute fenêtre; second plan, une porte; porte au fond à droite près de la cheminée. — A gauche, premier plan, porte d'entrée; au-dessus de la corniche qui coupe le salon, grand panneau de peinture ancienne, représentant une Diane chasseresse, le croissant au front, avec ses lévriers.

Dix heures du soir. — Du feu dans la cheminée du fond.

SCÈNE PREMIÈRE

DAVIN et LE PRÉSIDENT, causent dans le premier salon. MADAME LE QUESNOY, assise au fond, à la table de whist, face au public. DEUX JOUEURS d'un certain âge, à gauche et à droite de la table; en face de madame Le Quesnoy, la chaise vide que le Président vient de quitter.

DAVIN.

Je m'excuse, monsieur le Président, d'arriver à une heure semblable... mais nos jours sont si occupés en ce moment.

LE PRÉSIDENT, montrant un siège.

Asseyez-vous, mon cher monsieur Davin... Rosalie va venir, elle est auprès de sa sœur...

DAVIN, *restant debout.*

Comment se trouve M^{lle} Hortense ?

LE PRÉSIDENT.

Pas bien, pas bien... (*Le regardant.*) Votre oncle a dû vous le dire...

DAVIN, *gêne.*

Non...

LE PRÉSIDENT, *baissant la voix.*

Seulement, nous n'en parlons pas à Rosalie... Elle a eu déjà tant d'émotions... et dans son état.

DAVIN.

Serait-elle malade, elle aussi?...

LE PRÉSIDENT, *nuance d'embarras.*

Non, peu de chose... (*Passant vite à un autre sujet.*) Et chez vous, que devient-on?... Décidément, Numa accepte-t-il le portefeuille?...

DAVIN.

Il hésite encore ; après cette malheureuse aventure.

LE PRÉSIDENT, *geste navré.*

Ah ! monsieur Davin...

DAVIN.

Jusqu'à présent, le scandale a été évité... L'état de souffrance de sa sœur explique à la rigueur, aux yeux du monde, la présence de M^{me} Roumestan chez vous...

LE PRÉSIDENT.

Les journaux n'ont rien dit?

DAVIN.

Non... quelques allusions très vagues... Mais s'il y a procédure... séparation...

LE PRÉSIDENT.

Il y aura procédure, n'en doutez pas... Depuis dix jours que notre fille est ici, la mère et moi nous avons tout essayé pour la fléchir, nous n'avons pas réussi... C'est la femme outragée, frappée dans son amour, dans son orgueil... Elle veut un éclat, la rupture complète... (*Montrant Rosalie qui apparaît dans la lumière, par la porte du fond.*) La voilà, causez avec elle... Peut-être serez-vous plus heureux que nous, mais e ne le crois pas...

DAVIN, *tristement.*

Je ne l'espère pas non plus, monsieur le Président...

SCÈNE II

LES MÊMES, ROSALIE.

LE PRÉSIDENT, *allant reprendre sa place à la table de whist, et passant à côté de sa fille, qui s'est arrêtée, très émue, avant d'entrer, dans le demi-jour du premier salon.*

M. Davin est là, ma fille...

ROSALIE.

Je sais... (*Elle s'avance résolument et la main tendue vers Davin.*) Bonjour, mon ami... (*Émotion contenue.*) Je suis contente de vous voir.

DAVIN, *ému.*

Et moi, madame... ces dix jours m'ont paru dix années...

ROSALIE, *avançant un siège.*

Mettez-vous là... (*Il va s'asseoir, elle le retient.*) Mais avant, laissez-moi vous prévenir... Si c'est mon mari qui vous envoie, si vous venez me parler de lui, j'aime mieux...

DAVIN.

Ce n'est pas ce qui m'amenait, madame...

ROSALIE.

Alors asseyons-nous, et causons... (*Elle s'assied en face et tout près de lui. S'animant.*) Vous comprenez, tout ce que vous pourriez me dire pour l'excuser serait inutile... C'est fini, brisé entre nous... qu'il n'essaie pas de me revoir... qu'il renonce aussi à m'écrire... D'abord, il n'écrit pas, il dicte... (*Rire amer.*) Oui, même ses lettres de remords, d'aveux, ses confidences conjugales, il les dicte.

DAVIN.

À moi, madame, à votre ami... Il espère être plus éloquent ainsi, trouver les mots qui vous touchent... il est si malheureux...

ROSALIE.

Allons donc !

DAVIN.

Je l'ai vu pleurer...

ROSALIE.

Vous vous y laissez prendre encore... Ah ! si vous la connaissiez comme moi, cette race féline et grossière, qui a pour

signe distinctif, encore mieux que son accent, son mépris de la femme. (*Accent du Midi.*) « Les femmes ne sont pas des gens... » C'est un de leurs proverbes, ça...

DAVIN, *doucement.*

Épargnez-moi, madame, je connais le Midi... (*Souriant.*)
J'en suis, hélas!

ROSALIE.

Vous?

DAVIN.

Je m'appelle Davin, mais je m'appelle aussi Tancredi, et ce joli petit nom, que je ne révèle qu'à vous, vous dit assez que je suis né au pays des troubadours... J'ai caché soigneusement mes origines, et mis vingt ans à m'en corriger... Au bout de vingt ans, à force de mater, de refouler ma nature, geste, accent, besoin de parler et tout le reste, savez-vous à quoi j'en suis arrivé, madame... à me rendre timide et bègue et, de peur de mentir, à ne plus pouvoir rien exprimer de ce que je ressens... Demandez à M^{lle} Hortense... car c'est pour votre sœur et non pour Numa que je suis venu ce soir. (*Tirant une enveloppe de sa poche et la lui donnant.*) Je vous rapportais ceci...

ROSALIE, *ouvrant l'enveloppe.*

Ah! oui... son portrait... laissé aux mains de l'Abencérage. C'est la sœur, vous savez, cette Audiberte Valmajour qui le lui avait arraché, ainsi que la dédicace... Oh! ma chérie, comme elle va être contente...

DAVIN.

J'aurais dû vous le rendre plus tôt, voilà plusieurs jours que j'ai terminé cette misérable affaire... Mais je ne pouvais pas me séparer de ça... (*Regardant le portrait que Rosalie a posé sur la table. Sourire triste.*) Par moment je me figurais que c'était à moi... pour moi...

ROSALIE

Pauvre garçon !

DAVIN.

Vous voyez bien que le Midi a du bon... Si j'en étais resté... si j'avais gardé sa flamme, j'aurais peut-être gagné ce portrait et ce cœur.

ROSALIE.

Je vous aime mieux comme vous êtes...

DAVIN.

Pas elle.

ROSALIE.

Venez toujours la voir avant qu'elle parte.

DAVIN.

Elle part ?

ROSALIE.

Avec maman, dans quelques jours... On l'envoie finir l'hiver, au soleil... chez tante Portal... Ce ne sera rien, vous savez... elle est si jeune, si vivante...

DAVIN, *détournant le regard.*

Oh ! certainement...

ROSALIE.

Moi je suis obligée d'être à Paris, pour ce procès... Je resterai ici, avec mon père... (*Souriante.*) Au fond, quoi qu'il en dise, il n'est pas fâché d'avoir retrouvé sa fille, nous sommes si bien ensemble, tous les deux... il y a entre nous

une telle affinité de goûts, d'idées, de sentiments... nos poètes sont les mêmes, nous aimons les mêmes tableaux, ce n'est pas un de ces robins desséchés par le code, il a une âme et des yeux d'artiste; et quelle noble et fière existence que la sienne... quelle rectitude dans ses actes, dans ses paroles... Ah! il ne joue pas avec les mots, celui-là... Je me sens calme et sûre près de lui, tandis que là-bas, entourée de pièges, de mensonges...

DAVIN.

Oh! madame... on vous aime là-bas comme ici...

ROSALIE, *s'animant*.

Il ne m'aime pas, il ment; il n'a jamais fait que me mentir, depuis le premier jour où je l'ai vu, depuis ses premiers aveux là où nous sommes... Comme il m'a bien dupée, comme je le croyais, mon Dieu!... Que d'heures j'ai passées à le guetter, le front contre la vitre. (*Montrant la fenêtre à droite.*) « Elle regarde arriver son avenir », disait mon père... (*Colère sourde.*) Joli, mon avenir!... Ah! maintenant, je voudrais la murer, cette fenêtre...

DAVIN, *suppliant*.

Madame...

ROSALIE, *très calme*.

C'est vrai, je vous ai défendu de m'en parler et je ne vous parle que de lui tout le temps... Allez-vous-en, tenez...

DAVIN, *s'est levé, la salue avec un mouvement vers la porte à gauche, puis s'arrêtant*.

Pardon, je voudrais encore une fois... (*Il s'approche de la petite table sur laquelle est resté le portrait d'Hortense, le prend, le regarde, puis le repose sur la table avec un soupir.* — *A Rosalie.*) Adieu, madame...

ROSALIE, *a pris la lampe et le raccompagne vers la porte*.

Mon pauvre ami... n'est-ce pas que la vie n'est pas juste?...

DAVIN.

On se résigne.

ROSALIE.

Vous, pas moi... moi, j'en ai assez, je me révolte... (*Elle reste un moment vers la gauche, la lampe haute.*) Adieu... (*Elle ferme la porte et rentre.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins DAVIN.

(*Pendant toute la scène précédente, la partie de whist a continué dans le fond, silencieuse, coupée de rares exclamations et de quelques changements de place des joueurs autour de la table.*)

LE PRÉSIDENT, *au fond, se retournant les cartes à la main.*

M. Davin est parti?...

ROSALIE, *assise sur le devant, près de la table à ouvrage.*

Oui, mon père...

MADAME LE QUESNOY.

Ne reste donc pas là-bas toute seule, dans le noir... Viens nous regarder jouer.

ROSALIE.

Merci, maman... je suis bien là... je t'en prie...

UN DES JOUEURS.

C'est du cœur, madame, vous donnez du carreau...

MADAME LE QUESNOY.

Ah! pardon... je ne suis pas à la partie, ce soir...

LE PRÉSIDENT, *à sa fille.*

C'était très joli, ces vers que tu lisais tout à l'heure à ta sœur... Un poète, ce Pierre Dupont... (*Il déclame, les cartes toujours à la main.*)

« Rouge au dehors, blanche au dedans,
« Comme les lèvres sur les dents... »

ROSALIE, *continuant de sa place.*

« La fraise épand sa douce haleine
« Qui tient de l'ambre et du rosier;
« Quand elle monte du fraisier,
« On sait que la fraise est prochaine. »

LE PRÉSIDENT.

Et la dernière strophe, comment donc?

MADAME LE QUESNOY, *au fond.*

C'est à toi de jouer, mon ami.

ROSALIE, *de sa place, accoudée sur la petite table, le livre sous les yeux.*

« La belle aurait pu sans souci
« Manger ses fraises loin d'ici,
« Au bord d'une verte fontaine,
« Avec un joyeux moissonneur
« Qui l'aurait prise sur son cœur;
« Elle aurait eu bien moins de peine. »

(*Très émue, elle reste absorbée et songeuse, toujours accoudée à la petite table, tournant le dos à la porte de sortie, à gauche. Au fond, la partie de whist est terminée. Les deux vieux invités se sont levés et s'en vont, accompagnés par M. le Quesnoy, la mère restant assise et remuant machinalement les cartes.*)

UN DES INVITÉS, *passant auprès de Rosalie, à demi-voix.*

Bonsoir, madame. (*Il sort par la gauche, laissant la porte ouverte.*)

L'AUTRE INVITÉ, *même jeu.*

Adieu, Rosalie. (*Le Président lui fait signe : « Laissez-la » et referme la porte sur lui.*)

SCÈNE IV

LE PRÉSIDENT et ROSALIE, *dans le premier salon.* MADAME LE QUESNOY, *au fond, à la table de jeu.*

LE PRÉSIDENT, *debout derrière sa fille, qui a la main sur ses yeux.*

Tu pleures ?

ROSALIE, *se redressant.*

Pleurer ?... pourquoi ?... (*Emue et nerveuse.*) Ah bien ! non, par exemple.

LE PRÉSIDENT, *un peu d'hésitation.*

Alors... tu n'as rien décidé avec M. Davin ?

ROSALIE.

Rien, mon père... ou, du moins, toujours la même chose.

LE PRÉSIDENT, *marchant de long en large.*

J'espérais qu'il serait plus éloquent que nous, qu'il te ferait comprendre l'impossibilité d'un procès pareil, pour le nom de ton mari... pour le nôtre... A de certaines hauteurs d'existence, quand on est en vue comme sur une estrade, il faut se tenir... Il y a des sacrifices commandés.

ROSALIE.

Celui-là est au-dessus de mes forces, mon père.

LE PRÉSIDENT.

Tu tiens absolument à te venger?...

ROSALIE.

Je tiens à ne plus vivre près de cet homme... à n'avoir plus rien de commun avec lui...

LE PRÉSIDENT.

Puisqu'il y consent; puisqu'il veut tout ce que tu veux... Tu vivras ici près de moi, tout le temps que ta mère et ta sœur resteront absentes; après même, si ton ressentiment dure encore. (*Mouvement de tête de Rosalie.*) Mais, au nom du ciel, laissons les avocats tranquilles...

ROSALIE.

Vous ne le connaissez pas, mon père... Il emploiera son astuce à m'envelopper, à me reprendre, à refaire de moi sa dupe, une dupe volontaire, cette fois, acceptant une existence avilie, sans dignité... Votre fille n'est pas de ces femmes-là... Je veux la rupture définitive, irréparable, et je l'aurai...

MADAME LE QUESNOY, *au fond, à la table, à demi tournée vers sa fille.*

Pardonne, mon enfant... pardonne.

ROSALIE, *qui s'est levée, a fait un pas vers sa mère.*

Oui, c'est facile à dire; pardonne, quand on a un mari loyal et droit comme le tien; quand on ne connaît pas cet étouffement du mensonge et de la trahison, en trame autour de soi... C'est un hypocrite, je vous dis; un hypocrite et un menteur... les mots et les actes toujours en désaccord... deux paroles, deux visages.

LE PRÉSIDENT.

Ah! tu es implacable...

ROSALIE.

Tu m'as appris la fierté, la dignité de la vie... Je suis ta fille...

MADAME LE QUESNOY, *qui s'est approchée souriante et douce.*

Tu es la mienne aussi... et je voudrais t'apprendre le pardon.

ROSALIE.

J'ai pardonné, déjà...

LE PRÉSIDENT.

Comment ?

ROSALIE.

Oui, puisqu'on me force à le dire... Je ne vous en avais jamais parlé... je n'en ai parlé à personne... Il y a trois ans, un jour, en été... nous étions tous à la campagne, lui, à Paris (*emphase ironique*) pour ses affaires... L'idée me vint d'aller le surprendre, de déjeuner avec mon mari, en garçon... une escapade... J'arrive, je demande au domestique : « Monsieur est sorti?... » La pâleur subite de cette large face impudente, sa lenteur à me répondre que son maître était là, avec une cliente, la marquise de... Brusquement, d'instinct, sans bien comprendre, je vais à la porte de son cabinet... je l'ouvre... et je tombe raide... Les misérables!... Ils ne s'étaient pas même enfermés...

MADAME LE QUESNOY.

Ma pauvre enfant.

ROSALIE.

J'ai manqué mourir de cette horrible découverte... Vous vous rappelez comme j'ai été malade?... C'était ça... (*A son père.*) Tu vois bien que je ne suis pas implacable... Mainte-

nant, c'est fini... J'avais pardonné au prix d'un serment qu'il n'a pas su tenir... Il m'a trompée encore, il me tromperait toujours : il ne vit que de parjure ; je n'en veux plus, je le quitte... et, comme la destinée, qu'on dit aveugle, a de ces combinaisons féroces, je n'ai plus de mari (*bas*) et je vais être mère...

LE PRÉSIDENT.

Eh ! c'est ce qui vous réconciliera...

ROSALIE, *vivement*.

Assez, mon père, je t'en prie... plus un mot là-dessus... Je me suis réfugiée ici, près de vous, pour y trouver du calme et de la tendresse qui ne mente pas ; mais si vous me torturez ainsi tous deux, si vous voulez m'empêcher d'être moi-même, de suivre le cri de ma conscience, j'aime mieux partir, m'en aller tout de suite, n'importe où, excepté avec cet homme.

LE PRÉSIDENT, *qui depuis un instant parle bas à sa femme, achève tout haut*.

Dites-lui... si... si... je veux, il faut que vous lui disiez... (*A Rosalie.*) Ecoute-la une minute... et si tu résistes à ce que tu vas entendre, nous ne parlerons plus de ceci, jamais. (*Il sort lentement par la porte de droite.*)

SCÈNE V

ROSALIE, MADAME LE QUESNOY.

MADAME LE QUESNOY, *assise sur le divan à gauche, à sa fille qui la regarde étonnée*.

Viens là... plus près... encore plus près, bien contre mon cœur. Ce que j'ai à te dire est si triste, si pénible...

ROSALIE, *bas*.

Quoi donc ?

MADAME LE QUESNOY.

Toi, surtout, qui nous aimes tant, qui nous as toujours montré tant de respect, de tendresse... quelle peine je vais te faire, mon enfant chérie...

ROSALIE, *se reculant un peu sur le divan.*

Ma mère...

MADAME LE QUESNOY.

Mais c'est lui qui le veut; il espère t'apaiser, te fléchir avec ça... A ton âge, quand on souffre, quand le malheur vous frappe, on croit toujours qu'il n'y a que soi d'atteint, que personne n'a eu votre mal avant vous... c'est ce qui fait les sévérités de la jeunesse... Voilà pourquoi, au risque de blesser ton cœur, ton respect filial, il a voulu que je te dise que ta destinée est celle de toutes les femmes, et que ta mère elle-même n'a pas été épargnée...

ROSALIE.

Comment... est-ce possible? Il t'a fait cela... lui!... Et tu n'en as rien dit?...

MADAME LE QUESNOY.

Jamais... qu'aujourd'hui... Et c'est sur sa prière, sur son ordre...

ROSALIE, *lui prenant les mains.*

Oh! ma mère... ma mère... (*Bas. frémissante.*) Ainsi, ton mari t'a trompée, toi aussi. Cet homme si intègre, si rigide, ce juge suprême qui condamne au nom de la loi, de la justice, il t'a trahie, il t'a menti comme le mien...

MADAME LE QUESNOY, *doucement.*

Oh! c'est du vieux passé, tout ça... Il était jeune...

ROSALIE.

Et toi aussi, tu étais jeune, tu étais belle, il avait juré de t'aimer toujours...

MADAME LE QUESNOY.

Laisse... laisse... je t'ai dit ce qu'il voulait, ne me fais pas parler davantage... d'abord je ne me souviens plus, il y a si longtemps! Tant d'autres chagrins ont passé là-dessus, et où il n'était pour rien, lui... Tu verras plus tard. Ces misères de jeunes femmes sont comme les blessures qu'on se fait tout petit; la cicatrice vous reste, on souffre même quelquefois, mais on ne sait plus comment c'est arrivé... (*Se rapprochant d'elle.*) Et puis, songe, mon enfant, songe comme il est puni, le pauvre homme, comme il s'est puni lui-même en s'humiliant devant sa fille...

ROSALIE, *gravement, les yeux devant elle.*

Oui, je l'aimais bien...

MADAME LE QUESNOY, *tendre.*

Mais tu l'aimes encore...

ROSALIE.

Je l'admirais, très haut, au-dessus de tous les autres... Je croyais en lui si fermement, si aveuglément, que tout m'eût semblé possible, tout, plutôt qu'une faiblesse de mon père... (*Se levant d'un coup de colère.*) Alors, voilà le vrai de la vie, voilà ce que sont les hommes... Au Nord, au Midi, tous pareils, tous menteurs, traîtres ou parjures... La loi du mariage, c'est ça :... « Trompe-moi, ou je te trompe! » Et comme l'homme est d'un rang supérieur, c'est lui qui trompe le premier. (*Avec fureur.*) Eh bien! honte et mépris sur le mariage; qu'on ne me parle plus de pitié, d'indulgence, qu'on n'essaie plus de me retenir par la peur du scandale et le respect des hypocrisies mondaines... Tu as pardonné, toi; moi je nous venge...

MADAME LE QUESNOY, *lui prenant les mains, et l'attirant près d'elle.*

Non, non, tu ne nous vengeras, ma bien-aimée... tu pardonneras... tu feras comme a fait ta mère, c'est notre devoir, vois-tu... Ah! dans le premier moment, moi aussi, j'ai eu un grand chagrin, une belle envie de révolte... mais j'ai pensé à mes enfants, à toi qui naissais à la vie, qui depuis as grandi en aimant, en respectant tous les tiens...

ROSALIE, *d'une voix faible, dans les larmes.*

Maman...

MADAME LE QUESNOY.

Toi de même, tu pardonneras, pour que l'enfant qui va naître, ton enfant, ait l'heureuse tranquillité que vous a faite mon courage, pour qu'il ne soit pas un de ces demi-orphelins que les parents se partagent, qu'ils élèvent dans la haine et le mépris l'un de l'autre... (*Lui tendant les bras.*) Allons, embrasse-moi...

ROSALIE, *dans ses bras.*

O mère, mère divine... Je ne te connaissais pas... Je ne t'ai pas assez aimée...

MADAME LE QUESNOY, *caressant doucement ses cheveux.*

Mais si, mais si... tu m'aimais bien... (*Souriant.*) Seulement j'étais du Midi, n'est-ce pas?

ROSALIE.

Pardon, pardon... Comme je vais te chérir maintenant. (*Elle sanglote, dans les bras de sa mère.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LE PRÉSIDENT.

(Il entre par la porte de droite, regarde sa femme qui lui fait signe : « C'est fait. »)

LE PRÉSIDENT, s'approchant de Rosalie, toujours à genoux.

Eh bien? ma fille... (Rosalie se lève en sursaut et essuie ses larmes.) A quoi t'es-tu résolue?...

ROSALIE.

Voilà : pour maman, pour ma chère mère, je renonce à toute ma vengeance... Ni procès, ni rupture... seulement n'exigez pas que je retourne avec lui tout de suite, j'aurais trop honte... J'accompagnerai ma sœur dans le Midi; après, plus tard, nous verrons...

LE PRÉSIDENT, très ému.

Alors... je resterai seul, moi?...

ROSALIE.

Non, tu auras ma mère.

LE PRÉSIDENT, après un temps, bas.

Bien jugé... Je te remercie, ma fille... (A sa femme.) Allons...

MADAME LE QUESNOY, à Rosalie.

Bonsoir, mon enfant... (Rosalie se jette à son cou, et l'embrasse éperdument. La mère va vers la table de jeu, prend un des flambeaux et se dirige vers la porte du fond.)

LE PRÉSIDENT, *après avoir hésité, s'approche de sa fille.*
Bonsoir... *(Il va pour l'embrasser sur le front.)*

ROSALIE, *se dérobant doucement.*

Bonne nuit, mon père...

LE PRÉSIDENT, *très ému, à part.*

C'est juste. *(Il remonte, courbant la tête, avec un frisson convulsif de ses hautes épaules.)*

3.

RIDEAU

· ACTE CINQUIÈME

CHEZ LA TANTE PORTAL, A APS EN PROVENCE

Tout petit salon, à tenture claire. — Mobilier Louis XVI. — Large porte-fenêtre au fond, à grands rideaux ramagés, ouvrant sur un balcon arrondi à rampe de fer. — Échappée de ciel bleu ; vieille tour romaine toute rousse de soleil, clocher, maisons de la ville. — Les branches d'un gros alizier praticable viennent presque sur le balcon. — La fenêtre est fermée au commencement de l'acte. — Sur un fauteuil, un de ces tout petits berceaux roses, qu'on appelle un Moïse. — Porte d'entrée à gauche, en pan coupé ; porte à droite allant dans l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE

TANTE PORTAL, HORTENSE

(Tante Portal, en grande toilette, craquant dans une robe de soie à tons criards, luisante et bombée comme une armure, achève de coiffer Hortense Le Quesnoy, étendue sur une chaise longue, dans un peignoir de dentelle coquet, qui la fait paraître encore plus pâle. La chaise longue est devant la fenêtre, de façon à laisser la malade regarder dehors ; elle a près d'elle sur une petite table, un miroir, une boîte à poudre, des livres.)

TANTE PORTAL.

Dieu ! ma petite, ne bougez pas tant votre sofa... Y a pas moyen que je vous coiffe...

HORTENSE, *penchée vers la fenêtre.*

Je regarde dehors si je les vois. .

TANTE PORTAL.

Avâ! Ils ne peuvent pas arriver si tôt, le baptême n'était que pour onze heures...

HORTENSE.

Dire qu'on baptise un petit Roumestan ce matin et que je n'y suis pas, moi, la marraine, c'est un peu fort...

TANTE PORTAL.

Il faisait trop grand vent pour votre rhume.

HORTENSE, *sourire triste.*

Ah! oui, mon rhume...

TANTE PORTAL.

Prenez donc un livre, plutôt, vous vous calcinez en rien faisant. (*Lui passant un livre.*) Ça vous tiendra tranquille et vous gardera de languir.

HORTENSE.

Tous ces romans m'ennuient. Pas assez d'imagination pour moi. (*Rejetant le livre.*) Quelle heure est-il donc, madame Portal? Le train de Paris n'est pas encore arrivé?

TANTE PORTAL.

P'encore. Est-ce que vous attendez quelqu'un?

HORTENSE.

Non, seulement les journaux.

TANTE PORTAL, *souriant.*

Ah! vous voyez bien... Vous avez beau vous dire méridionale, vous voyez bien qu'il vous fait faute, votre Nord... C'est

moi que je vous comprends... (*Penchée vers elle.*) Eh! ma petite fille, si de ce moment nous étions passage du Saumon.

HORTENSE, *riant.*

Mais, madame, pourquoi parlez-vous toujours de ce passage? Il y en a d'autres.

TANTE PORTAL.

Il y en a d'autres? Je connaissais que celui-là.

HORTENSE.

Vous n'êtes donc pas allée à Paris?... Là (*sourire*) vraiment?

TANTE PORTAL.

Moi! pas allée à... (*Indignée, brandissant son peigne.*) Mais plus de cent fois. (*Souriant.*) C'est drôle! Vous croyez jamais les gens d'ici, quand ils vous parlent. C'est sans doute à cause de l'assent. (*Hortense lui échappe et se penche vers la fenêtre.*) Hein! Qu'est-ce qu'il y a?

HORTENSE.

Écoutez, on dirait les cloches...

TANTE PORTAL.

Pas plus!... Les cloches ne sonneront que pour la sortie... C'est vos oreilles qui vous font tin tin...

HORTENSE, *riant.*

Ah! si elles me font tin tin...

TANTE PORTAL.

Petite mâtine! Vous riez de tante Portal et de ses façons de parler. Elle vous aime bien, pas moins.

HORTENSE, *se retournant à demi vers elle.*

Et elle se prive de tout plaisir pour moi, tante Portal. Elle me tient compagnie, même le jour du baptême. (*Lui tendant la main.*) Vous êtes la meilleure des femmes.

TANTE PORTAL.

On a bien ses petits manquèments... le sang qui bout... le verbe un peu haut... Vous m'entendez quelquefois charper mes domestiques ?...

HORTENSE, *riant.*

Oui, quand vous leur criez : « Bandit, assassin, je te coupe un bras, je t'arrache la peau du crâne ! »

TANTE PORTAL.

Dans tout ça, je coupe rien, j'arrache rien et je garde toujours les mêmes depuis vingt ans... C'est fini, vous voilà coiffée... (*Lui tendant le petit miroir.*) Regardez, comme vous êtes bravette... un peu blanchette, pourtant...

HORTENSE, *bas, en se regardant.*

Un peu blanchette, en effet...

TANTE PORTAL.

Vous semblez une petite sainte.

HORTENSE.

Une vraie relique... (*Elle jette le miroir sur sa chaise. — Vivement.*) Pour le coup j'en suis sûre... Écoutez ce carillon. (*Cloches au lointain.*)

TANTE PORTAL.

Cette fois, oui, on sort de l'église. Mais ils ne sont pas encore là... La calèche prendra par le tour de ville pour montrer un peu le petit.

HORTENSE.

Et ce train de Paris qui n'arrive pas.

TANTE PORTAL.

Oh ! il doit être en gare depuis longtemps, le train de Paris. (*Appelant*). Tardive ! Est-ce que les journaux de Paris ils sont en bas?... Tardive!... Gustin!... Eusèbe!... (*De toute sa voix*.) Ah çà, il y a donc personne... (*Fureur*.) Ah ! Bohémiens... bandits... voleurs d'effets de prêtres... (*A Hortense, très doucement*.) Ils sont sûrement allés voir le baptême, eux aussi, les pauvres.

HORTENSE, *souriant*.

Il doit y avoir un monde sur les portes...

TANTE PORTAL.

Vous auriez bien vu autre chose, si Numa était venu...

HORTENSE.

Oh ! il ne pouvait guère... En pleine session... maintenant surtout qu'il est ministre.

TANTE PORTAL, *d'un air malin*.

Ta... ta... ta... racontez cette histoire à d'autres, ma petite, mais pas à moi... Comme si d'être ministre, ça empêchait de venir voir sa femme et son garçonnet... Mettons qu'il n'ait pas pu être là pour la naissance, mais cinq semaines après, le jour du baptême... quand le *papét* et la *mamét* sont venus... oui enfin le grand-père et la grand-mère... que la maman est sur pied... vous trouvez naturel que le papa ne soit pas là.

HORTENSE.

Que voulez-vous que je vous dise?... je ne sais pas, moi.

TANTE PORTAL, *clignant de l'œil.*

Si, vous savez... seulement on se garde de tante Portal, parce qu'elle parle de trop, — ça c'est vrai que ne suis pas discrète... Mais j'ai le bout du nez fin... J'ai bien compris qu'ils avaient eu quelque bise-bise entre eux... je connais mon Numa, il a dû lui faire quelque tour; pas moins, je trouve que Rosalie lui tient rigueur trop longtemps... c'est rien du tout que ça... (*entre ses dents*) des fountaises...

HORTENSE, *riant.*

Vous dites?

TANTE PORTAL.

Enfin, j'entends par ma raison que chez nous, dans nos ménages, ces choses-là ne comptent pas... on les prend par-dessous jambe... (*Elle fait le geste.*)

HORTENSE.

Je ne sais pas au juste ce qu'ils ont eu ensemble, mais Rosalie est trop bonne, trop raisonnable...

TANTE PORTAL.

Oh! *peuchère*...

HORTENSE, *écoutant.*

Il faut qu'elle ait un motif sérieux pour... (*Vivement.*)
Madame Portal.

TANTE PORTAL.

Ma petite...

HORTENSE.

Il me semble qu'on marche dans le corridor...

TANTE PORTAL.

Mais non, il n'y a personne, ils sont tous partis au baptême.

HORTENSE.

Regardez donc.

TANTE PORTAL, *effrayée.*

Outré! un voleur peut-être... (Elle va vers la porte de gauche en pan coupé, l'ouvre brusquement, et se rejette en arrière en criant d'une voix terrible.) Qui vive?

SCÈNE II

LES MÊMES, NUMA, *une valise d'une main, et un carton à chapeau de l'autre.*

NUMA, *à demi-voix.*

Ami.

TANTE PORTAL, *stupéfaite.*

Numa? pas possible! Et d'où sors-tu? Comment es-tu entré?

NUMA, *posant son bagage à terre.*

Chut! La porte du jardin était ouverte... fermez celle-là... Bonjour, ma tante... *(Courant vers Hortense qui lui tend les bras.)* Bonjour, sœurlette... Oh! que vous êtes gentille... *(Il l'embrasse.)*

HORTENSE.

Enfin! vous voilà.

NUMA, *bas, regardant autour de lui.*

J'ai pris le train sitôt votre dépêche...

HORTENSE.

Oh! vous pouvez parler, nous sommes seuls.

TANTE PORTAL, *s'avançant.*

Tu peux m'embrasser aussi.

NUMA, *l'embrasse.*

Ma tante.

HORTENSE.

Tout le monde est au baptême, même Rosalie...

NUMA, *venant vers elle.*

Alors c'est un garçon.

TANTE PORTAL.

Énorme, un géant...

NUMA, *effrayé.*

Un géant!

HORTENSE, *montrant le petit berceau.*

Il tient là-dedans tout de même. (*Elle prend Numa par la main et le fait asseoir sur le bout de sa chaise longue.*) Oui, mon bon Numa, c'est un garçon, et si je ne vous ai pas écrit plus tôt : « Venez le voir », c'est que je craignais pour ma sœur l'émotion de votre arrivée. Mais à présent la voilà debout, bien rétablie, nous allons tenter le grand coup.

NUMA.

Que faut-il que je fasse?

HORTENSE.

Je me charge de tout, mais nous avons le temps. Donnez-

nous d'abord des nouvelles... Et ce ministère? Il tient toujours?

NUMA.

Oui, il tient... avec des épingles.

TANTE PORTAL.

Té! c'est vrai qu'il est ministre...

NUMA.

C'est bien agréable, du reste...

HORTENSE.

Et à Paris, quoi de neuf? Ce beau Paris que tante Portal adore, où elle voudrait tant retourner...

NUMA.

Tante Portal, mais elle n'y est jamais allée.

TANTE PORTAL.

Tu crois?

HORTENSE, *riant*.

Je m'en doutais.

TANTE PORTAL.

Eh bien! mon enfant, voilà de ces choses comme il n'en arrive qu'ici... A force de le dire, je n'étais plus bien sûre si c'était oui ou non; maintenant, au moins, je suis fixée.

HORTENSE, *à Numa*.

Mes nombreux amoureux, qu'est-ce qu'ils deviennent? Davin, Lappara...

NUMA.

Ne me parlez plus de Lappara, c'est un mauvais drôle... Je l'avais comblé, ma première décoration en prenant le cabinet avait été pour lui...

HORTENSE.

Pas pour Davin ?

NUMA, *embarrassé.*

Oh ! certainement Davin est un autre homme, sûr, loyal... il m'adore... et de toutes façons il méritait la croix bien plus que l'autre, mais enfin c'est Lappara qui l'a eue... services exceptionnels...

HORTENSE.

Pauvre Davin, il n'a vraiment pas de chance ; et alors, Lappara...

NUMA.

C'est indigne... Je l'ai surpris en flagrant délit... d'ingratitude... noire... et du même coup de balai je me suis débarrassé de lui et de sa... de sa... vilaine figure.

TANTE PORTAL.

Oh ! de ce Numa, pas moins, comme il traite la noblesse.

NUMA, *à tante Portal, en riant.*

D'ailleurs, rien ne me réussit depuis que ma femme m'a quitté : je suis comme un joueur qui a perdu son fétiche. Je n'ai plus ni force, ni chaleur, et, par moments, moi que tant de gens envient, je me sens inférieur à ma fortune, écrasé sous son poids, maintenant que je suis seul à la porter... Si vous me voyiez le soir dans ce grand ministère, quand ils sont tous partis... c'est plein de calorifères, de bouches de chaleur, de moitiés d'arbres en combustion qui grondent dans les cheminées, mais tout ça ne fait pas un foyer, et on gèle.

HORTENSE.

Je vais vous ravoïr votre femme, allez, mon bon Numa... La femme, l'enfant, ça réchauffera le ministère.

NUMA.

Mais comment pourrez-vous... elle m'en veut tant, j'ai été si coupable...

HORTENSE.

Mon plan est fait... seulement, n'est-ce pas, tante Portal, pas un mot... que personne ne sache qu'il est arrivé.

TANTE PORTAL.

Diou! ma petite... vous me demandez là une chose...

HORTENSE.

On ne vous a pas vu, grand homme?

NUMA.

L'incognito le plus absolu... J'ai laissé mon auréole dans mon carton à chapeau.

TANTE PORTAL.

Mais comment faire, moi, pour tenir ma langue?... J'en serai malade, bien sûr.

HORTENSE.

Il le faut...

TANTE PORTAL, *à Numa, en riant.*

Bandit, va, ce que tu me coûtes!... (*Riant.*) Dire que c'est un ministre et que je l'appelle bandit... (*A demi-voix.*) Tu en as fait des tiennes, hé, gueusard! Tu es bien le sang de ta race.

NUMA.

Oh ! oui, bien de ma race, c'est vrai. Jamais je ne l'ai mieux compris que ce matin, lorsque après une nuit de wagon, parti de Paris dans la brume et la neige, las, dégoûté, transi jusqu'aux os, j'ai entendu appeler : « Valince ! Valince ! » mes yeux se sont rouverts dans un sourire, comme ceux d'un petit enfant réveillé par sa mère. Déjà le Midi commençait, un rayon chauffait la vitre et me gagnait doucement le cœur. « Montélimar, Oringe, Avignon » ; les voix vibraient, soulignées de gestes vifs, de regards noirs, en brusques jets de flamme... Mais où l'air natal m'a surtout ragaillardé, c'est en quittant la grande ligne pour le petit chemin de fer patriarcal, à voie unique, qui pénètre en pleine Provence entre les branches de mûriers, d'oliviers, les panaches de roseaux frôlant la portière. On chantait dans tous les wagons. Et des cris, des rires, des baisers aux petites coiffes d'Arles qui les renvoyaient au vol.

HORTENSE, *lui envoyant un baiser.*Té ! bel astre. (*Elle tousse.*)

NUMA.

Cette fois, je retrouvais mon peuple, ma Provence mobile et nerveuse, race de grillons bruns toujours sur la porte, et moi-même, gagné par cette belle humeur, oubliant mes soucis, mes tristesses, dans le coin du coupé où je m'étais blotti pour échapper aux ovations, j'avais des envies de chanter, de crier, un besoin d'effusions, de cordialités, d'étreintes...

HORTENSE.

Bravo, Numa. Vive le Midi ! (*Elle tousse violemment.*)

TANTE PORTAL.

Prenez garde, mon enfant. (*à Numa.*) Tu la fais trop crier, cette petite... pour une malade...

NUMA.

C'est vrai qu'elle est un peu... (*Approchant d'Hortense vivement.*) Et moi qui ne demande pas de vos nouvelles, petite sœur.

HORTENSE, *d'une voix éteinte.*

Vous en aurez tout à l'heure, cher ami, c'est dans le programme.

TANTE PORTAL, *avec un cri.*

Les voilà... J'entends la calèche.

HORTENSE.

Attention... du sang-froid.

NUMA, *très ému.*

Oui, du sang-froid.

HORTENSE.

Voyons, tante Portal, où allons-nous fourrer Son Excellence ?

TANTE PORTAL.

Le fourrer...

HORTENSE.

Mais pas trop loin... que je l'aie sous la main.

TANTE PORTAL, *stupéfaite.*

Sous la main?...

NUMA.

Eh ! oui, sous la main.

HORTENSE.

Ici, tenez, Numa... (*Elle lui montre la croisée du fond.*)
 Dans l'embrasure... Rabattez les rideaux... et ne bougez plus
 que je ne vous fasse signe... (*A tante Portal.*) On ne voit
 rien?

TANTE PORTAL.

Non, le rideau vient jusqu'à terre... (*Grand cri.*) Misé-
 ricorde!

HORTENSE.

Quoi donc?

NUMA, *passant la tête.*

Qu'est-ce qu'il y a?

TANTE PORTAL, *montrant les bagages.*

Et son chapeau... sa valise?...

NUMA, *s'élançant.*

Vite... vite...

HORTENSE.

Rentrez chez vous, les voilà.

TANTE PORTAL, *courant éperdue, le carton d'une main, la valise
 de l'autre.*

Du sang-froid!... du sang-froid!... (*Elle sort avec ses
 paquets par la porte de droite, pour rentrer presque aussitôt.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, MADAME LE QUESNOY, LE PRÉSIDENT, ROSALIE, *poussant devant elle une nourrice enrubannée qui porte le petit, perdu dans ses guipures et son grand manteau de baptême.*

HORTENSE.

Eh bien ?

MADAME LE QUESNOY, *venant l'embrasser.*

Superbe... Un baptême d'Enfant de France...

LE PRÉSIDENT, *à Hortense.*

On lui en a fait, des ovations, à ton filleul!...

ROSALIE, *se débarrassant de son manteau et de son chapeau.*

Ah ! les sauvages, j'ai cru qu'ils allaient me le dévorer...
Ne le défaites pas, nourrice...

LE PRÉSIDENT.

En traversant le marché surtout...

MADAME LE QUESNOY.

Les chevaux obligés d'aller au pas...

ROSALIE.

Toutes ces femmes avançant leurs têtes bronzées jusque
dans la voiture...

LE PRÉSIDENT.

Avec des larmes... des cris de joie...

MADAME LE QUESNOY.

Tous les noms d'amour imaginables...

ROSALIE, *indignée.*

Des noms d'amour?... Des noms de bêtes!...

TANTE PORTAL, *entrant par la droite.*

Où est-il?... mon petit perdreau, mon agneau blanc, mon pintadon, ma caille fine...

ROSALIE, *à sa sœur.*

Ecoute la litanie, nous l'avons eue tout le long du chemin.

HORTENSE, *riant.*

Oh! que c'est drôle...

TANTE PORTAL, *qui a pris le petit dans ses bras.*

Fais-la voir, ma mie, fais-la voir ta belle face d'homme...

HORTENSE.

Passez-le moi, tante Portal... Passez-le moi, le paquet blanc, que je le contemple à mon tour.

TANTE PORTAL, *allant vers elle avec le petit.*

Le matin! Il a déjà la bouche gourmande, avec le nez Bourbon comme son père...

HORTENSE.

Ah! c'est un petit Midi, et je suis cause qu'il est né en Provence; Rosalie ne me le pardonnera jamais.

ROSALIE, *riant.*

Tu peux en être sûre.

HORTENSE, *prenant le petit.*

Arrive ici, mon pintadon, montre ta belle face d'homme.

MADAME LE QUESNOY.

Mais tu ne vois pas bien, il faut relever les rideaux.

HORTENSE, *à sa mère.*

Non, non, laisse.

TANTE PORTAL, *avec animation.*

C'est exprès. Il vient de par là un vent terrible. (*Bas à M^{me} Le Quesnoy.*) Elle a toussé deux forts coups...

UNE VOIX DE FEMME, *au dehors.*

Madame Portal...

TANTE PORTAL.

Qué vos. Tardivo?... ié voou. (*Elle sort par la porte de gauche.*)

HORTENSE, *tournant le petit du côté de la fenêtre où Numa est caché.*

Là, comme ceci, en ouvrant un peu le rideau. (*Elle se penche et l'entrouvre.*) On le voit très bien, n'est-ce pas? (*Le rideau tremble et s'agite.*) Allons, monsieur, tenons-nous tranquille... Est-il fort, est-il beau, avec ses deux gouttes de lait en perle au coin des lèvres... (*Levant le petit paquet blanc en l'air.*) Salut, petit Numa, salut, graine de grand homme, ta popularité commence aujourd'hui.

LE PRÉSIDENT.

Et il la porte sans sourciller.

ROSALIE.

Dans ce tumulte, dans cette foule, il restait aussi calme...

LE PRÉSIDENT.

Si celui-là n'est pas né pour le forum !

TANTE PORTAL, *rentrant par la gauche, effarée.*

Rosalie, mon enfant, c'est plein de monde en bas. Tous nos amis, les d'Espinassous, les Roumavage... Ils viennent voir l'enfant, féliciter la mère...

ROSALIE.

Oh ! merci, il en a assez, l'enfant...

HORTENSE.

Voilà ses petits yeux qui se ferment.

ROSALIE.

Recevez pour moi, ma tante, je vous en prie.

HORTENSE, *au Président.*

Si tu l'accompagnais, père...

TANTE PORTAL,

Oui, Numa n'étant pas là. (*Coup d'œil aux rideaux.*) Ce serait plus poli.

LE PRÉSIDENT.

A vos ordres, madame. (*Il sort par la gauche avec tante Portal.*)

SCÈNE IV

HORTENSE, ROSALIE, MADAME LE QUESNOY, LA NOURRICE.

HORTENSE, *à demi-voix.*

Nourrice, le petit commence à s'endormir... Mettez-le dans son berceau... et laissez-nous. (*La nourrice prend l'enfant et le pose avec précaution dans le berceau, aidée de Rosalie. — A sa mère.*) Et toi, maman, tu ne descends pas avec eux?...

MADAME LE QUESNOY.

Oh! non, ma fille... Je t'ai laissée seule, tout ce matin.

ROSALIE, *bas, à la nourrice, près du berceau.*

Il dort... C'est bien... je vous appellerai... (*La nourrice sort doucement par la gauche.*)

HORTENSE, *à sa mère.*

Au moins va quitter ton chapeau...

MADAME LE QUESNOY, *étonnée.*

Mais je peux bien le quitter ici... Pourquoi?...

HORTENSE, *souriant.*

C'est que... (*Elle regarde Rosalie qui s'est approchée.*) J'ai quelque chose à dire à ma sœur... Quelque chose que tu sais, toi, que vous savez tous ici, excepté elle. (*Grave et dressée sur sa chaise longue.*) Maintenant l'heure approche, il est temps de l'avertir.

ROSALIE.

Mais...

MADAME LE QUESNOY.

Qu'est-ce donc ?

HORTENSE, *à sa mère.*

Non, non, va-t'en, je t'en prie... jamais je n'oserai devant toi, c'est trop triste.

MADAME LE QUESNOY, *essayant de sourire, l'air ingénu.*

Mais je... je ne comprends pas... je t'assure... (*Un sanglot étouffé, elle sort brusquement par la droite en pleurant.*)

SCÈNE V

HORTENSE, ROSALIE, NUMA, *derrière le rideau.*

ROSALIE.

Elle pleure ? Qu'y a-t-il ?

HORTENSE, *simplement.* — *Après un temps.*

Il y a que je vais mourir, ma sœur chérie, voilà pourquoi notre mère pleure.

ROSALIE, *avec éclat.*

Comment ! Quelle folie !...

HORTENSE, *doucement.*

Prends garde, ne réveille pas l'enfant. (*Grave.*) Oui, je vais mourir... Bouchereau m'avait donné jusqu'au printemps et nous y sommes.

ROSALIE.

Mais qui t'a dit !..

HORTENSE.

Les malades ont l'oreille fine, on croit leur cacher les choses, ils font semblant... D'abord, ce qu'on veut me taire est écrit dans tous les yeux autour de moi, dans la douceur, la pitié, les gâteries dont on m'enveloppe... Et puis... (*Lerant en l'air le petit miroir à main.*) C'est écrit là, aussi... (*Rejetant le miroir, après un furtif coup d'œil désespéré.*) Mais regarde-moi, voyons, au lieu de toujours regarder ton petit.

ROSALIE.

Oh! tais-toi, tais-toi...

HORTENSE, *doucement, l'attirant vers elle.*

Non, il faut que je parle, et que tu m'entendes, que tu m'exauces, car j'ai une grâce à te demander; tu sais, cette grâce dernière qu'on accorde aux condamnés.

ROSALIE.

Hortense... mon Hortense...

HORTENSE.

Écoute, il a été bien méchant avec toi, il t'a fait une grande peine; mais sois indulgente, retourne près de lui; fais cela pour moi, ma grande sœur, pour nos parents que ta séparation désole et qui vont avoir besoin qu'on se serre contre eux, qu'on les entoure de tendresse. Numa est si vivant... il n'y a que lui pour les remonter un peu... C'est fini, n'est-ce pas, tu veux bien?

ROSALIE, *une main sur les yeux, étouffée de larmes.*

Oui, oui, je veux... mais ne parle plus ainsi. (*Elle est assise au bord du divan, le dos tourné à la croisée.*)

HORTENSE, *lui prenant doucement la main.*

Alors, la paix est faite; donne ta main... (*Écartant le rideau*) et signons le traité... Numa est debout et pleure der-

rière le rideau; elle l'attire doucement et lui met dans la main la main de sa femme, qui a comme lui l'autre main sur ses yeux mouillés.)

ROSALIE, *se retournant.*

Numa!

HORTENSE.

Allons, embrassez-vous...

NUMA, *portant la main de Rosalie à ses lèvres.*

Ma femme... *(Bas.)* Pardon.

HORTENSE.

Non, non, pas ça; à pleins bras, comme quand on s'aime. *(Elle pousse doucement Rosalie, qui tombe à demi agenouillée sur le divan, la tête dans la poitrine de Numa qui l'étreint. Hortense, épuisée, renversée sur la chaise, les bras tombants, regarde son œuvre et sourit. — Brusque fanfare de cuivres au dehors, sous la fenêtre.)*

TOUS.

Oh! mon Dieu.

SCÈNE VI

LES MÊMES, TANTE PORTAL.

TANTE PORTAL, *éperdue.*

Rosalie, mon enfant... *(Prenant l'air étonné à la vue de Numa.)* Té! te voilà, et adieu; comment es-tu entré?

HORTENSE, *riant.*

Par la fenêtre, madame Portal.

TANTE PORTAL, à *Numa*.

Mais, mon ami, c'est qu'on t'a vu. On sait que tu es là...

HORTENSE, *la menaçant du doigt*.

Vous avez parlé...

TANTE PORTAL, à *demi-voix*.

Ma petite, je n'ai pas pu me tenir... Je m'en doutais.

LA FOULE, *au dehors*.

Vive Roumestan ! Vive le ministre !

TANTE PORTAL.

Tu entends ?

NUMA.

Je crois bien...

LA FOULE, *au dehors*.

Zou!... Le discours... Au balcon...

TANTE PORTAL.

Montre-toi... dis-leur quelque chose...

NUMA, *s'essuyant les yeux*.

C'est que je ne suis guère en état... (*Il ouvre les rideaux.*)

TANTE PORTAL.

Pas en état de parler, toi ? A qui le feras-tu croire ?...

ROSALIE, *vivement*.

N'ouvrez pas là... Elle aura froid.

HORTENSE.

Mais non. mais non... le mistral est tombé, le balcon plein de soleil...

TANTE PORTAL, à Numa qui va ouvrir.

Espère... Aide-moi à pousser la chaise... (*On amène la chaise longue jusque sur le devant de la scène à gauche.*)

HORTENSE, à Numa.

Merci. Et maintenant à la tribune.

NUMA.

Que j'embrasse d'abord mon petit roi... (*En extase devant le berceau.*) Oh!... (*Souriant.*) Bonjour, aimé!...

LA FOULE, au dehors.

Au balcon... Zou!... Avant! Avant! (*Poignée de sable et de petits cailloux dans les vitres.*)

TANTE PORTAL, effrayée, tirant en arrière Numa qui se penchait sur le berceau.

Vite donc... Ils vont saccager la maison d'assaut...

NUMA, furieux, remontant.

C'est un peu fort, que je ne puisse pas même...

TANTE PORTAL, fièrement.

Tu es si populaire... (*Numa paraît au balcon, les hurlements redoublent; on voit flotter, reluire des hauts de bannières au soleil.*)

LA FOULE.

Vive Roumestan.

UN GAMIN, *qui s'est hissé jusqu'au balcon.*

Vivo Numa.

HORTENSE, *à Rosalie qui étend un châle sur elle, pendant que la tante est allée pousser la fenêtre derrière Numa.*

Je viens d'être bien cruelle, ma chérie.

ROSALIE.

Ah! oui...

HORTENSE.

Il le fallait, vois-tu... Sans cela, tu n'aurais pas pardonné... (*Lui prenant la main, et se la frottant contre sa joue.*) Seulement, tu sais, j'ai poussé un peu au noir. Dame! le Midi... Tu mettras au point, comme dit Numa.

VOIX DE NUMA, *sur le balcon.*

Mes amis, mes bons amis... Peuple de Provence... mon âme... mon sang... traditions saintes.

HORTENSE, *écoutant.*

Mais j'en perds la moitié... Ouvrez, tante Portal, ouvrez tout grand; je veux entendre...

ROSALIE, *passant à droite près du berceau.*

Oh! pas moi, cette voix me fait mal, je m'y suis trop laissé prendre. (*Penchée vers le berceau, bas.*) Est-ce que tu seras un menteur, toi aussi? Est-ce que tu passeras ta vie à tromper les autres et toi-même, à briser les cœurs naïfs qui n'auront fait d'autre mal que de te croire et de t'aimer?

NUMA, *penché sur le balcon, vu de dos, dans l'encadrement de la porte-fenêtre large ouverte.*

Pour la seconde fois les Latins ont conquis la Gaule.

LA FOULE.

Vive Roumestan.

HORTENSE.

Bravo...

ROSALIE, *bas, au berceau.*

Est-ce que tu seras un Roumestan, dis?... Oh! non, non, je t'en prie..,

NUMA, *au dehors.*

Et si Schopenhauer veut essayer de nous la reprendre, notre Gaule des mûriers et des grands chênes... (*Brouhaha au dehors; applaudissements.*)

TANTE PORTAL.

Qui c'est ça, Schopener?

HORTENSE.

Schopenhauer?... C'est tout le Nord.

NUMA, *au balcon avec un grand geste.*

Digo-li qué vengué, moun bon!

HORTENSE, *à tante Portal.*

Hein?

TANTE PORTAL, *avec un geste immense.*

Dis-y qu'ils s'y frottent, mon bon... Ça! c'est tout le Midi... (*Fanfare.*)

RIDEAU

L'Obstacle

PIECE EN QUATRE ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS AU THÉÂTRE DU GYMNASE,
LE 27 DÉCEMBRE 1890

PERSONNAGES

HORNUS (60 ans)	MM. LAFONTAINE.
DIDIER D'ALEIN (26 ans)	R. DUFLOS.
LE CONSEILLER (37 ans)	PAUL PLAN.
SAUTECCŒUR	LÉON NOEL.
COFFINEAU, garçon d'hôtel. . .	TORIN.
MARQUISE D'ALEIN (30 ans) . . .	M ^{mes} PASCA.
MADELEINE DE RÉMONDY (20 ans).	RAPHAËLE SISOS.
ESTELLE (40 ans)	DESCLAUZAS.
NOËLIE (22 ans)	DARLAUD.
LA SUPÉRIEURE	GUERTET.
MAGUELONNE	LÉCUYER.
UNE SŒUR TOURIÈRE	RENART.

ACTE PREMIER

A NICE.

Une après-midi de dimanche pendant le carnaval. Le salon de l'appartement qu'occupe la marquise d'Alcin au rez-de-chaussée de l'hôtel de Bellevue, sur la promenade des Anglais. Dans le fond, balcon de pierre et véranda fleurie à laquelle on arrive par deux marches dans toute la largeur du salon. De grands stores baissés pendant la première partie de l'acte cachent le splendide horizon. Porte à droite, au fond, donnant sur la chambre de la marquise. A gauche, premier plan, porte d'entrée.

Quand le rideau se lève, Coffineau, le garçon d'hôtel, est en train d'installer une lunch sur une table au premier plan. Impression de fraîcheur et de demi-jour, en contraste avec l'éclatante lumière qu'on devine au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE

MAGUELONNE, COFFINEAU.

MAGUELONNE, *coiffure provinciale, assise et regardant Coffineau avec stupéfaction.*

Bonne mère des anges! monsieur Coffineau, en voilà des événements... et c'est vrai, tout ça?

COFFINEAU, *geste majestueux et imbécile, tout en disposant son lunch.*

Vrai comme l'*Histoire du Consulat et de l'Empire.*

MAGUELONNE, *effarée.*

L'histoire du... Qu'est-ce que c'est donc encore que cette affaire-là?

COFFINEAU.

Quelque chose de magnifique à lire, mademoiselle Maguelonne, et qui figure dans la bibliothèque de l'hôtel. Vingt-quatre volumes de cette dimension!... Si le cœur vous en dit, pendant votre séjour à Nice...

MAGUELONNE.

Mille fois aimable, monsieur Coffineau.

COFFINEAU.

Mais de rien, de rien, mon enfant... vous êtes si gentille sous ce petit bonnet... Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour vous? (*Il se rapproche.*) C'est de Montpellier ce genre de coiffure?

MAGUELONNE, *l'écartant sans avoir l'air.*

Oui, c'est de Montpellier. Mais, préparez donc votre lunch.

COFFINEAU.

Oh! rien ne presse. La cavalcade ne sera guère ici que vers quatre heures... Est-ce que vous viendrez voir ça avec vos dames?

MAGUELONNE, *souriant.*

Non, la marquise ne m'a pas invitée, et comme nos fenêtres sont à l'autre bout de l'hôtel...

COFFINEAU.

Hé bien! moi je vous invite..., pas ici..., mais dans un coin du jardin où nous serons très bien pour tout voir, tout...

MAGUELONNE, *minaudant.*

Je ne suis pas si curieuse.

COFFINEAU.

Vraiment? Et gourmande?... Etes-vous gourmande? (*Lui offrant du raisin.*) Voyons, une grappe de muscat?

MAGUELONNE, *regard vers le fond.*

Oh! non, si on venait...

COFFINEAU.

Laissez donc; la marquise fait sa sieste.

MAGUELONNE.

Mâtin! le beau muscat...

COFFINEAU.

Mordez, qu'on voie vos jolies quenottes.

MAGUELONNE, *grappillant.*

Et autrement, ça s'appelait, cet en broit que vous disiez?

COFFINEAU, *attaquant la grappe de l'autre côté.*

Il est bon, hein?

MAGUELONNE.

Du vrai sucre.

COFFINEAU, *la bouche pleine.*

Quel endroit?

MAGUELONNE.

Ce château où la marquise a vécu si longtemps enfermée avec son mari.

COFFINEAU.

Et vous dites que vous n'êtes pas curieuse?

MAGUELONNE.

Oh! ce n'est pas pour moi... c'est pour ma maîtresse et sa cousine, que cette histoire amusera joliment.

COFFINEAU.

Ça s'appelait Viry..., le château de Viry-sur-Seine.

MAGUELONNE, *s'entrant le nom syllabe par syllabe.*

Viry-sur-Seine!

COFFINEAU.

Il y avait une longue charmille en terrasse au bord de l'eau. C'est là qu'ils marchaient des heures, des journées, toujours dans la même allée, et tous deux seuls, car la marquise ne

voulait le secours de personne pour garder et soigner son malade.

MAGUELONNE.

Est-ce qu'il était méchant? C'est qu'un homme dans cet état-là...

COFFINEAU.

Pas méchant si vous voulez ; seulement l'air sournois et ne disant pas deux paroles dans un jour..., et puis, est-ce qu'on savait, une fois dans leur chambre...

MAGUELONNE.

C'est vrai que dans les chambres on ne sait jamais... (*Elle rit.*)

COFFINEAU, *riant.*

Voyez-vous ces petits bonnets de Montpellier... Hé bien, où allez-vous donc?

MAGUELONNE, *qui s'est levée.*

Il faut que je remonte, ces dames vont rentrer.

COFFINEAU.

Point du tout..., vos dames sont à vêpres, n'est-ce pas? Alors vous avez le temps..., il y a un sermon du père... comment donc? ce fameux capucin qui vient prêcher tous les carnivals à Nice.

MAGUELONNE.

Ça ne fait rien, je me sauve. (*Elle gagne la porte.*)

COFFINEAU, *la retenant par la taille.*

Et la fin de mon histoire, vous ne voulez pas la savoir?

(*La porte s'ouvre violemment.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, HORNUS, *tout gris, barbe, cheveux et vêtement.*

HORNUS, *regardant le panneau supérieur de la porte ouverte en dedans.*

C'est bien le numéro deux, ici? Je ne me trompe pas?

COFFINEAU.

Parfaitement. Monsieur désire?

MAGUELONNE, *déjà dans le corridor et d'une voix pleine de malice.*

A revoir, monsieur Coffineau.

COFFINEAU.

Mais attendez donc. J'ai quelque chose à vous dire... (*Il s'élançe derrière elle.*)

HORNUS, *l'arrêtant par le bras et lui faisant faire demi-tour.*

Permettez, jeune homme... d'abord cette carte à la marquise d'Alein... Vous êtes à son service, je suppose?

COFFINEAU.

Non, monsieur... seulement garçon de l'étage, en train d'installer une collation dans l'appartement de madame la marquise. (*Il montre la table.*) Tout de même si monsieur veut me donner sa carte....

HORNUS, *tendant sa carte.*

Voilà.

COFFINEAU, *fait un pas en remontant, puis s'arrête après avoir regardé la carte.*

Oh! mais monsieur est une vieille connaissance pour moi...

M. Hornus, l'ancien précepteur du petit Didier... Jusqu'à la mort du marquis vous veniez au château une ou deux fois par an avec votre élève... Monsieur ne me remet pas ? (*Il se campe.*)

HORNUS.

Ma foi, non.

COFFINEAU.

Mon père était passeur à Viry-sur-Seine... Coffineau !

HORNUS.

Ah ! (*A part.*) C'est étonnant comme il y a des noms qui ne vous rappellent rien. (*Haut.*) Et vous êtes à l'hôtel Bellevue depuis longtemps ?

COFFINEAU.

Dame ! oui. Vous comprenez, ce métier de passeur ça n'a pas d'avenir... c'est égal ! faut que j'aie rudement changé. Voilà déjà monsieur qui ne me remettait pas ; et depuis deux jours que madame la marquise est descendue à l'hôtel, j'ai beau me planter devant elle, me mettre dans son œil de toutes les façons...

HORNUS.

Hé bien ! si elle ne te reconnaît pas, inutile d'insister, va, mon garçon. C'était un mauvais temps pour elle, ce temps de Viry ; et rien de ce qui le lui rappelle ne saurait lui faire bien plaisir.

SCÈNE III

LES MÊMES, LA MARQUISE, *au fond, entr'ouvrant la porte de sa chambre.*

LA MARQUISE.

Mais qui est là donc ?... J'entends jaboter depuis une heure... (*Apercevant Hornus et venant vers lui la main*

tendue.) HORNUS ! ah ! enfin... Il faut venir à Nice pour vous avoir. *(Elle lui serre la main avec effusion.)*

COFFINEAU, à demi-voix à la marquise.

Madame a vu?... tout est prêt.

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

COFFINEAU.

Le lunch, le petit lunch que madame la marquise... m'avait dit...

LA MARQUISE.

Oui, oui, allez... *(Il se campe.)* Allez !

COFFINEAU, à part, vexé de ne pas être reconnu.

C'est un peu fort d'être changé comme ça.

(Il sort.)

SCÈNE IV

HORNUS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

On vous retrouve enfin, méchant homme.

HORNUS, *souriant.*

Oui, vous avez raison, un méchant homme, un vieux égoïste. C'est un peu votre faute aussi, madame ; Didier et vous m'avez trop gâté... Je suis trop bien dans mon creux de rocher... mon bateau, mes livres, le sentiment que ma tâche est finie...

LA MARQUISE, *rayonnante*.

Et bien finie, mon cher Hornus. Je vous dois l'enfant le plus charmant, le plus noble, solide de cœur et d'esprit... Vingt-six ans, mon ami!... Vingt-six ans, et pas un trouble, rien... pas une incertitude dans le regard, dans la pensée... (*Baissant la voix.*) C'est-à-dire que je commence à n'avoir plus peur.

HORNUS.

Peur ! Et de quoi pouviez-vous avoir peur ?

LA MARQUISE.

Oh ! je sais, je sais, nous n'avons jamais eu les mêmes idées là-dessus. Mais ç'a été l'épouvante de ma vie, cette hérédité du mal paternel.

HORNUS.

Pourtant, madame...

LA MARQUISE.

J'y ai tout sacrifié à cette terreur-là, jusqu'à laisser mon enfant grandir loin de moi, à vous le donner pendant dix ans pour lui épargner tout contact, toute impression dangereuse; si bien qu'aujourd'hui encore, il ignore quelle était la maladie de son père et qu'il ne la connaîtra jamais...

HORNUS.

Précautions exagérées selon moi; mais peut-être avez-vous eu raison..., les mères ont toujours raison.

LA MARQUISE.

Maintenant, laissons le passé, laissons le noir, soyons tout à l'ivresse de nos fiançailles, car, ainsi que vous disait ma lettre, Didier va se marier. Nous sommes venus à Nice en partie de plaisir avec la jeune fille et ses parents. Les distractions sont rares à Montpellier.

HORNUS, *souriant*

En effet.

LA MARQUISE.

Le carnaval de la mer bleue a séduit nos jeunes gens ; moi j'y ai vu surtout le voisinage de mon cher Hornus, l'occasion de lui montrer notre petite fiancée et de le consulter sur un point de conscience... voici : je n'ai parlé de rien à la famille, ai-je mal fait ?

HORNUS.

Mais non... certainement... Que vouliez-vous dire, puisqu'il n'y a rien ?... Voyons, les dates sont là, madame.

LA MARQUISE.

Oui, sans doute...

HORNUS.

Et d'abord, c'était apprendre à votre enfant ce que vous voulez lui cacher.

LA MARQUISE.

Justement...

HORNUS.

Sans compter que la province est toujours en méfiance contre ce qui lui vient de Paris et qu'il n'en fallait pas plus pour faire manquer le mariage.

LA MARQUISE.

Ah ! mon Dieu ! mon pauvre petit !... qu'est-ce qu'il deviendrait ?

HORNUS.

C'est donc le grand amour, une de ces passions...

LA MARQUISE.

Ah! mon ami.

HORNUS.

Ainsi... ces choses-là existent encore... *Spirat adhuc amor!*

LA MARQUISE.

Quoi donc!

HORNUS, *souriant, un peu confus.*

Pardon, madame, un vieux fond de cuistrerie qui remonte... De Montpellier, n'est-ce pas, la jeune fille?

LA MARQUISE.

Oui. Vous savez qu'en sortant de l'armée, Didier m'était revenu avec des idées de grande culture. Le Midi le tentait, le Midi de son maître... Et moi, mon mari mort, Viry vendu, j'étais ravie de tout ce qui pouvait nous dépayser, nous éloigner de nos anciennes tristesses... J'achetai donc le domaine de Colombières, et c'est dans une propriété voisine de la nôtre qu'il a rencontré M^{lle} de Rémondy.

HORNUS.

Rémondy? j'ai connu des magistrats de ce nom, pendant que j'habitais Montpellier.

LA MARQUISE.

En effet, le cousin, le tuteur, — car Madeleine n'a plus de parents depuis longtemps — est conseiller à la Cour d'appel. Un homme du monde, encore jeune...

HORNUS.

Jeune... et il n'épouse pas sa pupille?... il manque à sa tradition de tuteur.

LA MARQUISE, *souriant*.

Il était marié... il vient même de perdre sa femme récemment, c'est ce qui a prolongé nos fiançailles... Nous avons encore la sœur, Mademoiselle Estelle, une bonne grosse fille de quarante ans qui n'a pas trouvé de Némorin, poupine, dévote, gourmande, en perpétuel ronron d'admiration devant le « Conseiller mon frère ».

HORNUS.

Et la jeune personne ?

LA MARQUISE.

Charmante, musicienne, pas province du tout, pas trop Parisienne non plus, de leur affreux Paris-New-York... élevée chez les Dames-Bleues.

HORNUS.

Le couvent de l'aristocratie, diable !

LA MARQUISE.

Une vraie jeune fille, et qui garde bien le mystère de la femme qu'elle sera demain.

HORNUS.

Enfin, elle l'aime ?

LA MARQUISE.

Plus discrètement que lui, à coup sûr ; une vraie jeune fille, je vous dis... Je peux cependant affirmer une chose : c'est que, très entourée, très recherchée pour sa bonne grâce et sa belle fortune, elle a préféré mon fils.

HORNUS.

C'est déjà une preuve de goût.

LA MARQUISE.

Du reste, vous allez la voir; ces dames vont venir en sortant de vêpres.

HORNUS.

Didier est à vêpres, lui aussi?

LA MARQUISE, *souriant*.

Non... il n'en est pas encore là... il est même en pleine distraction mondaine, une cavalcade organisée par des officiers de son ancien régiment... Tout à l'heure ils défilent sous nos fenêtres..., l'occasion, j'imagine, de se montrer à sa future dans un joli costume de carnaval.

SCÈNE V

LES MÊMES, ESTELLE, MADELEINE, LE CONSEILLER.

ESTELLE, *entr'ouvrant la porte sans entrer, modes départementales, pointe d'accent local parisianisé, elle dit: « Montpeyer, une chase, capucéin. »*

C'est nous... Le temps de quitter nos chapeaux, et nous redescendons.

LA MARQUISE.

Et ce sermon?

ESTELLE.

Superbe... Ce capucin, ce capucin, non! Par exemple on mourait de chaud.

LA MARQUISE.

Alors, avalez vite un sorbet en passant.

ESTELLE, *entrant et regardant la table servie.*

Dieu! que de bonnes choses; c'est trop tentant, vous permettez?...

(*Elle se verse un verre d'orangeade.*)

LA MARQUISE.

Entrez donc, Madeleine, c'est M. Hornus.

MADELEINE, *entrant.*

Ah! M. Hornus est arrivé? (*Lui tendant la main.*) Didier m'a bien souvent parlé de vous, monsieur.

HORNUS, *s'inclinant.*

Mademoiselle...

LE CONSEILLER, *qui s'est approché, froid et hautain.*

Monsieur est sans doute l'ancien précepteur...

LA MARQUISE.

Un ami, un fidèle ami. (*Les présentant.*) Monsieur Hornus, monsieur de Castillan.

(*Les deux hommes se saluent.*)

ESTELLE, *s'approchant, un sorbet à la main.*

Ah! monsieur, mon compliment. Votre élève vous fait le plus grand honneur... Comme disait le Conseiller mon frère...

LE CONSEILLER, *la coupant, d'un ton sec.*

Restez-vous là, ma chère? moi je remonte.

ESTELLE, *troublée.*

Mais moi aussi, moi aussi. Mon chapeau m'étouffe. (*A Madeleine.*) Et vous, mon enfant?

MADELEINE, *se débarrassant de sa coiffure.*

Mais le voici quitté, mon chapeau. Tenez, cousin, emportez ça... J'ai trop peur que la cavalcade arrive pendant mon absence. (*Elle donne son chapeau au Conseiller, puis se ravisant.*) Ah! mon Dieu! et moi qui oubliais... Attendez, cousin... (*A la marquise.*) Figurez-vous madame, j'ai commis une indiscretion... Vous savez, cette jolie jeune fille qui mange à table d'hôte en face de nous avec son père!

ESTELLE.

Hé! pardi! les Mères de Montpeyer...

LA MARQUISE.

Eh bien, cette jeune fille?...

MADELEINE.

...m'a priée de vous demander une place... (*montrant le balcon*) pour voir le défilé...

LA MARQUISE.

Accordé... et pour le père aussi?

MADELEINE.

Oh! non, le père est un sauvage qui ne voit personne.

LA MARQUISE.

Bien, mon enfant, prévenez votre amie.

MADELEINE, *au Conseiller.*

Vous entendez, cousin... Les Mères, au 24, le même étage que nous. M^{lle} Noëlie descendra avec cousine Estelle... (*railleuse*) puisque votre dignité ne vous permet pas...

LE CONSEILLER.

Oui, j'avoue que ce genre de mascarade ne m'amuse guère et je m'étonne même qu'un garçon sérieux comme Didier...

ESTELLE.

Je suis un peu de l'avis de mon frère.

MADELEINE.

Mais c'est pour les pauvres, il ne pouvait guère refuser...

LA MARQUISE.

Puis, c'est tout son ancien régiment.

HORNUS.

Et enfin quand on a vingt-six ans, il faut les faire sonner, monsieur de Castillan!

LE CONSEILLER, *s'inclinant*.

Chacun sa façon de voir.

MADELEINE.

Hé! l'homme rigide, prenez garde, vous allez écraser mes plumes.

LE CONSEILLER.

Ne craignez rien, petite cousine, tout ce qui vient de vous m'est trop précieux...

HORNUS, *entre ses dents*.

Hum! hum! bien galantin, le chat fourré...

SCÈNE VI

LA MARQUISE, MADELEINE, HORNUS.

MADELEINE, *à la marquise.*

Elle est charmante, Noëlie Mérés, vous verrez.

LA MARQUISE.

Un peu bavarde, il m'a paru... A table, la langue lui va comme un battant de moulin.

MADELEINE.

Elle parle pour deux, son père ne dit jamais rien. Et puis, elle est comme moi, elle va se marier... Et elle est si contente, si contente... ça la grise!

HORNUS, *avec un bon sourire.*

Et vous, mademoiselle, êtes-vous contente ?

MADELEINE.

Oh ! oui, mais je suis moins expansive.

LA MARQUISE.

Vous êtes née pourtant au pays du soleil comme notre ami Hornus...

MADELEINE.

Alors, c'est que je porte mon Midi en dedans.

LA MARQUISE, *souriant.*

On dit que c'est le plus terrible, ce Midi-là, mignonne.

MADELEINE.

Bien possible. (*Vivement, en remontant vers le fond.*) Si nous ouvrons le store, voulez-vous, madame? On entend déjà des cris, de la musique.

LA MARQUISE.

Oh! c'est encore loin, ma chère... Pensez, il faut qu'ils s'arrêtent à la préfecture... chez le général...

MADELEINE.

C'est vrai, nous avons le temps...

LA MARQUISE.

Allons, venez ici qu'on vous voie... Je ne vous ai jamais... Elle est pourtant un peu à moi cette grande fille... tout le monde me la prend.

(*Elle la fait asseoir tout près d'elle tendrement.*)

HORNUS.

Mademoiselle Madeleine, est-ce toujours la mère Sainte-Marie qui est supérieure aux Dames-Bleues?

MADELEINE, *se levant, très étonnée.*

Toujours, monsieur Hornus.

LA MARQUISE, *jouant le dépit.*

Là, quand je le disais... je ne peux pas l'avoir une minute.

MADELEINE, *souriant.*

Oh! pardon, mais c'est si extraordinaire que M. Hornus connaisse mon couvent...

HORNUS.

Dans tous les coins, depuis la cour des grandes, la cour

Sainte-Cécile, jusqu'au vieux cloître où il y avait, de mon temps, un parterre de roses.

MADELEINE.

Il y est encore, mais comment ?

HORNUS, *déclamant.*

Saluez un ancien inspecteur des écoles.

LA MARQUISE.

Et le dévouement d'un ami qui a sacrifié tout son avenir à l'éducation de Didier.

HORNUS.

J'ai été bien récompensé, madame.

LA MARQUISE.

Pas assez, mon cher Hornus, pas assez.

MADELEINE.

C'est drôle que je ne vous aie jamais vu.

HORNUS.

Parce que je suis très vieux, mon enfant, presque aussi vieux que le plus vieil arceau du vieux cloître...

MADELEINE.

J'y suis pourtant entrée toute petite aux Dames-Bleues et n'en suis sortie que l'an dernier. Oh ! mon cher couvent... Avec ses fêtes toutes fleuries, les guimpes blanches de nos mères, où s'abritaient toutes nos peines d'enfants, ç'a été ma vraie famille ; et encore aujourd'hui, si j'avais un grand chagrin, il me semble que je courrais là tout de suite.

LA MARQUISE, *lui prenant la main.*

Méchante! Mais vous aurez une famille, maintenant...

MADELEINE.

Oh! je le sais bien, madame.

LA MARQUISE.

Madame?... Il y a des jours où vous m'appellez maman...

MADELEINE.

Pardonnez-moi... c'est un mot dont je n'avais pas l'habitude avant vous, mais je m'y ferai...

(Elle l'embrasse.)

HORNUS, *bas, sourire ému.*

Gentille.

(On frappe.)

LA MARQUISE.

Entrez.

SCÈNE VII

LES MÊMES, NOËLIE.

MADELEINE, *allant au-devant de la jeune fille.*

Bonjour. *(L'amenant vers la marquise.)* Mademoiselle Noëlie Mérés.

NOËLIE.

Je m'excuse, madame...

LA MARQUISE.

Ne vous excusez pas, mon enfant, je suis ravie de ce double plaisir que je puis donner à ma chère fille et à vous...

MADELEINE, *regardant vers l'entrée.*

Et cousine Estelle?... Elle ne descend pas?

NOËLIE.

Mais non... Elle et son frère étaient en grande conférence avec la femme de chambre, votre petite Maguelonne... et puis un garçon de l'hôtel (*emphase comique*) que M. de Castillan a fait comparer.

HORNUS, *inquiet.*

Un garçon de l'hôtel?

MADELEINE, *souriant.*

Oh ! cousine Estelle a toujours des histoires avec le service.

NOËLIE.

J'ai vu que ça traînait, je suis descendue toute seule.

LA MARQUISE, *remontant vers sa chambre.*

Vous avez fort bien fait... Tenez, mon cher Hornus, venez par ici. En attendant M^{lle} de Castillan, nous allons laisser nos deux petites mariées (*elle se reprend*), ou fiancées enfin, se faire leurs confidences devant ces assiettes de bonbons...

HORNUS.

Elles seront plus à l'aise qu'avec nous.

LA MARQUISE, *à Madeleine.*

Surtout, si vous entendez les masques, faites-nous signe...
(*Elle sort avec Hornus par la porte du fond.*)

SCÈNE VIII

MADELEINE, NOËLIE.

NOËLIE, *elle va, vient, jamais en place, parlant très vite.*

J'aime beaucoup les façons de M^{me} d'Alein, elle a quelque chose de droit, de cordial, c'est bien la mère de M. Didier... Il s'appelle Didier, n'est-ce pas? Le mien s'appelle Robert, un joli nom aussi, pas vrai? Robert... Quel dommage qu'il n'ait pas pu m'accompagner!... vous auriez vu comme il est gentil... Mais ses parents, ce carnaval de Nice les a effrayés, ils sont si sévères! Tout à fait M. de Castillan de ces visages fermés, sans lumière, dont on ne voit jamais les yeux; la maison inhabitée, c'est froid, c'est humide... Brr...

MADELEINE, *lui offrant une assiette.*

Un ruit, voulez-vous?

NOËLIE.

Ça ne vous a pas fâchée, ce que je vous ai dit?

MADELEINE, *souriant.*

Mais non...

NOËLIE.

C'est si effrayant, ces familles où l'on entre sans connaître personne, comme en pays perdu! Il faut que le mari vous guide: « Prends garde..., mets tes pieds là, ne marche pas ici... ne parle pas de ça à ma tante, jamais ceci devant mon oncle... »

MADELEINE, *gaiement.*

Vous en ferez autant pour les vôtres...

NOËLIE.

Moi? Je n'ai personne. J'ai perdu ma mère de bonne heure; je ne l'ai presque pas connue. Mon pauvre père, vous l'avez vu, c'est un fantôme. J'ai tout mis dans Robert, il faut que Robert me tienne lieu de tout...

MADELEINE.

Je suis orpheline aussi, moi, de père et de mère...

NOËLIE.

Vraiment?... une ressemblance de plus entre nos deux destinées. (*Elle lui prend les mains.*) Il faudra être bien amies, dites? Vous verrez, je suis une bonne enfant... Je parle beaucoup, mais ce n'est pas ma faute..., une habitude que j'ai prise à la maison, de faire les demandes et les réponses... père ne dit jamais un mot. Si je n'avais pas eu mon piano, je serais morte d'ennui... Aimez-vous la musique? Moi j'en suis folle. Nous en ferons beaucoup quand nous serons dans nos ménages, voulez-vous?

MADELEINE.

Je crois bien!

NOËLIE.

Le malheur, c'est que nous n'ayons pas pu nous marier le même jour, à la même église... Seulement vous, je sais, vous attendez la fin de votre deuil. Dieu! que c'est long, ce temps des fiançailles... vous ne trouvez pas?

MADELEINE, *riant*.

Mais non, pas trop; on apprend à se connaître...

NOËLIE.

Se connaître!... Est-ce qu'on n'a pas toute la vie pour ça? C'est du temps perdu, allez. Moi d'abord, dès le premier

jour, dès la première minute, s'il avait voulu m'emporter au bout du monde...

MADELEINE.

C'est bien loin.

NOËLIE.

Oui, vous, vous êtes plus réservée; pourtant je ne m'y fierais pas. Au fond de ces beaux yeux tranquilles... A propos, je voulais vous demander, avez-vous déjà votre bague de fiancée?

MADELEINE.

On me l'a donnée hier soir, je la porte pour la première fois aujourd'hui. (*Elle se dégage.*)

NOËLIE.

Voyons... Oh! qu'elle est jolie, tout en brillants... La mienne, c'était moitié perles...

MADELEINE.

Montrez.

NOËLIE, *tristement.*

Ne m'en parlez pas, je l'ai perdue... en venant, dans le wagon. J'ai eu un chagrin! Je n'ai pas osé encore l'écrire à Robert... J'en étais si fière de ma petite bague...

MADELEINE.

Oui, c'est bien cela que j'éprouve en regardant la mienne... de la fierté... Notre premier bijou de femme, le premier anneau de notre chaîne... Il faut vite qu'on vous la remplace... Une bague perdue, c'est grave.

NOËLIE, *gaiement.*

Oh! je ne suis pas superstitieuse... J'en perdrais dix, j'en perdrais vingt... à présent que voulez-vous qu'il m'arrive? les derniers bans sont publiés; c'est juré, c'est signé... (*Tout bas, éperdument.*) Et je l'aime, je l'aime, je l'aime!

(*Tumulte en dehors, fanfare, tambours de basque, rumeur de foule.*)

MADELEINE, *se levant.*

Ah! pour le coup, les voilà. (*Elle remonte.*)

NOËLIE.

Quoi donc? La cavalcade? Bravo!

MADELEINE, *qui a relevé le store et se penche dehors.*

Oh! que c'est joli. (*Courant vers la porte de la chambre et appelant.*) Venez vite, maman. Monsieur Hornus. Maman maman.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA MARQUISE, HORNUS *entrant par la droite au fond.*

LA MARQUISE

Elle l'a bien dit, cette fois.

HORNUS.

Comme votre vraie fille.

MADELEINE.

Et cousine Estelle qui ne descend pas... Qu'est-ce qu'ils font là-haut? c'est extraordinaire...

NOËLIE, *sur le balcon.*

Madeline, venez donc voir ces grandes capes noires, dans la première voiture ; on dirait M. Didier.

MADELEINE, *se penchant.*

Oui, c'est assez sa tournure.

LA MARQUISE.

Oh ! c'est lui, c'est bien lui.

MADELEINE, *à Hornus.*

Sait-il que vous êtes arrivé, monsieur Hornus ?

LA MARQUISE.

Pas du tout...

MADELEINE, *à Hornus.*

Oh ! qu'il va être content ; mettez-vous là.

HORNUS.

Non, non, restez, je vous prie... ses yeux iront à vous d'abord... j'aurais beau me mettre devant, il ne me verrait pas...

(Voix au dehors, dans la foule.)

Halte ! halte donc !

NOËLIE.

Tiens ! le char qui s'arrête devant l'hôtel.

(Voix au dehors.)

Chut ! chut ! Silence.

Chœur de voix d'hommes, au dehors, en sourdine.

Que tambour et viole
Vibrent lentement,
L'aubade espagnole
Se chante en fumant.

LA MARQUISE, *souriant à Madeleine.*

Je crois que cette jolie musique est pour vous, ma chère enfant... Allons... Approchez.

MADELEINE.

Non; merci, merci, ça me gêne..., je suis mieux là... Vous, Noëlie... (*Elle se retire.*)

NOËLIE, *s'écartant.*

Ah! mais non, mais non. Robert m'en voudrait, ce n'est pas pour moi, cette aubade.

Solo de voix d'homme.

Au balcon de ma toute belle
J'apporte des bouquets fleuris
Choisis par mon amour fidèle,
Roses, violettes et lis.

Le chœur.

Que tambour et viole
Vibrent doucement,
L'aubade espagnole
Se chante en aimant.

HORNUS, *dans un coin, très ému.*

Oh! l'amour... la jeunesse..

Solo.

Montre-toi, reine de jeunesse,
Reçois mon hommage embaumé,
Et que sur ton front m'apparaisse
L'enchantement d'un ciel de mai.

Chœur.

Que tambour et viole
Rythment leur accent,
L'aubade espagnole
Se chante en dansant.

SCÈNE X

LES MÊMES, DIDIER, LA ESTUDIANTINA.

DIDIER, franchissant le balustre du balcon et sautant sur la scène, masqué, son petit chapeau à la main, la mandoline en bandoulière.

La musique est finie, maintenant les chanteurs font la quête, c'est la loi de l'Estudiantina. Par ici, camarades.

(Les masques franchissent le balcon derrière lui et s'alignent au fond de la véranda, la mandoline au poing, grands manteaux noirs des étudiants espagnols, gants blancs, dentelles aux manches et petits Toms noirs. Didier saute au cou de sa mère et l'embrasse.)

LA MARQUISE.

Doucement donc, grand enfant!

DIDIER, à Madeleine.

Et ma petite Mad, qu'est-ce qu'elle donne à la musique?

MADELEINE.

Rien pour le vilain masque. (Montrant Noëlie.) Adressez-vous à côté.

DIDIER, à Noëlie.

Ah! pardon! je n'avais pas vu... (Saluant.) Mademoiselle. (Il lui baise la main.)

NOËLIE.

Votre aubade est divine, le monsieur à la guitare.

DIDIER, *revenant vers Madeleine.*

Rien pour le vilain masque, très bien... (*Se démasquant.*)
Et pour Didier?

MADELEINE.

Pour Didier, une belle surprise... tournez-vous et regardez.
(*Elle le met en face d'Hornus.*)

DIDIER, *avec un cri.*

Mon maître ! mon bon maître. (*Il lui saute au cou.*)

HORNUS, *l'étreignant.*

Didier ! Mon petit, mon cher petit...

DIDIER, *à sa mère.*

Mais comment l'as-tu sorti de ses roches, notre vieux lézard gris ?

HORNUS.

Un miracle ! et c'est mademoiselle qui l'a fait. (*Il montre Madeleine.*) Je suis venu tout exprès pour la voir.

DIDIER, *trionphant.*

Hé bien ! crois-tu qu'il a du goût, ton élève?... Et bonne, autant qu'elle est jolie.

MADELEINE, *bas, un peu confuse.*

Didier... Didier...

DIDIER.

C'est vrai, ma petit Mad, je n'ai pas le bonheur discret.

NOËLIE, *d'un élan.*

C'est moi qui comprends ça !

DIDIER.

Je voudrais le dire, le crier à toute la terre que je vous aime et que je suis heureux, maintenant surtout que je vous ai là tous tout le cœur de mon cœur, ma mère, mon vieux maître Hornus et ma chère petite femme!... Oui, ma femme, il n'y a plus à s'en dédire, puisque vous avez ma bague. (*Il lui a pris la main.*) Regarde, Hornus; regardez, mademoiselle.

NOËLIE.

Oh! je la connais, elle est très jolie.

MADELEINE.

Et je l'aime bien, ma bague.

DIDIER, *avec transport.*

Et moi donc, si je l'aime! (*Il baise la bague et la main passionnément.*)

VOIX AU DEHORS.

En route! En route!

UN MASQUE, *au fond.*

Allons, Didier.

DIDIER.

Tiens! au fait, j'oubliais ma cavalcade. En route! (*Les masques ont disparu. Lui, avec des baisers à la ronde.*) A tout à l'heure, mes chéris. (*Il enjambe le balcon et disparaît. Tous se penchent pour le regarder. Les chants et les cris s'éloignent.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE CONSEILLER.

LE CONSEILLER, *appelant à mi-voix.*

Madeleine... Madeleine...

NOËLIE, *qui est la plus rapprochée de lui, à mi-voix,*
à Madeleine.

Madeleine, voilà M. de Castillan.

MADELEINE, *se retournant. Au Conseiller.*

Enfin... Mais arrivez donc !

LE CONSEILLER, *à mi-voix.*

Non ! vous, vous..., venez.

MADELEINE, *s'approchant.*

Qu'y a-t-il ?

LE CONSEILLER, *bas.*

Montez vite près d'Estelle... quelque chose de terrible...,
que je ne peux pas vous dire ici.

MADELEINE.

Mais...

LE CONSEILLER.

Allez ! Allez donc ! *(Il la pousse vers la porte.)* Je vous en
prie... et l'exige au besoin.

MADELEINE, *sortant.*

Ah ! mon Dieu !

SCÈNE XII

LES MÊMES, moins MADELEINE.

LA MARQUISE, *qui a quitté le balcon.*

Madeleine s'en va, où va-t-elle donc ?

LE CONSEILLER, *remontant d'un pas.*

Près de sa cousine, madame.

HORNUS, *s'approchant.*

Est-ce que M^{lle} Estelle est souffrante?

LE CONSEILLER.

Un peu souffrante, en effet.

LA MARQUISE.

Mais je monte près d'elle.

LE CONSEILLER.

Inutile, madame; la présence de Madeleine suffira.

NOËLIE, *restée la dernière au balcon, s'approche en fredonnant :*

L'aubade espagnole
Se chante en aimant.

(*Elle s'arrête devant le froid et le silence, puis timidement au
Conseiller.*)

Est-ce que Madeleine ne va pas redescendre?

LE CONSEILLER, *gravement.*

Oh! non, mademoiselle.

NOËLIE, *très gênée.*

Alors, madame..., je vous demande la permission... Je vous remercie bien...

LA MARQUISE.

Du tout, mon enfant.

(*Noëlie salue Hornus gentiment, puis le Conseiller avec crainte.*)

NOÉLIE, *bas*.

Oh! ce M. de Castillan, il vous glace. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII

LA MARQUISE, HORNUS, LE CONSEILLER.

LA MARQUISE, *après un silence, résolument au Conseiller.*

Enfin, ce n'est pas grave, ce qu'a mademoiselle votre sœur?

LE CONSEILLER.

Assez grave, madame, pour nous obliger à quitter Nice aujourd'hui même...

LA MARQUISE.

Vraiment? Alors nous allons partir ensemble comme nous sommes venus?

LE CONSEILLER.

Impossible.

LA MARQUISE.

Pourquoi?

LE CONSEILLER.

Des motifs on ne peut plus sérieux.

LA MARQUISE, *après un silence.*

Qu'est-ce qui se passe, voyons?

LE CONSEILLER.

Je suis ici pour vous le dire, madame.

LA MARQUISE, *surprenant son regard, à Hornus.*

Oh! vous pouvez parler. Monsieur est de la famille.

LE CONSEILLER.

Voici... Je viens d'apprendre une chose qui, si elle est vraie, mettrait à néant des projets chers à nos deux maisons...

LA MARQUISE, *à demi-voix, se soutenant à peine.*

Ah! nous y sommes...

HORNUS, *à part.*

Coffineau, parbleu!

LE CONSEILLER.

En ma qualité de parent, de tuteur, je dois me livrer à une enquête, et d'ici là couper court à tout rapport entre nous.

HORNUS, *qui s'est rapproché.*

Je crois savoir ce dont il s'agit, monsieur, et l'enquête, en ce cas, nous pouvons la faire tout de suite; la mère est là, le précepteur aussi, nous sommes tout prêts à vous répondre, et nos affirmations vaudront peut-être des racontages de domestiques... C'est de la maladie du marquis d'Alein que vous voulez parler, je pense?

LE CONSEILLER.

Justement, monsieur. Le fait est-il vrai?

HORNUS.

Malheureusement oui.

LE CONSEILLER.

Alors, sa démence, sa séquestration pendant des années...

HORNUS.

Tout cela est vrai.

LE CONSEILLER.

Pourquoi ne nous en a-t-on pas prévenus ?

HORNUS.

Parce que ce mal n'avait rien d'héréditaire, qu'il fut tout accidentel, et que lorsqu'il s'est manifesté l'enfant avait déjà deux ans.

LA MARQUISE.

Ceci est la vérité absolue, je le jure. (*A un regard d'Hornus qui semble l'interroger.*) Continuez, mon ami.

HORNUS.

C'est pendant une expédition au Sénégal, dans sa dernière campagne de mer, que le commandant d'Alein fut frappé d'une insolation suivie de méningite et plus tard de maladie mentale...

LA MARQUISE.

Dites aussi que, jusqu'alors, personne dans la famille...

HORNUS.

Ni allié, ni ascendant, n'avait été atteint de cet affreux mal. Didier était né, je vous le répète; madame la marquise me le confia pour l'élever et le tenir à l'abri même du spectacle de la maladie... le père mort, la mère a repris son fils...

LA MARQUISE.

Qui n'a jamais eu la moindre atteinte, la moindre menace. C'est pourquoi je ne vous ai rien dit...

LE CONSEILLER.

Je ne mets pas en doute votre bonne foi, madame.

HORNUS, *entre ses dents.*

Fort heureux.

LE CONSEILLER.

Mais ces questions d'hérédité sont si délicates... Il y a là toute une science nouvelle, indéniable, des lois dont il serait imprudent de ne pas tenir compte.

HORNUS, *violemment.*

Jolie, la science nouvelle, et rassurante surtout; une façon de compliquer, de sinistrer la vie, qui déjà n'était pas si commode, ni si gaie... On vient nous parler d'une enquête. Mais si elle se faisait dans toutes les familles, cette enquête, avec ce que nous traînons de tares physiques et morales, qui de nous pourrait y résister? Je vois bien ce qu'on nous reproche, mais ce que vous nous apportez, vous, est-ce que je le sais, le savez-vous vous-même? Croyez-moi, monsieur le Conseiller, il faut en jouer discrètement de ces lois d'hérédité, elles condamnent trop d'innocents et servent d'excuse à trop de vilénies.

LE CONSEILLER.

Nos manières de voir diffèrent, monsieur, et, pour le cas présent, j'ai des responsabilités auxquelles je ne saurais me soustraire. M^{lle} de Rémondy n'a pas d'autre parent, d'autre défenseur que moi; je verrai, je m'éclairerai...

HORNUS, *vivement.*

Je me demande où vous pourrez le faire mieux qu'ici?

LA MARQUISE, *à Hornus.*

Laissez, mon ami, je comprends les scrupules de M. de

Castillan, et ses recherches n'ont rien qui m'effraye. Mais je pense à Didier... que lui dire? quel prétexte lui donner?

LE CONSEILLER.

Le prétexte ? Mais toujours le même, que ma sœur est souffrante; et nous aurons là un motif tout trouvé pour prolonger la séparation autant qu'il sera nécessaire.

LA MARQUISE, *avec prière.*

Oh! que ce ne soit pas trop long!

HORNUS, *à mi-voix, ton de blague.*

Ça dure, les enquêtes...

LE CONSEILLER, *froidement.*

Je n'y ai aucun intérêt, monsieur...

LA MARQUISE, *au Conseiller.*

Et vous comptez partir?...

LE CONSEILLER.

Tout de suite, madame... Le temps de fermer les malles...

LA MARQUISE.

Pourquoi tant de hâte?

LE CONSEILLER.

Pour couper court à une situation pénible et fausse... Supposons un instant l'enquête défavorable... Songez au tort que s'est déjà fait la pauvre enfant...

HORNUS, *ironique.*

Du tort, croyez-vous ? M^{lle} Madeleine est un si beau parti...

LA MARQUISE, *vivement, comme pour empêcher l'effet de l'impertinence d'Hornus.*

Au moins me permettez-vous de la voir, de l'embrasser encore une fois ?...

LE CONSEILLER.

Je vous en prie, madame, n'insistez pas. Ma sœur doit avoir déjà bien assez de mal à la décider. Ce serait l'émouvoir inutilement.

LA MARQUISE.

Comme vous voudrez, monsieur. Je vous demande seulement — et c'est une mère qui vous prie — que si, par malheur, une rupture a lieu, le vrai motif n'en soit jamais donné à mon fils. Il ne sait pas..., je veux qu'il ignore toujours.

LE CONSEILLER.

Je m'y engage pour moi et pour les miens... Tous mes hommages, madame, et ayez bon espoir.

LA MARQUISE.

Merci.

(Le Conseiller s'incline respectueusement devant la marquise, adresse un salut très froid à Hornus et sort.)

HORNUS, *entre ses dents.*

Tartufe

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

LE DOMAINE DE COLOMBIÈRES

CHEZ LES D'ALEIN AUX PORTES DE MONTPELLIER

Salon de campagne en rotonde, au rez-de-chaussée ; porte au fond, très haute, ouvrant sur le parc par un large perron à plusieurs marches. Tentures claires, meubles Louis XVI. Porte à gauche. Croisées à droite et à gauche. Piano. Bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE

DIDIER, HORNUS.

DIDIER, *ouvrant une fenêtre dont il fait claquer les persiennes.*

Ici, ce sera chez nous, tout à fait chez nous..., chez les jeunes, comme dit maman. (*Il va à une autre fenêtre.*)

HORNUS.

Mais tu n'as pas besoin de tout ouvrir.

DIDIER, *ouvrant la fenêtre et les persiennes.*

Si, si, je veux te montrer, il faut que tu voies..., c'est pour cela que je t'ai amené de Nice... Quand tu penseras à nous, à tes enfants, c'est bien le moins que tu connaisses le cadre, l'installation de leur bonheur. (*Debout devant la fenêtre, écoutant.*) Tiens, la voiture qui rentre ; maman va nous apporter des nouvelles.

HORNUS.

Encore souffrante, la cousine Estelle ?

DIDIER.

Oui... je n'ai pas de chance avec cette famille-là; quand on va publier nos bans, toujours quelqu'un tombe malade. C'a été d'abord la femme du Conseiller, maintenant la cousine Estelle... L'ennui, c'est que Madeleine ne la quitte pas d'une minute; voilà trois jours que je ne l'ai pas vue, depuis leur départ de là-bas... Enfin je me console en préparant notre petit ménage. Regarde le beau piano que je lui ai fait venir de Paris, toutes les partitions nouvelles..., ma table, bien en face... C'est si bon, la musique en travaillant...

HORNUS.

Je vois le travail d'ici.

DIDIER.

Moqueur! En tout cas, nous ne manquerons pas de livres. (*Montrant les deux bibliothèques.*) Les miens de ce côté, par ici les siens, reliés, choisis, ceux qu'on ne lui a pas laissé lire et que je me réserve de lui faire connaître... Je te promets qu'il y en a. C'est bien simple, elle n'a rien lu... Vois-tu les bonnes heures que nous allons passer, quelle joie d'initier ce jeune esprit aux grandes et belles choses... ma femme et mon enfant tout ensemble. J'en suis à bénir ces pauvres gens qui m'ont tout laissé à lui apprendre. Je serai un peu pour elle ce que tu as été pour moi, un maître soigneux et doux.

HORNUS, railleur pour ne pas paraître ému.

Dis donc, tu ne vas pas lui apprendre le latin?

DIDIER.

Avec ça que tu ne me l'as pas fait aimer, toi, le latin. Te rappelles-tu ce coin de Provence où nous lisions les *Géorgiques* près d'un rucher, dans les lauriers-roses... Les abeilles d'or du poète bourdonnaient autour de nous, à croire qu'elles sortaient du livre... C'était si beau, c'était si vrai, j'ai crié: « Je comprends! » et je t'ai sauté au cou...

HORNUS.

Toi, tu n'auras pas besoin des *Géorgiques* pour que ton élève te saute au cou...

DIDIER.

Tu ris... tu ris toujours quand on parle d'aimer. C'est pourtant une grande chose, l'amour, mon vieil Hornus.

HORNUS.

Oui, peut-être... je ne sais pas.

DIDIER.

Vraiment? tu ne sais pas... et cependant, comme tu m'avais ouvert la poésie, la passion, c'est toi qui me l'as révélée... C'est pour t'avoir entendu dire le sonnet d'Arvers. Oh! il y a longtemps de cela ; tu sais, ce beau sonnet...

HORNUS.

Oui, oui...

DIDIER.

Tu y mettais un accent, une flamme... J'avais quinze ans ce soir-là... j'en ai eu vingt tout de suite... Ne rien savoir de l'amour et vous le faire si bien comprendre, c'est surprenant tout de même... Il est vrai que ces vers sont si émouvants.

(*Déclamant.*)

Ma vie a son secret, mon âme a son mystère...

HORNUS, *récitant après lui et s'animant.*

Un amour éternel, en un seul jour conçu.
Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire,
Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

(*Il s'interrompt en voyant entrer la marquise par le fond.*)

DIDIER, *sans voir sa mère.*

Continue donc.

HORNUS, *troublé.*

Non, non, une autre fois.

DIDIER, *se retournant et apercevant sa mère.*

Ah! voilà maman.

SCÈNE II

LES MÊMES, LA MARQUISE.

DIDIER, *à sa mère.*

Tu viens de là-bas ?

LA MARQUISE, *gênée.*

Oui. (*Regard triste à Hornus.*)

DIDIER.

Hé bien, notre chère Estelle ?

LA MARQUISE, *froidement.*

Elle va mieux.

DIDIER.

Enfin!... j'ai cru qu'elle allait mourir, celle-là aussi, pour nous retarder encore. (*Riant.*) C'est d'un égoïsme épouvantable, ce que je dis là.

HORNUS, *souriant.*

Mais si naturel !

DIDIER, *à la marquise.*

Tu vois, j'étais en train de lui montrer notre futur chez nous. (*Surprenant le geste navré de sa mère et la câlinant.*) Ne sois donc pas jalouse, tu en auras ta part de ce bonheur qui te fait envie..., tu entreras ici quand tu voudras, comme tu voudras... D'abord, je te connais, on aurait beau t'interdire l'entrée, il n'y a ni portes, ni fenêtres pour t'empêcher d'arriver jusqu'à ton garçon. (*A Hornus.*) Tu sais ce qu'elle m'a fait pendant ma campagne de Tunisie... Nous étions en expédition dans le sud... En pays perdu... un soleil... des fièvres... Un matin, je sortais de ma tente ; mon ordonnance me crie : « Mon lieutenant, une dame pour vous. » Je me retourne : « Tiens, maman. » Elle était venue tout droit, toute seule, et aussi tranquille...

LA MARQUISE.

Pourquoi pas ? puisque tu y étais.

DIDIER, *l'embrassant.*

Ah ! chérie.

SCENE III

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Le tapissier est là pour la pose du baldaquin.

DIDIER.

Dans la chambre de madame ? Bien, j'y vais.

(*Un pas vers la gauche.*)

LA MARQUISE *à mi-voix.*

La chambre de madame... Pauvre enfant !

LE DOMESTIQUE, à *Didier*.

Et puis le garde-chasse qui voudrait parler à monsieur le marquis.

DIDIER, *revenant*.

Sautecœur ? Faites-le venir. (*Le domestique sort.*)

SCÈNE IV

DIDIER, LA MARQUISE, HORNUS, puis LE GARDE-CHASSE.

HORNUS, à *Didier*.

Est-ce que c'est ton fameux Sautecœur ?

LA MARQUISE.

Ce braconnier dont il a fait un garde-chasse.

DIDIER.

Lui-même.

HORNUS.

Et comment s'en tire-t-il de ses nouvelles fonctions ?

DIDIER.

A merveille.

LA MARQUISE.

Oui, mais dans le pays, quelles clameurs.

DIDIER.

Bah ! ma réputation d'original était déjà faite.

LA MARQUISE.

Peut-être même un peu trop.

DIDIER.

N'aie pas peur, maman. Une fois marié, tu verras quel homme raisonnable.

SAUTECŒUR, *dehors sur le perron.*

Monsieur Didier, je suis là.

DIDIER.

Mais entre donc, mon vieux... Qu'est-ce qu'il y a ?

SAUTECŒUR, *se découvrant.*

Messieurs, madame, la *compagne* ! Avant d'emmener les chiens, je voulais savoir si monsieur le marquis était toujours décidé.

DIDIER.

Décidé ? mais je crois bien !

HORNUS.

Comment ! tu renvoies tes chiens ?

DIDIER.

Oui, Madeleine en a peur, une peur nerveuse... Je lui fais ce petit sacrifice, et je suis content de le lui faire.

LA MARQUISE.

Attends un peu.

DIDIER, *vivement.*

Attendre ? Pourquoi ?

LA MARQUISE, *gênée*.

Tant qu'elle n'est pas là...

DIDIER.

Elle y sera bientôt.

HORNUS.

Mais c'est une vraie privation... Toi sans tes chiens !

DIDIER.

Oh ! pas pour longtemps. D'abord je les aurai pendant la chasse, puis nous irons les voir chez le garde ; elle s'habituera.

SAUTECŒUR.

Peut-être bien qu'eux ne s'habitueront pas à se passer de vous, monsieur Didier. Il y a surtout Miraclette... Elle a du sentiment, allez, cette bête-là ! Je ne sais pas comment nous allons la tenir. Enfin, puisque c'est la consigne...

DIDIER.

Ah ! dame ! il faut s'y faire à la consigne, maintenant que tu représentes la loi... Est-ce qu'il te semble pénible, ton métier de garde ?

SAUTECŒUR.

Ce n'est pas qu'il me soit pénible... Seulement ça me change un peu.

HORNUS.

Je comprends ; ça doit le changer, puisque c'est tout le contraire.

DIDIER.

Voyons, tu dois être content... le couvert toujours mis, une bonne soupe; tu dors la conscience tranquille...

SAUTECŒUR, *regard de complaisance à son costume battant neuf.*

C'est vrai qu'on est mieux tenu... Tout de même ça me semble drôle quand il faut mettre la main sur un... sur un délinquant.

DIDIER.

Pas de faiblesse, dis donc!

HORNUS.

Pas trop de sévérité non plus.

LA MARQUISE.

Il ne faut pas qu'il lui arrive malheur!

SAUTECŒUR.

Ah! madame... Ça braconne, mais ça n'est pas méchant. S'ils étaient méchants... j'aimerais mieux, parce qu'alors on irait de sa colère, et chacun pour sa peau. Non! je vas vous dire, monsieur le marquis, ce qui me gêne, c'est que je connais trop les trucs de ce pauvre monde-là. Ça n'est pas juste... Non, je sens bien que ça n'est pas juste.

DIDIER.

Pourquoi?

SAUTECŒUR.

Parce que les gardes... les gendarmes... faut pas que ce soit trop malin... Ils ont déjà la loi pour eux... Si les chiens se mêlent d'avoir autant de nez que les lièvres... alors, il n'y a plus de bon Dieu, vous comprenez...

DIDIER.

Ça ne fait rien ; courage, mon brave, pense à ta femme, pense à tes enfants ; il faut faire souche nouvelle, souche de braves gens.

SAUTECŒUR.

J'essayerai, monsieur le marquis, mais, nom de nom ! j'aurais cru que c'était plus facile... Messieurs, madame, la *compagne*...

(Il sort.)

DIDIER.

Va, mon bonhomme ! *(A Hornus, en regardant Sauteœur descendre le perron.)* Il n'a pas mauvaise tournure.

HORNUS.

Ma foi, pour un voleur habillé en gendarme...

DIDIER, *gaiement*.

N'est-ce pas que c'est à s'y tromper?... Maintenant, voyons ce tapissier. Je reviens, mère.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE V

LA MARQUISE, HORNUS.

(Un grand temps.)

HORNUS.

Hé bien ?

LA MARQUISE,

Fini !

HORNUS.

Je l'avais compris rien qu'en vous voyant... Alors c'est non?

LA MARQUISE.

Absolu..., définitif...

HORNUS.

Et toujours le même prétexte?... L'héritage paternel?

LA MARQUISE.

Oui... Pour lui, le père était malade avant de partir ; et la fièvre prise au Sénégal...

HORNUS.

N'a été que l'occasion, la déterminante... Oui, je m'y attendais... Et vous avez répondu ?

LA MARQUISE.

Que pouvais-je répondre, mon ami ? Puisque cette pensée-là je l'ai eue, moi aussi... qu'elle m'a fait trembler si longtemps pour Didier, et qu'aujourd'hui encore, dans cet horrible doute, je ne voudrais pour rien au monde que mon fils soupçonnât la vérité.

HORNUS.

C'est égal, il l'a menée rondement, son enquête, M. le Conseiller..., trois jours !

LA MARQUISE.

Vous ne le croyez pas sincère ?

HORNUS.

Oh ! non.

LA MARQUISE.

Ce sont de braves gens, cependant.

HORNUS.

Elle, je ne dis pas, cette grosse chatte innocente et gourmande...; mais l'autre, le Conseiller, son frère.

LA MARQUISE.

Ainsi, vous pensez?

HORNUS.

Je pense que, du jour où sa femme est morte, M. de Castellan n'a plus songé qu'à rompre le mariage de Didier et à garder pour lui cette jolie fille et sa belle dot.

LA MARQUISE.

Hornus!

HORNUS.

C'était écrit sur sa figure en lettres comme ça!... Ce qui m'étonne, c'est Madeleine; elle ne dit rien, elle ne proteste pas?

LA MARQUISE.

Mais non...

HORNUS.

Ici, je ne comprends plus... Connait-elle le motif de la rupture?

LA MARQUISE.

Certainement! C'est avec cela qu'on l'a terrifiée; l'effroyable perspective d'une existence semblable à la mienne, la folie du mari en menace sur les enfants... Et puis, je vous le

répète, Madeleine est la vraie jeune fille, élevée selon la loi mondaine... Que voulez-vous qu'elle fasse? Elle peut pleurer, pas trop fort, et protester, bien platoniquement, puisqu'elle n'est pas majeure.

HORNUS.

Pourtant, elle l'aime..., un amour tranquille, je veux bien, parce que, jusqu'à présent, le chemin était uni comme un miroir. Mais je comptais sur l'obstacle, le divin obstacle qui fait le désir, qui fait la passion... Avec un garçon comme le nôtre, que diable! et, ce qu'il y a dans les yeux de cette petite-là, j'espérais un départ, une révolte..., le coup de la banquette pour les chevaux de sang... Hop!

LA MARQUISE.

Hé bien ! non, rien. Je n'ai pas même pu la voir.

HORNUS.

Alors, qu'allez-vous faire ? Apprendre à Didier...

LA MARQUISE.

Moi, oh ! jamais... Je ne pourrais pas... Mon pauvre enfant ! Qu'un coup pareil lui vienne de sa mère. Je les ai prévenus : « Faites votre commission vous-mêmes. »

HORNUS.

Ils vont la faire ?

LA MARQUISE.

La sœur, pas lui.

HORNUS, *entre ses dents.*

Ah ! tant mieux. (*Haut.*) Et quand cela ?

LA MARQUISE.

Tout de suite... J'ai amené M^{lle} de Castillan dans ma voiture.

HORNUS.

Et où est-elle?

LA MARQUISE.

Je l'ai laissée à la laiterie, en train de se bourrer de crème..., pas plus émue... Tenez, la voilà... Elle ne se doute vraiment pas de ce qu'elle vient faire.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ESTELLE, *entrant par le perron.*ESTELLE, *épanouie, s'essuyant les lèvres.*

Dites-moi pourquoi, bonne madame, les personnes un peu fortes adorent le laitage? J'adore le laitage. (*Apercevant Hornus.*) Ah! monsieur le professeur...

HORNUS, *s'inclinant.*

Mademoiselle.

*(Il remonte.)*ESTELLE, *regardant tout autour.*

Et Didier?

LA MARQUISE.

Il est là, il vient.

ESTELLE, *s'asseyant sur le canapé.*

Ah! Il fait bon ici! Très coquet, ce petit salon. J'y suis

déjà venue avec Madeleine... Elle le regrettera plus d'une fois en y songeant. Enfin, on se fait une raison.

LA MARQUISE, à Hornus.

Vous sortez, mon cher Hornus?

HORNUS.

Oh! Je ne suis pas loin!

LA MARQUISE, frémissante.

Je vous en prie, mon Dieu!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII

ESTELLE, LA MARQUISE, puis DIDIER.

ESTELLE.

Il est fort bien, ce monsieur; d'une discrétion, d'une réserve!... Voyons, j'ai tous mes petits objets..., l'écrin..., les lettres. (Elle les pose soigneusement sur un meuble à côté d'elle.) Inutile de vous dire, chère amie... pas un mot de ce que vous craignez...

LA MARQUISE, avec angoisse, les yeux sur la porte de gauche.

Oui... oui...

DIDIER, entrant par la porte de gauche, avec un cri de stupeur.

Ah! cousine Estelle..., vous voilà?... Vous êtes donc tout à fait sur pied?

ESTELLE.

Mais oui, vous voyez.

DIDIER, *à sa mère.*

Comment ne m'as-tu pas dit? (*A Estelle.*) Madeleine est avec vous?

ESTELLE, *nuance d'embarras.*

Non, non, elle n'est pas venue..., vous comprenez..., la pauvre petite...

DIDIER.

Ah! mon Dieu!... que lui est-il arrivé?

ESTELLE.

Rien, rien..., seulement, pour ce que nous avons à nous dire...

DIDIER.

A nous dire?

ESTELLE, *gaiement.*

Oui! J'ai une communication très sérieuse à vous faire, mon cher Didier.

DIDIER.

Quoi donc?

ESTELLE.

Mon Dieu! c'est assez embarrassant à expliquer, d'autant qu'on ne vous a pas prévenu, à ce que je vois... (*cherchant le regard de la marquise qui se détourne*) quoique au fond, cependant, rien de plus naturel.

DIDIER.

Que de préambules! qu'y a-t-il? Voyons, cousine...

ESTELLE.

Mon ami, les jeunes filles ont des caprices, vous le savez.

DIDIER.

Des caprices ?

ESTELLE.

Ça va, ça vient, comme un écureuil dans sa cage. On n'est jamais sûr de rien avec elles... Depuis quelque temps, je voyais la nôtre inquiète, agitée... Comme je lui ai dit : « Ne te rends pas malheureuse... Si tu crains de ne pas faire son bonheur... c'est un garçon de sens... il comprendra tout de suite. »

DIDIER, *nerveux.*

Mais c'est qu'au contraire, je ne comprends pas du tout, mais du tout.

ESTELLE.

Allons, mon ami, remettez-vous ; vous tremblez comme la feuille de l'arbre...

LA MARQUISE, *à Estelle, d'une voix profonde.*

Ah ! je vous en prie, finissons-en.

DIDIER, *s'exaltant.*

Finir ! quoi ?... voyons... quoi ?

LA MARQUISE.

Didier, mon enfant, la jeune fille que tu aimes, celle que tu as choisie, te dégage de ta parole.

DIDIER, *avec un cri.*

Allons donc ! Qui a dit cela ? Est-ce que c'est possible?...

Me dégage de ma parole!... Mais, moi, j'ai la sienne et je ne la lui rends pas.

ESTELLE.

Pourtant vous êtes un homme d'honneur, monsieur le marquis, et c'est la seule façon d'agir dans cette circonstance.

DIDIER, *éclatant*.

Bon sang de Dieu ! Qu'est-ce qui m'arrive là ?

ESTELLE.

Mais ce qui est arrivé à tant d'autres, qui ne se sont pas bouleversés comme vous faites.

DIDIER, *à mi-voix*.

Oh ! c'est affreux... Je rêve ! Je rêve ! (*A sa mère, brusquement.*) Tu savais ça, toi ?

LA MARQUISE.

Oui...

DIDIER.

Et tu ne m'as rien dit?... Ah ! c'est mal...

LA MARQUISE.

Je ne voulais pas croire... J'espérais toujours.

DIDIER.

Alors, ce départ de Nice, cette soi-disant maladie..., tout cela était convenu entre vous ?

LA MARQUISE.

Mon enfant !...

DIDIER.

Non, vraiment, je ne te comprends pas... Il fallait me prévenir. Je me serais expliqué, défendu. (*Se tournant vers Estelle.*) Car enfin, mademoiselle, que me reproche-t-on ? De quelle basse calomie suis-je victime ?

ESTELLE, *innocemment.*

Mais pas du tout. Il n'y a pas l'ombre de calomnie. Eh ! que voulez-vous qu'on reproche à un brave garçon, un parfait gentilhomme comme vous, mon cher Didier ?... Dans la noblesse de Montpellier, ce n'est qu'un cri : « Il est charmant ! » Croyez-moi, mon ami, vous prenez au tragique un de ces malentendus comme il en arrive tous les jours... Pensez un peu ; pour les futurs mariés, les fiançailles sont un apprentissage. On se surveille, on se guette, et, naturellement, si les goûts, les caractères ne s'accordent pas... Il vaut mieux avant qu'après, hé ?

DIDIER.

C'est horrible... horrible...

ESTELLE.

En définitive, qu'y a-t-il eu entre vous ?... Des paroles, quelques lettres... Vous lui rendrez les siennes. (*Prenant les objets à côté d'elle.*) Voilà les vôtres..., sa bague... (*Croyant qu'il ne comprend pas*) la petite bague que vous lui avez donnée...

DIDIER, *narré, presque avec une voix d'enfant.*

Oh ! elle me rend ma bague !

ESTELLE, *tenant toujours l'écrin et se tournant vers la marquise.*

Je ne sais pas comment cela se passe à Paris, mais chez nous ces sortes d'objets ne s'achètent qu'à condition. Tous

nos bijoutiers les reprennent, ils y sont habitués. (*A Didier, triomphante.*) Ainsi, vous voyez!

DIDIER, *à sa mère, à demi-voix.*

Ah! écoute, emmène-là; je crois que je vais la tuer!

ESTELLE, *éffarée.*

Qu'est-ce qu'il dit?

DIDIER, *éclatant.*

Je dis que c'est une infamie, un mensonge abominable, et que je ne crois pas un mot de tout ce que vous me racontez.

ESTELLE, *suffoquée.*

Par exemple! Est-ce que vous nous croiriez capables, moi, le Conseiller mon frère ..

DIDIER.

Parbleu! Vous, pauvre inconsciente...

LA MARQUISE.

Prends garde.

DIDIER.

On vous envoie parce qu'on n'a pas osé venir.

LA MARQUISE.

Mon enfant, je t'en prie.

DIDIER.

Ah! laisse-moi... (*Moutrant Estelle.*) Cette lâcheté de me mettre en face d'une femme! Il savait bien, lui, que je ne lui permettrai pas de finir; que, dès le premier mot, je lui aurais fendu la figure en quatre. (*Il suit siffler sa badine qu'il a prise*

sur le piano. A Estelle.) Allez-vous-en, tenez, allez-vous-en, je ne sais pas où j'en arriverais...

LA MARQUISE.

Didier.

ESTELLE, *gagnant la porte.*

Miséricorde !

DIDIER, *jetant sa canne et s'élançant vers Estelle.*

Non, non, Estelle, mon amie, ne partez pas, ne me quittez pas ainsi. (*Il la ramène.*) Voyons, vous êtes une bonne créature que j'aime, que je respecte, pardonnez-moi ! J'ai parlé dans la colère, on ne sait plus ce qu'on dit, ce qu'on fait... il ne faut pas m'en vouloir..., tout cela est si terrible, si imprévu... Songez donc, j'étais tout près de mon bonheur, je m'en croyais sûr ! et puis..., et puis...

(L'émotion l'étouffe, la marquise se détourne et pleure.)

ESTELLE, *gagnée par l'émotion, essuyant ses yeux.*

Mais, mon pauvre enfant, vous me retournez avec vos larmes. Vous allez me faire pleurer, moi aussi. Moi qui aime tant voir les gens heureux, tous bien ensemble. Vous comprenez, je ne serais pas venue, si je m'étais doutée... Non, la main sur la conscience, je ne croyais pas vous faire tant de peine.

DIDIER, *hondissant.*

De la peine ! On m'emporte mon espoir, ma joie, mon cœur, mon sang, ma vie..., tout ce que j'ai, ce qui est à moi, à moi, rien qu'à moi, on me le vole, on me l'arrache, et on appelle ça me faire de la peine.

(Il rit nerveusement.)

ESTELLE.

Quelle exaltation, mon Dieu !

DIDIER, *la prenant violemment par le bras.*

Mais, malheureuse femme, regardez donc autour de vous. Cette maison, c'est la sienne, c'est la nôtre..., ces meubles sont pour elle, nous les avons choisis ensemble..., tout est prêt, tout l'attend... son piano..., ses livres.... et maintenant vous m'apprenez qu'elle ne veut plus, qu'elle ne viendra pas... Mais ce n'est pas possible. Oh ! dites-moi que ça n'est pas, que ça ne peut pas être... ma mère !... Madeleine !

(Il se jette sur le divan où il étouffe ses cris, ses sanglots dans les coussins.)

ESTELLE, *bas, épouvantée.*

Mais c'est un accès, un véritable accès ! *(La silhouette d'Hornus se dresse au fond sur le perron.)*

LA MARQUISE, *poussant doucement Estelle vers la porte.*

Allez, allez..., laissez-le...

ESTELLE.

Ah ! mon Dieu... et quand je pense que notre pauvre Madeleine... *(Elle s'en va les bras au ciel, en causant avec Hornus.)*

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, DIDIER

(Didier sanglote sur le divan. Sa mère s'est approchée et le regarde, très tendre. Un temps. Puis il se redresse, reste assis, passant sa main sur ses yeux comme s'il sortait d'un lourd sommeil.)

DIDIER, *regardant autour de lui.*

Elle est partie ?

LA MARQUISE.

Oui... Je n'ai pas osé la retenir, tu étais tellement hors de toi...

DIDIER.

Bien, bien ; cela est mieux ainsi... Nous n'aurions pas pu parler devant elle... (*Il se lève, marche de long en large, enfin s'arrête devant sa mère.*) Voyons, le motif ? le vrai motif de ce refus, tu le connais, n'est-ce pas ? tu vas me l'apprendre ?

LA MARQUISE.

Mais, mon pauvre enfant, je ne crois pas qu'il y ait autre chose que ce qu'on t'a dit..., un caprice de jeune fille. C'est si obscur, si fermé, ces petits êtres.

DIDIER, *d'un geste plutôt que des lèvres.*

Non.

LA MARQUISE.

Ou encore le scrupule d'un cœur honnête qui ne s'est pas senti à l'unisson avec le tien ; peut-être qu'elle a craint de ne pas t'aimer assez.

DIDIER.

Alors pourquoi voulait-elle de moi ? Pourquoi m'a-t-elle dit qu'elle m'aimait ; pourquoi me l'a-t-elle écrit ? J'ai là ses lettres, son portrait. (*Il ouvre son portefeuille et en tire les objets, nerveusement, à mesure.*) Tiens, regarde ; et au bas du portrait, ce qu'elle a signé de sa main. Lis... lis tout haut, que je l'entende...

LA MARQUISE, *lisant.*

« A Didier, pour la vie. »

DIDIER.

Elle m'aurait donc menti? (*Il lui arrache le portrait.*) Avec ces yeux-là, si francs, si droits, cette bouche jeune et bonne? Des yeux de mensonge, ça? Allons donc! (*Baisers frénétiques au portrait.*) Tu connais Madeleine comme moi, ma mère; tu la sais incapable d'un caprice aussi lâche, aussi cruel. Donc, pas de caprice avec elle, mais plutôt quelque triste mystère de famille qu'on m'a toujours caché, et que je saurai bien éclaircir.

LA MARQUISE, *feignant la surprise.*

Un mystère?

DIDIER.

Sais-tu, là, tout à l'heure, au milieu de mon désespoir..., cette pensée m'est venue qui a séché mes pleurs et m'a mis debout tout de suite...

LA MARQUISE, *tremblante.*

Quoi donc?

DIDIER.

C'est qu'il y avait peut-être, sur le nom que je porte, une tare, un déshonneur.

LA MARQUISE.

Oh! mon enfant, que vas-tu supposer là?

DIDIER.

Mais je suppose tout et tu ne dois pas m'en vouloir. Comprends donc qu'en dehors de la blessure faite à mon cœur, il y a pour toi, comme pour moi, dans cette rupture, une atteinte à l'honneur du nom; il faut bien que je cherche. Au risque de nous affliger, de nous meurtrir! (*La rapprochant de lui et de très près, tout bas.*) Dis-moi, dis...

LA MARQUISE.

Que veux-tu que je te dise ?

DIDIER.

Ce que tu sais. Va ! si cruelle que soit la confiance, après ce que je viens de subir, je peux tout entendre.

LA MARQUISE.

Je t'assure.

DIDIER.

Pour l'amour de ton fils, réponds-moi, je te supplie de me répondre.

LA MARQUISE, *à voix basse.*

Parle... je répondrai.

DIDIER.

Mon père, ce pauvre être que je n'ai jamais fait qu'entrevoir de loin en loin, couché, anéanti...

LA MARQUISE.

Hé bien !

DIDIER.

Avant que la maladie le terrassât, est-ce qu'il n'aurait pas eu dans sa vie une faiblesse... une...

LA MARQUISE, *ne le laissant pas finir.*

Tais-toi, Didier ! Ton père a été le plus loyal soldat, le plus noble et le plus fier des hommes..., rien dans son existence contre le devoir, contre l'honneur. Ça, je te le jure ; je te le jure.

DIDIER.

Ah ! quel bien tu me fais. (*Il s'écarte d'un pas en s'essuyant le front.*)

LA MARQUISE, *à part.*

Il ne m'a rien demandé, à moi... Pas même effleurée d'un soupçon... Ah ! le noble enfant.

DIDIER, *revenant vers sa mère.*

Ainsi, c'est un outrage sans raison qu'on nous fait.

LA MARQUISE, *timidement.*

Un outrage ?

DIDIER.

Et le plus sanglant... Tu ne trouves pas ?

LA MARQUISE.

Non.

DIDIER, *bondissant.*

Comment ?

LA MARQUISE.

C'est-à-dire... je ne crois pas qu'on ait eu l'intention de t'outrager.

DIDIER.

Qu'est-ce qu'il te faut, alors?... Ah ! tiens, les mères, vous êtes toutes les mêmes... Ainsi, toi, mes cris ont pu t'émouvoir tout à l'heure, tu as pleuré de me voir pleurer. Mais, au fond, je suis sûre que tu es contente... Oui, oui, tu es contente... Je ne m'en vais pas, tu me gardes !

LA MARQUISE.

Méchant !

DIDIER.

Eh bien ! garde-moi, mais tu ne m'empêcheras pas d'accomplir mon devoir. (*Il prend son chapeau et sa canne.*)

LA MARQUISE.

Didier, où vas-tu ? que vas-tu faire ?

DIDIER.

N'aie pas peur, rien que de très simple et de très sensé ; il y a un tuteur, un responsable. C'est avec lui que je vais m'expliquer.

SCÈNE IX

LES MÊMES, HORNUS, *qui est entré sur les derniers mots.*HORNUS, *à Didier.*

Il t'enverra coucher, le responsable ; et, à sa place, je n'hésiterais pas.

DIDIER, *courant à lui.*

Ah ! Hornus, c'est toi... Tu sais ce qui m'arrive, tu sais ce qu'ils me font.

HORNUS.

Oui ; et je sais aussi que tu vas faire une sottise.

DIDIER,

Vraiment ?

HORNUS.

Tu prétends demander raison à ce monsieur... Remarque qu'il ne m'est pas sympathique, le justiciard... Mais, en définitive, tu ne peux pas lui couper les oreilles parce que sa pupille ne t'aime pas.

DIDIER.

Ce n'est pas vrai, elle m'aime... Je te dis qu'elle m'aime. (*A sa mère.*) Tu le sais, tu l'as vu. Elle me l'a écrit, juré... Car, ne vous y trompez pas, c'est une passionnée, sous cet air de réserve, celle qui paraphe son portrait d'une déclaration aussi brûlante.

HORNUS, *l'interrompant.*

Alors, c'est qu'elle t'aimait et qu'elle ne t'aime plus.

DIDIER.

Mais, pourquoi ?

HORNUS.

Pauvre petit ! tu en es là?... Tu demandes pourquoi au cœur de la femme...

DIDIER, *avec un cri de larmes.*

Mais moi, je n'ai rien fait.

HORNUS.

C'est le secret de cette enfant... Il n'y a qu'elle qui pourrait te répondre, et encore.

DIDIER.

Hé bien ! nous allons voir ce qu'elle me répondra... (*Effroi de la marquise, Hornus la rassure d'un geste, Didier embrassant sa mère sur le front.*) Au revoir, mère.

HORNUS, *le retenant par le bras.*

Dis donc, petit, prends garde... Quand on a reçu un congé aussi brutal que le tien, s'en aller geindre, réclamer, demander pourquoi l'on ne vous aime plus, ce n'est pas une démarche bien digne... (*mouvement de Didier*) ni le vrai moyen de se faire aimer.

DIDIER.

Je te répète, Hornus, ce que j'ai dit à ma mère. Madeleine n'est pour rien dans tout ceci. Je la sens victime comme moi, prise au même piège... et, tu viens d'en convenir, c'est par elle seule que je puis découvrir la vérité.

LA MARQUISE.

Tu ne la verras pas, mon pauvre enfant, on ne te la laissera pas voir.

DIDIER.

Par exemple ! mais je défoncerai les portes, je mettrai le feu à la maison. Il faudra bien qu'elle sorte, que je la voie.

HORNUS.

En effet, le feu à la maison... ce serait un moyen... Seulement, elle n'est pas chez elle.

DIDIER.

Qui te l'a dit ?

HORNUS.

M^{lle} Estelle, tout à l'heure, en la raccompagnant.

DIDIER.

Ils l'ont fait partir ?

HORNUS.

Non ! Mais pour éviter tes poursuites, elle s'est réfugiée chez les Dames-Bleues, dans son ancien couvent.

DIDIER.

Est-ce vrai ?

LA MARQUISE.

Tu vois donc bien que c'est elle qui ne veut plus de ce mariage.

HORNUS.

A son âge, au temps où nous vivons, une jeune fille ne se laisse pas enfermer de force.

DIDIER, *accablé.*

Oh ! que c'est cruel... S'enfermer contre moi, contre mon amour... Qu'elle ait fait cela, elle!... elle!... (*Il se laisse tomber sur le divan.*)

LA MARQUISE.

Ne te désole pas, mon chéri... Ce n'était pas la femme qu'il te fallait, tu le vois bien. Nous t'en trouverons une autre plus digne de toi.

DIDIER, *d'une voix profonde.*

C'est celle-là que j'aime, ma mère. C'est celle-là que je voulais... D'ailleurs (*sourire navré*), si tu m'en trouvais une autre, comme tu dis, es-tu bien sûre que je ne serais pas reçu par le même affront ?

LA MARQUISE.

Pourquoi ? Quelle idée ?

DIDIER.

Ah ! mes amis, mes amis, que je suis malheureux !

HORNUS.

Enfin, tu ne vas pas te casser la tête parce qu'une petite fille n'aura pas voulu de toi. Voyons, tu n'es pas seul ; tu as ton vieil ami Hornus, tu as ta mère... et, veux-tu que je te dise ? Nous ne sommes vraiment aimés que par nos mères. Ça a l'air d'une romance, ce que je te dis là, et pourtant c'est l'expérience de toute une existence d'homme que je te livre. Il n'y a que la mère qui nous aime. Ah ! pourquoi meurent-elles avant nous.

DIDIER.

Ne parle pas de l'amour, Hornus ; tu ne le connais pas, et tu t'en vantes.

HORNUS, *géné.*

C'est vrai. Je ne le connais pas. Mais, que diable, il n'y a pas que l'amour au monde. Il y a la fierté, la dignité. Allons, Didier, il faut en finir avec cette histoire. On t'a rendu ta bague, tes lettres ; renvoie-lui les siennes, rends-lui son portrait et qu'il n'en soit plus question :

DIDIER, *bondissant.*

Son portrait?... Jamais de la vie.

(*Il le ramasse sur le meuble avec les lettres.*)

HORNUS.

Que comptes-tu en faire

DIDIER.

Je ne sais pas. On verra bien.

LA MARQUISE.

Mon fils.

HORNUS.

Nous n'avons rien à craindre, madame, Didier est un honnête homme.

DIDIER.

Laisse-moi donc tranquille ; à toujours me parler de dignité, d'honnêteté. Je ne suis pas un philosophe, comme Hornus, ni un ange comme toi, ma mère. Je suis un pauvre passionné qu'on trompe, qu'on vole, et qui ne cherche qu'à se venger. (*Regardant le portrait.*) « A Didier pour la vie. » C'est écrit de sa main. Hé bien ! si elle veut le ravoir, son portrait, j'y mets une condition : c'est que je ne le rendrai qu'à elle, et lorsque je l'aurai entendue, de sa bouche, me dire bien en face : « Je ne vous aime plus, je reprends ma parole, je ne vous aime plus ! »

LA MARQUISE.

Mais ce n'est pas possible, mon ami.

HORNUS, *vivement.*

Pardon, madame, ce qu'il demande là me semble juste, et je crois pouvoir l'obtenir. (*A Didier.*) C'est une entrevue avec Madeleine que tu veux, n'est-ce pas ?

DIDIER.

Oui, mais rien que nous deux, nous deux seuls.

HORNUS.

Bien ! Et si, après votre explication, elle te déclare qu'elle ne t'aime plus...

DIDIER.

Si ce qu'elle a signé elle-même, elle le rétracte elle-même, alors je lui rends tout ce que j'ai d'elle, son portrait, ses serments, et je la laisse libre de sa volonté.

HORNUS.

Sur l'honneur, Didier?

DIDIER.

Sur l'honneur, Hornus!

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

LE COUVENT DES DAMES-BLEUES

Une cour avec galerie de cloître ancien. Un parterre de roses. Des bancs. C'est l'après-midi d'un beau jour de mai. Dans le fond, à demi cachée par les roses, une novice s'active à faire un bouquet. Silence recueilli où ne s'entend que le cliquetis des grands ciseaux.

SCÈNE PREMIÈRE

DIDIER, HORNUS, LA SŒUR TOURIÈRE, *venant tous les trois par la droite. Au fond, NOËLIE, en tenue de novice, cueillant des roses.*

LA SŒUR TOURIÈRE, *à Didier et Hornus.*

Si ces messieurs veulent attendre ici un moment, je vais prévenir notre mère.

(Elle remonte par la gauche sous la galerie.)

SCÈNE II

HORNUS, DIDIER, NOËLIE *dans le fond.*

HORNUS.

Eh bien, nous y voilà... tu es content?

DIDIER, *bas.*

Hornus, j'ai peur.

HORNUS.

Laisse donc, c'est ici comme à la bataille. Tu connais ça.,,

toujours un petit frisson pour commencer, et après le premier coup de feu...

DIDIER.

Tu crois qu'on me permettra de la voir?

HORNUS.

C'est convenu avec la Supérieure.

DIDIER.

Elle a peut-être changé d'avis?

HORNUS.

Non. Je te répète que c'est une femme très droite et très sûre, sa parole vaut la parole d'un brave homme.

DIDIER.

Et Madeleine, est-elle prévenue?

HORNUS.

Pas encore.

DIDIER.

Ah! mon Dieu, si elle allait ne pas vouloir?

HORNUS.

Ne t'inquiète donc pas. La Supérieure s'est chargée de tout; seulement tu sais ce que tu m'as promis. Je me suis engagé pour toi.

DIDIER.

Ne crains rien.

HORNUS.

Pas de scène comme avec la cousine..., sois calme.

DIDIER, *sûr de lui.*

Oh! ça...

HORNUS.

C'est que je te connais, mon diable... une fois sorti de la boîte...

DIDIER.

Non! non! Je réponds de moi.

HORNUS, *regardant le cloître.*

Est-ce joli toutes ces roses dans ces vieilles pierres..., et quel recueillement, quelle douceur!

DIDIER.

Oui, c'est ici qu'elle a grandi, qu'on l'a élevée à tromper, à mentir. (*Le poing levé, en menace.*) Ah! maison maudite... Je voudrais qu'il ne restât pas de toi une pierre debout.

HORNUS.

Eh bien! merci, si c'est comme cela que tu commences.

LA TOURIÈRE, *apparaissant sous la galerie à gauche.*

Madame la Supérieure prie ces messieurs d'entrer chez elle un instant.

(*Hornus et Didier suivent la sœur par la galerie de gauche.*)

SCÈNE III

NOËLIE, puis MADELEINE.

NOËLIE.

LA!... je crois que j'en aurai assez pour fleurir le maître-autel.

(*Elle s'assied à côté de ses fleurs sur un banc.*)

MADELEINE, *debout derrière elle, un livre sous le bras et sans la reconnaître.*

Voulez-vous que je vous aide à faire vos bouquets, ma sœur?

NOËLIE.

Bien volontiers, mademoiselle.

MADELEINE, *tréssillant.*

Ah! mon Dieu, cette voix... (*Noëlie se retourne.*) Est-ce possible?

NOËLIE, *très calme, sourire triste.*

Bonjour, Madeleine... Je savais que vous étiez ici pour quelque temps; la Supérieure me l'avait dit, seulement j'étais en retraite, voilà pourquoi nous ne nous sommes pas rencontrées.

MADELEINE.

Mais moi, je ne me doutais pas... Quelle surprise!... Personne ne m'avait dit...

NOËLIE.

Personne ne pouvait vous parler de Noëlie, ici on ne sait pas ce que c'est... Cette pauvre Noëlie, vous vous la rappelez?... Bien enfant, bien frivole, mais pas méchante... oh! ça, non... pas méchante... Eh bien, c'est fini, il n'y a plus de Noëlie... Pour tout le monde je suis la « postulante », en attendant de m'appeler sœur Marie-Thérèse.

MADELEINE.

Ma pauvre amie!... mais que s'est-il donc passé? moi qui vous croyais si heureuse.

NOËLIE.

Je suis très heureuse, Madeleine. Par exemple, depuis vous, j'en ai eu de mauvais jours, je l'ai bue jusqu'à la lie toute la misère humaine : lâchetés, trahisons, mensonges... Si vous saviez... si je pouvais vous dire... mais mon malheur est trop laid, je ne peux pas en parler, même à une amie comme vous... Ah ! l'horreur. Enfin laissons cela. Maintenant Dieu m'a prise... je suis bien... Faisons mes bouquets, voulez-vous ?

MADELEINE, *assise à côté d'elle et travaillant.*

Moi aussi, j'ai eu de la peine.

NOËLIE.

Vous ne vous êtes pas mariée non plus ?

MADELEINE.

Non, au dernier moment, cela n'a pas pu se faire.

NOËLIE.

Est-ce singulier, cette analogie de nos deux existences. (*Baissant la voix.*) Comme les hommes sont menteurs, dites, comme ils sont lâches !... Il vous a laissée?... Il n'a plus voulu, le vôtre aussi ?

MADELEINE.

Oh ! non... moi, ce n'est pas cela... mon tuteur s'est opposé... c'est moi-même qui n'ai pas voulu.

NOËLIE.

Vraiment?... Pauvre M. Didier, qu'il a dû souffrir ! Mais comment avez-vous pu, vous qui êtes si bonne ?...

MADELEINE.

Ce n'est pas ma faute, allez... un obstacle, un obstacle insurmontable... le père de Didier était fou... on nous l'avait

toujours caché... et fou dans des conditions telles que le fils infailliblement...

NOËLIE.

Ah ! le malheureux.

MADELEINE.

Cela m'a causé un profond chagrin.

NOËLIE.

Et alors, comme vous l'aviez souvent dit, vous êtes venue vous réfugier dans votre ancien couvent.

MADELEINE.

M'abriter, me recueillir quelques jours. Tous mes souvenirs sont ici, je revis toute mon enfance... J'aime surtout ce petit cloître. L'après-midi, pendant la classe de chant, je viens m'asseoir sur ce banc avec un livre... Elle n'est pas commencée encore ?

NOËLIE.

La classe de chant?... Non, pas encore, je ne serais pas là... c'est moi qui la fais... On m'a mise à ça et à la chapelle.

MADELEINE.

Oh ! je vous dois de bonnes heures... La fraîcheur de ces voix de fillettes me berce, m'apaise. C'est un repos béni... Il me semble que je n'ai plus de peine. (*Un silence. Les deux jeunes filles continuent à faire leurs bouquets.*)

NOËLIE, *voix profonde.*

Oh ! la paix du cloître, il n'y a pas d'autre asile... d'autre refuge contre la vie, la triste, la cruelle vie. Certes, j'ai été bien frappée, bien meurtrie... Hé bien ! tout à l'heure, en coupant

mes roses, je songeais comme tout cela est loin et vague... De ma douleur, je n'ai plus qu'un engourdissement.

MADÉLEINE.

Vous ne regrettez rien du monde ?

NOËLIE, *vivement*.

Rien.

MADÉLEINE.

Vous êtes complètement heureuse ?

NOËLIE.

Complètement, non. Je ne suis encore que postulante. Mon bonheur ne sera complet que lorsque j'aurai prononcé mes vœux.

MADÉLEINE.

Ce sera, quand ?

NOËLIE.

Oh ! quand notre mère voudra. Elle dit que je suis trop jeune, qu'il faut attendre..., encore attendre ! (*Avec passion.*) Oh ! le jour de ma prise de voile, ce jour-là, oui, je serai tout à fait heureuse.

MADÉLEINE.

Je voudrais avoir le courage de faire comme vous.

SCÈNE IV

LES MÊMES, ESTELLE, LE CONSEILLER.

ESTELLE, *se retournant comme pour parler à quelqu'un.*

Je la vois, merci. (*S'approchant du banc où travaillent les deux jeunes filles.*) Madeleine... Hé adieu, ma toute belle.

MADELEINE, *se levant, très surprise.*

Tiens, vous voilà? (*Elles s'embrassent.*)

LE CONSEILLER.

Bonjour, petite cousine.

MADELEINE, *un peu effrayée.*

Vous aussi? Qu'y a-t-il donc? qu'est-ce qui se passe?

LE CONSEILLER.

J'allais vous le demander.

ESTELLE.

Nous avons reçu une convocation de la Supérieure.

MADELEINE.

Je ne sais pas, elle ne m'a rien dit... Je vais toujours la prévenir.

LE CONSEILLER.

On y est allé, cousine.

MADELEINE.

Alors, asseyez-vous un moment.

ESTELLE, *épanouie.*

Ah! qu'il fait bon ici..., c'est frais..., ça embaume.

MADELEINE, *à demi-voix, à cause de la novice qui ramasse ses bouquets.*

Et de là-bas, rien de nouveau? Personne n'est venu?

ESTELLE.

Non, personne.

MADELEINE.

Pas de lettre non plus ?

ESTELLE.

Non.

MADELEINE.

Ah ! tant mieux.

ESTELLE.

Hier, en allant à l'audience chercher le Conseiller mon frère, j'ai croisé le landau de la marquise..., nous avons échangé un salut un peu froid... mais très correct.

LE CONSEILLER.

Je crois maintenant que c'est une affaire jugée.

ESTELLE.

Il ne faut plus penser à tout cela, chère mignonae.

MADELEINE.

Ah ! je voudrais bien ; mais c'est comme une pierre que j'ai sur le cœur..., l'idée que ce pauvre garçon se désole à cause de moi...

ESTELLE, *émue.*

C'est vrai qu'il me faisait peine, chez lui, l'autre jour...

LE CONSEILLER, *entre ses dents, furieux.*

Qu'est-ce qu'elle va lui dire ?

ESTELLE, *qui le guette, se reprenant vite.*

Seulement Parisien, vous savez, et si volage, oubliant si vite.

LE CONSEILLER, *à la novice qui s'en va, emportant ses bouquets.*

Je vous en prie, ma sœur, ne vous en allez pas... si c'est notre présence...

NOËLIE.

Non, non, mes bouquets sont finis, je les porte à la chapelle. (*Elle disparaît par le fond.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, moins NOËLIE.

ESTELLE, *bas à son frère.*

Tu l'as reconnue?

LE CONSEILLER.

Mademoiselle Mérés.

MADELEINE.

Oui... Vous savez pourquoi elle est entrée aux Dames-Bleues?

ESTELLE.

Un coup de tête..., mariage rompu..., une histoire un peu comme la vôtre, avec cette différence que c'est le fiancé qui n'a plus voulu.

MADELEINE.

Mais la raison de cette rupture, la connaît-on?

ESTELLE, *roulant des yeux de mystère.*

Une aventure scandaleuse arrivée à la mère autrefois... toute la ville s'en était occupée... et alors, vous comprenez...

MADELEINE.

Cependant elle n'y était pour rien, elle.

ESTELLE.

Dieu ! non, la pauvre petite.

LE CONSEILLER.

Mais allez donc épouser la fille d'une mère pareille !

MADELEINE.

Et vous trouvez ça juste, vous, que les enfants soient responsables des fautes de leurs parents ?

ESTELLE.

Effectivement... il y a là quelque chose...

LE CONSEILLER, *interrompant*.

Juste ou non, c'est la loi et il faut la subir. Elle l'a si bien compris, la pauvre fille, qu'elle est venue s'enfermer ici, plutôt que de s'exposer à de nouveaux refus, de nouvelles humiliations.

MADELEINE.

Ah ! vous avez beau dire, mon tuteur ; on éprouve devant cela un sentiment de pitié, de révolte.

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA SUPÉRIEURE, HORNUS *arrivant par la galerie de gauche*.

LA SUPÉRIEURE.

Monsieur le Conseiller, je suis votre servante.

ESTELLE, *se levant.*

Ah! voilà ma mère. (*Mouvement de stupeur à la vue d'Hornus, qui salue froidement.*)

LA SUPÉRIEURE, *à Estelle.*

Restez, je vous en prie, mademoiselle. (*Montrant le fond.*) Nos petites fauvettes de la classe de chant n'ont pas encore commencé leur ramage, nous serons bien ici pour causer... Vous connaissez M. Hornus, je n'ai pas besoin de vous le présenter. (*A Madeleine.*) Toi, ma petite fille, laisse-nous un moment; mais ne t'éloigne pas trop, nous aurons besoin de toi... Oh! ce n'est pas la peine de t'émouvoir. Tu sais que nous t'aimons tous, que tous nous te voulons heureuse... (*L'embrassant au front.*) Va, mon enfant, va; je t'appellerai. (*Madeleine s'éloigne par la droite.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins MADELEINE.

LA SUPÉRIEURE, *à Hornus.*

Mettez-vous là, mon cher Hornus, (*Hornus s'incline, elle-même s'assied*), et venons au fait tout de suite... (*S'adressant au conseiller et à sa sœur.*) M. le marquis d'Alein, quoique vous ayez pu lui dire, demeure convaincu qu'on fait parler et agir Madeleine contre sa volonté (*mimique indignée d'Estelle*), il désire avoir avec elle...

HORNUS.

Elle seule.

LA SUPÉRIEURE.

Un entretien définitif où elle lui signifiera ses sentiments. A cette condition, il se résigne, accepte la rupture et rend les gages d'affection qu'on lui a confiés. Est-ce bien cela, monsieur Hornus.

HORNUS.

Parfaitement.

LA SUPÉRIEURE.

Il m'a semblé que c'était le moyen de sortir d'une situation délicate, pénible pour tous. Mais avant d'en parler à Madeleine, j'ai voulu avoir votre avis.

LE CONSEILLER.

Permettez-moi de vous dire d'abord, madame la Supérieure, combien je regrette de vous voir mêlée à ces tristes débats de famille.

LA SUPÉRIEURE.

Et pourquoi, monsieur de Castillan ? Remarquez que j'en suis un peu, de vos deux familles, très ancienne amie de M. Hornus, qui représente ici le marquis d'Alein, j'ai eu près de moi pendant dix ans M^{lle} de Rémondy. Je l'ai élevée, lui ai tenu vraiment lieu de mère..., il me semble que ma place est toute naturelle dans cet arbitrage familial.

LE CONSEILLER.

Si j'ai regretté de vous y voir, madame, c'est que, malgré toute ma déférence, je suis obligé d'opposer un refus formel à ce que vous nous demandez. Cette entrevue n'est pas possible.

LA SUPÉRIEURE.

Et la raison ?

LE CONSEILLER.

L'accueil fait à ma sœur l'autre jour.

ESTELLE.

Vous ne vous imaginez pas, ma mère... Une violence..., un délire !... Voyons, monsieur Hornus, vous étiez là ; et ma démarche n'avait rien que de naturel, en somme.

HORNUS, *ironique, se tournant vers la Supérieure.*

Oh! très naturel; on venait surprendre ce pauvre garçon en plein bonheur, lui annoncer brusquement une rupture dont on ne lui donnait même pas le motif.

LE CONSEILLER.

Vous nous avez priés de le taire, le motif.

HORNUS.

Vous savez bien que vous n'en aviez pas.

LE CONSEILLER.

Pourtant, le fait est incontestable. Le père de M. le marquis d'Alein a été fou, un fou dangereux, isolé pendant plus de quinze ans.

HORNUS.

Dès le premier jour, monsieur, nous avons épuisé cette discussion. Oui, la maladie a existée, mais sans hérédité possible, puisque l'enfant...

LE CONSEILLER, *l'interrompant.*

Hé, monsieur, l'enfant est aussi déséquilibré que le père... Si nous prenions tous les actes de sa vie...

HORNUS.

Je vous défie bien de trouver dans la vie de Didier autre chose que de la bonté, de la vaillance.

LE CONSEILLER.

Voyons, voilà un fils de veuve, un fils unique, qui, pendant son année de service obligatoire et sans le moindre goût pour le métier de soldat, part en Tunisie, comme volontaire.

ESTELLE.

Si cela n'est pas de la fêlure !

LE CONSEILLER.

Il fait la campagne, on le nomme officier ; immédiatement il démissionne.

HORNUS.

Puisqu'il n'aimait pas le métier...

LE CONSEILLER.

Pourquoi est-il parti ?

HORNUS.

On manquait d'entrain dans son régiment. Didier portait un beau nom, il a voulu donner l'exemple. Vous pouvez appeler cela démenche, nous disions héroïsme autrefois.

ESTELLE.

Enfin, monsieur, depuis deux ans que le marquis d'Alein habite notre pays, ses excentricités y sont fameuses. Je ne sais si vous connaissez l'histoire de son garde-chasse.

HORNUS.

Sautecœur ? Oui, je la connais.

LE CONSEILLER, *à la Supérieure.*

Figurez-vous, ma mère, une famille de bandits, vermine de prisons, braconniers et pillards de père en fils... Eh bien, c'est un de ces Sautecœur que le marquis vient de prendre pour garder ses bois. Est-ce de l'héroïsme cela, monsieur ?

HORNUS.

Ce n'est pas de la folie non plus..., essayer de rompre une hérédité de misère et de honte ! Utopie si vous voulez ; et encore, je n'en suis pas sûr.

LE CONSEILLER.

Je ne parle pas des duels, des paris extravagants.

ESTELLE.

A Nice, cette mascarade sous le balcon de sa fiancée..., cet hôtel pris d'assaut devant la foule.

LE CONSEILLER.

Un frénétique, un casse-cou, je vous dis.

HORNUS.

Non, monsieur le Conseiller..., un jeune homme!... ce qui devient très rare aujourd'hui.

LE CONSEILLER.

Attendez-le un peu, votre jeune homme, vous m'en donnerez des nouvelles.

ESTELLE.

Je vous assure, monsieur Hornus, que l'autre jour à Colombières, j'ai eu un fou en face de moi, un fou à faire peur.

HORNUS, *souriant*.

Mais c'est l'amour cela, ma pauvre demoiselle, l'enragement d'un cœur passionné à qui l'on vient d'enlever ce qu'il aime.

ESTELLE.

Hé bien, si c'est cela l'amour, c'est effrayant... Mais je ne veux pas le croire.

(Elle se tourne vers la Supérieure.)

LA SUPÉRIEURE, *décroisant ses mains avec un bon sourire*.

Ce n'est pas moi qui vous renseignerai.

HORNUS, *gaiement*.

Le fait est que nous formons ici un singulier tribunal pour juger ces questions de mariage et d'amour. (*A la Supérieure.*) Vous qui n'êtes qu'à Dieu, ma mère..., moi, un vieux garçon très vieux... M^{lle} de Castillan qui me paraît tout ignorer de l'existence.

ESTELLE, *indignée*.

Mais le Conseiller mon frère a été fiancé, lui, marié.

HORNUS, *bas*.

Et même veuf.

ESTELLE.

Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil.

HORNUS.

En effet, on ne s'imagine pas M. le Conseiller...

LE CONSEILLER.

Le mariage est pour moi un engagement sérieux, qui ne comporte pas d'exaltation romanesque. Du reste, il ne s'agit plus de mariage ici. La décision de M^{lle} de Rémondy est absolue à ce sujet; nous ne nous occupons que du plus ou moins d'opportunité d'une entrevue...

HORNUS, *vivement*.

Qu'il est de toute justice de nous accorder.

LE CONSEILLER.

Ce n'est pas mon sentiment.

HORNUS.

Alors, vous donnez raison à toutes nos méfiances, puisque vous craignez de mettre en présence nos jeunes gens.

LE CONSEILLER.

Nous sommes au-dessus de vos méfiances.

ESTELLE, *majestueuse.*

A cinq cents pieds au-dessus.

LA SUPÉRIEURE.

En tout cas, on pourrait toujours consulter Madeleine.

LE CONSEILLER, *avec hésitation, les lèvres serrées.*

Madeleine n'est pas majeure et ne saurait agir sans l'assentiment de son tuteur; mais enfin, comme il vous plaira, madame la Supérieure.

LA SUPÉRIEURE, *appelant.*

Madeleine! Madeleine!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADELEINE *apparaissant par la galerie à droite.*

LA SUPÉRIEURE.

Viens ici, ma fille, et parle-nous bien à cœur ouvert.

MADELEINE.

Oh! mon Dieu..., que veut-on encore de moi?

HORNUS.

Une chose bien simple, mademoiselle... Didier demande à vous revoir.

MADELEINE, *effrayée.*

Oh! non...

HORNUS.

Pas longtemps... Juste assez pour vous entendre dire que vous ne l'aimez plus.

MADELEINE.

Nou, pas cela..., je vous en prie..., jamais..., je ne pourrais pas.

HORNUS.

Enfin, puisque vous ne voulez plus de lui, le pauvre enfant, puisque vous lui reprenez votre amour...

MADELEINE.

Mais je n'ai pas dit..., ou du moins, c'est bien malgré moi ; j'ai été assez malheureuse de ce qui arrive...

HORNUS.

Rien ne s'est fait sans votre consentement.

MADELEINE.

C'est vrai.

HORNUS.

Eh ! bien, donnez-lui-en l'assurance, il ne demande que cela.

MADELEINE.

C'est au-dessus de mes forces.

HORNUS.

Pourtant, mademoiselle, il faut avoir le courage de ses actes. Qu'avez-vous à craindre d'un bon et loyal garçon, qui vous respecte et qui vous aime de tout son cœur ?

MADELEINE.

Je ne peux pas lui dire la cause de mon refus, il faudrait mentir. (*A la Supérieure.*) Non, non, ma mère; je vous en prie, je vous en prie!

LA SUPÉRIEURE.

Malheureusement, ce jeune homme a ton portrait, tes lettres, et c'est à toi seule qu'il veut les rendre.

MADELEINE.

Hé bien, mais qu'il les garde. Je ne lui réclame rien; trop heureuse si ce souvenir pouvait le consoler du mal bien involontaire que je lui cause.

HORNUS, *à part.*

Tiens! tiens!... mais bravo.

ESTELLE, *avec élan.*

En effet, nous n'y pensions pas, personne; voilà qui arrangerait tout.

LE CONSEILLER, *nerveux.*

Sans doute... qui arrangerait tout..., mais un jour peut venir où notre cousine serait gênée de savoir ce portrait, avec la dédicace qui l'accompagne, aux mains de son ancien fiancé.

MADELEINE.

Pourquoi?

LA SUPÉRIEURE.

On suppose le cas, mon enfant, d'un nouveau parti se présentant pour toi.

HORNUS, *regard au Conseiller.*

Peut-être est-il déjà en route, ce nouveau parti... et c'est justement ce que Didier ne veut pas admettre.

LE CONSEILLER.

Comment cela ?

HORNUS.

Tant que M^le de Rémondy ne lui aura pas exprimé sa volonté, il la considère comme engagée avec lui et ne laissera personne toucher à son bien, je vous en réponds.

LE CONSEILLER.

Quelle folie !

HORNUS.

La folie de l'amour, vieille comme le monde... De celle-là, oui, le pauvre enfant est frappé, à fond et cruellement.

LE CONSEILLER.

Donc, si je comprends bien, voilà une jeune fille qui ne pourra plus se marier sous peine d'un éclat, d'un scandale...

MADELEINE.

Il n'y aura pas de scandale, mon tuteur. Dès ce moment, ma résolution est prise. Je ne me marierai jamais.

LA SUPÉRIEURE, *gaiement.*

En voilà, du nouveau !

MADELEINE.

Je suis rentrée dans ce couvent, et je suis décidée à n'en plus sortir.

ESTELLE, *vivement.*

Ah! mais non, par exemple.

HORNUS, *à part.*

Elle est sincère au moins celle-là.

LA SUPÉRIEURE, *à Estelle.*

Rassurez-vous, mademoiselle, les vocations chez nous ne se décident pas aussi vite. (*A Madeleine.*) Tu comprends bien, ma chère petite, que je ne peux pas, pour le moment, prendre ta parole au sérieux. Nous aurions trop l'air de nous tourner vers le bon Dieu pour nous sortir d'embarras. Seulement, il est temps d'en finir... Voyons, il est bien convenu, n'est-ce pas, que tu ne veux plus ce mariage?

MADELEINE, *nerveuse.*

Non, ma mère, ce n'est pas ainsi qu'il faut dire. Il me semble bien, au contraire, que cette union me convenait, que nous aurions pu être heureux ensemble; mais on m'a dit, on m'a fait comprendre que ce n'était pas possible, on m'a montré un avenir si sombre, si effroyable...

HORNUS, *violemment.*

On vous a trompée, je vous le jure... Oh! chère petite Madeleine, dire que vous avez eu ce bonheur, que Dieu vous a fait cette grâce de trouver ce qui est si rare aujourd'hui, ce que vous ne rencontrerez plus jamais peut-être, l'amour dans le mariage, et le vrai, le grand amour, jeune, charmant, passionné, fidèle..., ce rêve de l'honnête femme, vous le teniez, et vous le laissez fuir!

LA SUPÉRIEURE, *souriant.*

Ah! mon Dieu, mon cher Hornus, mais je ne vous reconnais plus... Tant de flamme, de véhémence!...

ESTELLE.

Quelques prédicateurs de ce genre, les couvents seraient vite déserts.

LE CONSEILLER, à *Madeleine*.

Des phrases, mon enfant, rien que des phrases ; et, au bout de tout cela, l'existence de la marquise d'Alein, quinze ans de martyre et de larmes dans l'épouvante et la solitude.

LA SUPÉRIEURE.

Le fait est que c'est bien terrible aussi. (*Serrant Madeleine contre elle.*) Chère fille.

LE CONSEILLER.

Mais son tuteur était là, madame, et si mon affection n'avait pas suffi à l'éclairer, j'étais bien décidé à employer contre ce mariage toute l'autorité que me donne la loi encore pour quelque temps.

LA SUPÉRIEURE.

Alors, mon enfant, tu n'as plus qu'une chose à faire... Accorde à ce malheureux, car il est vraiment à plaindre...

HORNUS.

Oh ! oui, bien à plaindre.

LA SUPÉRIEURE.

Accorde-lui les cinq minutes qu'il te demande, aie ce courage, et vous n'entendrez plus jamais parler de lui.

LE CONSEILLER.

En y songeant, ma foi, c'est encore ce qu'il y aurait de plus simple.

HORNUS, *railleur.*

Voyez, M. le Conseiller, lui-même est de cet avis, maintenant.

MADELEINE, *après un silence.*

Je recevrai ce jeune homme quand vous voudrez, ma mère.

LA SUPÉRIEURE.

Mais tout de suite.

MADELEINE, *surprise.*

Comment?

LA SUPÉRIEURE.

Il est là... chez moi ..., il attend.

MADELEINE.

Soit, je suis prête.

LA SUPÉRIEURE.

(*Elle sonne deux coups à la cloche pendue sous l'un des arceaux, puis s'adressant à Hornus et aux autres.*) Nous allons entrer à côté, dans le parloir, si vous voulez bien. (*A la sœur tourière qui est venue à l'appel de la cloche.*) Dites à la personne qui est chez moi de se rendre ici, dans le cloître...

ESTELLE, *bas, au Conseiller.*

Je trouve ma mère bien imprudente... Voyez-vous qu'il lui vienne un de ses accès!

HORNUS, *comiquement, pour l'effrayer.*

Le terrible, c'est que ça ce gagne... (*Geste d'épouvante de la vieille fille.*) Oui, mademoiselle..., même à distance... (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX

MADELEINE, *seule.*

Tout de suite, comme cela... Qu'est-ce que je vais lui dire, mon Dieu!

(Les élèves de la classe de chant défilent en silence, deux par deux, sous les arceaux du fond, menées par Noëlie.)

SCÈNE X

MADELEINE, DIDIER.

MADELEINE, *regardant venir Didier qui entre par la gauche.*

Qu'il est pâle! comme il est changé!... En si peu de jours!... *(Il s'est arrêté devant elle. — Un silence. — Puis timidement.)* Bonjour, Didier.

DIDIER, *s'inclinant.*

Mademoiselle, je..., pardonnez-moi... Je..., je ne peux pas... *(Il s'arrête haletant, la gorge serrée, la bouche, les mains toutes tremblantes.)* Enfin, c'est affreux... Avoir attendu ce rendez-vous avec tant d'angoisse! et puis maintenant que j'y suis, que je vous ai là..., l'idée que mon bonheur, ma vie dépendent de ces quelques minutes, que jamais plus... Voilà que les mots me manquent, quand il me les faudrait si beaux, si éloquents... Oh! mais ce n'est qu'un moment, je vais pouvoir... Attendez, restez..., je vais pouvoir...

MADELEINE.

Je vous en prie, calmez-vous, apaisez-vous. *(Elle le fait asseoir sur le banc et reste debout près de lui.)* Aussi, pourquoi venir, pourquoi chercher à vous torturer encore?

DIDIER.

Pourquoi je suis venu!... Je ne sais plus. Je vous vois, je vous entends... Ah! que je suis bien.

MADELEINE, *troublée.*

Didier.

DIDIER, *la tête levée vers elle.*

Mon amie.

MADELEINE, *se reculant.*

Ne m'appellez pas votre amie. Je vous ai fait trop de mal. Gardez ce nom pour une autre.

DIDIER.

C'est vrai, j'ai bien souffert... Pensez, notre petit chez nous, là-bas, qui vous attendait..., la maison toute prête, parée pour vous recevoir. et puis on me dit : « Elle ne vient pas, elle ne viendra jamais. » Et j'ai vécu tout seul là-dedans... Oh! oui, on m'a fait beaucoup de mal. Mais ce n'est pas vous. J'en suis sûr.

MADELEINE, *vivement.*

Si, Didier; c'est moi, moi seule. Je veux que vous n'accusiez que moi.

DIDIER

Vrai?... bien vrai?... C'est vous?... Alors, c'est que j'ai commis quelque faute que j'ignore, car enfin, vous êtes juste, vous êtes bonne, et pour me punir aussi sévèrement, il faut que je vous aie paru bien coupable... Mais de quoi? Depuis quinze jours, je cherche, je me demande... Voyons, dites-moi, aidez-moi, que je puisse me défendre... Quand on condamne un homme à mort, c'est bien le moins qu'on lui dise ce qu'il a fait.

MADELEINE.

Vous ne m'avez rien fait. Je n'ai rien à vous reprocher, je vous jure.

DIDIER.

Et pourtant, vous ne voulez plus de moi... J'avais votre amour, — oh! ne dites pas non, — j'avais votre amour et je l'ai perdu. Vous vous étiez donnée « pour la vie », vous vous êtes reprise, et cela sans raison... Est-ce que c'est possible?

MADELEINE.

Quelque chose en dehors de vous..., de moi..., une fatalité de la vie qui nous sépare.

DIDIER.

Quelle fatalité?... Vous en aimez un autre? Avouez-le-moi donc... Je préfère tout à cette horrible incertitude... Madeleine, vous aimez quelqu'un? Qui est-ce? Votre cousin, n'est pas?

MADELEINE, *stupéfaite*.

M. de Castillan? Jamais... Quelle idée!

DIDIER.

C'est qu'il vous épouserait bien, lui..., et avant que son deuil finisse.

MADELEINE, *hésitante*.

Lui, croyez-vous?

DIDIER.

Vous ne vous en êtes pas aperçue? C'est assez visible pourtant.

MADELEINE.

Oh! non... non; de sa part, ce serait trop mal.

DIDIER.

Trop mal, pourquoi?... Ah! Je devine, je devine... Il y a longtemps que j'aurais dû m'en douter. C'est de là que vient la calomnie; c'est cet homme qui m'a chassé de votre cœur. Et qu'il l'ait fait uniquement pour se mettre à ma place, voilà ce qui vous indigne. vous, généreuse et loyale.

MADELEINE.

Non, Didier. Rien de tout cela. Personne ne vous calomnie... Je n'ai jamais aimé personne que vous, vous le savez bien...

DIDIER, *avec un cri.*

Ainsi, vous m'aimiez... C'est vous qui le dites... Vous m'aimiez.

MADELEINE, *voulant se reprendre.*

Je le croyais du moins... Il me semblait bien...

DIDIER.

Et maintenant vous ne m'aimez plus... Est-ce possible, Madeleine? J'ai voulu vous l'entendre dire à vous-même... Tenez, vous me demandiez pourquoi je suis venu? Maintenant je me rappelle, je suis venu pour cela exprès pour cela... Mais vous ne pourrez pas me le dire, que vous ne m'aimez plus...

MADELEINE.

Il le faut pourtant, Didier... Il le faut... Je le dois...
(*Musique religieuse dans le courant. L'aubade du premier acte transcrite pour l'orgue et des voix d'enfants.*)

DIDIER.

Écoutez !

Chœur de fillettes, dans le fond.

O Vierge Marie,
Lis éblouissant,
Ta grâce illumine
Tout le firmament.

DIDIER.

Écoutez..., ce que chantent ces enfants.

MADELEINE.

Un cantique à la Vierge.

DIDIER, *très ému.*

Un cantique?... mais c'est l'air de notre aubade, à Nice...
Souvenez-vous.

MADELEINE, *écoutant.*

C'est vrai.

DIDIER, *bas.*

Le chant de nos fiançailles.

MADELEINE.

Oh! mon Dieu. (*Elle s'est laissée tomber sur le banc et fredonne en suivant la lointaine ritournelle de l'orgue.*)

L'aubade espagnole
Se chante en aimant.

DIDIER, *penché sur elle, et parlant tout bas, pendant que la musique continue.*

Tout ce qu'il nous rappelle, cet air-là, dites, Madeleine...
Cette terrasse là-bas..., le ciel pur, la mer sans une ride, du

bleu partout, et vous que je tenais à pleins bras, que j'appelais ma femme, ma chère femme, à voix haute, devant tous. (*Il la serre doucement dans ses bras.*) O le beau rêve, le beau rêve!... Reconnaissez-le, veux-tu?... Ta main, ta petite main dans la mienne. Ta tête sur mon épaule..., écoute-la, écoute-la encore l'aubade que te donne le bien-aimé... Mad... ma petite Mad...

MADELEINE, *laissant aller sa tête sur son épaule.*

Didier. (*Puis debout brusquement.*) Qu'est-ce que je fais?... Mon Dieu! non, non... laissez-moi.

DIDIER, *essayant de la ressaisir.*

Madeleine, Madeleine.

MADELEINE.

Non, je vous en prie, ce n'est pas possible.

DIDIER.

Mais, pourquoi? Au nom du ciel! Pourquoi? Mais c'est à devenir fou..., Madeleine, voyons, vous m'aimez, tu m'aimes! Ta main me l'a dit..., ton bras..., la brûlure de tout ton être... Tu m'aimes...

MADELEINE.

Ah! vous êtes cruel... C'est une pitié de me torturer ainsi.

DIDIER, *la voix changée, très calme tout à coup.*

Cruel, moi?... (*Long silence.*) Pardon! Je ne voulais pas être cruel..., c'est fini..., je ne vous torture plus.

(*Il tire une enveloppe de sa poche.*)

MADELEINE.

Que faites-vous?

DIDIER.

Votre portrait, vos lettres, tout ce que j'avais de vous, voilà. (*Il les pose sur le banc.*) Dites-moi maintenant que vous ne m'aimez plus. Si, si, il faut, je veux que vous me le disiez.

MADELEINE, *détournant la tête.*

Je ne vous aime plus.

DIDIER.

Adieu.

(*Il fait deux pas, chancelle et se laisse tomber sur le banc.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE CONSEILLER, HORNUS, LA SUPÉRIEURE.

MADELEINE, *dans les bras de la Supérieure.*

Ah! mes amis, qu'est-ce que j'ai fait? Je lui ai dit que je ne l'aime plus; et, de cette minute même, je me sens à lui comme jamais.

LE CONSEILLER.

Allons donc! vous savez bien que c'est impossible. (*A la Supérieure.*) Emmenez-la, ma mère, emmenez-la.

LA SUPÉRIEURE, *entraînant la jeune fille.*

Viens..., viens.

HORNUS, *qui s'est rapproché de Didier et lui met la main sur l'épaule.*

Courage, fils... Tu as bien agi; la vie te récompensera... allons, arrive...

DIDIER.

Attends. (*Il se lève brusquement et marche droit au Conseiller.*) Un mot, monsieur de Castillan. (*Le doigt levé sur sa figure.*) Vous savez, vous. (*Madeleine au fond s'arrête et écoute.*) Elle est libre pour tous, mais pas pour vous... Si jamais vous leviez les yeux sur elle... (*Mouvement de Madeleine retenue par la Supérieure.*)

LE CONSEILLER, *très hautain.*

Oh! monsieur, les hommes comme vous n'ont rien de bien effrayant; on les douche et on les enferme.

DIDIER.

Vous dites ?

LE CONSEILLER.

Je dis, monsieur le marquis d'Alein, que vous voilà fou comme votre père, et qu'on ne se bat pas avec un fou.

HORNUS, *avec un mouvement pour s'élançer.*

Monsieur!

DIDIER, *le retenant.*

Laisse, Hornus, laisse... Enfin, maintenant, j'ai compris.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Même décor qu'au second acte. — Le coquet salon blanc, « chez nous », de Colombières. Rien de changé. Les meubles aux mêmes places ; la haute porte-fenêtre entr'ouverte au fond sur le perron.

SCÈNE PREMIÈRE

DIDIER, *sur le divan, plusieurs gros livres de médecine à côté de lui, un autre à la main, et lisant à voix haute.*

« Ainsi le fils d'un fou semble destiné à la folie. L'homme porte en lui, léguée par ses parents, la carte muette de ses maladies... Et la vie des héréditaires se passe à signifier la mort. » (*Il ferme le livre et le jette sur le divan.*) Est-elle sinistre, cette science moderne, avec son hérédité ! Ils n'en veulent plus sur le trône et ils l'installent dans la famille, au cœur de nos foyers, comme une menace, une angoisse perpétuelle... (*Il se lève et marche.*) Et d'abord, est-ce qu'on connaît l'avenir ? Est-ce qu'on peut deviner à l'avance la carte d'une maladie, quand chaque instant de l'existence, chaque passion, chaque geste la modifie, cette carte, et la complique ? Moi, tout petit, j'étais — paraît-il — tout le portrait de mon père. Deux ans après, j'ai tourné à ma mère brusquement, le regard, l'allure, les cheveux... Maintenant à qui est-ce que je ressemble !

(*Il s'arrête devant la glace et se regarde avec anxiété.*)

SCÈNE II

DIDIER, HORNUS,

HORNUS, *dehors sur le perron,*

Didier !

DIDIER, *tressaillant*

Ah! c'est toi.

HORNUS.

Allons! un tour dans les vignes... Il fait un temps clair et vif... l'écorce des platanes craque..., c'est un vrai plaisir de marcher.

DIDIER.

Non, merci.

HORNUS.

Viens donc, j'ai mon Virgile dans ma poche; nous dirons du latin aux abeilles, comme quand tu étais petit.

DIDIER.

Non, pas ce matin.

HORNUS.

Pas de chance, ce n'est jamais ce matin avec toi... Voyons, quand ce ne serait que pour ta mère! Depuis qu'elle a connu ta scène avec ce misérable, ça l'ennuie de te voir seul, absorbé; je ne sais pas ce qu'elle se figure. Arrive donc... Tu ne veux pas?

DIDIER.

Pas aujourd'hui; je t'en prie..., demain. Je te promets que nous ferons une grande course.

HORNUS.

Allons, va pour demain.

DIDIER.

Bonne promenade, mon vieux maître. (*Hornus s'éloigne.*)

SCÈNE III

DIDIER, puis LA MARQUISE

DIDIER, *seul.*

Pauvre mère c'est vrai que, depuis ce jour-là, elle me guette, elle se tourmente. (*Regardant ses bouquins.*) Ne laissons pas traîner ces gros livres; si elle les voyait, mon Dieu! (*Il ramasse les livres et va les enfermer dans le tiroir de sa table.*) Après tout, ma destinée est faite, ce fratas n'y changera rien... (*Fredonnant.*)

Au balcon de ma toute belle
J'apporte les bouquets fleuris
Choisis par mon amour fidèle...

LA MARQUISE, *entrant par le fond.*

Tu n'es donc pas sorti avec Hornus?

DIDIER.

Non, mère.

LA MARQUISE.

Pourquoi?

DIDIER.

Je ne pouvais pas ce matin... « J'espère, » comme disent les gens d'ici; j'espère, ce qui signifie : J'attends.

LA MARQUISE.

Qu'est-ce que tu attends?

DIDIER, *souriant.*

Le bonheur, mère chérie... Il est en retard; mais, j'ai comme une idée qu'il viendra. Aussi, tu vois, je l'attends.

LA MARQUISE.

Mais tu l'as, le bonheur, mon ami, si tu ne voulais pas trop demander à la vie... Enfin, vois, regarde : fortune, santé, jeunesse, le monde ouvert devant toi... (*Un temps.*) Pourquoi ne fais-tu pas un grand voyage avec Hornus?

DIDIER.

Un voyage?

LA MARQUISE.

Le pauvre homme t'aime tant ! Tu l'emmènerais où tu voudrais... Quand je pense que depuis cinq mois, depuis Nice, il ne nous a pas quittés d'un jour.

DIDIER.

Hé bien, et toi, si je voyage, que deviendras-tu?

LA MARQUISE, *doux sourire.*

Je ferai ce que tu fais ce matin, j'attendrai.

DIDIER, *tendrement.*

Je ne veux pas, c'est trop énervant... Non, non, ne me parle pas de voyage.

LA MARQUISE.

Alors remue-toi, chasse, monte à cheval, va voir tes vignons... Reprends ta vie. Si tu savais comme tu me désoles, toujours enfermé ici, tout seul, à remâcher je ne sais quelles noires lectures... (*Elle regarde autour d'elle, puis à voix basse.*) Un jour je te les brûlerai, tes livres !

DIDIER, *souriant.*

Qu'est-ce qu'ils t'ont fait? (*Il regarde la bibliothèque.*)

LA MARQUISE.

Ils m'ont fait?... Ils te font du mal.

DIDIER.

Mes livres? Ils en sont bien incapables, regarde donc, je n'ai que des poètes et de la musique...

LA MARQUISE.

Oh! ce n'est pas ceux-là.

DIDIER.

Je n'en ai pas d'autres...

LA MARQUISE.

Si je cherchais!

DIDIER.

Tu trouverais quelques vieux philosophes moroses... Ne te tracasse donc pas, ma pauvre mère.

LA MARQUISE, *lui prenant les mains.*

Mais c'est toi, malheureux enfant, qui te tortures, qui te rends malade.

DIDIER.

Malade?... (*Avec feu.*) Je ne le suis pas et n'ai pas envie de l'être, je te jure.

LA MARQUISE.

Pourtant, tu es allé à Montpellier, il n'y a pas huit jours, voir un médecin.

DIDIER, *riant*.

Ah! ces mères, quelles bonnes agences de renseignements... Hé bien, oui, je suis allé à Montpellier consulter le vieux Guimard, pour des névralgies qui m'empêchent de dormir.

LA MARQUISE.

Il t'a guéri?

DIDIER.

Ma névralgie, radicalement... (*Souriant*.) Mais je ne dors pas tout de même.

LA MARQUISE, *après un temps*.

Il a été médecin de marine, ce Guimard?

DIDIER, *l'air étonné*.

Ah! je ne savais pas.

LA MARQUISE.

Il a navigué avec ton père..., il ne t'en a pas parlé?

DIDIER.

Non.

LA MARQUISE, *nerveusement*.

Du reste, il n'aurait pu que confirmer ce que je t'ai dit, après la révélation que t'a faite cet homme. C'est que tu avais déjà deux ans, lorsque ton père...

DIDIER.

Mais je le sais bien, voyons... Hornus et toi me l'avez dit et redit... Laisse donc ces choses du passé, maman, elles sont trop tristes, trop cruelles.

LA MARQUISE.

Mais alors, pourquoi?...

DIDIER, *l'interrompant.*

Chut ! Écoute...

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

DIDIER, *se penchant à la fenêtre de droite et appelant du dehors.*

Eh ! là-bas, quelqu'un !... Allez donc voir à la grille, il me semble qu'on a sonné.

LE DOMESTIQUE, *du dehors.*

C'est ouvert, monsieur le marquis.

DIDIER, *joyeusement.*

Ce doit être le facteur ? (*Il s'élançe vers le fond.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, SAUTECŒUR

SAUTECŒUR, *l'air triste.*

Non, monsieur Didier, c'est le garde.

DIDIER, *dépité.*

Ah ! bonjour.

SAUTECŒUR, *saluant.*

Monsieur, madame, la *compagne.*

LA MARQUISE.

Bonjour, Sautecœur.

DIDIER.

Hé bien, comment ça marche-t-il là-bas?... Les chiens? les bois? le marais?

SAUTECŒUR.

Dieu merci, les bêtes ne vont pas mal... Elles envoient leurs bonnes caresses à monsieur et à madame... Il n'y a que Miraclette qui continue à se languir, à se languir... C'est vrai que M. le marquis n'est pas venu seulement tirer un coup de fusil depuis des mois.

LA MARQUISE.

N'est-ce pas, Sautecœur? Dites-lui donc.

SAUTECŒUR.

Ah! madame, rien qu'une battue dans le marais avec son maître, je suis sûr que la pauvre bête se retrouverait sur ses pattes... Ou alors que M. le marquis me permette de la conduire ici de temps en temps, qu'elle le voie. Ça serait une vraie charité de chrétien.

DIDIER, *nerveux*.

Non, non, pas de chiens ici; surtout en ce moment.

LA MARQUISE.

Tu es dur.

DIDIER, *vivement au garde*.

C'est tout ce que tu as à me dire, mon vieux?

SAUTECŒUR, *gêné, se grattant la tête*.

Y a encore quelque chose.

DIDIER.

Qu'est-ce qu'il y a?

SAUTECŒUR.

Du grabuge.

DIDIER.

On panneaute? On te vole ton bois?

SAUTECŒUR.

Oh! ça, pour sûr; ils ne s'en privent pas.

DIDIER, *gaiement*.

Alors, tu dresses des procès-verbaux, j'espère?

SAUTECŒUR.

Ah! monsieur le marquis, j'en suis malade; chaque fois que je fais un verbal, j'ai envie de m'envoyer un coup de fusil.

DIDIER.

Pourquoi?

SAUTECŒUR.

Parce que... (*Il hésite, puis avec violence.*) Parce que j'en ai assez de faire le gendarme, que j'ai le braconnage dans le sang, et que cette plaque que vous m'avez donnée, là, sur ma poitrine, où il y a écrit dessus « La Loi », me fait fumer la peau pire qu'un fer rouge.

DIDIER.

Mais, malheureux, tu veux donc aller en prison, comme ton père, tes frères..., crever comme ton oncle Antoine au fond d'une mare, avec une chevrotine dans la tête?

SAUTECŒUR.

Oui, vous avez raison, je me suis dit tout ça et puis le reste, mais qu'est-ce que vous voulez? J'ai essayé... Je peux pas, je peux pas.

LA MARQUISE.

Mais enfin, mon pauvre Sautecœur, quel plaisir peut-on trouver à cette vie errante, misérable?

SAUTECŒUR.

Ah! madame, vous parlez de ce que vous ne connaissez pas.

LA MARQUISE, *souriant*.

En effet.

SAUTECŒUR.

Si vous saviez ce que c'est une course de nuit dans les bois, voir luire un fusil qui vous cherche, se terrer, s'embûcher, aux aguets comme un lièvre, l'oreille en l'air et tout de suite sur ses pattes! (*Il fait avec les mains le double geste des oreilles et des pattes.*) Je vous en prie, monsieur le marquis, cherchez-vous un autre garde; moi, c'est fini, je me languis trop, j'en meurs. Je suis comme Miraclette.

DIDIER.

Et ta femme? Qu'est-ce qu'elle en dit?

SAUTECŒUR.

Ma femme?... C'est une Sautecœur, vous savez, la fille de l'oncle Antoine... Eh ben, je l'ai prise de nuit dans la garenne, posant des collets avec nos deux garçons... La femme et les fils du garde-chasse... Croyez-vous que c'est dans le sang!

DIDIER.

Alors, tu penses qu'il n'y a rien à faire?... Sérieusement,

garde, la main sur la conscience..., sur ta plaque, pendant que tu la portes encore?

SAUTECŒUR.

Sérieusement..., rien.

DIDIER, *amical et bon.*

Hé bien, va-t'en, animal... Rends tes insignes, braconne..., et ne te fais pas pincer.

SAUTECŒUR, *avec effusion.*

Ah! merci... *(Il lui baise les mains, puis saluant, tout joyeux.)* Monsieur, madame et la *compagne*... *(Il sort.)*

DIDIER, *l'appelant.*

Attends, attends, je vais avec toi... Il faut que je fasse régler ton compte... *(A la marquise.)* En voilà un héréditaire!... Et sans moyen de défense, livré comme la brute à tous les instincts de sa race... Crois-tu qu'il est touché, celui-là? *(Il sort par le fond, derrière le garde.)*

SCÈNE V

LA MARQUISE, *seule.*

Et toi, mon pauvre enfant, es-tu assez frappé... Toujours cette même idée en tête..., l'hérédité! et tout ce dont elle te menace... Non..., non..., ce n'est pas possible, il faut tirer mon fils de là... Si Hornus voulait, pourtant... A nous deux, nous pourrions peut-être..., mais le moyen est si terrible, jamais il ne consentira... Il ne croit pas assez au danger, il ne voit pas comme moi le vertige qui monte dans les yeux de mon pauvre petit... Comment le convaincre? Comment lui fournir la preuve?... *(Regardant autour d'elle.)* Si seulement je savais où Didier cache ses affreux livres... Ses philosophes, comme il les appelle..., si je mettais la main dessus...

(*Regardant dans la bibliothèque.*) Alors Hornus me croirait... et peut-être qu'il voudrait bien... (*Fermant la bibliothèque.*) Non... pas là... (*Elle ouvre un autre meuble, nerveusement.*) Là non plus... (*Elle le referme.*) Ah! dans sa table... (*Elle vient à la table, essaye d'ouvrir le tiroir, n'y parvient pas, et s'acharne des deux mains, penchée, furtive, presque à genoux.*)

SCÈNE VI

LA MARQUISE, HORNUS.

HORNUS, *ouvrant brusquement la porte du fond et apercevant la marquise derrière la table.*

Oh! madame..., pardon.

LA MARQUISE.

Hornus!

HORNUS.

Je croyais que Didier était là.

LA MARQUISE, *se relevant, un peu gênée.*

Non, c'est moi, mon ami. Didier va revenir.

HORNUS.

Quel miracle qu'un temps pareil! Il vous met de la joie dans les veines... Vous cherchez quelque chose?

LA MARQUISE.

Rien..., rien... Ah! mon cher Hornus, vous devriez bien me donner un peu de votre belle humeur.

HORNUS.

Mais, madame, je vous dirai comme à Didier tout à l'heure, sortez, espacez-vous. Il y en a de la joie, dehors; on n'a qu'à

se baisser pour en prendre. Tout est blanc sous vos amandiers. Le thym et la lavande embaument. Et une lumière...

LA MARQUISE.

Mon enfant ne la voit pas, lui, cette lumière; il ne voit pas les amandiers en fleurs... Alors qu'est-ce que vous voulez que cette splendeur me fasse?...

HORNUS.

Il est donc aveugle maintenant, notre Didier?

LA MARQUISE.

Aveuglé et sourd!... Envoûté, fasciné, pris dans une idée fixe où il est en train de se débattre, comme cette mésange que j'ai vue une fois dans un des grands sapins de l'avenue tourbillonner de branche en branche, éperdue, les ailes battantes, avec un petit chant d'angoisse qui, à la fin, s'est changé en cri...

HORNUS.

Il y avait une couleuvre au pied de l'arbre?

LA MARQUISE.

Oui... L'oiseau fasciné, à bout de forces, a lâché brusquement de ses deux petites pattes, replié ses ailes inutiles et s'est laissé tomber, lourd et droit comme un fruit... Vous allez voir... C'est ce qui va arriver à mon enfant.

HORNUS.

Comment? Vous pensez que le souvenir de son amour le hante, le fascine à ce point?

LA MARQUISE, *avec un beau sourire de mépris.*

L'amour?... Allons donc! Il y a beau temps qu'il n'y pense plus.

HORNUS.

Alors quoi ?

LA MARQUISE.

Quand je vous le disais... Il ne faut pas que l'enfant sache, il ne faut pas qu'il se doute jamais... Du jour où ce méchant homme lui a révélé le mal de son père...

HORNUS.

Vous croyez que c'est cela ?

LA MARQUISE.

De ce jour, mon fils n'a plus été le même. Mais regardez-le vivre ! Pas une sortie, pas une distraction. Il se cache, tout l'ennuie, une parole à prononcer lui pèse. Son cœur, qui était si tendre, se détache de tout, de ses chiens comme de sa mère... Eh oui, de sa mère, et de vous aussi, et de tout.

HORNUS.

Mais pourquoi ne voulez-vous pas que ce soit le souvenir de Madeleine ?

LA MARQUISE, *impatientée*.

Il n'y a plus de Madeleine. Je vous dis que c'est fini, cette affaire-là

HORNUS.

Fini... Fini... Voilà bien une jalousie de maman. Moi, je vois, au contraire, dans tout ce que vous me signalez, les symptômes d'une passion tenace, d'une plante robuste, de durée, comme il peut en venir sur ce terrain-là... Absorbé ? je crois bien... détaché de nous?... Puisqu'il ne pense qu'à elle... Enfermé ici tout le temps... Mais il n'y a pas un meuble, pas un objet qui ne lui parle d'elle, ici !...

LA MARQUISE.

Non, non. Didier est bien trop fier. Dès qu'il a su qu'elle ne voulait plus de lui...

HORNUS.

Certainement, il est fier ; aussi, il renonce, et il souffre... et il guérira. (*Avec intention.*) On guérit.

LA MARQUISE.

Oui, si c'était le mal que vous dites..., si c'était l'amour, mais hélas ! je suis tellement sûre... (*S'approchant de la table*) Venez ici, vous qui êtes fort, ouvrez ce tiroir, ouvrez-le, je n'ai pas pu.

HORNUS, ouvrant le tiroir.

C'est dur.

LA MARQUISE, sortant du tiroir les livres de médecine dont elle lit les titres à mesure.

« La Folie des enfants » — « L'Hérédité des maladies nerveuses. » — (*Elle ouvre un livre.*) Et tenez ! En voilà un que j'ouvre au passage marqué. (*Lisant.*) « Ainsi, le fils d'un fou semble destiné à la folie... » (*Elle jette le livre.*) La folie ! la folie ! toujours la folie ! En doutez-vous encore ? Et si vous saviez combien d'autres preuves, les questions qu'il me fait sur son père, ses visites aux médecins.

HORNUS.

Hé bien, tout ce que vous lui dites, tout ce qu'il apprend des médecins est fait pour le rassurer.

LA MARQUISE.

Vous voyez bien que non, qu'il ne pense qu'à son père et à l'hérédité de l'horrible mal.

HORNUS.

Hé bien, en admettant..., que craignez-vous?

LA MARQUISE.

Ce que j'ai toujours craint, toute ma vie, malgré vous ! Et ce que maintenant vous craignez vous-même, la... (*Elle ne prononce pas le mot.*)

HORNUS.

Oh ! ne dites pas cela, madame.

LA MARQUISE.

Mais il faut bien que je le dise, puisque cela est. (*Baissant la voix.*) Ah ! mon pauvre ami, je les connais ces silences, ces sombreurs..., cette apathie, cette différence pour tout. (*Plus bas encore.*) C'est comme ça que le père a commencé... Et depuis deux jours, le mal augmente. Avez-vous remarqué, hier soir, ce matin, son agitation, ses brusqueries, ses mots sans suite?...

HORNUS, *perdant pied.*

Mais, madame, il chantait ce matin ; je l'ai entendu.

LA MARQUISE.

Oui, comme la mésange, avant le dernier cri.

HORNUS.

Enfin... Que faire ?

LA MARQUISE.

L'arracher de cette idée, à tout prix.

HORNUS.

Et le moyen ?

LA MARQUISE.

Il y en a un. La pensée m'en est venue, depuis longtemps déjà, et par lui, le pauvre enfant, sans qu'il s'en doute.

HORNUS.

Par lui?

LA MARQUISE, *après un silence et un long regard craintif autour d'elle.*

Supposez qu'il apprenne tout à coup..., qu'il n'est pas le fils de cet homme.

HORNUS.

Comment?

LA MARQUISE.

Alors plus d'hérédité, plus d'idée fixe.

HORNUS.

Mais, madame...

LA MARQUISE.

Il n'est pas l'enfant de cette folie...

(Un temps.)

HORNUS, *effrayé, bégayant presque.*

Mais pour que Didier ne fût pas le fils du marquis d'Alein...

LA MARQUISE.

Hé bien, quoi?... J'étais jeune, j'étais belle, le [pauvre être n'existait plus.

HORNUS.

Oh!

LA MARQUISE.

Le roman ne serait pas si invraisemblable, en vérité.

HORNUS.

Je plaindrais l'homme qui le raconterait à votre fils, madame... Et d'abord il ne le croirait pas.

LA MARQUISE.

Si, je sais quelqu'un qui peut tout lui dire, quelqu'un de qui il croira tout.

HORNUS.

Qui donc?

LA MARQUISE.

Vous.

HORNUS.

Jamais... Jamais cet abominable mensonge...

LA MARQUISE.

Si, Hornus, il le faut... C'est le seul moyen de mettre sa pauvre tête en repos.

HORNUS.

En repos!... Mais c'est lui créer une nouvelle torture. Vous enlevez à votre enfant l'orgueil de sa mère, et c'est vous...

LA MARQUISE.

Oui, moi, pour l'arracher à la folie..., à la mort peut-être.
(Un silence, Hornus fait quelques pas, puis revient vers la marquise.)

HORNUS, *bas, tremblant et comme avec une rage sourde.*

Et quel est l'homme que vous avez honoré de cette faute imaginaire?... Quel nom devrai-je dire à votre fils, s'il me le demande?... Quelle preuve pourrai-je donner? .

LA MARQUISE.

De preuve, il n'y en a pas.

HORNUS.

Est-ce un vivant? Est-ce un mort?

LA MARQUISE.

Vivant! Vivant! Comme les preuves manquent et que l'enfant sera difficile à persuader, il faut que le père se nomme et qu'il avoue.

HORNUS.

Mais qui consentira jamais?... Vous avez trouvé quelqu'un?

LA MARQUISE, *bas.*

Oui...

(Elle le regarde avec des yeux si parlants que le vieux fait un pas en arrière.)

HORNUS, *ému aux larmes.*

Oh! madame...

(Il cache sa figure dans ses mains tremblantes.)

LA MARQUISE.

Allons, Hornus..., ceci n'est presque plus un mensonge.

HORNUS, *relevant le front.*

Comment?

LA MARQUISE.

Avec ça que vous ne m'avez pas toujours aimée?

HORNUS, *fièrement*.

Mais je ne vous l'ai jamais dit, à vous, ni à personne au monde.

LA MARQUISE.

Vous n'aviez pas besoin de me le dire; je le voyais bien... Et c'est cet amour, que je sentais profond et noble, qui m'a fait vous confier mon fils avec tant de sécurité, certaine que cette passion sans espoir pour l'honnête femme que j'étais, vous la reporteriez en tendresse sur mon enfant... Et je ne me suis pas trompée, Hornus.

HORNUS.

Alors pourquoi voulez-vous que j'abîme, que je salisse ce que j'ai de beau, de pur dans mon existence, ce qui fait ma gloire, ma fierté?

LA MARQUISE.

C'est la vie de mon enfant, de notre enfant, que je vous demande... Je vous jure que cela peut le sauver... Hornus..., mon ami.

HORNUS, *suffoquant*.

Non, madame, je ne pourrais pas... Ces mots horribles m'étoufferaient au passage. Non, non, pas cela... C'est au-dessus de mes forces.

LA MARQUISE.

Eh bien, si c'est trop pénible pour vous, moi je parlerai.

DIDIER, *criant au dehors*.

La grille... ouvrez la grille toute grande!

LA MARQUISE.

Ah! voilà. (*E le ramasse et serre dans le tiroir les livres écartés sur le divan.*) Je ne vous demande que de ne pas me mentir.

HORNUS, *avec effort.*

J'essaierai, madame.

SCÈNE VII

LES MÊMES, DIDIER

(*Il entre sans chapeau, les cheveux au vent, dans une agitation extraordinaire; sans prendre garde à sa mère ni à Hornus, il cherche autour de lui dans le salon, ouvre le piano, une partition sur le pupitre, prend dans la bibliothèque quelques jolis livres à reliure blanche qu'il pose sur une petite table avec fièvre et nerfs.*)

HORNUS.

Eh! bon Dieu! qu'est-ce qu'il t'arrive donc?

DIDIER, *surpris, mais sans s'interrompre.*

Tiens! Hornus... Je ne te voyais pas.

LA MARQUISE.

Mais qu'as-tu, mon enfant? Que fais-tu?

DIDIER.

Laisse..., laisse..., je prépare... Plus tard..., je te dirai...

(*Regard d'épouvante de la mère à Hornus.*)

HORNUS, *à part.*

C'est vrai qu'il est dans un état.

LA MARQUISE, *arrétant son fils par la main.*

Didier, Didier, écoute...

DIDIER, *distrain.*

Ma mère...

LA MARQUISE.

Écoute-moi... Regarde-moi, bien en face...

(*Elle le prend à pleins bras.*)

DIDIER, *souriant.*

Eh bien, je te regarde.

LA MARQUISE.

Ce que j'ai à te dire est si grave, si terrible pour ta mère, d'une telle importance pour toi... (*Mouvement de recul d'Hornus.*) N'est-ce pas, mon cher Hornus?

HORNUS, *très bas.*

Oui, oui...

LA MARQUISE, *à Didier.*

Tu te souviens qu'un jour, dans un moment de détresse, amené à douter de l'honneur, de l'intégrité du nom que tu portes, tu m'as questionnée sur la vie de ton père...

DIDIER.

Je me souviens, en effet.

LA MARQUISE.

Depuis ce jour, mon enfant, j'ai comme un poids sur le cœur, un rémords dont il faut que je me débarrasse... De ton père, je n'avais rien à dire. Une vie sans tache, l'honneur

intact... Mais pourquoi ton interrogatoire s'est-il arrêté là ? Ta mère, il fallait me questionner sur ta mère... La tare que tu cherchais était peut-être là... (*Baissant la voix.*) Ta mère se serait avouée coupable.

DIDIER, *avec un cri et un bon rire.*

Coupable, toi!... Et de quoi, pauvre chère maman ? Voilà une chose qu'on ne me persuadera jamais.

HORNUS, *trionphant.*

Ah ! j'en étais bien sûr qu'il ne voudrait pas vous croire... Vous ne le connaissez donc pas, votre Didier ?

DIDIER, *fermant la bouche à sa mère qui veut parler.*

Tais-toi..., tais-toi. (*A Hornus.*) Mais enfin, que signifie ?

HORNUS.

Un mensonge, mon enfant, un mensonge héroïque qu'elle essayait de te faire pour t'enlever à l'idée fixe qui te harcèle, à cette peur du mal héréditaire...

DIDIER, *gaiement.*

Mais, grâce à Dieu ! Je ne l'ai jamais eue, cette peur-là... D'abord, parce que j'ai la tête solide et les yeux bien en place. Je ne connais pas le vertige. Et puis, ces nouveaux catéchismes de la science moderne, je ne les accepte pas aveuglément.

HORNUS.

Bien, mon petit.

DIDIER.

Je pense avec toi, mon vieux maître, que pour lutter contre les puissances mauvaises du sang, de l'hérédité, l'homme porte une force intérieure qui, s'il veut, peut l'affranchir de ces lois de fatalité.

HORNUS.

Eh ! parbleu... C'est ce qui nous différencie de la brute.

LA MARQUISE.

Mais alors, mon enfant, pourquoi la vie que tu mènes, pourquoi ces lectures sinistres où tu t'abîmes, tes visites mystérieuses à ceux qui ont connu ton père ?

DIDIER.

Rien de plus simple. L'enquête dont on nous avait menacés, je l'ai faite, moi, et sérieusement.

LA MARQUISE.

Tu vois !

DIDIER.

Je devais la faire, cette enquête, ma mère... Il me fallait la preuve, acquise maintenant et dûment certifiée, qu'il n'existait aucun danger, non pas pour moi, — j'étais bien tranquille, je te le répète, — mais pour le repos, la sécurité de celle qui, un jour, consentirait à être ma femme, et qui, à cette heure même... (*Élevant la voix.*) Mère, je te disais ce matin que le bonheur était proche, que je l'espérais... Tiens..., regarde.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MADELEINE au fond, montant le perron.

LA MARQUISE.

Madeleine !

DIDIER, *s'élançant vers la jeune fille.*

Arrivez, arrivez, ma chérie..., la maison attend, tout est en place... Chez nous..., vous voilà chez nous.

MADELEINE, *très émue, allant vers la marquise.*

Voulez-vous me permettre de vous appeler encore maman?

DIDIER, *à sa mère.*

Embrasse-la... Si tu savais comme elle a été vaillante. (*La marquise serre la jeune fille dans ses bras.*)

LA MARQUISE, *gaiement.*

Oui, je l'embrasse..., mais qu'on me dise au moins ce qui s'est passé.

MADELEINE.

Il s'est passé, mère, qu'après lui avoir dit que je ne l'aimais plus, j'ai pleuré toute la nuit du chagrin que je lui avais fait. Je le voyais toujours devant moi comme à son entrée dans le cloître, si pâle, avec sa bouche qui tremblait. Pauvre ami. (*Se serrant contre M^{me} d'Alain.*) Ah! je vous en prie, maman, gardez-moi contre votre cœur. J'y serai mieux pour ce que je veux lui dire et qu'il faut que vous entendiez bien tous. (*Émue, mais la voix très ferme.*) Didier, mon cher Didier, je n'ai pas assez de toute une vie de dévouement, de tendresse, pour vous payer des peines cruelles que je vous ai causées; et, comme vous là-bas, dans le soleil de Nice, à mon tour, je voudrais crier à toute la terre que vous êtes mon mari, mon cher mari, que j'aime éperdument, de toute la force de mon âme. (*Elle se cache dans les bras de la marquise, pendant que Didier se jette sur sa main et la couvre de baisers.*)

LA MARQUISE.

Tout ça ne me dit pas pourquoi l'on s'est méfié de moi... Méchants enfants, si longtemps vous cacher de votre mère...

MADELEINE.

Notre bonheur en dépendait. Songez que j'étais aux mains d'un méchant et d'un habile, à qui ma dot faisait décidément envie, qu'ayant la loi pour lui, il pouvait me retirer du couvent, m'emmener Dieu sait où, tendre à notre Didier quelque mauvais piège... Voilà pourquoi j'ai tenu ma volonté secrète; et c'est seulement ce matin que M^{lle} de Rémondy, majeure et maîtresse de ses actes a signifié, à M. le Conseiller, fort surpris, son prochain mariage avec le marquis Didier d'Alein. Vous me pardonnez, maman ?

LA MARQUISE.

Ah ! chère fille...

DIDIER.

Qu'en dis-tu, vieil Hornus ?

HORNUS.

L'obstacle, parbleu, le divin obstacle ! La jeune fille est devenue une vraie femme...

LA MARQUISE.

Oui, mais en attendant le mariage, qu'allons-nous en faire, de cette petite femme-là ?... Je ne peux pas la garder ici...

MADELEINE, *souriant*.

Oh ! j'y ai songé.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA SOEUR TOURIÈRE.

LA TOURIÈRE, *droite sur le perron, robe bleue et cornette claire, avec un claquement de mains ecclésiastique.*

Mademoiselle Madeleine... Allons !

MADELEINE.

Oui, ma sœur... (*À la marquise.*) Vous voyez, je suis encore au couvent jusqu'à mon mariage.

LA MARQUISE, *riant, à Didier.*

Et tu ne l'y laisseras pas longtemps !

JACK

PIÈCE EN CINQ ACTES

EN COLLABORATION AVEC H. LAFONTAINE

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE
DE L'ODÉON, LE 11 JANVIER 1881.

PERSONNAGES

AMAURY DARGENTON	MM. LAFONTAINE.
RIVALS, médecin	POREL.
JACK, 20 ans	CHELLES
HIR, docteur	FRANÇOIS.
LABASSINDRE, 6 ^e basse à l'Opéra.	ODEZENNE.
LANDOUZIE, critique influent. . .	CORNAGLIA.
MORONVAL, publiciste, ancien maître de pension	SICARD.
DASPRE, sculpteur	REBEL.
CASIMIR, facteur.	BOUDIER.
SCHUBART, poète satirique	LAFERTÉ.
CALDELAR, fabuliste	FRÉVILLE.
UN DOMESTIQUE.	FARRÉ.
IDA DE BARANCY.	M ^{mes} CÉLINE MONTALANT.
LA MÈRE ARCHAMBAUT, servante . .	CROSNIER.
CÉCILE, petite-fille de Rivals. . .	R. SISOS.
DELPHINE DU GARD, invitée. . . .	JULIEN.
MADAME CADELAR, invitée	DAVYLE.
UNE FLEURISTE.	NOÉMIE.
UNE PAYSANNE,	CAROLINE.

ACTE PREMIER

UNE PROPRIÉTÉ PRÈS DU VILLAGE D'ÉTIOLLES

SUR LA LISIÈRE DE LA FORÊT DE SÉNART

Le théâtre représente une salle à manger de campagne, rustique, artistique, élégante, très ensoleillée. Bahut surchargé de vieilles faïences, cheminée monumentale, grand fauteuil Henri II; sur une colonne, le buste du maître de la maison, le poète Dargentou, le cou nu, les cheveux au vent, l'air inspiré, faisant pendant au buste de Gœthe. Au fond, une véranda laissant voir le jardin. Porte à droite et à gauche, escalier extérieur, en bois ouvré, menant aux étages supérieurs. — Au lever du rideau, la mère Archambaut met le couvert.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MÈRE ARCHAMBAUT, UN FACTEUR DE CAMPAGNE.

LE FACTEUR, *se montrant à la fenêtre jusqu'à mi-corps.*

Salut bien, mère Archambaut, la compagnie... Les journaux de M. Dargentou. (*Il jette les journaux sur une table.*) Y en a-t-y... y en a-t-y...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! c'est pas d'trop... Y en faudrait six fois autant, tellement que le temps l'y dure, à la campagne... Un verre de vin, m'sieu Casimir? (*Elle lui verse à boire.*)

CASIMIR.

Pourquoi donc pas? Faut ça pour combattre le chaud... (*Il boit.*) Ah! c'est heureux, les riches, de pouvoir s'ennuyer comme ça à leur aise... car enfin v'là beau temps qu'ils sont à Étrolles, vos bourgeois, mère Archambaut?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ai prochant les sept ans... c'est l'année que mon pauvre défunt, qu'était encore garde forestier, a eu son attaque... Ils sont venus voir après la forêt avec leur petit garçon... M. Dargenton disait qu'il voulait un coin ben seul, ben sauvage, que le remuement de la ville était contraire à ses écritures. Alors je leur z'y ai indiqué c'te maison-ci qu'était à louer, à l'orée du bois.

CASIMIR, *gravement*.

C'est un homme qui travaille de la tête, paraît ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Il travaille ! il travaille !... Y n'en fait pas lourd, allez !... Depuis tant d'années que j'suis à son service, je commence à le connaître... Quand il s'enferme là-haut, dans son espèce de chapelle où qu'il y a du vitrage en couleur... Oh ! il travaille drôlement... Une fois, j'ai mis mon œil à la serrure... pas par curiosité, ben sûr. Eh bien, il était couché tout du long sur un grand coussin qu'il a.

CASIMIR.

Il dormait.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Y dormait en fumant... une longue affaire de pipe en tortillon qui était là à terre à côté de lui... Encore une invention dans le genre de ce grand fauteuil-là (*elle s'assied dedans*) et de ce latin qu'il a mis au-dessus de sa porte... Je vous dis que c'est pas un homme comme les autres, m'sieur Dargenton... Mais le plus drôle, c'est que pendant qu'il est là-haut à tirer sur sa pipe, madame est tout le temps à dire : « Chut !... faisons pas de train, monsieur travaille ! » Quand je dresse la table (*revenue au-dessus de la table*) elle me fait mettre une couverture sous la nappe, crainte que le bruit de la vaisselle le dérange dans ses idées !

CASIMIR.

Une couverture sous la nappe ! Y a que ces Parisiens de Paris pour inventer le diable. *(Il lui rend le verre.)*

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah ! le service n'est pas toujours commode... non pas que ça soye un mauvais homme, mais c'est un homme qui se ronge tant qu'il s'ennuie... *(Posant le verre sur la console du fond.)* Faut voir quand ses journaux de Paris sont un peu en retard... Il est là, sur la route, qui vous guette, qui marronne... Je ne sais pas quel plaisir il y trouve, à ses journaux... Presque toujours il y a sur la feuille des affaires qui ne lui conviennent pas. Alors c'est des humeurs, des colères... sa crise, comme il l'appelle... tout ça retombe sur la pauvre mame Argenton et sur moi... Quand nous avions encore not' petit Jack, c'était lui qui endurait tout, le pauvre enfant !... *(Elle regarde au dehors.)* Tiens ! on dirait la voiture du docteur...

CASIMIR, *regardant au dehors.*

Ma foi, oui, voilà M. Rivals avec mademoiselle Cécile qui arrivent de ce côté.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Comment ! mam'zelle Cécile aussi ?

CASIMIR.

Oui, il l'emène quelquefois avec lui dans ses tournées... c'est sa consolation, à ce pauvre homme.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *face au public.*

Ah ! bonnes gens !... en ont ils eu des malheurs dans cette maison-là... et pas mérités, pour sûr ! *(Elle va ouvrir la porte du fond.)*

CASIMIR, *à la fenêtre, parlant sur la scène vide.*

C'est vrai qu'ils en ont eu plus que leur compte... Ben le bonjour, mère Archambaut, la compagnie... (*Il disparaît.*)

SCÈNE II

LA MÈRE ARCHAMBAUT, CÉCILE, RIVALS, *du fond, à droite.*

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *débout sur la porte.*

Entrez donc, entrez donc, mam'zelle Cécile... (*Ils paraissent.*) C'est un vrai hasard de vous voir vers chez nous.

CÉCILE.

Ah! je n'ai plus le temps, ma bonne Archambaut. Je fais des visites avec grand-père... et puis j'ai la maison à tenir.

RIVALS, *descend un peu avec Cécile.*

Et c'est tenu, je vous en réponds. Bonjour, bonjour, la mère. Vous la trouvez grandie, hein?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Et que ça l'y va ben de grandir. La v'là quasi en âge de se marier.

CÉCILE.

Àh! mais non... Nous sommes trop bien tous deux comme nous sommes.

RIVALS, *ému.*

Vrai!... tu ne t'ennuies pas trop toute seule, près de ton vieux bonhomme?

CÉCILE.

Oh!

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Dites donc, mam'zelle Cécile, vous rappelez-vous quand vous venez jouer ici avec not' petit Jack... Seigneur Dieu! que vous étiez t'y gentils!... et ben faits l'un pour l'autre, ma fine, oui!

CÉCILE, *descend un peu.*

Oh! je pense souvent à lui, mère Archambaut.

RIVALS.

Elle y pense toujours... C'est bien pour cela qu'elle ne veut plus venir ici. La maison lui fait trop de peine.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Dieu de Dieu... Un amour de petit blondin figolet qu'était né pour être ouvrier, comme moi pour être duchesse. (*Rivals va et vient au-dessus, examine la table qui est préparée.*) Dire qu'ils l'ont envoyé dans les usines.

CÉCILE.

Comme il doit être malheureux!

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ah! si j'avais été sa mère, jamais on n'aurait vu ça... non, qu'on n'aurait pas vu ça... Mais j'ai pas eu la chance d'avoir d'enfant, moi, mon homme non plus.

RIVALS, *brusquement, revenu à sa place.*

Mère Archambaut?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Monsieur Rivals?

RIVALS, *montrant le couvert.*

On n'a pas l'air bien malade, ici... Pourquoi m'a-t-on fait venir?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

M'en parlez pas... c'est m'sieur Dargenton qu'a encore eu sa crise à c'matin... Mais v'là madame.

SCÈNE III

LES MÊMES, IDA, *toilette excentrique.*

IDA, *descendant l'escalier.*

C'est vous que j'entends, docteur! Et moi qui meurs d'impatience de vous voir. (*A la mère Archambaut, d'un air de reine.*) Pourquoi n'annoncez-vous pas, ma chère?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *ouvrant des yeux.*

Si ou plaît? (*Reste au fond à ranger.*)

CÉCILE.

Nous arrivons à l'instant, madame.

IDA, *à Cécile, l'embrassant.*

Bonjour, mon enfant... C'est de votre faute, si je ne vous aime plus, je ne vous vois pas assez... Vous regardez ma robe. N'est-ce pas que c'est original?... Nous avons du monde aujourd'hui... M. Dargenton reçoit.

RIVALS.

Il reçoit?...

IDA.

Oui, il se décide à reprendre son milieu intellectuel. Je ne lui suffis pas, moi... Vous comprenez, je ne suis, comme il

dit, qu'une pauvre cervelle d'oiseau... Oh! cet isolement est tout ce qu'il y a de plus mauvais pour lui... Ah! docteur, il se mine, il se tue, et il nie le cache!

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Des idées, m'ame Argenton, des idées que vous vous faites là... Il est tout le temps pendu à la huche... Encore ce matin, après sa crise, j'y ai vu se couper une tartine grande comme ça!... Et des pipes.. en fume-t-il de ces pipes! C'est vrai que le temps l'y dure à la campagne, et qu'il a plus de tête que de bras, ben sûr, vol'mari... Mais c'est égal, faut pas vous racasser tout de même!...

IDA.

Vous parlez comme une paysanne... Est-ce vous qui pouvez comprendre ces terribles luttes artistiques... (*La mère Archambaut remonte.*) Quand moi, qui suis dans l'intimité de son génie, j'ai peine à les imaginer. Oh! docteur, ce qu'il a dépensé de nerfs pour sa *Fille de Faust*, c'est incroyable!

RIVALS.

La *Fille de Faust*?... Ah! oui, son grand drame.

CÉCILE.

Il doit être très avancé?...

IDA.

Oh! c'est fini..., c'est fini..., sauf quelques retouches à faire à la scène...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *redescendant.*

C'est pas trop tôt .. depuis le temps qu'il s'enferme avec, et qu'on n'ose pas remuer dans la maison...

IDA.

Savez-vous seulement, avant de parler en l'air, comme vous le faites, combien Goëthe, le grand Goëthe (*recule d'un pas, montre le buste*) que voici...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah ! je le connais ben, depuis le temps que je l'époussette.

IDA.

Savez-vous combien il a mis pour son *Faust* ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ma fine, non.

IDA.

Il a mis dix ans, lui.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ben, il a dû en fumer, de ces pipes !

IDA, *haussant les épaules.*

Il faut la plaindre, docteur. (*La mère Archambaut remonte, passe au-dessus et achève de mettre le couvert, tout en écoutant ce qui se dit.*)

RIVALS.

Si nous montions près de notre malade... Je n'ai pas grand temps, je vous dirai... Je conduis ma petite-fille à Corbeil...

IDA.

Mais, docteur, M. Dargentou n'est pas là... Il est allé au-devant de ses amis... deux intelligences !

RIVALS.

Oh ! alors, ce n'est pas bien grave...

IDA.

Très grave, au contraire... Cette crise de ce matin a été terrible... Et c'est Jack qui en est cause.

RIVALS *et* CÉCILE.

Jack ?

IDA.

Si vous saviez ce qui se passe... L'enfant a encore fait des siennes...

CÉCILE.

Ah ! mon Dieu ! quoi donc ?

IDA.

Un coup de tête... On n'imagine pas... Il n'est plus à Indret... Il a quitté l'usine.

CÉCILE, *vivement*

Oh ! quel bonheur ! (*Va à droite.*)

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *au-dessus de la table.*

Une vraie chance, dame !

IDA, *stupéfaite, à Cécile.*

Mais vous n'y pensez pas?... Mais c'est épouvantable... (*Cécile revient.*) Tout un avenir perdu... M. Dargenton est dans un état ! songez donc ! après toute la peine qu'il s'est donnée pour le faire entrer à ces forges, et justement c'est un de ces messieurs que nous attendons qui nous avait procuré cette

place... (*Rivals remonte.*) Qu'est-ce qu'il va dire, quand il saura?... Ah ! cruel enfant, que de mal tu m'as fait depuis que tu es au monde !

CÉCILE, *s'approchant d'Ida.*

S'il vous a fait du mal, madame, c'est bien sans le vouloir. Il vous aime tant !

IDA.

Je sais bien qu'il m'aime, mon Jack, mais pourquoi n'est-il pas raisonnable aussi?... Pourquoi ne veut-il rien faire?... Enfin, le voilà dans la marine maintenant !

RIVALS, *descend.*

Dans la marine!...

IDA.

Mais oui... Il s'est fait..., comment dit-il ça..., chauffeur..., à bord du... Je ne sais plus, moi..., sur un vaisseau... Vous allez voir sa lettre. (*Remonte.*)

RIVALS, *à demi-voix.*

Pauvre petit martyr.

IDA, *cherchant de tous côtés.*

Qu'est-elle donc devenue, cette lettre..., je n'ai plus ma tête à moi... (*Redescendant, cherchant toujours.*) Oui, chauffeur..., c'est à n'y pas croire, n'est-ce pas?... C'est que j'en ai vu, moi, de ces chauffeurs..., quand je suis revenue d'Algérie avec lord Peambock. Lord Peambock, le parrain de Jack... Car vous savez... son nom s'écrit à l'anglaise... Jack par un k..., c'est bien plus distingué. Du reste, lord Peambock, pour la distinction... Eh bien, ces chauffeurs, voyez-vous, c'est laid, c'est noir..., ça boit de l'eau-de-vie... Et dire que mon Jack..... Ah ! la voilà, cette lettre.

RIVALS, *tendant la main.*

Voyons!

IDA, *retenant la lettre.*

C'est que M. Dargenton ne serait peut-être pas content que je vous montre... Mère Archambaut, regardez donc sur la route si ces messieurs ne viennent pas.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *qui est au fond.*

Oui, madame. (*A part.*) Si c'est pas une calamité! Le petit Jack sur les navires!.. (*Elle descend sur le chemin.*)

RIVALS, *lisant.*

« C'est bien contre l'idée de te causer de la peine que je suis parti de l'usine, mais vois-tu, ma chère maman, malgré le courage et la bonne volonté, je ne valais rien pour la lime. Je n'aurais jamais fait qu'un mauvais ouvrier. Et voilà que j'ai vingt ans. Il faut que je me décide à gagner des journées d'homme. La chauffe, c'est dur, mais c'est plus avantageux. Et puis j'aurai devant moi l'idée de te revoir, qui me soutiendra. Tu es toujours là, va, ma pauvre maman, n'importe où que je sois, ne te tourmente pas. C'est toujours toi maman, et c'est toujours moi ton chéri, qui t'aime avec tout son cœur. JACK, chauffeur à bord du *Cydnus*. »

IDA,

Chauffeur! le fils d'un marquis..., car le père de Jack... (*Se reprenant.*) Mon premier mari était marquis..., marquis de l'Épan, une grande famille. Il est mort chef d'escadron... S'il avait vécu, il serait certainement général aujourd'hui, et mon Jack à Saint-Cyr, c'était mon rêve, Saint-Cyr... Les jours de sortie, il aurait accompagné sa mère. L'uniforme est gentil, plus gentil que celui de Polytechnique, n'est-ce pas? Ils ont de petites plumes au shako.

RIVALS, *brusquement, lui rendant la lettre.*

Il faut rappeler votre enfant, madame. Retirez-le de là. C'est trop affreux!...

CÉCILE.

N'est-ce pas, grand-père?

IDA.

Je le voudrais bien, mon Dieu!... Mais M. Dargenton consentira-t-il? Cette lettre l'a tellement froissé...

RIVALS.

Jack n'a plus que sa mère... C'est à vous seule d'agir.

IDA.

Oh! docteur, je vous jure que M. Dargenton... C'est une grande âme, allez! Il a tout fait, tout essayé... Mais pourquoi Jack n'a-t-il pas voulu?

RIVALS.

Non, madame, non. M. Dargenton n'a pas fait ce qu'il devait. Il s'est trop souvenu que cet enfant n'était pas son fils.

IDA.

Oh! docteur, qu'est-ce que vous me dites là? Vous allez me faire pleurer. Oui, c'est vrai, c'est affreux... Oui, vous avez raison... Il faut qu'il revienne. Oh! vous m'aidez, n'est-ce pas, docteur? Vous savez, nous autres pauvres femmes, nous ne comptons pas. Vous parlerez à M. Dargenton. Vous avez beaucoup d'influence sur lui... Moi, quand il me regarde, je ne sais plus... Cet œil de génie, cette parole qui tombe de haut... je n'ose pas... Mon Dieu! mon Dieu! rendez-moi, mon Jack.

RIVALS.

Oh ! il ne demande pas mieux que de vous le rendre. Dieu n'aime pas que les petits soient loin des mères..., mais avant tout, il faut qu'elle veuille, cette mère.

IDA.

Eh bien, je vous promets de vouloir, de vouloir énergiquement, cette fois.

CÉCILE.

Oh ! madame, Jack sera si bien près de vous.

IDA.

Puisque je vous promets, mignonne, seulement c'est vous qui parlerez, n'est-ce pas, docteur, mon petit docteur ?

RIVALS, *remontant*.

Certainement, et aujourd'hui même.

IDA, *un peu effrayée*.

Ah ! vraiment?... Aujourd'hui. Déjà.

RIVALS.

Je vais conduire Cécile à Corbeil, et au retour..., pas de grand homme qui tienne ! Il faudra bien qu'il m'écoute..., mais vous ?

IDA, *résolument*.

Vous serez content de moi, vous verrez. (*A Cécile.*) Au revoir, mignonne. (*Elle l'embrasse.*) Est-ce joli, la jeunesse !... N'ayez jamais de chagrin. Si vous saviez comme ça vieillit !

LA MÈRE ARCHAMBAULT, *qui accourt*.

Les voilà !

IDA.

Ah! mon Dieu.

RIVALS.

Au fait!... Si je lui parlais tout de suite.

IDA.

Oh! non, docteur, pas maintenant... Ce serait trop brusque... Tantôt, tantôt, ça vaudra mieux.

RIVALS.

Soit, madame, à tantôt... (*A part.*) Pauvre petit Jack! *Dargenton chante en dehors à gauche l'air de Aÿ Chiquita. Rivals sort avec Cécile, tourne à droite en dehors.*)

IDA, *tire de sa poche un petit pompon de poudre de riz et se tamponne le visage.*

Vite..., qu'il ne se doute pas que j'ai pleuré!

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! madame, si vous voyiez ces figures qu'il nous amène... Ben les figures qu'il faut pour y arracher son ennui. Allons, la crise est passée, l'entendez-vous? Le v'là qui chante comme une guernouille! (*Elle sort à gauche.*)

SCÈNE IV

IDA, DARGENTION, puis HIR et LABASSINDRE.

(*Dargenton paraît sur le seuil, cesse de chanter, voyant Rivals s'éloigner.*)

DARGENTION.

Le docteur Rivals sort d'ici, n'est-ce pas?

IDA.

Où, mon ami... Je l'avais fait venir pour ta crise... Mais il reviendra... Tu te sens mieux?... Tu es tout à fait remis?

DARGENTON, *allant à elle, la fixant.*

Tu as quelque chose, toi?

IDA.

Oh! comme tu me vois..., comme tu me sais...

DARGENTON.

On t'a encore monté la tête avec Jack... (*On entend Hir.*)
Chut! nous recauserons. (*Va à droite.*)

HIR, *entrant.*

Dargenton, l'envie franchit ton seuil... Quel luxe!

DARGENTON, *le présentant.*

Le docteur Hir... de la Faculté de?

HIR.

Ne parlons pas de ça.

DARGENTON.

Universaliste, très fort!

IDA.

Je sais..., je sais..., tu m'as dit... monsieur...

HIR.

Madame, en vous, je salue la compagne du poète.

IDA, *lui tend la main, il la baise.*

Soyez le bienvenu, docteur.

HIR, *à Dargenton.*

Tu n'avais pas exagéré.

DARGENTON.

N'est-ce pas? (*Hir remonte au fond à gauche.*)

LABASSINDRE, *en dehors, à gauche, d'une voix de basse.*

Et qui meurt, qui meurt pour toi!

(*Paraît sur le seuil.*) Beuh! beuh! Elle y est, ma note d'en bas, elle y est.

HIR.

Laisse donc ta note tranquille.

LABASSINDRE.

Tu es bon, toi, ma note, c'est mon pain. Si je la perds..., qu'est-ce qu'il me reste?

DARGENTON, *le présentant.*

Labassindre, de l'Académie de musique! Très fort! (*Hir passe au-dessus, va à l'extrême droite.*)

LABASSINDRE, *au fond.*

Et ancien ouvrier, s'il vous plaît. (*Tendant la main à Ida.*) Madame, carrément, le cœur avec, comme je la serrerais à un brave compagnon du devoir. (*Labassindre finit toutes ses phrases en voix de basse profonde.*)

IDA, *à Dargenton.*

C'est monsieur, n'est-ce pas, qui avait bien voulu s'occuper de notre petit Jack?

LABASSINDRE.

Justement, madame... Et je crois vous avoir donné un conseil d'ami..., l'usine, tout est là. (*Il tâte sa note..., beuh! beuh!*) Mais Dargenton ne mérite pas d'avoir d'ami.

HIR.

Mon cher, on ne se supprime pas comme ça.

LABASSINDRE.

On ne savait plus ce que tu étais devenu. Enfin, voilà six ans..., que Hir me demande ton adresse. (*A Ida.*) Je m'empresse d'ajouter, madame, que depuis que je vous ai vue, je n'ai plus la force de lui en vouloir. Je constate le doux servage.

IDA.

Oh! ce n'est pas pour cela. Amaury a tout sacrifié à sa *Fille de Faust*. (*Elle remonte au fond à gauche.*)

DARGENTON.

C'est vrai! L'art est un grand égoïste. L'homme qui pense est la proie de l'invisible. J'ai énormément travaillé. (*Labassin tre va au-dessus de la table près du grand fauteuil.*)

HIR.

On te pardonne. Mais, il nous faut un chef-d'œuvre.

DARGENTON,

Je crois qu'il y est, cher ami.

LABASSINDRE, à Hir.

Docteur, regarde-moi donc ça. (*Montrant la table.*) Mâtin! Quel lard!

HIR.

Oui, je crois rêver !... Où suis-je ?

IDA, *près de la table.*

Vous êtes chez vous, messieurs.

LABASSINDRE.

Madame, je compte m'y répandre.

DARGENTON.

Répands-toi, Labassindre, répands-toi... Ida, si tu donnais à ces messieurs des blouses et des chapeaux...

IDA.

Oh! oui... Ce sera tout à fait original. (*Elle sort vivement à gauche, Hir traverse, Labassindre descend à droite.*)

LABASSINDRE.

La blouse, mon ancien élément... Ça va...

DARGENTON, *prenant le panier à bouteilles qui est au fond à gauche de la porte.*

Moi, je descends à la cave. Je tiens à choisir moi-même.

LABASSINDRE.

Tu sais, n'oublie pas le pichet de cidre dont tu m'as parlé !

DARGENTON.

Regarde. (*Il lui montre un petit fût à droite, entre le premier et le deuxième plan.*)

LABASSINDRE, *remontant.*

Oh! chic!... Très chic! (*Il prend un verre sur la petite*

table et tire du cidre en faisant des roulades... Dargenton sort au fond.)

LABASSINDRE, *chantant.*

Vive la pomme et son pommier !

HIR, *venant près de la table.*

Tais-toi, Orphée.

LABASSINDRE.

Dis donc, fait-il assez couleur locale chez le poète... Il a donc de l'argent ? *(Il passe au-dessus, en examinant, et descend, son verre à la main.)*

HIR.

Il paraît que oui.

LABASSINDRE, *finaud.*

A elle ?...

HIR.

Pour qui me prends-tu ! Est-ce que je serais là ?

LABASSINDRE.

Bédame ! Dargenton ne nageait pas dans l'or quand il était professeur chez Moronval, le marchand de soupe. J'ai cru qu'il s'était enrichi... par alliance.

HIR.

Non..., il a hérité...

LABASSINDRE.

Ah ! bien... J'aime mieux ça. On est plus à l'aise. *(Il boit.)*
C'est qu'elle est très bien, dis donc, la bourgeoise. *(Il reporte son verre au fond.)*

HIR.

Oui, elle est belle comme une oie. (*Hir prend quelques crevettes sur la table, et traverse à gauche.*)

LABASSINDRE.

Tu m'as dit qu'elle s'appelait?... (*En redescendant, il prend aussi des crevettes, et va près de Hir.*)

HIR.

Ida de Barancy.

LABASSINDRE.

Où ça, Barancy?

HIR, *s'asseyant à gauche.*

Où tu voudras.

LABASSINDRE.

Bon. J'y suis.

HIR.

Non, tu n'y es pas... Et pour t'éviter de faire des impairs, voici l'histoire en deux mots : — Ida de Barancy, personne de mœurs légères, petit hôtel boulevard Malesherbes. Un vieux protecteur anonyme et blasonné, et un enfant..., filleul de lord Peambock.

LABASSINDRE.

Ah ! le gamin que j'ai placé?...

HIR.

Tout juste. L'enfant grandi, devenu gênant, on le met en pension chez Moronval. Drôle de boîte comme on n'en trouve qu'à Paris. Là dedans, Amaury Dargentou enseignait la litté-

rature, qu'il ne sait pas, du reste, à des jeunes Égyptiens, des princes japonais, des petits rois d'Honolulu, ce que Moronval appelle ses petits pays chauds.

LABASSINDRE.

Un vrai pensionnat pour enfant de cocotte.

HIR.

Un jour Ida de Barancy va voir son fils et découvre un Dargenton de trois quarts, dans une pose irrésistible... Tu sais, le faux artiste, la lithographie de romance, toutes les filles adorent ça : « C'est un artiste, ma chère ». Coup de foudre ! (*Se levant.*) Suite du coup de foudre : déjeuner chez la dame, dans son petit hôtel... Suite du déjeuner que tu devines. Là-dessus Dargenton hérite. Devenu riche, il devient jaloux, ne veut plus déjeuner au boulevard Malesherbes. La dame lâche son protecteur, laisse vendre l'hôtel, et vient déjeuner éternellement dans la maison de son poète. Nous y sommes... Y es-tu ?

LABASSINDRE.

Ce Dargenton m'a toujours paru très fort.

HIR.

Pas à moi.

LABASSINDRE.

Il a du talent, voyons. Tu ne peux pas lui ôter ça.

HIR.

Un prodigieux serin !

LABASSINDRE.

Tais-toi donc ! Tu guignes la cage... Ça t'irait, hein ? de passer ton été ici ?

HIR.

Eh bien, et toi ?

LABASSINDRE.

Ah ! je ne dis pas.

HIR.

Oui, mais il n'y a pas moyen.

LABASSINDRE.

Pourquoi ?

HIR.

Et l'Opéra?... Ah ! ah !

LABASSINDRE.

Alors, ni toi non plus.

HIR.

Moi ?

LABASSINDRE,

Eh bien !... Et ta clientèle ? Ah ! ah !

HIR, *souriant.*

C'est vrai..., ma clientèle... J'allais l'oublier.

LABASSINDRE, *lui tapant sur le ventre.*

Tu vois..., pas moyen, mon bonhomme. (*Hir va à gauche, Labassindre à droite, Dargenton rentre par le fond.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, DARGENTON.

DARGENTON.

Qu'est-ce qu'on raconte ?

HIR.

Rien. — Je traduis à Labassindre, qui a oublié son latin, l'inscription gravée sur ta porte : *Parva domus...*

DARGENTON.

Magna quies : Petite maison grand repos.

LABASSINDRE.

Oui, je comprends bien, c'est dans le genre de *Ludovico magno*. Porte Saint-Denis, quoi.

DARGENTON, *débouchant les bouteilles*.

Et vous voyez que je ne mens pas à ma devise. La solitude féconde et la forêt à ma porte... La forêt encombrée de silence... Sans la forêt, je ne serais jamais venu à bout de ma *Fille de Faust*.

LABASSINDRE.

Alors, tu crois qu'à Paris ?

DARGENTON.

Non, Paris, m'est contraire... Son bruit effare la pensée...

HIR.

A Paris, pas moyen d'avoir du génie... Trop de fiacres.
(*Ida arrive avec deux chapeaux et deux blouses.*)

SCÈNE VI

LES MÈMES, IDA, puis LA MÈRE ARCHAMBAUT.

IDA, *de gauche.*

Messieurs..., les blouses et les chapeaux demandés.

LABASSINDRE, *traversant à gauche.*

Merci, mame Ida.

DARGENTON, *à l'avant-scène déclamant.*

« O Faust! ô vieux lutteur, une fille t'es née !... »

IDA, *allant à lui.*

Toujours autant, dis ?

HIR, *les montrant.*

Labassindre?... joli !

DARGENTON, *embrassant Ida.*

Enfant!... Ma chaise... (*Ida et Dargenton vont au-dessus, placer la grande chaise.*)

LABASSINDRE, *chantant.*

C'est l'amour qui dore
De reflets joyeux !
Beuh ! beuh !

HIR, *à Labassindre.*

Méfie-toi, tu la tâtes trop, tu l'agaces, elle te lâchera.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *arrivant de gauche, vient au milieu.*

V'là la soupe !

DARGENTON.

Messieurs, quand il vous plaira.

HIR, *s'asseyant.*

Il nous plaît.

LABASSINDRE, *passé devant la table en faisant une pirouette.*

Eh bien, m'âme Ida, sommes-nous assez rustiocandards comme ça ?

IDA.

Charmants.

LABASSINDRE, *à la mère Archambaut.*A la bonne heure ! une vraie mère d'ouvrier !... beuh !...
(*Il s'assied.*)

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Qué drôles d'amis qu'a monsieur... Ben sûr, c'est encore de ceux-là qui travaillent de la tête. (*Elle remonte, et va enlever les assiettes à soupe.*)

HIR.

Dis donc, poète, il fait joliment bon chez toi.

DARGENTON.

C'est vrai que nous sommes bien heureux... N'est-ce pas, Ida ?

IDA.

Oh ! oui, mon ami..., bien heureux !

LABASSINDRE.

Et tu ne t'ennuies jamais ?

DARGENTON.

Pas une minute.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *à part.*

Eh ben..., en v'là un gros, par exemple!

LABASSINDRE.

Cristi!... Quand je pense que demain, pendant que vous dinerez là, à cette même place, avec tout ça devant les yeux. (*Il fait un large geste en montrant l'horizon et chante*) moi, je serai attablé dans un Duval infâme.

HIR, *à part.*

Encore si l'on était sûr d'y manger tous les jours, chez Duval.

IDA.

Mais restez donc, qui vous empêche?

DARGENTON.

La maison est grande.

IDA.

Ça serait gentil. On ferait des excursions. J'adore ça, moi, les excursions.

LABASSINDRE, *soupirant.*

Ah! je ne demanderais pas mieux!

HIR, *ricanant.*

Et l'Opéra?

DARGENTON.

Ah! oui, c'est vrai..., l'Opéra... Mais toi, Hir? tu n'es pas sur l'affiche?

LABASSINDRE, *vivement.*

Il a sa clientèle..., ça revient au même.

DARGENTON.

C'est juste.

LABASSINDRE, *à Hir.*

Tu ne peux pas tout avoir, tu comprends.

HIR, *à Dargenton.*

Où comptes-tu donner ta *Fille de Faust* ?

IDA.

Oh ! à la Comédie-Française.

DARGENTON.

Ils ont le manuscrit depuis huit jours... Je n'y comprends rien. Ces messieurs en prennent à leur aise.

LABASSINDRE.

Ah ! dam, écoute donc, mon petit, faut le temps, que diable !... Pourvu que ça réussisse, seulement...

DARGENTON.

Oh ! ils ne peuvent pas me refuser..., j'ai dit à l'un d'eux, au semainier, ce mot cruel : « Passez-moi votre *sené*, vous aurez de ma rhubarbe... » Il était vexé !

HIR.

Il y avait de quoi.

IDA.

Tu es bien imprudent, aussi.

HIR.

Incorrigible!

DARGENTON.

On ne se refait pas, cher ami.

LABASSINDRE.

Et après la *Fille de Faust*?

DARGENTON.

Les *Cordes d'airain*... Oh! ce sera terrible! J'ai pris en pleine humanité. J'ai refait une humanité à moi.

LABASSINDRE.

Et après l'airain?

DARGENTON.

Les *Passiflores*. C'est d'un art plus souple. J'ai fait ça pour m'amuser, pour me reposer.

LABASSINDRE.

Ça ne doit pas t'arriver souvent, dis-donc, avec un bagage pareil?

IDA.

Oh! il ne se repose guère, allez!

DARGENTON.

Et le moyen de se reposer, dans cet affreux métier. Il faut se hâter. On vous prend tout. On vient de représenter cinq actes de M. Emile Augier de l'Académie Française, son deux et son trois, c'est tout à fait mes *Pommes d'Atalante*.

LABASSINDRE, *se versant à boire.*

Allons donc !

DARGENTON.

Absolument.

IDA.

Mais c'est une infamie... On t'a pris tes *Pommes d'Atlante*... Mais je vais lui écrire, moi, à ce monsieur Laugier.

DARGENTON.

Bah ! Je lui en fais cadeau !

HIR.

Dargenton, qui est-ce qui te soigne, ici ?

DARGENTON.

Pourquoi ? Est-ce que j'ai l'air malade ?

HIR.

Euh ! euh !

IDA.

Ah ! mon Dieu ?

DARGENTON.

Ne plaisante pas.

HIR.

Tu m'en ôterais l'envie.

DARGENTON.

Mais le docteur Rivals se moque de moi chaque fois que je le fais demander.

HIR.

Oui, je les connais ces vieux praticiens! Le docteur jovial.

DARGENTON.

Mais non, je t'assure, Rivals est très sérieux, c'est un ancien chirurgien de marine.

HIR.

Il te traite en malade imaginaire. Il n'y a pas de malade imaginaire.

IDA.

C'est bien vrai, cela!

DARGENTON.

Ah! ça, voyons?...

HIR.

Mais, mon cher, comment veux-tu? Tu travailles trop. Ce n'est pas normal. L'homme est créé pour remuer ses jambes, pour se mouvoir. Tu n'agis pas, tu réagis. Les données de la nature sont déroutées.

IDA.

Je me tue à le lui dire. On ne m'écoute pas, moi.

DARGENTON, *se levant.*

Mais, je suis sûr de mon coffre, que diable!

HIR, *se levant.*

Nous allons voir. (*Il remonte et passe entre Ida et Dargent-*
ton, en tirant de sa poche un papier et un crayon.)

DARGENTON.

Que vas-tu faire?

HIR.

Te le démonter, ton coffre!

IDA.

Hein?...

DARGENTON.

Comment? ..

HIR.

N'ayez pas peur; je vais tout simplement vous décalquer la maladie de mon pauvre ami. (*Il pose son papier sur la poitrine de Dargenton, ausculte, percute et trace des signes au crayon.*) Voici où est descendu le foie, et voici où il devrait être. (*Enlève le papier, le pose sur la table.*) Je vous fais juges, vous voyez quels désordres dans l'organisme. (*Il descend au milieu, un peu à gauche. Dargenton et Ida sont au bout de la table, un peu au-dessus, examinant le papier qu'a posé Hir.*)

IDA, effrayée.

Des désordres, tout ça!

HIR.

Tout ça, madame.

LABASSINDRE, à part.

Où veut-il en venir?

DARGENTON, regardant le papier.

C'est effrayant.

IDA.

Tu vois!

HIR.

Et remarquez que les proportions que le foie a prises sont aux dépens des autres organes.

DARGENTON.

Ce Rivals est un aveugle.

IDA.

Oh! nous allons en voir un autre, un grand... Mon Dieu, mon dieu, qui se serait douté? Pauvre cher!

HIR.

Rassurez-vous, madame... Avec ma méthode de médication indoue, je ne demande qu'un mois ou deux...

IDA.

Vrai?... Mais alors, vous restez, vous ne nous quittez plus?...

HIR.

Il faut bien.

LABASSINDRE, *à part.*

Ah! c'est donc ça!

DARGENTON, *à Hir.*

Tu sais, je te tiendrai compte...

HIR.

Pas un mot de plus.

IDA, *lui prenant les mains.*

Oh ! vous êtes un véritable ami.

HIR.

Madame. (*A part.*) C'est fait...

LE FACTEUR, *paraissant à la porte.*

Salut bien, la compagnie..., une lettre pour M. Dargenton... (*Ida prend la lettre.*) Et puis encore des journaux. (*Il remet un paquet de journaux.*)

IDA, *avec un cri regardant l'enveloppe.*

Théâtre-Français... Ta pièce est reçue... On ne la renvoie pas. (*Elle lui tend la lettre sans l'ouvrir.*)

DARGENTON, *trionphant, se lève.*

La renvoyer ! J'aurais voulu voir ça... (*Il va pour ouvrir la lettre.*)

LABASSINDRE.

Non, attends... Du champagne, mame Ida..., du champagne, faut baptiser la chose.

IDA.

Oui, il a raison, du champagne... (*Courant à gauche.*) Mère Archambaut, du champagne.

HIR.

Du champagne.

DARGENTON, *remontant à son fauteuil.*

Eh ! mais, en voilà du champagne. (*Il prend une bouteille sur la table.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, RIVALS.

RIVALS, *entrant du fond.*

Messieurs.

IDA, *à part.*Ah ! mon dieu !... Ce n'est pas le moment... (*Rivals descend.*)

DARGENTON.

Docteur, vous arrivez bien... (*Hir va à l'extrême droite.*)
Vous allez boire un verre de champagne avec nous.

RIVALS.

Merci, je n'ai pas soif.

DARGENTON, *gaiement.*Bon ! on connaît vos vices, vieux loup de mer... Vite un
grog au docteur.

RIVALS.

C'est inutile, je ne prendrai rien. (*A Dargenton.*) Je ne
croyais pas vous trouver encore à table, j'aurais mieux fait
de retarder ma visite.DARGENTON, *toujours gaiement.*Pas le moins du monde... Vous êtes des nôtres... (*A Hir.*)
Un confrère ! (*Présentant.*) Docteur Hir, docteur Rivals...
Monsieur Labassindre de l'Académie de musique, très fort...

RIVALS.

Messieurs... (*Il salue. A demi-voix à Dargenton.*) Je revien-
drai... j'ai besoin de causer avec vous.

DARGENTON, *subitement froid et rembruni.*

Ah! je devine... Vous savez l'aventure. (*Regardant Ida.*) Je m'en doutais... (*Décidé.*) Parfaitement, docteur, veuillez vous asseoir... (*Rivals prend la chaise où était assis Hir, et la pose au milieu, un peu haut.*) Ces messieurs sont mes amis. La mère est présente, formons un conseil de famille. (*Labassindre prend une chaise au fond et s'assied.*) Et faisons la lumière sur mes actes. Je ne la crains pas...

HIR.

De quoi s'agit-il? (*On s'assied, excepté Ida.*)

DARGENTON, *grave dans sa chaise Henri II.*

A vous, docteur... Vous aviez quelque chose à nous dire...

RIVALS.

Mais, monsieur, je crois qu'en présence de ce qui arrive à ce malheureux enfant, un honnête homme n'a pas le droit de se taire.

DARGENTON.

Eh! qu'y puis-je, moi, si ce garçon a des instincts bas, des goûts de vagabond.

IDA, *suppliante.*

Oh! mon ami...

DARGENTON.

Est-ce moi qui lui ai dit de quitter Indret, de courir le monde?

LABASSINDRE.

Comment! ton gamin n'est plus à Indret?

DARGENTON.

Monsieur s'est embarqué, monsieur s'est fait chauffeur pour intéresser les âmes sensibles.

LABASSINDRE.

Dans la chauffe!... Mais c'est le dessous de tout, le rebut des ateliers, la chouffique qu'on prend pour ça.

DARGENTON.

Et voilà comme il nous récompense de nos soins, de nos efforts. L'ingratitude est flagrante.

RIVALS.

Ingrat, Jack!... Et envers qui?...

IDA, *suppliante*.

Oh! monsieur Rivals...

DARGENTON.

Ingrat pour moi, ingrat pour mes amis, pour nous tous qui avons voulu de bonne heure en faire un homme, le bien armer pour la bataille de la vie.

RIVALS.

Oh! oh! il ne me paraît pas que tout le monde s'y batte, à votre bataille.

DARGENTON.

Qu'ente. dez-vous par là, docteur?

RIVALS.

Que vous n'aviez pas le droit de faire un ouvrier de cet enfant, de livrer aux brutalités de l'usine cette petite nature distinguée et délicate.

LABASSINDRE, *à Hir.*

L'ouvrier... Qu'est-ce qu'il dit de l'ouvrier, le bonhomme?

RIVALS.

Puisque l'on ne voulait pas de Jack ici, c'est à l'école qu'il fallait l'envoyer... Je l'ai dit, il y a six ans, mais on ne m'a pas écouté. Et depuis, j'ai toujours cette injustice sur le cœur. Il n'est pas permis de jeter comme ça un être hors la vie.

DARGENTON, *contenant d'un geste poseur Labassindre qui veut parler.*

Permettez, docteur, je connais le sujet mieux que personne. Il n'était bon qu'à des ouvrages manuels. Son aptitude était là, rien que là.

RIVALS.

Encore une injustice, Jack était au contraire une petite intelligence très fine, déjà inquiète de savoir; et si vous aviez pris la peine de le faire travailler comme moi...

DARGENTON, *se levant.*

Avant tout, l'artiste se doit à son art!... J'avais mon œuvre.

IDA.

C'est juste.

RIVALS, *se levant, face à Dargentton.*

Avant tout, monsieur... (*face au public*) pour l'homme de cœur qui a accepté la tutelle d'un enfant, il y a le devoir de son éducation. (*A Dargentton face à face.*) Et je ne crains pas qu'un seul vrai poète me contredise. (*Il redescend.*)

DARGENTON.

Mais, mon ami Labassindre, ici présent, a débuté aux forges d'Indret, et il ne s'en porte pas plus mal.

LABASSINDRE, *se levant.*

Je crois bien, ma plus belle page!... Vous savez si j'en ai eu de ces succès dans ma carrière théâtrale, si on m'en a offert de ces couronnes... (*Rivals descend à gauche*) de ces tabatières...

HIR, *à part.*

Et le reste...

LABASSINDRE.

Eh bien! les tabatières et les couronnes passeront, mais voilà ce qui ne passera pas. (*Il découvre sa manche et montre son bras nu et tatoué.*) Tenez, m'ame Ida... Lisez. N'ayez pas peur... je n'en rougis pas...

IDA, *lisant.*

« Travail et Liberté! »

LABASSINDRE, *à Rivals, descendant à lui.*

Voyez-vous, ça? C'est plus solide que tous nos arts. (*Retourne à sa place.*)

DARGENTON.

Ah! que c'est vrai!...

HIR, *à part.*

Trop solide... Si tu pouvais l'effacer, comme tu ne t'en vanterais pas.

RIVALS, *à Labassindre, en remontant à lui.*

Qu'est-ce que cela prouve, monsieur?

LABASSINDRE, *s'exaltant.*

Ce que ça prouve? C'est que la noblesse de l'avenir, la

voilà. (*Il tape sur son tatouage.*) L'outil sera le régénérateur du monde.

DARGENTON.

A dix ans, Jésus-Christ maniait le rabot.

HIR.

Je l'attendais, celle-là !

IDA.

C'est pourtant vrai qu'à dix ans...

RIVALS.

N'écoutez donc pas ces fariboles, madame.

LABASSINDRE.

Fariboles ! l'ouvrier !... La clef de voûte de l'édifice social.

RIVALS.

Eh ! monsieur, j'estime l'ouvrier autant que vous... mais... à chacun son métier, les vaches seront bien gardées.

LABASSINDRE, *interloqué*

Si vous en êtes aux proverbes, alors... (*S'assied.*)

RIVALS, *remettant brusquement sa chaise à la table.*

La bataille de la vie, parbleu, vous en parlez à votre aise... Vous bataillez à table, vous autres... Et pendant ce temps, Jack est dans la chambre de chauffe, une chambre où vous seriez très mal pour déjeuner, messieurs... (*Mouvement de Dargentou.*) Oh ! il faut que vous m'écoutez, que vous sachiez ce que c'est que cette chauffe... c'est un vieux chirurgien de marine qui vous parle... Et pendant les vingt ans que j'ai tenu la mer, j'ai vu les plus robustes épuiser leur vie dans ces trous de mine, embrasée, suer leur sang devant ces

gueules d'enfer dont l'haleine est mortelle... Ah! il y est, celui-là, dans la bataille. Nu jusqu'à la ceinture, il active le feu, fouille les cendriers, s'agite entre dix brasiers qui congestionnent sa face ruisselante. A chaque instant le roulis le jette vers la flamme, il s'accroche pour ne pas tomber et lâche aussitôt l'objet qu'il vient de saisir, car dans la chauffe tout ce qu'on touche est du feu... Après un quart d'heure de ce supplice, aveuglé, sourd, étouffé par le sang qui monte, il s'élançe tout suant sous la manche à air. Cette fois, c'est de la glace qui lui tombe sur les épaules, un courant d'air meurtrier qui arrête son souffle et les palpitations de son cœur. Vite la gourde, il faut boire, boire à mort pour ne pas mourir. Feu dedans et feu dehors, flamme sur flamme, alcool sur charbon. Voilà le sort de votre enfant, madame.

DARGENTON.

Ce n'est pas nous qui le lui avons fait. (*Ida, depuis un moment, essuie ses yeux en silence, debout devant la croisée.*)

LABASSINDRE.

Et puis, tout cela est bien poussé au noir.

RIVALS.

Vraiment?... Eh bien, je vous dis, moi, qu'un an de cette existence, c'est la mort pour Jack. (*Grand mouvement d'Ida.*) Oui, madame, la mort... Et même, en admettant qu'il résiste, si vous le laissez là, il n'en est pas moins perdu pour vous! Quand il vous reviendra avec des mains rudes, un langage grossier et des vices de brute, vous vous détournerez avec dégoût! et vous ne serez plus qu'une étrangère, devant votre fils humilié... déchu.

IDA.

Mon enfant! je veux mon enfant (*Elle crie et pleure comme un bébé.*)

DARGENTON, *se levant.*

Voilà la femme!

RIVALS.

Voilà la mère, monsieur !

DARGENTON, *passant.*

Vous ne prétendez pas m'apprendre mon devoir, je suppose?... la vie n'est pas un roman!...

RIVALS.

Elle en est, peut-être, un pour vous tous...

IDA, *toujours en larmes.*

Ah ! docteur, je vous en conjure, ne l'irritez pas... il est bon, il voudra, je suis sûre qu'il voudra... Mais ce n'est pas comme cela qu'il faut parler... (*A Dargenton.*) Mon ami, je l'en supplie. (*Au docteur.*) Il est un peu nerveux, vous comprenez... un jour pareil!... On vient de recevoir sa pièce à la Comédie-Française. Allons, asseyez-vous, ne partez pas. Nous causerons tout à l'heure...

LABASSINDRE, *bon enfant.*

Mais oui... mais oui... On fera la paix en buvant à la *Fille de Faust*... Allons, docteur, un verre de champagne.

RIVALS, *furieux.*

Avec les bourreaux de Jack, jamais ! (*Il sort en battant les portes.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, moins RIVALS.

IDA, *pleurant.*

Ah ! mon Dieu!... mon Dieu!... Qu'ai-je donc fait au ciel pour être si malheureuse ?

DARGENTON, *remontant.*

Il a bien fait de s'en aller!... Il me venait des mots cruels.

HIR.

Tu as eu bien tort de les retenir, je t'assure.

LABASSINDRE.

Ah! Il ne faudrait pas qu'il blague souvent l'ouvrier devant moi, non!

HIR, *à Dargenton.*

Dis donc, tu en as oublié la lettre des Français.

LABASSINDRE.

Mais oui, lis un peu, voyons... (*Dargenton prend la lettre, et remonte vivement à la porte du fond.*)

DARGENTON.

Non! la vie n'est pas un roman!

LABASSINDRE.

Il a son affaire! (*Dargenton redescend au milieu en décachant la lettre.*)

DARGENTON, *lisant.*

« Comédie-Française. — 1680. — Administration. — Monsieur, vous êtes prié de faire reprendre votre manuscrit... chez le concierge du théâtre!... »

HIR.

Ah! bah!!

LABASSINDRE.

Pas possible!

IDA.

C'est une infamie !

DARGENTON.

Voilà ma chambre de chauffe, à moi ! chacun la sienne dans la vie...

HIR.

Très joli !

IDA.

Pauvre cher !

DARGENTON.

C'est la lutte ! Eh bien ! soit. Ils la veulent, ils l'auront... (*Marche un peu, puis remonte.*) Ah ! il faut que l'art soit bien bas.

HIR.

Tu le relèveras.

DARGENTON.

Certes ! demain ma pièce sera à l'Odéon. Je la porterai moi-même. Nous partons ce soir pour Paris.

HIR.

Hein ! pas pour y rester ?

DARGENTON.

Si fait, quand ils me sauront dans la place, ils auront peur... Ah ! je serai impitoyable.

IDA.

tu auras bien raison.

HIR.

Et ta santé, ton cerveau, ta force?

DARGENTON.

Le temps des demi-sacrifices est passé. Je me dois tout entier à ma *Fille de Faust*. Nous serons à Paris, demain!

LABASSINDRE, *tapant sur le ventre à Hir.*

Dis donc, c'est un mot cruel, ça!...

[RIDEAU]

ACTE DEUXIÈME

A PARIS, CHEZ DARGENTON

Neuf heures du soir. Salon illuminé. — Portrait, bustes de Gœthe et de Dargenton. — Buffet chargé de verres — Consoles dorées, plantes exotiques. — Tenture de velours, deuxième plan à droite, masquant la salle de spectacle pleine de monde. — Cheminée à droite, premier plan.

SCÈNE PREMIÈRE

DARGENTON, *habit noir, cravate blanche ; à la main, des programmes qu'il distribue aux personnes qui entrent et qu'il fait placer. Paraît MORONVAL.*

DARGENTON.

Ah ! Moronval... A la bonne heure. Je retrouve mon milieu intellectuel...

MORONVAL, *l'air pédant, pion râpé, des lunettes.*

Il paraît que c'est pour ce soir.

DARGENTON.

Oui, je risque cette grande partie... Aucun directeur n'a osé... Vous savez ce qu'ils jouent... C'est honteux!... Mais je crois que ma protestation aura un retentissement énorme.

MORONVAL.

Nous verrons ça... Je ne vous savais pas installé à Paris...

DARGENTON.

Mon milieu me manquait. Très joli, mon cher, la campagne, mais je finissais par être sa dupe...

MORONVAL, *montrant la salle.*

Beaucoup de monde?...

DARGENTON.

Ah! Une corbeille.

SCENE II

LES MÊMES, IDA, *grande toilette, décolletée.*IDA, *très gaie.*

Ah! cher ami, quelle foule, quel public!... Je suis fière de mon poète...

DARGENTON, *la présentant.*

La folle, la chère folle du logis...

MORONVAL, *saluant.*

Madame...

IDA, *tressaille.*

Ah!

DARGENTON.

Tu connais Moronval?

IDA, *très émue.*

Mais, certainement... C'est chez monsieur que mon petit Jack était en pension...

DARGENTON, *agacé.*

Moronval a quitté l'enseignement depuis des années.

MORONVAL.

En même temps que monsieur votre fils, madame...

DARGENTON,

Mais oui, tu n'es au courant de rien... Moronval dirige maintenant la *Revue des races futures.*

IDA.

Ah ! mes compliments...

MORONVAL.

Et monsieur votre fils est en bonne voie, je suppose?...

DARGENTON.

Pas trop mal... Il est dans la marine...

MORONVAL.

Cela ne m'étonne pas... excellent sujet, du reste...

IDA.

Oh ! n'est-ce pas, monsieur?... N'est-ce pas que mon Jack était intelligent?...

DARGENTON.

As-tu bien placé Landouzie?...

IDA.

Oui, mon ami, au premier rang...

MORONVAL.

Landouzie... Le critique des *Débats*...

DARGENTON.

Il vous précédait...

MORONVAL, *Ida passant devant.*

Landouzie!... C'est une chance... Si vous me mettiez à côté de lui...

DARGENTON, *passant.*

Essayez, cher, moi, je ne peux pas bouger. J'attends le directeur du théâtre de Lyon.

MORONVAL.

Oh! restez, restez... Je le reconnaîtrai.

DARGENTON.

Surtout ne le troublez pas... (*Ida est allée à gauche.*)

MORONVAL.

Au contraire. (*Il entre à droite.*)

SCÈNE III

IDA, DARGENTON, puis des INVITÉS.

(*A mesure qu'ils arrivent, Dargenton les présente à Ida.*)

DARGENTON.

Du monde! souris! (*Entrée de Daspre.*) Daspre! notre grand statuaire, très fort. Tu connais son *Faune en pleurs*?

IDA, *elle est triste.*

!... J'en ai beaucoup entendu parler.

DASPRE, *saluant.*

Madame... (A *Dargenton.*) Le bruit court que vous avez Landouzie?

DARGENTON.

Absolument... Il est arrivé des premiers. (*Daspre fait des gestes d'atelier, en faisant claquer sa langue et ses doigts.*)

DASPRE.

Bonne affaire, Landouzie! Sérieux! Rien, sans Landouzie. (*Il sort à droite, conduit par Dargenton, faisant claquer sa langue. Pendant la sortie, Ida tombe assise sur le pouf; Dargenton revient à elle.*)

DARGENTON.

Ah! ça, mais, qu'est-ce que tu as... voyons? Quelle mine fais-tu?

IDA.

C'est d'avoir revu cet homme, ce Moronval. Je pense à mon pauvre Jack,

DARGENTON.

Quelle idée... Dans un moment pareil, où je joue ma vie littéraire! (*Bruit dehors.*) Voilà du monde, souris! (*Entrée de Schubart.*) Schubart, l'auteur des *Bathraciennes*! Satire féroce! Très fort.

SCHUBART, *saluant.*

Madame... Cher maître... (*Passe au-dessus de Dargenton et sort à droite. Delphine entre tout de suite.*)

DARGENTON.

Madame Delphine du Gard, conférencière, très fo... Une figure détachée du groupe des Muses...

DELPHINE.

Ce m'est un grand honneur, madame, et vous, cher maître...

DARGENTON, *lui offrant le bras.*

Vous savez que Landouzie est ici.

DELPHINE.

Ah ! est-il de bonne humeur ?

DARGENTON, *la conduisant à droite.*

Un épanouissement. Il est en fleurs. *(Elle sort.)*

IDA, *allant s'asseoir à gauche.*

Ah ! mon Dieu !... mon pauvre petit.

DARGENTON, *passant au-dessus du pouf, très nerveux.*

Ah ! je t'en prie, Ida, souris !...

IDA.

Je fais ce que je peux, je t'assure... Songe ! Ce pauvre chéri qui n'écrit plus .. Ce *Cydnus* dont on est sans nouvelles.

DARGENTON.

Cela se voit tous les jours qu'on soit sans nouvelles d'un navire. D'ailleurs, Hir va nous arriver d'Etiolles. Les Rivals ont sans doute une lettre... On doit leur écrire à eux... *(Entrée des Caldelar.)* Monsieur et Madame Caldelar... *(Ida se lève.)* fabulistes, membres de l'Athénée.

CALDELAR, *après avoir salué Ida.*

Recevez, cher maître, mes félicitations... Je viens d'apprendre que votre soirée est honorée de la présence du Bayard de la critique...

DARGENTON.

Encore! En effet, nous avons Landouzie.

CALDELAR.

Oserais-je solliciter l'honneur de lui être présenté? J'ai promis à ma femme de le lui montrer. — Nous sommes un peu venus pour cela...

DARGENTON, *verré*.

Désolé, cher monsieur, je ne peux pas bouger d'ici, j'attends quelqu'un.

CALDELAR.

Oh! en ce cas, il serait malséant d'insister...

MADAME CALDELAR, *l'entraînant*,Mon ami, n'insistez plus. (*Ils sortent à droite.*)

DARGENTON.

A-t-on jamais vu!... (*Labassindre arrive du fond, très vite.*)

LABASSINDRE.

Ah! mon cher... Quel malheur!

IDA.

Un malheur!... Quoi donc?

DARGENTON.

Qu'est-ce qui t'arrive!

LABASSINDRE.

Flambé, rasé, ratiboisé, nettoyé de l'affiche, on chante le *Prophète* sans moi.

DARGENTON.

Comment ça ?...

LABASSINDRE.

J'ai perdu ma note... Beuh!!... Me voilà sur le pavé.

DARGENTON.

Heureusement, il te reste la forge...*(Il va au fond.)*

LABASSINDRE.

Ah! ouiche... Des mots!... Je ne peux plus... le marteau pèserait cent kilos.

IDA.

Mais, pourtant, monsieur, vous disiez!...

LABASSINDRE.

Certainement. L'ouvrier!... je ne dis pas... Je maintiens même ce que j'ai dit : C'est noble! mais c'est rude...

IDA, *soupirant.*

Oh! oui... c'est rude.

LABASSINDRE.

Et puis, voyez-vous, le public, quand on en a goûté... Tu vas savoir ça, toi!... Est-ce commencé?...

DARGENTON.

Non, mais je t'engage à prendre place... Il y a un monde fou... *(Labassindre va à droite et soulève le rideau.)*

LABASSINDRE.

Tiens!... Vous avez Landouzie? Comment as-tu fait pour le pincer?

DARGENTON.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous, avec leur Landouzie? Je n'ai rien fait, qu'envoyer mon programme... La critique se doit à la *Fille de Faust*. (*On entend commencer la musique.*)

LABASSINDRE.

C'est égal, mon cher, tu as rudement de la veine.

DAGENTON.

Entre vite... Ça commence. (*Labassindre sort à droite, Dargenton, très ému, reste à écouter.*)

SCÈNE IV

IDA, HIR, DARGENTON, *Hir venant du fond.*

IDA, *vivement.*

Ah ! monsieur Hir.

HIR.

Madame...

IDA.

Vous venez d'Etiolles ?...

HIR.

Oui, madame, j'en sors...

IDA.

Voyez-vous les Rivals, monsieur Hir ?

HIR.

Très souvent, madame.

IDA.

Ont-ils des nouvelles de Jack ?

HIR, *embarrassé.*

De Jack !... Je ne sais pas. (*Il regarde Dargenton qui lui fait un signe.*) Des nouvelles de Jack ?... Parfaitement.. Ils en ont d'excellentes...

IDA.

Il va bien ?... Il est content ?

HIR.

Très bien... très content... (*Il remonte, passe au-dessus du pouf, va à droite, Dargenton est descendu au milieu.*)

IDA.

Ah ! quel bonheur !... Depuis un moment, ma pauvre tête broyait du noir. (*A Dargenton.*) Pardonne-moi, mon ami, maintenant, je suis toute à ton succès. (*Bravos au dehors.*) Tu entends !... Tu entends ?...

DARGENTON.

Enfin !... après dix ans de lutttes obscures, de nuits blanches, d'efforts, de poison lent, entendre cela ! (*Il se lève et s'essuyant le front.*) Parlons d'autre chose. (*A Hir.*) Tu viens de là-bas, la maison est-elle louée ?

HIR.

Ce sera bien difficile... Elle t'est trop personnelle, cette maison. Des bustes, des inscriptions. Cette harpe éolienne sur le toit... Je crains que tu ne m'aies longtemps pour locataire.

DARGENTON.

Il faudra pourtant la louer, cette bicoque... J'ai un bail de quinze ans sur le dos... Tu comprends qu'après cette soirée,

je ne pourrai plus y retourner, je ne m'appartiens plus.
(*Bravos.*)

IDA, *affolée.*

Embrasse-moi.

DARGENTON, *l'embrassant.*

Enfant ! (*A Hir.*) Tu comprends, n'est-ce pas !

IDA.

Viens assister à ton triomphe ! Viens !... (*Hir fait signe à Dargenton de rester.*)

DARGENTON, *à Ida.*

Mais je ne peux pas... Tu sais bien que j'attends le directeur...

IDA, *remontant.*

Moi, je n'y tiens plus.

DARGENTON, *la suivant.*

Sois gentille avec Landouzie... Retiens-le pour le souper.

IDA, *lui envoyant un baiser.*

Oui, mon poète... Je t'adore. (*Ida sort à droite.*)

SCÈNE V

HIR, D'ARGENTON.

(*Hir va à l'extrême gauche. Dargenton, passant au-dessus du pouf, vient à lui.*)

HIR.

Dargenton... J'ai de mauvaises nouvelles .

DARGENTON, *inquiet.*

Hein?...

HIR.

Le *Cydnus* est perdu corps et biens.

DARGENTON.

Perdu, le *Cydnus*?...

HIR.

C'est officiel.

DARGENTON.

Alors, Jack?... (*Hir fait un geste terrible, Dargenton tombe assis sur le canapé.*) Ah! le malheureux!

HIR.

Tu sais, ça date de trois mois.

DARGENTON.

Quelle mort!... Quelle tombe!... Pauvre garçon!

HIR.

Il m'étonne!... (*Prend un verre sur la console et le lui donne.*) Tiens, bois ça. (*Dargenton se levant vivement, vient à l'avant-scène, un peu à droite.*)

DARGENTON, *écoutant les bravos.*

Ça doit être la fin du un. (*Remonte à la porte du fond.*) Viens, viens féliciter mes artistes. — Pas un mot à la mère. (*Il sort au fond.*)

HIR.

Tu penses!... (*A part.*) Je retrouve mon Dargenton. (*Il suit Dargenton par le fond.*)

SCÈNE VI

UN DOMESTIQUE, LANDOUZIE, IDA.

(*Landouzie arrive de droite, très mystérieusement; le domestique est entré du fond, et se trouve devant la console de droite au fond.*)

LANDOUZIE, *au domestique.*

Mon ami... pourriez-vous me donner mon pardessus?

UN DOMESTIQUE.

Ah! monsieur, ce sera bien difficile, maintenant.

IDA, *accourant de droite, au domestique.*

Préparez vos plateaux. (*A Landouzie.*) Vous ne partez pas, monsieur Landouzie.

LANDOUZIE.

Je suis au désespoir, chère madame.

IDA, *ils sont descendus à gauche.*

Oh! mais c'est impossible, vous ne le pouvez pas... C'est le second acte qui est le meilleur.

LANDOUZIE.

Au désespoir...

IDA.

N'est-ce pas qu'il a du génie, que c'est un grand artiste?... Vous savez, il y a un souper... pour quelques amis.

LANDOUZIE.

Vraiment, madame, je suis au désespoir!...

IDA, *le retenant.*

Non, non, vous ne partirez pas!... Tenez!... un verre de champagne, des sandwichs. Vous ne pouvez pas me refuser cela à moi... Asseyez-vous donc! (*Elle le force à s'asseoir.*) Je cherche Amaury, il doit être dans les coulisses. Je vais lui dire que vous êtes des nôtres après la pièce... N'est-ce pas que vous parlerez de lui dans votre feuilleton?... Au souper je vous ai mis à côté de moi... Il a tant travaillé!... J'ai l'œil sur vous. A tout à l'heure. (*Elle sort en lui faisant de petites mines pendant qu'il mange le sandwich d'un air résigné.*)

SCÈNE VII

LANDOUZIE, MORONVAL.

MORONVAL, *sortant à reculons en battant des mains.*

Bravo!... bravo!... superbe!... génial!... (*A Landouzie qui se lève pour filer.*) Quelle ineptie!... C'est Gœthe qui rirait s'il voyait son *Faust* arrangé comme ça.

LANDOUZIE.

Ah!... monsieur... à qui le dites-vous?... Je n'ai jamais rien entendu de pareil!...

MORONVAL.

Et quel public!...

LANDOUZIE.

C'est ce qui m'a le plus frappé. On se montrait autour de moi des auteurs fameux que j'entendais nommer pour la première fois... On citait des chefs-d'œuvre dont je ne sais pas même les titres...

MORONVAL, *baissant la voix.*

C'est le monde des ratés... Connaissez pas?... mais Paris est la proie de ces avortons de la gloire, et ce salon est un de

leurs rendez-vous officiels. Vous avez ici la série complète : Ratés actifs, ratés honoraires, ratés de l'art, de la médecine, des lettres, de l'architecture !... Des étiquettes d'idées, des dos de volumes et rien dedans... Et des prétentions !... Tous obscurs et pleins de génie...

LANDOUZIE.

Et Dargenton ?

MORONVAL.

Oh ! celui-là, c'est le prince des ratés, le raté chez qui l'on dine ; tous les ratés sont du royaume de Dargenton, et je suis étonné d'y rencontrer un homme tel que vous, cher maître...

LANDOUZIE.

Eh ! mon Dieu, je me suis laissé prendre à ce prospectus audacieux, la *Fille de Faust*. Mais je m'étonne que vous-même, monsieur...

MORONVAL, *s'inclinant*.

Evariste Moronval, publiciste bien connu. Heureux de l'occasion qui m'est offerte de vous soumettre mes études palin-génésiques et mes récents travaux d'ethnographie sur la race mongol.

LANDOUZIE.

Sapristi ! (*Passant devant lui.*) Mais c'en est encore un, celui-là.

MORONVAL, *tirant de sa poche un énorme manuscrit très long*.

Votre suffrage, monsieur Landouzie, est de ceux... Où allons-nous nous mettre ?

LANDOUZIE, *remontant*.

Oh ! non, par exemple !

MORONVAL, *traversant.*

Tenez, là, dans ce coin.

LANDOUZIE.

Je préfère y laisser mon pardessus. (*Il sort par le fond, vivement.*)

MORONVAL.

Eh! mais... monsieur!... monsieur!... (*Il sort par le fond, en le poursuivant.*)

SCÈNE VIII

LABASSINDRE, LES RATÉS, puis DARGENTON, HIR, IDA, MORONVAL,
DOMESTIQUES.

(*Les ratés viennent de droite, très exaltés, de grand gestes, et se pressent autour des consoles au fond.*)

SCHUBART, *entrant.*

Superbe! superbe!

DASPRE, *entrant.*

Prodigieux!

LABASSINDRE, *entrant.*

Inoui! (*Tous se mettent à boire et à manger des gâteaux.*)

DARGENTON, *rentrant suivi de Hir.*

Eh bien! ça vous va, hein?

TOUS.

Oh! oh!... je crois bien!

DARGENTON, *descendant.*

C'est le meilleur de moi que je livre aux appétits de la foule.

SCHUBART.

Le romantisme est mort!

DASPRE.

Ça vaut les Grecs!...

LABASSINDRE.

Mon vieux, je suis épaté.

DARGENTON.

Où est donc Landouzie?

MORONVAL, *rentrant.*

Filé!... Vous lui avez fait peur, mon cher.

DARGENTON.

Cet art-là les dérouté.

MORONVAL.

Il m'a avoué ne pas comprendre un mot.

SCHUBART.

Tous les mêmes.

DARGENTON.

Oh! je sais pourquoi il est parti... Un jour je lui ai dit ce mot cruel... (*Ou entend le piano à droite.*)

IDA, *arrivant vivement.*

Messieurs, messieurs, le second acte. (*Tout le monde se précipite dans la salle.*)

LABASSINDRE.

C'est sonné, mame Ida?

IDA.

Mais oui... dépêchez-vous donc, vous allez en perdre.

HIR, *courant.*

Bigre !

IDA, *à Dargenton.*

Surtout ne m'oublie pas dans ton triomphe.

DARGENTON, *l'embrassant.*

Enfant!

HIR, *sur la porte.*

Elle aurait sauvé le Capitole à elle toute seule.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Monsieur, il y a là quelqu'un... une personne.

DARGENTON.

Je sais... mon directeur... Introduisez...

UN DOMESTIQUE.

Ici, monsieur?... mais c'est que...

DARGENTON.

Allez!... (A Ida.) Trouve-lui vite un place, un bon fauteuil.

IDA.

Oui... oui... Montre-toi exigeant ! (Elle sort.)

SCÈNE IX

DARGENTON, puis JACK.

DARGENTON, descendant.

Il s'est fait attendre. — Il le regrettera ! (*Il remonte et va à droite, devant la glace, s'arranger la tête. Jack paraît au fond, s'appuyant contre la porte. Dargenton l'aperçoit dans la glace.*) Hein?... Quoi?... (*Se retournant.*) Jack... vivant!... (*Il va vers lui les mains tendues.*) Ah ! je suis bien heureux, mon enfant. (*Jack lui parle sans lui donner la main, d'une voix éraillée.*)

JACK, débraillé, casquette américaine, vorace de travail.

Ma mère!

DARGENTON.

Ta mère... oui, oui... c'est qu'en ce moment elle est très occupée... J'ai tout Paris chez moi, ce soir... Je fais jouer ma *Fille de Faust*.

JACK.

Je veux voir ma mère.

DARGENTON.

Sans doute, sans doute, personne ne songe à t'en empêcher...

JACK.

Faudrait pas!... Je viens de trop loin, il y a trop longtemps... Je veux la voir... où qu'elle est? (*Il passe devant le pouf et va à droite. Dargentou lui barre le passage.*)

DARGENTON.

Malheureux!... Tu ne sais donc pas dans quel état... Mais tu as bu?

JACK.

Eh ben, après? Est-ce qu'on ne boit pas quand on est chauffeur?... Puis, c'est pas vrai!... j'ai pas bu. Seulement, je suis pas encore solide. Je sors de l'hospice. Y voulaient pas me laisser partir... mais fallait que je la revoie... je pouvais pus... je pouvais pas, ainsi...

DARGENTON, *le calmant.*

Ecoute, Jack. J'en appelle à l'affection que tu as pour ta mère. Ta présence, ici, en ce moment, peut lui faire beaucoup de mal.

JACK.

Du mal?... Je veux pas lui faire de mal, pour sûr.

HIR, *venant de droite.*

Dis donc, le fauteuil attends toujours.

DARGENTON, *bas.*

Tais-toi... Jack.

HIR.

Pas possible!...

DARGENTON, *bas.*

Il faut que tu m'en débarrasses; emmène-le vite à Etiolles. Tiens, voilà de l'argent. (*Passant devant.*)

JACK, *à part.*

Qu'est-ce qui se disent?

HIR, *bas.*

Compris!... (*A Jack.*) Bonjour, garçon... Nous sommes donc encore de ce monde?...

JACK, *rude.*

Je vous connais pas, vous...

HIR, *reculant.*

Qu'est-ce qu'il a ? Est-il bête ?

DARGENTON, *venant.*

Mais non, mais non : Jack est très raisonnable. Il est bon fils. Il comprend que sa mère ne peut pas l'embrasser ce soir. Il faut la préparer à ce grand bonheur. Il va s'en aller avec toi, à Etiolles, bien gentiment, se remettre du bon air dans les poumons, et demain Ida passera la journée avec lui... toute la journée... Entends-tu, Jack ?...

JACK, *brutalement.*

Non, j'irai pas... Vous avez parlé entre vous... vous voulez me tromper.

DARGENTON.

Comment te tromper ?...

JACK.

Oui, oui, vous voulez m'empêcher de la voir. Mais vous serez pas assez forts pour ça... ni vous... ni personne... Faut que je l'embrasse... que je la tienne... je la veux!... Allons, ouste. (*Il bouscule Dargenton et s'élançe. Ida paraitt.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, IDA. (*Ida, voyant Jack, reste muette, immobile, et se cache la figure dans les mains.*)

IDA.

Jack ?... Oh !...

JACK, *la tête courbée, comme honteux de lui-même.*

Maman... T'as honte de moi, pas vrai?... (*Il tombe assis sur le pouf du côté droit*)

IDA.

Honte de toi? .. (*Elle se jette à son cou.*) Oh! non, c'est impossible, tu ne peux pas penser ça... Honte de mon enfant, de mon chéri, que j'aime plus que tout!... (*Elle l'embrasse avec transport.*)

JACK, *suffoqué.*

Dieu de Dieu!... que c'est bon!...

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

CHEZ LE DOCTEUR, A ÉTIOLLES

Un grand parloir de campagne, très gai, très clair, rideaux blancs aux fenêtres, vaste poêle de faïence dans un coin. Aux murs des rayons chargés de livres, fauteuils de forme ancienne. Bureau. — Au lever du rideau, Cécile enveloppe dans un châle l'enfant d'une paysanne pauvre, pendant que la mère Archambaut se chauffe devant le poêle. Grand froid dehors, horizon tout blanc de neige.

SCÈNE PREMIÈRE

CÉCILE, LA MÈRE ARCHAMBAUT, UNE PAYSANNE,

CÉCILE, *à la paysanne, la congédiant.*

Là, vous me renverrez le châle quand il fera plus doux. Rentrez bien vite chez vous, que ce petit n'attrape pas froid... Grand-père ira vous voir... Adieu... j'irai aussi...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *à part, assise près du poêle.*

Qué bon monde que ces Rivals! C'est comme si la bonté ne leur z'y coûtait rien.

CÉCILE, *au fond à gauche.*

C'est un vieux châle de bonne maman. Il était tout saisi de froid, ce pauvre petit.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *se levant.*

Ah! mamzelle Cécile! queu misère qu'on voit partout. A Paris, c'est pas croyable. Ah! il en faudrait par là des mamzelles Cécile et des châles de bonne maman Rivals. J'vous dis qu'on peut aller où l'on veut, on peut trouver tou-

jours pus pauv' que soi. Pensez si j'en vois, depuis que j' suis porteuse de pain.

CÉCILE.

Comment! vous êtes?...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Un rude métier, dame! on a beau se lever matin comme un coq, on est toujours en retard sur l'appétit du pauv' monde. Ah! faut les voir, tous ces p'tiots, dans les escaliers, quand j'arrive. Ils me guettent, ils se penchent sur la rampe, et quand je crie d'en bas : « V'là le pain. » C'est joyeux comme des nids.

CÉCILE.

Vous avez donc quitté M. Dargenton?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! je crois bien! Y n'a pas été sitôt installé à Paris qui m'a cherché noise, ce grand escogriffe, y m'a dit que j'écoutais en dessous tout ce qu'il inventait, et que j'allais raconter ses plans à ses ennemis... des mauvaises raisons, quoi; pour se débarrasser de moi... Ma fine, la moutarde m'a monté, et j'y ai répondu comme il faut, sur ses plans et tout le reste... D'abord, je pouvais pus me faire à ces gens-là depuis qu'ils avaient laissé ce pauv' petit Jack sur les navires, un gentil mignon enfant, qu'était ben fait plus tôt pour êt' dans les notaires.

CÉCILE.

Mère Archambaut, vous ne savez pas?... Il est ici.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Vous dites?

CÉCILE.

Jack est chez nous... depuis bientôt deux mois.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Il est ici?...

CÉCILE.

Il a été sauvé comme par miracle d'une collision en mer... Ses parents l'avaient envoyé à Etiolles avec M. Hir.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

C'est-y celui-là qu'avait e't' espèce de mauvais air de charlatan?

CÉCILE.

Oh! il a été très raisonnable. Il a compris que Jack serait beaucoup mieux avec nous et il nous l'a laissé.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Quéque finesse là-dessous, mamzelle! un prétexte pour se faufiler dans vot' maison... Y n' me revient pas, e't' homme-là, oh! n' me revient-y pas.

CÉCILE.

Grand-père l'aime beaucoup.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Pardine, m'sieu Rivals, y croit tout le monde aussi droit que lui! Il est pourtant payé, lui, pour savoir...

CÉCILE.

Mère Archambaut, entendez-vous dans l'escalier?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Quéqn'un qui marche.

CÉCILE.

C'est Jack.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Le petit Jack ! mon Dieu ! comme son pas a grossi.

SCÈNE II

CÉCILE, LA MÈRE ARCHAMBAUT, JACK.

(Jack, moins balourd, moins délabré qu'à l'autre acte, mais sentant encore la chauffe. En voyant la mère Archambaut, il vient vers elle, les bras ouverts.)

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

C'est pas Dieu possible !... *(Cécile lui fait signe de se taire.)*

JACK *s'arrête, laisse aller ses bras.*

Ah ! je l'ai eu rude, mère Archambaut, ça se voit, pas vrai ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Heulla ! quand je pense que c'est vous le joli petit blondin tout en velours et en frisures ! A vous deux, mamzelle Cécile, avec ce petit air de raison que vous teniez de vot' bonne maman... vous faisiez un gentil couple : à c't' heure, vous êtes ben un peu dépareillés... *(Jack, attristé, va prendre un livre, et s'assied près du poêle.)*

CÉCILE.

Oh ! Jack va se remettre peu à peu. Il a été bien éprouvé, mère Archambaut... Il est beaucoup mieux depuis qu'il est avec nous... Et puis, il étudie, grand-père est très content de lui.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ben sûr qu'il était né pour l'intelligence ! Avec tout ça, v'là qu'il est mon heure, mamzelle. Le chemin de fer ne connaît personne.

CÉCILE.

Vous n'attendez pas grand-père?...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Je l' voudrais ben, mais, mon ouvrage, aussi?... J'étais venue à Etiolles pour porter un souvenir à mon pauv' défunt qu'est resté là tout seul à présent!... Enfin!... S'il fallait n'écouter que ses peines... (*A Jack.*) On se reverra, pas vrai, monsieur Jack! Vous n'allez pas retourner sur vos navires?

JACK.

Je ne sais pas, mère Archambaut.

CÉCILE.

Oh! non! jamais plus.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Vaudrait p' l'être mieux quéque usine du côté de Ménilmontant, où je reste. C'est moi qui s'rais contente et heureuse d' vous faire vol' fricot, d' vous raccommoier... je m' figurerais que j'ai un garçon, j' veux pas mourir sans m' figurer ça!

JACK.

Merci, mère Archambaut.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Allons, au r'voir. Je m'en vas contente. J'ai revu mon pauv' petit Jack!... Au revoir, mamzelle... et ben des bonnes choses à m'sieu Rivals, si vous plaît. (*Elle sort, Cécile l'accompagne à la porte.*)

SCÈNE III

CÉCILE. JACK.

CÉCILE, voyant Jack absorbé dans sa lecture, va au pupitre et feuillette un livre de compte.

Oh ! ce grand-père ! Je suis sûre qu'il m'escamote la moitié de ses visites... Hier encore, il m'a soutenu qu'il n'était pas allé chez les Séguin, et puis la minute d'après, il s'est coupé. Vous l'avez remarqué comme moi, n'est-ce pas, Jack ? (*A part.*) Il ne m'entend pas. (*Elle l'observe.*)

JACK, jetant son livre avec dépit.

C'est impossible... je ne comprends pas, je ne comprendrai jamais.

CÉCILE, se lève et va ramasser le livre.

Qu'est-ce que vous ne comprenez pas, Jack ?

JACK.

Il y en a trop, c'est trop tard !

CÉCILE.

Peut-être qu'à nous deux... Voulez-vous ?

JACK.

C'est pas fait pour moi, les livres !

CÉCILE.

Je vous croyais du courage, Jack.

JACK.

J'en ai plus, ils me l'ont ôté !

CÉCILE.

Ne dites pas cela devant grand-père, vous le fâcheriez.

JACK se lève et descend peu à peu.

Oh! je sais bien que m'sieu Rivals ne pense pas comme eux, et qu'il voudrait me voir plus haut que je ne suis... Mais c'est pas possible?... Ah! tenez, je n'aurais pas dû venir ici, c'est un grand malheur pour moi!... Avant, je vivais, comme une brute, sans songer à rien, je n'avais pas conscience. Ici j'ai repris du goût pour la vie, et quand il faudra retomber de nouveau...

CÉCILE, ils descendent.

Jack, vous n'écoutez pas assez grand-père. Ne vous laissez pas décourager comme cela. Lisez, étudiez... et petit à petit vous verrez s'éloigner de votre esprit toutes ces idées qui vous attristent.

JACK.

Lire! c'est mon malheur que je lis partout! Il y a ce livre, sur l'enfer...

CÉCILE.

Le Dante?

JACK.

Je connais ça, l'enfer! y a un passage qui m'a serré le cœur! J'y retourne malgré moi, à ce livre-là... C'est quand y dit : « Je ne sais pas de plus grand malheur que de se souvenir des temps heureux pendant les jours de misère! » C'est ça qui est vrai!

CÉCILE.

Vous voyez donc que vous comprenez?

JACK.

Je comprends que le bonheur que j'éprouve ici, c'est de la souffrance pour ensuite.

CECILE.

L'avenir sera meilleur, Jack.

JACK, *passant.*

Non, c'est impossible. Vous croyez donc que je ne vois pas ce que je suis devenu. Mais, quoi que vous fassiez pour me cacher la vérité, est-ce que les autres ne sont pas là pour me la faire sentir ! Vous l'avez bien entendue, tout à l'heure, cette femme. Vous aviez beau lui faire des signes, c'est ses yeux qui voyaient. C'est son cœur qui parlait tout haut. Et vous même, mamzelle Cécile ; vous qui êtes pourtant si bonne, si modeste, eh ben, j'suis comme gêné quand je vous parle... je sens que j'parle à plus haut que moi ! Est-ce que cette main-là peut seulement approcher de la vôtre ? C'est-y une main d'homme ça ? on dirait une pelle à feu rouillée. (*Cécile s'émeut, elle reporte le livre au fond et redescend.*) Ah ! j'aurais dû faire comme les autres camarades... me laisser couler au fond de la mer... on est plus heureux après... (*Voyant que Cécile met une main sur ses yeux.*) Ah ! brute que je suis ! v'là que je vous fais encore pleurer. (*Il tombe à genoux devant elle et lui prend la main.*) Pardonnez-moi, Cécile !

SCÈNE IV

LES MÊMES, HIR.

HIR, *entr'ouvrant la porte.*

Peut-on entrer ?

JACK, *se levant brusquement.*

Le v'là encore, lui ! (*Il reprend son livre par contenance.*)

CÉCILE.

Entrez, entrez, monsieur Hir... vous cherchez grand-père? il n'est pas là.

HIR. *très changé, lui aussi, plus soigné, moins râpé, un paquet sous le bras.*

Comment, le docteur court les routes avec une gelée pareille... A son âge, c'est insensé... Je lui ferai de la morale.

CÉCILE, *se levant.*

Je lui en fais tous les jours... (*Passant.*) Si vous croyez qu'il m'écoute...

HIR.

Mais, enfin, pourquoi ne veut-il pas que je l'aide dans ses visites... ça m'amuserait. (*Il pose son paquet sur la table et le développe.*)

CÉCILE.

Oh ! grand-père ne pourrait pas vivre sans ses malades.

HIR.

Il est bien bon. Je vis parfaitement sans les miens, moi. (*A Jack.*) Tiens, serre ça. (*A Cécile.*) Un bel échiquier tout neuf pour faire la partie du docteur.

JACK, *brutalement.*

Vous pouvez bien le ranger vous-même. Je ne suis pas votre domestique.

HIR.

Toujours aimable,

CÉCILE.

Donnez, monsieur Hir... Jack ne saurait où mettre cela...
(*Elle emporte la boîte dans un coin.*) Grand-père va être bien
content... vous le gêtez. (*Elle le pose sur la console à gauche.*)

HIR.

C'est bien le moins... Je lui dois tout, à cette excellent
homme. Je m'égarais, il m'a montré la voie ; à Paris, je
voyais faux, il m'a corrigé de Paris... il m'a donné le goût
du travail... (*Il se rapproche d'elle.*) Et puis il y a vous, près
du sage... Mon amitié a donc deux fois raison.

JACK, *grondant tout bas.*

Je tremble trop... je peux pas lire... (*Il laisse le livre sur
la table et boude dans un coin.*)

HIR, *prenant le livre et feignant de se tromper.*

Vous lisez le Dante, mademoiselle ?

CÉCILE.

Ce n'est pas moi, c'est Jack.

HIR.

Jack... (*Il rit.*) Mais c'est de l'hébreu pour toi, mon
garçon... il fallait me dire ça, je t'aurais choisi quelques-uns
de ces petits livres élémentaires qu'on écrit pour les ouvriers.

CÉCILE.

Je vous assure, monsieur Hir, que Jack comprend très
bien.

HIR.

Vous allez me gêter mon Jack, mademoiselle, vous allez
en faire un lettré!...

CÉCILE.

Pourtant, s'il veut s'instruire.

HIR.

Ah! voilà!... les aspirations!... Prenez garde, ces aspirations-là, c'est de la bonne paresse. On reprend des forces, mais ce n'est pas pour l'outil.

JACK, *avec un cri étouffé.*

Ah!

HIR.

Qu'est-ce qu'il a! il rugit, maintenant!

CÉCILE, *bas.*

Oh! laissez-le...

SCÈNE V

LES MÊMES, RIVALS, *venant du fond.*

CÉCILE.

Ah! grand-père. (*Elle va l'embrasser.*)

RIVALS.

Bonjour, mes enfants... Vite, mon grog, fillette. (*Serrant la main à Hir.*) Vous allez en prendre un aussi, docteur; c'est indispensable pour aller contre le vent. J'ai cru que je n'arriverais jamais, avec cette maudite bise. (*A Jack.*) Et toi, mon brave, qu'est ce que tu fais-là, près du poêle? un vrai chat.

HIR.

La chauffe l'a rendu frileux.

RIVALS.

Allons, parle, remue-toi, sapristi... qu'on te voie gai! tu as l'air d'un conspirateur.

CÉCILE, *préparant les grogs.*

Devine qui est venu?

RIVALS.

Devine, devine... J'en ai pour une heure avec toi. (*Passant.*) J'aime mieux que tu me dises qui, tout de suite.

CÉCILE.

La mère Archambaut.

RIVALS.

Et tu ne l'as pas retenue?

CÉCILE.

Elle ne pouvait pas rester.

RIVALS.

Tant pis! Ça m'aurait fait plaisir de la revoir. C'est la faute de ce vieil entêté de père Séguin, qui ne veut pas entendre parler de remède.

CÉCILE, *riant.*

Je t'y prends!... Tu vois bien que tu y es allé.

RIVALS, *gaiement.*

Pincé... c'est égal, fillette, ne marquons pas la visite. Ça embrouillerait nos comptes.

CÉCILE, *gaiement.*

Ah! tu as une bonne façon de les tenir, toi, les comptes... (*Elle sert les grogs.*)

RIVALS, *ils vont s'asseoir au fond.*

Que veux-tu? Ces gens de campagne... ça aimerait mieux mourir que de se payer une ordonnance...

HIR.

Bah! laissez-les donc... ils s'en iront bien sans vous.

RIVALS.

Mais pas du tout... il a encore dix ans de bon, ce vieux père Séguin, et je ne lui en fais pas grâce... Eh bien, tu ne donnes que deux verres? Et Jack? Tu crois qu'il va nous regarder.

CÉCILE.

Je ne savais pas, grand-père.

RIVALS.

Qu'est-ce que tu ne savais pas?

HIR.

Si ça boit un chauffeur!

RIVALS.

Ça boit comme le soleil. Allons, donne-lui son grog, et carabiné!

JACK, *bas, avec rage.*

Oh! oui... (*Cécile le regarde tristement.*) Non, merci, monsieur Rivals, je ne bois plus d'eau-de-vie. (*Vient s'asseoir à droite en bas.*)

HIR, *riant très fort.*

Et depuis quand? (*Regard farouche de Jack.*) C'est une conversion. (*A part.*) Ils s'adorent, décidément.

RIVALS.

Comme tu voudras, camarade. (*A Cécile.*) Tiens, remets-en un peu par ici, puisque Jack nous donne sa part. Je ne suis pas encore converti, moi. (*Buvant.*) Cré coquin, c'est chaud comme le Sénégal. (*Il s'étale les pieds au feu.*) Avouez, mon cher Hir, qu'il fait bon tout de même dans notre petit coin d'Etiolles, surtout par des temps de belle neige comme celle d'aujourd'hui. (*Montrant la campagne.*) Tenez, regardez-moi cet horizon-là, est-ce beau? Y a-t-il dans votre Paris une fenêtre capable de vous en faire voir autant?

HIR.

Ne me parlez pas de Paris, docteur. J'en sors, et il y avait un monde... plus moyen de rien faire, tout est pris, du talent partout. On se lève tous les matins, trois mille avec la même idée, trois mille cervelles qui s'entredévorent. Une forte blague, Paris, une machine à vider les hommes! Non, vraiment, je ne suis pas fâché de goûter d'autre chose, d'un peu de vérité, de bonté, de nature... Tant pis! je tourne au bon-homme... Je rêve d'un petit chez moi en deux parties: d'un côté des choux, de l'autre des roses. Et pas de latin sur ma porte, comme chez les Dargenton.

RIVALS.

Vous êtes à point, mon cher Hir, mariez-vous et venez vivre à la campagne près de nous, nous voisinerons. (*Mouvement de Jack qui écoute.*)

HIR.

Mariez-moi docteur. Je n'y arriverai jamais seul. L'ironie m'a séché le masque: ce qu'il y a de tendre et de bon en moi ne peut pas se voir... Et puis, je ne sais pas ce qu'il faut dire pour se faire aimer... Je suis un naufragé, moi aussi, mais mon naufrage ne fait pas tableau... je n'ai pas été dans la chauffe, je ne sais pas me faire plaindre, jouer les jeunes victimes romantiques, et les Manfred de la soute au charbon.

JACK, *s'élançant sur Hir.*

Misérable !...

RIVALS, *se levant.*

Eh bien, Jack !... Jack ! deviens-tu fou ?

JACK, *se débattant.*

Non, laissez-moi. J'y veux du mal... Y m'en fait trop.

CÉCILE.

Jack ! (*Elle le regarde, il s'apaise et passe devant.*)

HIR.

Je vous demande pardon de ce qui arrive, mademoiselle... Mais, vous voyez, tout votre charme n'y peut rien, vous ne l'appriivoiserez pas. (*Il remonte.*)

RIVALS.

Voyons, Hir, vous n'allez pas nous quitter comme cela... Jack regrette, j'en suis sûr... Empêchez-le de partir, fillette. (*Cécile descend deux pas et reste immobile.*)

HIR.

Non, non, docteur. Je reviendrai quand vous serez débarrassé de votre pensionnaire. (*Ricanant.*) La convalescence ne sera plus très longue, j'imagine. Les forces sont revenues. (*Cécile passe à gauche. — Il sort au fond.*)

SCÈNE VI

RIVALS, CÉCILE, JACK.

RIVALS, *à Jack.*

Il y a donc quelque chose entre vous ? qu'est-ce qu'il t'a fait ?

JACK.

Si vous saviez comme cet homme est faux, comme il est méchant. (*Passant.*) Non, ce n'est pas possible, mamzelle Cécile, vous ne pouvez pas épouser cet homme-là.

RIVALS.

Epouser ? qu'est-ce que tu dis ? A-t-il jamais été question ?

JACK.

Ce n'est que pour ça qu'il vient ici, monsieur Rivals ! Et ce qu'il dit, et les mines qu'il fait. (*Étonné.*) Je vous croyais d'accord ensemble.

RIVALS, regardant sa fille.

Cécile ?

CÉCILE, très simplement.

Si M. Hir a eu cette pensée, il a mal interprété l'accueil que je lui fais, à cause de toi, grand-père, voilà tout.

RIVALS.

Mon Dieu ! j'avoue qu'il ne me déplaît pas, cet original. Il a de l'esprit, des idées amusantes... Mais c'est à Cécile, avant tout, qu'il faut plaire, et tu vois qu'il n'y a guère réussi... Allons, allons, une colère d'enfant que tu as eue là, Jack. Apprends à te maîtriser, que diable !

CÉCILE.

Je t'assure, grand-père, que M. Hir prend plaisir à le tourmenter.

JACK, sombre.

Voyez-vous, c'est pas permis de faire d'un homme ce qu'ils ont fait de moi... M. Dargenton me déteste. Je le gêne dans le cœur de maman... Et ses amis, tous ces meurt-de-faim dont il s'entoure, servent cette mauvaise jalousie... Ah ! les mis-

rables!... Ils ne me trouvent pas assez disgracié, assez triste, ils voudraient me faire descendre encore, pour que personne ne puisse plus m'aimer. C'était donc pas assez de m'avoir mis si bas?... Car, enfin, qu'est-ce que je suis?... Un propre à rien... Eux y me disent que je sens l'ouvrier, et les ouvriers m'appellent l'aristo. (*Il s'approche de la chaise.*) J'suis rien, quoi... Je suis Jack... Ah! tonnerre! (*Il tombe assis.*)

RIVALS, *allant à lui.*

Bien, mon camarade. C'est de la bonne colère, cela. Laissons ce Hir de côté, il n'est qu'un étranger pour nous. Parlons de toi, Jack. Tu comprends ta position, tu vois clair, cela me suffit. Je ne suis plus inquiet de toi, tout peut se réparer.

JACK, *exalté.*

Oh! oui, monsieur Rivals, dites-moi que c'est possible, que je peux encore remonter, sortir de mon abaissement. Ils ont eu beau m'éloigner de la vérité, il me semble que je la vois depuis que vous m'avez fait regarder dans les livres. Oui, je crois que je finirai par comprendre tout à fait. Quand j'ai lu un peu longtemps, il y a quelque chose qui me parle au dedans de moi, je sens comme une force... une force qui m'échappe dès que je veux la retenir.

RIVALS.

Elle ne t'échappera pas toujours... rassure-toi.

JACK, *se levant.*

Oh! Si je pouvais devenir un homme, moi aussi, un homme comme vous, monsieur Rivals, utile et respecté! Si je pouvais avoir ce qu'ont les autres, et, dans les yeux qui me regardent, ne pas voir toujours que de la pitié!

RIVALS.

Tu n'as qu'à vouloir, Jack, à vouloir fermement! Et tout ce que tu rêves se réalisera.

JACK.

Vrai?... c'est vrai ça ! tout ce que je rêves?...

SCÈNE VII

LES MÊMES, IDA, *entrant en coup de vent, très gaie, très oiseau, chapeau à plumes, fourrures.*

IDA, *entre Cécile et Rivals.*

C'est moi... ne vous dérangez pas, docteur... bonjour, ma belle... J'entre et je sors. Je n'ai pas uné minute. (*Sautant au cou de son fils.*) Mon Jack... gronde-moi, gronde-moi bien fort, de ne pas venir plus souvent... Mais si tu savais...

JACK.

Tu viens me chercher?...

IDA.

Te chercher?... Oh ! tu es trop bien ici ? Mais qu'est-ce que tu as?... Tu as l'air tout nerveux?... (*A Rivals.*) Est-ce qu'il est encore malade ?

RIVALS.

Non, madame. Nous voilà tout à fait sur pieds... C'est la surprise, l'émotion de voir sa mère.

IDA.

Tu ne m'attendais plus, pauvre cheri ? que veux-tu ? Dans cette vie d'artiste on ne s'appartient pas... Dieu ! qu'elle est jolie, votre Cécile, docteur... C'est tout une beauté, à présent. (*Elle tire de son manchon un sac de bonbons.*) Pour vous, mignonne.

CÉCILE.

Vous êtes trop bonne, madame. (*Bas à son père.*) Viens, laissons-les. (*Ils sortent.*)

IDA, *arrangeant son chapeau devant la glace.*

Mais non, mais non, je ne suis pas bonne... C'est vous et le docteur qui êtes de véritables amis... Quand je pense à l'embarras que nous vous donnons... (*Se retournant.*) Tiens, ils ne sont plus là... Tant mieux!... J'ai une foule de petites choses à te dire... qu'est-ce que tu regardes, mon Jack? C'est mon chapeau? N'est-ce pas qu'il est gentil?... Eh bien, figure-toi qu'il était affreux, ce chapeau, chez la modiste. Une horreur... Plus je l'essayais, moins il m'allait; alors, impatientée j'ai donné un grand coup de poing dedans et j'ai fait cette merveille, tu vois...

JACK, *un peu gêné.*

Peut-être que si tu avais une toilette plus ordinaire, ça conviendrait mieux pour ici, vois-tu, maman.

IDA.

C'est drôle, ce que tu me dis... Au fait, nous sommes à la campagne et ces bonnes gens peuvent croire qu'on veut les éblouir.

JACK.

Non, ce n'est pas cette raison.

IDA.

Tout ce que tu voudras, mon chéri, la prochaine fois, je me mettrai en petite rien du tout... Tu verras comme ça me va bien. Par exemple, pour la première de la *Fille de Faust*, j'ai trouvé quelque chose... quelque chose de mignon, en peluche et satin feu, avec une broderie renaissance. Mais, au fait tu ne sais pas, toi, la *Fille de Faust* va être jouée à Lyon... tu ne peux pas t'imaginer, mon Jack, dans quelle fièvre nous vivons, pendant que tu es là, bien tranquille, au coin de ton feu. Pense, la seconde ville de France! Quelle leçon pour les directeurs de Paris. Nous partons demain, il faudra bien six semaines, deux mois, pour monter la pièce,

JACK.

Alors, je vais être deux mois sans te voir ?

IDA.

Il le faut, mon petit homme chéri. M. Dargenton tient à monter son œuvre lui-même, et, tu comprends, je ne peux pas le quitter. Il a tant travaillé, sa santé est si délicate. Maintenant nous avons jusqu'à deux crises par jour... Et puis, c'est si dangereux, ce monde des actrices,

JACK.

Oh ! tiens ! je t'en prie, ne me parle plus de cette homme...

IDA, *stupéfaite*.

Ce n'est pas gentil, ça, Jack... moi qui vous aime tant tous deux. C'est le tourment de ma vie, que vous ne puissiez pas vous entendre.

JACK, *sans la regarder*.

Si tu savais comme ça me gêne, quand ce nom-là arrive entre nous... Enfin ! tu devrais bien comprendre pourtant.

IDA.

Mais tu es étrange, je t'assure.

JACK.

Vois-tu, maman, j'ai beaucoup réfléchi depuis que je suis dans cette maison... Mes yeux se sont ouverts à bien des choses... Il me vient dans la tête des idées, que je n'avais pas... Pourquoi ne me parles-tu jamais de mon père ?

IDA, *s'éloignant d'un pas*.

Ton père ? Mais que veux-tu que je te dise?... Ah ! mon Dieu, c'est affreux... Voilà qu'il va chercher son père, maintenant.

JACK.

Écoute, je ne veux pas te faire de peine, mais je ne suis plus un enfant. Il est bien naturel que je demande... Je peux pourtant pas m'appeler Jack toute la vie. Et si je me marie, ma femme s'appellerait donc « madame Jack »? C'est pas un nom à donner, ça, voyons. Je t'en prie, dis-moi où est mon père, que j'aïlle le trouver, réclamer ce nom, qu'il me doit, que tu m'as dit une fois quand je suis parti pour Indret, et que je n'ai jamais oublié.

IDA.

Ton père est mort, mon pauvre enfant.

JACK.

Mort!

IDA.

Il y a bien longtemps! et d'une façon bien malheureuse; une chute de cheval à Chantilly... Sans cela, il t'aurait reconnu et tu porterais aujourd'hui un des plus grands noms de France.

JACK.

Il était dans l'armée, n'est-ce pas?

IDA.

Non... dans la marine... Enfin, c'est la même chose...

JACK.

Mais, tu m'avais dit... Comment s'appelait-il donc, mon père?

IDA.

Le baron de Bulac... lieutenant de vaisseau. (*Elle descend un peu.*)

JACK, *à part.*

C'est pas ce nom-là qu'elle m'avait dit.

IDA, *revenant à lui.*

Il ne faut pas trop t'attrister avec cela, mon petit Jack, sois raisonnable, allons, la vie n'est pas un roman. (*S'éloigne un pas.*)

JACK, *à part.*

Elle ne sait plus... Ah! misère!

IDA, *regardant sa montre.*

Comme le temps passe... Et moi qui ai tant de choses à préparer pour ce départ? Adieu, mon chéri, je t'écrirai de Lyon... je t'écrirai beaucoup, pense bien à moi, ne sois plus triste. Que veux-tu y faire? Surtout pas un mot de tout ceci aux Rivals... Ils nous croient mariés, tu comprends.

JACK.

Oh! n'aie pas peur... D'abord, je ne resterai pas ici bien longtemps... Faut que je retourne au travail...

IDA, *se pomponnant devant la glace.*

Ma foi! écoute, je n'osais pas te le dire... Mais M. Dargenton ne trouvait pas ton séjour ici très convenable... De quoi a-t-on l'air, dans le pays? On dirait que nous n'avons pas d'argent pour te soigner. C'est lui, tu sais,.. il est si fier.

JACK, *les dents serrées.*

Je serai plus fier que lui, va, maman.

IDA.

Ne te fatigue pas trop, surtout! A propos, convenons d'une chose pour mes lettres... Comme il est toujours là quand je

l'écris et que souvent même il me dicte, elles sont quelquefois un peu sévères. Alors, voilà, quand j'aurai été trop méchante, je mettrai une petite croix en bas de la page... Ça voudra dire : « Tout ça ne compte pas. » Tu comprends. *(Elle lui prend la tête et l'embrasse.)* Adieu, mon chéri, trésor adoré, je me sauve... *(Elle sort en courant.)*

SCÈNE VIII

JACK, puis RIVALS.

JACK, regardant Ida sortir, il reste un moment songeur et dit en soupirant.

C'est ma mère ! *(Levant la tête avec énergie.)* Allons-nous-en d'ici... ce que je rêvais est impossible. *(Il va à droite.)*

RIVALS, arrivant de gauche.

Ta mère est partie, Jack ?

JACK.

Oui, monsieur Rivals. Et puis, moi aussi, il va falloir que je m'en aille.

RIVALS, descendant.

T'en aller ! qu'est-ce que tu nous chantes ?

JACK.

Je ne peux pas rester tout le temps les bras croisés... Je me sens guéri, je me sens fort. Il faut que je me remette à gagner ma vie.

RIVALS, après l'avoir un moment considéré.

Tu as raison, mon enfant. Te voilà solide, il faut travailler... Seulement il n'est plus question de t'embarquer, tu as un bon

livret, tu auras vite trouvé de la besogne, à Paris, pas loin de nous.

JACK.

Je pensais bien que vous ne me donneriez pas tort de partir. (*Silence. Jack est ému, gêné, par l'attention avec laquelle le père Rivals le regarde.*)

RIVALS.

C'est tout ce que tu as à me dire.

JACK.

Merci... merci pour vos bontés.

RIVALS.

Non, non, c'est pas ça... Il y a encore quelque chose par là dans un coin, que tu oublies.

JACK.

Mais...

RIVALS.

Voyons, puisque tu l'aimes... c'est au vieux grand-père qu'il faut la demander... Elle n'a plus que moi. (*Jack se jette en pleurant dans les bras de Rivals.*) Qu'est-ce que tu as, Jack? Pourquoi pleures-tu? Tu vois bien que tes affaires ne vont déjà pas si mal, nigaud.

JACK.

Est-ce que c'est possible?... Un ouvrier comme moi.

RIVALS.

Tu peux sortir de là, je vais te dire comment.

JACK.

Ah ! monsieur Rivals, s'il n'y avait que ça... Mais vous ne

savez pas le plus terrible. Celle qui sera ma femme, je n'ai pas de nom à lui donner... je suis...

RIVALS.

Bâtard, parbleu ! Eh bien, elle aussi, là !

JACK.

écile ?...

RIVALS, *lui prenant la main.*

Nos deux chagrins vont bien ensemble, va... mais à mon âge, c'est plus lourd, plus cruel... Oui, vingt ans bientôt que j'en souffre... Un misérable que j'avais laissé entrer dans l'abri, dans le nid, et qui avait su se faire aimer de ma fille. Pauvre enfant... C'était à moi de la mieux protéger, de prévoir pour elle. On ne peut pourtant pas passer sa vie à se défier, on ne peut pas croire que le démon soit partout!... Elle en est morte!... (*Il lui quitte la main.*) Deux ans après, ma pauvre femme succombait, me laissant seul avec la petite... Et chaque jour l'inquiétude de m'en aller, moi aussi, et d'abandonner cette enfant au gré de la fatalité qui avait frappé la mère... C'est alors que M. Dargenton est venu s'installer à Etiolles. On le croyait marié. Mais j'ai vite compris qu'il n'en était rien et en te voyant, toi, pauvre gamin, égaré parmi ces fous, je me suis dit : voilà un mari pour Cécile.

JACK.

Vous avez pensé à ça ?

RIVALS.

Je vous voyais à vingt ans, venant me dire : « Grand-père nous nous aimons. » Et moi je répondais : « Je crois bien qu'il faut vous aimer, pauvres petits sans noms que vous êtes car, dans la vie, vous serez tout l'un pour l'autre. »

JACK.

Oh ! je l'aime bien, monsieur Rivals.

RIVALS.

Oui, mais il faut la conquérir... Travaille pour être médecin, tu prendras ma suite à Etiolles. J'ai compté. Il te faut quatre ans en piochant ferme, pour devenir officier de santé.

JACK.

Et vivre, jusque là?... Je ne veux rien accepter de cet homme!

RIVALS.

Tu feras deux parts de ta vie : ouvrier le jour, tu étudieras le soir, dans ta chambre, aux cours, à la clinique... Ah! ce sera rude. Mais Velpeau et d'autres l'ont fait avant toi. Le dimanche, tu nous arriveras ici. Je travaillerai avec toi, tu verras Cécile, et Cécile sera ton courage de la semaine... Veux-tu essayer ?

JACK

Oh ! si j'étais sûr qu'elle veuille... (*Cécile entre à gauche.*)

RIVALS.

La voilà !

CÉCILE, descendant.

Grand-père ?...

RIVALS.

Demande-lui.

JACK, très ému.

Cécile, je vais partir... Je retourne au travail... C'est pour vous... Votre grand-père m'a permis de vous dire... que je vous aime... Ça ne pourra être que dans quatre ans. (*Cécile regarde Rivals et tend la main à Jack.*)

CÉCILE.

Je vous attendrai, Jack.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

UNE CHAMBRE SOUS LES TOITS

Petite fenêtre laissant voir d'autres toits et des cheminées se découpant sur le ciel bleu; meubles en bois blanc, chaises de paille, le tout très simple, mais d'une rigoureuse propreté. Contre le mur, une petite table recouverte de papiers et de livres. Porte d'entrée au fond, s'ouvrant sur le palier; porte à droite, donnant dans une autre chambre.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MÈRE ARCHAMBAUT, puis RIVALS.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *assise à droite, en train de moudre du café.*

On marche dans le corridor... c'est peut-être ben Jack... (*Elle se lève, pose son moulin sur la table et court ouvrir.*)
Tiens! monsieur Rivals... en v'là une surprise... Entrez donc, monsieur Rivals.

RIVALS.

Bonjour... J'ai affaire à Paris et j'en profite pour donner un coup d'œil en passant au ménage de mon ami Jack... Allons, tout cela a bon air, et voilà qui vous fait honneur, mère Archambaut, ça sent le travail, ici. (*Il descend.*)

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *descendant.*

Ah! vous pouvez le dire, m'sieu Rivals, allez!... Il n'est pas sitôt revenu de l'atelier que le v'là installé là, tenez... Il prend à peine le temps de manger... il mange quasi dans les

livres... Croyez-vous ben que ça l'y soit si bon que ça, de tant travailler, après ce mal de poitrine qu'il a eu?

RIVALS.

C'est vrai qu'il avait bien mauvaise mine quand il nous est arrivé dimanche... Cécile en était tout inquiète... C'est même un peu cela qui m'amène aujourd'hui... Est-ce qu'il se plaint quelquefois?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Se plaindre, lui! ah! ben non, par exemple! Tenez, le matin, quand je me lève pour ma tournée de pain, il y a beau temps qu'il est sur pied. « Vous fâchez pas, qu'il me dit, maman Archambaut... Je me reposerai quand Cécile sera ma femme. » Et il y a pas à vouloir le raisonner... Ah! pour sûr que votre demoiselle sera heureuse avec M. Jack... Allons, bon, v'là encore que je dis M. Jack... s'il m'entendait... mais c'est plus fort que moi, et c'est ben ça qui prouve que je ne suis pas sa mère véritable.

RIVALS.

Taisez-vous donc... c'est vous la maman. Jack n'en a jamais eu d'autre.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Monsieur Rivals, vous ne voudriez pas le croire... y a des moments que je suis comme jalouse... c'est pas des choses à avouer, ça... mais nous faisons si bon ménage... Tenez! voyez les beaux vases (*elle va à la cheminée*) que j'y ai achetés ce matin. J'attends qu'il soit de retour pour mettre des fleurs dedans, crainte qu'elles soient fanées d'ici là...

RIVALS.

Comment d'ici là?... Où est-il donc, votre garçon, mère Archambaut?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! c'est vrai, je vous l'ai pas dit. Ça m'est parti en causant.

Il est à Lyon depuis trois jours... je l'attends ce matin... Mame Argenton y a écrit par le télégraphe de venir tout de suite, tout de suite... y a du grabuge là-bas, paraît... Ça l'avait tout retourné, ce pauvre enfant.

RIVALS.

Sa pâleur venait de là, sans doute, l'autre jour... (*S'éloignant à droite*). Il souffre tant de savoir sa mère avec cet homme... (*Il remonte.*) Écoutez, mère Archambaut, je ne vais pas l'attendre... Je le verrai dimanche à Etiolles, et si sa mine ne me va pas; je le garderai quelque temps avec nous.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *remontant.*

Et que vous ferez ben, m'sieu Rivals... Faut-il y dire que vous êtes venu ?

RIVALS.

Non, c'est inutile... Il ne m'a pas dit qu'il allait là-bas. Je ne veux pas avoir l'air de le savoir... (*Sortant.*) Adieu.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *le suivant.*

C'est son chagrin, pardi, cette femme-là... Il n'aime pas en parler... (*Rivals disparaît.*) A revoir, monsieur Rivals. (*Elle va reprendre son moulin et retourne s'asseoir.*)

SCÈNE II

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *continuant à moudre son café; elle s'arrête et réfléchit.*

Pourvu qu'il ne la ramène pas avec lui!... (*Continuant à moudre.*) Ah! non, ça ne se peut pas... Elle ne ferait pas long feu ici... elle aurait ben trop peur de salir sa robe... Tout de même, c'est sa mère! et si a venait me dire: « Vous l'avez assez eu comme ça... c'est mon tour... » je pourrais pas y donner tort, a ne ferait que son devoir... Ah! bon Dieu du

ciel! tant désirer un enfant et n'en avoir jamais eu... c'est pour la vie comme un gros trou que j'aurais au milieu du cœur.

SCÈNE III

LA MÈRE ARCHAMBAUT, JACK, IDA.

JACK, *entrant comme un coup de vent.*

Vite, mère Archambaut, quelque chose de chaud pour maman... Elle a eu froid... elle est toute mal à son aise...
(*Il sort par le fond après avoir posé une couverture sur la commode.*)

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *bas.*

Ah! bon Dieu! qu'est-ce qui m'arrive? (*Haut.*) Voilà, voilà, m'sieu Jack... (*Elle entre dans l'autre chambre, à droite.*)

IDA, *tendue de voyage très élégante, l'air éploré, entre du fond, soutenue par Jack.*

Comme c'est haut chez toi, mon enfant... Que d'émotions...
(*Jack pose les colis sur la commode, prend la couverture, la déroule, descend la placer sur la chaise à gauche.*) Quel voyage!... Ah! je suis brisée...

JACK, *la faisant asseoir. Il est à ses genoux et lui présente un petit banc sous les pieds.*

Mets-toi là, ma chérie, tes pieds là-dessus... Je suis si heureux de te voir chez moi!

IDA.

Mon Jack!...

JACK, *bas.*

Quelque chose manquait à la dignité de ma vie; tu me l'apportes en entrant ici.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *apportant une tasse de café.*

Tenez, tout frais moulu... je viens de le faire.

IDA.

Ah ! c'est vous... Merci, bonjour, ma brave femme. (*Elle boit.*)

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

C'est bien gentil à vous d'être venue... ah ! vous lui manquez, allez ! Ça pouvait plus durer, sans la maman, ici...

JACK.

Bonne créature. (*Il lui tend la main derrière Ida.*)

IDA.

Il est excellent, ce café... Où le prenez-vous?... Je suis bête... Ça me vient de mon Jack, c'est pour ça que c'est si bon. (*Jack se lève, pose la tasse sur la cheminée.*) Hein ? Ma pauvre Archambaut, qui m'aurait dit cela ? Vous m'avez vue avec M. Dargenton, vous savez si on peut trouver une femme plus dévouée, plus aimante, et voilà comme ça devait finir. Oh ! ce que j'ai souffert, pendant qu'on répétait cette malheureuse pièce...

JACK.

Laisse, maman... ne parle plus de cet homme... (*Il reste à gauche.*)

IDA, *se levant.*

Si, si, je veux... ça me soulage... (*Elle prend la mère Archambaut par la main, la fait descendre au milieu.*) Figurez-vous qu'il avait donné son rôle de la *Fille de Faust* à une espèce de petite femme, un chien coiffé, et sous prétexte de la faire répéter... — Ça a duré six mois, ces répétitions. — Monsieur ne quittait plus cette drôlesse, qui, en définitive, a mis la pièce dedans.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Dans quoi ?

IDA.

Un vrai désastre, on n'a pas pu finir... et comme je me suis permis de lui dire que cette créature était cause de tout, monsieur est entré dans une colère terrible... et il a osé lever la main sur moi !

JACK, *s'approchant.*

Maman...

IDA, *à la mère Archambaut.*

Cela vous étonne, n'est-ce pas ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT

Ça, m'étonne d'un côté : mais, de l'autre, ça ne m'étonne pas.

IDA.

Un misérable à qui j'ai tout sacrifié.

JACK, *près d'elle.*

Je t'en prie...

IDA.

C'est un monstre, je te dis... c'est lui qui m'empêchait de te voir, de t'écrire... Il est si jaloux de toi, il t'en veut tellement de te passer de lui... oh ! je veux que tu le connaisses, que tu le juges comme il le mérite... C'est lui qui a fait ton malheur !

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Allons, allons, faut plus y penser... Maintenant que vous êtes avec votre enfant, vous v'là au bout de vos peines, mame Argenton...

IDA.

Oh ! ne m'appellez plus de ce nom... appelez-moi Ida, Ida de Barancy. — Je n'ai plus rien de commun avec cet homme !... Ah ! j'ai eu un mot cruel en le quittant. Je lui ai dit : « Tout ce que je vous souhaite, monsieur, c'est de trouver une autre Ida parmi vos actrices. » Il était vexé !... Là-dessus, j'ai vite couru au télégraphe, tu es venu au secours de ta mère... oh ! quand je suis entrée dans ta petite chambre... elle est bien nue, bien triste, un vrai chenil, n'est-ce pas ? Eh bien, il m'a semblé que j'arrivais dans le paradis !... quelle bonne existence nous allons mener tous deux, mon petit Jack... car c'est que je te dois tout un arriéré de soins, de tendresses... Je veux être ta servante, ta ménagère... Tu verras comme je m'y entends, comme tout ça va devenir gentil... (*Furetant sur la table.*) Tiens ! qu'est-ce que tu fais de tous ces livres ?

JACK.

J'étudie, maman. (*Il remonte.*)

IDA.

Oh ! oui, tu m'as raconté ça en wagon. (*S'arrêtant, regarde la cheminée.*) Quels drôles de petits vases. (*Elle passe devant, et va à la cheminée.*) On dirait que tu les as gagnés à la foire, à ces petits machins où l'on tourne.

JACK.

Ah ! mère Archambaut... Et moi qui ne les avais pas vus. Comme ils sont jolis... Je vous remercie bien.

IDA.

Ah ! c'est de vous, les vases ?... Ça ne m'étonne plus...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

J'ai pas mis de fleurs dedans, mais je vas en acheter tout à l'heure.

IDA, *passe devant.*

Non pas... c'est moi que ça regarde à présent... J'en prendrai en descendant pour acheter le déjeuner... Mais oui, le déjeuner... et de bons petits plats que je vais te préparer... Je suis forte, tu sais... Il était si gourmand...

JACK.

Dis donc, maman... si tu laissais la mère Archambaut...

IDA.

Non, non, je veux tout faire, moi... autrement ce ne serait plus la peine.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Dame, oui... puisque c'est elle la maman à c'te heure.

IDA.

Tu verras comme je sais mener une maison... avant tout, de l'exactitude... quelles sont tes heures?... Tu déjeunes ?

JACK.

A midi, en venant de l'atelier... Je m'en vais y faire un tour ce matin, montrer que je suis là... Mais je ne reprendrai l'ouvrage que demain.

IDA.

Bon... Je vais avec toi... Il y a un marché, pas loin d'ici.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *remontant.*

Oh ! toute la rue Oberkampf, c'est qu'un marché qui roule dans des petites charrettes à bras.

IDA.

Oh ! fi donc... (*Regardant sa montre,*) J'aurai le temps d'aller aux Halles... Mais au fait, je ne peux pas sortir comme

ça... Je suis trop belle... Attends un peu, mon Jack, tu vas voir..... où est ma chambre? (*Elle remonte.*)

JACK.

Mais...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *bravement.*

La v'là!... (*En la montrant, elle ouvre la porte de droite. Ida entre avec sa valise.*) Vous savez, c'est pas brillant... mais c'est ben en ordre. (*Elle descend au milieu.*)

SCÈNE IV

JACK, LA MÈRE ARCHAMBAUT

JACK, *fou de joie, lui sautant au cou.*

Ah! ma bonne Archambaut, que je suis content... Je l'ai, je la tiens... Ça me faisait tant de peine, voyez-vous... Maintenant, elle vivra avec moi. Elle sera digne que Cécile lui dise : maman.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *très émue.*

C'est vrai que c'est un grand bonheur pour tout le monde... Voyons, pendant qu'a va être sortie, je vas vite ramasser mes petites affaires...

JACK.

Comment?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Y faut ben... y a pas place pour trois, ici... Puis vous avez ben entendu ce qu'a disait, qu'a voulait tout faire par elle-même.

JACK.

C'est le premier jour... Elle ne sait pas encore... Mais elle ne pourra pas se passer de vous.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Enfin, je vas toujours me chercher un petit garni, pas trop loin... Et vous savez ben que si vous avez bescin de moi, m'sieu Jack...

JACK.

Encore monsieur Jak... c'est pas bien, je ne mérite pas ça.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *très émue, gonflée de larmes.*

Ah! j'sais ben, j'sais ben... faut pas faire attention... j' suis tout comme à l'envers, voyez-vous, mon pauv' garçon... Je m'étais faite à cette idée, n'est-ce pas, de tenir vot' ménage...
(*Elle passe devant lui.*)

JACK.

Encore trois ans, mère Archambaut, et puis nous irons vivre tous ensemble à Etiolles, et sans nous gêner... Il y a du large là-bas. Etiolles c'est bien plus grand que Paris.

SCÈNE V

LES MÊMES, IDA.

(*Jupe troussée, petit fichu en pointe sur la tête, à la main un panier.*)

IDA.

Voilà!... le marché de Jenny l'ouvrière... (*Montrant ses oreilles et ses bras.*) Tu vois, plus un bijou... (*Elle fait tinter ses bijoux dans le panier.*) On va faire de l'argent avec tout ça, se donner un peu de confortable... ça en manque généralement, chez toi.

JACK, remontant à la commode, au fond.

Non, non, je ne veux pas, mais je suis riche. (*Ouvrant un tiroir.*) Tiens! prends ce qu'il te faut, achète ce que tu veux.

IDA, remontant à la commode.

Tu es riche, mon Jack? ça tombe bien... moi je n'ai plus le sou...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Dam! il se donne du mal, et puis il a ben de l'ordre, allez!...

IDA, prenant l'argent.

Ah! il en faut! il en faut. Allons, en route! (*Elle prend le bras gauche de Jack.*) Tiens! c'est gentil... On dirait un de ces petits ménages comme on en voit le dimanche, sur les buttes Chaumont. A revoir, ma bonne femme... Ah! vous savez, prenez votre temps. Restez jusqu'à ce que vous ayez trouvé autre chose. (*Ils sortent au fond.*)

SCÈNE VI

LA MÈRE ARCHAMBAUT, les regardant.

Ah! ce que je perds là, je ne le retrouverai jamais...allons, quand y faut, y faut. (*Elle ouvre la commode et y prend ses affaires.*) C'est ma faute aussi... si j'avais eu un enfant, à moi, rien qu'à moi, ça ne serait pas arrivé... (*Regardant autour d'elle.*) Faut pas qu'a compte mettre grand'chose chez nous, avec tous ses rangements qu'elle parle... Voyons, qu'est-ce qu'il y a encore à moi ici?... (*Elle regarde la cafetière.*) Ben oui, mais si j'y prends ma cafetière, où qu'elle lui fera son petit café le matin... Faudra donc qu'ils en achètent une autre... Ah! Jésus mon Dieu! c'est y des événements, tout ça... Je sais pu où j'en suis... (*Elle tombe assise sur la chaise et pleure. Se retournant.*) Qui est là? (*Elle s'essuie les yeux bien vite, en allant vers la porte qui vient de s'ouvrir.*)

SCÈNE VII

LA MÈRE ARCHAMBAUT, HIR.

(*Hir, inculte et râpé comme au premier acte, s'arrête sur la porte et regarde curieusement.*)

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah ! c'est vous?... qu'est-ce qui vous faut?

HIR, *furetant partout du coin de l'œil.*

Mais... je viens voir mon ami Jack.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *lui barrant le passage.*

Vot' ami!... Si y n'avait que des amis comme vous!... D'abord, y est pas, monsieur Jack, et je suis ben sûr que vous le saviez d'avant que de monter.

HIR.

Mais sera-t-il permis au moins de saluer M^{me} Dargentou?...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

N'n'avons pas ce nom-là chez nous. Vous vous êtes trompé d'étage, mon bonhomme. Et puis, vous savez, j'ai pas le temps, laissez-moi tranquille... oh! je comprends ben ce que vous venez faire ici, allez... Vous venez pour fureter, pour espionner... oui, oui... vous êtes de la bande au marchand de phrases.

HIR, *ricanant.*

Un mot cruel pour Dargentou.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Au fait, à quoi que ça sert de mentir!... Ben, oui, c'est vrai... et vous pouvez y dire... Elle est venue demeurer avec

son enfant. Je vous engage pas, ni vous, ni lui, ni personne, à essayer de venir la prendre. (*Il descend deux pas.*)

HIR.

Avec ça que si on vous en débarrassait, vous ne seriez pas contente... Vous croyez donc que je ne vous ai pas vue... Vous étiez là à pleurer sur votre petit baluchon... Pauvre mère Archambaut! Elle me faisait pitié... Allons, tenez!... donnez-lui cette lettre, sans rien dire au jeune homme, et je vous réponds qu'elle ne sera pas longue à filer.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Par exemple!... Pour qui me prenez-vous donc! espèce de méchant gueux... c'est vrai que j'ai le cœur fendu en quatre d'être obligée de quitter mon garçon, mais j'aimerais mieux mourir que d'entrer dans vos tripotages... Voulez-vous ben cacher ce papier. Un joli métier que vous faites là. C'est-y du pain gagné, ça, pour un homme de votre âge...

(HIR, un peu gêné.

Rendez-donc service aux gens...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Menteur! Vous vous moquez ben de la mère Archambaut et de ses peines... C'est à mon pauvre Jack que vous en voulez tous, l'autre parce qu'il y prend son Ida, vous, parce qu'il vous a pris Cécile. (*Mouvement de Hir.*) Dame! ben sûr qu'a n'sera pas pour vot'nez, cette jôlie demoiselle.

HIR, touché au vif.

Paysanne, va!... Vous savez bien ce que vous me dites en disant cela. — Avec votre malice de campagne, vous avez deviné que j'aimais cette enfant... (*Avec rage.*) Oui, je l'aimais; mais la vie m'en veut... tout me rate... c'est ce qui me rend mauvais...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Je connais ben votre affaire... On vous a crevé l'amer comme à une poule... Ça vous donne un mauvais goût de fiel par tout le corps.

HIR, *ricanant.*

Comme vous dites, on m'a crevé l'amer... Et puis, je ne suis pas bâtard, mère Archambaut... et c'est un bâtard qu'il voulait, le vieux, pour faire la paire avec la fillette...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *indignée.*

Comment que vous dites ça?... Je vas t'en donner, moi, mauvais chien, de venir ici mépriser le monde. (*Elle cherche autour d'elle, empoigne une chaise. Quand elle se retourne, Hir a disparu. La mère Archambaut, suffoquée, se trouve en présence d'une fleuriste chargée de plantes vertes et de fleurs.*) Eh bon sang! qu'est-ce que c'est que tout ça?

LA FLEURISTE.

Monsieur Jack? C'est de la part d'une dame.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! oui, je sais... posez ça là.

HIR, *montrant sa tête à la porte entr'ouverte.*

Ah!... les accessoires de l'idylle...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Comment! te v'là encore, toi? (*Hir se sauve en riant. Elle le poursuit le poing tendu.*) Eh! va donc, Arlequin! (*Revenant vers la fleuriste.*) En v'là-t-il des verdures, il n'en est jamais tant entré ici... C'est pas mes pauvres petits vases qui pourront tenir tout ça. A veut donc s'établir fleuriste. (*A la marchande qui se retire.*) Bonjour, bonjour... (*Réfléchissant.*)

Tout de même, c'est pas malin ce que j'ai fait là. — Fallait y prendre la lettre et allumer le poêle avec... C'est que je la connais, la dame, c'est dans le cas d'y tourner la tête, si a revoit l'écriture de son Ragenton... Faut-y qu'y ait du mauvais monde tout de même !

SCÈNE VIII

LA MÈRE ARCHAMBAUT, IDA, chargée de paquets et suivie
d'un garçon traiteur qui porte d's paniers de vins et de victuailles.

IDA.

Tenez, mère Archambaut, voulez-vous débarrasser ce garçon... Dieu ! l'affreux escalier, quelle odeur, quelle marmaille... *(Au garçon qui s'en va.)* Attendez, mon ami. . *(Elle cherche dans sa bourse.)* Tiens ! je n'ai plus d'argent... Comment ça se fait-il?... *(A la mère Archambaut.)* Donnez donc un pourboire à ce garçon... un fort pourboire... vous comprenez, monter à un sixième... *(Le garçon parti, elle se lève vivement.)* Ah ! maintenant, que je range mes fleurs... De l'eau dans mes vases, ma bonne... ça va sentir un peu moins l'ouvrier, ici... Voyez-vous comme ça devient gentil tout de suite...

LA MÈRE ARCHAMBAUT l'observe avec des mouvements émus. —
Montrant un tas de fleurs.

Et celles-là, où que vous voulez-l-y qu'on les mette?...

IDA.

Laissez-les là... On va apporter deux jardinières... Au couvert, à présent. Où est la table?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, montrant la table en bois blanc
chargée de livres.

LÀ V'LA !

IDA.

Comment! Il n'a qu'une table, mon pauvre Jack... Mais c'est effrayant ce qui manque ici... Il était temps que j'arrive. (*Elle bouscule tout ce qu'il y a sur la table et l'emporte au milieu de la scène. A la mère Archambaut qui ramasse les livres avec précaution.*) Qu'est-ce que vous faites?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *avec un grand respect effaré.*

C'est ses livres!...

IDA.

Voyons, voyons, nous ne sommes pas là pour nous amuser, mère Archambaut; donnez-moi vite une couverture.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Pourquoi faire une couverture?

IDA.

Pour mettre sous la nappe.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! comme vous faisiez là-bas?... C'est pas besoin, du moment qu'y a pas de nappe.

IDA, *effrayée.*

Est-ce possible?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! m'sieur Jack n'est pas exigeant, lui... Et du moment que vous serez là, y regardera pas à la nappe, allez!...

IDA.

Vous rappelez-vous, chez monsieur Dargentou, ce luxe de vaisselle et de linge de table!

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *mettant le couvert.*

Il est loin aussi, m'sieur Dargentou!

IDA.

Oh! pas si loin... Malgré ce qui s'est passé, il ne tiendrait qu'à moi... Voyez donc, mère Archambaut, ce que je viens de trouver chez le concierge...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

La lettre!... Pardine! On sait ben que les phrases ne lui coûtent rien...

IDA.

Je vous prie de croire que je ne l'ai pas lue, et que je ne la lirai pas... Il verra si j'ai du caractère .. (*Remettant la lettre dans sa poche.*) Je n'y pense déjà plus, ainsi... Vous ne me dites rien de mon pâté?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! c'est un pâté qui se porte bien...

IDA.

Dans cette maison-là, ils coûtent quinze sous de moins qu'ailleurs... Déjà quinze sous d'économie... Dites donc que je ne suis pas une bonne ménagère.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *allant, venant pour le couvert.*

Faut ben qu'on se rattrape sur quelque chose.

IDA.

C'est que je connais les bons endroits, moi!

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Vous n'avez toujours pas été longtemps!

IDA.

Oh ! j'ai pris une voiture... (*Regardant sa lettre.*) Je serais pourtant curieuse de savoir ce que ce monsieur ose m'écrire, après s'être permis... (*Elle va décrocher, puis se retient.*) Non, ce serait de la faiblesse.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *venant à elle devant la table.*

N'lisez donc pas!... vot'enfant, c'est-y pas pus que tout? C'est votre bien, ça! il y a pas de misère qui puisse vous l'ôter... Y vous aimera tout le temps de vot' vie, vot' enfant... Un amant, ça ne vous aime que le temps de votre jeunesse. Et vous savez, quand une fois ces coquins d'hommes vous ont levé la main dessus, c'est des habitudes prises pour la vie. Ah! c'est pas avec toutes les bêtises qu'il met sur le papier, qu'il m'en ferait accroire, à moi.

IDA.

Pardon... M. Dargenton n'écrit pas des bêtises... Monsieur Dargenton est un grand poète, sachez-le...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Un homme qui éloigne un enfant de sa mère, ça a beau être un homme de tête et de n'importe quoi, c'est toujours pas un homme qui a de la grandeur dans les idées...

IDA.

Permettez... l'homme! je vous l'abandonne... mais le poète!... la note émue... personne ne l'a comme lui, personne!...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

A ce qu'y dit...

IDA.

Ah ! c'est trop fort à la fin! (*Elle ouvre la lettre.*)

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! Elle l'a ouvert! (*Elle remonte.*)

IDA.

Des vers! ce sont des vers.

Oh! dans le clair matin, quand je te vis partir.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

C'est-y le matin qui vous a battue?

IDA.

Vous êtes insupportable... Je suis bien bonne de discuter avec vous. (*Elle lit tout bas.*)

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Madame, v'là Monsieur Jack...

IDA, *vivement.*

Pas un mot de cette lettre. (*Elle la met dans sa poche.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, JACK.

(*Il entre bouleversé. — Apercevant sa mère.*)

JACK.

Ah!

IDA, *allant à lui.*

Mais, qu'as-tu? Comme tu es pâle!...

JACK, *souriant*.

Rien... rien... c'est fini... une bête d'idée qui m'a pris en montant... J'ai eu peur de ne plus te retrouver...

IDA.

Oh! ce n'est pas gentil.

JACK, *dans ses bras*.

Pardonne-moi... ça ne m'arrivera plus... tu sais, j'ai congé.

IDA.

Tant mieux! nous resterons plus longtemps à table. (*Elle lui montre le couvert.*)

JACK, *s'approchant*.

Des huitres! mais ça ressemble à des folies.

IDA, *sentimentale*.

Des folies pour mon fils.

JACK, *gaiement*.

Eh bien, la mère Archambaut, vous disiez quelquefois que vous ne vouliez pas mourir sans avoir mangé votre douzaine d'Ostende... Vous voilà à votre affaire... Allons, mettez-vous là!...

IDA, *scandalisée, à mi-voix*.

Oh!

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *tristement*.

Non, merci, monsieur Jack, j'ai pas faim... J' ferais pas honneur à vot' politesse. (*Très émue.*) Puis, il faut que je m'occupe pour un garni.

JACK.

Tout près de nous, n'est-ce pas?...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ben entendu... (*Regardant autour d'elle.*) Ce soir, après mon ouvrage, je viendrai vous débarrasser de toutes mes petites affaires. A revoir, mame Argenton... non... comment que vous dites l'autre? ah! j'aime mieux vous appeler mame Jack... A revoir, mame Jack, soignez-le, aimez-le ben... Je vous donne pas tort, allez... c'est le vot', n'est-ce pas?

IDA.

Oui, oui, ma bonne... Allons, à table.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *les regarde avec envie. A part, en sortant.*

A ne connaît pas son bonheur.

SCÈNE X

JACK, IDA, *ils sont à table.*

JACK.

Quel excellent cœur de femme!... Si tu savais comme elle a été tendre, dévouée, comme elle a eu soin de moi.

IDA.

Oui, mais bien commune... Je la connais, tu penses. Nous l'avons eue six ans, à notre service... Eh bien, eh bien, qu'est-ce que tu fais? du vin rouge, avec des huitres?

JACK, *gaiement.*

C'est que... je vais te dire... je te donne de celui-là... parce que pour le moment...

IDA, *se levant.*

Tu te figures ça, toi?... Tu crois que je vais te laisser manquer de rien. (*Elle pose du vin blanc sur la table.*) Tiens!... débouche, c'est du Grave... Il y a aussi du Ræderer pour le pâté... On a beau dire, c'est amusant un peu de champagne.

JACK, *stupéfait.*

Tu as acheté du champagne?

IDA.

J'ai peut-être trop dépensé, n'est-ce pas?

JACK.

Mais... non.

IDA.

On ne se retrouve pas tous les jours, mon Jack. C'est une petite crémaillère que nous pendons... D'ailleurs, tu vas voir si je suis disposée à être raisonnable. (*Elle prend sur la commode un long cahier qu'elle agite triomphalement.*) Regarde ce beau livre de dépenses que je viens d'acheter chez M^{me} Lévêque... mais oui, M^{me} Lévêque, la papetière d'à côté.

JACK.

Oh! tu as déjà des connaissances...

IDA.

Elle tient aussi un cabinet de lecture, c'est très commode... car, enfin, il faut suivre le mouvement littéraire... En attendant, j'ai toujours pris un livre de dépenses... C'est indispensable, vois-tu, mon enfant. Dans une maison un peu régulière... Ce soir, après dîner, nous ferons nos petits comptes. Je n'ai plus d'argent, tu sais, mais tout est écrit.

JACK.

Oh! alors, si tout est écrit!... (*Elle se rassied et mange.*)

IDA.

Par exemple, le dimanche, tu me mèneras dîner dans les guinguettes avec les ouvriers... Il doit faire drôle là-dedans... Il y a si longtemps que j'en ai envie... Il n'a jamais voulu m'y conduire, lui... monsieur était trop fier...

JACK, *embarrassé.*

C'est que le dimanche...

IDA.

Tu vas trouver ta petite bonne amie? Elle est gentille?

JACK, *très sérieux.*

Je vais à Etiolles, maman, voir M. Rivals et... Cécile.

IDA.

Cécile!... ah! bah!... Tu l'aimes donc?... Oh! il rougit... C'est gentil de voir rougir un jeune homme!... mais que vous devez être mignons, tous deux!... Ça fait penser à Paul et Virginie... Tu vas me conter ça... attends que je débarrasse la table...

JACK.

Non, maman, ne te dérange pas. (*Il enlève les huîtres, sert le pâté, change les assiettes. Pendant qu'il a le dos tourné, Ida regarde furtivement sa lettre.*)

IDA, *cachant la lettre.*

A quand le mariage?

JACK.

Peut-être dans trois ans...

IDA.

Tu n'es pas pressé... Et le champagne?

JACK, *passant au-dessus.*

Tu y tiens, maman?

IDA.

Avec le pâté, voyons... Tu n'es au courant de rien. (*Jack veut déboucher le champagne. Elle rit comme une folle.*) Ah! ah!... si tu te voyais... Mon Dieu, que tu es drôle!... Donne, va, je vais te montrer... (*Il passe devant la table et va s'asseoir. Elle débouche sans faire sauter le bouchon.*) Tu n'as que ces verres-là... Tant pis! (*Elle verse.*) Fais-moi penser à en acheter d'autres quand nous sortirons... A tes amours, mon Jack... (*Elle boit, chantant.*)

On dit que tu te maries,
Tu sais que j'en vais mourir...

Elle sera très jolie, Cécile, en mariée...

JACK.

Dis donc, maman, tu voudras bien venir, le dimanche, à Etiolles, avec moi?

IDA.

Tu penses! Je serai si contente d'embrasser ma petite Cécile, ma bru... Dire que je vais avoir une bru... c'est drôle comme tout... (*Jack se tourne vers le public, et baisse la tête d'un air triste. Elle continue.*)

En passant devant ma porte
Si tu vois prier le soir,
Dis-toi, c'est ma pauvre morte...
Qui voudrait... qui voudrait... encore
Qui...

(*Elle s'arrête, sa voix se brise dans les larmes.*)

JACK, *inquiet, se lève, remonte.*

Qu'est-ce que tu as, maman?

IDA.

Rien... rien...

JACK, *passé.*

Tu t'ennuies?... Déjà!...

IDA, *assise.*

Mais non.... C'est la fatigue, les nerfs.... et puis, cette romance est si triste..... je ne peux jamais la dire sans pleurer. (*Elle essuie une larme.*)

JACK, *au milieu.*

Pense au bonheur que tu me donnes... Il n'y aura pas de romance assez triste pour te faire pleurer. (*Ida se lève, le regarde, vient à lui, puis s'arrête, et va s'asseoir au bout de la table où elle éclate en sanglots.*) J'en ai été si longtemps sevré de ce bonheur là... Oh! l'avoir à moi, rien qu'à moi, te faire une vie de tendresse, de respect... mais déjà, tout enfant, je n'avais pas d'autre idée. Je voulais grandir, être fort, pour te reprendre à cet homme. .. Tu sais, quand j'ai quitté l'usine pour entrer dans la chauffe, je ne songeais qu'à ça... gagner plus d'argent, pour te racheter plus vite... Ah! je ne t'ai pas dit tout ce que j'ai souffert, maman!.... Enfin, maintenant, c'est fini. Je te tiens, je t'ai conquise.... et pour toujours, n'est-ce pas? (*A genoux devant elle.*) Jure-moi que c'est bien pour toujours, et que tu ne retourneras plus jamais!.... (*Ida lui vautre les cheveux.*)

IDA.

Comme tu es bébé... Pourquoi me dis-tu ça?... Je suis venue, ce n'est pas pour repartir...

JACK.

C'est égal, jure-le... jure le .

IDA.

Eh bien! oui, je le jure.. Avec toi, mon Jack, avec toi toujours.

JACK.

C'est que, vois-tu, maintenant que tu m'as fait cette joie, si tu me l'enlevais... (*Il l'entoure de ses bras.*) Ne t'en vas plus, maman, ne te reprends pas... Sans toi, je ne pourrais plus vivre.

IDA.

Mais puisque c'est juré, voyons... Je ne peux pourtant pas inventer des mots.

JACK, *se levant.*

Oui, oui, tu as raison... pardonne-moi, je suis fou.

IDA, *se levant.*

Ne t'exalte donc pas comme ça, mon Jack... Tu te fais mal et à moi aussi... Je suis déjà si fatiguée, si brisée par cette nuit de voyage...

JACK.

Pauvre maman!... Si tu te mettais un peu sur ton lit.

IDA.

Tu veux?... Au fait, une petite sieste après déjeuner, j'adore ça... Mais, toi, qu'est-ce que tu vas faire pendant ce temps-là?...

JACK, *rangeant la table.*

Travailler... travailler pour M. Rivals... c'est après-demain dimanche...

IDA.

Ah! comme l'amour te rend sérieux, toi... mâtin.

JACK.

Cécile et moi, nous vivons du même espoir... notre avenir dépend de mon courage... Mais va! n'aie pas peur, tu as ta bonne part, toi aussi, dans cet avenir.

IDA, *le regardant préparer la table.*

Forgeron le jour, étudiant le soir. Et tout ça par amour... C'est un véritable roman... tu sais qu'on en ferait une machine épatante... Je suis fière de toi, mon Jack...

JACK.

Attends que j'aie réussi pour le dire.

IDA.

Oh! tu réussiras. c'est moi qui t'en répons... et je t'y aiderai de toutes mes forces... Allons, travaille... A tout à l'heure, mon Jack, à tout à l'heure et à toujours.

JACK.

Bien vrai?... à toujours?

IDA, *sortant à droite.*

A toujours.

SCÈNE XI

JACK, *seul.*

Oui, oui, c'est bien moi qu'elle aime à présent... Je ne dois plus douter d'elle... Oh! c'est trop de bonheur tout d'un coup. Ma mère! ma mère digne de Cécile... Les avoir toutes deux

près de moi, pour moi seul... Ah! j'ai souffert! mais je suis bien payé. (*Il s'assied pour travailler.*)

SCÈNE XII

JACK, DARGENTON, paraissant au fond.

DARGENTON.

Jack! (*Il recule, puis se décide à entrer.*)

JACK, le voyant, se lève.

Ah! mon Dieu! (*Il donne un tour de clef à la porte de sa mère et met la clef dans sa poche, puis vient vers Dargenton.*)
Qui demandez-vous? Que venez-vous faire ici?

DARGENTON.

Mais... je croyais...

JACK.

Vous ne comptiez pas me trouver... C'est l'heure de l'atelier, l'heure où la femme est seule, et la clef sur les portes. Tous les rôdeurs du faubourg connaissent ça... (*Mouvement de Dargenton.*) Allons, le coup est manqué. Il y a un homme à la maison... Allez-vous-en. *

DARGENTON.

Eh bien! puisque je rencontre un homme où je n'avais laissé qu'un enfant, un homme intelligent et fier, ouvert aux choses de la vie.

JACK.

Vos grandes phrases... on n'y croit plus... mais regardez-moi donc bien en face, est-ce là le Jack que vous avez connu, votre dupe, votre victime?

DARGENTON.

Voyons, écoutez-moi, mon ami!...

JACK.

Je ne suis pas votre ami, je ne l'ai jamais été.

DARGENTON.

Mais, depuis quand sommes-nous tant ennemis que cela?

JACK.

Du plus loin que je me rappelle, je me sens de la haine au cœur contre vous. D'abord que pourrions-nous être l'un à l'autre, sinon deux ennemis? Quel autre nom pourrais-je vous donner? Qui êtes-vous pour moi? Devrais-je seulement vous connaître?

DARGENTON.

Jack... Je n'ai jamais voulu que votre bonheur... A ce moment encore j'ai la conviction qu'en vous éloignant du livre et de l'étude, en vous mettant l'outil du prolétaire à la main, j'avais fait plus humain et plus vrai que ce vieux rêveur de Rivals.. Je vous épargnais les déceptions d'orgueil, les tortures d'idéal dont j'ai tant souffert moi-même! Les autres ne sont rien auprès de celles-là! (*Jack a un rire dédaigneux.*) En tout cas, quels qu'aient pu être mes sentiments pour vous, j'aimais trop mon Ida, je l'aime trop encore.

JACK.

Assez! je vous défends de parler de ma mère... Je vous défends surtout de l'appeler ainsi devant son fils. Mais, si vous l'aviez aimée, vous auriez respecté sa faiblesse en moi, vous l'auriez relevée dans l'estime de son fils pour le jour où il comprendrait; si vous l'aviez aimée, depuis longtemps elle serait votre femme.

DARGENTON, *froidement.*

Je suis marié.

JACK.

Mais alors, que lui voulez-vous, à cette pauvre créature ! Elle a été à vous pendant dix ans, votre esclave, votre conquête, une parure à très bon compte, qui vous a fait beaucoup d'honneur... Maintenant, c'est fini, voyons... Elle a des cheveux gris, elle a des rides... Ce n'est plus une maîtresse, c'est une mère ; elle n'est plus à vous, elle est à moi, elle m'appartient. C'est maman, laissez-la moi !

DARGENTON.

Je n'ai qu'un mot à vous répondre, Jack : Je l'aime !

JACK.

Taisez-vous, malheureux !

IDA, *dans la chambre.*

Jack?... (*En entendant la voix d'Ida, Dargentton recule.*)

DARGENTON.

Elle m'a entendu.

JACK.

Où allez-vous?... Ma mère ne veut plus vous voir... elle vous hait... elle vous méprise... Allons, dehors.

IDA

Ouvrez-moi !

DARGENTON, *appelant.*

Ida!...

IDA.

Jack!... Jack!...

JACK.

Vous voyez bien que c'est son fils qu'elle veut.

D'ARGENTON.

Ida!...

JACK, *brandissant une chaise*

Bon sang de Dieu! je te vas tuer!

RIDEAU.

ACTE CINQUIÈME

Le décor du troisième acte, par une belle soirée d'automne. — Au fond, la grande baie est ouverte et laisse voir la campagne, dorée par le soleil couchant.

SCÈNE PREMIÈRE

RIVALS, puis LA MÈRE ARCHAMBAUT.

RIVALS, *guettant debout devant la fenêtre, regardant sa montre.*

Six heures!... personne encore... Pourtant le train de Paris est passé... Et mon pauvre Jack, là-haut, qui attend, qui se désole...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *entrant.*

Me v'là...

RIVALS.

Toute seule?... Et la mère ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! oui, la mère... une jolie Margot... Ell' veut pas venir, ell'croit pas que c'est vrai, que son enfant soit malade...

RIVALS.

Est-ce que vous l'avez vue ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Si je l'ai vue!... Deux heures qu'il m'a fallu l'attendre devant sa porte... Madame était au concert... J'allais m'en reve-

nir, quand ils sont arrivés, tous deux, en voiture. Elle était mise comme une reine, c'ète sans cœur. Lui, tout en noir, une grande affaire de deuil à son chapeau. Paraît qu'il lui est mort quelqu'un... et toujours ses airs d'archevêque... Oh! je me suis pas laissée intimider. Je saute sur la donzelle : « Venez vite à Etiolles... vot' garçon est au pus mal. » — « Mon Djack ! » qu'a me fait. Vous savez comment qu'a dit ça : « Mon Djack ! » C'est tout ce qu'elle sait dire... « Oui, vot' Jack, vot' enfant... Voilà deux mois qu'il est malade, depuis le jour où vous l'avez quitté. . Maintenant, il va mourir... arrivez, il n'est que temps! »

RIVALS.

Alors ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Alors, le Ragenton répond que c'est des menteries, un coup monté entre nous tous pour y reprendre sa princesse, que si Jack est malade, il vienne se faire soigner chez ses parents.

RIVALS.

Ses parents!

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah! le bandit... Je sais pas si j'y ai crié ses vérités, là, en plein trottoir, que le monde s'amassait pour m'entendre. Je me connaissais plus, le sang me partait des yeux... Tout de même, je crois bien qu'ell' serait venue, sans lui; mais l'autre escogriffe y a dit : « Rentrez, ma chère ! » Et comme il y fait faire tout ce qu'il veut... Non! voyez-vous, ces femmes-là, c'est pas des mères!... Ça ne devrait pas avoir d'enfant. *(Elle s'éponge le front.)*

RIVALS.

Et Jack, maintenant... qu'allons-nous lui dire ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Pas la vérité, ben sûr... Comment qu'il se trouve aujourd'hui, le pauv' mignon ?

RIVALS.

Un peu plus mal qu'hier. La vie s'en va, goutte à goutte

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Dieu de Dieu!... Et ne pouvoir rien!... Ah! monsieur Rivals, s'il fallait qu'un malheur comme celui-là nous arrive. (*Elle sanglote dans son tablier.*)

RIVALS, *brutalement.*

Oh! non, non, pas de larmes... Je ne veux pas de ça ici... Est ce que je pleure, moi?... Pourtant, je suis doublement frappé dans cet enfant dont j'avais fait mon fils, et ma pauvre petite qui veille là-haut près de lui, sans se douter de rien encore...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Elle ne le voit donc pas ?

RIVALS.

Elle l'aime... Et puis, quand on est très jeune, il y a de ces injustices auxquelles on ne peut pas croire.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *s'essuyant les yeux.*

Pauvres enfants!... C'est bon, monsieur Rivals... Je vas faire ben attention... ben attention...

SCÈNE II

LES MÊMES, CÉCILE.

CÉCILE, *entrant, très calme, mais très pâle,*

Mère Archambaut, montez vite. Il vous a entendue. Il veut vous parler.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah ! mon Dieu... vous y avez donc dit, que j'étais allée vers sa maman ?

CÉCILE.

Il fallait bien... Depuis deux jours, c'est comme une fièvre, une idée fixe... Il la veut, il la demande... Je n'ai eu qu'à lui dire : « Elle viendra demain... » il a dormi d'un trait, toute la nuit, comme un enfant.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ben oui... mais, c'est que... j'ai pas pu l'amener...

CÉCILE, *à Rivals.*

Je te l'avais dit... Je savais qu'il ne la laisserait pas venir... Elle est si lâche...

RIVALS.

J'irai demain, moi... nous verrons bien si elle ne marche pas.

CÉCILE.

Oui, mais jusqu'à demain !... Il faut dire que vous ne l'avez pas vue... qu'elle viendra plus tard, dans la soirée... Il s'endormira peut-être comme hier, en l'attendant.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Voyez-vous, c'est que je suis pas forte, moi, sur la menterie.

CÉCILE, *gravement.*

Il le faut... Allez... Je monte avec vous. (*La mère Archambaut sort en se tamponnant les yeux.*)

SCÈNE III

CÉCILE, RIVALS.

(*Minute de silence et de gêne. Rivals se remet à marcher de long en large, la tête basse, regardant du coin de l'œil Cécile qui a pris une fleur dans un vase et se la pique dans les cheveux.*)

RIVALS, *souriait.*

Tu es gentille comme ça... coquette

CÉCILE.

Tu trouves? (*Elle le regarde un instant, avec un sourire narré, puis elle tombe dans ses bras en sanglotant.*)

RIVALS, *très ému, retenant ses larmes.*

Eh bien! quoi donc?... Qu'est-ce qui te prends?...

CÉCILE, *à demi-voix.*

Ne dis rien... ne me parle pas... laisse-moi pleurer...

RIVALS, *sanglotant.*

Mais pourquoi?... Qu'as-tu?... Il n'y a pas de quoi se désoler, voyons...

CÉCILE.

Je voulais me tenir, jusqu'au bout... pour lui, pour toi...
Mais je ne peux plus... Ça m'étouffe!

RIVALS.

Comment! tu savais donc?...

CÉCILE.

Depuis le premier jour...

RIVALS.

Tu le sauveras, ma fille...

CÉCILE.

Oh! je n'y peux rien, moi... c'est une autre qu'il faudrait...
Il ne pense qu'à elle... Cette nuit, il parlait dans son sommeil,
j'ai cru qu'il m'appelait. Il disait: « Mère, mère, viens donc... »
Moi qui l'aime tant!...

RIVALS.

Oui, parce que tu es là, parce qu'il est sûr de ton amour...
mais, dans son malheur, à qui a-t-il pensé, où s'est-il réfugié
bien vite!... Est-ce que ce n'est pas toi, toi seule qu'il a
voulu pour le guérir?

CÉCILE.

Le guérir!... (*Le regardant bien en face.*) Voyons, ne mens
pas, combien de jours encore!...

SCÈNE IV

LES MÊMES, JACK, LA MÈRE ARCHAMBAUT.

CÉCILE, stupéfaite en voyant entrer Jack.

Comment?...

RIVALS.

De tout ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *effarée*.

J'y ai pas eu plus tôt dit que sa maman allait peut-être venir... il a voulu se lever tout de suite.

JACK.

Ça l'aurait trop saisie de ne pas me trouver sur pied.

CÉCILE.

Quelle imprudence!...

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Pas vrai, mamzelle Cécile?... Au lieu de dormir ben sagement, comme j'y conseillais...

JACK, *gaiement*.

Dormir... ah! bien, oui... Je suis trop content... L'idée qu'elle va venir, qu'elle sera là tout à l'heure.

RIVALS.

Allons, allons, du calme.

JACK.

Ne me grondez pas, mon ami... Je vous assure, je vais mieux, je me sens solide. (*A Cécile.*) C'est vrai...

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *à Rivals*.

Ben sûr qu'il n'a pas l'air malade...

JACK.

Comme on est bien ici... On ne voit que fleurs et bons

visages... Puis, j'aime cette salle... Tout ce que j'ai eu d'heureux dans la vie, je l'ai eu là.

CÉCILE, *bas*.

Moi aussi, Jack.

JACK, *à la mère Archambaut qui veut fermer la croisée*.

Oh! ne fermez pas... Laissez-moi voir encore le ciel... c'est si beau! Sentez-vous la bonne odeur que la forêt nous envoie... (*Une cloche sonne au lointain.*) Ah! la cloche d'Etiolles... Je la connais, c'est une amie... Quand j'étais le plus perdu, le plus abandonné, là-bas, sur la mer, il y avait tout au bout du navire, une cloche de quart qui sonnait un peu comme ça. La nuit, je l'entendais dans le bruit du vent, des machines... Tout de suite je voyais la maison du grand-père, le verger, la petite porte sur le bois, et Cécile qui m'attendait... Ah! maison bénie! refuge, refuge!

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Eh ben, et moi?... Vous y pensiez donc jamais à vot'mère Archambaut? Elle vous était donc pas un petit quéque chose?

JACK.

Vous savez bien que si... (*Il lui prend la main et l'attire vers lui.*) Ah! mes amis, mettez-vous là, près de moi, tous... Entourez-moi... Je veux qu'elle voit qu'on m'aime bien, que votre tendresse lui fasse envie.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

C'est ça... et pas pus tôt entrée, nous fermons la cage sur elle pour qu'elle puisse plus s'envoler.

JACK.

Regardez donc... On dirait que quelqu'un monte la route.

CÉCILE, *sans regarder.*

Non, Jack. C'est encore trop tôt.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ça serait impossible qu'elle soit déjà là...

JACK.

Elle vous a dit qu'elle viendrait... n'est-ce pas?

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Pour sûr... Il faudrait un grand empêchement.

JACK, *très inquiet.*

Un empêchement...

CÉCILE.

Mais non... mais non... Elle viendra, mon ami.

JACK.

N'est-ce pas, Cécile?... Rien ne peut l'empêcher de venir... Elle aime son enfant, voyons... Sans doute, elle m'a fait un gros chagrin, quand elle est partie... mais c'est l'autre, avec ses phrases, ses grimaces... Il l'a prise par la pitié... Elle est si naïve, si bonne... D'abord, si elle était méchante, est-ce que j'aurais le cœur que j'ai, est-ce que je l'aimerais, est-ce que je vous aimerais tous comme je vous aime?

RIVALS.

Oui, oui, calme-toi... tu parles trop fort, sois raisonnable; mon fils.

JACK.

Oh!... votre fils!... que ce mot-là me rend heureux... Oh! maintenant que me voilà debout, c'est moi qui vais bien travailler... Il vous fera honneur, allez, votre fils!... — Dites donc, mère Archambaut, il me semble qu'elle devrait être ici..! Il y a bien près de deux heures que vous êtes arrivée.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Ah ben ! s'il y avait deux heures, le temps marcherait d'un fameux pas... Qu'est-ce qu'on deviendrait?... S'il y a une demi-heure, c'est tout au large...

JACK.

Voyez comme il fait nuit déjà... Si vous alliez un peu au-devant d'elle sur le chemin. Qu'est-ce que vous voulez ? Je suis comme vos petits du faubourg, le matin, quand ils attendent la becquée... vous savez bien, mère Archambaut : « V'là le pain ! »

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *très émue, après un peu d'hésitation.*

Allons, j'y vas... puisque ça vous fait plaisir.

RIVALS.

Seulement, toi, pendant ce temps, tu vas monter te remettre au lit.

JACK.

Oh ! non, je vous en prie, encore une minute... (*A la mère Archambaut qu'il suit d'un œil inquiet.*) Par où allez-vous donc, mère Archambaut ?

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *étouffée de larmes.*

Je vas... je vas... (*Brusquement.*) Faut p't'être pas que je prenne une lanterne ? (*Elle sort par la gauche.*)

SCÈNE V

JACK, CÉCILE, RIVALS.

RIVALS.

Allons, Jack, ce n'est plus le grand-père, c'est le médecin qui parle à présent. Il faut monter. (*Jack s'est levé sans rien*

dire. Il fait presque nuit dans la chambre. La lumière d'un falot passe au fond dans le jardin.)

JACK, *debout, la regardant.*

Pauvre mère Archambaut ! Elle m'amuse avec sa lanterne. Si elle croit que ça la fera venir. (*Rire amer.*) Et moi, je vous dis qu'elle ne viendra pas. Je la connais bien, allez... C'est une mauvaise mère!... Toute la misère de ma vie m'est venue d'elle. Mon cœur n'est qu'une plaie, de tous les coups qu'elle lui a portés... Elle a cru à ce faux poète, à ce faux malade... Elle n'aime que ce qui est faux, je vous dis... Quand l'autre a fait semblant de vouloir mourir, elle a couru vers lui, tout de suite, elle ne l'a plus quitté... Moi, je meurs pour de vrai ! et elle ne vient pas... Ah ! la méchante... c'est elle qui m'a tué... et elle ne vient pas seulement me voir mourir.

RIVALS.

C'est toi, qui est un méchant, Jack... (*Lui montrant Cécile.*) Mais regarde-la donc !

CÉCILE.

Je ne veux pas que tu meures, tu es mon bien... celle qui t'aime, c'est moi, Jack... Je suis plus qu'elle, je suis ta femme. Et je ne t'ai jamais trompé, et je ne t'ai jamais menti, moi !

JACK.

Ah ! c'est vrai ! Je suis un ingrat... pardon, pardon... Est-ce que j'ai besoin de quelqu'un, quand tu es là?... Tout me manquait dans la vie, tu m'as tout donné... tu as été tout pour moi, mon amie, ma sœur, ma femme, ma mère... Ne pleure plus, Cécile... parle-moi... redis ce que tu viens de dire... Je n'ai jamais souffert... nous nous sommes toujours aimés... prête-moi ton épaule... Dormir là, dans tes cheveux... longtemps... toujours... Dieu ! que je suis bien. (*Un silence.*)

CÉCILE, *tout bas, effrayée.*

Père, père... j'ai peur...

RIVALS, *penché sur Jack.*

Non... il dort.

JACK, *comme halluciné.*

Écoutez... dans le jardin... on marche... c'est elle!... La voilà... Oh! maman, comme tu viens tard!... (*Il retombe et semble dormir.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA MÈRE ARCHAMBAUT, IDA.

LA MÈRE ARCHAMBAUT, *sur le perron.*

Pleure pas, m'ami... la v'là ta maman, la v'là... (*Poussant Ida.*) Allez donc, voyons!...

IDA.

Jack, mon chéri, c'est donc vrai que tu es malade... Et moi qui ne le croyais pas... Je suis venue tout de même. J'avais une si bonne nouvelle à t'apporter... il est libre... il m'épouse... Tu ne lui en veux plus, j'espère?... Nous allons être heureux, va! Nous viendrons vivre tous ensemble à Etiolles... Ça te fera-t-il plaisir, dis, mon chéri? Jack, réponds-moi donc? (*Elle lui prend la main, en interrogeant le docteur. — Silence et immobilité de tous*) Ah!... (*Elle recule épouvantée, et va tomber à genoux à l'autre bout de la scène.*)

RIVALS, *à demi-voix.*

Madame, c'est vous qui l'avez tué.

LA MÈRE ARCHAMBAUT.

Pauv' petit!... Mais, bon sang de Dieu! il y a donc pas un châtement pour des mères comme celle-là! (*On voit Dargentou passer sur le perron.*)

RIVALS.

Si, il y en a un !... (*Dargenton entre, tout en noir, le pardessus sur le bras, regarde Jack, se découvre, s'approche d'Ida et lui pose la main sur l'épaule. Rivals, désignant Dargenton.*)
Le voilà le châtement!

FIN.

Lise Tavernier

DRAME EN CINQ ACTES ET SEPT TABLEAUX

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DE
L'AMBIGU-COMIQUE LE 29 JANVIER 1872

PERSONNAGES

ROURE, fabricant d'ornements d'église.	MM.	CLÉMENT JUST.
MAXIMIN ROURE, son neveu		MONTLOUIS.
MAZAN, son commis		MONTBARS.
PALOMBO.		VOLET.
GARRAGOUS.		SEIGLET.
LISE TAVERNIER	M ^{mes}	MARIE LAURENT.
CARDELINE.		M. BEAUJARD.
MADAME ROURE		CLARA.
UN SERGENT.		
UN BRIGADIER.		
GENDARMES, MARINS.		

La scène, en 1816, à Toulon et aux environs.

ACTE PREMIER

CHEZ M. ROURE, A TOULON

Intérieur d'un magasin d'ornements d'église, porte au fond ouvrant sur le quai par une devanture vitrée, avec grand étalage de chasubles, chapes, saints, ciboires en vermeil. — A gauche, grands comptoirs garnis de cases vitrées, pleines de chapelets, de christs d'ivoire, d'images de saints. — A droite, porte menant dans l'arrière-boutique.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME ROURE, MAZAN.

(M^{me} Roure, petite, maigre, ratatinée, vêtue de noir, est assise au premier plan à gauche, dans un vieux fauteuil en tapis-

serie passée, au coin le plus humble du magasin. Elle a une chaufferette sous les pieds, des cahiers et des notes sur les genoux, et dicte en toussant à Mazan, qui écrit debout sur un coin du comptoir en face.)

MADAME ROURE, *dictant.*

« J'ai reçu votre honorée du trois courant... »

MAZAN, *écrivant.*

« Votre honorée du trois courant. »

MADAME ROURE.

« M'accusant réception de... » (*Elle tousse.*)

MAZAN.

Madame Roure, si ça vous fatigue, donnez-moi la lettre... J'essayerai de faire la réponse tout seul.

MADAME ROURE.

Oh! non, non, M. Roure ne serait pas content.

MAZAN.

C'est égal! Ce n'est guère charitable de vous faire travailler à force comme cela avec le mauvais rhume que vous avez.

MADAME ROURE, *inquiète.*

Chut! chut!

MAZAN.

Si j'étais M. Roure, moi, j'aurais bientôt fait de vous envoyer un mois ou deux à la campagne... Il n'en manque pas, de jolis coins verts, autour de Toulon... Ainsi, l'endroit d'où je suis, le petit village des Clastres... C'est là que vous seriez bien et que vous en boiriez de ce bon lait de chèvre.

MADAME ROURE, *reprenant sa lettre.*

Vous avez mis : « M'accusant réception... »

(*La porte s'ouvre.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, PALOMBO, *matelot déguenillé, accent italien, douxereux, papelard.*

PALOMBO, *entrant gauchement avec force révérences.*

Bien le bonjour, monsieur, madame et la compagnie.

MAZAN, *relevant la tête.*

Hein? Encore?

PALOMBO, *bégaïement très prononcé.*

M. Roure, s'il vous plaît?

MAZAN, *avec colère.*

Il n'est pas là.

PALOMBO.

Diavolo!

MADAME ROURE.

Qu'est-ce que vous voulez, mon ami? Est-ce quelque chose que je pourrais?...

PALOMBO, *regardant avec curiosité autour de lui.*

Oh! no, no, seulement pour savoir s'il était là.

MAZAN, *menaçant.*

Eh bien! puisqu'on vous dit qu'il n'y est pas. (*Il fait le tour du comptoir et s'avance vers le matelot.*)

PALOMBO.

Ah! bene, bene! (*Il regagne la porte lentement, jetant de longs regards de convoitise sur les dorures de l'étalage; avant de sortir, il fait une grande révérence.*) Bien le bonjour, monsieur, madame et la compagnie.

MAZAN, *lui fermant la porte au nez.*

C'est bon... c'est bon.

SCÈNE III

MAZAN, MADAME ROURE.

MAZAN, *venant se planer devant le comptoir de sa patronne.*

Savez-vous que c'est effrayant, madame Roure? Voilà le second depuis une heure... Et l'autre de tantôt avait encore plus mauvaise mine avec son bonnet rouge et son grand nez de Polichinelle... Qu'est-ce que des sacripants pareils peuvent avoir à dire au patron?

MADAME ROURE.

Oh! ce n'est pas étonnant, M. Roure est membre du bureau de bienfaisance.

MAZAN.

Est-ce que vous croyez que ce sont des collègues?

MADAME ROURE.

Hé non, bête, mais de pauvres diables qui viennent demander quelques secours. M. Roure a, dans la ville, une si grande réputation de charité!

MAZAN.

Ah ben! merci! Si j'avais des secours à faire tenir à ces deux gaillards-là, j'aimerais assez leur envoyer ça par des gendarmes... Le grand surtout, c'est drôle comme il ne me

revient pas... Ce coquin de nez-là!... Aïe, le patron!... (*Il reprend vite sa place derrière le comptoir.*) « Du trois courant m'accusant réception... » (*La porte du magasin s'ouvre. M. Roure apparaît gras, onctueux, bien rasé, la tête sur l'épaule. Il lit un journal, et, tout en lisant, jette de droite et de gauche un œil sur la boutique.*)

SCÈNE IV

MAZAN, MADAME ROURE, MONSIEUR ROURE.

MADAME ROURE, *dictant.*

« D'une grosse d'étoles soie et or. »

ROURE.

Madame Roure!

MADAME ROURE.

Mon ami!

MAZAN, *écrivant.*

« D'étoles soie et or. »

ROURE.

Chut!... tout à l'heure! Madame Roure, je vous ai quelquefois parlé de mon neveu Maximin, qui était dans la marine.

MADAME ROURE.

En effet, oui, je crois me rappeler... Est-ce qu'il arrive?

ROURE.

Non, il est mort.

MADAME ROURE.

Oh! mon Dieu!

ROURE.

Le malheureux était à bord du *Juana-Cœli*, qui s'est perdu corps et bien le treize mai mil huit cent seize, il y a cinq mois, sur les côtes du Mozambique. Le *Toulonnais* de ce matin donne la nouvelle du désastre et le nom de toutes les victimes... le sien y est tout au long : Maximin Roure, aide timonnier. (*Avec un soupir.*) Pauvre Maximin!... C'était, de son vivant, un vaurien de la pire espèce, mais enfin, la miséricorde de Dieu est infinie. Espérons qu'il aura eu, à ses derniers moments, une minute de sincère contrition... Quelquefois, le Seigneur n'en demande pas davantage... (*Changeant de ton subitement.*) Est-ce qu'il y a des lettres?

MADAME ROURE, *regagnant sa place.*

Des lettres? non!... C'est-à-dire si... En voilà deux. Je vous demande pardon. Cet affreux malheur m'a toute bouleversée.

ROURE.

Sans doute, sans doute, c'est un affreux malheur, mais il faut savoir respecter les arrêts de la Providence. En somme, le drôle a eu une belle mort, et cela valait mieux pour lui que de finir au bout d'une vergue ou à l'hospice du bagne... Nous lui ferons dire une messe, et, si vous voulez bien, nous n'en reparlerons plus jamais... Jamais, vous m'entendez!...

MADAME ROURE, *doucement.*

Oui, mon ami.

ROURE.

Voyons ces lettres. (*Il prend les lettres et lit debout devant la caisse.*)

MAZAN, *à part.*

En voilà un qui a été vite enterré, par exemple.

ROURE, *lisant.*

Ah! oui... Connu!... Je sais ce qu'il demande, celui-là. Mais non! mais non!... Voilà trois fois que je lui renouvelle son billet... C'est assez.

MADAME ROURE.

Oh! mon ami, je vous en prie... Sa paroisse est si pauvre! Il est si charitable!

ROURE.

Oui, m'amour, oui, mon ange, c'est un homme très charitable... nous savons ça... mais, voyez-vous, je n'aime pas bien qu'on fasse le saint Vincent de Paul avec mon argent. Vous écrirez à l'abbé Salignon, que nous sommes très gênés en ce moment, que les rentrées sont pénibles, et que je ne renouvelle rien.

MADAME ROURE.

Pourtant, il me semble...

ROURE, *terrible.*

Vous dites?

MADAME ROURE.

Rien, mon ami.

ROURE, *décachetant la deuxième lettre.*

Ce serait trop fort, par exemple. Je veux bien être la providence des curés de campagne, donner ma marchandise à crédit, avancer même des petites sommes à des taux aposto-

liques, mais me laisser mettre sur la paille par les paroisiens de ces messieurs... ah ! mais non. (*Regardant la lettre.*) Tiens ! tiens ! qu'est-ce que cela ? « Monsieur, j'aurai l'honneur de me présenter chez vous demain, dans l'après-midi, pour vous entretenir d'une affaire très importante... Signé : Lise Tavernier, des Clastres. » Les Clastres ! mais c'est le pays de Mazan, ça. Est-ce que tu connais quelqu'un de ce nom-là ?

MAZAN.

Quel nom, patron ?

ROURE.

Lise Tavernier.

MAZAN.

Je crois bien que je la connais,.. c'est une ancienne sœur du couvent des Ursulines... Il paraît que du temps de la grande révolution, quand les Marseillais sont venus brûler le couvent, la dame envoya son béguin au diable et s'en vint au pays pour essayer de s'y marier. Mais, quoique ce fût un beau brin de fille, personne ne voulut d'elle... Vous pensez, une défroquée!... Alors, chassée de partout, méprisée de tout le monde, elle s'est fait construire une maisonnette en dehors du village, sur les ruines mêmes de son ancien couvent, et depuis elle a vécu là toute seule comme une bête sauvage. Jamais elle ne sort... Quand par hasard elle traverse le pays sur sa mule, les enfants lui jettent des pierres et on l'appelle : Ma sœur ! ma sœur... pour la faire enrager.

ROURE.

Elle aurait mieux fait de quitter le pays.

MAZAN, *se levant.*

Ah ! voilà ! Il paraît (*baissant la voix*), il paraît que ce qui la retient, c'est un trésor qui est caché dans le couvent... Elle reste là pour le garder comme le fameux dragon de la mytho-

logie... Comment le maître appelait-il donc ça?... Le dragon... de... de... ah! oui, le dragon, désespéré.

ROURE.

Imbécile!

MAZAN.

Dame! vous savez, patron... ce sont des choses qu'on dit dans le pays... mais moi je n'y ai jamais cru. D'abord on a fouillé le couvent de fond en comble et jamais on n'y a rien trouvé.

ROURE.

Ah! on a fouillé le couvent?

MAZAN.

Oui, dans le temps... Il y a des gens qui ont été assez osés pour y aller voir. Dame, c'est que ce n'est pas un bon endroit ce couvent des Clastres. Il paraîtrait que la nuit les Ursulines reviennent en chantant avec des cierges.

MADAME ROURE, *se signant.*

Bonne mère.

MAZAN, *enchanté.*

Oui, madame Roure, avec des cierges! aussi je vous réponds qu'on ne va guère de ce côté là! Il faut une enragée de l'enfer comme cette Lise pour oser vivre dans ce voisinage.

ROURE, *rêveur.*

Tiens! tiens!

MADAME ROURE, *vivement.*

J'espère bien que vous n'allez pas laisser cêtte méchante femme arriver jusque chez nous.

ROURE, *avec un sourire.*

Oh! oh! Mais comme elle est donc bavarde aujourd'hui, cette petite maman! Ce n'est pas étonnant, ensuite, si on tousse... tenez! ma mie, faites-moi un plaisir, donnez cette lettre à Mazan. Il est assez grand garçon pour répondre... et puis montez de suite dans votre chambrette.

MADAME ROURE.

Mais cependant...

ROURE, *terrible.*

Tout de suite.

MADAME ROURE.

Oui, mon ami... *(Elle se lève précipitamment et monte par le petit escalier de bois.)*

MAZAN.

Patron! patron! voilà la Tavernier qui arrive avec sa mule.

ROURE.

C'est bon! achève ta lettre et pas un mot! *(Par le vitrage du fond, on voit une mule harnachée à la provençale s'arrêter devant la boutique. Une femme en descend, attache la mule à la porte et entre suivie d'une petite Arlésienne. La femme est vêtue presque monastiquement et coiffée d'une grande capeline qui lui cache à moitié la figure.)*

SCÈNE V

ROURE, LISE, CARDELINÉ, MAZAN.

LISE, *un cabas sous le bras, un trousseau de clefs à la ceinture, les yeux baissés.*

M. Roure?

ROURE.

C'est moi, mademoiselle.

LISE.

Je désirerais vous parler en particulier, monsieur.

ROURE.

Fort bien, mademoiselle. Si vous voulez venir de ce côté.

LISE, à *Cardeline*.

Attends-moi là... et l'œil sur la mule!

CARDELINE.

Oui, ma cousine...

(Ils entrent à gauche.)

SCÈNE VI

MAZAN, CARDELINE.

MAZAN, *lisant la lettre d'un air important*.

« J'ai reçu votre lettre du trois courant, m'accusant réception. »

CARDELINE.

Ah! mon Dieu!... mais c'est Mazan!

MAZAN.

Cardeline!

CARDELINE.

En voilà une rencontre! Qu'est-ce que tu fais là? C'est donc ici que tu travailles maintenant.

MAZAN.

Mais oui... tu vois... je tiens les écritures, ce n'est pas aisé. !...

CARDELINE.

Ils disaient bien, au pays, que monsieur le curé t'avait fait avoir une bonne place ; mais je ne savais pas te trouver dans une si belle boutique... Ça reluit-il, mon bon Jésus!... ça reluit-il!

MAZAN, *il quitte le bureau.*

Eh bien ! Et toi, ma Cardeline, qu'est-ce que tu viens donc faire ici avec cette femme ?

CARDELINE.

Oh ! c'est toute une histoire, et bien triste va. Il m'en est arrivé des disgrâces depuis que tu as quitté le pays. D'abord ma pauvre maman est morte.

MAZAN.

Pécaïre !

CARDELINÉ.

Quand maman a été morte, on a tout vendu à la maison. Je me suis donc trouvée dans le chemin, sans parents, sans ressources, trop faible avec ça pour le travail de la terre, et ne sachant que faire de mes bras. Il y avait bien mon oncle Fulcran, mais il est si avare que l'idée de m'avoir avec lui le faisait verdier comme un vieux sou... Alors il s'est rencontré que la Lise a eu vent de la chose et comme elle nous était un peu cousine du côté de mon père, elle m'a offert de me prendre chez elle. A quoi maître Fulcran a souscrit des quatre mains, et voilà comment je me trouve au service de cette méchante femme.

MAZAN.

Elle est méchante ?

CARDELINE.

Ça dépend des jours... Mais c'est sa mule qui en a du vice. Tiens ! regarde-la ruer, cette maudite bête... si on ne dirait pas Belzébuth. (*S'élançant vers la porte.*) Brunette ! Brunette !

MAZAN,

Pauvre Cardeline, comme tu dois être malheureuse !

CARDELINE, *revenant.*

Oh oui, va !

MAZAN

Quand je pense qu'il n'y a pas six mois nous dansions de si bon cœur à la Vole de Cassis ! Tu l'en souviens !

CARDELINE.

C'est la dernière soirée que nous avons passée ensemble. Et si l'un de nous l'a oubliée, bien sûr que ce n'est pas moi.

MAZAN.

Ni moi non plus... Et la preuve, c'est que j'ai encore à mon doigt le petit anneau de verre que tu m'a donné ce jour-là.

CARDELINE.

Ah ! voyons !

MAZAN.

Jamais il ne m'a quitté. Et tous les soirs, quand je me couche, je le baise dévotement comme un morceau de la vraie croix.

CARDELINE.

Tu m'aimes donc toujours ?

MAZAN.

Plus fort que jamais, Ninette.

CARDELINE, *battant des mains.*

Oh! que je suis contente... Mais alors, si tu m'aimes toujours, comment as-tu eu le courage de rester si longtemps sans venir là-bas?

MAZAN,

Est-ce que je pouvais? J'ai tant d'ouvrage à la boutique... Avec ça que le dimanche il faut aller à tous les offices... le patron y tient.

CARDELINE.

Eh bien! puisque tu es devenu si fort sur les écritures il fallait m'écrire un mot.

MAZAN.

Dame! c'est que... c'est qu'il n'y a pas longtemps que je suis fort comme cela, et j'avais peur que ma lettre te fit rire.

CARDELINE.

Ah! ben oui... C'est moi qui ne ris plus depuis longtemps. J'ai joliment désappris de rire, entre cette femme et cette mule. Mais regarde-la donc l'effrontée! elle va arracher la porte... Brunette, hé! là! Brunette! Elle a tant de malice. Tout ça c'est pour me faire battre.

MAZAN.

Comment cette femme te bat?

CARDELINE.

Il y a des fois, puis d'autres fois elle m'embrasse. Je n'y comprends rien!

MAZAN.

Oser lever la main sur ce bijou-là ! Ah ! la coquine !

CARDELINE.

Chut ! chut ! prends garde... si elle t'entendait.

MAZAN.

Oui, tu as raison. Ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre... Écoute, Ninette... penche-toi un peu par ici... encore... Fais semblant de regarder les images. Là, maintenant, donne-moi ta main... Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

CARDELINE.

Pardi !

MAZAN.

Eh bien, moi, je te jure que je t'arracherai de cet enfer-là. Je vais travailler fort et ferme pour arriver à gagner de quoi te nourrir... Alors j'irai te prendre et nous nous marierons. Ça te convient-il ?

CARDELINE.

Oh !

MAZAN.

En attendant, prends courage. Ne te désole pas trop. Quand je pourrai, j'irai te voir... Dans tous les cas, le dimanche matin tu trouveras toujours une lettre de moi chez l'oncle Fulcran... Écris-moi aussi de ton côté... Seulement adresse tes lettres à la grande poste, pas ici, parce que le patron, pour ces sortes de choses, est encore plus sévère que notre curé !... Et s'il se doutait que... (*Rejetant vivement la main de la fillette.*) Gare ! les voilà !

SCÈNE VII

LES MÊMES, LISE TAVERNIER, ROURE.

ROURE, *à demi-voix.*

C'est mon dernier prix, mademoiselle. Voyez, consultez la personne. J'irai moi-même chercher votre réponse demain matin.

LISE TAVERNIER.

C'est convenu, monsieur... (*A Cardeline.*) Détache la mule.

ROURE, *même ton.*

N'oubliez pas, je vous prie, mademoiselle, de dire à la personne que, si elle avait par hasard d'autres objets du même genre et qu'elle fût disposée à s'en dessaisir, il y aurait sûrement avantage pour moi et pour la personne à traiter du tout en bloc.

LISE TAVERNIER, *du bout des lèvres.*

Fort bien, monsieur. J'en parlerai à la personne. (*Elle s'incline.*)

ROURE.

J'ai l'honneur de vous saluer mademoiselle. (*Il l'accompagne cérémonieusement jusqu'à la porte.*)

SCÈNE VIII

MAZAN, ROURE.

(*Roure se frotte les mains et marche silencieux de long en large. Mazan paraît acharné à ses écritures.*)

ROURE.

Mazan !

MAZAN.

Patron.

ROURE.

Tu n'as donc pas encore fini ?

MAZAN.

Pas tout à fait... C'est si difficile d'écrire quelque chose par soi-même.

ROURE, *avec un bon sourire.*

Bon ! ça viendra... ça viendra... D'ailleurs, cette lettre n'est pas pressée. Allez. Tu as tout le temps .. A présent, il faut, à l'hôtel du Petit Saint-Jean, me retenir pour demain matin un bon cheval et un cabriolet. Pas besoin de cocher, je conduirai moi-même.

MAZAN.

Bien. Demain matin, quelle heure ?

ROURE.

Qu'est-ce qu'il faut d'ici pour aller aux Clastres ? une heure et demie ?

MAZAN.

Oui, quand la Sorgue n'est pas grosse et qu'on peut passer le gué. Mais à la moindre crue, il faut compter sur un bon détour pour aller chercher le pont.

ROURE.

Dans tous les cas, que le cabriolet soit prêt pour huit heures.

MAZAN.

Dites donc, patron, si vous allez aux Clastres, je pourrais bien vous conduire, moi.

ROURE.

Non, non, mon garçon... tu es trop nécessaire à la boutique... M^{me} Roure est si délicate ! Pauvre femme ! Il ne faut pas qu'elle se fatigue... Allons, va.

MAZAN.

J'y suis. (*Revenant sur ses pas.*) Faut-il allumer les lampes ?

ROURE.

Non, j'allumerai moi-même... Attends, encore un mot. Je te l'ai dit bien souvent, mon cher enfant, mais je ne saurais assez te le répéter : la réserve et la discrétion sont les vertus théologiques du commerce. Tout ce que tu entends dire au magasin, le monde qui y vient, les affaires qui s'y traitent, tu dois garder tout cela entre cuir et chair, comme un billet de confession. (*Entre les deux yeux.*) C'est entendu, n'est-ce pas ? File maintenant.

SCÈNE IX

ROURE, seul, Il marche un moment sans rien dire avec des gestes, puis, s'arrêtant :

Au fait, pourquoi pas ? Il y a des choses plus extraordinaires... Quand elles ont vu aller le train des affaires, les Ursulines ont pu prendre peur et mettre en lieu sûr ce qu'il y avait de plus précieux dans la maison. Celle-ci connaissait le bon coin. Elle est restée dessus pendant vingt ans, sans bouger, accroupie sur son trésor comme une bonne couveuse, et maintenant voilà qu'elle se décide à tirer ses œufs du panier. Le malin serait d'avoir toute la couvée. Elles sont très jolies ces burettes... qu'elle m'a montrées. C'est de l'or

le plus pur et travaillé comme de la dentelle. L'évêché ou le chapitre me payera cela ce que je voudrai... Hé! hé! si la dame a beaucoup d'ustensiles de ce genre... Qui sait? Ces couvents étaient si riches! Il y a peut-être des millions à gagner avec cette femme-là. Quant à son histoire d'une personne qui avait recueilli chez elle l'aumônier du couvent, d'une malle oubliée par le prêtre et ouverte quinze ans après sa mort... ça me rappelle les almanachs liégeois que je vendais dans les campagnes, du temps que j'étais colporteur... Allons, allons, il y a quelque chose là-dessous... Décidément la journée n'a pas été mauvaise : la visite de cette femme, la nouvelle du *Janua-Cœli*... Car enfin... il n'y a pas à dire... ça y est... c'est dans le journal... Maximin Roure. (*Il contemple son journal avec amour.*) Moi qui avais toujours peur de le voir arriver un jour ou l'autre avec sa mine effrontée... Maintenant c'est fini... Plus rien à craindre! Il est mort!... Ouf! il me semble que je respire mieux. (*La porte s'ouvre, un homme entre précipitamment.*)

SCÈNE X

ROURE, MAXIMIN.

MAXIMIN, à demi-voix.

Bonjour, mon oncle.

ROURE, se retournant à cette voix.

Hein?

MAXIMIN.

Bonjour, mon oncle.

ROURE, d'une voix étranglée.

Maximin!

MAXIMIN.

Là, j'étais sûr que ça vous ferait un saisissement. Écoutez.

ce n'est pas ma faute. J'avais envoyé des amis pour vous préparer; vous n'y étiez pas.

ROURE.

Comment ! c'est toi ?... Mais je croyais... que... ton navire.

MAXIMIN, *voyant le journal.*

Ah ! oui, le journal ; j'ai lu ça ce matin.

ROURE.

Ce n'est pas vrai, alors, ce naufrage ?

MAXIMIN.

Vrai pour le navire, mais pas pour moi. Je vais vous expliquer la chose. (*S'asseyant.*) Vous permettez ? (*Roure va fermer la porte de la rue. Maximin se carrant.*) Pour lors donc, monsieur mon oncle, quand ils vous ont eu fourré à la prison de Nîmes...

ROURE, *pâlissant.*

Plus bas, misérable !

MAXIMIN, *baissant la voix.*

Je me suis engagé, comme vous savez, à bord du *Janua-Carli*. Les premiers temps, ça m'amusaît. J'ai fait je ne sais combien de fois le tour du monde dans ce sens-ci, puis dans ce sens-là... Mais à la fin des fins, quand j'ai vu que c'était toujours à recommencer, j'ai pris le métier en grippe... Naturellement le métier me l'a rendu. Les officiers me faisaient des misères. Je passais ma vie aux fers. Si bien qu'une belle nuit, fatigué de cette existence de charbon de terre, j'ai fait un grand trou dans la cale, comme qui dirait là, au milieu de votre magasin, et je me suis allalé à l'eau avec deux bons garçons qui étaient aux fers en même temps que moi. Et voyez si c'est de la veine, juste le lendemain, pouf ! le *Janua-Carli* a fait son plongeon... Après cela, il faut tout

dire, nous n'avions pas eu le temps de boucher le trou (*Il rit, Roure tousse, Hum ! Hum ! d'un air embarrassé.*) Ensuite de ça, les camarades et moi nous avons trainé nos guêtres chez un tas de populations plus moricaudes les unes que les autres ; heureusement qu'arrivés à Zanzibar, nous sommes tombés sur une balancelle espagnole qui allait partir pour Marseille... A Marseille, toujours ma chance!... j'apprends par hasard qu'il y a certain Jean-Baptiste Roure, rue des Prêtres, à Toulon, qui vendait des fournitures de curés. Ce nom de Baptiste Roure me tire l'oreille. Je dis aux camarades : Ce serait drôle, si c'était mon oncle. Et ce qu'il y a de plus drôle, c'est que c'était lui.

ROURE, *voix basse, dents serrées.*

Eh bien ! oui, c'est moi, qu'est-ce que tu me veux, bandit ?

MAXIMIN.

Oh ! mon oncle, ce n'est pas gentil. Un neveu qu'on n'a pas vu depuis des siècles... C'est donc votre nouvelle position qui vous a tourneboulé le caractère ? Vous étiez plus aimable que ça, il y a dix ans, quand nous allions, la balle au dos, de ferme en ferme, vendre, avec vos rubans et vos aiguilles, ces petits livres d'images... hé ! hé ! mon oncle.

ROURE.

Finissons. Je sais où tu veux en venir... Quand on a eu des débuts aussi difficiles que les miens, il faut s'attendre à tout. Je pensais bien que ceci m'arriverait un jour ou l'autre... seulement il s'agit de nous entendre... Ici on ne peut pas causer. J'irai te voir demain. Où demeures-tu ?

MAXIMIN.

Pas à Toulon, vous pensez bien. J'ai trouvé qu'il y avait trop de gendarmes sur le pont... Alors on s'est installé à la campagne, à deux ou trois lieues d'ici, dans un couvent abandonné qu'on appelle les Clastres.

ROURE.

Les Clastres ?

MAXIMIN.

Vous le connaissez ?

ROURE.

Oui, j'ai vu ça... de loin.

MAXIMIN.

On y est très bien, ma foi !... C'est un peu délabré... mais il y a de l'air, beaucoup d'air... et pas de gendarmes... Vous entrez... Inutile de parler au concierge... Vous allez droit devant vous, jusqu'à la cour du fond, où il y a une chapelle. Arrivé là, vous n'avez qu'à siffler deux coups, comme au bon temps !... Est-ce que vous savez encore siffler, mon oncle ?
(*Il met ses deux doigts dans sa bouche.*)

ROURE, *le retenant avec vivacité.*

Oui, oui, je sais. C'est convenu, je serai là-bas demain matin.

MAXIMIN.

N'y manquez pas, au moins. Sans quoi je viens m'installer dans votre magasin avec mes deux camarades... Et ils ont des têtes !...

ROURE.

J'y serai, je te dis.

MAXIMIN.

C'est bon, au revoir... (*Revenant sur ses pas.*) A propos, moi qui ne vous disais rien pour ma tante... Pauvre chère femme !... Je ne la connais pas ; mais c'est égal, faites-lui mes amitiés tout de même.

ROURE, *bas, impatienté.*

Oui, oui !

(*Marimin sort.*)

SCÈNE XI

ROURE, *seul.*

(*Avec une explosion de rage.*) Sacré mille noms de D... (*Il s'arrête et se radoucit subitement.*) Eh bien ! eh bien ! monsieur Roure... qu'est-ce qui vous prend ? Ce n'est pas le moyen de vous tirer d'affaire. (*Les cloches de l'église sonnent. On voit au jour tombant des femmes et des enfants passer dans la rue.*) Ah ! voilà la bénédiction qui sonne. Allons jusqu'à l'église. Ça me rafraîchira le sang, et j'y serai plus à l'aise pour penser à tout ceci. (*Il va prendre un gros paroissien doré, le met sous son bras, ouvre la porte du fond, et de là, un pied dans la rue, il appelle mielleusement, de manière à se faire entendre du dehors et du dedans.*) Madame Roure !

MADAME ROURE, *apparaissant au haut de l'escalier.*

Mon ami ?

ROURE.

Je vais au Mois de Marie, ma chère petite femme... Gardez le magasin. (*Il sort.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

LES CLASTRES.

Une gorge sauvage et profonde. — Grands rocs, chênes-lièges, pins-parasols; un torrent fou qui dégringole dans le vert. — La scène divisée en deux. — A droite, les ruines d'un cloître, cours pleines d'herbes, arcaïes effondrées, bénitiers de pierre. — A gauche, la maisonnette de Lise Tavernier, avec un petit clos dans lequel il y a une écurie, un puits, de l'herbe et quelques gros arbres. — Au fond du clos, faisant face au spectateur, une petite muraille blanche, avec une porte verte à judas. — Toute cette partie de la scène est séparée du cloître par un gros mur ancien où les giroflées poussent dans les fentes, et contre lequel grimpe un grand figuier.

SCÈNE PREMIÈRE

LISE TAVERNIER, CARDELINE *dans le clos*, PALOMBO et GARRAGOUSS *dans le cloître.*

CARDELINE, *sortant de l'écurie avec un seau.*

Hou ! la vilaine mule ! Je vous demande un peu le mal que je lui fais. C'est pour te donner à boire, méchante bête !

GARRAGOUSS, *dans le cloître, jouant aux cartes avec Palombo sur un fût de colonne tombée, une énorme gourde à côté d'eux.*

A toi de faire, Palombo... Passe-moi la fiole. (*Palombo passe la fiole et se dépêche de donner les cartes pendant que l'autre boit.*)

PALOMBO, *retournant.*

El roi !

GARRAGOUSS, *posant la fiole précipitamment.*

Comment ! comment ! le roi ? Il ne fait pas bon te perdre de l'œil seulement une minute.

PALOMBO, *riant silencieusement en regardant son jeu.*

Jogue ! jogue !

CARDÉLINE, *dans le clos, chantant et puisant de l'eau.*

La belle Margoton
Tout matin s'est levée...

GARRAGOUSS, *bas.*

Chut ! voilà mes amours qui se réveillent.

PALOMBO.

Jogue donc, chulato ! (*Garragouss se lève, vient près de la muraille, grimpe sur un bénitier, puis sur le mur, et regarde. Palombo, tripotant les cartes.*) Les femmes, elles le perdront, cet oume-là.

CARDELINE, *chantant.*

A pris son broc d'argent,
A l'eau s'en est allée.

GARRAGOUSS, *sur le mur.*

Meuh ! ça sent bon, la chair fraîche ! (*A ce moment on sonne à la petite porte verte au fond du clos. Cardeline pose son seau et va vers la porte.*)

LISE TAVERNIER, *sortant vivement de sa rêverie.*

Cardeline, où vas-tu ?

CARDELINE.

On sonne, cousine, j'allais ouvrir.

LISE TAVERNIER.

Je sais ce que c'est... Rentre vite et qu'on ne te voie plus.
(*Cardeline rentre dans le clos. Lise ferme la porte sur elle, puis va ouvrir le judas du fond du clos.*)

GARRAGOUSS, *sur le mur.*

Allons, bon ! voilà la vieille qui la fait rentrer... A revoir, mon petit ange... (*Il descend du mur.*) Caracco ! la jolie fille ! on en mettrait sur du pain de ce chérubin-là.

PALOMBO.

Prends garde, tu sais que Max en tient, lui aussi... et le camarade ne plaisante pas sur l'article.

GARRAGOUSS.

Bah ! pourvu qu'il m'en laisse une tranche. (*Jouant.*) Du trèfle !

SCÈNE II

LES MÊMES, MONSIEUR ROURE, *arrivant par le fond du clos avec la Défroquée.*

ROURE, *souriant et s'éventant.*

En vérité, mademoiselle, vous avez là une retraite délicieuse... Cette ombre, ce silence, la rivière tout près de vous.

LISE TAVERNIER.

Trop près même... A la moindre pluie, les caves sont inondées.

ROURE, *avec intérêt.*

Ah ! vous avez des caves, de petites caves?... En effet, ces anciens monastères...

LISE TAVERNIER, *lui montrant un banc.*

Veillez vous asseoir là, monsieur... nous serons mieux que dans la maison pour causer.

ROURE.

Très volontiers, on est si bien sous ces ombrages... Ah! je comprends que vous vous plaisiez ici, mademoiselle.

LISE TAVERNIER.

Je ne m'y plais pas, monsieur. J'y reste parce que je n'ai pas d'autre refuge, parce qu'on m'a chassée de partout, et qu'à trois lieues à la ronde il n'y a pas un misérable toit de chaume qui ne se crût souillé s'il abritait, même pour une nuit, celle qu'ils appellent la Défroquée. Voilà pourquoi je suis ici, mais je vous jure bien que je ne m'y plais pas.

ROURE.

Qu'est-ce que vous leur avez donc fait, à tous ces sauvages?

LISE TAVERNIER.

Est-ce qu'ils le savent, les misérables?... C'est une tradition dans le pays de me vouloir du mal, et je vivrais cent ans, que, dans cent ans, les enfants me jetteraient des pierres et que cet horrible nom dont on m'affuble me suivrait partout sur les chemins... Et pourtant quel est mon crime? Est-ce moi qui ai demandé à sortir du cloître? Est-ce moi qui ai voulu y entrer?... Un jour, j'avais quinze ans, mes frères m'ont dit : « Lise, il faut aller au couvent. » J'y suis allée... je ne savais pas. Est-ce qu'on sait quelque chose à cet âge? Pour moi, le couvent c'était un joli carillon de cloches sous les arbres, une chapelle merveilleuse où l'on nous menait le dimanche, des fleurs d'or, de l'encens, des bannières, des vitres peintes, avec des voix de femmes qui chantaient doucement derrière une grille... Je suis entrée là, comment vous dirais-je? (*Montrant la maison.*) Tenez, le matin, quand j'ouvre ma fenêtre, il y a toujours quelque

hirondelle qui se jette à la volée dans mes rideaux. C'est comme cela que je me suis cloîtrée... Ne connaissant rien de la vie, je croyais n'avoir rien à regretter. Oh! non, je ne regrettais rien, et cependant j'en ai versé de belles larmes dans ce cloître. (*Plus bas.*) Les soirs d'été, surtout quand la brise de mer m'apportait l'odeur des citronniers; quand j'entendais les tambourins, les farandoles et les rires des enfants qui venaient jouer tout près du mur, alors je sentais un frisson me courir, comme des grands coups d'ailes qui me battaient dans la poitrine, et sans savoir pourquoi, je pleurais, je pleurais... Je n'étais pas la seule! Ah! si ces pierres pouvaient parler!

ROURE, *à part, regardant autour de lui.*

Ça ferait bien mon affaire.

LISE TAVERNIER.

J'ai porté le voile cinq ans, je l'aurais porté toute ma vie, fidèle aux vœux jurés et m'y cramponnant malgré tout... Mais une nuit, les portes de notre couvent se sont écroulées avec un bruit terrible qui s'est entendu d'un bout du monde à l'autre. Des hommes sont venus nous dire: « Femmes, sortez... vous êtes libres... » Mes sœurs n'ont pas voulu. « C'est à Dieu que nous avons prêté serment, disaient-elles, Dieu seul peut nous en délier. » Et plutôt que d'être libres, ces saintes ont mieux aimé mourir... Moi, j'ai été lâche, j'avais vingt ans... je voulais vivre, je voulais aimer. J'en ai été bien punie... Partout je n'ai trouvé que le mépris et la haine; partout mes bras tendus se sont refermés sur le vide. La famille m'a chassée; le foyer m'a dit: « Va-t'en! je ne te connais pas. » Et c'est encore le vieux couvent qui a bien voulu m'abriter sous ses ruines.

ROURE, *attendrissement de crocodile.*

Pauvre femme!

LISE TAVERNIER.

Et dire que cette vie dure depuis vingt ans. Dire qu'au bout de vingt ans j'inspire encore autant d'horreur, autant de

haine!... Ils se lèguent ça dans les familles, et les enfants sont encore plus terribles que les pères... Le croiriez-vous, monsieur? Honteux de m'avoir dépouillée, mes frères me donnaient un peu de pain pour vivre, à présent qu'ils sont morts, les enfants ne veulent plus rien donner. Et voilà que, pour ne pas mourir de faim, j'en suis réduite à ces trafics sacrilèges, obligée de... (*Mouvement de Roure. Elle s'arrête net.*)

ROURE.

De ?...

LISE TAVERNIER.

Excusez-moi, monsieur. A force de souffrir, par moments je suis comme folle, et je fatigue le monde avec mes divagations.

ROURE.

Mais non... mais non, mon enfant; je vous assure que je prends le plus vif intérêt à vos malheurs. J'étais même en train de songer qu'il y aurait peut-être un moyen de vous arracher à cette situation douloureuse.

LISE TAVERNIER.

Un moyen ?

ROURE.

Mon Dieu! oui... Il faudrait trouver un honnête homme qui vous donnerait son nom et saurait le faire respecter de ces misérables.

LISE TAVERNIER.

Allons donc! les hommes sont trop lâches... Quand j'avais vingt ans et que j'étais belle, tous m'auraient voulu pour leur maîtresse, mais personne n'a osé m'épouser. Ce n'est pas à mon âge et faite comme je suis!

ROURE.

Hé !... hé !... qui sait ? Peut être... (*A part.*) C'est une idée !

LISE TAVERNIER.

Ah ! celui qui aurait voulu faire de moi une femme, une mère ; celui qui m'aurait donné ces joies du foyer pour lesquelles j'étais si bien faite ; celui qui m'aurait enlevé cet affreux nom de Défroquée, plus lourd à porter encore que le froc, celui-là, au risque de me damner, je lui réservais un présent de noces qui l'aurait fait plus riche...

ROURE, *souriant.*

Vraiment ? Vous avez donc trouvé la Chèvre d'or, pour parler comme dans nos campagnes ?

LISE TAVERNIER, *changeant de ton.*

Non, monsieur, je n'ai rien trouvé... Revenons, je vous prie, au motif de votre visite. J'ai vu la personne hier.

ROURE, *cachant son dépit.*

Ah ! Eh bien !

LISE TAVERNIER.

On trouve que c'est bien peu ; mais enfin on consent.

ROURE, *tirant un sac d'écus de sa longue houppelande.*

Sans doute, c'est peu, je le sais bien !... Mais je vous prierai de remarquer, ou plutôt de faire remarquer à la personne, que ces sortes d'affaires sont toujours fort délicates à traiter. Mon Dieu je veux bien croire à l'histoire que vous m'avez racontée ! à la provenance toute... naturelle des objets en question ; mais enfin il y a là-dedans quelque chose de mystérieux tout au moins. Je serai obligé de garder ces petites drôleries quelque temps en magasin, de ne m'en défaire qu'avec une certaine précaution ; en un mot, j'expose l'autorité et le crédit de ma maison, qui est, j'ose le dire, une

des plus honorables de la ville. Ce sont là des choses à considérer.

LISE TAVERNIER.

Parfaitement... Voici, monsieur... (*Elle lui donne les bûrettes.*)

ROURE.

Très bien ! Nous disons cinq cents francs. Six, douze, vingt-quatre... (*Il empile des écus sur le banc.*)

GARRAGOUSS, à Palomba dans le cloître.

Hein ? Qu'est-ce qu'on entend ?

PALOMBO.

Corpo di Dio ! *Ils serrent les cartes et viennent vite vers la muraille. A Garragouss qui veut monter sur le bénétier.*)
Laisse-moi monter, tu vas te faire mal.

GARRAGOUSS, le repoussant.

Va donc ! va donc ! ça me connaît. (*Il monte.*)

ROURE, dans le clos.

Voilà votre argent, mademoiselle ; voyez si c'est le compte. Tiens ! qu'est-ce qu'il y a donc là-haut dans les branches ? (*Garragouss se retire précipitamment.*)

LISE TAVERNIER.

Quelque écuveuil, sans doute. (*Elle compte les écus.*)

PALOMBO, aux pieds du bénétier l'oreille à la muraille.
Ohimé ! la jolie mousica !

LISE TAVERNIER, mettant l'argent dans son cabas.

Voilà.

ROURE.

Et pour... le reste, mademoiselle, avez-vous parlé à la personne ? Est-ce qu'elle n'a pas autre chose ?

LISE TAVERNIER.

Non. C'est tout pour le moment.

ROURE.

Je le regrette... autant valait, puisque nous y étions... J'avais justement apporté... (*Il frappe sur son sac d'écus.*)

LISE TAVERNIER, *avec convoitise.*

Oui... cela aurait peut-être mieux valu.

PALOMBO, *dans le cloître, tirant Garragouss par la jambe.*

Descends donc, chulato ! Je veux voir, moi aussi.

GARRAGOUSS, *sautant.*

Chut !... Ils sont là. (*Palombo grimpe à son tour sur le mur.*)

ROURE.

Est-ce que cette... personne... demeure loin d'ici ?

LISE TAVERNIER.

Non, pourquoi ?

ROURE.

C'est que vous auriez peut-être pu aller la voir, essayer encore. Quelquefois, la nuit, on change d'idée.

LISE TAVERNIER, *avec embarras.*

Oui, mais...

ROURE.

J'ai tout juste un petit recouvrement à faire dans le village. Si vous voulez, je reviendrai dans une heure, en passant, voir ce qu'il en est.

LISE TAVERNIER.

Soit ! Je vais essayer.

ROURE, *à part.*

J'en étais sûr. (*Haut.*) Eh bien, alors... à tout à l'heure, mademoiselle. (*Il sort par le fond.*)

LISE TAVERNIER, *seule dans le clos.*

Profitons-en, puisqu'il est là... Après tout, je ne vole personne... j'ai payé pour entrer aux Ursulines... ma dot fait un peu partie de ce trésor. J'ai bien le droit de la reprendre maintenant... Allons... (*Elle rentre dans la maison.*)

SCÈNE III

PALOMBO et GARRAGOUSS, *dans le cloître.*PALOMBO, *sortant du bénitier, à demi-voix.*

Garragouss !... il s'en va !

GARRAGOUSS.

Qui donc ?

PALOMBO.

L'oume au sac d'escoude !

GARRAGOUSS.

Eh bien ?

PALOMBO.

Il s'en va tout seul avec son sac, chulato!

GARRAGOUSS, *comprenant.*

Tiens... au fait... c'est une idée...

PALOMBO.

Presto!... presto!...

GARRAGOUSS.

Caracco! c'est qu'il a l'air taillé ce gaillard-là... Attends que je prenne ma badine. (*Il va chercher dans un coin un aspect, barre de fer*). Et toi?

PALOMBO, *modestement.*

Oh! moi... j'ai toujours mon petit cotello. (*Il tire de sa poche un énorme couteau catalan.*) Andiamo!

SCÈNE III

LES MÊMES, MAXIMIN, ROURE, *apparaissant par le fond du cloître.*

MAXIMIN.

Par ici, mon oncle... Ah! voilà ces messieurs.

GARRAGOUSS.

Caracco!... mais c'est notre homme!

PALAMBO.

Corpo!... (*Les deux bandits s'arrêtent stupéfaits leurs armes à la main.*)

MAXIMIN.

Mon oncle, permettez-moi de vous présenter deux de mes bons amis dont je vous ai déjà parlé, il signor Palombo, Paler-

mitain naïf et de mœurs paisibles, une vraie colombe, comme son nom l'indique (*Palombo s'incline et referme son coutelas d'un air distrait*) et son illustre compagnon Garragouss, noble seigneur maltais, dont le nez de Polichinelle est connu dans les quatre parties du monde. (*Garragouss salue en essayant de dissimuler son aspect.*)

ROURE.

Il me semble, en effet, avoir rencontré le nez de monsieur quelque part.

MAXIMIN.

Rencontré ! Où donc ça ?

ROURE.

Là, tout à l'heure, de l'autre côté de ce mur, j'ai vu quelque chose de rouge qui luisait au travers des branches.

MAXIMIN.

Comment !... comment !... vous fréquentez donc nos voisines ?

ROURE.

Oui, je suis en affaires avec elles.

MAXIMIN.

Hé ! là-bas, mon oncle... vous savez, je retiens la petite ! J'en suis fou, moi, de cette enfant.

ROURE.

C'est de ton âge, mon garçon. Toutefois, si j'ai un conseil à te donner, ainsi qu'à ces messieurs, c'est de ne pas faire d'imprudences... On commence à prendre l'éveil dans le pays. Tout à l'heure, en venant ici, j'ai rencontré le père Baïonnette, le garde des bois d'en haut qui m'a dit qu'on avait vu rôder autour du couvent des gens de mine suspecte.

GARRAGOUSS, *indigné.*

De mine suspecte !

PALOMBO.

Oh ! par ézemple !

ROURE.

Je vous demande pardon, messieurs ; ce sont les propres expressions du garde.

MAXIMIN.

Bah ! tant que la marine ne s'en mêlera pas, ce ne sont pas les forestiers qui nous feront peur... pas vrai, Palombo ? Tenez, mon oncle, demandez à ce garçon-là ce qu'ils ont fait dans son pays à un garde de forêt qui voulait faire le malin.

PALOMBO.

Oh ! pauvre oume ! Nous l'avons pris à quatre, bien doucement ; nous l'avons attaché à un gros chêne, la tête en bas, et enterré jusqu'au cou dans une fourmilière... (A M. Roure.) Vous savez ces grosses fourmis rouges, comme il y en a dans la forêt ! Pechero ! Deux jours après, quand nous sommes revenus le voir, toute sa tête était trouée, trouée... on aurait dit une lanterne !

GARRAGOUSS.

Ah ! ah ! ah ! une lanterne ! vieux Palombo, va ! C'est trouvé ça, une lanterne !

MAXIMIN.

Eh bien ! mon oncle, qu'est-ce que vous en dites de l'ami Palombo ? (*Montrant Garragouss*). Et ce n'est encore rien auprès de l'autre !

ROURE, *pâle et s'essuyant le front.*

Ils sont charmants !... (*Bas.*) Eloigne ces gens-là. Il faut que je te parle.

MAXIMIN.

Allons, camarades, j'ai quelques comptes de famille à régler avec mon oncle... Si vous voulez faire un petit tour en forêt pendant ce temps-là... Surtout, prenez bien garde au père Baïonnette... (*A Garragouss qui lui fait des signes*) Qu'est-ce que tu veux? (*Palombo et Garragouss lui parlent tout bas en lui montrant M. Roure. Maximin les pousse dehors et revient vers M. Roure.*)

SCÈNE IV

MAXIMIN, ROURE

MAXIMIN.

Savez-vous ce qu'ils me proposaient, ces farceurs-là?

ROURE.

Parbleu! de me faire faire le tour de la fourmilière.

MAXIMIN.

Pas tout à fait, mais presque.

ROURE.

De fiers gredins, que messieurs tes amis!

MAXIMIN.

Dame! aussi, vous allez voir les demoiselles avec des sacoches pleines d'écus?

ROURE.

Non, vraiment, je regrette de te trouver en aussi triste compagnie.

MAXIMIN.

Sapristi! Comme vous êtes devenu difficile! Dites donc, papa, c'est donc sérieusement que nous sommes converti?

ROURE.

Très sérieusement... Et si tu veux, je peux te montrer ce qui a opéré ma conversion... (*Tirant un paroissien de sa poche.*) Tu vois ça! Sais-tu ce que c'est?

MAXIMIN.

Un livre de messe, parbleu!

ROURE.

Tu n'y es pas, mon fils. C'est le Code Pénal... Tu ne l'as jamais lu, je suis sûr, ce livre-là; moi, depuis dix ans, je n'en lis pas d'autre. Seulement, comme je suis devenu dévot et que je suis toujours fourré dans les églises, le commerce, tu comprends, j'ai fait dorer mon code sur tranches et je l'emporte aux offices comme un paroissien.

MAXIMIN, *riant.*

Ah! ah! le paroissien de M. Roure... Voyons.

ROURE.

Un fameux livre! va, et qui vous en dit long sans beaucoup de phrases. Si je l'avais eu quand j'étais jeune... Enfin ce qui est fait est fait... En ce temps-là je péchais par ignorance, maintenant je connais mon affaire, et je les défie bien de me repincer.

MAXIMIN, *feuilletant le livre.*

C'est dans votre paroissien que vous avez appris tout ça?

ROURE.

Oui, mon garçon, c'est là que j'ai appris ce qu'on avait oublié de m'apprendre, c'est-à-dire à connaître les lois de

mon pays et la manière de s'en servir, à distinguer le bien du mal, le permis du défendu, quelquefois, il n'y a qu'un cheveu qui sépare les deux choses ; pour tout dire en un mot, ce livre-là, c'est ma conscience... Jen'en ai pas d'autre, et quand il ne me reproche rien, je mange tranquille et je dors sans remords.

MAXIMIN.

Dormez bien, mon oncle... Canaille pour canaille, j'aime encore mieux l'être à ma manière, ce n'est pas si fatigant.

ROURE, *ramassant son livre.*

Tu as tort... voyons, mets-toi là et parlons raison. Où penses-tu que cela peut te conduire, la vie que tu mènes maintenant?... Te voilà associé à deux sacripants qui ne demandent que plaies et bosses... Pour le moment c'est bon, on couche sur une meule à la belle étoile, on boit du vin volé. Maraude par ici, ripaille par là... tout ça va bien... oui, mais prends garde, un de ces jours vous ferez une farce un peu trop lourde et tu en auras pour tes vingt ans, sans savoir seulement d'où ça t'arrive. Remarque bien, mon cher enfant, que ce que je t'en dis est dans ton intérêt. Si je suis ici en ce moment, ce qui n'est guère la place d'un fournisseur de l'évêché, c'est parce que tu es mon neveu et que je t'ai gardé de l'affection.

MAXIMIN.

Farceur !

ROURE.

Dame ! Je n'avais qu'à te dénoncer à la marine et à t'envoyer une demi-douzaine de gendarmes à ma place.

MAXIMIN.

Allons donc ! Vous saviez bien que si vous m'avez joué ce tour-là je vous en aurais joué un autre... Dans deux jours toute la ville aurait connu l'histoire de M. Roure, et

vous auriez été obligé de fermer boutique. Vous êtes un malin, mon oncle, mais, comme vous dites, je suis votre neveu.

ROURE.

Eh bien ! si tu es mon neveu ouvre l'œil et regarde-moi... J'ai une affaire superbe à te proposer. Il y a de l'autre côté de ce mur une vieille fille...

MAXIMIN.

Je la connais.

ROURE.

Tu connais son histoire aussi ?

MAXIMIN.

Une ancienne Ursuline... Parfaitement.

ROURE.

Et ceci ! Est-ce que tu le connais ? (*Il tire une des burettes.*)

MAXIMIN.

Quès aco ?

ROURE.

De l'or, garçon, et du bel or... De ces bijoux-là qui lui viennent de son ancien couvent, je suis sûr qu'elle en a... qui sait ?... pour des millions peut-être !

MAXIMIN.

Des millions ?

ROURE.

Seulement elle les cache... et le diable serait de savoir où.

MAXIMIN.

Bah ! nous connaissons le moyen de faire parler les gens.

ROURE.

Non ! non ! pas de violence.

MAXIMIN.

Ah ! oui, j'oubliais... le paroissien.

ROURE.

D'abord !... sans compter que la fille est têtue comme sa mule, et si elle ne veut pas parler, même les fourmis rouges de ton ami Palombo ne lui desserreraient pas les dents.

MAXIMIN.

Alors ?

ROURE.

Alors, j'ai trouvé un moyen plus commode et plus sûr pour avoir le secret de la demoiselle... ce serait de l'épouser.

MAXIMIN.

L'épouser !

ROURE.

Mon Dieu ! oui, cette fille-là cherche un mari depuis vingt ans... Elle n'a jamais pu en trouver, ils sont si naïfs dans la campagne !... Mais, tu penses, quelle aubaine pour un gaillard intelligent !... On n'a pas de secrets pour son mari. Du reste, la demoiselle ne s'en cache pas, et tout à l'heure encore elle me disait que l'homme dont elle prendrait le nom, elle se chargerait de lui faire un cadeau de noces comme les princes ne s'en font pas entre eux. J'ai tout de suite pensé à toi.

MAXIMIN, *alléché.*

Hé! hé!

ROURE.

Moi, tu comprends, j'ai passé l'âge où l'on plaît à ces Catherines.

MAXIMIN.

Et puis... et puis, il y a M^me Roure.

ROURE.

Comme tu dis, il y a M^me Roure, et je crois même qu'elle y sera longtemps. Ces petites femmes à santé délicate, ça dure... Ça dure. Toi, au contraire, tu es libre, jeune, bien roulé. Si seulement tu voulais être un peu raisonnable!

MAXIMIN.

Ah ça! et vous, mon oncle?

ROURE.

Moi?

MAXIMIN.

Dame! oui... En admettant que je fasse l'affaire, je ne vois rien pour vous au milieu de tout cela, et, ma foi! je vous avoue que cela m'inquiète un peu.

ROURE.

N'aie pas peur, je ne m'oublie pas... J'ai ma petite place, moi aussi, dans la combinaison. Tu comprends que ces ustensiles-là, il s'agit de les monnayer et de les écouler doucement, sans que personne y mette le nez... C'est ce que nous appelons une liquidation clandestine, et comme je m'en chargerai, naturellement nous partagerons... Une, deux, trois, ça te va-t-il?

MAXIMIN.

Ma foi ! je ne dis pas non !.. Mais comment nous y prendrons-nous pour m'introduire dans la place ?

ROURE.

C'est mon affaire... Seulement, je te préviens, il ne faut pas que tes deux sacrifiants soient de la partie. Ils seraient capables de tout gâter.

MAXIMIN.

Bon !... Je me débarrasserai d'eux quand je le voudrai.

ROURE.

Eh bien ! alors, en avant... Je vais retrouver la fille, préparer ton entrée... Ce mur donne dans la cour, n'est-ce pas ? Bien. Embusque-toi là... tends l'oreille... et quand j'appellerai, arrive, l'affaire sera dans le sac... Ensuite, le reste te regarde... A propos, voyons, tourne-toi ! (*Le regardant des pieds à la tête.*) Est-ce que tu n'as pas d'autres?...

MAXIMIN, *se regardant piteusement.*

C'est vrai, la garde-robe n'est pas riche... Pourtant, il doit y avoir par là-bas, dans quelque coin, un vêtement... Tout juste... C'est Palombo qui l'a trouvé l'autre jour sous un olivier... (*Quittant sa vareuse déguenillée.*) Vous pouvez marcher, mon oncle, votre neveu vous fera honneur. (*M. Roure sort.*)

SCÈNE V

MAXIMIN, *seul.*

En voilà une aventure... A moins que ce maître coquin n'ait voulu me jouer un tour... Pourtant, il y avait dans ses yeux quelque chose qui ne mentait pas quand il a dit : « Nous

partagerons! » Après tout, qu'est-ce que je risque? Une fois dans la place, je verrai bien... Sans compter que si la vieille m'ennuie trop, j'aurai la jeune pour me désennuyer... Là, maintenant, un coup de peigne. (*Il passe ses doigts dans ses cheveux, puis endosse sa blouse.*) Je dois avoir l'air d'un millionnaire là-dedans... Allez, hop!... en position... (*Il grimpe sur le mur et se couche dessus.*)

SCÈNE VI

MAXIMIN, *sur le mur*, LISE TAVERNIER, *dans le clos, sortant de la maison.*

MAXIMIN.

Ah! voilà ma promesse... Cré coquin! si celle-là se ruine, ce ne sera pas toujours en falbalas.

LISE TAVERNIER, *très pâle, effarée.*

Oh! que j'ai eu peur!... Cette porte de fer qui se refermait sur moi lentement... Je n'ai eu que le temps de bondir... Enterrée vive!... C'est horrible... Quel avertissement du ciel!... Non! non! plus jamais... plus jamais. (*On sonne à la porte du clos deux petits coups très discrets. Lise va ouvrir.*)

MAXIMIN.

Ca, c'est mon oncle... ça lui ressemble, ce coup de sonnette.

SCÈNE VII

LES MÊMES, ROURE.

ROURE.

Eh bien?

LISE TAVERNIER.

Rien encore.

ROURE.

Ah!

LISE TAVERNIER.

La personne était sortie.

ROURE.

Vraiment? Tant pis... Enfin, ce sera pour une autre fois... Ah! mon Dieu! chère demoiselle, que vous est-il arrivé? Comme vous tremblez! comme vous êtes pâle!

LISE TAVERNIER.

Oh! rien... une petite émotion... j'ai eu peur... un enfantillage.

ROURE.

Le fait est que ce désert, ces ruines, tout cela n'a rien de bien rassurant. En vérité, mademoiselle, toutes les femmes et même bien des hommes de ma connaissance ne consentiraient pas à vivre dans un isolement pareil... sans aucune défense contre les malfaiteurs.

LISE TAVERNIER.

Les malfaiteurs? Qu'est-ce qu'ils viendraient faire chez une malheureuse paysanne?

ROURE.

Pourtant, quand vous avez en dépôt des bijoux de ce genre...
(*Montrant l'anse d'une barette.*)

LISE TAVERNIER.

Oh! ils ne font que passer ici...

ROURE.

C'est égal, croyez-moi, deux femmes seules, surtout aux

environs de Toulon... A votre place, j'aimerais mieux avoir chez moi un homme.

LISE TAVERNIER, *le regardant.*

Un homme?

ROURE.

Oui, enfin... quelqu'un qui... quelqu'un de sûr pour... Au fait non! Ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre avec une personne telle que vous. Je préfère vous parler sincèrement, à cœur ouvert, comme il convient à un homme de mon caractère... Voici, mademoiselle. J'ai pour neveu un aimable garçon de vingt-six ans qui s'est engagé dans la marine... Il était appelé au plus brillant avenir, mais sa mauvaise tête a tout perdu... Après une altercation avec un de ses chefs, il a été condamné à quelques jours de fers, et plutôt que de se soumettre à une punition qui lui paraissait injuste, il a mieux aimé désertier et venir me demander asile. Ma position dans la ville, les connaissances que j'y ai, les relations dont je jouis, tout me fait espérer que j'obtiendrai la grâce de mon étourneau. Seulement l'essentiel serait de le soustraire pendant quelque temps aux recherches de la police; parce qu'une fois l'instruction commencée, il faudrait coûte que coûte passer devant un conseil de guerre... Le garder à Toulon, c'est impossible. J'avais songé à lui louer une petite chambre dans le village des Clastres, mais ces paysans sont si curieux, si méchants, leur conduite avec vous le prouve bien, mademoiselle... Cette idée m'est venue, tout à l'heure, en voyant votre charmante retraite, que Maximin serait ici à l'abri de toute poursuite, et que peut-être vous consentiriez à lui donner asile dans votre maison, seulement pour quelques jours.

LISE TAVERNIER

Oh! monsieur, la maison est si petite.

ROURE.

Bast! un coin n'importe où, n'importe comment.

LISE TAVERNIER.

Puis, je ne suis pas riche.

ROURE.

Bien entendu que l'enfant ne serait pas à votre charge. Et comme nous voici en relations d'affaire pour longtemps, j'ose l'espérer... Allons, mademoiselle, un bon mouvement; vous pouvez, sans qu'il vous en coûte, sauver l'honneur d'une famille... Oh! tenez, je suis sûr que si vous voyiez mon Maximin... il a une figure si loyale, si ouverte, sa jeunesse et sa bonne grâce auraient raison de vos scrupules. Voulez-vous le voir, dites? Voulez-vous que je l'appelle?

LISE TAVERNIER.

Où est-il donc?

MAXIMIN, *dégringolant de son mur par les branches du figuier.*

A vos pieds, mademoiselle, attendant avec confiance que vous disposiez de son sort.

ROURE, *à part.*

Pas mal!

MAXIMIN.

L'entrée est cavalière, mais pardonnez-moi. J'étais dans le cloître à attendre... mon oncle vous a dit ce que j'attendais... Des gendarmes passaient sur la route... j'ai eu peur; en deux sauts j'ai franchi la muraille et je tombe à vos genoux! Si j'ai eu tort, faites un signe et je me retire immédiatement.

LISE TAVERNIER, *qui a baissé les yeux pendant qu'il parlait.*

Vraiment, messieurs, je... (*On sonne violemment à la porte du fond.*) Ah!

MAXIMIN.

Diab!e!

ROURE, *à part.*

C'était donc vrai? (*Coups de sonnette redoublés. A Maximin.*)
Que fais-tu?

MAXIMIN.

Je me sauve, parbleu! (*Il va vers le figuier.*)

ROURE.

Mais ils vont te voir sur ce mur.

LISE TAVERNIER, *le retenant et le poussant vers la maison.*

Non! non! entrez là... Je réponds de tout.

MAXIMIN, *au seuil de la porte une main sur le cœur.*

O mademoiselle. (*Il entre.*)

ROURE, *à part.*

C'est fait.

LISE TAVERNIER, *ouvrant le judas du fond.*

Qu'est-ce que vous voulez?

MAZAN, *du dehors.*

Pardon, ma sœur... c'est-à-dire non... mada... non, mademoiselle... M. Roure?... Est-ce que M. Roure n'est pas là?

ROURE, *à Lise.*

Vous pouvez ouvrir... C'est mon commis.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, MAZAN.

MAZAN, *entrant comme un fou.*

Monsieur Roure!... Monsieur Roure!...

ROURE.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

MAZAN.

Ah! patron, venez vite... un grand malheur! M^{me} Roure va mourir.

ROURE.

Mourir!...

MAZAN.

Ça lui a pris comme un coup de foudre!... Patapouf! raide au milieu de la boutique. Vite, vite, dépêchons-nous! J'ai bien peur que nous arrivions trop tard.

ROURE, *larmoyant.*

Ah! mon Dieu! ma pauvre femme!

MAZAN, *à part.*Si je pouvais savoir où est Cardeline. (*En levant les yeux, il aperçoit sur le mur la face effrontée de Garragouss.*) Allons bon! l'homme au grand nez!... Je le verrai donc partout!ROURE, *essuyant ses yeux.*Je vous demande bien pardon, mademoiselle. (*Il se lève.*)

LISE TAVERNIER.

Faites, faites, monsieur.

ROURE, *bas avec rage.*

Je me suis trop pressé.

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE TROISIÈME

PREMIER TABLEAU

AUX CLASTRES

Chez Lise Tavernier. — Chambre monacale, murs blanchis à la chaux.
 — Au fond, un petit lit en fer et une grande armoire à ferrures anciennes. — A gauche, contre le mur, un vieux miroir encadré de perse à ramage toute passée. — Porte à gauche. — A droite, trois vieilles marches en pierre menant à un fruitier. — Table à ouvrage.
 — Grand fauteuil de bois surmonté d'une croix cassée.

SCÈNE PREMIÈRE

LISE TAVERNIER, puis CARDELINE.

LISE, *debout devant son miroir, non plus vêtue sordidement comme aux premiers actes, mais nippée et endimanchée comme une fermière cossue, essayant un bonnet à fleurs.*

Ce n'est pas encore cela... Comment font-elles donc, les autres? Moi, j'ai beau y passer des heures, tout ce que je me mets sur la tête a l'air d'une coiffe d'Ursuline. (*Avec rage.*) Défroquée, va! (*Elle arrache son bonnet, ses cheveux se déroulent sur ses épaules; appelant.*) Cardeline! où es-tu?

CARDELINE, *passant la tête.*

Dans le fruitier, cousine : je suis en train de remplir le panier.

LISE TAVERNIER.

Viens ici... tu finiras tout à l'heure. (*Brusquement.*) Regarde-moi. Voyons? comment fais-tu pour te coiffer comme ça? Qui t'a appris?

CARDELINE, *effrayée*.

Mon Dieu! qu'est-ce que j'ai donc? C'est peut-être mon peigne qui est tombé.

LISE TAVERNIER.

Mais non... mais non... ne touche pas... Tu vas te mettre là, et me coiffer comme toi tout de suite.

CARDELINE.

Ce n'est pas difficile, ma cousine. (*Commençant à l'arranger.*) Oh! comme vous avez des cheveux! je ne l'aurais jamais cru...

LISE TAVERNIER.

C'est d'être restée si longtemps la tête rase... Fais cinq ans de cloître comme j'ai fait, tu en auras autant.

MAXIMIN, *au dehors*.

Est-ce qu'on peut entrer?

LISE TAVERNIER.

Non... pas encore. (*A Cardeline*). Dépêche-toi.

CARDELINE.

Là! Je n'ai plus que le bonnet à mettre... oh! pas sur le front, vous cachez tout mon ouvrage... Regardez-vous, cousine, c'est tout à fait comme moi.

LISE TAVERNIER, *se regardant*.

Tout à fait, tu crois!... (*Avec colère.*) C'est bon! va finir ce que tu faisais.

SCÈNE II

LISE TAVERNIER, MAXIMIN.

LISE TAVERNIER, *devant sa glace, elle se regarde un moment sans rien dire, puis avec amertume.*

Ah ! folle ! folle !

MAXIMIN, *entrant*

Oh ! oh ! ma fiancée ! j'espère...

LISE TAVERNIER.

Vous ne me trouvez pas trop laide comme ça ?

MAXIMIN.

Trop laide !... Merci, on dirait la femme d'un amira..

LISE TAVERNIER.

Alors vous n'aurez pas honte de sortir avec moi ?

MAXIMIN.

Ah ! nous sortons ? c'est décidé.

LISE TAVERNIER.

Ça vous ennuie ?

MAXIMIN.

Non... seulement je trouve que ce n'est pas très prudent... Depuis la mort de M^{me} Roure, nous n'avons pas eu de nouvelles de mon oncle... Il faut croire qu'il n'y a rien de nouveau pour moi à la marine, et que je suis toujours porté comme déserteur...

LISE TAVERNIER.

Bah! d'ici jusqu'aux Uzelles, il n'y a pas de risques qu'on nous rencontre, surtout en passant par la forêt... Pensez donc, mon pauvre enfant, depuis dix jours que vous êtes enfermé, cela vous fera du bien de prendre un peu l'air... Puis voulez-vous que je vous dise, moi? je n'ai jamais donné le bras à un homme, j'ai toujours marché toute seule... Il faut pourtant que j'apprenne, avant d'être votre femme... Je ne veux pas avoir l'air gauche, quand nous passerons dans le pays... Voyons, venez ici... C'est qu'il y a plusieurs façons de donner le bras à son mari. J'ai regardé ça souvent... Il y en a qui s'appuient dessus à deux mains, qui se suspendent, qui se font traîner; d'autres, au contraire, serrent le bras qu'elles tiennent en ayant l'air de dire : « Essayez donc de venir me le prendre ! » C'est ainsi que je ferai, moi. (*Lui étreignant le bras.*) Essayez donc de... Ah! je l'aime trop, je suis folle. Et lui, m'aime-il?

MAXIMIN, *distrain*.

Toujours.

LISE TAVERNIER.

Bien vrai? Vous ne regrettez pas de vous marier avec moi? Vous auriez pu pourtant en prendre une plus jeune, plus belle.

MAXIMIN.

Bah! dix ans de plus, dix ans de moins... (*A part.*) Il n'y a que pour les chevaux que l'âge compte.

LISE TAVERNIER, *le contemplant*.

Dire que ça va être à moi, ce beau mari-là! Elles vont toutes en mourir de rage... C'est ce que je pouvais trouver de mieux pour me venger. Du reste, à quoi bon se venger maintenant? Elles m'ont fait bien du mal depuis vingt ans; mais je ne leur en veux plus. Toute ma haine est tombée... Il n'y

a plus que de l'amour là-dedans... C'est bon d'aimer, n'est-ce pas?

MAXIMIN.

Je crois bien! Dites-donc, ma petite Lise, j'espère bien que vous n'allez pas emporter toute cette ferraille avec vous?

LISE TAVERNIER.

Quelle ferraille? mes clefs? elles ne m'ont pas quittée depuis vingt ans...

MAXIMIN, *souriant*.

Bah! c'est donc bien précieux ce qu'il y a dans les armoires ici?

LISE TAVERNIER.

Vous savez ce que je vous ai dit... Nous causerons de cela le jour de notre mariage.

MAXIMIN.

Pas avant?

LISE TAVERNIER.

Non!

MAXIMIN.

Moi qui suis si curieux!

LISE TAVERNIER, *riant*.

Non... non... non... non...

MAXIMIN.

O ma petite Lise, je vous en prie.

LISE TAVERNIER, *lui montrant Cardeline qui entre*.

Chut!

SCÈNE III

LES MÊMES, CARDELINE.

CARDELINE, *entrant avec un panier.*

Voilà qui est fait, cousine, j'ai mis tout ce que vous m'avez dit... des anchois, des figues, des citrons doux.

LISE TAVERNIER.

Et le vin cuit?

CARDELINE.

Tout au fond avec la pastèque.

MAXIMIN, *s'approchant de Cardeline.*

En voilà des provisions... Pour qui donc... tout cela, ma belle enfant?

LISE TAVERNIER.

Mais pour nous, voyons... Nous déjeunerons aux Uzelles... On y est bien, il y a de l'ombre, de l'eau vive... Oh! la bonne journée que nous allons passer. Vite, partons.

MAXIMIN, *montrant Cardeline.*

Et la petite? Est-ce que nous ne l'emmenons pas?

LISE TAVERNIER, *le regardant fixement.*

L'emmener?... Pour quoi faire?...

MAXIMIN.

Pour rien... pour porter le panier.

LISE TAVERNIER.

Donne... donne... moi je m'en charge... Cardeline a de l'ouvrage; il faut qu'elle reste à la maison. (*Bas.*) Vous n'aimez donc pas mieux être nous deux!

MAXIMIN.

Oh! si! Allons, en route.

LISE TAVERNIER, à *Cardeline*.

Surtout, ne bouge pas d'ici.

CARDELINE.

Oh! n'ayez pas peur, ma cousine.

MAXIMIN, *bas à Cardeline*.

A revoir, mignonne... Ne vous ennuyez pas trop...

LISE TAVERNIER, *sur la porte*.

Eh bien!

MAXIMIN

J'y suis.

SCÈNE IV

CARDELINE, *seule*.

Pas de danger que je m'ennuie... C'est mon jour d'écrire à Mazan, et je vais m'y mettre tout de suite, pour rester plus longtemps avec lui. (*Regardant par la fenêtre.*) Ils sont partis... Allons! (*Elle prépare sur la table du papier et de l'encre.*) Tout de même, c'est drôle! Ce monsieur Maximin... il a des façons de vous regarder... de vous chercher jusqu'au

fond des yeux... Ça me gêne!... je nè sais plus que dire quand il est là... Et pourtant je ne peux pas lui en vouloir. Depuis son arrivée dans la maison, toutes mes misères ont fini comme par miracle. La sœur me parle doucement... elle nè me bat plus... Jusqu'à la mule qui se laisse approcher sans ruade... Pour peu que ça continue, Mazan pourra venir me voir... Ecrivons-lui toujours en attendant... « Mon bel ami, « je profite d'un moment que je suis seule pour t'écrire un « mot d'amitié et te remercier de ta belle bague de l'autre « jour... » Pauvre Mazan, bien sûr que ça a dû lui coûter gros, un bijou comme celui-là... Et dire que je suis obligée de la cacher, de la porter à mon cou comme une médaille, moi qui serais si fière... (*Elle embrasse sa bague avec passion, la remet dans son corsage et reprend la plume frénétiquement.*) « Oh! quand donc serai-je ta femme, mon petit Ma...? »

SCÈNE V

CARDELINE, ROURE.

(*Roure, vêtu de noir, crêpe au chapeau, mouchoir blanc à la main, voix dolente, figure désolée.*)

ROURE, *passant la tête.*

Personne!

CARDELINE.

Ah!

ROURE.

Tiens! voilà mademoiselle Cardeline... Dieu vous bénisse, ma chère enfant.

CARDELINE, *saisie.*

Bon... jour, mon... monsieur. (*Elle serre sa lettre dans la table.*)

ROURE, *avec un soupir.*

Je vous demande bien pardon de m'être présenté ainsi, mais la porte du clos était ouverte.

CARDELINE.

C'est ma cousine en s'en allant, bien sûr.

ROURE.

Ah ! M^{lle} Lise est sortie ?

CARDELINE.

Elle vient de partir, il n'y a pas cinq minutes, avec M. Maximin...

ROURE.

Vraiment ? avec M. Maximin ?...

CARDELINE.

Oui. Ils sont allés déjeuner aux Uzelles... Mais si vous voulez, je peux courir après. Ils ne doivent pas être bien loin.

ROURE.

Ma foi ! mon enfant, vous me rendrez un grand service... Dans l'état de faiblesse où je suis (*il s'assied devant la table et pose son chapeau dessus*), il m'en coûterait d'avoir fait un voyage inutile.

CARDELINE.

Oh ! je suis sûre de les rattraper... (*Elle fait un pas vers la porte, puis se ravissant, bas.*) Ah ! mon Dieu, et ma lettre ! (*Elle revient à la table.*)

ROURE, *s'appuyant nonchalamment sur la table.*

Vous cherchez quelque chose ?

CARDELINE.

Non... rien. (*A part.*) Je la reprendrai tout à l'heure.
(*Elle sort.*)

SCÈNE VI

ROURE, *seul.*

Qu'est-ce qu'elle écrivait donc de si mystérieux quand je suis entré? (*Il ouvre la table et prend la lettre.*) Une lettre d'amour, naturellement. « Mon bel ami, je profite d'un moment que je suis seule... » Laissez-les donc seules une minute, ces innocentes-là... « pour t'écrire un mot d'amitié et te... » Je parie que je sais à qui elle écrit ça... Tout juste... « Mon petit Ma... » Je lui ai coupé son Maximin en deux. Ah! mon gaillard... il n'a pas perdu de temps... Avec celle-là, il en est déjà aux billets...doux, aux cadeaux... avec l'autre, aux parties fines, aux dîners sur l'herbe... C'est qu'elle est dans le cas de s'en être sérieusement amourachée, cette folle... Ah! toute cette affaire a été bien mal menée. C'est la faute de M^{me} Roure... Elle serait morte deux jours plus tôt, tout s'arrangeait... Au lieu d'introduire ici ce joli galérien, j'en serais débarrassé avec quelques piastres... Maintenant, c'est moi qui épouserais, et je n'aurais pas à partager le magot... Enfin, il faut voir. Le contrat n'est pas encore signé. Il y aurait peut-être moyen, avec un peu d'adresse. Au fait, j'ai envie de prendre cette lettre... On ne sait pas... Cela pourra peut-être me servir (*ricanant*) comme document diplomatique.

SCÈNE VII

ROURE, LISE TAVERNIER, MAXIMIN, CARDELINE.

MAXIMIN.

Enfin!... le voilà donc, cet oncle!...

ROURE, *reprenant sa voix mourante et son mouchoir sur les yeux.*

Ah! mon ami... mon ami... quel affreux malheur!...

MAXIMIN.

Tiens! au fait, c'est vrai... Nous ne nous sommes pas vus depuis l'accident.

ROURE.

Ça été un coup terrible. (*A Lise.*) Votre serviteur, mademoiselle.

LISE TAVERNIER.

Mon pauvre monsieur Roure!

ROURE.

Nous qui nous aimions tant, qui vivions si biens unis... Tenez, deux jours avant de mourir; la chère créature me le disait encore: « Vois-tu, monsieur Roure, il n'y en a pas deux comme toi pour rendre une femme heureuse. »

CARDELINE, *s'essuyant les yeux avec son tablier.*

Ça crève le cœur d'entendre de ces choses-là!

MAXIMIN, *à part.*

Vieux lascar! (*Haut.*) Allons, mon oncle, du courage!

ROURE.

Oui, oui, tu as raison, je n'ai pas le droit en vous apporter mes tristesses. On a l'air si heureux dans cette maison... Non! c'est vrai, je vous trouve à tous deux une mine de gaieté, de jeunesse.

MAXIMIN.

Dame! on ne languit pas ici...

ROURE.

Vous m'en voulez, je suis sûr, d'avoir interrompu votre tête-à-tête... C'est que, voyez-vous, j'avais besoin d'épancher mon cœur ; j'ai tant de choses à vous dire.

MAXIMIN.

Et nous aussi, nous en avons à vous dire... pas vrai, Lise ?...

ROURE, *sourire fin.*

Ah ! ah ! vraiment ! est-ce que... ?

LISE TAVERNIER, *montrant Cardeline.*

Nous causerons de ça tout à l'heure.

(Ils rient tous les trois en se regardant.)

CARDELINE, *ouvrant le tiroir de la table, bas.*

Miséricorde !... Ma lettre n'y est plus.

LISE TAVERNIER, *à Cardeline.*

Allons, petite, vite le couvert... *(A monsieur Roure.)* Vous déjeunez avec nous, n'est-ce pas ?

ROURE, *résigné.*

Je veux bien, mon Dieu !

CARDELINE, *pâle et tremblante devant la table.*

Je suis perdue...

LISE TAVERNIER.

Vivement. voyons... Eh bien ! qu'est-ce que tu as ?

CARDELINE.

Oh ! ce n'est rien... ça va passer.

ROURE, *bien naïvement.*

Est-ce que vous êtes malade, mon enfant?...

MAXIMIN.

Mais oui... Voyez donc comme elle est pâle... Si on lui donnait...

LISE TAVERNIER, *avec colère.*

Laissez... laissez... je m'en charge... Arrive.

CARDELINE.

Oui, ma cousine. (*Lise l'emmène brutalement.*)

SCÈNE VIII

ROURE, MAXIMIN.

ROURE.

Eh bien?

MAXIMIN.

Eh bien?

ROURE.

Il me paraît que nous sommes au mieux avec cette bonne demoiselle Lise.

MAXIMIN.

Ma foi, oui... La vieille est empaumée. Tout à l'heure, au dessert, nous allons vous demander votre bénédiction.

ROURE, *avec effusion.*

De tout mon cœur, mes enfants... Et la petite, qu'est-ce que tu en fais?

MAXIMIN.

Rien pour le quart d'heure... J'ai remis ça après la noce... Lise est trop jalouse.

ROURE, *avec intérêt.*

Vraiment, elle est jalouse ?

MAXIMIN.

Vous n'avez donc pas vu la paire d'yeux qu'elle m'a faite quand je me suis approché de l'enfant.

ROURE.

Est-ce qu'elle se doute de quelque chose ?

MAXIMIN.

Non... C'est sa nature comme ça... toujours l'ancienne tourière du couvent, hargneuse, méchante, l'œil à son judas... Ah ! ce n'est pas régalant, la vie que je mène, allez !... Heureusement que j'ai déniché quelques bouteilles de Frontignan que nous buvons la nuit dans le cloître avec les camarades.

ROURE.

Ah ! tu continues à fréquenter ces messieurs ?

MAXIMIN.

Je crois bien, je serais mort d'ennui sans eux.

ROURE.

Ah ça ! dis donc, et le... cadeau de noce, tu ne m'en parles pas.

MAXIMIN.

Ma foi, là-dessus, je n'en sais pas plus long que vous.

ROURE.

Cachottier!

MAXIMIN.

Non! parole...

ROURE.

Comment! tu voudrais me faire croire qu'au point où vous en êtes...

MAXIMIN.

C'est comme ça... Tout ce que j'ai pu en tirer, c'est qu'une fois marié je serai très riche.

ROURE.

Oui... oui... toujours la même histoire. Mais toi, voyons, est-ce que tu n'a rien découvert?...

MAXIMIN.

Rien... J'ai pourtant regardé, cherché, fouillé partout... Comme je vous dis, quelques paniers de vieux vin et des flacons d'élixir que fabriquaient les Ursulines... Il faut croire que le reste est terré dans quelque coin de caveau... Elle a justement sur elle un tas de grosses clefs; mais de ce côté-là encore, il n'y a rien à espérer, à moins de les lui prendre de force.

ROURE.

Oh! non, certes... C'est égal! ça m'ennuie ce que tu me dis là?

MAXIMIN.

Pourquoi?... Ce n'est qu'une affaire de patience... Dès que je serai marié...

ROURE.

Sûrement... sûrement... mais, dans ton intérêt, je n'aurais pas été fâché d'avoir une certitude.

MAXIMIN.

Comment, une certitude ?

ROURE.

En tout cas, tu es toujours sûr d'avoir quelques pieds de vigne, un peu d'élixir, et une brave femme qui n'est pas trop mal conservée pour son âge...

MAXIMIN.

Eh ! là-bas... mon oncle... pas de farces.

ROURE, *à part.*

Ça mord... (*Haut.*) Non, vraiment, je t'assure... Elle m'a étonné. La passion l'embellit. Elle n'est plus la même.

MAXIMIN, *lui prenant le bras.*

Parlons sérieusement, papa Roure. Pour me faire entrer ici, vous m'avez dit que cette femme...

ROURE.

Je t'ai dit... je t'ai dit ce que je croyais et que j'avais quelque raison de croire... Seulement...

MAXIMIN.

Seulement ?

ROURE.

Comme depuis les fameuses burettes je n'ai plus entendu parler de rien et que de ton côté tu n'as rien appris de positif,

je commence à craindre que nous ayons à faire à quelque forte rouée qui se sert de cette histoire de trésor comme d'une amorce à maris...

MAXIMIN.

Tounerre!... Si je savais ça...

ROURE.

Minute... ne nous enlevons pas... Il faut voir encore... Tâche de me laisser seul avec elle un moment, je saurai vite à quoi m'en tenir... Si elle a autre chose que des burettes, il faudra bien que cela sorte. (*Tapant sur son gousset.*) Chut! Elle vient... Laisse-nous... (*Très haut.*) Tu regarderas, en descendant, si on a donné de l'avoine à ma bête...

SCÈNE IX

LISE TAVERNIER, MAXIMIN, ROURE

LISE TAVERNIER, *entendant les derniers mots.*

J'en viens... j'ai regardé. Elle a tout ce qu'il faut. (*A Maximin qui va vers la porte.*) Où allez-vous?

MAXIMIN, *d'un air sombre.*

Je sors.

LISE TAVERNIER.

Mais on va se mettre à table!

MAXIMIN.

Je n'ai pas faim... (*Il sort.*)

LISE TAVERNIER, *stupéfaite.*

Qu'est-ce qu'il a donc?

ROURE.

Chut!... (Il va écouter si Maximin est descendu, puis revient vers Lise) Un mot, avant tout. Avez-vous vu... la personne? Y a-t-il quelque chose pour moi?

LISE TAVERNIER.

Oui... je comptais aller vous trouver demain pour un objet d'une grande valeur... La personne est très pressée... je l'ai là, voulez-vous que je vous le montre?...

ROURE.

Non... non, pas ici... pas maintenant Il ne faut pas que Maximin se doute. Vous ne le lui avez pas fait voir, au moins?...

LISE TAVERNIER.

Non... pourquoi?

ROURE.

Parce que j'ai introduit un coquin chez vous, mademoiselle... Il m'en coûte de vous faire cet aveu, mais le devoir avant tout. Ce que je viens d'apprendre sur Maximin m'épouvante... Je n'ai qu'une chose à vous dire, méfiez-vous!

LISE TAVERNIER.

Qu'avez-vous donc appris?

ROURE.

Des horreurs!... Figurez-vous que, depuis que ce misérable a pénétré chez vous, il y a dans le cloître, de l'autre côté du mur — j'en ai froid rien que d'y penser — deux forbans de la pire espèce, déserteurs, voleurs, mieux que cela peut-être, que le drôle nourrit à vos dépens.

LISE TAVERNIER.

Vraiment!...

ROURE, *baissant la voix.*

La nuit, pendant que vous dormez, votre vin saute par-dessus la muraille...

LISE TAVERNIER, *riant.*

Ah! le bandit!... C'est donc ça que mon frontignan diminue...

ROURE.

Vous riez?

LISE TAVERNIER.

Qu'est-ce que vous voulez? Il s'amuse, cet enfant; c'est de son âge...

ROURE, *verré.*

Ah! du moment que vous le prenez ainsi, je n'ai plus rien à dire... je n'ai plus rien à dire... seulement s'il vous arrive quelque chose...

LISE TAVERNIER.

Que peut-il m'arriver?

ROURE.

Mais comprenez donc, malheureuse femme, que ces sacrifiants sont capables de tout et (*baissant la voix*) qu'avec des objets précieux comme vous en avez chez vous quelquefois, vous n'êtes pas en sûreté dans ce voisinage.

LISE TAVERNIER.

Comment! vous croyez que Maximin... Au fait, pourquoi me dites-vous tout ça, vous!

ROURE.

Parce que je veux vous ouvrir les yeux, parce que vous êtes aveugle, parce que vous êtes folle, parce que vous l'aimez...

LISE TAVERNIER.

Oui, je l'aime; et c'est un grand bonheur pour moi de l'aimer. J'avais tant haï dans ma vie (*avec un soupir de bien-être*), ça me repose!

ROURE.

Mais lui ne vous aime pas...

LISE TAVERNIER.

Pourquoi m'épouse-t-il, alors? Car nous allons nous marier... le savez-vous?

ROURE.

Pardieu! si je le sais... vous tambourinez partout que celui qui vous épousera sera riche à millions. (*Avec intention.*) C'est ce qui l'a tenté, cet enfant; mais gare après la noce!

LISE TAVERNIER.

Ce n'est pas vrai! vous mentez! Il m'aime... Puisque je vous dis qu'il m'aime...

ROURE.

Ce qui ne l'empêche pas d'en aimer une autre, pas bien loin d'ici, et de lui faire la cour à la barbe de votre bonnet.

LISE TAVERNIER, *avec un cri de fureur.*

Cardeline!...

ROURE.

Tout juste... Dame! ma pauvre amie, quand on a un amoureux à votre âge, on ne garde pas près de soi un minois de dix-huit ans...

LISE TAVERNIER, *les dents serrées.*

La preuve... la preuve de ce que vous dites là!

ROURE.

Cette preuve, je l'ai, je vais vous la donner, mais à une condition... c'est que vous ne ferez pas d'éclat. Ces gens-là sont plus forts que nous. Vous êtes seule... Croyez-moi. Il faut que nous nous débarrassions de ce drôle ; mais tout en douceur.

LISE TAVERNIER.

La preuve... la preuve...

ROURE.

Lisez... Voilà ce que la fillette était en train de lui écrire tout à l'heure... (*Pendant qu'elle lit.*) Les choses sont en bon chemin, comme vous voyez. Il lui achète des bijoux ; avec votre argent, sans doute.

LISE TAVERNIER.

Ah ! les misérables ! comme il vont me payer cela ! (*Elle va vers la porte.*)

ROURE.

Prenez garde !

LISE TAVERNIER.

N'ayez pas peur... (*Au moment où elle va ouvrir la porte, Cardeline paraît.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, CARDELINE.

CARDELINE.

C'est servi, ma cousine.

LISE TAVERNIER.

C'est toi ?... Entre... j'allais t'appeler... Entre donc ! (*Elle l'attire brusquement et ferme la porte.*) Qu'est-ce que c'est que ça ?

CARDELINE, *bas*.

Ma lettre !

LISE TAVERNIER.

Je te demande ce que c'est que ça ?

CARDELINE.

Je... je ne sais pas, ma cousine.

LISE TAVERNIER.

Tu ne sais pas ? Regarde bien... Ce n'est pas toi qui as écrit cette lettre ?

CARDELINE, *à part*.

Oh ! non, c'est impossible... ce serait lui faire perdre sa place... j'aime mieux mentir.

LISE TAVERNIER.

Ce n'est pas toi qui a écrit cette lettre ?

CARDELINE.

Je n'ai rien écrit, ma cousine.

LISE TAVERNIER.

Tu n'as rien écrit ? C'est pourtant bien ton écriture (*lui prenant la main*), et tes doigts ont encore de l'encre.

ROURE.

Malheureuse enfant ! comment pouvez-vous mentir avec un visage aussi candide, aussi...

LISE TAVERNIER.

Tu vas me dire tout de suite à qui tu écrivais ça.

CARDELINÉ.

Je ne sais pas... je n'ai rien écrit.

ROURE, *indigné*.

Oh !

LISE TAVERNIER.

Ah ! tu ne sais pas ?... Eh bien ! moi, je le sais ; mais je veux te le faire dire, et tu le diras. Parles. Veux-tu parler ? (*Elle lui broie la main, l'enfant tombe à genoux.*) Parles, coquine, ou je t'écrase !

ROURE, *s'interposant*.

Prenez garde, mademoiselle.

LISE TAVERNIER.

Regardez-moi cette sainte-n'y-touche. Elle fait semblant de pleurer, maintenant... Gna, gna, gna... Je te l'arrangerai, ta tête de madone en plâtre. (*Lui tordant le poignet.*) Réponds-moi, réponds-moi, je te dis !

ROURE, *doucement*.

Je vous en prie, Maximin va vous entendre.

LISE TAVERNIER.

Vous avez raison... Viens dans ta chambre. (*Elle entraîne l'enfant.*)

CARDELINE.

Grâce! ma cousine.

LISE TAVERNIER.

Viens, viens!... je vais t'en donner des amoureux, moi. (*Elle l'entraîne vers le fruitier.*)

ROURE, *les regardant, bas.*

Ça chauffe!...

SCÈNE XI

MAXIMIN, ROURE, puis LISE TAVERNIER.

MAXIMIN, *entrant.*

Qu'est-ce qu'il y a donc?

ROURE.

Rien encore; mais viens me voir demain, nous causerons.

LISE TAVERNIER, *blême frémissante.*

Ah! gueuse!... Ah! drôlesse.

MAXIMIN.

Qu'est-ce qu'elle a fait?

LISE TAVERNIER.

Ce qu'elle a fait? (*Tous deux se regardent une minute avec des yeux flamboyants de haine.*)

ROURE, *passant au milieu d'eux.*

Regardez-moi ça... si on ne dirait pas deux tourtereaux...
Allons, beaux amoureux... venez vous mettre à table...
L'oncle Roure meurt de faim.

FIN DU PREMIER TABLEAU

DEUXIÈME TABLEAU

LE CLOITRE LA NUIT

A droite, devant la chapelle, un grand feu allumé par les bandits

SCÈNE PREMIÈRE

PALOMBO, GARRAGOUSS, LISE TAVERNIER.

GARRAGOUSS, *debout, parlant bas.*

Dis donc, Palombo, Max est bien en retard ce soir.

PALOMBO, *à moitié assoupi près du feu.*

Oua?

GARRAGOUSS.

C'est que la nuit devient fraîche... jette donc un fagot dans le feu.

PALOMBO:

Ma, chulato, ça finira par se voir du village,
(Lise Tavernier paraît et glisse lentement entre les arcades.)

GARRAGOUSS.

Laisse donc! Ils croiront que ce sont les Ursulines qui reviennent.

PALOMBO, *effrayé*.

Chut! chut!... ne parlons pas de ça, ça fait peur. (*En entendant marcher la Tavernier.*) Hein?... entends-tu?... (*Ils écoutent.*) Non! rien...

GARRAGOUSS.

Du reste, qu'ils croient ce qu'ils voudront, je m'en moque, puisque c'est demain que nous décampons, ça serait une vraie déveine si d'ici demain... Ah! voilà Max!

SCÈNE II

LES MÊMES, MAXIMIN, *il entre avec un panier de bouteilles.*

MAXIMIN.

Je suis en retard, ce soir?

GARRAGOUSS.

Est-ce qu'il y a du nouveau?

MAXIMIN.

Oui...

GARRAGOUSS.

Tiens! C'est comme nous...

MAXIMIN.

Eh bien! nous allons causer de cela en buvant...

LISE TAVERNIER, *arrivant de colonnade en colonnade
jusque près du feu, bas.*

Ils sont là... (*Elle se blottit et écoute.*)

GARRAGOUSS.

Voilà l'affaire. Il y a tout près d'ici, au large des îles d'Hyères, un pirate algérien sous pavillon danois. Le patron, un renégat de mon pays, manque de monde et nous fait, à Palombo et à moi, des propositions magnifiques... Pour lors, mon vieux, comme nous ne pouvons pas passer toute notre vie dans cette taupinière, et que l'Algérien nous assure des parts de prises premier numéro, nous avons décidé, le camarade et moi, de te tirer notre révérence.

MAXIMIN,

Parfait! Quand parlons-nous?...

LISE TAVERNIER, *cachée.*

Partir!

GARRAGOUS *et* PALOMBO.

Comment?

MAXIMIN.

Ma foi! oui... je commence à en avoir assez de l'existence que je mène; et puisque votre renégat a besoin de monde...

GARRAGOUSS, *battant des mains.*

Bravo!...

PALOMBO.

Ma toun affaire, là, chez la Défroquée.

MAXIMIN.

Ne parlons plus de ça. Je suis volé, mais l'oncle Roure me le paiera... Pour quand l'embarquement?

GARRAGOUSS.

Demain soir, à sept heures, à la pointe des Iles d'or...

MAXIMIN.

Va pour demain soir... dans la journée j'irai à Toulon régler mon compte avec le vieux sacristain... Et puis le soir, embarque!...

PALOMBO *et* GARRAGOUSS, *levant leurs verres.*

Embarque!...

LISE TAVERNIER, *bas.*

Ah! bandit! Tu veux m'échapper; nous verrons bien.
(*Elle descend par le fond du théâtre.*)

PALOMBO, *l'apercevant en se retournant, croit voir un spectre, et pousse un cri de terreur.*

Oh!

MAXIMIN, *bondissant.*

Quoi donc?...

GARRAGOUSS.

Les gendarmes!...

PALOMBO, *fou de terreur.*

Non!... non! les Ursulines!... là... là... (*Les deux autres rient et se moquent de lui.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

LES ATELIERS DE ROURE

SCÈNE PREMIÈRE

MAZAN, seul, en bras de chemise, culotte jaune, jabot, cravate somptueuse.

“ Voyons, avant de partir examinons si rien ne traîne dans les ateliers? Non, les fourneaux sont bien éteints, parfait. (*Regardant le ciel.*) Quel bonheur! il fait beau! Je vais pouvoir mettre mon habit bleu, puisque le ciel a mis le sien. (*Il va prendre son habit dans l'armoire, et l'endosse respectueusement.*) Il n'y a pas à dire, ça vous donne du courage de se sentir un habit neuf sur le dos... J'en ai besoin de courage aujourd'hui... Quand je pense que je vais aller chez cette défroquée. Brrr... pourtant il le faut, moi, je suis majeur, je suis libre... mais ma petite Ninette ne l'est pas. Il faut que je la demande à ses parents. L'oncle Fulcran ne m'effraye pas beaucoup. Mais la vieille... j'aurais peut-être mieux fait de consulter Ninette. Mais non! mais non!... Voilà trop longtemps que ça traîne... Du reste, il paraît que depuis quelque temps la sœur n'est plus si méchante, et que... (*A ce moment Garragouss traverse la rue, jette un regard dans la boutique, et passe.*) Hein? encore... (*Courant à la porte.*) C'était lui... Ah ça, mais il commence par m'ennuyer cet animal-là.

SCÈNE II

MAZAN, ROURE

ROURE, apparaissant.

A qui en as-tu?

MAZAN.

Mais, patron, c'est encore cet homme.

ROURE, *descendant.*

Quel homme ?

MAZAN.

Vous savez bien le grand nez que je rencontre par tout... Il vient de passer là... toujours avec son air de rire en me regardant... Vieux polichinelle, va, si une fois je l'attrape.

ROURE.

La, la, pas tant de colère.

MAZAN.

Qu'est-ce que vous voulez?... C'est plus fort que moi, j'en rêve de ce grand coquin de nez.

ROURE.

Bêta... c'est ton premier dimanche de libre, et voilà comment tu le passes ? Prends donc ta volée, Nicodème.

MAZAN.

Vous avez raison... cela vaut mieux. C'est égal ! s'il me tombe jamais sous la patte... (*Prenant son chapeau.*) A ce soir, patron.

ROURE.

A ce soir, mon enfant... Et surtout, surtout ne manque pas la messe. (*Il accompagne Mazan jusqu'à la porte. A ce moment Maximin apparaît, bouscule Mazan, et se précipite dans le magasin.*)

MAXIMIN, *entrant.*

Dérangez pas !

MAZAN, *sur la porte.*

En voilà une façon d'entrer chez le monde.

ROURE, *très haut.*

Ah! bonjour, mon ami, vous venez de la part de l'abbé Salignon. (*Tout en parlant, il ferme la porte au nez de Mazan stupéfait.*)

SCÈNE III

MAXIMIN, ROURE

MAXIMIN, *bourru.*

Laissez-moi tranquille, avec votre abbé Salignon, je commence à en avoir assez, de toutes ces mômeries.

ROURE.

Des mots? tout de suite? Assieds-toi donc, grand enfant.

MAXIMIN.

Non... non... c'est inutile. Je suis pressé, dépêchons.

ROURE.

Pressé! Qu'est-ce qu'il y a donc?

MAXIMIN.

Il y a que je pars ce soir... et qu'avant de partir...

ROURE, *dissimulant un mouvement de joie.*

Tu pars?

MAXIMIN.

Vous croyiez que j'allais me laisser lanterner toute la vie?

ROURE.

Eh bien! mais... et la Tavernier?...

MAXIMIN.

Si je ne la vois pas, je vous charge de lui dire bien des choses.

ROURE.

Alors, c'est fini, tu y renonces? Tu as tort, tu lâches peut-être une belle partie.

MAXIMIN.

Connu... connu... Je sais à quoi m'en tenir maintenant sur l'histoire des burettes.

ROURE.

Je te jure, ma parole! que j'y croyais sincèrement, et même, à l'heure qu'il est, je ne sais pas encore...

MAXIMIN.

Si vous ne savez pas, moi je sais... Je sais que vous êtes un fameux compère et moi un fier niais qui ai donné dans tous vos panneaux.

ROURE, *avec emphase.*

Et quand cela serait, malheureux enfant! Quand j'aurais inventé cette histoire pour essayer de faire de toi un honnête homme, de te donner un foyer, une épouse, une famille, le goût de la vie régulière, assise, et de toutes ces bonnes et saintes choses. (*A Maximin qui regarde autour de lui et d'un air inquiet.*) Qu'est-ce que tu cherches?

MAXIMIN.

Je croyais qu'il y avait quelqu'un là... Pas possible que ça soit pour moi, tous ces prêchis prêchas!

ROURE, *vexé.*

Bien. Puisque tu le prends ainsi, je n'ai plus rien à te dire...
Bon voyage!

MAXIMIN.

Minute! nous avons un compte à régler avant.

ROURE.

Un compte!... Comprends pas.

MAXIMIN.

Vous allez comprendre. Vous rappelez-vous la peur que je vous ai faite, il y a un mois, quand je suis tombé chez vous? Ce n'est pas pour dire, mais en me voyant vous êtes devenu d'un jaune!... Ça se comprend. Un gaillard qui vous arrive avec des dents si longues! C'est alors que pour tromper ma faim vous avez trouvé l'histoire des burettes et des millions de la Tavernier. Très joli, comme invention; mais comme nourriture, c'est léger... Je veux quelque chose de plus solide, sans quoi, garç! De l'appétit dont je me sens, je suis capable de tout dévorer ici, jusqu'aux boulons en fer de la devanture...

ROURE, *s'arrêtant devant lui, après deux ou trois tours dans le magasin.*

Combien te faut-il?

MAXIMIN.

Voyons... quatre pour moi... deux pour les collègues... ça fait six... Six mille francs.

ROURE.

Hein? Six mille francs!... Six mille francs!... Va-t'en au diable! tu n'auras pas un sou.

MAXIMIN.

Alors, c'est bon... je ne pars pas. (*S'allongeant dans le fauteuil.*) Nous allons rire.

ROURE.

Est-ce vrai que tu dois partir? Et si tu pars, qui me garantit que dans deux, trois, quatre mois, je ne vais pas te voir arriver avec des dents encore plus longues?

MAXIMIN.

Ah! bon... je vois où vos escarpins vous gênent... mais je vas vite vous mettre à l'aise... Nous avons trouvé, mes camarades et moi, un engagement superbe à bord d'un pirate algérien. (*Avec l'accent de la Canebière.*) Nous prenons le turban, comme disent les Marseillais... Dans ces conditions-là, vous comprenez, il n'y a pas de danger que je revienne en France. Si je suis pris, on me pendra sur place. Si non, au bout d'un an ma fortune est faite, je me retire à Alger. J'achète de petites femmes, de grandes pipes, et je reste là à fumer en regardant pousser mon ventre. Dans un cas, comme dans l'autre, vous êtes débarrassé de moi pour toujours.

ROURE.

Si on était sûr que tu ne mens pas.

MAXIMIN.

Il y a un moyen bien simple de vous en assurer. Ne finissons rien maintenant. Je dois embarquer ce soir à huit heures, venez avec moi. Quand j'aurai mis un pied dans la barque, vous me donnerez l'argent.

ROURE.

Ça me va! Où t'embarques-tu?

MAXIMIN.

A la pointe des Iles d'or, à dix minutes des Clastres.

ROURE.

C'est bien désert, par là!

MAXIMIN.

Dame! nous ne pouvons pas embarquer à l'Arsenal!

ROURE.

C'est bon... je viendrai.

MAXIMIN.

A ce soir, mon oncle.

ROURE.

Attends, attends... Est-ce que l'homme aux fourmis rouges sera là?

MAXIMIN.

Sûrement... nous serons tous en famille, Palombo, Garra-gouss.

ROURE.

J'aime mieux en finir tout de suite.

MAXIMIN.

Comme vous voudrez.

ROURE, *s'asseyant au comptoir de la caisse et tirant un gros portefeuille du tiroir.*

Cinq mille francs, tu dis?

MAXIMIN.

Non, sept...

ROURE.

Comment, sept?... C'était six, tout à l'heure.

MAXIMIN.

Eh bien ! alors, qu'est-ce que vous dites ?

ROURE, *comptant ses billets.*

J'avais si bien préparé mon échéance du trente. Canaille, va !... Quatre, cinq (*avec effort*) et six !... Voilà.

MAXIMIN.

C'est dur, hein ? Que voulez-vous ? je ne pouvais pas cependant me séparer de vous, sans emporter un souvenir... Maintenant, papa Roure, si vous me permettez de vous tirer ma révérence... J'ai encore une opération assez délicate à faire avant de partir.

ROURE, *ouvrant l'œil.*

Une opération ?

MAXIMIN.

Oh ! rien... un bon tour que je vais jouer à la vieille. (*Il rit.*) Va-t-elle rager, ce soir, en trouvant tous les oiseaux dénichés.

ROURE, *avec angoisse.*

Des oiseaux?... Quels oiseaux ?

MAXIMIN.

Eh ben !... moi et la petite.

ROURE, *respirant.*

Ah! la cousine part avec toi?

MAXIMIN.

Elle part... c'est-à-dire que je l'enlève, ce qui est assez sarrasin, comme vous voyez.

ROURE.

Très sarrasin, en effet.

MAXIMIN.

Allons! adieu, mon oncle... et ne m'oubliez pas dans vos prières. (*Il sort.*)

SCÈNE IV

ROURE. *A peine le neveu parti, sa figure perd l'expression de colère qu'elle avait. Son œil brille, sa bouche s'épanouit. Il reste quelque temps sans parler, puis montrant la porte.*

Vicieux... mais pas malin! (*Il rit doucement.*) Ça fait pitié, vraiment! Six mille francs! Je t'en aurais donné vingt mille, imbécile! et encore bien content. Allons! voilà une grosse affaire de faite. Maintenant le reste est simple comme bonjour. Le premier moment sera terrible! Nous allons avoir un ouragan de cris, de larmes, d'imprécations... Rien à dire. Le rôle de consolateur. Prêter son épaule et se laisser pleurer dessus. De temps en temps un soupir, un serrement de main, puis à la première embellie, une déclaration discrète... Et dire qu'à mon âge je vais encore filer le parfait amour. (*Il esquisse un pas de gavotte en fredonnant d'un air guilleret :*

Bergerette de maître André
S'en va-t-au bois seulette.

(*Se retournant au bruit de la porte qui s'ouvre.*) Qui est là?

SCÈNE V

ROURE, LISE TAVERNIER.

La porte s'est ouverte, dessinant dans l'ombre du magasin un grand carré de lumière. Lise apparaît, reste debout, appuyée à l'aurent, une main sur le cœur, pâle, haletante, pâmée. Sur tout le visage, une expression de férocité joyeuse.)

ROURE.

Bonté divine ! c'est mademoiselle Tavernier... Voilà une surprise!...

LISE TAVERNIER.

Oui, j'avais quelqu'un à voir en ville de très bonne heure, et, comme en revenant j'étais un peu lasse...

ROURE.

Asseyez-vous donc, chère demoiselle et remettez-vous, je vous en prie. *(Il avance une chaise.)* Vous voyez, j'étais là tout seul, comme un pauvre veuf.

LISE TAVERNIER.

Donnez-moi un verre d'eau... voulez-vous?

ROURE.

Comment donc ! mais... *(Passant dans la pièce à côté.)* Qu'est-ce qu'elle a?... Comme elle a l'air content ! *(On entend remuer des assiettes, des verres, ouvrir des placards.)*

LISE TAVERNIER, seule.

C'est fait... Je le tiens maintenant... Ah ! je languis d'être à ce soir.

ROURE, *revenant avec un verre d'eau.*

Je vous demande pardon. Il y a un tel désordre dans ces armoires. Ah! nous aurions joliment besoin d'une bonne ménagère ici.

LISE TAVERNIER *se jetant sur la carafe.*

Merci! (*Elle boit plusieurs verres coup sur coup.*)

ROURE, *à part.*

Puisque la voilà, j'ai bien envie de tout lui dire tout de suite, ce sera autant de fait. (*Il va donner un tour de clef à la porte du magasin.*)

LISE TAVERNIER, *posant le verre.*

Ah! je vais mieux!

ROURE, *s'approchant.*

Je suis bien content de vous voir, ma pauvre demoiselle. Quand vous êtes entrée, j'étais tout juste en train de me demander si je ne ferais pas bien d'aller aux Clastres aujourd'hui même... pour vous prévenir de...

LISE TAVERNIER.

De quoi?

ROURE.

Mon Dieu! ma chère amie, c'est assez embarrassant à vous dire, et pourtant il le faut... Maximin est parti.

LISE TAVERNIER, *se dressant.*

Parti? (*Elle le regarde, puis se rasseyant.*) Vous vous trompez, il ne part que ce soir à huit heures.

ROURE.

Vous le saviez?

LISE TAVERNIER, *simplement.*

Oui...

ROURE.

Mais, vous ignorez peut-être que c'est un départ définitif, que vous ne le verrez plus, qu'il s'en va pour toujours.

LISE TAVERNIER.

Que voulez-vous que j'y fasse?

ROURE, *après un silence.*

En vérité, ma chère enfant, je ne m'attendais pas à vous trouver aussi raisonnable.

LISE TAVERNIER.

Pourquoi?

ROURE.

Je croyais que vous l'aimiez passionnément.

LISE TAVERNIER, *avec transport.*

Ah! oui, passionnément, c'est le mot. (*D'un ton léger.*) Mais, vous savez, au jeu des marguerites, passionnément, c'est à côté de pas du tout.

ROURE.

Oh! ces femmes! ces femmes! Dire que je suis là depuis ce matin à me creuser la tête pour savoir comment j'allais lui apprendre... Au fait, vous avez bien raison, le drôle n'en voulait qu'à vos écus et vous aurait plantée là le lendemain de la noce... Il est vrai qu'il vous aurait laissé son nom et que c'est à cela peut-être que vous tenez le plus.

LISE TAVERNIER.

Ma foi non... J'en ai fait mon deuil maintenant, je mourrai dans ma peau de défroquée.

ROURE.

Pas sûr. (*S'asseyant près d'elle*) Voyons, c'est un mari que vous voulez... Eh bien! moi, j'en ai un à vous proposer et pas un va-nu-pieds, celui-là... un notable commerçant, s'il vous plaît, membre du bureau de bienfaisance, tout ce qu'il y a de mieux sur la place.

LISE TAVERNIER.

Vraiment?

ROURE.

Je ne vous dirai pas que c'est un homme de la première jeunesse, mais enfin c'est un gaillard encore solide et...

LISE TAVERNIER.

Oh! monsieur Roure.

ROURE.

Eh bien! quoi? Monsieur Roure... monsieur Roure est en chair et en os comme un autre, et son cœur n'est pas insensible aux séductions de la beauté! Ne riez pas; je vous jure que du jour où je vous ai vue, vous m'avez fait une impression... Aujourd'hui surtout vous avez dans les yeux... une jeunesse... une flamme... Et puis enfin ce n'est pas de tout ça qu'il s'agit. Pas besoin de tant de roucoulades entre vieux tourtereaux comme nous. . Vous cherchez un mari, Voilà.

LISE TAVERNIER.

Est-il possible! Comment, monsieur Roure, un homme tel que vous... Vous consentiriez à épouser une pauvre misérable paysanne...

ROURE.

Regardez-moi bien en face, ma petite, et expliquons-nous une bonne fois. Je sais à quoi m'en tenir sur votre misère... Vous êtes riche... très riche... incommensurablement riche.

LISE TAVERNIER.

Oh! oh!

ROURE.

Tout ce que vous voudrez ! Ceci ne fait pas un doute pour moi. Que ce soit dans un trou, dans une armoire, dans une cave, il y a une mine d'or aux Clastres, et je vous offre de m'associer avec vous pour l'exploiter. Vous comprenez bien, mignonne, qu'entre nous le mariage ne peut être qu'une association... Vous m'apportez votre secret, moi en échange je vous apporte mon nom, ce beau nom de Baptistin Roure, que j'ai mis dix ans à me faire!... Ajoutez à cela une fortune assez rondelette, un commerce en plein essor, et par ce commerce même le débouché le plus sûr et le plus commode pour écouler ce que vous savez... Voilà ce que je vous propose... cela vous convient-il ?

LISE TAVERNIER, *toujours son même sourire.*

Sans doute, mon bon monsieur Roure, c'est un grand honneur que vous me faites, mais ne craindriez-vous pas de porter préjudice à votre commerce en épousant une défroquée ?

ROURE.

Pff!... je connais tant de monde... Je vous ferai relever de vos vœux, rien de plus facile. En deux coups de plume on vous billera tout votre passé d'Ursuline, et vous voilà madame Roure... gros comme le bras... Vous voyez-vous là dans ce fauteuil, derrière le comptoir, en belle robe de soie, trois rangs de chaîne d'or au cou?... On entre, on sort... Les clients viennent vous saluer... « Bonjour, madame Roure... » Monseigneur passe en carrosse et vous envoie un petit sourire. « Tiens, c'est madame Roure; bonjour, madame Roure. » Jusqu'à ces misérables paysans des Clastres, dont vous avez tant souffert, quand ils viendront au marché le samedi matin et qu'ils verront leur ancienne défroquée dans ce beau magasin plein de dorures, qui s'inclineront jusqu'à terre. « Bien le bonjour, madame Roure. » Hein! c'est ça qui serait gentil... Voyons, décidez-vous, vite !

LISE TAVERNIER, *souriant toujours.*

Comme vous êtes pressé !

ROURE.

Vous n'êtes donc pas pressée, vous, de jouir de vos richesses.

LISE TAVERNIER.

Je ne suis pressée que d'une chose (*se levant toute pâle et les dents serrées*), c'est de me venger.

ROURE.

Vous venger ! (*On frappe violemment à la porte.*)

MAZAN, *au dehors.*

Patron ! patron !

ROURE.

Allons, bon ! voilà cet animal.

MAZAN, *frappant toujours.*

Patron, êtes-vous là ?

ROURE, *bas à Lise.*

Ce n'est rien... C'est mon commis.

LISE TAVERNIER.

Pourquoi n'ouvrez-vous pas ? Vous avez honte qu'on me voie chez vous... Pourtant la future M^{me} Roure...

ROURE.

Oh ! par exemple... Mais je suis très flatté, au contraire.

SCÈNE VI

MAZAN, ROURE, LISE TAVERNIER.

(*La porte est ouverte, il pleut, Mazan sur le seuil essuie soigneusement son bel habit bleu avec son mouchoir.*)

ROURE.

Qu'est-ce que tu veux ?

MAZAN, *quittant son habit pour mieux l'essuyer.*

Mais, patron, je viens changer d'habit... Figurez-vous... j'avais une visite à faire... je m'étais habillé de neuf, et puis, crac ! voilà la pluie qui... (*Apercevant Lise.*) Oh !

ROURE.

Eh bien ! quoi ? Oh !... C'est M^{lle} Lise Tavernier ; tu ne la connais donc pas ?

MAZAN, *son habit toujours à la main.*

Oh ! que si fait, je la connais, c'est justement chez elle que j'allais.

LISE TAVERNIER.

Chez moi ?

MAZAN.

Oui, mademoiselle... c'est-à-dire non... mada... mademoiselle, j'allais chez vous pour vous parler d'une chose très-importante, et, puisque vous voilà, (*passant son habit d'un geste héroïque*) je vais vous dire tout de suite ce que c'est. (*Avec volubilité.*) Je m'appelle Mazan, mademoiselle, mon père et ma mère sont taffetassiers aux Clastres... Avec ça j'ai ma sœur Stéphanie qui a donc épousé le père Baïonnette, et puis j'ai encore mon petit frère qui travaille avec les maçons.

ROURE.

Il est fou.

MAZAN.

Tout ce monde-là, depuis le premier jusqu'au dernier, fait sa besogne honnêtement et sans que personne y trouve à redire. Quant à moi, voilà près d'un an que je travaille chez M. Roure, et il paraîtrait que le patron n'est pas mécontent de moi, puisqu'il vient de m'augmenter et de me mettre à la correspondance. C'est-il vrai ça, patron ?

ROURE.

Mais que veux-tu que cela fasse à mademoiselle ?

MAZAN.

Dame ! patron, c'est très essentiel. Il faut que mademoiselle sache que je suis un honnête homme, que j'ai un bon métier dans les mains, avec ça pas une dent de manque, pas de vices, pas de dettes ; enfin, tout ce qu'il faut pour faire un bon mari.

ROURE, *stupéfait.*

Hein ?

LISE TAVERNIER.

Comment ! encore un ? Ah ! ah ! ah ! mais c'est la vraie foire aux maris.

ROURE, *à part.*

Voyez-vous, le petit serpent !

MAZAN, *déconcerté, des larmes dans la voix.*

Pardon, mademoiselle, il se peut que d'autres que moi vous aient fait la même demande.

BOURE, *bas, passant derrière lui.*

Un mot de plus, tu perds ta place.

MAZAN.

Mais pourtant, patron !

LISE TAVERNIER.

Laissez-le donc parler...

MAZAN.

N'est-ce pas, mademoiselle ? Il faut bien que je m'explique la fin des fins... Il y a si longtemps que ce secret me pèse... si longtemps que nous nous aimons.

LISE TAVERNIER.

Bah ! il y a longtemps que...

MAZAN.

Mais oui... quasiment depuis l'école.

LISE TAVERNIER.

Depuis l'école... Ah ça ! de qui parlez-vous ?

MAZAN.

Comment, de qui je parle ? mais de votre cousine !

LISE TAVERNIER.

Cardeline !

MAZAN.

Pardié !

LISE TAVERNIER.

Et vous croyez qu'elle vous aime ?

MAZAN.

Si je le crois!... à preuve qu'elle m'a donné son anneau, et que je lui ai envoyé en retour une belle bague qui me coûte bien des écus.

LISE TAVERNIER.

Une bague!... c'est vous qui lui aviez envoyé cette bague. Mais alors cette lettre aussi était pour vous. (*Tirant avec impétuosité la lettre de sa poche.*)

MAZAN, *prenant la lettre.*

« Mon bel ami! » Je crois bien que c'est pour moi... Est-ce qu'il y a deux hommes sur la terre à qui Ninette parlerait ainsi?

LISE TAVERNIER.

Malheureuse! qu'est-ce que j'ai fait!

MAZAN, *contemplant sa lettre.*

Mignonne chérie!... C'est donc ça que je n'avais rien reçu cette semaine.

LISE TAVERNIER, *s'élançant vers la porte.*

Vite... Vite... il est encore temps.

ROURE.

Où allez-vous?

LISE TAVERNIER.

Laissez-moi.

ROURE.

Lise... Voyons.

LISE TAVERNIER.

Laissez-moi m'en aller, je vous dis... Ils vont l'arrêter.

ROURE.

L'arrêter?

MAZAN, *à part.*

Qui ça?

LISE TAVERNIER, *à Roure.*

Oui, ce matin, dans un accès de jalousie folle, je suis allée le dénoncer à la marine.

ROURE.

Ah bigre!

LISE TAVERNIER, *à Roure.*

C'est toi qui en es la cause, misérable, avec tes menteries!

ROURE.

Mais, je vous jure!

LISE TAVERNIER.

Oh! je te connais maintenant, je sais ce que tu veux, je sais ce que tu vises. Après m'avoir fait entrer cette belle folie dans le cœur, je sais pourquoi tu as voulu l'arracher et mettre ta hideuse image à la place de la sienne. Et tu croyais cela possible... Mais tu ne me regardais donc pas, là, tout à l'heure, pendant que tu parlais, tu n'as donc pas vu la nausée de dégoût qui me montait aux lèvres, en écoutant tes offres d'infamie; et quand ma bouche te disait que je ne t'aimais plus, mes yeux ne t'ont donc pas crié que je t'aimais encore... Je t'aime, entends-tu bien, je t'aime... et je le sauverai.

ROURE, *essayant de s'expliquer.*

Lise!... Lise!... (*Elle sort en courant.*)

SCÈNE VII

MAZAN, ROURE

ROURE.

Du diable si je sais ce qui va sortir de tout ceci.

MAZAN.

Qu'est-ce qu'il y a donc? Je n'y comprends rien.

ROURE.

Imbécile!

MAZAN.

Qu'est-ce que j'ai fait?

ROURE.

Nous avons bien besoin de tes confidences!

MAZAN.

Mais, patron...

ROURE.

Elle est jolie, va, ta Cardeline, tu peux lui courir après.

MAZAN.

Comment?

ROURE.

Cours, cours; celui qui te l'enlève a les jambes longues.

MAZAN.

On enlève Cardeline!... Qui l'enlève? Parlez, je veux

savoir... (*Lui sautant à la gorge.*) Mais... parlez donc!... sacrebleu!

ROURE.

Hé ben ! hé ben ! (*Le repoussant.*) Lâche-moi donc, animal, si tu veux que je te réponde !

MAZAN.

Vite, vite !

ROURE.

Il y a un homme qui t'enlève ta maîtresse aujourd'hui même et qui l'emmène avec lui dans l'Algérie d'Afrique.

MAZAN.

Qui est celui-là?... Où est-il, que je le tue...

ROURE.

Vraiment? Tu le tuerais?

MAZAN.

Montrez-le moi seulement.

ROURE.

Eh bien ! attends... (*Il va à son comptoir, ouvre le tiroir, en tire un pistolet.*) Prends ceci... Et maintenant arrive... (*Il le pousse vers la porte. A part.*) C'est encore le plus sûr moyen d'en finir.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

PREMIER TARLEAU

CHEZ LISE TAVERNIER.

Une chambre en désordre. — Grande armoire éventrée; du linge par terre. — Sur une table, des bouteilles vides. — Chaises renversées. — Au dehors, la pluie, le vent, éclairs, tonnerre.

SCÈNE PREMIÈRE

PALOMBO, GARRAGOUS, puis MAXIMIN.

(Au lever du rideau, Palombo et Garragouss dansent et chantent en s'affublant des coiffes de la Tavernier et de son châle. Tous deux ivres, hideux, terribles.)

CHANSON

I

Bonjour, madame l'hôtesse.
 Qu'avez-vous à nous donner
 A tortiller ?
 Du veau ! de la salade !
 Un bon poulet rôti !
 Ça vous va-t-il ?
 Eh ! oui ! eh ! oui !
 Et ziste, et zeste
 Et c'est un pouf.
 Et il n'y a pas de pouf.

Et allons donc !
 Quant à d' l'argent, Mad'lon,
 Nous t'en donnerons
 Quand nous en aurons.

II

L'hôtesse par la fenêtre
 Crie : Laissez-les passer,
 C'est des mariniers !
 Il en viendra bien d'autres
 Du régiment d'Anjou,
 Qui n'mangeront rien,
 Qui payeront tout.
 Et ziste, et zeste !
 Etc.

*Un éclair, suivi d'un coup de tonnerre formidable, les arrête
 un pied en l'air.)*

GARRAGOUSS.

Caraco ! En voilà un qui compte.

PALOMBO, *se signant.*

Sainte Barbe, sainte Hélène,
 Sainte Mario Madéléno, (*il marmotte*)
 Priez pour nous,
 Afin que le tonnerre
 Ne tombe pas sur nous.

GARRAGOUSS, *riant.*

Ah ! ah ! l'Italien qui fait sa prière !

PALOMBO, *à voix basse.*

C'est plus fort que moi... le tonnerre il me bouleverse.

GARRAGOUSS, *riant.*

Sacré Palombo, va !

SCÈNE II

LES MÊMES, MAXIMIN.

MAXIMIN.

Allons, garçons, ne lanternons plus... J'ai fouillé la baraque du haut en bas; il n'y a rien à frire, il faut filer.

GARRAGOUSS.

Qu'est-ce qui nous presse?... il n'est que quatre heures.

MAXIMIN.

C'est égal, il vaut mieux attendre là-bas sous une roche que de rester ici.

PALOMBO, *se signant à un nouveau coup de tonnerre.*

Dio santo !... Sous une roche, de ce temps-là.

MAXIMIN.

Nigaud ! c'est pain bénit pour nous que ce temps-là !... Pas de douaniers, pas de forestiers à craindre... Nous nous embarquons aussi tranquillement que des bourgeois de Marseille allant manger une bouillabaisse au château d'If... Toutefois, par mesure de prudence, Palambo va s'en aller devant pour éclairer les chemins.

GARRAGOUSS.

Et moi ?...

MAXIMIN.

Toi, tu attendras en bas, l'œil sur la route, pour le cas où Lise arriverait pendant que je...

GARRAGOUSS.

Pas de danger qu'elle arrive avec le temps qu'il fait... Elle sera restée à Toulon.

MAXIMIN.

N'importe ! ne t'éloigne pas... J'aurai peut-être besoin de toi si la fillette fait la méchante...

GARRAGOUSS.

Tu l'emmenes, décidément ?

MAXIMIN.

Tiens !...

PALOMBO.

Ça va bien te gêner à bord, c'te fianciula ?

MAXIMIN.

Bah !... est-ce qu'il n'y a pas toujours des femmes à bord des pirates algériens ?

GARRAGOUSS.

Oui... mais celles-là... c'est pour les vendre.

MAXIMIN.

Eh bien !... qui te dit que nous ne la vendrons pas... un peu plus tard ?

GARRAGOUSS.

Tiens ! au fait... (*Riant.*) Ah ! ah ! c'est une idée.

MAXIMIN.

Allons ! allons... assez causé... Décampons vite... (*Il entre à droite.*)

SCÈNE III

PALOMBO, GARRAGOUSS

GARRAGOUSS, *riant.*

Ah! ah! la bonne histoire!

PALOMBO.

Il a de la tête, c'te junoume-là.

GARRAGOUSS.

Je crois bien qu'il a de la tête... C'est une opération magnifique... Non! vrai, il y a plaisir à naviguer avec des compagnons pareils.

PALOMBO.

Allons... viens-tu?

GARRAGOUSS.

Attends! je regarde si... (*Retournant les bouteilles restées sur la table.*) Plus rien! je vais aller voir dans le cloître... Il doit encore en rester deux ou trois d'hier au soir. (*Ils sortent par la gauche en reprenant leur chanson.*)

SCÈNE IV

MAXIMIN, CARDELINE

*(Ils entrent par la droite.)*MAXIMIN, *tirant Cardeline par le bras.*

Venez, mon enfant... n'ayez pas peur...

CARDELINE, *n'osant pas entrer.*

Non, monsieur Maximin, laissez-moi, je vous en prie.

MAXIMIN.

Mais, puisque je vous dis qu'elle n'est pas là... Du reste, quand elle y serait, soyez tranquille, ce n'est pas devant moi qu'elle oserait vous maltraiter encore.

CARDELINE, *entrant.*

Ah! mon Dieu!...

MAXIMIN.

Quoi donc ?

CARDELINE, *regardant autour d'elle le pillage de la chambre.*

Qu'est-ce qu'on a fait ici ?

MAXIMIN.

Oh! rien... c'est cette folle, ce matin, pendant que vous étiez enfermée, qui a tout cassé dans un accès de rage.

CARDELINE.

Il me semblait qu'on chantait tout à l'heure.

MAXIMIN.

Non! je n'ai rien entendu... c'est le vent, sans doute.

CARDELINE.

Oh! tenez... j'ai peur... ramenez-moi dans ma chambre, comme j'étais, je vous en prie.

MAXIMIN.

Ce serait bien difficile, maintenant que j'ai enfoncé la

porte... D'ailleurs, vous ne pouvez pas rester ici; cette femme vous tuerait un jour ou l'autre...

CARDELINE.

Il faut bien que je reste, pourtant... Où voulez-vous que j'aïlle?

MAXIMIN.

Avec moi...

CARDELINE.

Avec vous?...

MAXIMIN, *à ses genoux.*

Oui, avec moi qui vous aime, et qui me suis juré de vous arracher aux griffes de cette mégère!

CARDELINE.

Mais, monsieur...

MAXIMIN.

Non... non... pas monsieur... Maximin... ton Maximin, mon ange. Oh! ne détourne pas la tête, regarde-moi... Tu ne savais donc pas que c'est pour toi, pour toi seule que j'étais ici? tu n'avais donc pas deviné que je t'aimais?

CARDELINE.

☞ Mais je ne vous aime pas, moi!

MAXIMIN.

Qu'importe?... partons toujours... l'amour viendra dans le chemin... Viens, viens, tu verras comme tu seras heureuse. Ici, tu pleures, tu souffres, on t'enferme, on te bat. Moi, je te bichonnerai comme une petite reine; je te couvrirai de soie, de velours, de dentelles.

CARDELINE, *se levant.*

Vous perdez votre peine, monsieur, je ne partirai pas.

MAXIMIN.

Vous vous trouvez donc bien heureuse à vivre dans ce chenil ?

CARDELINE.

Je ne suis pas heureuse ; mais je ne fais pas le mal, et ce serait le faire que de m'en aller avec vous... Je ne partirai pas.

MAXIMIN, *furieux.*

C'est ce que nous verrons. (*Avançant sur elle.*) Allez ! hop ! en route !

CARDELINE.

Comment ! vous oseriez ?

MAXIMIN.

J'en suis fâché, ma belle... de gré ou de force, il faut venir.

CARDELINE, *se débattant.*

Mais c'est horrible... mais je ne veux pas... Au secours ! laissez-moi... au secours !

MAXIMIN.

C'est qu'elle est forte comme un petit diable... Garra-gouss !

CARDELINE.

Au secours !

MAXIMIN.

Garragouss !

SCÈNE V

LES MÊMES, GARRAGOUSS.

GARRAGOUSS, *paraissant à la porte, plus ivre que jamais.*

Présent.

MAXIMIN.

Viens donc m'aider, j'ai peur de lui faire du mal.

GARRAGOUSS.

Donne, donne.

CARDELINE.

A moi ! à moi !... Oh ! les lâches !...

GARRAGOUSS, *tenant Cardeline.*

Cherche-moi un bout de corde... ou plutôt, non ! l'embrasse des rideaux, là-bas, ce sera plus doux. (*Maximin passe en courant dans la pièce à côté.*)

CARDELINE.

Monsieur... monsieur... je vous en prie. Au secours !

GARRAGOUSS, *l'embrassant sur le cou.*

Meuh !... la jolie petite caille !...

CARDELINE.

Mazan !... Mazan !... à moi !...

SCÈNE VI

LES MÊMES, MAZAN.

MAZAN, *se précipitant sur Garragouss.*

Ah! coquin de grand nez, c'est encore toi?... Tiens!...
(Il lui assène un coup de crosse de pistolet sur la tête.)

GARRAGOUSS, *lâchant Cardeline.*Caraco! *(Il chancelle et va tomber en dehors de la porte.)*CARDELINÉ, *se serrant contre Mazan.*

Mazan, Mazan, sauve-moi!

MAZAN.

N'aie pas peur, mignonne : ce n'est pas plus haut que
 quand nous dénichions des merles... *(Il saute avec elle par la
 fenêtre.)*

MAXIMIN.

Tonnerre! elle m'échappe!

SCÈNE VII

MAXIMIN, LISE TAVERNIER.

(Elle entre pâle, suffoquée, ruisselante.)

LISE TAVERNIER.

Où vas-tu?

MAXIMIN.

C'est vous!... *(Mouvement.)* Laissez-moi passer.

LISE TAVERNIER, *le repoussant à demi-voix.*

Non... non... ne sors pas.

MAXIMIN.

Laissez-moi donc passer, mille millions de diables!

LISE TAVERNIER, *s'accrochant à lui.*

Non!... attends que je te parle... J'ai tant couru pour venir... avec cela, la rivière était grosse... obligée de faire un détour.

MAXIMIN.

Qu'est-ce que vous me voulez?

LISE TAVERNIER.

Je veux te sauver.

MAXIMIN.

Me sauver...

LISE TAVERNIER.

La marine est sur tes traces... Ne sors pas... les gendarmes t'attendent tout près d'ici, à la pointe des Iles d'or.

MAXIMIN.

Aux Iles d'or!... On m'a donc vendu?

LISE TAVERNIER.

Oui.

MAXIMIN.

Qui ça?... Roure?

LISE TAVERNIER.

Non! moi... ce matin.

MAXIMIN.

Vous! et pourquoi?...

LISE TAVERNIER.

Parce que j'étais jalouse.

MAXIMIN.

Jalouse? Allons donc! Est-ce que nous n'en avons pas fini avec toutes ces comédies, et toutes ces grimaces?

LISE TAVERNIER.

Oui... oui, dis-moi tout ce que tu voudras. Appelle mon amour une comédie et mes larmes des grimaces, cela ne fait rien, j'ai tout mérité, je peux tout entendre. Injurie-moi, trépigue-moi, seulement ne pars pas... Laisse-moi réparer le mal que je t'ai fait... Reste ici caché quelques jours... ils ne viendront pas te chercher chez moi, tu penses, puisque c'est moi qui t'ai dénoncé.

MAXIMIN.

Vous m'avez dénoncé ce matin, vous venez me sauver ce soir. Je ne comprends pas.

LISE TAVERNIER

Puisque je te dis que j'étais jalouse... Je sais bien que c'est risible à mon âge, mais ça n'en fait que plus de mal. Ecoute, on m'avait dit que tu ne m'aimais pas, que tu ne voulais de moi que parce que tu me croyais riche; on m'avait dit tout ce que tu étais, tout ce que tu avais fait. Je connais l'histoire de ton navire, les bandits que tu charriais après toi, la vie que vous meniez dans ce cloître... tout cela, je te l'avais pardonné. Je t'aurais même pardonné de vouloir partir, de me quitter,

puisque tu ne m'aimais pas. Mais, vois-tu, l'idée que tu en aimais une autre... cette Cardeline surtout, l'idée que cet amour t'était venu là, sous mes yeux, si près de moi, et que tous les transports de ma passion, mes grimaces, comme tu les appelles, n'avaient servi qu'à rendre cette enfant encore plus belle pour toi et plus désirable... oh ! alors la tête m'a tourné, je me suis sentie soulevée par je ne sais quel tourbillon de flammes, et... et je suis allée te livrer.

MAXIMIN.

Et puis ?...

LISE TAVERNIER.

Tu penses quel désespoir, quand j'ai compris que je m'étais trompée !

MAXIMIN.

Comment ça ?

LISE TAVERNIER.

Quand j'ai vu que cette maudite lettre n'était pas pour toi, que ce n'était pas toi qui lui avais donné cette bague...

MAXIMIN.

Une lettre... une bague... Ma foi ! je ne sais pas ce que tout ça veut dire, mais je sais bien que si vous étiez arrivée une minute plus tôt, vous m'auriez trouvé aux pieds de cette adorable fille, et que sans ce malandrin...

LISE TAVERNIER.

Est-ce possible?... (*Voyant la porte de la chambre ouverte.*)
Cardeline!...

MAXIMIN.

Oh ! vous pouvez l'appeler. Elle est partie. On me l'a prise

mais dussé-je y laisser ma peau, je les retrouverai... (*Il va pour sortir.*)

LISE TAVERNIER.

Non ! non... ne sors pas, Maximin, reste... reste, nous la retrouvons.

MAXIMIN.

Comment ! vous voudriez ?

LISE TAVERNIER.

Je ne veux pas que tu meures, et si tu sors d'ici, c'est la mort... Oublies-tu donc, malheureux, que ton navire a sombré dans la nuit de ta désertion ? Ils le savent maintenant, Je leur ai tout dit

MAXIMIN

Mais, misérable femme, si la jalousie vous a si bien délié la langue, pourquoi vous acharnez-vous à me sauver, après ce que je viens de vous apprendre ?... Vous n'êtes donc plus jalouse ?

LISE TAVERNIER, *bas*.

Non!...

MAXIMIN.

Mais, Cardeline ! Cardeline ! je l'aime !

LISE TAVERNIER.

C'est lui, la flamme est éteinte, vous aurez beau souffler dessus, vous ne la rallumerez pas... Écoutez, Maximin : Ce qui m'arrive est un châtimeut du ciel... Je m'étais donnée à Dieu, je n'avais pas le droit de me reprendre. Ce premier crime m'en a fait commettre d'autres, et le plus grand de tous, celui de vous aimer. Ce crime-là, par exemple, portait

sa peine avec lui... Oui... je le comprends maintenant, vous êtes l'instrument de la justice éternelle, et c'est de vous qu'elle se sert pour se venger. Oui, c'est pour me punir que Dieu a permis que je vous aime ; c'est pour me punir qu'il a fait lever cette terrible passion sur mon chemin, alors que je n'étais plus belle, et que mon triste visage ne savait plus inspirer l'amour. Aimer ainsi, vois-tu mon pauvre enfant... c'est le plus horrible supplice qu'on puisse infliger à une femme... Ce que je souffre depuis hier !... Mais n'importe ! je me résigne. Vous m'avez fait beaucoup de mal, vous pouvez m'en faire encore, je ne dirai rien, j'accepte tout, je suis prête à tout, je me courbe. Je ne demande qu'une chose. Dans un moment de folie, j'ai voulu vous tuer, j'ai voulu vous perdre... laissez-moi vous sauver.

MAXIMIN, *souçonneux.*

En êtes-vous bien sûre, au moins, que vous voulez me sauver ? C'est que je vous connais, vous... Vous êtes encore une de ces langues dorées comme le père Roure...

LISE TAVERNIER.

Oh !

MAXIMIN.

Moi, d'abord, je n'y comprends rien à tous vos beaux discours, seulement j'ai de l'instinct, comme un chien de chasse, et mon instinct m'avertit qu'il ne fait pas bon pour moi ici... Hé ! vous m'avez trahi ce matin, qui me dit que vous ne me trahissez pas encore ? Qui me dit que tout ceci n'est pas un piège, et que ce n'est pas chez vous qu'on doit venir m'arrêter ?

LISE TAVERNIER, *se cachant la figure.*

Oh ! ça... c'est le comble de tout !...

MAXIMIN.

Bonsoir, bonsoir, la belle, je vais voir un peu le temps qu'il fait dehors... s'il faut jouer des jambes ou du couteau, au moins j'aurais du large...

LISE TAVERNIER, *avec un sanglot.*

Maximin!... Maxim... vous voyez, je ne peux pas parler... je pleure... (*Mouvement de Maximin.*) Oh! ce sont de vraies larmes, regardez... (*Elle s'essuie les yeux avec la main du jeune homme. Maximin repousse la porte qu'il venait d'ouvrir.*) Vous ne le croyez pas ce que vous venez de me dire?...

MAXIMIN, *fermant la porte.*

Vous voyez bien que non, puisque je reste! (*Il met les verrous.*)

VOIX *au dehors, coups de crosses à la porte.*

Ouvrez, au nom de la loi!...

LISE TAVERNIER.

Miséricorde!...

MAXIMIN.

J'en étais sûr!...

LISE TAVERNIER.

Comment!... Vous croyez?...

VOIX *au dehors.*

Au nom de la loi, ouvrez!...

LISE TAVERNIER.

Viens... je vais te cacher.

MAXIMIN.

Arrière, coquine!... tu mériterais... (*Il lève son couteau.*)

LISE TAVERNIER.

Oh! oui, tue-moi, tue-moi... j'aime mieux!...

MAXIMIN, *le couteau en l'air.*

Ma foi, non ! j'en ai assez sur le dos comme cela... J'ai lu le paroissien de M. Roure... (*Il jette son arme et va pour s'élançer par la fenêtre. Un soldat de marine apparaît, monté sur une échelle, et, le couchant en joue.*) Tonnerre!... (*A ce moment, la porte tombe sous un vigoureux coup de crosse.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, SOLDATS DE MARINE, LE BRIGADIER, LE SERGENT,
puis PALOMBO, GARRAGOUSS.

LE SERGENT, *s'élançant sur Maximin.*

Je le tiens!...

MAXIMIN.

Pardieu ! la belle malice ! je le tiens !... (*Montrant Lise.*)
Tu ne me tiendrais pas encore sans cette gueuse...

LISE TAVERNIER.

Oh ! c'est épouvantable!...

MAXIMIN.

Eh ! voilà Garragouss.

GARRAGOUSS, *sanglant, le front bandé.*

Caraco !

MAXIMIN.

Et Palombo ?

PALOMBO, *entre deux marins.*

Je suis là, péchero!...

MAXIMIN.

Comment! toi aussi, mon vieux, tu l'es fais pincer.

LE SERGENT.

Et même qu'il nous a aidés à pincer ses collègues... un bon garçon, ce petit-là! Sans lui, nous serions à nous morfondre à la pointe des îles.

MAXIMIN.

Comment! c'est lui?...

PALOMBO.

Hé! tu comprends... Il m'avaient ramassé sur la route... je n'ai pas voulu m'en aller sans les camarades, péchero!...

LISE TAVERNIER.

Vous voyez bien... vous voyez bien que ce n'était pas moi!

LE SERGENT.

Allons, brigadier, enlevons!...

LISE TAVERNIER, *bondissant tout à coup.*

Comment! vous l'emmenez, lui!... lui!... mais c'est impossible! mais je ne veux pas... je ne veux pas...

LE SERGENT.

Ne faites pas attention, garçons; c'est une folle, c'est la Défroquée.

LISE TAVERNIER.

Oui, certes, c'est moi qui suis la Défroquée, et vous êtes ici dans ma maison; je ne sais pas de quel droit, par exemple. Ce serait trop fort, à la fin, que, sous prétexte de justice...

D'abord, qu'est-ce que vous cherchez? Un déserteur?... Ce n'est pas lui. C'est un autre. Je le sais bien, voyons, puisque c'est moi qui suis allée prévenir la marine.

LE BRIGADIER, à Maximin.

Maximin Roure, n'est-ce pas?

MAXIMIN,

Parfaitement.

LE BRIGADIER

En route!...

LISE TAVERNIER.

Ce n'est pas vrai, il ment! ne l'écoutez pas... Maximin, Maximin. Mais parlez-leur donc, aidez-moi à trouver quelque chose! (*À l'officier.*) Monsieur, monsieur, je vous en prie. C'est vous qui êtes le chef, n'est-ce pas? Par grâce, ne laissez pas faire cette chose-là!... Maximin n'est pas coupable, il n'a rien fait. C'est moi qui vous ai menti, c'est moi qu'il faut punir.

L'OFFICIER.

Ah ça!... est-ce qu'elle va nous ennuyer encore longtemps?... (*La repoussant.*) Allons donc, Défroquée!...

LISE TAVERNIER.

Mais, c'est une infamie! mais ils vont le tuer!... (*Elle veut s'élançer encore; les soldats la repoussent.*) Ah!...

MAXIMIN.

Pauvre fille!... (*Ses menottes ont arrêté un mouvement presque instinctif de pitié que ses mains avaient fait pour relever Lise.*) Allons!... (*On l'emmène.*)

SCÈNE IX

LISE TAVERNIER, puis ROURE.

LISE TAVERNIER, *repoussée par les soldats, tombe contre la porte.*

Mon Dieu !... mon Dieu !... qu'est-ce que j'ai fait?... (Des sanglots, des sanglots.)

ROURE. *Il apparaît à la fenêtre, sur l'échelle que les marins ont laissée. Il regarde avant d'entrer, puis entre, va vers Lise Tavernier, et lui frappe doucement sur l'épaule.*

Lise !

LISE TAVERNIER. *Elle relève lentement la tête, et, en le voyant, boudit.*

C'est vous ! ah ! c'est vous !...

ROURE.

Chut !... pas de scène !... nous nous expliquerons plus tard... A présent, le temps presse ; Maximin est perdu ; voulez-vous le sauver ?

LISE TAVERNIER.

Si je veux !... Mais je donnerais ma chair, mon sang, tout, même mon âme...

ROURE.

Il faut plus que cela.

LISE TAVERNIER.

Quoi donc ?

ROURE.

De l'or!... L'or ouvre toutes les portes, crochette toutes les consciences, fait tomber toutes les chaînes... Donnez-moi de l'or, beaucoup d'or, et demain votre amant sera libre.

LISE TAVERNIER.

De l'or!... mais je n'en ai pas...

ROURE.

Ah!... je croyais... Alors, son compte est bon, le pauvre diable!... Bonsoir! (*Il fait mine de s'en aller.*)

LISE TAVERNIER, *bas.*

Ah! démon, tu viens me tenter... Roure!... Roure!...

ROURE.

Hein?

LISE TAVERNIER, *toute tremblante.*

Vous êtes sûr qu'on le sauverait, avec... avec ce que vous dites?

ROURE.

J'en suis sûr; mais il faut se dépêcher, la justice des matelots va vite en affaires, et les cravates de chanvre ne sont pas longues à tresser... Il faudrait que dès demain... dès ce soir...

LISE TAVERNIER.

C'est bien!... attendez-moi... (*Elle va allumer une petite lanterne, et s'apprête à sortir. Roure veut la suivre, elle s'arrête.*) Où allez-vous?

ROURE, *très ému.*

Mais, je... je vous accompagne... A deux, ça serait plus commode.

LISE TAVERNIER, *terrible.*

Non!... restez là!... Je vous défends de venir avec moi; je vous défends de me suivre... je vous le défends, vous m'entendez?

ROURE.

Bon!... bon!... ne nous fâchons pas... Je n'y tiens pas plus que cela, moi, à vous accompagner... Allez où vous voudrez... ce sont vos affaires. (*Il s'assied face au public tournant le dos à la Tavernier.*) Je vais rester ici à vous attendre, bien tranquillement, mon Dieu! (*Pendant qu'il parle, Lise le regarde, hésite, puis fait semblant, pour le tromper, de sortir à droite, revient sur ses pas, passe dans le fond et sort à gauche doucement. Pendant ce jeu de scène, Roure sourit méchamment et montre avec son pouce par-dessus son épaule la fausse sortie de la Tavernier. Bas.*) Oh! ces femmes, c'est rusé!... Pif!... (*Se levant.*) Moi, je ne suis pas rusé, mais je suis joliment curieux. (*Il prend le couteau que Marimin a laissé sur la table et gagne à pas de loup la porte par laquelle Lise vient de sortir.*)

FIN DU PREMIER TABLEAU.

DEUXIÈME TABLEAU

UNE CHAPELLE SOUTERRAINE

Au fond à droite, quelques marches d'un vieil escalier de pierre froide, tout usée. — Au bout de ces marches, un palier assez large et la porte de fer. — Lourds piliers, tombes, vieux autels. — De temps en temps, quand la lanterne de Lise éclaire le fond du caveau, on voit reluire des choses vagues, comme des étincelles d'or et d'argent, qui piquent l'ombre.

SCÈNE PREMIÈRE

LISE TAVERNIER, seule.

Qui m'aurait dit cela pourtant, quand nous descendions ici, toutes les sœurs, prier une fois l'an sur le tombeau de nos abbesses? Qui m'aurait dit que j'y reviendrais un jour, seule, sans rosaire et sans voile, furtive comme les voleurs, pâle comme les sacrilèges?... Ah! malheureuse femme, qui croyais pouvoir rester honnête, même après avoir renié ton Dieu... C'avait été ton orgueil pendant vingt ans, de vivre misérable à côté de tant de richesses... Tu espérais mourir ainsi... mais non! L'enfer n'y aurait pas trouvé son compte... D'abord c'est la faim qui est venue te tenter, puis la passion et son délire. Maintenant c'est le devoir. Oui, c'est ton devoir d'être criminelle à cette heure... Cet enfant va mourir par ta faute; il faut que tu le sauves... même à ce prix-là!... Allons, va, maudite!... (*Elle s'approche du trésor, puis s'arrête tout à coup.*) Qu'est-ce que c'est que ça? Il me semble que j'entends du bruit; comme si quelqu'un... Non! c'est la rivière qui commence son œuvre souterraine. L'eau s'infiltre, le sable crie, s'enfonce; avant deux heures, le caveau sera inondé, hâtons-nous... (*Un bruit de pas.*) Pour le coup, j'en suis sûre, il y a quelqu'un dans ces souterrains avec moi! (*Elle lève sa lanterne et en promène le reflet partout.*)

ROURE. *Il arrive en ce moment près du palier, et comme la porte est ouverte, il voit l'or étinceler sous la lumière au fond du caveau.*

Oh!...

LISE TAVERNIER, *bas.*

C'est Roure!... Ah! le misérable, il m'a suivie... *(Elle ferme sa lanterne et se blottit dans un coin. — Le caveau est plongé dans l'obscurité.)*

SCÈNE II

LISE TAVERNIER, ROURE,

ROURE, *à tâtons sur le palier.*

La lumière qui me guidait s'est éteinte... je ne sais plus où je suis... *(Il tâte.)* Ah! voilà une porte... Ah! ben! merci, il n'en manque pas des portes!... Allons! bon! encore un escalier!... *(Il descend et au bas des escaliers, les bras tendus en avant, appelle doucement.)* Lise, Lise, êtes-vous là!... Rien!... C'est ici pourtant, j'en suis sûr. C'est de là-bas au fond que cet éclair d'or à jailli... J'en suis encore toutaveuglé... C'est si beau l'or dans la nuit. *(A mesure qu'il remonte la scène d'un côté en suivant le mur, Lise la descend de l'autre côté, en se dirigeant vers l'escalier. — Roure avec un cri.)* Le trésor! le trésor!... Le voilà! J'y suis... Oh!... *(Tâtant.)* Qu'est-ce que je touche?... Un calice! *(Il le fait tinter avec son ongle.)* Du vermeil!... *(Tâtant encore.)* Avec une guirlande de rubis... Comme ça roule frais les rubis, sous les doigts!... Ceci, par exemple, c'est de l'or!... de l'or massif!... Ah! mais je veux y voir, moi, je veux y voir... Où est-elle donc cette diablesse?... Lise! Lise!... Où êtes-vous?

LISE TAVERNIER, *debout sur le palier près de la porte.*

Ici...

ROURE.

Éclairez-moi donc, mille dieux!... Mon regard a soif de toutes ces richesses.

LISE TAVERNIER.

Et moi, je vous dis que vous n'emporterez rien d'ici, misérable, pas même un reflet d'or au fond de vos yeux.

ROURE.

Oh! par exemple!... (*Bas, se fouillant.*) Si j'avais seulement mon briquet...

LISE TAVERNIER.

Écoutez-moi bien, Roure... C'est ici le trésor des Clastres. C'est ici qu'aux mauvais jours, aux jours d'alarmes, les Ursulines descendaient les richesses du couvent... La porte de ce caveau, celle contre laquelle je m'appuie en ce moment, est une porte de fer, à secret, scellée dans le mur et comme lui inébranlable. Elle s'ouvre du dehors, rien que du dehors, vous m'entendez, par un ressort que je suis seule à connaître. Eh bien! aussi vrai qu'il y a un Dieu, si vous ne sortez pas d'ici à l'instant même, en suivant de point en point ce que je vais vous dire, je ferme sur vous cette porte et je vous enterre vivant dans ces profondeurs.

ROURE.

Mais voyons, ma petite Lise, je ne veux rien emporter... je ne demande qu'à voir.

LISE TAVERNIER, *terrible.*

Voulez-vous faire ce que je vous dis, oui ou non?...

ROURE.

Dites, dites... (*Bas.*) La coquine, c'est qu'elle en serait capable. (*Haut.*) Voyons, qu'est-ce qu'il faut faire?

LISE TAVERNIER.

Venez ici... du côté de ma voix.

ROURE, *grinçant des dents, bas.*

Si tu crois que je vais m'en aller comme ça, toi !...

LISE TAVERNIER.

Allons !...

ROURE, *avançant vers l'escalier.*

Voilà !...

LISE TAVERNIER.

Encore quelques pas, vous trouverez cinq marches, puis la porte... Vous irez droit devant vous... Sitôt sorti, la porte se fermera.

ROURE, *s'arrêtant.*

Oui, mais une fois dehors, comment voulez-vous que je me retrouve à tâtons, dans tous ces souterrains ?

LISE TAVERNIER.

Je vous guiderai.

ROURE.

Comment ! vous ne restez donc pas ici ?... Et la rançon de Maximin ?

LISE TAVERNIER.

Je m'en charge... Mais plus tard ; ce qu'il faut d'abord, c'est que vous sortiez d'ici, et que vous arriviez sans lumière jusque dans la cour du cloître. Comme cela, je serai sûre que vous ne retrouverez plus l'endroit.

ROURE, *montant l'escalier.*

Oh! méchante!... méchante!... (*Bas.*) Il faut que je trouve un moyen pour empêcher cette porte de se fermer... Oh! une idée... (*Il tire le couteau de sa poche et, arrivé sur le palier, se baisse et plante le couteau jusqu'au manche dans la terre.*)

LISE TAVERNIER.

Eh bien?

ROURE.

J'y suis... (*Il passe. Derrière lui Lise pousse la porte; la porte rencontrant le manche du couteau au ras du sol, rebondit et se rouvre toute grande.*)

LISE TAVERNIER, *se baissant à son tour.*

Qu'est-ce qu'il y a donc qui empêche? Un couteau! (*Elle le tire de terre avec vigueur, mais, au même moment, Roure, revenant sur ses pas, se précipite sur elle. Ah! le misérable... (Lutte. Roure finit par lui arracher le couteau des mains.)*)

ROURE, *la maintenant à terre dans le caveau.*

A présent, je te tiens, défroquée maudite... A mon tour, c'est moi qui commande ici, c'est moi qui suis le maître. Allons, vite, de la lumière!...

LISE TAVERNIER.

Menteur infâme!... Voilà donc ce qu'il voulait... Voilà pourquoi il me parlait de sauver Maximin.

ROURE, *la tenant toujours.*

Sauver Maximin... Ah! ah! ah!... Vite, vite, cette lanterne, et allumons!...

LISE TAVERNIER.

Pourquoi faire?

ROURE.

Pourquoi?... Pour emporter le reflet de ton or!... ma belle, dans mes poches.

LISE TAVERNIER.

Prenez garde, Roure. Si vous avez le malheur de toucher à quelque chose ici, je vous préviens que je m'accroche à vous, que je vous suis, que je vous dénonce, et vous savez si je m'y entends!...

ROURE.

Tu te dénonceras aussi, alors!...

LISE TAVERNIER.

Oui, moi aussi!...

ROURE, *le couteau levé.*

Ah! toi, décidément tu me gênes trop dans la vie... Va-t'en.
(*Il la frappe.*)

LISE TAVERNIER, *tombant.*

Ah!

ROURE.

Qu'est-ce que j'ai fait?... C'est cet or aussi qui m'a grisé, et m'a fait oublier mon code... Bah!... Maintenant, vite, au trésor!... (*En avançant à tâtons, son pied heurte la lanterne.*) La lanterne!... (*Il l'ouvre et promène sa lumière autour de lui dans le caveau.*) Le trésor, le trésor!... Je le vois. Oh! qu'il y en a! oh! que c'est beau! (*rire fou*) que c'est beau!... Je ne sais que prendre, que choisir... On voudrait tout emporter Oh! mais je reviendrai... (*Il s'élance vers la porte, portant dans ses bras des vases d'or, des calices, des burettes, des ostensoirs.*)

LISE TAVERNIER, *qui s'est soulevée, et traînée jusqu'à la porte, le couteau dans la poitrine.*

Tu disais que l'or ouvrirait toutes les portes... eh bien ! Tâche donc de l'ouvrir celle-là!... (*Elle ferme la porte avec violence, et reste accroupie devant, sanglante, les cheveux épars.*)

ROURE, *reculant effaré.*

Fermée!... fermée!... (*Il tourne dans le caveau comme un chien fou, puis tout à coup pousse un grand cri.*) L'eau qui monte! Au secours... (*L'eau commence à monter dans le caveau.*) Oh!... oh! mon Dieu! (*Il tombe.*)

FIN

LE NABAB

PIÈCE EN SEPT TABLEAUX

EN COLLABORATION AVEC PIERRE ELZÉAR

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉÂTRE
DU VAUDEVILLE, LE 30 JANVIER 1880.

PERSONNAGES

JANSOULET	MM. ADOLPHE DUPUIS.
MARQUIS DE MONPAVON.	DIEUDONNÉ.
DE GÉRY.	PIERRE BERTON.
JOYEUSE	BOISSELOT.
HÉMERLINGUE, banquier.	ANDRÉ MICHEL.
CANILHAC, directeur de théâtre.	VOIS.
GOESSARD, rédacteur du <i>Messenger</i>	COLOMBEY.
PASSAJON.	DANIEL BAC.
JENKINS, médecin irlandais.	A. GEORGES.
BOISLHÉRY	GABRIEL ROGER.
IBRAHIM, colonel tunisien.	CASTEL.
PIEDIGRIGGIO, gouverneur de la Caisse terri- toriale.	FAURE.
ALEXANDRE, valet de chambre du duc de Mora.	DE WAILLY.
NOEL, valet de chambre de Jansoulet.	JOLLY.
BOMPAIN, intendant de Jansoulet.	ALBIN.
FRANCIS, domestique.	ALEXANDRE MICHEL
TOM, groom de Boislhéry.	ROCHE.
BARREAU, cuisinier du <i>Nabab</i>	MOISSON.
JOSEPH	BOURCE.
WILLIAMS, suisse chez le duc de Mora.	AIMÉ.
UN SERGENT DE VILLE.	
UN EMPLOYÉ DU TÉLÉGRAPHE.	
UN HUISSIER DE LA CHAMBRE.	

FÉLICIA RUYS.	M ^{mes} BLANCHE PIERSON.
FRANÇOISE, mère de Jansoulet.	ALEXIS.
LA BARONNE HÉMERLINGUE.	HÉLÈNE MONNIER.
ALINE JOYEUSE.	ALICE LODY.
ÉLISE JOYEUSE.	LINCELLE.
YAÏA JOYEUSE	GOBY.
CONSTANCE CRENMITZ.	SAINTE-MARC.
ADÈLE	LAMARE.
ROSA.	ABADIE.
JUSTINE.	WEGLER.
AMY FÉRAT.	MONGET.
ROSE FÉRAT	STAIRS.

(*Second Empire.*)

PREMIER TABLEAU

CHEZ LES JOYEUSE

Petit salon très simple, au cinquième étage, aux Ternes : aspect très propre et très soigné. — Des petits tapis de pied devant les fauteuils ; des petites housses au crochet sur les meubles. — Au milieu une table à ouvrage ; des travaux d'aiguille, broderies, etc., sur la table. — Au fond, fenêtre avec balcon, entourée de plantes grimpantes. — Au pan coupé de droite et au premier plan de gauche, portes intérieures. — Au pan coupé de gauche, porte donnant sur le palier.

SCÈNE PREMIÈRE

ALINE, ÉLISE, YAÏA

(*Aline travaille à l'aiguille. Élise étudie, près de la table, son histoire de France. Yaïa regarde à la fenêtre, au fond.*)

ÉLISE, *apprenant ses dates.*

Louis, dit le Hutin : 1314-1316... Philippe V, dit le Long : 1316-1322... (*S'interrompant tout à coup.*) Quand je serai mariée, je n'aurai jamais plus de trois enfants : un garçon pour le nom, et deux filles pour les habiller pareilles.

ALINE, *sévère.*

Eh bien, Elise ? Est-ce de l'histoire de France, cela ?

ÉLISE, *confuse.*

Non, bonne maman. Philippe V...

ALINE.

Dit le Long : 1316-1322... Après ?

ÉLISE.

Charles IV, dit le Bel : 1322... Oh ! bonne maman, je suis perdue : jamais je ne saurai.

ALINE.

1322-1328.

ÉLISE.

Ah ! oui. Valois : Philippe VI. — Pourquoi M. Paul de Géry ne vient-il plus nous voir ?

ALINE, *sans lui répondre.*

Philippe VI ?

ÉLISE.

1328-1350.

ALINE.

M. de Géry ne peut pas venir ; il est allé passer un mois dans le Midi. — Après Philippe VI ?

ÉLISE.

Il est avocat, M. de Géry ?

ALINE.

Mais certainement il est avocat, et même excellent avocat.

ÉLISE, *pointe de malice.*

Ah !... Il a déjà plaidé ?

ALINE.

S'il a plaidé !... C'est même ce qui nous a fait faire sa connaissance. Ayant à défendre un malheureux comptable, il voulait se renseigner près de quelque employé d'une grande maison de banque ; on lui a indiqué notre père.

ÉLISE.

Je l'aime bien, moi, M. de Géry. (*Petit regard en-dessous.*)
Et toi ?

ALINE.

Nous en sommes à Philippe VI.

ÉLISE.

Ah ! oui, c'est vrai... Philippe VI. C'est si difficile, les dates !

ALINE.

Quand papa rentrera de son bureau et qu'il me demandera si Élise a bien travaillé, que lui répondrai-je ?

ÉLISE, *se levant.*

Ne gronde pas, bonne maman : aujourd'hui je suis un peu troublée, parce que c'est la fête de papa.

ALINE.

Tu ne l'as pas oublié ?

ÉLISE.

Oh! non. Le dix mars, voilà une date que je sais par cœur.

YAÏA, *de la fenêtre.*

Comment! Vous saviez? Et moi qui voulais être la première à lui souhaiter sa fête!

ALINE.

Voilà pourquoi tu l'attendais à la fenêtre?

YAÏA, *descendant.*

Oui: j'avais caché mon bouquet, et retourné le calendrier contre le mur, pour que vous ne voyiez pas la date.

ALINE.

C'est très mal, cela, Yaïa.

YAÏA, *pleurant presque.*

Oh! bonne maman...

ALINE.

C'est un mauvais sentiment. Allons, ne pleure pas: je te pardonne, parce que tu aimes bien notre père... Et il faut bien l'aimer, vois-tu, en ce moment surtout.

ÉLISE.

On monte l'escalier... C'est lui. (*On sonne. — Avec désappointement.*) Non, on sonne: une visite.

YAÏA.

Ah! quel malheur! (*Elle va ouvrir. Avec un joyeux sourire.*)
M. de Géry!

ALINE.

Ah !

SCÈNE II

LES MÊMES, DE GÉRY.

DE GÉRY.

Oui, mademoiselle, c'est bien moi. M. Joyeuse n'est pas ici ?

ALINE, *vivement*.

Papa n'est pas encore rentré de son bureau.

DE GÉRY, *étonné*.

De son bureau ?

ALINE, *embarrassée*.

Vous savez bien qu'il est employé de la maison de banque Hémerlingue et C^{ie}. (*Gaiement.*) Faut-il qu'une absence de quinze jours vous ait fait perdre la mémoire ? Vous avez fait un bon voyage ?

DE GÉRY.

Le meilleur des voyages. J'ai passé ces quinze jours dans mon pays natal, à Saint-Romans. Je suis revenu hier soir, et ma première visite est pour vous. Comment allez-vous ? Comment va M. Joyeuse ? (*A Élise.*) Et cet examen ?

ÉLISE.

Dans trois semaines. J'ai une peur !

ALINE.

Nous étions en train de réciter notre histoire de France quand vous êtes entré.

DE GÉRY.

Si je déränge, je m'en vais.

TOUTES.

Ah! mais non... Ah! mais non!

ALINE.

Elise va finir de réciter dans sa chambre. Yaïa me remplacera.

YAÏA, *avec importance.*

Je m'en charge.

ÉLISE.

Vous ne partirez pas sans nous dire adieu, monsieur de Géry?

DE GÉRY.

Non, certainement.

YAÏA.

Il faudra être là quand nous souhaiterons la fête à papa.

DE GÉRY.

Ah! C'est aujourd'hui la fête de M. Joyeuse?

ÉLISE.

Mais oui.

YAÏA.

Mais oui : mon bouquet est prêt. (*Se reprenant.*) Nos bouquets sont prêts.

ÉLISE, *bas à Yaïa.*

Va demander pardon à bonne maman ?

YAÏA.

Tu ne m'en veux plus, bonne maman?

ALINE.

Non, Yaïa, non. Je t'ai dit que je t'avais pardonné.

DE GÉRY, *à part, les regardant et un peu ému.*

Est-il rien de plus charmant?

ÉLISE, *à Aline.*

Cela ne te fâche pas que nous t'appelions bonne maman devant les étrangers?

ALINE, *gaiement.*

Oh ! Dieu non, par exemple !

ÉLISE, *à de Géry.*

C'est un nom que nous lui donnions déjà quand elle était petite fille, et nous pas plus hautes que ça... Avec son bonnet à ruches, son air sérieux, elle avait une drôle de petite figure si raisonnable, si bonne !... A tout à l'heure, bonne maman.

DE GÉRY, *à lui-même.*

C'est adorable !

(Élise et Yaïa sortent par la gauche.)

SCÈNE III

ALINE, DE GÉRY, puis ÉLISE et YAÏA.

ALINE, *à de Géry.*

Vous m'avez effrayée... Vous avez failli apprendre à ces enfants que notre père n'était plus chez Hémerlingue.

DE GÉRY.

Elles ne le savent pas ?

ALINE.

Non, elles ne le savent pas : moi aussi je suis censée l'ignorer ; mon père nous le cache.

DE GÉRY.

Comment ?

ALINE.

De peur de nous inquiéter. Il est si bon ! Il part tous les matins à l'heure habituelle, sa serviette sous le bras, et il rentre comme autrefois, exactement. Il est en retard aujourd'hui, par extraordinaire. Il nous parle de son bureau, comme s'il en revenait, toujours gai, toujours souriant. Par moments même il se figure qu'il en vient... Il a l'imagination si vive, si féconde... Tout ce qu'il invente, tout ce qu'il suppose, tout ce qu'il bâtit de romans dans sa tête à la journée, il se le représente... Vous le connaissez bien... c'est le dormeur éveillé.

DE GÉRY.

Mais enfin... depuis trois semaines qu'il est sans place, comment?...

ALINE, *te devinant avec un sourire.*

Comment vivons-nous ? Je le trompe un peu : je lui explique que tout diminue en ce moment, qu'on vit pour rien, et je fais, en m'amusant, des travaux d'aiguille, que je vends très cher.

DE GÉRY.

Oh ! très cher !

ALINE.

Très cher. Et je vous prie de ne pas me plaindre. Je n'ai

jamais été si heureuse : je vois que je peux être utile à mon père et à mes sœurs.

DE GÉRY.

Oh ! quelle charmante jeune fille vous êtes ! Et qu'il va bien à votre jeunesse ce nom de bonne maman ! Je venais aussi, moi, pour essayer d'être utile à votre cher père.

ALINE, *souriant*.

Vous voyez bien que je ne suis pas à plaindre. (*Lui tendant la main.*) On ne nous abandonne pas.

DE GÉRY, *avec chaleur*.

Non certes. Malheureusement mon pouvoir n'est pas grand. Je ne compte guère dans cet immense Paris. J'y ai des relations, quelques amis influents... Mais s'il fallait tout de suite en nommer un sur lequel je pourrais compter, j'aurais quelque embarras.

ALINE.

Ah ! vilain qui doute de ses amis !

DE GÉRY.

Hélas !

ALINE.

Eh bien, moi, j'ai meilleure opinion de l'espèce humaine. Aujourd'hui même, il y a quelques heures, j'ai tenté une démarche... Vous me promettez de ne pas le dire à papa ?

DE GÉRY.

Je vous le jure.

ALINE.

Je suis allée chez une amie de pension qui était ma voisine de pupitre à l'institution Belin... et que je n'avais jamais revue.

DE GÉRY, *souriant*.

Ce n'est pas très compromettant.

ALINE.

J'y suis allée toute seule.

DE GÉRY, *de même*.

Ce n'est pas encore très grave.

ALINE.

Oh ! mais maintenant ce n'est plus une petite personne comme moi. Elle est dans une grande situation, elle est belle, elle est fêtée ; voilà où a été mon audace.

DE GÉRY.

Et elle vous a bien reçue ?

ALINE.

Oh ! on ne peut mieux. Malheureusement, il y avait là beaucoup de monde ; nous n'avons pas pu causer.

DE GÉRY, *avec un sourire*.

Ah !

ALINE, *fâchée*.

Je vous dis qu'elle a été excellente. Elle m'a promis de faire tout ce qu'elle pourrait pour mon père, et comme elle a beaucoup de relations, des amis très haut placés, très puissants...

DE GÉRY.

Comment se nomme-t-elle ?

ALINE, *le regardant*.

Vous me demandez son nom avec un air de méfiance.

DE GÉRY,

Pas du tout.

ALINE.

Si vous la jugez mal d'avance, je ne vous la nommerai pas.

DE GÉRY.

Je la juge très bien au contraire.

ALINE.

C'est Félicia Ruys.

DE GÉRY.

Félicia !

ALINE.

Vous la connaissez ?

DE GÉRY.

Oui ; je lui ai été présenté il y a un mois.

ALINE.

Une grande artiste, n'est-ce pas ?

DE GÉRY.

Vous êtes allée chez Félicia Ruys, vous ?

ALINE.

Oui, moi.

DE GÉRY.

Dans son atelier ?

ALINE.

Oui; elle travaillait au buste d'un personnage..

DE GÉRY.

Qui était là?

ALINE.

Non, il n'y était pas. Une grosse tête avec des cheveux crépus. J'ai entendu un monsieur qui disait à un autre : c'est le Nabab.

DE GÉRY.

M. Bernard Jansoulet?

ALINE.

Il paraît que, l'année dernière, elle a eu un très grand succès avec le buste du duc de Mora.

DE GÉRY.

Vous savez cela?

ALINE.

On le racontait devant moi. Il a suffi de ce buste pour la placer au premier rang de nos sculpteurs. C'est beau, le talent!

DE GÉRY.

Oui... oui...

ALINE.

Vous avez l'air de m'en vouloir de ce que je suis allée chez Félicia?

DE GÉRY.

Vous en vouloir ? Eh bien, oui, peut-être.

ALINE, *très étonnée.*

Pourquoi donc ? Nous nous aimions beaucoup à la pension, quoiqu'elle fût dans les grandes et moi dans les petites... Une nature un peu folle, un peu décosue, mais si bonne ! si supérieure à nous toutes ! Oh ! quand elle me parlait de son art, comme j'étais heureuse de l'entendre ! Que de choses j'ai comprises par elle, dont je n'aurais eu aucune idée ! Encore maintenant, quand nous allons au Louvre le dimanche, avec mon père, devant une belle sculpture ou un beau tableau, je songe tout de suite à Félicia. Je l'ai toujours admirée, moi.

DE GÉRY.

Je comprends qu'on l'admire. Je comprends que vous ayez gardé d'elle ce charmant souvenir. On n'est pas plus artiste que Félicia Ruys, et dans le laisser aller de son existence, il n'y a pas un reproche sérieux à lui adresser. Mais elle a été élevée dans l'atelier de son père, un grand sculpteur aussi...

ALINE, *gaiement.*

Oh ! oui. Elle nous en parlait sans cesse, et quand elle avait passé un jeudi chez lui, elle revenait avec une fièvre, une animation qui nous amusait toutes.

DE GÉRY.

Elle est toujours dans cet état de surexcitation nerveuse qui lui donne un attrait de plus. Mais ce n'est pas là ce qui est dangereux pour vous. Ce n'est pas elle, c'est l'atmosphère de son atelier, c'est le monde qu'elle y reçoit, c'est ce milieu qui n'est pas le vôtre. Vous êtes si bien ici dans votre cadre, bonne maman... Me permettez-vous de vous appeler bonne maman ?

ALINE.

N'est-ce pas mon nom ? Je suis très contente, parce que, malgré votre petit sermon...

DE GÉRY.

Oh!

ALINE.

Je vois que, vous aussi, vous admirez Félicia... Nous causerons d'elle.

DE GÉRY.

Non, nous causerons de vous.

ÉLISE, *entrant avec Yaïa.*

Aline, Aline... voici papa!

YAÏA.

Il monte; vite nos bouquets... (*A Aline.*) C'est toi qui l'embrasseras la première.

ALINE

Non, ma petite Yaïa, ce sera toi.

SCÈNE IV

DE GÉRY, JOYEUSE, ALINE, ÉLISE, YAÏA.

JOYEUSE, *entrant par le pan coupé de gauche, une serviette sous le bras.*

Cet Hémerlingue n'en finit pas. Ah! mon bon monsieur de Géry, vous voilà de retour. Hémerlingue m'a retenu dans son cabinet pour une affaire importante.

ALINE, *gaiement.*

Et puis, avoue que tu n'étais pas fâché d'être en retard aujourd'hui.

JOYEUSE.

Pourquoi aujourd'hui ?

ALINE.

Pour nous donner le temps de...

YAÏA, *poussée par Aline.*

Papa, je vous souhaite une bonne fête.

ALINE *et* ÉLISE.

Et nous aussi, papa.

JOYEUSE.

Ah ! mes chères petites ! Ah ! mes mignonnes chéries ! Venez là toutes les trois, mes trésors... Vous me pardonnez, monsieur de Géry ? (*Il embrasse ses trois filles.*)

DE GÉRY.

Mais je suis resté, parce qu'on m'a permis de vous souhaiter aussi une bonne fête.

JOYEUSE, *allant à lui.*

Mon cher ami ! J'avais absolument oublié que c'était aujourd'hui ma fête. J'oublie tout maintenant. (*Vivement.*) Ce sont les affaires. Cet Hémerlingue m'accable. Ordinairement, le jour de ma fête, j'apportais une petite friandise.

ÉLISE, *bas.*

Nous l'avons.

JOYEUSE.

Ah !

YAÏA.

Une surprise...

JOYEUSE.

Ne me dites rien.

ÉLISE.

C'est bonne maman qui l'a préparée.

JOYEUSE.

Elle n'oublie rien, bonne maman.

YAÏA, *bas*.

Un gâteau à la reine. Chut !

JOYEUSE.

Chut ! Vous êtes des anges.

ALINE, *du fond*.

Maintenant vous allez vous occuper un peu du ménage.
(*Elle se dirige à droite.*)

ÉLISE.

Oui.

YAÏA, *revenant, à son père*.

Et, tu verras, il y a encore autre chose que tu aimes bien.

ALINE, *bas, à Joyeuse*.

Tu n'invites pas M. de Géry à dîner ?

JOYEUSE.

Si, si ! (*D'un ton cérémonieux.*) Monsieur de Géry, bonne maman vous invite.

ALINE, *bas*.

Mais non... c'est toi.

JOYEUSE.

Ah! oui. Voulez-vous me faire l'honneur de dîner avec mes filles?

ALINE, *bas*.

Ce n'est pas encore ça...

JOYEUSE, *gaiement*.

Tu penses bien qu'il ne resterait pas pour moi.

DE GÉRY.

Si, monsieur Joyeuse, je resterai pour vous.

ÉLISE et YAÏA, *qui écoutaient au fond, redescendant*.

M. de Géry accepte!

DE GÉRY.

Et croyez bien que jamais invitation ne m'a été plus gréable.

ALINE.

Vous restez?

DE GÉRY.

Eh bien! oui, je reste.

ALINE, *bas*.

Viens vite, Élise; nous allons nous surpasser.

(Elle sort la première.)

YAÏA, *de même.*

C'est moi qui vais battre les œufs à la neige.

(*Elise et Yaïa sortent, derrière Aline, par la porte de droite.*)

SCÈNE V

DE GÉRY, JOYEUSE.

JOYEUSE.

Vous comprenez, monsieur de Géry, qu'on ne peut jamais se dire malheureux quand on a trois filles comme les miennes.

DE GÉRY, *avec effusion.*

Non, mon bon monsieur Joyeuse, non...

JOYEUSE.

Élise et ma petite Yaïa sont parfaites; mais si vous connaissiez comme moi mon Aline...

DE GÉRY.

Oh! je la connais. (*Baissant la voix.*) Je suis passé aujourd'hui chez Hémerlingue pour vous voir.

JOYEUSE, *effrayé.*

Et vous avez appris? (*Vivement.*) Vous n'avez rien dit à mes filles?

DE GÉRY.

Rien, absolument rien.

JOYEUSE.

Elles seraient inquiètes, et je ne veux pas les inquiéter, mes

pauvres chéries. Je les trompe; oui, monsieur de Géry, le baron Hémerlingue m'a renvoyé.

DE GÉRY.

Vous, l'employé modèle?

JOYEUSE.

Comme un simple valet, sans pitié pour mes trois petites mignonnes que mon emploi faisait vivre, sans penser que je suis vieux, et qu'il n'est pas facile de se caser à mon âge... (*S'animant.*) Oh! il y a des hommes bien méchants! Justement, ce jour-là, le jour où l'on m'a renvoyé, j'allais au bureau plein d'espérance... Je me figurais — vous savez, quand on marche, la tête travaille — je me figurais que j'allais recevoir une gratification : je ne sais pourquoi... une idée... je me voyais revenant le soir en triomphe à la maison, annonçant la nouvelle à mes chéries : « Vite, habillez-vous... nous allons au théâtre. » Dieu! qu'elles étaient jolies sur le devant de leur loge, les chères petites! un bouquet de têtes vermeilles!... et puis, le lendemain, voilà l'ainée demandée en mariage.

DE GÉRY, *vivement.*

En mariage?

JOYEUSE.

Oui; dans mon rêve... et il faut croire que je rêvais tout haut, selon mon habitude, car, dans la rue, les gens me regardaient avec un drôle d'air... J'arrive au bureau. « Joyeuse, le baron vous demande, » me dit notre caissier en me voyant entrer. Il est un peu souffrant : allez le voir dans sa chambre; il veut vous parler de nos dernières opérations sur la place de Tunis. » J'en rêvais, moi, de ces opérations; j'y avais vu vaguement des manœuvres frauduleuses contre un autre grand financier, M. Jansoulet.

DE GÉRY.

Celui qu'on appelle le Nabab.

JOYEUSE.

Oui ; cette idée me poursuivait pendant que je traversais les riches salons d'Hémerlingue. Je me croyais chez le Nabab : je lui prends le bras et je lui dis : « On vous vole, Monsieur Jansoulet ! »

DE GÉRY, *riant*.

C'était Hémerlingue !

JOYEUSE.

Non, c'était sa femme.

DE GÉRY.

Madame Hémerlingue !

JOYEUSE.

Oui.

DE GÉRY.

N'allez pas plus loin, pauvre dormeur éveillé... Il n'en fallait pas tant pour vous perdre, la baronne Hémerlingue exècre Bernard Jansoulet.

JOYEUSE.

Pourquoi ?

DE GÉRY.

Parce qu'il l'a connue à Tunis. C'était une ancienne esclave arménienne vendue au bey... Hémerlingue l'a épousée à sa sortie du sérail. Elle est venue en France avec son mari, s'est enfermée quelques mois dans un couvent, et s'est fait baptiser en grande pompe : ce qui lui a ouvert tous les salons du faubourg Saint-Germain. Très séduisante d'ailleurs, et menant son mari à l'assaut de la colossale fortune du Nabab qu'elle

hait d'une haine sauvage. Vous ne rentrerez pas aisément en grâce auprès d'elle. Mais le malheur qui vous arrive peut devenir pour vous une source de fortune. Vous êtes renvoyé par Hémerlingue : voulez-vous entrer chez Jansoulet?

JOYEUSE.

Non, non. — Comment m'y présenter d'ailleurs?

DE GÉRY.

Je m'en charge.

JOYEUSE.

Vous?

DE GÉRY.

Je ne connais pas Bernard Jansoulet, mais nous sommes du même pays, du même village, de Saint-Romans : je voyais tous les jours sa brave vieille mère qui garde encore sa coiffe de paysanne. Elle m'a offert de me donner une lettre pour son fils. Je n'ai pas osé refuser, mais je ne songeais guère à me servir de cette lettre. Il fallait une occasion. J'irai voir Jansoulet; je lui parlerai de vous.

JOYEUSE.

Non, non, monsieur de Géry : je vous remercie.

DE GÉRY.

Vous avez donc une place en vue?

JOYEUSE.

J'ai un ami, M. Passajon, qui s'occupe de me chercher quelque chose : je l'attends. Ah ! si j'étais seul... La vie est à si bon compte maintenant, à ce que dit Aline.

DE GÉRY.

Pourquoi ne pas profiter de l'occasion que je vous offre ?

JOYEUSE.

Parce que... on parlait beaucoup de Jansoulet chez Hémerlingue. J'ai des histoires sur lui qui me hantent la cervelle, et puis il me vient des manies de vieillard. Je veux que l'argent que je gagne soit de source pure ; c'est pour mes fillettes.

DE GÉRY.

Mais, si le Nabab est un honnête homme ?

JOYEUSE.

Il est si riche ! Il s'est enrichi si vite ! Si loin !

DE GÉRY.

Comme Hémerlingue.

JOYEUSE.

Aussi j'aurais quitté Hémerlingue. (*A de Géry.*) Oui, je t'aurais quitté, misérable ! (*Revenant à lui.*) Oh ! pardon, monsieur de Géry : c'est toujours ma maudite imagination qui m'emporte.

DE GÉRY.

J'ai entendu parler de Bernard Jansoulet par sa mère, qui est la plus droite et la plus scrupuleuse des femmes. Je ne puis pas croire que ce soit un coquin. J'irai lui porter cette lettre, je le verrai de près, je l'étudierai, et si je vous affirme que vous pouvez entrer chez lui...

JOYEUSE.

Je vous croirai... mais je le verrai toujours comme on me l'a dépeint, et je ne pourrai pas... c'est plus fort que moi.

DE GÉRY.

Eh bien ! cela ne fait rien... je vais chez lui tout de même. Ce n'est plus pour vous, c'est pour moi. Voilà une heure qu'il me prend l'envie d'être riche. Je ne l'ai jamais eue, cette envie, mais aujourd'hui je l'ai, et je l'ai résolument.

JOYEUSE.

Cela vous sera facile ; vous ferez un riche mariage.

DE GÉRY.

Non, précisément, ce n'est pas un riche mariage que je veux faire.

JOYEUSE.

Ah ! (*On sonne à la porte.*) Sans doute mon ami Passajon qui m'apporte peut-être une bonne nouvelle.

DE GÉRY.

Ah !

JOYEUSE, *allant ouvrir.*

Passajon est garçon de bureau à la Caisse territoriale.

DE GÉRY.

Oh ! en voilà une caverne par exemple !

JOYEUSE.

Oui, je sais... Mais cela n'empêche pas Passajon d'être un très brave homme... Un peu solennel... vous comprenez ; il a été appariteur à la Faculté de Dijon. (*Ouvrant.*) Entrez, mon cher monsieur Passajon.

SCÈNE VI

LES MÊMES, PASSAJON, *costume de garçon de bureau, un parapluie à la main, puis* ALINE.

PASSAJON, *entrant.*

Monsieur Joyeuse, mon respect.

JOYEUSE.

Je vais vous présenter à M. de Géry, avocat.

PASSAJON, *s'inclinant profondément.*

Ah ! maître de Géry, mon respect.

JOYEUSE, *avec anxiété.*

Eh bien ? Cette place de quinze cents francs dans une fabrique ?

PASSAJON.

Vous l'aurez si vous voulez.

JOYEUSE.

Si je le veux ! vous n'avez pas conclu ?

PASSAJON.

J'ai demandé à réfléchir jusqu'à ce soir sept heures.

JOYEUSE.

Pourquoi ?

PASSAJON.

Parce que j'ai mieux à vous proposer.

JOYEUSE.

Ah !

PASSAJON.

Être caissier vous siérait-il ?

JOYEUSE.

Où ?

PASSAJON.

A la Caisse territoriale.

DE GÉRY, *riant*.

Ah ! la Territoriale... Le coffre-fort a toujours été vide.

PASSAJON.

Oui, cela m'était même commode... J'y serrais les reliefs de mon repas, mon fromage de Gruyère, ou mon veau à la vinaigrette, mais maintenant qu'on y met de l'argent... (*Il soupire. — A Joyeuse.*) Vous siérait-il huit mille francs d'appointements ?

DE GÉRY.

Qu'on ne paye pas...

PASSAJON, *avec dignité*.

On paie depuis ce matin, monsieur.

JOYEUSE.

On paie... Alors vous êtes remboursé de vos avances pour voitures, cigares, grogs américains ?...

PASSAJON.

La Compagnie m'a tout payé ; mais je lui laisse mes fonds puisqu'elle devient solide.

DE GÉRY, *à part.*

Pauvre bonhomme!

PASSAJON.

M. Piedigriggio, le gouverneur, a trouvé une nouvelle combinaison...

DE GÉRY.

Encore une! et voilà ce qui nous inspire de la confiance...

PASSAJON.

Non; ce qui me rassure, c'est que notre caissier a appelé M. le gouverneur: « Fleur de Mazas. »

DE GÉRY.

Ah!...

PASSAJON.

Et qu'on a flanqué notre caissier à la porte (*appuyant*) en lui réglant son compte. Je me suis dit tout de suite: Il y a du nouveau. Je ne me trompais pas. Bernard Jansoulet entre dans l'affaire.

DE GÉRY.

Jansoulet?

JOYEUSE, *à de Géry.*

Vous voyez? Votre Nabab... cet homme intègre.

PASSAJON.

Oui, celui qu'on appelle le Nabab. J'ai l'honneur de connaître M. Noël, son premier valet de chambre. Il m'a fait visiter l'hôtel de Jansoulet, et je m'explique à présent qu'on l'appelle le Nabab. Chez lui tout est en or.

JOYEUSE.

Eh bien, mon cher Passajon... Allons arrêter tout de suite la petite place de quinze cents francs.

PASSAJON.

Vous avez tort, monsieur Joyeuse, mais cela vous regarde. Je suis nonobstant à vos ordres.

JOYEUSE, *à de Géry.*

Vous nous attendez là ?

DE GÉRY.

Non ; j'ai justement une course à faire. (*A part.*) Il m'intéresse, moi, le fils de la vieille Françoise.

JOYEUSE, *appelant à la porte de droite.*

Aline ! (*Aline se montre à demi, avec un tablier blanc de ménagère.*) Nous sortons pour un instant.

ALINE.

Qu'est-il arrivé ?

JOYEUSE.

Rien... rien... c'est ce bon Passajon...

PASSAJON.

Mademoiselle Aline, mon respect.

JOYEUSE.

Qui a besoin de nous pour un moment. Il lui faut deux témoins, pas pour un duel, non... pour un passeport.

ALINE.

Mais le dîner ?

JOYEUSE.

Nous allons rentrer tout de suite ; tu le retarderas un peu.

ALINE.

Dépêchez-vous alors.

DE GÉRY, *la regardant.*

Comme ce petit tablier blanc lui va bien ! Ah ! si je pouvais apporter la joie dans cette maison, la vraie joie ! et les vrais sourires !

PASSAJON.

Mademoiselle Aline, mon respect...

DE GÉRY, *serrant la main d'Aline.*

A tout à l'heure.

(Ils sortent tous les trois.)

SCÈNE VII

ALINE, puis YAÏA.

ALINE, *seule.*

Tant mieux ! j'aurai le temps de faire un peu de toilette. C'est la fête de papa, et puis nous avons un étranger. *(A la porte de gauche.)* Élise, ralentis le fourneau ; nous dînerons un peu plus tard.

ÉLISE, *à la cantonade.*

Bon.

YAÏA, *paraissant à la porte en battant des œufs.*

Eh bien ! et mes œufs à la neige ?

ALINE, *riant*.

Dame, tu les battras plus longtemps.

YAÏA, *les battant*.

Mais je ne peux plus m'arrêter maintenant.

ALINE.

Oh ! ma pauvre Yaïa, que tu es à plaindre !

YAÏA.

En voilà un exercice ! (*Elle rentre.*)

ALINE, *à elle-même*.

Je mettrai M. de Géry à ma droite ; non, je le mettrai à la droite de papa ; c'est la première fois qu'il dîne à la maison. Moi, je serai en face. (*On sonne.*) Qui est-ce qui peut bien nous arriver maintenant ? (*Elle va ouvrir, et se trouve en face d'un monsieur très élégamment vêtu.*)

SCÈNE VIII

ALINE, JENKINS.

JENKINS, *léger accent irlandais*.

M. Joyeuse ?

ALINE.

Il est absent, monsieur.

JENKINS.

Mademoiselle Aline Joyeuse ?

ALINE.

C'est moi, monsieur.

JENKINS.

Mademoiselle, ma visite, qui pourrait vous surprendre un peu, ne vous étonnera plus tout à l'heure. Vous ne savez pas qui je suis ? Le docteur Jenkins. Vous ne me connaissez pas ? J'ai pourtant quelque renom à Paris et en Angleterre. L'inventeur des perles Jenkins.

ALINE.

Nous sommes si loin de Paris dans ce faubourg des Ternes, à notre cinquième étage ; il faut m'excuser.

JENKINS.

Vous avez eu pour amie de pension M^{lle} Félicia Ruys ?

ALINE.

Oui, monsieur, je suis allée chez elle aujourd'hui. (*Elle offre un siège à Jenkins.*)

JENKINS, *avec un geste de refus.*

Je le sais... Félicia — elle a conquis une telle célébrité en quelques mois qu'on peut maintenant l'appeler ainsi — Félicia s'intéresse beaucoup à vous.

ALINE.

J'en étais sûre.

JENKINS.

Très sincèrement, je m'y connais, et je suis certain de lui être agréable en faisant quelque chose pour monsieur votre père.

ALINE.

Oh ! monsieur, laissez-moi vous dire d'abord que mon père est le meilleur des hommes, le plus honnête, le plus loyal, le plus scrupuleux !

JENKINS.

C'est bien quelque chose.

*(On sonne.)*ALINE, *étouffée.*

Ah! vous permettez... *(Elle va ouvrir, et se trouve en face d'une dame en grande toilette de ville.)*

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA BARONNE HÉMERLINGUE.

LA BARONNE.

M. Joyeuse? — *(Apercevant Jenkins.)* Tiens! le docteur!JENKINS, *lui serrant la main.*

Baronne...

LA BARONNE.

Vous venez de la part de Félicia?

JENKINS.

Vous aussi, baronne?

LA BARONNE, *s'approchant de lui, sans plus faire attention à Aline, qui reste à l'écart, stupéfaite.*

Certainement. Félicia Ruys est en train de devenir une puissance que l'on cherche à flatter de toutes les façons. Elle m'a recommandé la fille de M. Joyeuse. Je suis très contrariée, mon cher... Figurez-vous que le bonhomme était employé chez mon mari. C'est moi qui l'a fait renvoyer. Je le crois un peu fou.

JENKINS, *bas, montrant Aline.*

C'est sa fille.

LA BARONNE, *changeant de ton immédiatement.*

Ah ! mademoiselle, je vous demande pardon. Je vais prier mon ami Jenkins de me présenter, puisqu'il a l'avantage et le plaisir de vous connaître.

JENKINS.

La baronne Hémerlingue.

ALINE, *très surprise, indiquant un siège.*

Madame...

LA BARONNE, *s'asseyant.*

Félicia m'a fait de vous un éloge mérité, je le vois déjà.

ALINE.

Nous étions très bonnes amies à la pension.

LA BARONNE.

Et pour lui prouver tout l'intérêt que je prends à sa recommandation, je suis venue moi-même.

ALINE.

C'est beaucoup d'honneur pour moi... Chère Félicia, j'irai la remercier.

LA BARONNE.

Vous lui ferez certainement le plus grand plaisir. Quant à la rentrée de votre père chez M. Hémerlingue, avec de l'avancement, c'est chose faite.

ALINE.

Oh ! madame, que vous êtes bonne !

JENKINS.

Je venais proposer à M. Joyeuse une situation beaucoup plus avantageuse, je crois, à la villa Bethléem, dans l'établissement que je fonde avec Jansoulet.

ALINE.

Monsieur...

LA BARONNE, *se levant, féroce, les lèvres pincées.*

Avec Jansoulet ! Ah ! docteur, prenez garde ; il faut choisir et choisir vite entre Jansoulet et Hémerlingue : ami ou ennemi, je ne connais pas d'indifférents.

JENKINS, *la main sur le cœur.*

Même pour faire le bien ?

LA BARONNE.

Même pour faire le bien. (*On sonne.*) Je parie que c'est Monpavon.

JENKINS.

Monpavon ?

LA BARONNE.

Il entra it chez Félicia comme j'en sortais.

JENKINS.

Il est incapable de monter ces cinq étages.

LA BARONNE.

Quel âge a-t-il donc ?

JENKINS.

C'est le secret de ses cosmétiques. (*Aline va ouvrir la porte; Monpavon paraît, essoufflé et pouvant à peine parler.*)

LA BARONNE, à Jenkins.

Que vous disais-je ?

SCÈNE X

LES MÊMES, MONPAVON, un instant ÉLISE et YAIA.

MONPAVON.

C'est ici monsieur... chose... comment donc ?

JENKINS, allant à Monpavon.

M. Joyeuse ? Il est absent, Monpavon.

MONPAVON.

Jenkins !

JENKINS.

Toujours jeune, marquis...

MONPAVON.

Oui, grâce à vos perles, docteur... effet prodigieux. (*Apercevant la baronne.*) La baronne ! Étonnant... tout le monde ici... tout le monde...

LA BARONNE, présentant Aline.

C'est M^{lle} Aline Joyeuse qui vous reçoit.

JENKINS, à Aline.

Le marquis de Monpavon.

MONPAVON.

M^{lle} Félicia Ruys... parlé de vous... vif intérêt... piqué ma curiosité... (*A part.*) Très gentille... de la saveur...

ALINE.

Je vous remercie, monsieur, pour mon père.

MONPAVON.

Ah ! oui, votre père, M. Machin. Félicia m'a expliqué. Parlerai au duc... pour la prochaine fournée... Préfet...

LA BARONNE.

Vous n'y êtes pas du tout, Monpavon.

MONPAVON.

Ou conseiller d'État... Le duc n'a rien à me refuser.

ALINE.

Le duc ?

MONPAVON.

Oui, Son Excellence le duc de Mora... Connaissez pas Mora?... Prodigieux, baronne. Tout-puissant le duc, mon enfant ; personne au-dessus de lui, personne !

(Élise et Yaïa se précipitent en scène toutes les deux venant de droite.)

ÉLISE.

Le rôti sera brûlé !

YAÏA.

Mes œufs à la neige ne tiendront pas !

TOUTES LES DEUX, *interdites.*

Ah!

ALINE, *les présentant.*

Mes sœurs...

JENKINS.

Elles sont charmantes.

MONPAVON, *à Jenkins.*

N'est-ce pas?... de la saveur.

LA BARONNE.

Ne soyez pas intimidées, mesdemoiselles ; vous n'avez devant vous que des amis.

ÉLISE et YAÏA, *confuses.*

Madame...

(Elles rentrent précipitamment à droite.)

LA BARONNE.

Allons, bon!... elles se sauvent.

ALINE.

Pardonnez-leur, madame ; nous voyons si peu de monde...

LA BARONNE.

Elles sont ravissantes, dans ces petites robes simples.

JENKINS.

Vous avez l'air stupéfait, Monpavon.

MONPAVON.

Stupéfait, docteur. Ces jolies figures-là, à un cinquième étage...

JENKINS.

Vous ne vous doutiez pas qu'il existait de par le monde de jolies fillettes comme celles-ci, occupées seulement à faire le ménage de leur vieux bonhomme de père?

MONPAVON.

Très singulier. Connaissons pas notre Paris... Raconterai ça au duc. Très singulier.

SCÈNE XI

LES MÊMES, JOYEUSE.

(Joyeuse entre et s'arrête stupéfait.)

ALINE.

Voici papa. *(Très embarrassée.)* Mon père, M^{me} la baronne Hémerlingue.

JOYEUSE, *ahuri.*

Ah!

ALINE.

M. le docteur Jenkins.

JOYEUSE.

Ah!

LA BARONNE.

Je regrette beaucoup, mon cher monsieur Joyeuse, le malentendu qui vous a fait quitter la maison Hémerlingue.

JENKINS.

Nous cherchons, mon ami Jansoulet et moi, pour notre Œuvre de Bethléem, un comptable intelligent.

MONPAVON.

M'êtes très recommandé, mon cher. Parlerai pour vous au duc de Mora... Rien à me refuser.

JOYEUSE.

Je suis confus, madame... Je ne sais, messieurs, à qui je suis redevable de tant de bienveillance, mais je n'ai besoin de rien, de rien absolument. J'ai une place dont je suis très satisfait.

TOUS.

Ah!

JOYEUSE.

Je ne vous en suis pas moins reconnaissant de vos bonnes intentions.

JENKINS à *Monpavon*.

S'il croit que c'est pour lui...

LA BARONNE, à *Aline*.

S'il n'y a rien à faire en ce moment, j'espère, mademoiselle, que vous ne m'oublierez pas.

ALINE.

Oh! non, madame. (*Elle reconduit la baronne.*)

JENKINS, à *Monpavon*.

Voilà un homme qui n'a rien et qui est satisfait de ce qu'il a.

MONPAVON.

Étrange ! Tout étrange, ici ! Connaissons pas notre Paris. Raconterai ça à Mora. (*A Joyeuse.*) Au revoir, mon cher. Si vous avez besoin du duc... Marquis de Monpavon... Tout le monde me connaît.

JOYEUSE.

Vous êtes trop bon, monsieur le marquis.

(*La baronne, Monpavon et Jenkins sortent.*)

SCÈNE XII

JOYEUSE, ALINE, puis DE GÉRY, puis ÉLISE et YAIA.

JOYEUSE.

Qui m'a envoyé tous ces gens-là ?

ALINE.

C'est une personne qui s'intéresse à nous.

JOYEUSE.

Mais nous n'avons pas besoin de tout ce beau monde. Nous sommes si bien ensemble, rien qu'entre nous...

ALINE.

C'est ma faute, vois-tu, mon petit père. J'avais écrit à une amie de pension pour te faire obtenir une place.

JOYEUSE.

Tu savais donc que j'avais perdu la mienne ?

ALINE.

Depuis trois semaines.

JOYEUSE.

Et tu me trompais.

ALINE.

Tu me trompais bien, toi.

JOYEUSE, *la serrant dans ses bras.*

Mon Aline! Ma bonne Aline! Voilà mon bien, voilà ma fortune! (*De Géry paraît.*) M. de Géry... Ne lui dis rien.

ALINE.

Oh! non.

JOYEUSE.

Mon cher monsieur de Géry, vous nous trouvez dans la joie. J'ai une place, une place excellente... vous savez, celle dont me parlait Passajon.

DE GÉRY, *à part.*

Quinze cents francs... (*Haut.*) Moi, je n'ai pas trouvé M. Jansoulet.

JOYEUSE.

Ah! Vous y êtes allé?

DE GÉRY.

Mais je le verrai ce soir. Il paraît qu'il donne un grand dîner, pour fêter sa croix.

JOYEUSE, *naïvement.*

On décore le Nabab! Mais alors c'est un honnête homme! Enfin, puisque j'ai ma place...

ÉLISE, *arrivant de droite, une serviette à la main.*

C'est servi.

YAÏA, *entrant derrière Élise.*

À table!

JOYEUSE.

Allons, à table!

ALINE, *à part.*

Il faudra pourtant que j'aie remercié Félicia.

JOYEUSE.

Aline, prends le bras de M. de Géry; moi, j'aurai celui de ma petite Yaïa..., comme dans le grand monde.

ÉLISE, *à part, regardant de Géry.*

Quel joli mari cela ferait pour Aline!

JOYEUSE, *faisant passer Aline et de Géry.*

Allons... Allons... avec cérémonie.

(Ils se dirigent vers la salle à manger, à droite.)

RIDEAU

DEUXIÈME TABLEAU

CHEZ LE NABAB, PLACE VENDÔME

Un riche salon très éclairé attenant à d'autres salons. — Luxe de mauvais goût; trop d'or. — Grande baie au fond avec des tentures relevées. — Porte au fond à droite et au fond à gauche. — Une petite porte au premier plan à droite. — Au milieu du théâtre une grande table chargée de liqueurs, tasses, cigares, etc... — A gauche, cheminée. — A droite, vers le fond, un riche piano. — Divans à droite et à gauche. — Vautré sur un pouf, devant la table, Ibrahim fume une pipe turque. — Les autres boivent, fument et causent près de la cheminée et autour du piano.

SCÈNE PREMIÈRE.

CANILHAC, AMY FÉRAT, ROSE FÉRAT, BOISLHÉRY,
PIEDIGRIGGIO, GOESSARD, IBRAHIM, BOMPAIN.

CANILHAC, *cherchant.*

Qu'est donc devenu le patron? on demande le patron.

BOMPAIN, *coiffé d'un fez rouge, accent du midi.*

M. Jansoulet cause dans la galerie de tableaux avec M. Schwalbach.

CANILHAC.

Qui est en train de lui colloquer quelque merveilleuse crôte... Inouï, ce Schwalbach... il ne prend même pas la peine de digérer les dîners qu'on lui offre; sitôt la dernière bouchée, vite le trafic... Pourtant on dîne bien chez le Nabab.

AMY FÉRAT, *prenant son café à gauche.*

Je te crois, ma biche, qu'on dîne bien.

CANILHAC.

Voyons, Amy Férat, je te prie d'être distinguée.

AMY FÉRAT.

Distinguée !... Dans une maison où l'on dîne sans savoir pourquoi.

CANILHAC.

Comment ça ! sans savoir pourquoi ?

AMY FÉRAT.

Tu ne m'as même pas présentée.

CANILHAC.

C'est comme cela que cela se passe ici. C'est plus comode. Si l'on présentait ces gens-là les uns aux autres, ils ne voudraient pas dîner ensemble. (*Ibrahim se lève.*)

AMY FÉRAT.

Très joli. Tu sais qu'il ne m'a pas dit un mot, ton Nabab...

CANILHAC.

Il ne parle pas à table. Monpavon, qui aime à dîner tranquille, lui a dit que c'était mauvais genre. Mais après le café, tu vas l'entendre. Comptes les bêtises.

AMY FÉRAT.

Voilà un plaisir !

ROSE FÉRAT, *au fond à droite, à Piedigriggio.*

Finissez donc, vous êtes insupportable.

CANILHAC, *montrant Rose.*

Et prends modèle sur ta sœur. Quelle décence ! Vois-moi cette décence !

AMY FÉRAT.

Je crois bien. Elle veut jouer les grues.

CANILHAC, *d'un ton régence.*

S'il ne faut que du naturel...

BOISLHÉRY, *s'avançant.*

Mon cher Canilhac, voulez-vous me présenter à votre jolie pensionnaire ?

CANILHAC.

A mon étoile, dites à mon étoile. (*Le présentant.*) Le comte de Boislhéry. (*Amy Féral salue à peine.*) Un ami du duc de Mora (*Amy Féral salue avec un sourire. Présentant Rose.*) M^{lle} Rose Féral, qui passera étoile l'année prochaine. (*A Rose.*) Le comte de Boislhéry.

ROSE, *faisant la révérence, en baissant les yeux.*

Monsieur...

BOISLHÉRY.

Si ces demoiselles voulaient se faire entendre chez le duc de Mora ?

CANILHAC.

Comment, si elles veulent... Elles ne veulent que ça, mais c'est déjà convenu.

BOISLHÉRY.

Ah ! oui, j'oubliais... vous connaissez Son Excellence...

CANILHAC.

Nous sommes intimes... Mais, en attendant Mora, je les ai fait dîner chez le Nabab. Il faut avoir passé dans le salon du Nabab ; ça pose une femme.

BOISLHÉRY, *à mi-voix.*

Ça la pose mal.

CANILHAC.

Mal ou bien ; l'important, c'est qu'elle soit posée. (*Il va remettre sa tasse sur la table.*)

PIEDIGRIGGIO, *accent corse, allant à Boislhéry.*

Quel est ce monsieur qui paraît ici comme cez loui ?

BOISLHÉRY.

Canilhac, le directeur des Fantaisies.

PIEDIGRIGGIO.

Ah ! oui, je sais... très bien... illustre director...

BOISLHÉRY.

Pas de sens moral... bon garçon tout de même, quand il a le temps.

PIEDIGRIGGIO.

Il est très occupé, n'est-ce pas ? Je vous remercie. (*Il s'éloigne.*)

GOËSSARD, *à Boislhéry.*

Quel est ce monsieur avec qui vous causiez ?

BOISLHÉRY.

Je ne le connais pas ; il doit être Italien ou Corse : Canilhac va nous le dire. (*Appelant.*) Canilhac !

CANILHAC.

Mon cher comte ? — Ah çà, Goëssard, vous m'en voulez donc toujours, vous ?

GOËSSARD,

Pourquoi, cher ami ?

CANILHAC.

Vous m'avez éreinté ce matin dans votre journal.

GOËSSARD.

Permettez, comme critique, je ne dois de compte qu'à ma conscience.

CANILHAC, *se tordant.*

Ah ! ah ! la conscience de Goëssard... très joli !...

GOËSSARD, *sans avoir l'air d'entendre.*

Nous voulions vous demander...

CANILHAC.

Mon cher, vous êtes tous les mêmes. Vous me reprochez de ne plus jouer que de l'opérette, de ne pas jouer de bonnes comédies... je n'en joue pas parce qu'il n'y en a plus... il faudrait les faire, et je n'ai pas le temps...

GOËSSARD, *continuant.*

Nous voulions vous demander quel est ce monsieur décoré de trente-six ordres étrangers, là-bas, devant la cheminée...

CANILHAC.

Vous ne connaissez pas ? Piedigriggio.

GOËSSARD.

Le gouverneur de la Caisse territoriale ?

CANILHAC.

Parfaitement. C'est Monpavon qui l'a amené ici.

BOISLIÉRY.

Parbleu ! Monpavon est membre du Conseil d'administration.

CANILHAC.

Il l'avait déjà présenté au duc, mais Mora, qui a le nez fin, n'a pas gobé le Piedigriggio... Bon pour le Nabab, qui a toujours quelques millions à perdre.

BOISLIÉRY.

Alors Piedigriggio? Un coquin?

CANILHAC.

Ah! coquin... vous savez... tout est relatif.

GOËSSARD.

Vous me présenterez?

CANILHAC.

Volontiers. (*Ibrahim, qui, depuis quelque temps, faisait la cour à Amy Féral la quitte et va à Goëssard.*)

AMY FÉRAT.

Est-il ennuyeux, ce vieux Tunisien !

IBRAHIM, *vieux colonel tunisien, figure rouge, moustache blanche en brosse, petits yeux éraillés, démarche automatique, léger tremblement.* — A Goëssard.

Pardon, monsieur, quel est le personnage avec qui vous causiez tout à l'heure?

GOËSSARD, *montrant Canilhac.*

Celui-ci ?

IBRAHIM.

Non. (*Il désigne Boishléry.*)

GOËSSARD.

Ah! le comte de Boishléry, du cercle des Trompettes. Un maquignon du grand monde.

IBRAHIM.

Il m'a dit à table qu'il était l'ami du premier ministre.

GOËSSARD.

Cela vous étonne parce que vous êtes étranger. Mais en France tout le monde est toujours l'ami d'un ministre.

IBRAHIM.

Ah! (*Il s'éloigne.*)

CANILHAC, *allant à Goëssard, et désignant Ibrahim.*

Vous connaissez ce militaire exotique?

GOËSSARD.

Ma foi! non.

CANILHAC.

Les soirs de première, c'est très utile d'avoir de ces gens-là.. on les colle dans une avant-scène; c'est pittoresque. Je vais demander à Bompain.

GOËSSARD, *souriant.*

Bompain?...

CANILHAC, *montrant Bompain.*

Voilà l'intendant que j'aurai quand je serai millionnaire.

Assez de tenue pour faire honneur à la maison, et plus idiot qu'il ne faut pour être honnête... Bompain, quel est ce Turc?

BOMPAIN.

Monsieur Canilhac, c'est un colonel tunisien qui revient de Tunis; je me suis laissé dire que M. Jansoulet l'avait chargé d'une mission importante pour le bey et qu'il rapporte sa réponse.

CANILHAC.

Vous êtes très bien renseigné aujourd'hui.

BOMPAIN.

C'est un bruit d'antichambre; sans ça je ne me serais pas permis de le répéter.

CANILHAC.

Si vous vouliez jouer les confidents d'opérette, je vous engagerais tout de suite.

BOMPAIN.

Monsieur me flatte. (*Il remonte.*)

CANILHAC, *se retournant vers Goëssard.*

Vous n'avez pas salué Amy Férat?

GOËSSARD.

Nous sommes fâchés.

CANILHAC.

Allons donc!

GOËSSARD.

Parole! (*Il va s'asseoir sur le canapé à droite.*)

CANILHAC.

Je vais voir ça. (*Allant à Amy Férat qui, depuis un instant, roule une cigarette près de la table.*) Tu es brouillée avec Goëssard, toi?

AMY FÉRAT.

Je crois bien... je l'ai mis à la porte de chez moi.

CANILHAC.

Ah ! si tu mets à la porte les journalistes !

AMY FÉRAT.

Un journaliste, ça ? Allons donc ! Et puis tu ne sais pas ce qu'il m'a demandé ?

CANILHAC.

Je m'en doute.

AMY FÉRAT.

Eh bien ! mais... tu m'as dit cent fois qu'au théâtre le public aimait la vertu.

CANILHAC.

Quand la vertu signifie quelque chose, mais tu n'en es pas là.

AMY FÉRAT.

Insolent !

CANILHAC.

Je vais te raccommoier avec Goëssard ; je veux bien t'aider à réussir, moi, mais je ne peux pas tout faire. (*Il prend le bras d'Amy Férat.*) Oh ! le marquis de Monpavon, de la tenue.

SCÈNE II

LES MÊMES, MONPAVON.

MONPAVON, *allant vivement à Goëssard.*

Goëssard !

GOËSSARD.

Marquis !

MONPAVON.

Me dites pas que chose... machin... est décoré ?

GOËSSARD.

Jansoulet ?

MONPAVON.

Oui. J'ai l'air de ne pas m'y intéresser.

GOËSSARD.

D'abord ce n'est pas fait. On disait à cinq heures que le décret était signé et que les journaux de neuf heures l'annonceraient. Ils n'ont pas encore paru : la séance a été longue. Et puis, mon cher marquis, je vous ai parfaitement dit qu'on songeait à décorer Jansoulet.

MONPAVON.

Vous croyez ?

GOËSSARD.

A propos de l'œuvre de Bethléem.

MONPAVON.

Ah ! oui, l'idée de Jenkins... allaitement par les chèvres... Diable de docteur ! Il n'est pas là ?

GOËSSARD.

Il viendra apporter la bonne nouvelle. Le docteur ménage ses effets. Vous imaginez-vous la joie de notre Nabab!

MONPAVON.

Et moi, j'ai l'air indifférent... Très contrarié... Vous croyez que vous m'avez prévenu?

GOËSSARD.

Ce matin encore.

MONPAVON.

Je deviens distrait... petites filles qui me trottent... et pourtant une mémoire!... Sais par cœur le nom des sept sages de la Grèce, et je peux vous les dire dans l'ordre: chose... machin... comment donc? et les quatre autres... Très curieux... petites filles qui me trottent...

GOËSSARD.

Comment ça?

MONPAVON.

Figurez-vous... j'ai découvert à un cinquième étage des fillettes... inouï... Connaissons pas notre Paris, mon cher.

SCÈNE III

LES MÊMES, JANSOULET.

JANSOULET, *entrant par le fond, épanoui et expansif.*

Ah! me voilà! me voilà! (*Tout le monde se lève.*) Je vais donc pouvoir prendre mon café. Pardonnez-moi, mes bons

amis, Schwalbach me montrait un tableau pas plus grand que cela... que le duc voulait pour sa galerie... un *Nobbema* superbe, paraît-il. Je l'ai enlevé au duc... ça me coûte cher, mais j'ai le *Nobbema*.

GOËSSARD, railleur, à Boisthéry.

Oh ! le *Nobbema* ! Il a le *Nobbema* !

CAMILHAC, à Jansoulet.

Rien ne vous résiste.

JANSOULET.

Rien, c'est vrai, rien, mais j'y mets le prix.

MONPAVON, à Jansoulet.

Peux vous féliciter maintenant, cher ami... vous l'avez, la... le... le petit machin rouge...

JANSOULET.

La croix ! (*Avec transport.*) Vous êtes sûr que je l'ai ?

MONPAVON.

Mora m'a dit tantôt : « Et bien... vous êtes content... Fait ce que vous vouliez... votre ami Jansoulet est décoré... »

TOUS.

Ah !

JANSOULET, à Monpavon.

C'est à vous que je le devrai !

MONPAVON.

Tout naturel, mon cher : il faut servir ses amis...

GOËSSARD, *à part.*

Il a de l'aplomb, le marquis!...

BOISLHÉRY.

Voilà une décoration, mon cher Jansoulet, qui comble de joie tous ceux qui vous aiment.

CANILHAC.

Et ils sont nombreux.

PIEDIGRIGGIO.

Oune joie ouniverselle...

IBRAHIM.

A Paris et à Tunis!

JANSOULET.

Mon bon Ibrahim!

GOËSSARD, *à part.*

Il sera toujours décoré un jour ou l'autre. (*Haut, avec effusion.*) Mon article est prêt!

JANSOULET.

Votre article!

GOËSSARD.

Pour le *Messager*. — Ce n'est pas vous que je félicite, c'est le gouvernement qui sait enfin rendre justice aux hommes supérieurs, aux vastes intelligences, aux natures d'élite...

JANSOULET.

Ah! mon bon Goëssard! c'est trop! (*Distribution de poignées de main.*) Mes amis, mes chers amis, quand je me regarde là,

dans ce grand Paris, entouré de tout ce qu'il contient de noms illustres, d'esprits distingués, et puis que je me souviens de l'échoppe paternelle, car je suis né dans une échoppe, monsieur de Monpavon. (*Geste de Monpavon, très contrarié.*) Mon père vendait des vieux clous au coin d'une borne, au Bourg-Saint-Andéol, et nous n'avions pas de fricot tous les dimanches. Ah! oui, pécaïre! J'en ai fait de la misère, j'en ai fait, et de la vraie, et pendant longtemps! J'ai eu faim, j'ai eu froid, j'ai passé des journées au lit faute d'un paletot pour sortir; heureux encore quand j'avais un lit! A Marseille, j'ai demandé mon pain à tous les métiers, et ce pain m'a coûté tant de mal, il était si noir et si dur que j'en ai encore un goût amer et moisi dans la bouche. Et comme ça jusqu'à trente ans... Oui, mes amis, à trente ans — et je n'en ai pas cinquante — j'étais encore sans le sou, sans avenir, avec le remords de la pauvre maman devenue veuve, qui crevait la faim, là-bas, toute seule, au pays... Ah! tonnerre!

MONPAVON.

Vous manquez de tenue, Jansoulet, vous manquez de tenue.

JANSOULET, *continuant, vastré sur un canapé.*

Un jour, mes bons amis, je flânais sur le port avec un camarade aussi gueux que moi, qui s'est enrichi chez le bey, lui aussi... mais, après avoir été mon copain, il est arrivé à me détester... affaires de femmes... Oh! je peux vous dire son nom, pardi!... Il est assez connu... Hémerlingue! (*Mouvement.*) Oui, messieurs, le chef de la grande maison de banque Hémerlingue et fils n'avait pas, en ce temps-là, de quoi se payer deux sous de moules.

MONPAVON, *très choqué.*

Ah!

CANILHAC *à part.*

Des moules maintenant.

JANSOULET, *continuant.*

Un matin... là-bas, voyez-vous, sur le quai, il souffle comme un air voyageur... Un matin, l'idée nous vint de partir, d'aller chercher notre vie dans quelque pays de soleil... Mais où aller? Nous fîmes comme font les marins pour savoir dans quel bouge manger leur paye. On colle un bout de papier sur le bord de son chapeau. On fait tourner le chapeau sur une canne; quand il s'arrête, on prend le point. Pour nous, l'aiguille en papier marquait Tunis! — Huit jours après, je débarquais à Tunis avec deux écus dans ma poche, et j'en reviens aujourd'hui avec cinquante millions. (*Sensation.*)

AMY FÉRAT.

Cinquante millions!

CANILHAC.

Mazette!

JANSOULET, *se levant.*

Oui, mes enfants, cinquante millions liquides, sans parler de tout ce que j'ai laissé à Tunis, de mes deux palais du Bardo, de mes deux navires dans le port de la Goulette, de mes diamants et de mes pierreries. Et, vous savez, quand il n'y en aura plus, té! il y en aura encore.

TOUS.

Bravo! ah! bravo!

IBRAHIM.

Superbe!

CANILHAC.

Très chic! — Très chic!

AMY FÉRAT.

Ça, c'est envoyé.

GOËSSARD.

Un homme comme celui-là devrait être à la Chambre.

BOISLHÉRY.

Il y sera.

AMY FÉRAT.

Député! allons donc! c'est ministre qu'il devrait être.

JANSOULET.

Mademoiselle...

ROSE, *avec extase.*

Oh! oui, ministre!

CANILHAC.

En voilà un qui met les pieds dans ses plats d'argent!

MONPAVON, *prenant Jansoulet à part.*

Cher, je m'intéresse à vous... fond du cœur... Vous me faites de la peine.

JANSOULET.

Moi?

MONPAVON.

De la tenue, mon cher... Cet étalage de votre ancienne misère... goût déplorable... Affligé sincèrement.

JANSOULET, *honteux.*

Que voulez-vous? Je suis du Midi, moi!

MONPAVON, *sévère.*

Vous avez tort. On ne doit pas être du Midi.

GOËSSARD, à *Jansoulet*.

Voulez-vous que je vous lise mon article ?

CANILHAC.

Non, non, plus tard.

JANSOULET.

Pourquoi ?

CANILHAC.

Après le thé.

JANSOULET, à *Canilhac*.

Ah ! mon ami, quand je pense que je suis décoré, moi, le fils de la vieille Française !

CANILHAC, à *part*.

Il va encore dire des bêtises. (*Haut.*) Mon cher Jansoulet, si vous ne dédaignez pas de faire attacher votre ruban par la main des Grâces, voici Amy Férat et sa jeune sœur.

JANSOULET.

Ah ! oui : les petites Férat. Dites donc, Canilhac, je suis gauche avec les femmes, moi.

CANILHAC.

Jamais gauche, Jansoulet, quand on a des diamants plein les poches — fourrez-vous ça dans la tête. Vous êtes en ce moment l'homme le plus séduisant de Paris.

JANSOULET.

C'est qu'il me le ferait croire, ce serpent de Canilhac. (*A Amy et à Rose Férat.*) Je tiens à vous remercier, mesdemoi-

selles, du plaisir que vous m'avez fait en venant dîner sans façon...

AMY FÉRAT.

Le plaisir est pour nous. (*Regardant une bague de Jansoulet.*) Ah! c'est très curieux ce que vous avez là?

JANSOULET.

Un cadeau du bey. (*Il retire la bague de son doigt et l'offre à Amy Féral.*) Un peu grande... Vous en ferez une ceinture.

AMY FÉRAT.

On n'est pas plus galant.

ROSE FÉRAT, *remarquant une autre bague.*

Tiens... c'est gentil, ça!

JANSOULET, *ôtant une autre bague pour la donner à Rose.*

Encore un cadeau du bey.

ROSE.

Oh! monsieur.

AMY FÉRAT, *bas à Canilhac.*

Il est joliment bien; ton bonhomme.

CANILHAC.

Quand je te le disais. (*A Jansoulet.*) Comment les trouvez-vous?

JANSOULET.

Très bien, mon bon Canilhac.

MONPAVON, *bas à Jansoulet, derrière le canapé de droite.*

Laissez pas pincer par les petites Féral... mangerez de l'argent sans chic... Très bête...

JANSOULET.

N'ayez pas peur, mon cher marquis, je suis pris, et sérieusement, encore.

MONPAVON.

Allons donc. (*Il s'assied près de Jansoulet.*)

JANSOULET.

Mais oui, je suis amoureux fou!

MONPAVON.

De la tenue, Jansoulet, de la tenue, je vous en prie.

JANSOULET.

C'est plus fort que moi. — Je ne connaissais pas vos femmes de Paris. — Mais aujourd'hui je donnerais des millions.

MONPAVON.

M'inquiétez, Jansoulet, m'inquiétez sérieusement.

JANSOULET, *se levant.*

Et que voulez-vous, marquis, c'est votre faute, c'est vous qui m'avez présenté...

MONPAVON, *descendant.*

Félicia ?

JANSOULET.

Oui ! — la belle Félicia ! — Elle a consenti à faire mon buste pour l'Exposition.

MONPAVON.

Piquant, très piquant ! vous voilà rival de... chose... machin... le duc !

JANSOULET.

— Oni, elle a fait le buste du duc de Mora l'année dernière, — Est-ce qu'il l'a aimée? .

MONPAVON.

Autant que vous... inouï!

JANSOULET.

Et, dites-moi, elle lui a cédé?

MONPAVON.

Mais non... puisqu'il l'aime encore...

JANSOULET.

Ah!

MONPAVON.

Cédera pas... jamais... Pauvre duc... je n'ose pas lui dire ça.

JANSOULET.

Alors, elle est vertueuse?

MONPAVON.

Oh! oh! vertueuse... un mot bête... s'emploie plus. Capricieuse!... s'estime trop pour qu'on puisse l'acheter. — C'est égal, Jansoulet; faites-lui la cour... très bien porté... Ah! mon cher Nabab, si vous pouviez la compromettre... cette femme-là vous ferait beaucoup d'honneur, comme la... le petit machin rouge... dans un autre ordre d'idées.

JANSOULET.

Que m'importerait de la compromettre? je la voudrais... à moi!

MONPAYON.

Pas dégoûté, vous. Ah! vous êtes mordu...

JANSOULET.

Songez que je passe des heures entières, quand je pose, en face d'elle... mes yeux dans ses yeux, et quelquefois ses petites mains effleurent mon visage... Ah! c'est à rendre fou!

MONPAYON.

De la tenue, allons, de la tenue!

JANSOULET.

Oui, vous avez raison, je dois lui paraître gauche, n'est-ce pas?

MONPAYON.

Dame! vous ne suivez pas mes conseils.

JANSOULET.

Oui, conseillez-moi; marquis, vous êtes ma Providence. — A propos, j'ai su que vous aviez perdu hier au club...

MONPAYON.

Oh! non, cher, laissons cela. — Assez fait pour moi... m'adresserai au duc.

JANSOULET.

Pas du tout, pas du tout. (*Appelant*). Bompain!

MONPAYON.

Si, si.

JANSOULET.

Ah! je vais croire que vous m'en voulez. Bompain! Le carnet de chèques! (*Bompain s'approche avec un livre de chèques. Jansoulet, qui a griffonné, tendant le chèque à Montpavon.*) Voilà.

MONPAVON, *empochant le chèque avec une dignité sévère.*

De la tenue, je vous en supplie, de la tenue.

PIEDIGRIGGIO, *à Montpavon.*

Avez-vous parlé de moi?

MONPAVON.

C'est vrai... oubliais. (*A Jansoulet.*) Vous avez causé avec chose... machin... la Territoriale?

JANSOULET.

Pas encore.

MONPAVON, *à Piedigriggio.*

Gouverneur, expliquez donc votre affaire. (*Il va vers la cheminée*)

PIEDIGRIGGIO.

Oh! oune souperbe combinazione! Oune affaire colossale! Nous monopolisons l'exploitation de toute la Corse... mines de fer, de soufre, de couivre, marbres, houïtrières, eaux sulfouereuses et ferrouzineuses... immenses forêts de thouyas...

JANSOULET.

Le marquis m'a dit tout cela.

PIEDIGRIGGIO.

De plous grande sitouation politique à prendre... Conseiller zénéral! Député...

JANSOULET.

Député!

PIEDIGRIGGIO.

Oui, député! Sur un signe de moi, toute la Corse il se lève comme un seul homme!

JANSOULET.

Je pourrais toujours vous faire un premier versement.

PIEDIGRIGGIO.

Comment! tout de suite?

JANSOULET.

Tout de suite si vous voulez. (*Appelant.*) Bompain! (*Il donne un chèque à Piedigriggio, qui lui baise la main avec effusion.*)

CANILHAC.

La scène du carnet... La curée commence.

PIEDIGRIGGIO.

Oh! grand homme! grand homme! (*Il remonte.*)

JANSOULET.

Ces Corses sont enthousiastes! J'aime ça, moi!

CANILHAC.

A mon tour maintenant.

BOISLIÉRY, *le prévenant.*

Mon cher Jansoulet...

CANILHAC.

Ah ! il est en main.

BOISLHÉRY.

Vous avez remarqué mes deux chevaux, hier ?

JANSOULET.

Ils sont très beaux ; je m'y connais.

BOISLHÉRY.

Je me résigne à m'en défaire : trente mille francs.

JANSOULET.

Diable ! c'est pas pour rien.

BOISLHÉRY.

Mon cher, il faut être Parisien pour apprécier ces bêtes-là. Je les cède à Hémerlingue qui en a envie.

JANSOULET.

A Hémerlingue ! Donnez-moi la préférence.

BOISLHÉRY.

Je ne peux pas, je me suis presque engagé.

JANSOULET.

Trente-deux mille.

BOISLHÉRY.

Pour qui me prenez-vous ? Au même prix, cher ami.

JANSOULET.

C'est fait. (*Appelant.*) Bompain ! (*Il prend le carnet de chèques et en donne un à Boishéry.*) C'est très délicat, ce qu'il

fait là... (*Apercevant Ibrahim.*) Ibrahim, mon cher Ibrahim, nous avons à causer.

IBRAHIM.

On ne peut pas vous approcher; ils sont tous là autour de vous comme des chacals.

JANSOULET.

Des amis, tous des amis. Comment vont nos affaires là-bas?

IBRAHIM.

Mal.

JANSOULET.

Allons donc!

IBRAHIM.

Hémerlingue vous a calomnié auprès du bey.

JANSOULET.

Nous empêcherons ça. J'irai plutôt à Tunis.

IBRAHIM.

J'ai trouvé mieux... Je veux que ce soit le bey qui vienne en France.

JANSOULET.

Cher ami! Ah! mon bon Ibrahim, si tu obtenais ça!

IBRAHIM.

C'est une question à traiter avec les ministres.

JANSOULET.

Avec les ministres? (*Appelant.*) Bompain! Hémerlingue et sa femme en crèveraient. (*Remettant un chèque à Ibrahim.*) A la turque.

IBRAHIM.

C'est la diplomatie de là-bas.

CANILHAC, à *Jansoulet*.

Mon cher ami, je voudrais vous parler un peu de la situation de mon théâtre.

JANSOULET.

Très volontiers, mon cher.

CANILHAC.

Ce sera un peu long. Asseyons-nous. (*Jansoulet et Canilhac vont s'asseoir sur le divan à gauche près de la cheminée.*)

AMY FÉRAT, *poursuivie par le colonel, à Rose*.

Oh ! il m'assomme, le colonel. Mets-toi au piano, et dis-lui de tourner les feuillets.

ROSE.

Colonel, voulez-vous tourner les pages ?

IBRAHIM.

Volontiers, mais je ne suis pas musicien.

ROSE.

Je vous ferai signe.

IBRAHIM.

Alors... (*Il avait une tasse de café dont il était embarrassé ; après un moment d'hésitation, il la met dans la main d'Amy Férat pour aller tourner les feuillets.*)

AMY FÉRAT.

Il n'est pas gêné, le militaire. (*A Goëssard qui vient de s'approcher d'elle.*) Tenez, Goëssard, débarrassez-moi de ça.

(Elle lui donne la tasse d'Ibrahim. Goëssard, avec un regard tendre, porte la tasse à ses lèvres.) Vous êtes galant, mais c'est la tasse du colonel. — (A Piedigriggio) Gouverneur, si nous faisons un bésigue? (Elle va à la table de jeu. Rose joue du piano.)

AMY FÉRAT.

A qui fera?

GOËSSARD, près du piano.

C'est du Chopin.

CANILHAC, à Jansoulet, à gauche.

J'ai le plan sur moi.

MONPAVON, au milieu, à Boislhéry.

Courses dimanche?

SCÈNE IV

LES MÊMES, DE GÉRY.

DE GÉRY, entrant et paraissant chercher une figure de connaissance.

Personne pour m'annoncer? Quel drôle de salon! Quel drôle de monde!

MONPAVON, l'appelant.

Ps... ps...

DE GÉRY.

Monsieur de Monpavon!

MONPAVON.

Tiens, vous aussi, jeune homme, chez le Nabab?

DE GÉRY.

Je n'ai pas l'honneur de le connaître.

MONPAVON.

Je vous présenterai.

DE GÉRY.

Non, merci. Je crois que je me suis trompé en venant ici : la maison a un drôle d'air ; je préfère me retirer.

MONPAVON.

Restez donc ; très amusant... très curieux.

PIEDIGRIGGIO, *jouant, au fond à gauche.*

Cinq cents...

CANILHAC, *à Jansoulet, sur le canapé.*

Voilà le plafond du théâtre...

MONPAVON, *à de Géry.*

Asseyez-vous donc. Jansoulet est entrepris par Canilhac ; ce sera long. Tout disposé à vous servir, mon cher.

DE GÉRY.

Vous êtes trop bon.

MONPAVON.

M'avez été recommandé très chaleureusement.

DE GÉRY.

Moi ?

MONPAVON.

Par qui donc ? — Attendez... une femme ?

DE GÉRY.

Une femme ?

MONPAVON.

Ah ! oui... oui... chose... notre grande artiste... Félicia !

DE GÉRY.

M^{lle} Ruys ?

MONPAVON.

M'a prié de parler de vous au duc...

DE GÉRY.

Mais je n'ai autorisé personne à faire cette démarche : je suis très contrarié.

MONPAVON.

Bêta !... Pardonnez ce terme de sympathie. Vous plaisez à Félicia... mes compliments. Plus de chance que Mora et que Jansoulet... Jansoulet... donnerais cinquante louis pour entendre une déclaration de Jansoulet... mais... mettrais dans votre jeu.

DE GÉRY.

Je ne suis pas amoureux de M^{lle} Ruys.

MONPAVON.

Oh ! oh ! vous ai vu devant elle.

DE GÉRY.

Vous vous trompez, monsieur... C'est vrai, j'éprouve pour M^{lle} Ruys une sympathie très vive, très sérieuse. Je

m'intéresse à cette pauvre enfant restée seule dans la vie et s'y débattant comme un homme. J'admire sa beauté, son courage, son génie. De mon côté, je crois que je lui plais, parce que je ne suis pas de son monde et que je ne la flatte pas. Mes façons la changent un peu des coups de pouces en zigzag de ses camarades d'atelier ou des fadeurs complimenteuses dont la gratifient tous les gandins qui viennent l'après-midi chez elle mâchonner la pomme de leur canne. Mais de l'amour ! Entre nous il ne saurait y en avoir. Félicia Ruys n'aime que son art, et moi je n'aime pas Félicia Ruys.

MONPAVON.

Vous avez tort... faut aimer toutes les femmes. Si gentil ce petit animal-là... comme dit chose... et toujours nouveau. Connaissez-vous Paris, vous ? Non, vous ne le connaissez pas, mon cher. Découvert aujourd'hui trois jeunes filles... ravissantes... une saveur... une succulence... qui s'occupent de leur vieux père à un cinquième étage.

DE GÉRY.

Ah !

MONPAVON.

Comme si nous n'existions pas nous autres... Très singulier.

DE GÉRY.

Vous savez le nom de ces trois jeunes filles ?

MONPAVON.

Parfaitement... Mesdemoiselles... machin... Je ne trouve plus. Mon cocher a l'adresse.

DE GÉRY.

Ah !

MONPAVON.

Elles me trottent par la cervelle, ces petites. — Très singulier... Attendez donc... un nom gai... Content... Rieuse...

DE GÉRY.

Joyeuse ?

MONPAVON.

Précisément.

DE GÉRY.

Vous connaissez M^{lles} Joyeuses ?

MONPAVON.

Suis allé de la part de Félicia... y retournerai... mon cocher...

DE GÉRY.

C'est inutile. M^{lles} Joyeuse ne reçoivent personne, et j'ai l'honneur de connaître beaucoup leur père.

MONPAVON.

Ah ! vraiment ? Dites-moi, cher, qu'est-ce que ça devient, de jolies demoiselles comme celles-là ?

DE GÉRY.

Cela devient d'honnêtes femmes.

MONPAVON.

Oh ! bien dommage.

JANSOULET, *qui causait avec Canilhac.*

Bompain !

MONPAVON.

Ah ! Jansoulet va être libre.

CANILHAC.

Les arts à encourager... (*Jansoulet lui donne un chèque.*) Et une clef de communication pour les coulisses.

JANSOULET, *avec exaltation.*

Oh ! oui, les coulisses, les comédiennes ! (*Il regarde les petites Férat. Goëssard joue du piano.*) Voyez-vous, moi, cette atmosphère, ce mouvement, cette musique, tout cela me grise, m'électrise...

CANILHAC.

Encore un accès !

JANSOULET.

La vie élégante... la grande fièvre de la capitale !... c'était mon rêve à moi !

AMY FÉRAT, *à Jansoulet.*

Voulez-vous nous permettre de vous offrir une avant-scène ?

ROSE, *de l'autre côté.*

Pour le bénéfice de ma sœur.

AMY FÉRAT.

On la paie le prix qu'on veut.

JANSOULET.

Ah !

AMY FÉRAT, *appelant.*

Bompain !

ROSE, *appelant.*

Bompain !

(Bompain arrive.)

JANSOULET.

Elles appellent Bompain : elles sont drôles ! *(Il donne un chèque à Rose.)* Voilà, mademoiselle... est-ce assez ?

ROSE.

Oh !

JANSOULET.

Elles ~~sont~~ *sont* étonnées... ça m'amuse.

AMY FÉRAT.

Ma chère, il ne faut pas rire... c'est un vrai Nabab.

MONPAVON.

Mon cher Jansoulet, voulez-vous me permettre de vous présenter un de mes amis ? monsieur... trouve pas le nom.

DE GÉRY, *le soufflant.*

Paul de Géry.

MONPAVON.

Paul de Géry. *(Il les laisse.)*

JANSOULET.

Enchanté, monsieur, de vous recevoir.

DE GÉRY.

Je suis chargé, monsieur, de vous remettre une lettre.

JANSOULET, *appelant.*

Bompain ! (*Mouvement de de Géry. Jansoulet regardant l'enveloppe.*) Té ! c'est de maman ! (*Il déchire l'enveloppe.*)

CANILHAC, *à Monpavon.*

Qui diable avez-vous encore présenté à Jansoulet ?

MONPAVON.

Chose... machin... sans importance.

CANILHAC.

Vous présentez trop de monde au Nabab ; on nous le dévorera.

MONPAVON.

Il vous restera bien un os à ronger.

CANILHAC.

Il a des moments, le marquis, où il est presque insolent.

JANSOULET, *à de Géry, après avoir lu quelques lignes.*

Vous êtes le fils du juge de paix du Bourg-Saint-Andéol, qui a été si bon pour nous. Et vous allez voir maman quelquefois quand vous êtes au pays. C'est gentil ça. (*Lisant*) : « Il me cause de ton grand Paris où tu es si heureux — que tu m'oublies un peu, méchant garçon. » Oh ! non, va, je ne t'oublie pas, bonne chérie. (*Lisant*) « Et toi, est-ce que je ne t'embrasserai pas bientôt, mon cher petit ? — Ta mère qui se languit de toi, Françoise ». Pécaïre ! Pauvre femme ! Donnez-moi votre main. — Vous avez vu maman, vous lui

avez parlé, elle vous a pris la main aussi. Vous et votre lettre, c'est comme une bonne odeur de lavande qui me vient de là-bas. — Voyons, monsieur de Géry, qu'est-ce que je peux... (A Bompain planté devant lui.) Va-t'en, toi. (A de Géry.) Voyons, qu'est-ce que je peux faire pour vous?

DE GÉRY, *embarrassé.*

Mais rien, monsieur.

JANSOULET.

Cependant vous êtes amoureux?

DE GÉRY, *étonné.*

Mais, monsieur...

JANSOULET.

Maman me le dit dans sa lettre.

DE GÉRY, *stupéfait.*

Comment?

JANSOULET, *lisant.*

« Je crois qu'il a un grand amour, le pauvre, et il n'est pas assez riche, sans doute, pour celle qu'il aime. »

DE GÉRY.

Je n'ai jamais parlé de cela à madame votre mère.

JANSOULET.

Elle l'a deviné, pardieu! Les femmes comprennent ces choses-là. Cela m'est si facile à moi de faire des heureux; je peux, sans qu'il m'en coûte un sou, vous attacher à ma fortune.

DE GÉRY.

Que vous apporterai-je?

JANSOULET.

Rien... je n'ai besoin de rien. Vous serez mon secrétaire.

DE GÉRY.

Je ne peux pas accepter dans de pareilles conditions.

JANSOULET.

On voit bien que vous n'êtes pas de Paris, vous. Je donne de l'argent à tout le monde; ça n'embarrasse personne. Allez, nous avons des millions à remuer. Restez avec moi.

DE GÉRY.

J'ai la conscience que je vous serais inutile.

JANSOULET.

Vous refusez?

DE GÉRY.

Mon Dieu, monsieur, je ne refuse pas; je vous avoue même que je songeais peut-être à vous demander une situation — mais je suis un peu dérouté; je ne me sens pas dans mon milieu...

JANSOULET.

On m'a calomnié près de vous... on vous a dit que ma fortune... Eh bien, vous allez voir! (*A Bompain.*) Le *Moniteur du soir* a paru. Donne-le moi donc. — Il ne voit pas que j'ai la fièvre! (*Prenant vivement le journal des mains de Bompain.*) Voici ma réponse à toutes les calomnies, monsieur. Le gouvernement vient de me décorer, moi Bernard Jansoulet... Voici le *Moniteur*...

TOUS.

Ah! (*On se rapproche.*)

MONPAVON.

Ah ! quelle joie, cher ami...

CANILHAC, à *Goëssard*, pendant que *Jansoulet* déplie le journal.
Organisons un peu la claque.GOËSSARD, à *Canilhac*.

Pas si vite : il n'y est pas.

CANILHAC.

Bah !

JANSOULET, lisant.

Ah ! Je vois au bas de la page... Légion d'honneur... Œuvre de Bethléem, ça doit être ça. (*Il retourne le journal.*) Services exceptionnels.

MONPAVON.

Parfaitement, c'est ça.

TOUS.

Oui, c'est ça.

JANSOULET, lisant.

« M. le docteur Jenkins, président fondateur de l'œuvre de Bethléem. » Jenkins !

CANILHAC.

Elle est bonne, celle-là.

GOËSSARD.

Elle est excellente.

JANSOULET.

Et je n'y suis pas ! — Marquis ?

MONPAVON.

Abominable. Comprends pas.

CANILHAC, à *Goëssard*.

Et votre article?

GOËSSARD.

Il servira pour Jenkins.

JANSOULET.

Je n'y suis pas. Non, non! Voilà leur liste tout entière!...
Je n'y suis pas!

JENKINS, à *la cantonade*.

Où est-il?

CANILHAC.

C'est Jenkins.

SCÈNE V

LES MÊMES, JENKINS.

JENKINS, *entrant précipitamment*.

Où est-il? Où est-il? (*Jansoulet contient sa colère et ne bronche pas.*) C'est une infamie! une infamie épouvantable! — Cela ne peut pas être! — Cela ne sera pas! — Voilà ma croix et mon brevet; je ne saurais les conserver! (*Il présente une grande enveloppe et un petit écrin à Jansoulet.*)

JANSOULET.

Comment!

JENKINS.

C'est pour vous que je l'ai demandée, cette croix; elle devrait vous appartenir.

JANSOULET.

Je suis de votre avis, elle devrait... mais elle ne m'appartient pas.

JENKINS.

Eh bien! je ne la porterai que lorsque j'aurai vu le ruban rouge à votre boutonnière.

MONPAVON.

Pour le 15 août.

JENKINS.

Oh! ça, j'en prends l'engagement sacré!

JANSOULET.

Vrai?

JENKINS.

Sur l'honneur.

JANSOULET.

Portez-la, Jenkins, portez-la... je ne vous en veux pas.

MONPAVON.

Très fort, ce Jenkins. S'en défier. (*On remonte vers le fond.*)

DE GÉRY, *à part.*

Pauvre homme! il me fait pitié! (*À Jansoulet.*) Monsieur,

vous m'avez offert d'être votre secrétaire ; j'hésitais tout à l'heure ; maintenant j'accepte.

JANSOULET, *très ému.*

Oh ! merci, monsieur de Géry, merci !

AMY FÉRAT, *au piano.*

Une valse !

PIEDIGRIGGIO, *à la table de jeu.*

Un bac ?

MONPAVON.

Un bac ? cinq cents louis en banque.

JANSOULET, *à gauche, près de la cheminée, à de Géry.*

Asseyons-nous, nous autres, et causez-moi un peu de maman.

(Canilhac joue une valse. On danse. — Chant, tapage.)

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

CHEZ FÉLICIA

Atelier élégant, rue François 1^{er}. — Un buste commencé et recouvert. — Des groupes, des tableaux, des objets d'art, des étoffes. — Bibe-lots japonais. — Grande cheminée Louis XIII. — L'atelier est éclairé à droite par un vitrage devant lequel se trouve un grand marchepied. — Au fond quatre ou cinq marches tenant toute la largeur du théâtre : sorties sur l'estrade à droite et à gauche. — Porte au premier plan à droite. — Du même côté, un divan. — En face du buste, vers la gauche, une petite estrade avec un fauteuil. — Au premier plan, à l'extrême gauche, une petite table. — Au lever du rideau Félicia, debout près du divan à droite, joue avec Kadour, son grand lévrier.

SCÈNE PREMIÈRE

FÉLICIA, CONSTANCE.

FÉLICIA, *à son lévrier.*

Allons, Kadour... assez... laisse-moi travailler. (*Elle renvoie le chien, et va au buste.*) Pas de jour... (*Elle monte sur le marchepied, pour tirer un rideau, regarde au dehors par le vitrage, et reste pensive.*)

CONSTANCE, *qui brode près de la petite table à gauche.*

Que regardes-tu, Félicia?

FÉLICIA.

Rien, la pluie. Voilà bien le temps qu'il me fallait aujourd'hui. Si tu les voyais patauger... Sont-ils vilains... Sont-ils sales!... Que de fange! Il y en a partout, dans les rues, sur les quais, jusque dans la Seine, jusque dans le ciel. Oh! c'est

bon la boue quand on est triste... je voudrais tripoter là-dedans, faire de la sculpture avec ça, une statue de cent pieds de haut qui s'appellerait : « mon ennui ». (*Elle descend du marchepied.*)

CONSTANCE, *elle se lève sans quitter sa broderie, et va vers Félicia.*

Mais pourquoi t'ennuies-tu ma chérie ? N'as-tu pas tout ce qu'il faut pour être heureuse ?

FÉLICIA.

Oui, tout ce qu'il faut. — Il paraît que cela ne suffit pas.

CONSTANCE.

Tu as le talent, la gloire ; tu as la beauté. Tous les hommes sont à tes pieds, les plus riches, les plus puissants... (*insistant*) les plus puissants...

FÉLICIA, *avec violence.*

Tais-toi, tu m'agaces. (*Constance baisse la tête et reprend tranquillement sa broderie.*) Pardon, ma bonne Crennitz, je suis folle, tu le sais, je te récompense bien mal de ton sacrifice ; cela doit te coûter d'abandonner pour moi ton petit coin de Fontainebleau.

CONSTANCE, *avec douceur.*

Je songeais à me fixer près de toi.

FÉLICIA.

Tu ferais cela ?

CONSTANCE.

Tu sais, je ne suis pas gênante. Tu ferais ta sculpture, je mènerai ta maison. — Ça te va-t-il ?

FÉLICIA.

Ah! marraine, que tu es bonne... Oui, oui, ne me quitte plus, reste toujours avec moi. La vie me fait peur.

CONSTANCE.

C'est pourtant une bien douce chose que la vie, même quand elle s'achève.

FÉLICIA.

Oh! toi...

CONSTANCE.

J'ai été malheureuse quelquefois, rarement. Je ne m'en souviens plus. — Je vieillis maintenant, mais que m'importe? Je suis toujours, pour moi — pour moi seule — la Crenmitz aînée, l'illustre danseuse que l'Europe entière a applaudie.

FÉLICIA.

Et tu revis dans ton bonheur d'autrefois, sans un regret?

CONSTANCE, *souriant*.

Ah!

FÉLICIA.

Sans une pensée d'amertume?

CONSTANCE.

J'ai vu à mes pieds des princes, des rois. Un soir, je venais de danser *Giselle*. — Mais je t'ai déjà raconté cette histoire-là. — Sais-tu quand l'idée m'est venue de te proposer de tenir ta maison? Ce matin, quand tu as reçu ce billet du duc de Mora.

FÉLICIA.

Cela t'a étonnée, n'est-ce pas, ce sans-façon de grand seigneur? « Nous avons à causer de cette exposition; il nous

faut la grande médaille; j'irai dîner chez vous demain. » Que veux-tu ? je suis artiste, moi ; j'ai accepté. Et tu as pensé?...

CONSTANCE.

J'ai pensé que, seule, tu n'aurais jamais su recevoir le duc...

FÉLICIA.

Ah!

CONSTANCE.

Moi, j'ai déjà tout préparé sans que tu t'en aperçoives. Ce sera un peu dépareillé, mais ça aura grand air. Un soir, je revenais de danser *La Sylphide* ; on me fait dire qu'un prince me demande à souper. — Que devenir ? On ne refuse pas sa porte à un prince, surtout à cette heure-là — et je n'avais rien. — Je lui ai fait faire des crêpes à lui-même. — Ça été le plus beau jour de sa vie. — Mais sois tranquille ; ce n'est pas le cas. — Le duc sera ravi... Je lui ai préparé un plat de pâtisserie dont il raffolera, ton duc, si c'est un homme de goût. Je vais surveiller ça.

FÉLICIA.

Va, ne te gêne pas, ma bonne.

CONSTANCE.

Des gâteaux viennois, mignonne, faits par la Crenmitz aînée ! Ah ! autrefois, lors de mes débuts là-bas, on se serait battu pour en avoir un. (*Elle sort légèrement, en danseuse, par la petite porte de droite.*)

SCÈNE II

FÉLICIA, seule.

Voilà ce que j'ai eu de meilleur, de plus sérieux dans la vie... ma seule amitié, ma seule sauvegarde... C'est ce papil-

lon qui m'a servi de mère. (*Elle s'approche du buste, se prépare à travailler et s'arrête énermée*) Ah! non. (*En allant s'étendre sur un canapé.*) Je l'envie, cette pauvre Crennitz, qui passe des journées entières sur sa chaise, souriant toute seule à son passé. Je n'ai même pas cela moi, de bons souvenirs à ruminer. (*De Géry entre doucement. — Elle ne se retourne pas.*) Qui vient là ? je ne reçois pas.

SCÈNE III

FÉLICIA, DE GÉRY.

DE GÉRY.

J'aurais bien voulu vous parler cependant.

FÉLICIA.

Tiens, c'est vous ! Depuis quand êtes-vous revenu ?

DE GÉRY.

Depuis deux jours.

FÉLICIA.

Deux jours... c'est beaucoup. Je suis heureuse de vous voir. Vous venez du Midi ?

DE GÉRY.

Je viens de mon pays, du village où je suis né ; mais je vais vous dire tout de suite ce que j'ai à vous dire. Dans un moment je ne pourrai plus... Vous n'êtes jamais seule.

FÉLICIA.

Attendez. (*Elle va vivement au fond.*) Je n'y suis pour personne. (*Revenant.*) Là ; maintenant causons. (*Elle le fait asseoir près d'elle.*)

DE GÉRY.

J'ai rencontré hier le marquis de Moupavon.

FÉLICIA.

Ah ! oui... (*L'imitant.*) Chose... machin... ps... ps...

DE GÉRY.

Il m'a confié, qu'en mon absence, vous aviez bien voulu vous occuper de moi.

FÉLICIA.

C'est un indiscret.

DE GÉRY.

Et que vous m'aviez recommandé au duc de Mora.

FÉLICIA.

Cela vous a déplu ?

DE GÉRY.

Je vous l'avoue.

FÉLICIA.

On vous a raconté qu'il m'aimait ?

DE GÉRY.

Oh ! ce n'est pas cela.

FÉLICIA.

Si, si, dites-moi que c'est cela... vous avez raison. Moi, cela me paraissait si naturel de recommander un ami à un ami. Je ne pense jamais à toutes vos petites susceptibilités. J'ai tort.

DE GÉRY.

Je voulais vous apprendre seulement que j'ai maintenant une très belle situation.

FÉLICIA.

Vous? Vraiment? Oh! la bonne nouvelle! Que faites-vous?

DE GÉRY.

Je suis secrétaire de Bernard Jansoulet.

FÉLICIA.

Du Nabab?

DE GÉRY.

Oui.

FÉLICIA.

Tenez, le voilà. (*Elle découvre le buste.*)

DE GÉRY.

Ah! oui... vous faites son buste.

FÉLICIA.

C'est Monpavon qui me l'a présenté. Il m'a plu tout de suite... Ce masque d'Éthiopien blanc sera superbe en marbre... et pas banal au moins, celui-là. (*Allant au buste.*) N'est-ce pas?... Ce sera bien, avec quelques retouches là et là... Ce n'est pas fini, vous savez?

SCÈNE IV

LES MÊMES, CONSTANCE.

CONSTANCE. *entrant de droite, avec une assiette de pâtisserie.*

Je crois, ma mignonne, qu'il serait bon de songer à ta toilette. Ah! pardon. Tiens, c'est M. Paul! Je vais vous faire goûter un de mes gâteaux.

FÉLICIA, *tranquillement.*

Laisse-le donc ; tu lui en offriras à diner.

CONSTANCE, *stupéfaite.*

A diner ?

FÉLICIA.

Mais, oui ; je le garde à diner avec nous. (*A de Géry.*) Oh ! je vous en prie, ne me dites pas non. C'est un service véritable que vous me rendez, en restant ce soir.

DE GÉRY.

On a parlé de toilette. C'est un diner où vous aurez du monde ?

CONSTANCE, *naïvement.*

Oui.

FÉLICIA.

Mon diner ? Mais je le décommande. — Voilà comme je suis... Nous serons seuls, tous les trois, avec Constance.

CONSTANCE.

Félicia, mon enfant, tu n'y songes pas. Eh bien ! Et le personnage qui va venir tout à l'heure ?

FÉLICIA.

Je vais lui écrire de rester chez lui, parbleu !

CONSTANCE.

Mais il est trop tard.

FÉLICIA, *écrivaint sur un coin de table.*

Pas du tout. Tu vas lui faire porter ça.

CONSTANCE.

Quelle étrange fille ! Mon Dieu ! Mon Dieu !

DE GÉRY.

J'ai, ce soir, de graves occupations.

FÉLICIA.

Vous êtes libre jusqu'à sept heures et demie.

DE GÉRY.

Mais...

FÉLICIA.

Oh ! je n'admets pas d'excuse. (*Pliant sa lettre.*) Là. La migraine n'a pas été inventée pour Kadour... La bonne soirée que nous allons passer ! — Embrasse-moi donc, Constance. Cela ne nous empêchera pas de faire honneur à tes gâteaux. (*A de Géry.*) Vous ne trouvez pas cela très correct, n'est-ce pas ? Vous êtes un affreux bourgeois, mon cher de Géry. Mais c'est ce qui me plaît en vous... par opposition, sans doute, parce que je suis née sous un pont, dans un coup de vent.

CONSTANCE.

Oh ! ma fille, est-ce que tu vas faire croire à M. Paul que tu es née sous un pont ?

FÉLICIA.

Laisse-le croire ce qu'il voudra. Ma lettre n'est pas partie ?

CONSTANCE.

Ah ! je l'oubliais. Moi aussi, un soir, je venais de danser *La Péri* ; j'écrivis à un prince du sang que j'avais la migraine, pour souper seule, avec un étudiant. Il était charmant. (*Elle sort par le fond, à droite.*)

SCÈNE V

FÉLICIA, DE GÉRY.

FÉLICIA.

Oh ! que je suis contente !

DE GÉRY.

C'est le duc de Mora qui devait dîner ici ?

FÉLICIA.

Oui... Je m'ennuyais... Un jour de pluie... Ces journées-là sont mauvaises pour moi.

DE GÉRY.

Est-ce que la duchesse devait venir ?

FÉLICIA.

La duchesse ? Non. — Je ne la connais pas.

DE GÉRY.

Eh bien, à votre place, je ne recevrais jamais chez moi, à ma table, un homme marié dont je ne verrais pas la femme. Vous vous plaignez d'être une abandonnée. — Pourquoi vous abandonner vous-même ? Quand on est sans reproche, il faut se garder du soupçon. Est-ce que je vous fâche ?

FÉLICIA.

Non, non, grondez-moi. Je veux bien de votre morale ; elle est droite et franche, celle-là. Voyez-vous, j'ai besoin qu'on me conduise. (*Elle lui tend la main. — Jansoulet paraît au fond, à gauche.*)

SCÈNE VI

FÉLICIA, DE GÉRY, JANSOULET.

FÉLICIA, *stupéfaite, se levant.*

Qui est-là? Qui se permet?

JANSOULET, *un peu interdit.*

Je supposais que la consigne n'était pas pour moi.

FÉLICIA.

Ah! Vraiment?

JANSOULET.

N'est-ce pas l'heure de la séance?

FÉLICIA, *très contrariée, nerveusement.*

Oui, vous avez raison. (*Allant au fond.*) J'y suis pour tout le monde.

JANSOULET, *apercevant de Géry.*

Té! Vous ici! Vous connaissez donc M^{lle} Ruys?

FÉLICIA, *ironique.*

M. de Géry a cet honneur.

DE GÉRY.

Mais je vous laisse...

FÉLICIA.

Oh! vous pouvez rester; je travaillerai devant |vous; cela ne me dérange pas.

DE GÉRY.

J'ai quelques affaires urgentes.

JANSOULET.

Pour moi. (*Reprenant son aplomb.*) M. de Géry vous a-t-il appris, mademoiselle, que je lui faisais une situation superbe?

DE GÉRY.

Oui, monsieur, j'ai fait part à M^{lle} Ruys de la bonne chance qui m'arrivait.

JANSOULET.

Il m'a été recommandé par ma pauvre bonne femme de mère, et il peut dire que sa fortune est faite.

FÉLICIA, *à Jansoulet.*

C'est vous que je félicite, monsieur.

JANSOULET, *à de Géry.*

Vous avez vu mon buste? Est-ce beau? Hein? Est-ce beau? Ah! mademoiselle, je le couvrirais d'or et de pierreries, il ne serait pas encore payé ce qu'il vaut.

FÉLICIA.

Il vaut ce que je l'estime : pas davantage.

JANSOULET.

Et l'honneur que vous me faites. C'est tout pour moi. Quand on a ma fortune, l'argent ne compte plus. (*A de Géry.*) A propos, j'ai une bonne nouvelle. Le bey viendra en France, et il s'arrêtera chez moi, à mon château de Saint-Romans.

DE GÉRY.

C'est décidé?

FÉLICIA.

C'est un grand honneur qu'il vous fait.

JANSOULET.

Immense... Hémerlingue en crèvera de jalousie. Je ferai au bey une réception grandiose. (*A de Géry.*) Et je vous prie, cher ami, de passer chez Canilhac ou à son théâtre; c'est lui qui organisera ça.

FÉLICIA.

Vous voulez un metteur en scène?

JANSOULET.

Comment ferais-je, moi? J'inviterai Monpavon. J'inviterai Boishéry.

FÉLICIA.

Comme figuration.

JANSOULET.

Goëssard...

FÉLICIA.

Pour le compte rendu aux journaux.

JANSOULET, *naïvement.*

Il le faut bien.

FÉLICIA, *à de Géry prêt à partir.*

Au revoir, monsieur de Géry.

DE GÉRY.

Au revoir, mademoiselle.

JANSOULET.

N'oubliez pas de passer chez Canilhac.

DE GÉRY.

Je crois qu'il suffira de lui écrire.

JANSOULET.

Si vous voulez.

FÉLICIA, *bas à de Géry.*

A sept heures et demie; soyez exact. (*De Géry sort par le fond, à gauche.*)

SCÈNE VII

FÉLICIA, JANSOULET.

JANSOULET, *posant son chapeau, quittant ses gants.*

Il est très bien, ce jeune homme.

FÉLICIA.

Mais ne lui faites pas trop sentir qu'il est votre obligé.

JANSOULET, *montant sur la petite estrade.*

Oui, je ne sais pas dire les choses, moi. Il a une nature fière, ce Géry.

FÉLICIA.

Très fière.

JANSOULET. *Il s'assied et cherche sa pose.*

Je l'ai bien vu, et c'est ce qui m'a plu en lui. Je voudrais ne blesser personne, moi; mais il est si simple de donner quand on est riche.

FÉLICIA.

Oubliez donc quelquefois votre fortune.

JANSOULET.

Je n'ai que ça.

FÉLICIA.

Vous êtes mal posé.

JANSOULET.

Il nous est difficile à nous autres méridionaux de nous tenir en place.

FÉLICIA.

Essayez pourtant. (*Jansoulet change de pose.*) Là... c'est mieux.

JANSOULET.

Oh! ce sont les meilleurs moments de ma vie que je passe là, en face de vous.

FÉLICIA, *souriant.*

Et de mon ébauchoir.

JANSOULET.

Oui, de votre ébauchoir. — Je trouve cela poétique, moi.

FÉLICIA.

Ne parlez plus; j'en suis à la bouche.

JANSOULET, *après une pause.*

C'est que j'aurais tant de choses à vous dire.

FÉLICIA.

Eh bien, vous me les direz plus tard.

JANSOULET.

Il va venir des indifférents, comme toujours. Je ne vous vois jamais seule.

FÉLICIA.

Heureusement qu'il vient des indifférents ; ils vous occupent, vous ne parlez pas, et je peux travailler.

JANSOULET.

Je ne parlerai plus... (*Une pause.*) Quand vous faisiez le buste du duc de Mora...

FÉLICIA.

Ah ! Ah ! Il était beaucoup plus sage que vous, M. de Mora.

JANSOULET.

On raconte pourtant...

FÉLICIA.

On raconte tant de choses... Je prends le coin de la lèvre.

JANSOULET.

Il vous aime, n'est-ce pas ?

FÉLICIA, *impérieusement.*

Taisez-vous. (*Elle travaille.*) Là... maintenant, vous pouvez parler tout à votre aise.

JANSOULET.

Je ne ~~saurai~~ plus.

FÉLICIA.

Si... parlez... mais ne faites pas de sentiment. — Cela ne vous va pas... Je veux vous avoir gai, vivant... votre nature.

JANSOULET, *embarrassé.*

Bon... très bien... ma nature. — Ah! vous ne voudriez pas venir à Saint-Romans, assister aux fêtes du bey!

FÉLICIA.

Quelle partie de plaisir me proposez-vous là ?

JANSOULET.

Cela vous amuserait.

FÉLICIA, *sérieuse.*

Oh! moi, rien ne m'amuse. Ah! mon Dieu! quelle cravate m'avez-vous apportée aujourd'hui? (*Elle va à lui.*) Défaites-moi donc ça. (*Elle lui arrange sa cravate, rabattant la chemise autour du cou. Jansoulet ferme les yeux, extasié, au contact de la main de Félicia, puis brusquement lui saisit le poignet, et l'embrasse.*) Eh bien!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HÉMERLINGUE, LA BARONNE.

LA BARONNE, *entrant vivement, suivie d'Hémerlingue qui souffle.*

Ma chère Félicia... (*S'arrêtant en voyant Jansoulet.*) Ah!

JANSOULET, *déconcerté.*

Té! té! Les Hémerlingue!

FÉLICIA.

Entrez donc, madame. L'atelier d'une artiste est un terrain neutre.

LA BARONNE.

Mais je ne suis pas le moins du monde embarrassée, ma chère; le baron non plus.

HÉMERLINGUE.

Je suis heureux, au contraire, de cette rencontre...

LA BARONNE, *bas*.

Taisez-vous. (*Haut.*) Je venais, ma chère Félicia, vous présenter le baron; il n'a qu'un désir, c'est d'avoir, lui aussi, son buste à l'Exposition par Félicia Ruys.

FÉLICIA.

Vous avouerez, madame, que vous venez bien tard.

LA BARONNE.

Je l'ai compris en entrant, et c'est là ce qui vous explique mon petit mouvement de désappointement. (*Examinant le buste.*) C'est très bien ce que vous avez fait là.

FÉLICIA.

Vous trouvez, madame?

HÉMERLINGUE.

Oui, c'est très ressemblant.

LA BARONNE.

C'est d'une vérité... cruelle. Vous voyez, monsieur Hémerlingue, vos rêves ne peuvent pas se réaliser; vous n'êtes plus nécessaire. Je vous laisse aller à la Bourse. Je veux parler à Félicia d'une petite protégée qu'elle m'a recommandée hier.

JANSOULET.

Au revoir, Hémerlingue.

HÉMERLINGUE, *retenu par le regard de la baronne, cachant sa main, et très froidement.*

Au revoir, Jansoulet... au revoir. (*Hémerlingue sort.*)

SCÈNE IX

FÉLICIA, LA BARONNE, JANSOULET.

LA BARONNE.

Au fait... je vous dérange peut-être?

FÉLICIA.

Mais du tout, madame... je peux causer en travaillant.

LA BARONNE, *s'asseyant.*

Savez-vous que les artistes ont de bien grands privilèges? Vous étiez là en tête-à-tête...

FÉLICIA, *riant.*

Mon Dieu! oui, et nous causions même des choses les plus indifférentes.

LA BARONNE.

C'est vous qui le dites.

FÉLICIA, *avec un peu de malice.*

M. Jansoulet m'invitait à aller assister à Saint-Romans, aux fêtes qu'il donne en l'honneur du bey.

LA BARONNE.

Comment?

JANSOULET.

Oui, le bey vient en France.

LA BARONNE.

Et mon mari ne le sait pas !

JANSOULET.

Et il s'arrête à mon château de Saint-Romans.

LA BARONNE.

Chez vous ?

JANSOULET.

Chez moi.

LA BARONNE.

Il n'ira pas.

JANSOULET.

Pourquoi ?

LA BARONNE.

Parce que je ne veux pas qu'il y aille.

JANSOULET, *bondissant.*

Vous ne voulez pas ?

LA BARONNE.

Je vous demande pardon, ma chère Félícia, si je vous expose aux emportements de M. Jansoulet.

FÉLICIA.

Oh ! moi, je ne vous entends pas. Je travaille, je m'occupe des vêtements. Je n'ai pas besoin de mon modèle. Prenez-le.

JANSOULET, *descendant de l'estrade, et s'approchant de la baronne.*

Vous voyez bien que je suis calme, Yamina, Hémerlingue avait un bon mouvement tout à l'heure; c'est vous qui l'avez retenu.

LA BARONNE.

Moi... j'ai retenu... Avez-vous remarqué, ma chère Félicia, que j'aie retenu M. Hémerlingue?

(Silence de Félicia.)

JANSOULET.

Enfin, voyons... expliquons-nous une bonne fois... Qu'est-ce que je vous ai fait?

LA BARONNE, *à Félicia.*

Il vous a raconté, n'est-ce pas, que je sortais du harem? que j'avais été esclave?

JANSOULET.

Jamais, Yamina.

LA BARONNE.

Et tu m'appelles encore par mon nom d'esclave!

JANSOULET.

Jamais je n'ai parlé de cela à âme qui vive.

LA BARONNE.

Et comment tout Paris le sait-il? Qui aurait pu le dire? Est-ce moi ou le baron? *(Assise sur le divan à droite. — A Félicia.)* La vraie histoire, la voici. Je l'ai aimé, moi, ce Jansoulet. Je le voyais au palais, chez le bey. Au milieu de cette indolence africaine, ce Français remuant, audacieux, ce Père du bonheur, comme on l'appelait là-bas, m'avait pris le cœur.

Je savais qu'il me trouvait belle. J'obtins l'affranchissement, et un soir je vins trouver cet homme et je lui dis : Épouse-moi. Il me regarda comme si j'étais folle, éclata de rire, et me jeta en arabe une injure grossière.

JANSOULET.

Mais, Yamina, vous connaissez maintenant nos mœurs et nos préjugés.

LA BARONNE.

Il a été mieux avisé que vous, votre ami Hémerlingue.

JANSOULET.

Ne me pardonneriez-vous jamais?

LA BARONNE.

Jamais. Je suis devenue chrétienne, mais je n'ai pas appris le pardon... (*Plus bas.*) Vous ne connaissez que Yamina, vous connaissez la baronne Marie.

JANSOULET, *menaçant.*

Oh ! ne me regardez pas avec ces yeux mauvais...

LA BARONNE, *d'une voix sourde.*

Je te poursuivrai de ma haine, et je ne m'arrêterai que lorsque je t'aurai vu humilié, ruiné, déshonoré...

JANSOULET, *menaçant.*

Taisez-vous, ou j'oublie que vous êtes une femme !

LA BARONNE, *sans s'émouvoir, ironique,*

Vous voyez : le portefaix de Marseille.

JANSOULET.

Ah ! vipère !

FÉLICIA.

Voulez-vous me permettre de reprendre mon modèle ?

LA BARONNE.

Je vous demande pardon, Félicia ; je me suis laissée aller à mon ancienne nature. Vous venez de voir la baronne avant sa conversion, mais vous me comprenez, n'est-ce pas ? toute Parisienne que vous êtes ?

FÉLICIA.

Non, nous n'avons pas, nous, de ces haines-là. (*Il remonte sur l'estrade. — A Jansoulet.*) Allons. La tête un peu plus à gauche.

(*Monpavon entre. — Félicia ne retourne même pas la tête.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, MONPAVON.

JANSOULET, *encore ému.*

Ah ! c'est vous, marquis ; vous voyez, je pose : je ne peux ni parler, ni remuer, ça me gêne un peu.

MONPAVON.

Oui, le Midi.

JANSOULET.

Vous m'excusez ?

MONPAVON.

Ne vous dérangez pas... Parlerai tout seul. Ça va bien ? Tant mieux. Bonjour Félicia.

FÉLICIA.

Asseyez-vous.

MONPAVON, *apercevant la baronne.*

Madame Hémerlingue... Oh! pardon, pardon: j'arrive trop tard, moi. — La baronne vous a raconté notre visite chez... Vous savez? Vous vous intéressez... chose... machin... les petites... mon cocher a l'adresse.

LA BARONNE.

Les demoiselles Joyeuse.

FÉLICIA.

Vous avez vu Aline?

MONPAVON.

On ne vous l'a pas dit?

LA BARONNE.

Pas encore, marquis ; j'arrive.

MONPAVON.

Adorable!

FÉLICIA, *travaillant.*

N'est-ce pas qu'elle est charmante ?

MONPAVON.

Robes de dix sous, cheveux à la diable, et une saveur... à un cinquième étage... (*A Jansoulet.*) Mon cher... j'ai raconté ce matin au duc... Pas étonné lui... il sait tout, ce diable d'homme.

JANSOULET.

Vous avez vu le duc de Mora ce matin ?

FÉLICIA.

Avez-vous pu faire quelque chose pour la père d'Aline ?

MONPAVON, *se retournant vers la baronne.*

Avons-nous fait quelque chose ? Me souviens plus.

LA BARONNE.

M. Joyeuse a froidement accueilli nos offres.

MONPAVON.

Ah ! oui... Joyeuse... c'est ça : mon cocher a l'adresse.

LA BARONNE.

Il venait de trouver une place de commis à quinze cents francs.

FÉLICIA.

Par mois ?

LA BARONNE.

Par an.

MONPAVON.

Et il y a des gens qui vivent très bien avec ça... Tout à fait singulier.

JANSOULET.

Mais envoyez-le-moi donc. Je lui donnerai ce qu'il voudra sans le connaître. Je ne lui demanderai même pas de travailler.

FÉLICIA.

Il refuserait peut-être.

JANSOULET.

Lui ? Pourquoi ? J'ai beaucoup d'employés qui ne font rien.

LA BARONNE.

Mais oui, Félicia, puisque vous avez le Nabab, qu'avez-vous besoin de simples mortels comme nous ?

MONPAVON.

Je voulais lui donner une Préfecture, moi ; un père qui a trois filles comme ça, voilà des choses que le gouvernement devrait encourager.

FÉLICIA.

Un intérieur bien modeste, n'est-ce pas ?

LA BARONNE.

Plus que modeste.

MONPAVON.

Oui, mais particulier ; pas de meubles lourds, pas de rideaux épais. Chose... machin... le soleil pas gêné pour entrer ; de l'air, du jour... une saveur de... de printemps... Très curieux... il faut voir ça.

FÉLICIA.

Voilà l'émotion qu'il en rapporte, lui.

LA BARONNE.

Monsieur Jansoulet ira... le Père du bonheur, et tout sera transformé. Au revoir, ma chère Félicia. *(Bas, au fond, à Féli-*

cia qui la reconduit.) Vous savez, ce buste, il vous portera malheur.

FÉLICIA, *souriant.*

Oh ! je ne suis pas superstitieuse.

LA BARONNE.

Vous avez tort. Au revoir, marquis. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI

LES MÊMES, moins LA BARONNE.

MONPAVON, *à Jansoulet, qui est descendu de l'estrade.*

Vous êtes donc bien maintenant avec la... comment donc ? qui sort d'ici ?

JANSOULET.

Oui, très bien.

MONPAVON.

Ah ! ah ! Tant mieux, très forte... cette petite femme-là. On dit qu'elle a été chose... machin... comment donc ? odalisque... Ça me monte l'imagination, moi, ces choses-là. Je le dirai à Mora. On n'aime pas tous les jours une esclave arménienne.

FÉLICIA,

Heureusement pour nous, marquis.

MONPAVON.

Oh ! vous, Félicia, c'est vous qui faites des esclaves. (*Bas.*) Je vous jure que Mora en deviendra fou.

FÉLICIA.

Laissez-moi donc tranquille avec votre duc. (*Elle fait signe à Jansoulet, qui reprend sa place.*)

SCENE XII

LES MÊMES, CANILHAC et GOËSSARD

CANILHAC, *entrant avec Goëssard.*

J'ai rencontré Goëssard qui venait vous demander pour son journal des notes sur le buste... (*S'arrêtant comme pétrifié.*) Oh ! admirable !

GOËSSARD.

Extraordinaire !

CANILHAC, *extasié.*

Un mouvement !

MONPAVON.

Un... oui, c'est cela... une... Comment donc ?

FÉLICIA.

Ne cherchez pas, marquis.

CANILHAC.

Ma chère Félicia, tout ce que vous avez fait jusqu'ici, c'était bien... mais ça... prodigieux.

GOËSSARD.

Le succès du salon. Je l'écrirai demain dans mon journal.

JANSOULET, *ravi.*

Ah ! mon cher Goëssard !

FÉLICIA, *qui travaille, à Canilhac et à Goëssard.*

Vous avez des cigares.

CANILHAC, *s'asseyant.*

Dites donc, mon cher Jansoulet, j'ai rencontré M. de Géry; il m'a parlé de Saint-Romans. Bravo ! Bravo !

JANSOULET.

Oui !

FÉLICIA.

Chut !

CANILHAC.

Je m'occuperai de tout, c'est entendu. Vous viendrez, marquis ? et vous aussi, Goëssard ? (*A Félicia*) A propos, avez-vous vu le second article de Goëssard sur ma nouvelle pièce ?

MONPAVON.

Un chef-d'œuvre.

CANILHAC.

Et Amy Férat la plus grande comédienne des temps modernes.

GOËSSARD.

C'est ma conviction.

CANILHAC.

La mienne aussi.

FÉLICIA.

Elle n'est pas amusante, votre pièce...

CANILHAC.

Très amusante pour moi, si elle fait de l'argent.

MONPAVON.

Amusante... non, pas amusante, mais honnête. On ne peut

pas, comme dit chose... être amusant et honnête... Une pièce honnête... voyez-vous... c'est bon... ça repose...

FÉLICIA, *toujours à sa sculpture.*

Ah ! oui. Ça été le cri général, un frémissement d'aise, une pâmoison de bien-être ! Oh ! c'est bon ! ça repose ! Ça le reposait, ce gros Hémerlingue, soufflant dans son avant-scène de rez-de-chaussée, comme dans une auge de satin cerise.

JANSOULET, *avec joie.*

Oh ! oui... oui... c'est bien cela... une auge...

FÉLICIA.

Ça la reposait, la grande Suzanne, coiffée à l'antique, avec des frisons dépassant son diadème d'or ; et, près d'elle, mademoiselle je ne sais qui, tout en blanc, comme une mariée, des brins d'oranger dans ses cheveux à la chien ça la reposait bien, allez. Ça reposait Monpavon, Goëssard, et vous aussi, n'est-ce pas, mon cher Nabab ? mon Dieu ! comme ça vous reposait !

CANILHAC.

Je vous prie de ne pas blaguer ma pièce tant qu'elle est sur l'affiche.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, ALINE, YAÏA.

(Aline et Yaïa viennent d'entrer et s'arrêtent stupéfaites devant tant de monde.)

FÉLICIA.

Aline ! Entre donc, ma bonne Aline ! Ah ! que c'est bien de revenir. Une amie de pension, messieurs. *(Appelant.)* Constance !

MONPAVON.

Les petites Machin... habillées! Ça ne les gête pas.

CANILHAC.

Très gentilles, ces deux fillettes-là.

GOËSSARD.

Voulez-vous que nous les lancions?...

CANILHAC.

Si elles avaient de la voix...

GOËSSARD.

Le *Messenger* dira qu'elles en ont.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, CONSTANCE.

CONSTANCE, *entrant avec cérémonie.*

Ah! monsieur le marquis...

FÉLICIA.

Ma bonne Crennitz, voici Aline Joyeuse dont je t'ai si souvent parlé. Et sa sœur Henriette... Yaïa, n'est-ce pas?... Je vous demande pardon, messieurs... Je voudrais bien rester un moment seule avec Aline... Marraine, veux-tu reconduire ces messieurs?

JANSOULET.

Mais notre séance n'est pas terminée, et je m'étais arrangé pour vous donner toute ma journée.

FELICIA.

Eh bien ! restez dans le salon, avec marraine. Elle vous racontera ce qui lui est arrivé à Vienne, un soir où elle dansait *Giselle*.

CONSTANCE.

Nous pourrions causer de choses plus actuelles.

FÉLICIA, *aux autres*.

Maintenant, n'est-ce pas ? nous supprimons les formules. Au revoir.

CANILHAC.

Elle vous a une façon de renvoyer les gens en tas. Je noterai ça pour le théâtre ; ça simplifiera bien les sorties.

MONPAVON, *regardant Aline et Yaïa*.

M'ont reconnu. — Charmantes.

(*Canilhac, Monpavon et Goëssard sortent par le fond à gauche.*)

JANSOULET, *faisant passer Constance*.

Comment font-ils, eux, pour dire à cette femme-là : « Je vous aime ? » (*Jansoulet et Constance sortent par le fond à droite.*)

SCÈNE XV

FELICIA, ALINE, YAÏA.

FÉLICIA, *avec un soupir de soulagement*.

Ah ! nous sommes seules.

YAÏA, *regardant l'atelier*.

Ah ! bien ! c'est beau ici.

ALINE.

Comment as-tu renvoyé tous ces messieurs pour moi?

FÉLICIA.

Ces messieurs! mais ce n'est rien, ces messieurs; un Monpavon, un Jansoulet...

ALINE.

Le Nabab... C'était le Nabab...

FÉLICIA.

Tout cela ne compte guère pour moi, va. Hier, j'étais en plein travail... un peu nerveuse... je t'ai mal reçue.

ALINE.

Mais non, au contraire.

YAÏA, regardant le buste.

Bonne maman, vois donc le gros monsieur! Comme il est ressemblant!

FÉLICIA, l'embrassant.

Ah! tiens, tu me fais plaisir, toi!

ALINE.

Quel talent tu as! Comme tu dois être heureuse!

FÉLICIA.

Heureuse surtout de te retrouver, petite Aline. Il y a si longtemps.

ALINE.

Je crois bien.

FÉLICIA.

Qu'as-tu fait toi, mignonne ?

ALINE.

Oh ! moi, toujours la même chose ; rien dont on puisse parler.

FÉLICIA.

Oui, oui. Nous savons ce que tu appelles ne rien faire, petite vaillante ; c'est donner ta vie aux autres, n'est-ce pas !

YVIA.

Oh ! oui, bonne maman est si bonne.

FÉLICIA.

Bonne maman... c'est vrai, on t'appelait bonne maman. A quinze ans, toi, tu avais déjà cet air de douceur et de gravité qui m'imposait un peu. Tu comprenais déjà la vie, une tâche à remplir gaiement. Hélas ! toujours un peu folle, tu sais, ta Félicia. — Ah ! ma chérie, quelle joie de te retrouver ! C'est ma jeunesse qui re fleurit... Te les rappelles-tu, nos rondes du pensionnat ? (*Elle fredonne.*)

Ma sœur aînée est mariée...
C'est à mon tour de garder l'âne.
Mais quand mon tour viendra
Gardera, gardera, gardera, garde
Mais quand mon tour viendra
Gardera l'âne qui voudra.

(*Embrassant Aline.*) Ah ! comme ça me fait du bien de te revoir !

ALINE.

Moi, je suis comme étourdie de joie, et depuis que je suis entrée, je ne t'ai pas encore remerciée.

FÉLICIA.

Pour quelques personnes qui sont allées te voir de ma part,

cela ne vaut vraiment pas la peine. Il paraît, d'ailleurs, que ton père avait déjà une place.

ALINE.

Oui, ma démarche était inutile, mais je ne la regrette pas, puisqu'elle m'a prouvé que tu étais toujours la bonne Félicia d'autrefois.

FÉLICIA.

Regarde donc les albums, Yaïa... (*Se rapprochant d'Aline.*) Mais cette place, ce n'est pas la fortune, ce n'est même pas l'aisance.

ALINE.

C'est bien assez pour nous. Ah ! si tu savais comme notre vie de famille est douce, et comme il suffit d'un sourire du père pour rendre toute la maison heureuse !

FÉLICIA.

Ah ! chère petite ! (*Plus bas.*) Mais toi, tu ne songes donc pas à te marier ?

ALINE, *souriant.*

Moi, je suis la bonne maman.

FÉLICIA.

Oh ! que tu es jolie ainsi. Attends... trois coups de crayon.

SCÈNE XVI

LES MÊMES, CONSTANCE.

CONSTANCE, *revenant.*

Ma chère, tu oublies que M. Jansoulet est là. Il est très bien, ce Nabab, mais il ne soutient pas du tout la conversation, et à moins de lui dicter mes mémoires...

FÉLICIA.

Eh! mais c'est une idée, cela. — Ramène-le moi.

CONSTANCE.

Je te remercie. Je ne savais plus que dire. Autrefois ce n'était jamais moi qui faisais les frais de la conversation. (*En sortant.*) Sauf une fois seulement, avec un prince étranger...

FÉLICIA.

Nous savons... Va, marraine.

ALINE.

Nous nous en allons.

FÉLICIA.

Comment! déjà?

ALINE.

Oui, mon père nous attend. Mais je suis bien contente de t'avoir revue...

FÉLICIA.

Et moi donc! J'irai te voir chez toi; je m'en fais une fête! Adieu, ma petite Yaïa. (*Au fond, les reconduisant.*) Et Elise? Vous ne m'avez pas parlé d'Elise.

YAÏA.

Elle a été refusée pour l'histoire. Chut! il ne faut pas le dire. (*Aline et Yaïa sortent.*)

SCÈNE XVII

FÉLICIA, puis JANSOULET.

FÉLICIA, après la sortie d'Aline et de Yaïa.

Aline... le doux visage, si chaste... si fier... si bon. (*Elle est revenue à son dessin.*)

JANSOULET, *entrant du fond, à droite.*

Nous reprenons la séance?

FÉLICIA, *dessinant.*

Non, c'est fini : assez pour aujourd'hui.

JANSOULET.

Ah!... mais je croyais... on vient de me dire...

FÉLICIA.

Oh! avec moi, vous savez?... les caprices...

JANSOULET.

C'est que je vais partir pour Saint-Romans.

FÉLICIA.

A votre retour alors?

JANSOULET.

Il faut que je m'en aille?

FÉLICIA.

Dame! (*Jansoulet très ému, hésitant, a rajusté sa cravate devant une petite glace, repris son chapeau, etc... Félicia dessine toujours. — Un silence.*)

JANSOULET, *à part.*

Nous sommes seuls... si j'osais... (*S'approchant de Félicia.*)
Je m'en vais... je m'en vais... (*Bas.*) C'est pour me punir,
n'est-ce pas?

FÉLICIA.

Vous punir?

JANSOULET.

Oui, tout à l'heure... un mouvement dont je n'ai pas été le maître.

FÉLICIA.

Ah! vous êtes bien bon de vous en excuser. Une fille comme Félicia... élevée à l'atelier, pêle-mêle avec les modèles, les maîtresses de son père... Quelles maîtresses, mon Dieu! Est-ce qu'on a besoin de se gêner?

JANSOULET.

Pardonnez-moi... je... je vous aime.

FÉLICIA.

Ah! oui... je sais... Comme tout le monde.

JANSOULET.

Non... non... pas comme tout le monde... mais depuis que je vous ai rencontrée, le premier jour... quand je suis entré dans cet atelier... vous n'avez pas vu?

FÉLICIA.

Je vous croyais plus honnête que Mora, vous.

JANSOULET.

Vous ne m'avez pas compris? Je suis bien bête et bien maladroit, décidément... Félicia, voulez-vous être ma femme? (*Mouvement de Félicia.*) Oui, ma femme. Ecoutez. Voilà trente ans que je ne vis que pour l'argent. J'en suis las, de la vie de mercanti. Il y a quelque chose de meilleur que l'argent, c'est vous qui me l'avez appris. Je ne suis ni beau, ni jeune, parbleu! mais à Félicia Ruys, la grande artiste, il faut une existence splendide, luxueuse, à la taille de son génie et de ses caprices; il faut à ses côtés une ambition qui double la sienne; à nous deux, que ne ferions-nous pas? Vous avez la

beauté et la gloire ; moi, les millions et la volonté. Oh ! si tu m'aimais, vois-tu, je te mettrais si haut, si haut que nulle femme au monde...

FÉLICIA.

Si haut que ça ? Vous allez me donner le vertige.

JANSOULET, *changeant de ton.*

Vous riez ? Je suis donc bien ridicule en vous parlant de mon amour ?

FÉLICIA.

Monsieur Jansoulet...

JANSOULET, *très ému.*

Oh ! je vous en prie... ne me répondez pas encore ! Si vous me disiez non, je serais capable de pleurer devant vous comme une bête. Attendez... vous réfléchirez quand je serai parti, et vous me répondrez à mon retour de là-bas... Adieu... adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE XVIII

FÉLICIA, *seule.*

(*De temps à autre elle donne nerveusement un coup de crayon à son dessin.*)

Pauvre homme ! Il me fait cet honneur... Il m'élève jusqu'à lui... Sa femme... Madame Jansoulet ! Félicia Ruys vendue pour des millions ! Oh ! non, non... donnée, donnée quand je voudrai, à celui que j'aimerai ! (*Paraît de Géry.*)

SCÈNE XIX

FÉLICIA, DE GÉRY.

DE GÉRY.

Je ne suis pas en retard ?

FÉLICIA.

Ah ! je regrette que vous ne soyez pas revenu plus tôt ; vous auriez vu une vraie jeune fille, la jeune fille, celle que nous ne voyons pas assez, ni moi, ni vous peut-être. (*Présentant son dessin.*) Tenez... regardez.

DE GÉRY, *très bas.*

Ah !

FÉLICIA.

N'est-ce pas ravissant ?

DE GÉRY.

Oui... cette jeune fille ?

FÉLICIA.

Une amie de pension à moi.

DE GÉRY, *très ému.*

Voulez-vous me donner ce croquis ?

FÉLICIA.

Très volontiers. J'en ferai un autre. (*Montrant son front.* Elle est là. (*Elle donne le dessin à de Géry.*)

DE GÉRY, *à part, regardant le dessin.*

Chère Aline... Oh ! non, je ne t'oublierai pas.

FÉLICIA.

Elle est gentille, n'est-ce pas ?

DE GÉRY.

Oui, oui... Ah ça ! qu'est-ce qu'il est arrivé à mon pauvre Nabab ? Je viens de le rencontrer tout ému.

FÉLICIA.

Je crois bien, il m'a fait une déclaration...

DE GÉRY.

Vous deviez bien vous y attendre.

FÉLICIA.

Oh ! mais lui, c'est pour le bon motif ; il m'offre d'être sa femme.

DE GÉRY.

Et vous hésitez ?

FÉLICIA.

Si j'hésite ?

DE GÉRY.

Dame ! un honnête homme ! Une fortune colossale !

FÉLICIA, *le regardant en face.*

Ah ! vous pensez que sa fortune... C'est là l'opinion que vous avez de moi, vous ? Alors ce buste, je l'ai fait pour plaire à ce Nabab ! Eh ! bien tenez ! (*Elle va au buste et le renverse. — Il s'écrase en un tas de boue.*)

SCÈNE XX

LES MÊMES, CONSTANCE.

CONSTANCE, *entrant de droite.*

Ah ! mon Dieu ! qu'as-tu fait, mignonne ?

FÉLICIA.

Rien, c'est un accident. Le dîner est prêt, n'est-ce pas ?
Votre bras, monsieur de Géry.

RIDEAU

QUATRIÈME TABLEAU

CHEZ LE NABAB

(Décor du deuxième tableau.)

SCÈNE PREMIÈRE

NOËL, PASSAJON, *un instant* BARREAU.

(*Noël, en grande tenue de soirée, avec un gardénia à la boutonnière, allume le lustre.*)

PASSAJON, *entrant.*

Personne pour m'annoncer... Monsieur Noël, mon respect.

NOËL.

Oh ! monsieur Passajon... excusez-moi.

PASSAJON.

J'ai été très surpris — agréablement d'ailleurs — en recevant votre gracieuse invitation : « M. Noël prie M. Passajon de venir dîner chez lui, hôtel Jansoulet. » Ah ça, mais c'est donc dans le salon des maîtres que vous recevez ?

NOËL, *allumant toujours.*

Je crois bien... Ils en ont bien vu d'autres, nos salons... Il y a ici un gâchis.

PASSAJON.

Je vais vous aider, mon cher monsieur Noël... Quand j'étais

appariteur à la Faculté de Dijon, c'était toujours moi qui allumais les bougies de M. le Doyen. *(Il monte sur une chaise, et allume les candelabres sur la cheminée à gauche.)* Je vous croyais à Saint-Romans. J'ai lu dans mon journal que M. Jansoulet devait recevoir en son château de Saint-Romans le bey de Tunis.

NOËL.

C'est l'exacte vérité. Il est parti avec toute la bande, Canilhac, Boisbéry, Goëssard... mais il n'a pas emmené ses gens.

PASSAJON.

Pas même vous, son valet de chambre ?

NOËL.

Il a ses raisons ; sa mère est une simple paysanne, et vous comprenez que pour nous... la position serait embarrassante... une femme en bonnet...

PASSAJON.

Je comprends, monsieur Noël.

NOËL.

D'ailleurs, j'aimais mieux rester... j'avais à rendre quelques invitations...

BARREAU, *entrant, par le pan coupé de gauche, en grande tenue de soirée, sauf qu'il porte son habit sous le bras et qu'il a un tablier blanc.*

J'ai été obligé de mettre la main à la pâte. Oh ! quelqu'un ! *(Il enlève vivement son tablier.)*

NOËL, *à Passajon.*

M. Barreau, notre cuisinier en chef.

PASSAJON, *saluant.*

Monsieur, mon respect...

NOËL.

M. Passajon, employé à la Caisse territoriale.

BARREAU.

Oh ! (*Il salue.*)

PASSAJON.

Ancien appariteur à la Faculté de Dijon.

BARREAU.

Je n'ai pas pu m'empêcher d'aller faire un tour dans mon laboratoire.

NOËL.

Vous deviez vous en rapporter à l'homme de génie qui vous remplace.

BARREAU.

Un idiot — pas d'initiative — pas d'idées — pas de main — une cuisine de cochers. Et je tiens à faire bien dîner, moi, les gens que j'invite.

NOËL.

Mieux que les amis du patron.

BARREAU.

Je t'écoute. Sapristi ! j'ai taché mon plastron en fignant ma genevoise : ah ! au fait, où met-il ses chemises, votre Jansoulet ?

NOËL.

Vous n'avez pas sa taille.

BARREAU.

C'est égal, je couperai un devant.

NOËL.

Dans l'armoire de son cabinet de toilette. (*Barreau sort.*)

PASSAJON.

Il est très bien.

NOËL.

N'est-ce pas ? On est heureux de trouver dans sa carrière des collaborateurs aussi distingués.

PASSAJON.

Aurez-vous beaucoup de monde ?

NOËL.

Quelques amis de choix — Monpavon.

PASSAJON.

M. le marquis vous fait l'honneur?...

NOËL.

Je parle de son valet de chambre, M. Francis.

PASSAJON.

Comment ?

NOËL.

C'est un usage du grand monde : les gens de maison prennent les noms et qualités de leurs maîtres.

PASSAJON.

Ah ! vraiment ?

NOËL.

Et ils y perdent souvent, monsieur Passajon.

PASSAJON.

Vous êtes mordant, monsieur Noël. — Vous aurez donc M. Monpavon...

NOËL.

Hémerlingue — le petit Boislhéry — la petite Hémerlingue — la petite Jenkins — la petite Ruys... très gentille, vous verrez...

SCÈNE II

NOËL, PASSAJON, JOSEPH, ADÈLE.

(Joseph et Adèle paraissent à la porte. — Joseph se campe immédiatement dans la position d'un valet qui annonce avec une exagération comique.)

JOSEPH.

Le baron et la baronne Hémerlingue !

ADÈLE.

Mais ne m'annoncez donc pas comme ça ; j'ai l'air d'être votre femme.

JOSEPH.

Eh bien, Adèle ?

NOËL, *présentan*

M. Passajon, de la Caisse territoriale. *(On se salue.)*

PASSAJON.

Mademoiselle, mon respect.

NOËL, *serrant la main de Joseph.*

Ce bon Hémerlingue... Je désespérais de vous voir.

JOSEPH.

Le patron est parti pour Marseille.

NOËL.

Bah !

ADÈLE.

Il est allé couper l'herbe sous le pied à votre Nabab.

NOËL.

Quelle herbe ?

ADÈLE.

C'est le mot de Madame. Il ne voulait pas partir, le gros bonhomme, mais Madame l'avait mis dans sa tête, et elle est forte, Madame, cristi ! qu'elle est forte ! Elle fait quelquefois semblant d'aimer Monsieur. Il y a de quoi rire ! Elle...

NOËL.

Adèle, ne racontez pas. M. Passajon est un homme chaste.

PASSAJON.

Je le fus, mais l'air de Paris, les relations... Je sens que l'atmosphère enivrée de la moderne Babylone me déprave.

NOËL.

Oh ! père Passajon !

PASSAJON, *à Adèle.*

Vous disiez, ma belle enfant ?

ADÈLE, *en minaudant.*

Polisson !

SCENE III

LES MÊMES, FRANCIS.

FRANCIS, *à la porte, s'annonçant.*

Le marquis de Monpavon.

NOËL.

Ah ! voici Monpavon.

FRANCIS, *imitant Monpavon.*

Bonjour, cher... Chose... Machin... Cuisinier en chef...
Barreau... Va bien ? (*Changeant de ton.*) Je l'ai envoyé à
Saint-Romans, le patron.

NOËL.

Lui aussi. — Ils y sont tous.

FRANCIS.

Il voulait m'emmener, mon bonhomme. Va te faire fiche.
— Je lui ai collé une blague ; je lui ai dit que je mariais ma
sœur. (*Il prend la taille d'Adèle.*)

ADÈLE, *avec dignité.*

Marquis, nous sommes dans le monde.

FRANCIS.

Je l'oubliais. (*Il l'embrasse sur le cou.*)

(*Rosa paraît à la porte du fond.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, ROSA.

ROSA.

On peut entrer?

NOËL, *annonçant.*

Mademoiselle Ruys.

FRANCIS.

Oh! la petite Félicia. — Tu vas bien?

ROSA.

Je vous prie, Monpavon. de ne pas me tutoyer.

PASSAJON, *à Noël.*

Voulez-vous me présenter?

ROSA.

Bonjour. Hémerlingue.

NOËL.

M. Passajon.

PASSAJON.

Ancien appariteur à la Faculté de Dijon. Trente-deux années de services académiques.

NOËL, *à Rosa.*

Plus que ça de chic! Ta maîtresse se met mieux que la mienne.

ROSA.

Elle n'a que cette robe-là d'un peu distingué. — Mes enfants, j'ai failli ne pas venir...

TOUS.

Oh!!

ROSA.

La patronne a eu une crise de nerfs.

TOUS.

Félicia?

ROSA.

Elle est pincée, vous savez. — Elle se met à rire toute seule — comme une toquée. — Et puis tout à coup : V'lan, Oh! la la... Oh! la la.. de l'air... de l'eau... des sels... (*Passajon saisit une carafe.*) Mais non, mais non, vieux serin, ce n'est pas moi. (*A Noël.*) Dites donc, Jansoulet, il est amoureux de nous, votre patron?

NOËL.

Qui ne le serait, bel astre?

ROSA.

A bas les pattes! je ne parle pas de moi.

NOËL.

Vous avez cassé son buste, la semaine dernière. — Il est navré, le pauvre bonhomme.

ROSA.

Ne dites rien, nous le refaisons en cachette.

NOËL.

Bah !

ROSA.

C'est une surprise que nous vous ménageons pour l'Exposition.

NOËL.

Alors vous nous aimez ?

ROSA.

Non, mais nous aimons votre amour de secrétaire.

NOËL.

Le petit de Géry ?

ROSA.

Qui ne s'en aperçoit pas. — Il n'aurait qu'à dire un mot. Mais il a peur, le chérubin ! Bonté du ciel ! que les hommes sont bêtes !

NOËL.

A qui le dis-tu, Rosa ?

ROSA.

Je vous prie, Jansoulet, de ne pas me tutoyer.

SCÈNE V

LES MÊMES, JUSTINE.

JUSTINE, *à la porte.*

Personne pour m'annoncer ? Vous êtes polis, vous autres.

FRANCIS.

Oh! la petite Jenkins! (*Noël va prendre le troisième bouquet.*)

JUSTINE.

Ma chère Adèle, j'ai une lettre pour vous.

JOSEPH.

Pour nous?

JUSTINE.

Les concierges m'ont remis ça en passant.

ADÈLE, *prenant la lettre.*

Donnez, ma chérie.

JUSTINE, *à Noël.*

Ils ne sont pas gênés, vos concierges.

NOËL.

Oh! madame... des mufles. (*Il lui donne le bouquet.*)

ADÈLE, *qui a ouvert la lettre.*

Tiens! C'est de la cuisinière.

JOSEPH.

De Gertrude?

ADÈLE, *lisant.*

« Venez vite. Il y a du nouveau. »

TOUS.

Oh!

PASSAJON.

Voilà un fâcheux contretemps.

ADÈLE.

Dites donc une fichue guigne, homme respectable.

ROSA.

Moi, à votre place, je n'irais pas.

JUSTINE.

Moi non plus.

ADÈLE.

Oh ! si, ma chère, oh ! si. La maison est bonne ; madame a deux robes à donner. Sapristi ! j'ai renvoyé la voiture.

JOSEPH.

Prenons un fiacre.

ADÈLE.

Soit. — Je reviens.

JUSTINE.

Nous ne vous attendons pas. Ça vous fera revenir plus tôt.

ADÈLE, *en sortant.*Gardez-moi des truffes. (*Elle sort avec Joseph.*)

SCÈNE VI

LES MÊMES, moins ADÈLE et JOSEPH, puis BARREAU, puis TOM.

PASSAJON.

Elle est très bien, cette jeune personne.

BARREAU, *revenant en remettant son habit.*

J'ai été obligé de remettre la main à la pâte.

TOUS.

Monsieur Barreau...

BARREAU.

Mais vous aurez un dîner ! je ne vous dis que ça ; ne craignez pas de prendre quelques apéritifs.

NOËL.

Absinthe, vermouth, bitter ; tout est prêt.

BARREAU.

On trouve ça commun dans le monde, parce qu'on n'a pas confiance dans son cuisinier. (*A Francis.*) Mais tu peux t'ouvrir l'appétit, ma vieille, je réponds de tout.

FRANCIS, *buvant l'absinthe.*

Est-ce que le vin est bon chez vous ?

BARREAU.

Je vous ferai boire de ma réserve.

FRANCIS.

C'est que je suis habitué, moi, à boire le vin du patron.

TOUS.

Parbleu !

FRANCIS.

Mais ça ne lui coûte pas un sou de plus. Je lui fais boire le mien.

TOUS.

Ah!

FRANCIS.

Avec des eaux minérales, tout passe. — Quand je le voyais avaler comme ça un Médoc de premier ordre, moi, vrai, ça me faisait de la peine. Il y a des choses qu'il faut respecter.

PASSAJON.

Oui, monsieur, oui, c'est le respect qui manque le plus à notre époque. Quand j'étais appariteur à la Faculté de Dijon...
(Rires.)

NOËL, à Rosa.

Un peu de bitter?

ROSA, *minaudant*.

Volontiers!

TOM, *entrant vivement par le fond*.

Après vous, messeigneurs...

NOËL, *présentant*.

Tom Boislhéry.

TOM.

Du vermouth, sans vous commander. Je crève de soif.

FRANCIS.

De la tenue, jeune homme.

TOM.

On en aura, Mounpavon. A la santé des dames...

JUSTINE.

Il est gentil, ce crapaud.

TOM, *l'embrassant.*

Tu trouves, toi?

JUSTINE.

Monsieur, nous ne sommes pas seuls.

TOM.

Je viens de me faire flanquer à la porte.

NOËL.

Tu quittes les Boislhéry?

TOM.

Je me le demande, si je les lâche! J'en ai assez de leur baraque.

JUSTINE.

J'ai toujours rêvé d'être chez un comte.

ROSA.

Poseuse, va...

TOM.

Je t'en souhaite... comte et comtesse de Boislhéry!... Je la connais celle-là... Les journaux ne parlent que des robes de madame et du chic épatant de monsieur! Tout ça, mes enfants, c'est du flafra, c'est du plaqué! Madame est une lanceuse; la couturière lui fournit ses robes à l'œil. Quant à monsieur... pas le sou... il se nourrit de carottes. Les Boislhéry... Oh! la la! (*Il s'allonge sur un divan, une jambe sur les genoux de Passajon.*)

PASSAJON, *se levant, son verre d'absinthe et sa carafe à la main.*

Jamais à la Faculté...

ROSA.

Aurons-nous M. Alexandre?

NOËL.

Non; une déception. Il soupe à l'ambassade.

TOUS.

Oh!

TOM.

A l'ambassade? Oh! chaleur! fait-il sa tête!

PASSAJON.

M. Alexandre?

NOËL.

Le valet de chambre du duc de Mora.

ROSA.

Un gaillard qui, avec douze cents francs d'appointements s'est fait trente mille livres de rente.

BARREAU.

Il aura craint de se compromettre en venant chez un parvenu.

FRANCIS.

Je vous crois; un homme qui a été portefaix à Marseille.

NOËL, *à Francis.*

Eh! eh! Monpavon, vous êtes bien content de l'avoir pour payer vos cuites de bouillotte, le portefaix de la Canebière... On t'en collera, des parvenus comme nous, qui prêtent des millions aux rois et qui reçoivent des beys...

PASSAJON.

Parvenu ne saurait être une injure dans ce siècle d'égalité.

TOM, *à mi-voix.*

Jobard!

PASSAJON, *qui n'a entendu qu'à moitié.*

C'est la seconde fois de la journée qu'on me compare à ce marin célèbre.

JUSTINE.

Quel marin?

PASSAJON.

Jean-Bart. Je ne sais quel rapport...

SCÈNE VII

LES MÊMES, ADELE.

ADELE, *revenant brusquement du fond.*

Me revoilà.

TOUS, *avec joie.*

Ah!!!

ADÈLE, *prenant des mains de Passajon le verre d'absinthe qu'il vient de se préparer pour la seconde fois, et buvant.*

Je vais vous en raconter une bonne... Madame est revenue de Marseille.

TOUS, *se rapprochant.*

Ah!

ADÈLE.

Avec le bey. Il ne s'est pas arrêté à Saint-Romans.

NOËL.

Allons donc!

ADÈLE.

Il faut voir la joie de madame...]Non, vrai, ça fait plaisir. Votre Nabab avait mis son château à l'envers. La vieille maman, avec sa coiffe, était sur les dents. On avait caché l'idiot. (*A Noël.*) Vous savez bien? Le frère aîné.

TOUS.

Le frère aîné?

ADÈLE.

Oui, le frère aîné est idiot. Branle-bas général. Canilhac avait organisé des arcs de triomphe, avec des lampions. Monpavon commençait à déteindre. Il faut entendre raconter ça à madame... On avait habillé des danseuses en Arlésiennes. Jansoulet s'était fait fabriquer un discours par Goëssard... On siffle. C'est le train. Frou, frou, frou, frou... Il ne s'arrête pas!

TOUS.

Oh!

ADÈLE.

Quel nez, mes enfants ! Et par là-dessus, une averse... une averse du Midi. — Non, non : il faut entendre raconter ça à madame.

NOËL.

A-t-il dû être embêté, le patron ! J'aurais voulu y être.

BARREAU.

Et moi donc ?

ADÈLE.

Ce n'est pas tout. Jansoulet s'est brouillé avec Goëssard.

NOËL.

Ah ! bah !

ADÈLE.

Qui lui a flanqué un article dans le *Messenger*. Je vous l'apporte. — Lisez-nous ça, monsieur Passajon. (*A Noël.*) Eh bien, il est joli, votre patron ! Il en a fait de belles, à Paris, il y a dix ans.

NOËL.

Mon maître n'a jamais mis le pied à Paris avant cette année. De Marseille à Tunis, de Tunis à Marseille... voilà tous ses voyages.

ADÈLE.

Lisez : vous verrez.

NOËL.

Je ne verrai pas autre chose.

ADÈLE, à Passajon.

Lisez donc, homme d'âge !

JUSTINE.

Mais oui.

PASSAJON, qui regarde l'article.

Je ne le puis devant des dames.

ADÈLE.

Est-il bégueule !

ROSA.

Alors passez-nous le journal.

PASSAJON.

On y parle d'un mandarin chinois qui tenait un bateau de fleurs, près d'une barrière fréquentée par les guerriers.

JUSTINE.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

(Passajon impose silence aux hommes.)

ROSA, à Passajon.

Ah ! bien, si ça vous fait rougir, donnez donc le journal !

(Elles lui arrachent le journal des mains.)

FRANCIS.

Mais oui, oui... Quand j'étais au 9^e dragons, j'ai connu, près de l'École militaire, le bal Jansoulet — un sale bastringue...

NOËL.

Je vous dis, moi, que c'est de la blague ! Mon patron n'est jamais venu à Paris. Jamais ! Jamais ! Jamais !

FRANCIS.

Prouve donc ça, ma vieille.

BARREAU.

Ces dames sont servies.

TOUS.

Ah!

NOËL, *montrant Rosa.*

M. Passajon, voulez-vous offrir le bras à une de ces dames?

PASSAJON.

Volontiers. (*Il est devant près des trois femmes par Francis, Barreau, etc. — A part, vexé.*) Il me semble que mon titre d'ancien appariteur et mes cheveux blancs...

TOM, *à Passajon.*

Allons, Jean-Bart, donnez-moi votre bras.

PASSAJON, *en sortant.*

Je vous affirme qu'à la Faculté de Dijon... quand il y avait des dames...

(*Tous, sauf Noël, sont entrés au pan coupé gauche. — Coup de timbre.*)

NOËL.

C'est le secrétaire; n'ouvrons pas. (*Plusieurs coups de timbre.*) C'est le patron! (*A Barreau, qui passe la tête, à gauche.*) C'est le patron!

BARREAU.

Il est donc revenu?

NOËL.

Il va entrer... Il a sa clef... Dépêchez-vous de filer.

TOUS.

Oh!

(Débâcle générale. — Ils sortent de la salle à manger en désordre, emportant au hasard un pâté, des bouteilles, des cigares, etc. — Noël les pousse vers la petite porte de droite, souffle précipitamment les bougies et enlève le plateau d'absinthe, bitter, etc.)

TOM, *enlevant la boîte de cigares.*

Sauvons la caisse!

PASSAJON, *passant le dernier avec une bouteille de champagne qui lui part à la figure.*

Jamais à la Faculté de Dijon!...

(Noël sort à son tour par le pan coupé de droite. — La scène est vide.)

SCÈNE VIII

JANSOULET *seul, puis NOËL.*

(Jansoulet entre par le fond et va sonner à la cheminée.)

JANSOULET.

Quel voyage! Enfin, me voici chez moi. Chez moi! C'est ça, chez moi, c'est ça! Ces meubles neufs déjà fanés, ces taches sur les tapis, la poussière, le désordre, une horrible odeur d'absinthe et de tabac... Un salon de paquebot, un grand wagon de première classe, avec des coussins où tous les voyageurs ont essuyé leurs bottes! C'est là mon intérieur, mon foyer... Une halle! Le voilà, le Nabab. Le voilà! Quel

écœurement ! (*Il sonne encore, et casse le cordon de la sonnette.*)
On n'entend donc pas ! Il n'y a donc plus personne !

NOËL, *paraissant du pan coupé de droite ; il a remplacé en hâte son habit par une vareuse.*

Monsieur...

JANSOULET.

Ah ! C'est vous !

NOËL.

Je m'étais couché. Je n'attendais pas monsieur ce soir. (*On entend un coup de timbre.*)

JANSOULET.

Qui peut venir à cette heure ? (*A Noël.*) Je n'y suis pas. Allez ! Mais allez donc !

NOËL, *sortant.*

Mais on m'a changé mon Nabab ! (*Il va pour sortir. — De Géry paraît à la porte.*)

SCÈNE IX

JANSOULET, DE GÉRY.

JANSOULET.

Vous, mon cher de Géry ! (*Noël sort.*)

DE GÉRY.

J'ai reçu une dépêche de Bompain. Je sais ce qui s'est passé.

JANSOULET, *éclatant.*

Ah ! mon ami... J'ai été bafoué, humilié ! Ils ont tous été

témoins de ma honte... Monpavon, Boislhéry, Canilhac, Goëssard...

DE GÉRY.

Goëssard y était?

JANSOULET.

Tous, tous! Et ils me consolait! Et leurs consolations banales me levaient le cœur. *(Un silence.)* Vous ne me dites rien, vous; je vous remercie. *(Il serre la main à de Géry.)*

DE GÉRY.

Qu'est-ce que vous avez eu avec Goëssard?

JANSOULET, *cherchant.*

Goëssard? Il est venu m'apporter un article ignoble contre la baronne, et m'a demandé cinquante mille francs pour cela. Les Hémerlingue sont mes ennemis, et ils viennent de me porter un coup terrible; mais je ne me sers pas de ces armes-là. Goëssard est une canaille!

DE GÉRY.

Et vous le lui avez dit?

JANSOULET.

Oui, je le lui ai dit.

DE GÉRY.

C'est un ennemi dangereux que vous vous êtes fait là.

JANSOULET.

Eh! que m'importe Goëssard? On le paye pour parler; on le payera pour se taire.

DE GÉRY.

On a si vite lancé une calomnie...

JANSOULET.

Je n'ai peur de rien. Sans le sou, ou de l'or plein les poches, à Tunis comme sur le quai de Marseille, j'ai toujours vécu au grand jour.

DE GÉRY, *vivement.*

Vous n'étiez jamais venu à Paris? Et vous pourriez le prouver, n'est-ce pas?

JANSOULET.

Est-ce donc nécessaire?

DE GÉRY.

Tenez... Lisez.

JANSOULET.

Quoi?

DE GÉRY.

Le *Messenger* de ce soir. Lisez, lisez jusqu'au bout. (*Un silence.*)

JANSOULET, *après avoir lu, se lève.*

Tonnerre de Dieu! Les misérables! Qui a écrit cela?

DE GÉRY.

Ce n'est pas signé, mais c'est dans le journal de Goëssard, et je jurerais...

JANSOULET.

Je l'étranglerai.

DE GÉRY.

Ce ne sera pas une réponse.

JANSOULET.

Ce sera la mienne, la seule !

DE GÉRY.

Il vaudrait mieux vous justifier... Cela vous est si facile.

JANSOULET.

Pardieu ! à cette époque dont on parle là, je ne quittais pas Tunis ; mais pour me justifier, mon cher de Géry, il faudrait... Non, je ne peux pas... et il sait bien que je ne peux pas, le misérable... Ah ! c'est une infamie ! une infamie ! (*Il froisse et jette le journal.*)

DE GÉRY.

Ah ! Monsieur Jansoulet, voilà qui devrait vous ouvrir les yeux. — Vous voyez où vous êtes, en plein bois : vous êtes entouré d'embûches, de mensonges, de trahisons... Tout le monde vous vole, et quand on ne peut plus voler, on vous diffame... On vous compromet dans des spéculations véreuses... Cette Caisse territoriale...

JANSOULET.

Oui, vous avez raison... Et savez-vous ce que je leur reproche le plus ? c'est de me rendre méchant ; oui, méchant et soupçonneux...

DE GÉRY.

Tenez, laissez-moi vous donner un conseil d'ami sûr et désintéressé... Retirez-vous de ce guêpier ; liquidez votre situation. — Elle est encore superbe. — Renoncez à Paris, à ce monde pour lequel vous êtes si peu fait...

JANSOULET.

Quitter Paris ? Je ne peux pas.

DE GÉRY.

Vous ne pouvez pas ?

JANSOULET.

Je ne peux pas parce que j'aime... Oui, j'aime... et au moment où je sens tout crouler autour de moi, cet amour seul reste debout. Je ne partirai pas.

DE GÉRY.

Je suis trop votre ami, et je vois le danger trop grand pour ne pas insister...

JANSOULET.

Ils m'ont dit que je pourrais faire ma maîtresse de Félicia. — Ma maîtresse... Je n'ai pas su... Je veux en faire ma femme.

DE GÉRY.

Vous ?

JANSOULET.

Oui, c'est pour elle que je veux lutter encore, pour elle que je veux être quelque chose dans mon pays. Quand je lui ai offert de l'épouser, elle n'a pas répondu. Si je réussis, elle cédera peut-être, à moins qu'elle en aime un autre plus jeune. Et pourtant, je ne peux pas renoncer à cette femme... Puis-je y renoncer, je vous le demande ? Vous qui savez ce qu'elle est, vous qui la connaissez, car vous la connaissez... je vous ai vu chez elle... (*Changeant de ton*) Oui, je me souviens, je vous ai vu chez elle, la porte fermée pour tout le monde... Et vous me conseillez de partir !... Mais le jour où mon buste a été brisé, vous étiez là...

DE GÉRY.

Oui, j'y étais.

JANSOULET.

Comment cela s'est-il fait?

DE GÉRY.

Un accident...

JANSOULET, *le regardant dans les yeux.*

Êtes-vous bien sûr que c'est un accident?

DE GÉRY, *embarrassé.*

Mais...

JANSOULET, *avec éclat.*

Allons donc ! Elle l'a brisé pour vous plaire ! Vous l'aimez, et elle vous aime !!

DE GÉRY.

Il n'a jamais été question d'amour entre nous.

JANSOULET, *sans l'écouter.*

Mais c'est bien évident qu'elle vous aime ! Comment ne vous aimerait-elle pas ? Vous êtes jeune, vous êtes beau, vous ! et vous me conseillez de partir, vous voulez que je disparaisse ! vous voulez me la prendre !

DE GÉRY.

Monsieur...

JANSOULET, *avec une violence croissante.*

Vous me la prendrez, et je vous enrichis pour que vous me la preniez !...

DE GÉRY.

Assez, monsieur; je n'aurais qu'un mot à dire pour me justifier, mais je ne m'abaisse pas jusque-là. Il est grand temps que je vous quitte, en effet. Je vous remercie de me le rappeler. — Depuis longtemps déjà ma conscience d'honnête homme me reproche de rester inutile à mon poste. — J'assiste à un désastre, à un pillage contre lesquels je ne puis rien. Je donne à vos parasites des poignées de main qui me déshonorent. J'étais votre ami, et je pouvais paraître leur complice. Le ciel m'est témoin, monsieur Jansoulet, que je désirais ardemment vous être utile. Vous êtes injuste envers moi. Je vous pardonne. Adieu. (*Il sort.*)

SCÈNE V

JANSOULET, puis NOËL, puis UN FACTEUR DU TÉLÉGRAPHE.

JANSOULET.

Non... il n'est pas parti... c'est impossible. Je l'aimais comme un fils, et il s'en va ainsi tranquillement! Sa fierté... Allons, c'est bien, il n'a pas de cœur... Il ne vaut pas mieux que les autres. (*Il tombe sur sa table, accablé.*) Seul! me voilà bien seul cette fois! (*Avec fureur, à Noël qui paraît au fond.*) Qui vient là?

NOËL.

Une dépêche, monsieur. (*Paraît un employé du télégraphe.*)

JANSOULET.

Qu'est-ce que c'est encore? Ah! mon Dieu! quelque malheur... (*Regardant la signature de la dépêche.*) Le duc de Mora? « Il y a une élection en Corse: vous êtes candidat officiel: venez causer avec moi demain matin. — Duc de Mora. » Le duc! Le duc qui refusait de me voir! c'est le duc qui a écrit cela? O mon duc! mon sauveur! Tiens, toi!... (*Il*

fouille dans ses poches et remplit d'or la casquette du facteur ahuri.) Député! je serai député! Tiens, toi, prends encore. *(Il lui donne encore de l'or à poignées.)*

NOËL.

Il est fou!...

JANSOULET.

Député! ministre peut-être! Et j'aurai Félicia! Tonnerre de Dieu!

RIDEAU

CINQUIÈME TABLEAU

A L'EXPOSITION

Un coin du jardin du Palais de l'Industrie, le jour de l'ouverture du Salon. Grands massifs de plantes exotiques et de fleurs; allées sablées. — Plâtres et bronzes. — Le buste du Nabab en terre cuite, par Félicia. — Du côté opposé, une grande figure drapée. — Vers le centre, le groupe de Carpeaux, en plâtre : Les quatre parties du monde. — Au fond, le grand vitrail. — Bancs et sièges. — De temps à autre, pendant tout le tableau, des visiteurs, plus nombreux vers la fin.

SCÈNE PREMIÈRE

GOËSSARD, AMY FÉRAT, ROSE FÉRAT, puis LA BARONNE, par instants, CONSTANCE, rôdant parmi les groupes.

(Goëssard prend des notes, près du buste du Nabab. Amy Férat et Rose Férat passent.)

ROSE FÉRAT.

C'est assommant les jours d'ouverture... On ne regarde que ce qui est exposé.

AMY FÉRAT.

Tiens ! Goëssard. *(Regardant le buste du Nabab.)* Décidément il n'y a que ça de chic pour une femme, la sculpture. *(A Goëssard.)* Je m'en vais faire ton buste.

GOËSSARD, *prenant toujours des notes.*

Ça sera du propre... *(Les deux femmes passent. La baronne entre de gauche.)*

GOËSSARD, *l'apercevant.*

Madame la baronne...

LA BARONNE.

Ah! c'est vous?...

GOËSSARD.

Vous venez de bonne heure au Salon.

LA BARONNE.

Oui, les jours d'ouverture, l'après-midi est tellement cohue... et puis je voulais m'assurer... (*Montrant le buste du Nabab.*) Ah! on me l'avait bien dit. Le voilà. Est-il laid!

GOËSSARD.

Horrible! un Kalmouck!

LA BARONNE.

Ce n'était donc pas vrai, cette histoire de ce buste brisé?

GOËSSARD.

Et refait en huit jours... Allons donc... une réclame... De la banque d'artiste... Ça empoigne toujours les bourgeois, ces choses-là. Mais je m'en vais vous l'éreinter.

LA BARONNE.

Ereinter qui? Le buste ou le modèle?

GOËSSARD.

Tous les deux... Le Nabab surtout: je ne le lâche pas. Vous avez été contente de mon article de l'autre jour?

LA BARONNE.

Oui, pas mal... mais ce n'est pas encore ça... vous le rendez

odieux... je le voudrais ridicule... ridicule par la boutique paternelle... par sa mère, là vieille paysanne...

GOËSSARD.

Le fait est qu'elle a un bon petit bonnet, la mère Françoise... Je l'ai vue à Saint-Romans.

LA BARONNE, *souriant*.

Il n'y a que les femmes qui s'entendent à faire de ces piquères-là. Je vous donnerai des notes.

GOËSSARD.

Mais vous m'en donnez...

LA BARONNE.

Quant à son passé parisien... le bal Jansoulet...

GOËSSARD.

Une trouvaille.

LA BARONNE.

Ne l'escomptez pas trop... Ce sera bon à la Chambre, pour faire annuler son élection, s'il est nommé.

GOËSSARD.

Il sera nommé.

LA BARONNE.

Est-ce que vous savez?

GOËSSARD.

Non. La dépêche n'est pas encore arrivé au journal, mais il a le duc pour lui.

LA BARONNE.

C'est vrai.

GOËSSARD.

Et quand on a le duc dans son jeu... Mora, voyez-vous, baronne, c'est la plus brillante incarnation du régime actuel. Ce qu'on voit de loin dans un édifice, ce n'est pas la base solide ou fragile ; c'est la flèche dorée et fine, brodée, découpée à jour, ajoutée pour la satisfaction du coup d'œil. Ce qu'on voit de l'Empire en France et dans toute l'Europe, c'est Mora.

LA BARONNE.

Un homme comme lui, faire son ami de ce marinier du Rhône...

GOËSSARD.

C'est Félicia Ruys qui...

LA BARONNE.

Vous le lui ferez payer, n'est-ce pas ?

GOËSSARD.

Attendez un peu. Vous allez lire mon article dans une heure. D'abord je la trouve infecte, cette sculpture : c'est flou... (*Avec un coup de pouce en zigzag.*) Ça manque de modelé...

CONSTANCE, *s'approchant.*

On parle d'elle !

GOËSSARD, *apercevant près de lui Constance, et s'interrompant tout à coup.*

Superbe ! superbe ! Prodigeux ! (*La figure de Constance s'épanouit.*)

LA BARONNE.

Qu'est-ce qui vous prend ?

GOËSSARD, *bas*.

La Crenmitz qui rôde pour savoir ce qu'on pense de sa filleule. (*Haut.*) Ce n'est pas du talent... c'est du génie!...

LA BARONNE, *à Constance*.

Ah ! c'est vous, ma bonne demoiselle Crenmitz ?

CONSTANCE.

Oui, j'attends Félicia qui cause là-bas avec des messieurs du jury. N'est-ce pas que c'est bien ?

GOËSSARD et LA BARONNE.

Merveilleux !

CONSTANCE.

Elle a tant de talent... Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ce buste a été refait en huit jours.

GOËSSARD, *jouant la stupeur*.

En huit jours ?

LA BARONNE.

Cela tient du prodige.

CONSTANCE.

N'est-ce pas ? (*Elle s'éloigne et va vers un autre groupe.*)

GOËSSARD

Elle est bien montée, la réclame... Ah ! Canilhac !

SCÈNE II

LES MÊMES, CANILHAC.

CANILHAC, *entrant de droite.*

Madame... mon cher Goëssard... Avez-vous vu la peinture?

LA BARONNE.

Non, pas encore.

CANILHAC.

J'en viens... Il n'y a rien cette année.

GOËSSARD.

Comme toujours, du reste.

CANILHAC.

Le grand art est fini... Je m'en moque, mais je le constate. (*Voyant le buste.*) Ah! Ah! voilà notre Nabab!... Parfait... cette tête d'aventurier... Cette grosse lèvre retroussée... Ce sourire bon enfant... une vraie revanche du désastre de Saint-Romans.

LA BARONNE.

Vous trouvez cela bien, vous ?

CANILHAC.

Moi? ça m'est égal. (*Apercevant Constance.*) Superbe! superbe! (*A Constance, feignant la surprise.*) Ah! c'est vous, mademoiselle Crennitz?

CONSTANCE.

Et figurez-vous, mon cher monsieur Canilhac, que le buste avait été brisé. En huit jours, Félicia l'a refait de mémoire.

CANILHAC.

C'est inouï.

LA BARONNE.

Inouï.

CANILHAC, à la baronne.

Je voudrais avoir une tante comme ça, moi, mes soirs de premières. (*Constance va se mêler à d'autres groupes.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, MONPAVON, BOISLHÉRY.

MONPAVON, conduit par Boislhéry, qui lui montre le buste de Jansoulet.

Ah! très bien, merci... Je le vois. Le Nabab... (*Il regarde autre chose.*) Très ressemblant... frappant.

BOISLHÉRY.

Mais non, marquis, par ici, par ici.

MONPAVON, regardant le buste.

Ah! oui... frappant... très fort.

LA BARONNE.

Vous êtes connaisseur, marquis?

MONPAVON.

Moi, pas du tout... suis comme le duc... plus commode d'admirer que de juger... Et ça ne blesse personne... (*A Constance.*) Ah! ma chère demoiselle... Tous nos compliments à notre grande artiste, mais vous-même, grande artiste aussi.

CONSTANCE, *modeste.*

Marquis...

MONPAVON.

Je me souviens encore de vos jambes... dans le *Corsaire*. La première fois que je vous ai revue... chez Félicia... montiez un petit escalier... vous ai reconnue tout de tout de suite.

BOISLHÉRY, *à Canilhac.*

Vous savez ? Félicia a aussi une grande machine en bronze... (*Constance les rejoint.*) C'est à voir.

CANILHAC.

Montrez-moi ça.

CONSTANCE.

Messieurs, je vais vous indiquer. (*Elle s'éloigne avec eux.*)

LA BARONNE, *à Goëssard.*

Envoyez-moi donc mon mari.

GOËSSARD.

Mais où le trouverai-je ?

LA BARONNE.

Vous le trouverez devant une Vénus sortant de l'onde ou une Phryné devant ses juges. Pauvre homme !

GOËSSARD.

Je vous l'envoie, et je vais m'assurer si l'article a paru.

LA BARONNE.

Des nouvelles de l'élection surtout.

GOËSSARD.

Parbleu! (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE IV

LA BARONNE, MONPAVON.

LA BARONNE, *rejoignant Monpavon.*

Marquis, je vous en veux, vous...

MONPAVON.

A moi, baronne?

LA BARONNE.

Pourquoi n'avez-vous jamais demandé au duc de lui présenter M. Hémerlingue?

MONPAVON.

Ah! oui... Sans doute... Présenter Hémerlingue...? C'est que, vous savez? Le duc pas facile pour les présentations...

LA BARONNE, *montrant le buste.*

Eh bien! Et celui-là?

MONPAVON.

Jansoulet? Mais ce n'est pas moi... Ce n'est pas moi, c'est Félicia... Diable de Mora!... Dès qu'il y a une jolie femme dans l'affaire...

LA BARONNE.

La baronne Hémerlingue n'est donc pas une jolie femme?

MONPAVON.

(*Moment d'absence.*) La baronne Hémerlingue?... (*Vivement.*) Ah! oui? Mille pardons... femme charmante... adorable!

LA BARONNE, *montrant le buste.*

La duchesse me connaît... Nous sommes voisines de loges au Conservatoire... Il vous serait facile...

MONPAVON, *sans conviction.*

Parfaitement... Mais comment donc? Enchanté...

SCÈNE V

LA BARONNE, MONPAVON, HÉMERLINGUE.

(*Hémerlingue arrive en soufflant.*)

LA BARONNE.

Venez donc, baron; venez donc! Voilà M. de Monpavon.

HÉMERLINGUE.

Ah!

MONPAVON.

Mais oui... certainement, il faudra prendre jour.

LA BARONNE,

Demain, par exemple.

MONPAVON.

Pas demain, non. Mora un peu souffrant ce matin...

LA BARONNE.

Il sera guéri.

MONPAVON.

Eh ! eh !... Bien fatigué... Se surmène... Mais le docteur irlandais est là... les perles Jenkins...

LA BARONNE.

Quelles perles ?

MONPAVON.

Tous anémiques... gens du monde... Perles... donnent du montant. Nous en prenons tous... Le baron aussi.

LA BARONNE, à elle-même, regardant son mari.

Est-ce qu'il en prend ?

MONPAVON, à Hémertlingue.

En prend trop, le duc... Lui jouera un mauvais tour... Mais... mille pardons... prendrons jour... prendrons jour.
(*Il s'éloigne.*)

SCÈNE VI

HÉMERLINGUE, assis, LA BARONNE, puis CONSTANCE,
au fond.

LA BARONNE.

Eh bien ! Vous restez là, vous ? ne dites rien... Vous serez donc toujours le même ? Ah ! mon cher, que vous êtes lourd à remuer !

HÉMERLINGUE, se levant.

Ma bonne Yamina... Pardon, ma chère Mario... qu'est-ce qu'il fallait dire ?

LA BARONNE.

J'avais mis l'affaire en train... Il fallait l'achever, décider le marquis.

HÉMERLINGUE.

Mais comment?

LA BARONNE.

Vous savez bien que Monpavon est criblé de dettes. Il y a des arguments. Soyez tranquille. Jansoulet [sait en user, lui.

HÉMERLINGUE.

Vous tenez donc bien à ce qu'on me présente chez le duc ?

LA BARONNE.

Si j'y tiens ! Oui. Je me suis juré de vous faire parvenir. Oh ! je sais bien, vous, mon cher... pourvu qu'on vous laisse digérer tranquillement sur vos sacs d'écus... Mais j'ai fait d'autres rêves, moi... Je ne veux pas que ce mercanti vous écrase.

HÉMERLINGUE.

Tu lui en veux toujours, à ce pauvre Bernard. Ce n'est pas un méchant homme.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que vous avez donc dans les veines, vous ? Eh bien ! tenez, il va venir, votre Nabab. Il viendra jouir de son triomphe ; attendez-le, donnez-lui la main, et vous ne me reverrez jamais. (*Elle s'éloigne. Constance paraît.*)

HÉMERLINGUE, *suivant sa femme.*

Yamina... Voyons... Yamina... Mais tu sais bien que je ferai tout ce que tu veux... Ah ! quelle femme, quelle femme ! (*Il s'en va derrière elle.*)

SCÈNE VII

CONSTANCE, VISITEURS, *au fond.*

CONSTANCE, *qui suivait tout le temps le baron Hémerlingue des yeux.*

Il n'a pas regardé le buste une seule fois. — Oh! les banquiers! Je ne me rappelle pas en avoir jamais aimé un. — Ah! si... quand j'étais toute jeune. — Mais où est donc Félicia? (*Regardant au fond, à droite.*) Ah! la voilà au bras de cet excellent Jenkins.

SCÈNE VIII

CONSTANCE, FÉLICIA, JENKINS.

CONSTANCE, *à Jenkins.*

Hein! docteur... Quel succès!

JENKINS.

Ah! c'est divin! c'est divin! (*La main sur le cœur.*) Depuis Michel-Ange...

FÉLICIA, *quittant son bras.*

Quel beau menteur que ce Jenkins!

CONSTANCE.

Mais je t'assure... C'est ce que tout le monde dit... je suis là, moi... je n'ai l'air de rien... j'écoute dans les groupes... Par exemple, on en voit des drôles de figures... des chapeaux, des cheveux... des barbes...

JENKINS, *dédaigneux.*

Où, les jours d'ouverture, toute la Bohème est dehors.

FÉLICIA, *assise dans un grand fauteuil.*

Ah! ça, dites donc, Jenkins, qu'est-ce que vous appelez la Bohème? Mais la vraie Bohème, aujourd'hui, c'est vous, c'est votre monde; vraiment, je vous conseille d'en parler avec mépris. Toute votre clientèle de médecin à la mode n'est faite que de cela. Bohème de l'Industrie, de la Finance, de la Politique, des déclassés, des parvenus... et plus on monte, plus il y en a... Qu'est-ce que c'est que Canilhac?... Et Boislhéry?... Et Monpavon?... Et les autres?... *(Elle hausse les épaules.)*

JENKINS.

Vous arrangez bien mes clients.

CONSTANCE.

Viens vite, ma fille. Écartons-nous un peu.

FÉLICIA.

Quoi donc?

CONSTANCE.

Voilà M. Jansoulet. Il ne s'attend pas à voir son buste. Nous allons jouir de sa surprise.

(Les deux femmes se tiennent un peu à l'écart.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, JANSOULET, IBRAHIM, PIEDIGRIGGIO,
MONPAVON, CANILHAC, BOISLHÉRY.

JANSOULET, *trionphant une dépêche à la main.*

Oui, messieurs, c'est fait... jè suis député... une majorité de deux mille voix!

BOISLHÉRY.

Bravo ! Bravo !

JENKINS, *serrant avec effusion les mains de Jansoulet.*

Ah ! mon ami !

JANSOULET, *un peu protecteur.*

Bonjour, mon bon Jenkins.

JENKINS.

Son élection l'a refroidi.

JANSOULET.

Piedigriggio m'a apporté la nouvelle à déjeuner... Pourquoi n'étiez-vous pas là pour boire avec nous à cette brave petite île de Corse ?

PIEDIGRIGGIO, *très animé, criant.*

Evviva la patria del gran Napoléone ! (*Il agite son chapeau.*)

MONPAVON, *à Piedigriggio.*

Dé la tenué ; gouverneur... (*A Jansoulet.*) Mon bon ; mon cher bon ; suis heuréux... peux pas dire.

CANILHAC, *enthousiasmé.*

Enfin on va voir un homme dans cette Chambre de mannequins !

JANSOULET.

A coup sûr, je tâcherai de me rendre utile... Mais je ne suis pas un orateur (*gaiement*) et l'eau sucrée de la tribune.

PIEDIGRIGGIO, *exalté.*

De l'eau sucrée... Zamais !

IBRAHIM, *rouge comme son fer, éclatant de nourriture et de vin.*

Jamais!

MONPAVON.

Jansoulet mieux qu'un orateur... homme pratique... remueur d'affaires... le duc l'a bien dit.

JANSOULET.

Oh ! le duc, quel homme, ce duc !... Avec un protecteur pareil, je n'ai rien à craindre... ni personne. (*Apercevant Félicia.*) Mademoiselle Ruys ! (*Il va vers elle.*) Méchante ! Enfin je vous trouve... je suis allé chez vous, hier, avant-hier... vous ne m'avez pas reçu... ce n'est pas bien... Qu'est-ce que je vous ai fait ? (*Félicia lui montre le buste.*) Ah !

FÉLICIA, *passant à gauche.*

Voilà ma réponse.

JANSOULET, *stupéfait.*

Mon buste ! comment ! est-ce possible ? Mais alors ce qu'on m'avait dit ? Mon buste à l'Exposition... mon buste par Félicia Ruys... Oh ! c'est trop de bonheur ? (*S'avançant vers le buste.*) Le voilà donc ce Jansoulet, cet enfant de la rue, le voilà, cet ancien gueux, le fils du marchand de ferraille... Il est là, rayonnant, transformé par la puissance du génie... Et tout Paris vient pour le voir... Ah ! mademoiselle, comment m'acquitter envers vous ? Je voudrais vous dire ma reconnaissance et ma joie... je ne peux pas... je ne peux pas...

FÉLICIA.

Votre émotion me suffit, monsieur... elle est ma meilleure récompense... D'ailleurs ce n'est pas moi, c'est M. de Géry surtout que vous devez remercier.

JANSOULET.

De Géry ?

FÉLICIA.

Il était là quand l'accident est arrivé.

JANSOULET.

L'accident ? C'était donc vrai ?

FÉLICIA.

Sans doute... Et ce travail à refaire si près de l'Exposition me semblait impossible... mais on m'a parlé si éloquemment du chagrin que vous auriez... (*Regardant autour d'elle.*) Il n'est donc pas ici, M. de Géry ? Je ne l'aperçois pas. (*Elle s'assied.*)

JANSOULET.

Je ne l'ai pas revu depuis quelques jours.

FÉLICIA.

Est-il souffrant ?

JANSOULET.

Non... Il y a eu entre nous un malentendu ; j'ai dû me séparer de lui.

FÉLICIA.

Ah !

JANSOULET, *s'approchant d'elle et s'asseyant, à voix basse.*

J'ai cru qu'il vous aimait et que vous l'aimiez.

FÉLICIA, *souriant, mais très émue.*

M. de Géry, m'aimer ? moi ? Où avez-vous vu cela ?

JANSOULET.

On est inquiet de tout, quand on aime... et moi je vous

aime, vous le savez, Félicia... Et voilà que maintenant l'admiration, la reconnaissance s'ajoutent à cet amour.

FÉLICIA, *souriant*.

Nous ne sommes pas seuls.

MONPAVON, *regardant Jansoulet*.

Une déclaration en plein jardin... pas idée de ça... aucune tenue...

FÉLICIA, *à Jansoulet*.

Alors vous croyez que M. de Géry ?...

JANSOULET.

Eh bien ! oui, je suis sûr qu'il vous aime... C'est pour cela qu'il a refusé de venir à Saint-Romans, pour cela qu'il m'engageait à partir, à m'éloigner de vous...

FÉLICIA, *avec un intérêt marqué*.

Vraiment ?

JANSOULET.

Mais qu'avez-vous à faire d'un amour pareil ? C'est un homme comme moi qu'il vous faut. (*Depuis un instant, la famille Joyeuse a paru au fond. Félicia aperçoit Aline, qui hésite à s'approcher d'elle.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, ALINE, *au fond*, JOYEUSE, ÉLISE et YAIA.

ALINE.

Félicia !

FÉLICIA.

C'est toi ! (*A Jansoulet.*) Pardon, vous m'excusez... une amie, la meilleure de toutes.

JANSOULET.

Et ma réponse ? je l'attends toujours.

FÉLICIA.

Tout à l'heure ; je vous la promets.

JANSOULET.

Oh ! je ne m'éloigne pas. (*Il va rejoindre Monpavon, Canilhac, etc.*)

FÉLICIA.

Ma bonne Aline !

ALINE.

Que c'est beau, ma chère ! quel succès ! Comme tu dois être fière ?

FÉLICIA.

Laisse donc : cela m'est bien égal.

ALINE.

Qu'est-ce que tu dis ? Mais tous ces éloges, tous ces compliments, c'est la gloire, cela.

FÉLICIA.

La gloire ? Un bien grand mot pour une petite chose... Après quelques satisfactions d'amour-propre, combien de lendemains amers, d'heures lasses et vides... Mais ne parlons plus de moi. Qu'est-ce que tu as aujourd'hui, ma petite Aline ? Tu es toute souriante, toute illuminée...

ALINE.

Moi?

FÉLICIA.

Oh ! n'essaie pas de le cacher.

ALINE.

Mais je t'assure... (*Sur un regard de Félicia.*) Eh bien ! oui... C'est que, vois-tu, je vais me marier.

FÉLICIA.

Et tu ne me l'avais pas dit, sournoise !

ALINE.

Je ne le sais que depuis ce matin... On m'aime !... Comprends-tu cela ? Moi, la bonne maman ? Par exemple, il faudra attendre un peu... Il avait une position... il vient de la perdre... mais je serai patiente.

FÉLICIA.

Tu l'aimes, ce jeune homme ?

ALINE.

Oh ! de toute mon âme. Il est si bon... Il consent à rester avec nous, à ne pas me séparer de mes sœurs.

FÉLICIA.

Chère mignonne ! Comme tu vas être heureuse ! Ah ! s'épouser quand on s'aime ; vivre l'un près de l'autre, l'un pour l'autre...

ALINE.

Comme tu dis cela ! Et moi qui croyais que tu ne te marierais jamais.

FÉLICIA.

Qui sait?

ALINE.

Comment?

FÉLICIA.

Est-ce que tu crois que l'art suffit à une femme? Est-ce que c'est sérieux seulement, cette existence que je mène? On me fait un succès maintenant; c'est une mode, un caprice, pour un jour, un an peut-être ou deux, et l'idée que cela finira m'en ôte toute satisfaction.

ALINE.

Je ne te reconnais plus.

FÉLICIA.

Et puis... Pourquoi n'aurais-je pas, comme toi, une honnêteté dans le cœur?

ALINE.

Ainsi, tu songerais à te marier, toi, Félicia? Avec un homme très riche alors?

FÉLICIA.

Oh! non. A quoi bon? Avec un homme qui m'aimerait comme on ne m'a jamais aimé encore, qui comprendrait...

ALINE.

Il existe, cet homme?

FÉLICIA.

Peut-être. Oui, ce serait si bon, un mari qui me défende des autres et de moi-même; quelqu'un qui m'aime pendant

que je travaille et relève de faction ma pauvre vieille Constance qui n'en peut plus. Et puis le bruit du foyer, des rires et des petits pas d'enfants autour de moi, quand le soir tombe et que la mélancolie de l'artiste s'éveille devant l'œuvre inachevée... Oh! que tout cela serait bon!

(Elles continuent à causer.)

SCÈNE XI

FÉLICIA, ALINE, JOYEUSE, ÉLISE, YAÏA, puis DE GÉRY.

(Joyeuse, Élise et Yaïa se rapprochent.)

ÉLISE.

C'est Félicia! Oh! je voudrais bien la voir de près.

YAÏA.

Viens... je la connais... je te présenterai.

ÉLISE.

Oh! je n'ose pas.

YAÏA, *d'un ton d'importance.*

Viens donc... toi aussi, papa.

JOYEUSE.

Mais... mes enfants...

ALINE, *à Félicia,*

Dis-moi, comment s'appelle-t-il?

FÉLICIA.

Et le tien?

YAÏA, *s'avancant.*

Mademoiselle, voilà toute la famille Joyeuse qui vient vous présenter son compliment. Vous voulez bien, n'est-ce pas ?

FÉLICIA.

Comment donc ? Bonjour, monsieur Joyeuse. (*Elle embrasse Èlise et Yaïa. Apercevant de Géry.*) M. de Géry !

DE GÉRY, *désignant le buste.*

Ah ! mademoiselle, c'est une belle œuvre et une bonne action.

FÉLICIA.

Vous êtes content ; c'est tout ce que je voulais... (*Montrant Aline.*) Mon amie Aline... Vous savez... dont je vous ai parlé.

YAÏA.

Oh ! il y a bien longtemps que ma sœur connaît M. Paul.

FÉLICIA.

Ah !

ALINE.

Mais oui... c'est lui... (*Félicia frémissante se lève.*)

JOYEUSE.

Un beau jour pour vos amis, mademoiselle Ruys... Ah ! si votre père était là, comme il serait heureux !

DE GÉRY.

C'est un vrai triomphe.

FÉLICIA.

Oui, un vrai triomphe. (*Elle retient ses larmes.*)

ALINE.

Félicia, qu'as-tu?

FÉLICIA.

Rien, ce n'est rien...

ÉLISE, *bas à Joyeuse.*

Aussi tu vas lui parler de son père!

FÉLICIA.

Je vous en prie, ne faites pas attention... la chaleur... les nerfs... tout ce monde.

ALINE.

Veux-tu ?...

FÉLICIA.

Non, laissez-moi. (*A Aline.*) Emmène-les, je t'en prie, je voudrais rester seule...

ALINE.

Allons, mon père, continuons... il faut voir le groupe maintenant.

ÉLISE.

Tiens! Elle pleure... C'est drôle, ces artistes... pleurer un jour comme celui-ci... (*Joyeuse s'éloigne avec Elise et Yaïa. — De Géry prend le bras d'Aline et les suit.*)

SCÈNE XII

FÉLICIA, puis MONPAVON et JANSOULET.

FÉLICIA. (*Un silence. — Elle suit des yeux la famille Joyeuse et de Géry qui s'éloignent.*)

Il a raison! Est-ce que c'est fait pour moi, ce bonheur-là? On vient de me l'apprendre; on n'épouse pas Félicia Ruys.

Allons, ma chère, il n'y a pas à dire, il faut que tu sois une fille, si tu veux être quelque chose. (*Elle tire de sa poche un petit carnet, et se met à écrire.*)

MONPAVON, *s'approchant.*

Tiens ! Félicia ! Toute seule ?

FÉLICIA.

Ah ! c'est vous, Monpavon ?

MONPAVON.

Vous prenez des notes ?

FÉLICIA.

Non, j'ai reçu un mot de votre duc ce matin. Eh ! tenez... vous voyez, je suis en train de lui répondre...

MONPAVON.

Je vous laisse.

FÉLICIA.

Il n'y a pas de mystère... C'est un rendez-vous que je lui donne pour demain.

MONPAVON.

Bonne nouvelle... (*Il va s'éloigner.*)

FÉLICIA.

Non, non, Monpavon ; votre bras.

JANSOULET, *s'approchant.*

Je suis là, moi : j'attends.

FÉLICIA.

Ah ! vous voilà, vous ! Eh bien ! ne soyez plus jaloux de M. de Géry ; il épouse Aline Joyeuse.

JANSOULET.

Vraiment ? Eh bien ! et moi?... Et mon mariage ?

FÉLICIA.

Comment ? C'est sérieux. D'où revenez-vous, grand naïf que vous êtes ! M'épouser ! Ah ! mon Dieu ! que c'est drôle ! Ah ! Ah ! Ah ! (*Rire nerveux.*)

(*Elle sort avec Monpavon.*)

SCÈNE XIII

JANSOULET, GOESSARD, AMY FÉRAT, IBRAHIM, BOISLHÉRY,
CANILHAC, PIÉDIGRIGGIO

JANSOULET.

Qu'est-ce qu'elle a ? Pourquoi me refuser ?

AMY FÉRAT, *au fond, à Goëssard, un journal à la main.*

Pauvre Nabab ! Ah ! que c'est amusant !

JANSOULET, *apercevant Goëssard.*

Goëssard ! Encore une calomnie ! (*Il s'élançe sur lui.*) Ah ! te voilà, canaille ! (*Il saisit brusquement Goëssard à la gorge.*)

AMY FÉRAT.

Eh ! dites donc, vous ?

JANSOULET, *la repoussant.*

Tais-toi, coquine ! (*Secouant Goëssard.*) Je vais t'apprendre à traîner l'honneur d'un brave homme dans la boue.

GOËSSARD.

Au secours, j'étouffe ! au secours !

AMY FÉRAT.

A l'assassin! (*On arrache Goëssard, à demi évanoui, à Jansoulet. La foule s'amassé.*)

GOËSSARD, à Jansoulet.

Vous me rendrez raison.

JANSOULET.

Te rendre raison, canaille! (*Il lui jette son journal au visage.*)

GOËSSARD, à Amy Féral.

Viens... viens... ce n'est rien... (*Il l'entraîne.*)

CANILHAC, regardant Goëssard.

Eh bien ! vrai ! Il ne l'avait pas volé.

UN SERGENT DE VILLE, à Jansoulet.

Votre nom, monsieur ?

JANSOULET.

Bernard Jansoulet, député de la Corse. (*Il donne sa carte au gardien.*)

RIDEAU

SIXIÈME TABLEAU

VESTIBULE DU DUC DE MORA

Au fond, grand escalier. — A droite, hautes portes-fenêtres, donnant sur le perron du parc. — A gauche, grande porte donnant sur une autre pièce où se trouve l'escalier d'honneur. — Au fond, à gauche, le suisse Williams, en grand costume, sa hallebarde auprès de lui, se tient debout près d'un grand registre ouvert sur une table; près du suisse un valet de pied en grande livrée. — Un autre valet de pied se tient près de la porte-fenêtre donnant sur le perron. — Ameublement de velours rouge.

SCÈNE PREMIÈRE

ALEXANDRE, FRANCIS, WILLIAMS, DOMESTIQUES, *en grande livrée*,
puis GOESSARD.

ALEXANDRE, *montrant le registre.*

Williams, voici le registre... On viendra s'inscrire.

FRANCIS, *arrivant de droite,*

Eh bien, mon cher Alexandre?

ALEXANDRE.

Cela va mal... Le duc a passé une mauvaise nuit.

FRANCIS.

Fichu, n'est-ce pas?

ALEXANDRE.

C'est probable.

FRANCIS.

Tous mes regrets, mon pauvre ami...

ALEXANDRE.

Ah! moi, mon affaire est faite. (*Goëssard entre.*) Ça commence. Voilà Goëssard qui vient chercher des nouvelles pour jouer à la Bourse. Attends un peu...

GOËSSARD, *affairé.*

Ah! Monsieur Alexandre? Eh bien? Quoi de nouveau? Tout Paris ne parle que de cette maladie.

ALEXANDRE.

Le duc va beaucoup mieux. Il montera à cheval ce soir.

GOËSSARD.

Oh! mais voilà une nouvelle inespérée.

WILLIAMS.

Monsieur veut-il s'inscrire?

GOËSSARD.

Volontiers. (*Il écrit sur le registre.*) Je cours faire tirer une édition spéciale du *Messenger*. (*Il sort.*)

ALEXANDRE, *regardant sur le registre.*

« Goëssard, avec toutes ses félicitations. » (*Il rit.*)

FRANCIS.

Pourquoi donc lui dites-vous?...

ALEXANDRE.

Laissez donc : c'est un filou. C'est moi qui lui donnais les nouvelles de la Bourse. Nous étions associés, et il gardait tout.

SCÈNE II

LES MÊMES, CANILHAC, puis BOISLHÉRY.

CANILHAC, à Alexandre.

Eh bien? Ce n'était rien, j'espère.

(Entrée de Boislhéry qui va s'inscrire.)

ALEXANDRE.

Son Excellence va beaucoup plus mal. Le marquis de Monpavon a passé la nuit.

CANILHAC.

Ah diable!... Le docteur Jenkins est là-haut?

ALEXANDRE.

Oui. Il n'a pas encore donné son bulletin.

(William est debout près du registre. — Pendant les scènes suivantes, divers personnages entrent et s'inscrivent au fond, sur le registre.)

CANILHAC, à Boislhéry, qui s'est inscrit.

Ah! C'est vous, Boislhéry?

BOISLHÉRY.

C'est donc vrai? Comme cela l'a pris subitement?

CANILHAC, *après s'être inscrit.*

Mon cher, il abusait des perles Jenkins... Ces derniers temps surtout.

BOISLHÉRY.

Diable! Mais moi... j'en prends aussi.

CANILHAC.

Changez de régime.

SCÈNE III

LES MÊMES, JENKINS, puis MONPAVON.

(Jenkins paraît au bas de l'escalier.)

CANILHAC.

Voilà le docteur... Enfin, qu'est-ce qu'il a, ce pauvre duc

JENKINS.

Ce qu'il cherçait, parbleu! On n'est pas impunément jeune, à son âge. *(Changeant de ton.)* Ah! mes amis, je suis désespéré. *(Il leur prend les mains.)*

CANILHAC.

Mon cher Jenkins, vous prenez une responsabilité terrible. Comment... Le duc est si mal que cela... vous ne voyez personne? Vous ne consultez pas?

JENKINS.

A quoi bon?

CANILHAC.

Prenez garde.

(*Monpavon, est entré, non maquillé, décrépît, affaissé, méconnaissable.*)

ALEXANDRE, *qui était sorti un instant, à Jenkins.*

Monsieur Jenkins...

JENKINS.

Qu'est-ce que c'est?

ALEXANDRE.

On vous demande là-haut. MM. Jousselin et Bouchereau viennent d'arriver pour la consultation.

JENKINS.

Qui les a fait prévenir?

MONPAVON, *se redressant.*

Moi.

JENKINS.

Vous? (*Il retient un mouvement de colère. — A Alexandre.*)
J'y vais. (*Ils sortent.*)

CANILHAC.

Il est dans ses petits souliers, l'homme aux perles...

IBRAHIM, *entrant, à Canilhac.*

Vous n'avez pas vu M. de Monpavon ?

CANILHAC.

Non. (*Ibrahim va s'inscrire sur le registre.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, *moins* JENKINS, *plus* IBRAHIM.

BOISLIÉRY, *montrant Monpavon à Canilhac.*

Qu'est-ce que c'est que ce vieillard ?

CANILHAC, *lorgnant.*

Je ne le connais pas.

IBRAHIM, *qui vient de s'inscrire, à Monpavon.*

Pardon, monsieur. Vous n'avez pas vu M. de Monpavon ?

MONPAVON.

Ah çà ! Est-ce que vous ne me reconnaissez pas, colonel ?

IBRAHIM.

Vous, marquis ?

CANILHAC, *s'approchant.*

Quoi, c'est vous !...

MONPAVON, *la voix éteinte.*

Eh bien ! oui... Un peu fatigué... J'ai veillé près de ce pauvre Chose...

CANILHAC.

Il est navrant, avec son pauvre Chose... Mais vous n'êtes pas présentable...

BOISLIÉRY,

Vous avez l'air de votre grand-père...

CANILHAC.

Allez vite vous arranger, mon cher. Et cette tenue...

MONPAVON.

Oui, j'ai oublié... Vous avez raison... Toujours sur la brèche... toujours... J'y vais, messieurs, j'y vais. (*Redressant son plastron chiffonné, il se dirige vers le fond.*)

CANILHAC, *le suivant des yeux.*

Encore un qui s'écroulera avec le duc.

BOISLIÉRY.

Saprelotte! Je ne l'avais jamais vu en négligé.

SCÈNE V

LES MÊMES, JANSOULET.

JANSOULET, *entrant de droite.*

Qu'est-ce que j'apprends? Il est malade?...

TOUS.

Chut!

JANSOULET.

Est-ce que je puis le voir ?

ALEXANDRE.

Demandez à M. le marquis.

MONPAVON.

Ah ! C'est vous, Jansoulet ?

JANSOULET, *allant à Monpavon.*

Je puis monter, n'est-ce pas ?

MONPAVON.

Impossible... Il ne peut voir personne.

JANSOULET.

Il est donc bien mal... Eh bien ! Et moi ?

CANILHAC.

C'est le cri du cœur !... Et moi ?

JANSOULET.

Et mon élection ? Elle sera cassée ! Avec ce rapport dicté par les Hémerlingue... Je n'avais que le duc pour me défendre. (*Allant à Canilhac.*) Mon cher Canilhac... (*On entend trois coups de timbre.*) Qui donc passe là-bas, à l'escalier d'honneur ? (*Il regarde vers la gauche.*)

CANILHAC.

On vient de l'archevêché.

JANSOULET.

Ah! Mon Dieu! Quel désastre!

BOISLHÉRY, à Monpavon.

Je vois que Mora meurt en chrétien.

MONPAVON.

Question de convenance, cher... Mora est un Epicurien élevé dans les idées de chose... machin... Comment donc? dix-huitième siècle... Mais très mauvais pour les masses, si un homme dans sa position.. Ah! notre maître à tous, celui-là... Tenue irréprochable.

(Jenkins a paru au bas de l'escalier. — Il va vers le fond.)

JENKINS.

Monpavon... Il vous demande.

MONPAVON.

C'est bien. *(Il sort par l'escalier.)*

SCÈNE VI

JENKINS, JANSOULET, BOISLHÉRY, CANILHAC, IBRAHIM, ALEXANDRE, WILLIAMS, DIVERS PERSONNAGES, puis PIEDIGRIGGIO et HÉMERLINGUE.

JENKINS.

Pauvre duc! Quel courage! Quel sang-froid! Il a pensé à tout.

JANSOULET, s'approchant.

Vraiment?

JENKINS.

Papiers secrets, lettres de femme, Monpavon et moi avons tout brûlé devant lui.

CANILHAC.

Il devait y en avoir.

JENKINS.

Des lettres d'amour?... Plein une caisse... Et des couronnes, et des armoiries, et des banderoles à devises!... Tout a flambé d'un coup...

CANILHAC.

Comme les ruches d'une robe de bal.

JANSOULET.

Est-ce qu'il vous a parlé de moi?

JENKINS.

De vous? Oui... oui.

JANSOULET

Ah!

JENKINS.

Il a dit tout à l'heure : « Et ce pauvre Nabab, où en est son élection? »

JANSOULET.

C'est tout?

JENKINS.

Oui, c'est tout.

JANSOULET.

Rappelez-vous bien... Il n'a dit que ça?

JENKINS.

Pas autre chose.

CANILHAC, *prenant Jenkins à part.*

Mon cher docteur, si le malheur arrive... qu'on me prévienne tout de suite... A un deuil pareil, il faut une grande mise en scène... J'ai une idée qui ferait sensation...

(Piedigriggio est entré et s'est inscrit.)

PIEDIGRIGGIO.

Eh bien, mon cher Nabab, quelle perte pour le pays! Mais vous ne vous êtes pas inscrit?

JANSOULET.

Ah! oui, c'est vrai.

SCÈNE VII

LES MÊMES, HÉMERLINGUE, DIVERS PERSONNAGES.

(Jansoulet va au registre, et signe. Hémerlingue est entré, et s'est approché du registre. Jansoulet lui offre la plume. Les

deux hommes se reconnaissent. Sur un geste de Jansoulet, Hémerlingue signe.)

(Nuit graduelle.)

JANSOULET.

Lazare! (*Hémerlingue cherche à fuir, effrayé comme s'il craignait un coup de poing.*) Oh! Lazare, pourquoi te sauves-tu? (*Hémerlingue recule devant Jansoulet. Ils se trouvent seuls sur le devant de la scène.*) Tu as peur que je te batte, que je t'étrangle, comme ce gueux de Goëssard?... Malgré tout le mal que tu m'as fait, je ne pourrais pas... nous avons trop de bonnes choses entre nous... Pourquoi me détestes-tu ainsi? (*Ils s'asseyent sur une banquette.*)

HÉMERLINGUE.

Ce n'est pas moi.

JANSOULET.

C'est vrai... quand j'y songe, cela ne peut pas être toi... Voyons, Lazare, assez de mauvaises rancunes. C'est toi qui es le plus fort à cette guerre que nous nous faisons depuis si longtemps... je suis à terre... j'y suis... les deux épaules ont touché... maintenant sois généreux : épargne ton vieux copain.

HÉMERLINGUE.

Mais ce n'est pas à moi qu'il faut dire tout cela; c'est à Yamina. C'est elle que tu as blessée... c'est elle qui t'a valu l'affront de Saint-Romans... c'est elle qui va faire casser ton élection. S'il n'y avait que moi ..

JANSOULET.

Tu ne peux donc pas être le maître?

HÉMERLINGUE.

Non. Vois-tu, c'est bon les souvenirs, c'est bon l'amitié, mais ce qui est encore meilleur que tout, c'est d'avoir la paix dans son ménage. (*On apporte des lampes.*)

JANSOULET.

Dis donc, je nous vois encore flânant tous deux, sans le sou, sur le port de Marseille... c'était peut-être notre meilleur temps, mon vieux. Et nos projets, nos rêves, notre départ pour là-bas... et cette converture trouée où nous dormions tous deux sur le pont du *Sinaï*, est-ce que tu as oublié tout cela, dis, Lazare? Moi, cela me traverse le cœur chaque fois que je te rencontre. C'est cela qui me rend lâche avec toi. Vois-tu, des chutes terribles comme celle de Mora, cela vous émeut, cela vous remue...

HÉMERLINGUE.

Tu perds le duc, mais si tu me retrouves...

JANSOULET.

Vrai? Tu me rendrais ton amitié!

HÉMERLINGUE.

Mais oui, tu me fais de la peine, à la fin. Vois-tu, mon vieux, tu ne te méfies pas assez de Paris. Ici, il n'y a qu'une chose qui compte, les apparences... Tiens, celui qui meurt là-haut, s'y entendait, lui, à garder les apparences...

JANSOULET.

Tu as raison. Moi, je n'y comprends rien, à votre Paris... C'est bon tout de même de se retrouver. (*Il serre la main d'Hémerlingue. La baronne, qui est entrée, a été s'inscrire sur le registre.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LA BARONNE.

LA BARONNE, à Hémerlingue.

Baron...

HÉMERLINGUE.

Ma femme! (*Il quitte Jansoulet et prend le bras de la baronne, qui l'entraîne, sans prendre garde à Jansoulet.*)

JANSOULET, à lui-même.

Tant que j'aurai cette femme contre moi!... (*On entend sonner de nouveau le gros timbre de la grande porte.*)

HÉMERLINGUE, comptant les coups.

Trois... quatre... cinq... mais on ne sonne ainsi que pour...

BOISLHÉRY, à Jansoulet.

Oui, on vient des Tuileries.

(*Le suisse a pris son chapeau et sa hallebarde et est sorti à gauche avec les valets de pied. On entend deux coups de hallebarde sonnante sur les dalles. Tout le monde regarde vers la gauche et salue. Hémerlingue et la baronne sortent.*)

SCÈNE IX

JANSOULET, JENKINS, MONPÀVON, CANILHAC, BOISLHÉRY, PIÉ-DIGRIGGIO, IBRAHIM, FRANCIS, ALEXANDRE, WILLIAMS, puis FÉLICIA.

JANSOULET, ému.

Oh! mon duc! mon pauvre duc! Voyons, voyons, du calme... tout n'est pas terminé là-haut. Mora va mieux peut-

être... (*Allant à Canilhac qui arrive par l'escalier.*) Il y a de l'espoir encore, dites, mon cher Canilhac? (*Canilhac fait un geste, et montre Monpavon qui descend l'escalier.*)

MONPAVON, *en grande tenue, maquillé, plastron irréprochable.*

Fini... Plus rien à faire ici, mon vieux. (*Saluant du bout des gants vers l'escalier, la main un peu tremblante, avec un petit sanglot.*) Adieu, cher.

JANSOULET.

Oh ! je suis perdu !

(*Félicia paraît à gauche, en toilette élégante et claire. Elle s'arrête étonnée.*)

MONPAVON.

Félicia !... Elle vient à son rendez-vous... elle ne sait pas...

FÉLICIA, *regardant autour d'elle, à Monpavon :*

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MONPAVON.

Vous venez pour le duc?... Il est mort...

FÉLICIA.

Mort !

MONPAVON.

Voici votre lettre. (*Il présente une lettre à Félicia.*)

FÉLICIA.

Je me suis donnée ; je ne me reprends pas.

(*Un silence. Monpavon déchire la lettre.*)

JANSOULET, à *Félicia*.

Félicia!... où allez-vous ?

FÉLICIA.

Inscrire Félicia Ruys, la maîtresse du duc de Mora. (*Elle va au registre.*)

RIDEAU

SEPTIÈME TABLEAU

CORPS LÉGISLATIF

Salle des Pas-Perdus, au Corps législatif. — Au fond, à droite et à gauche, portes avec tambours de velours rouge. Celle de droite conduit à la salle des séances, qu'on aperçoit; celle de gauche aux tribunes. Grandes portes à droite et à gauche, donnant dans d'autres salles. — Dallage en mosaïque. — Trois statues colossales, en bronze noir: au fond Minerve, à droite le groupe de Laocoon, à gauche Aria et Pætus. — La séance est commencée.

SCÈNE PREMIÈRE

CANILHAC, PASSAJON, *huissier de la Chambre.*

PASSAJON, *assis près d'une petite table recouverte d'un tapis vert, à droite.*

Votre carte?

CANILHAC.

Voilà... Tiens... c'est Passajon.

PASSAJON.

Monsieur Canilhac, mon respect

CANILHAC.

Vous êtes donc à la Chambre maintenant?

PASSAJON.

Oui, monsieur Canilhac, à la Chambre. Grâce à mon ami, M. Alexandre, j'ai enfin une situation plus en rapport avec mes aptitudes.

CANILHAC, *montrant la salle des séances.*

Que fait-on ?

PASSAJON.

Rien encore d'important... des lois d'utilité publique.

CANILHAC.

Pourtant c'est bien pour aujourd'hui, l'élection Jansoulet ?

PASSAJON.

Certainement, c'est aujourd'hui qu'on vérifie les pouvoirs.

CANILHAC

Il sera invalidé, n'est-ce pas ?

PASSAJON.

Je ne préjuge jamais le vote de la Chambre... En tout cas on s'attend à un grand scandale : les tribunes sont bondées.

CANILHAC.

Une belle recette, hein?... Vous faites le maximum ?

PASSAJON.

Le maxi... ?

SCÈNE II

LES MÊMES, HÉMERLINGUE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Vite, vite, nous sommes en retard.

CANILHAC.

Non, non, madame ; ce n'est pas commencé.

LA BARONNE.

Ah ! monsieur Canilhac... Vous venez jouir du triomphe de votre ami Jansoulet.

CANILHAC.

Croyez-vous que ce soit un triomphe ? A propos, baron, vous savez le bruit de la Bourse de ce matin ?

HÉMERLINGUE.

Quoi donc ?

CANILHAC.

On dit que la Territoriale est poursuivie.

PASSAJON, *qui entend.*

Ah ! mon Dieu !...

CANILHAC.

Que Piedigriggio est en fuite...

PASSAJON.

Pardon, monsieur Canilhac, le gouverneur vient de passer.
— Il est dans une tribune.

HÉMERLINGUE.

Il ne sait rien encore sans doute.

LA BARONNE.

Le rapport sur l'élection Jansoulet va tout lui apprendre.

HÉMERLINGUE, *présentant les cartes.*

Voilà.

PASSAJON.

Tribune diplomatique... Par ici, monsieur le baron. (*Il se dirige vers la droite des tribunes.*)

CANILHAC, *à la baronne.*

On dit qu'il est très méchant, le rapport de votre ami Sarigues?

LA BARONNE.

Vraiment? si méchant que cela?

CANILHAC, *à part.*

Bonne pâte... c'est elle qui l'a fait. (*Il entre aux tribunes, derrière le baron et la baronne.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, JOYEUSE, ALINE, ÉLISE, YAÏA, *arrivant de droite. Un instant IBRAHIM.*

PASSAJON.

Eh ! là-bas... Où allez-vous ?

JOYEUSE.

Nous allons..

ALINE

Mais c'est M. Passajon.

PASSAJON.

M. Joyeuse... Mesdemoiselles, mon respect..

JOYEUSE.

Je viens assister à la séance avec mes filles.

YAÏA, *venant s'appuyer à la chaise de Passajon.*

On va parler de papa.

PASSAJON.

Comment?... de vous?...

JOYEUSE.

Oui, le juge d'instruction m'a désigné comme expert dans l'affaire de la Territoriale.

PASSAJON.

C'est donc vrai ? La Caisse territoriale... Est-ce qu'on poursuivra tout le monde?...

JOYEUSE.

Non. Le Nabab n'a rien à craindre. Les livres prouvent son aveugle, mais parfaite honnêteté.

PASSAJON.

Oui... mais moi ?

JOYEUSE.

Rassurez-vous. Il n'y a réellement de compromis que le gouverneur et M. de Monpavon.

PASSAJON.

Le marquis aussi ?

JOYEUSE, *s'animant.*

Ah ! il a été bien léger. Vous comprenez... tous ces marquis, tous ces comtes qui vendent leurs blasons et leurs titres pour amorcer le gogo. (*A Passajon, d'un air menaçant.*) Oui, monsieur le marquis, il vous faut une leçon... (*Il s'arrête, fait un geste d'excuse et va pour entrer.*)

PASSAJON, *souriant.*

Vous avez des cartes ?

JOYEUSE.

Non.

PASSAJON.

Alors, comment voulez-vous ?...

ÉLISE.

Oh ! vous nous trouverez bien un petit coin.

JOYEUSE.

Songez donc, mon ami... dans le rapport Sarigues, il y a des citations de mon expertise. Tous ces messieurs m'en ont fait compliment. Je veux que mes enfants entendent prononcer le nom de leur père à la tribune.

ÉLISE ET YAIA.

Oh ! oui ! Oh ! oui !

PASSAJON.

Mais c'est impossible... les règlements de la Chambre. (*Ibrahim passe et présente sa carte.*) Tribune des députés... à gauche. — Vous voyez... mon devoir me retient ici. Adressez-vous donc à mon collègue, là, dans la salle des Colonnes. Il vous conduira à M. le questeur.

JOYEUSE.

Eh bien, mes enfants, restez un instant avec Passajon. (*Joyeuse sort à gauche.*)

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANÇOISE, UN HUISSIER.

FRANÇOISE, *entre et va droit devant elle en saluant tout le monde. Un huissier la poursuit.*

UN HUISSIER.

Madame... madame...

PASSAJON.

Votre carte... votre carte, ma bonne femme.

FRANÇOISE, *accent provençal.*

Ma carte ?

PASSAJON.

Vous n'avez pas de carte ? Alors vous ne pouvez pas entrer.

FRANÇOISE.

Mais je suis la maman...

PASSAJON.

La maman de qui ?

FRANÇOISE.

La maman du député.

PASSAJON.

Ils sont quatre cent cinquante.

FRANÇOISE.

Tant que ça ? — Mais il n'y a qu'un Bernard Jansoulet, et c'est moi, sa mère.

ALINE, *s'approchant.*

M. Jansoulet ?

FRANÇOISE, *qui a entendu.*

Vous connaissez mon fils, mademoiselle. Oh ! du reste, tout le monde le connaît.

ALINE.

M. de Géry nous a parlé de lui.

FRANÇOISE.

M. Paul?... Mais alors nous sommes en pays de connaissance. — Voyez-vous, moi, je viens embrasser mon garçon... c'est une surprise... il ne sait pas que je suis à Paris... une envie de le voir qui m'a pris quand j'ai su qu'il était député... Il était parti si triste, là-bas, après l'histoire de son bey, vous savez, ce prince turc qui nous avait tous mis sens dessus dessous et puis qui n'est pas venu... Tout à l'heure, j'arrive à la maison de mon fils... Je trouve un grand caramantran de domestique qui me dit : « Ah ! mais il est à la Chambre, votre garçon, ou juge son affaire. » Alors je me suis fait montrer la Chambre, et me voici. — Qu'est-ce que c'est que cette affaire qu'on lui juge ?

ALINE.

On décide aujourd'hui si M. Jansoulet sera ou non député.

FRANÇOISE.

Il ne l'est donc pas encore ? — Et moi qui l'ai dit partout dans le pays, moi qui ai tout illuminé Saint-Romans ?... C'est donc un mensonge qu'on m'a fait faire ? (*Joyeuse revient.*)

SCÈNE V

LES MÊMES, JOYEUSE.

JOYEUSE, *arrivant à gauche.*

Ah ! mes enfants... je suis désolé... le questeur est à la buvette.

PASSAJON.

Tout le monde est entré : j'y vais moi-même.

YALA.

Vous serez bien gentil.

PASSAJON, à *Françoise*.

Je verrai pour vous, madame, en même temps. (*Il lui offre sa chaise.*)

FRANÇOISE.

Faites, faites, mon garçon. (*Passajon sort.*)

SCÈNE VI

FRANÇOISE, JOYEUSE, ALINE, ÉLISE, YALA,
puis MONPAVON, puis PASSAJON.

FRANÇOISE, à *Joyeuse*.

Elles sont à vous ces jolies demoiselles ?

ALINE, à *Joyeuse*.

La mère de M. Jansoulet.

FRANÇOISE.

Je vous fais mon compliment... c'est gentil... c'est brave... c'est bien tenu, et ça a l'air de bien vous aimer. Ah ! c'est pareil à mon Bernard... Si vous saviez, monsieur, comme cet enfant est bon... pour moi... pour mon frère... Tout petit déjà il travaillait pour la maison... et le soir, quand il rentrait, savez-vous son repos, sa récompense ?... c'était de mettre sa grosse tête frisée sur mes genoux, quand celle de son frère ne tenait pas toute la place... Mon pauvre aîné ! Nous étions

aveugles, nous l'aimions mieux, parce que c'était notre premier. Ah! il faut que les parents soient justes, voyez-vous, autrement c'est Dieu qui fait la justice. Ceux qu'on a le plus choyés, dorlotés... c'est pitié, comme il vous les arrange! (A *Joyeuse*.) Croyez-moi, aimez-les toutes les trois de même.

JOYEUSE.

Oh! soyez tranquille.

FRANÇOISE.

Mais il ne revient pas, ce brave garçon. — C'est que mon estomac commence à se creuser. Heureusement que j'ai mes petites provisions de voyage. (Elle ouvre son panier, et s'installe.) Une figue? (Elle offre une figue à Yaïa.)

Y AÏA.

Merci. (Elle prend la figue. Elise en prend une aussi. Aline fait à ses sœurs un petit signe de gronderie.)

FRANÇOISE, vagant entrer Monpavon.

Té! monsieur le marquis... Je vous ai vu à Saint-Romans.

MONPAVON, à part.

La mère!

FRANÇOISE.

Vous ne me reconnaissez pas?

MONPAVON.

Si, madame, si.

FRANÇOISE.

Vous voyez... je casse une croûte en attendant ma carte. Si le cœur vous en dit.

MONPAVON, *à part.*

Pitoyable... effet désolant... la fin de tout.

PASSAJON, *revenant.*

Voici. J'ai vos cartes. On commence le rapport Jansoulet.

FRANÇOISE.

Mon Dieu... (*Elle referme son panier.*)

JOYEUSE.

Ah! venez vite... Élise, Yaïa... mon nom prononcé à la tribune de mon pays! Vous ne l'oublierez jamais, n'est-ce pas, mes enfants? (*Joyeuse et ses filles sortent. Passajon remet une carte à Françoise.*)

MONPAVON, *à Françoise.*

Vous entrez là?... inutile... pas votre place... pouvez entendre choses... qui vous feront de la peine.

FRANÇOISE.

Des choses?... On va dire du mal de mon Bernard? Allez... allez... mon bonhomme... je sais ce que vaut mon petit... ce n'est pas ce qu'ils diront... (*Elle passe devant Monpavon qui la suit.*)

PASSAJON.

Pauvre marquis! c'est lui qui va en entendre, des choses désagréables.

SCÈNE VII

PASSAJON, puis GOESSARD,

GOËSSARD, *arrivant de droite.*

C'est commencé. Nous allons rire. (*Il allume un cigare.*)

PASSAJON,

Vous n'entrez pas, monsieur Goëssard? Vous n'êtes pas curieux.

GOËSSARD,

Oh! merci... Je la connais, la tribune des journalistes. (*A part.*) Et puis, je sais ce qu'on va dire. (*Passajon sort par la porte des tribunes. — Rires et bruits dans la salle.*)

SCÈNE VIII

JANSOULET, un instant GOESSARD.

JANSOULET, *sortant par la porte des députés, tête nue, s'essuyant le front.*

Ah! c'est affreux d'entendre cela... je ne peux pas rester là plus longtemps... non...

GOESSARD,

Bigre! le Nabab! (*Il disparaît.*)

JANSOULET,

Indigne!... Indigne de siéger avec eux, moi! Indigne! et tout ce Paris qui riait dans les tribunes! Mais je vaud cent

fois mieux que vous tous, misérables! Et vous le savez bien! Toi, compagnon lâche et traître, qui caches là-haut dans un coin ton obésité de pacha malade; j'ai fait ta fortune avec la mienne, au temps où nous partagions en frères... je t'ai couverte de diamants, drôlesse, et je ne t'ai rien demandé en échange... Et toi, journaliste effronté, qui as toute la bourbe de ton encrier pour cervelle, tu trouves que je ne t'ai pas payé ton prix, et voilà pourquoi tes injures! (*Rires au fond.*) Oui, oui, riez canailles! je suis fier! je vau mieux que vous! (*Applaudissements.*) Qu'est-ce qu'ils ont inventé encore? Oh! je ne peux pas... je ne peux pas... il faut que j'entende! (*Il rentre dans la salle des séances.*)

SCÈNE IX

PIÉDIGRIGGIO, MONPAVON, puis PASSAJON.

PIÉDIGRIGGIO, *sortant de la porte des tribunes, filant sur la pointe du pied.*

En voilà oune histoire... la Caisse est poursuivie...

MONPAVON, *sortant derrière lui.*

Étonnant... très sérieux... m'en doutais pas.

PIÉDIGRIGGIO, *gesticulant.*

Des gens d'honneur comme nous...

MONPAVON.

Pas de gens d'honneur... grand mot... gens de tenue, cela suffit.

PIÉDIGRIGGIO.

Vous venez marquis?

MONPAVON.

Où?

PIÉDIGRIGGIO.

Eh ! Perdio ! En Belzique.

MONPAVON.

Ah ! fi !... J'ai mieux que cela.

PIÉDIGRIGGIO.

Quoi ?

MONPAVON.

Pas pour vous (*Piédigriggio disparaît. — Passajon entre.*)
 Un Monpavon à la sixième chambre... Jamais... Passajon,
 vous préviendrez Francis, mon valet de chambre. Je ne ren-
 trerai pas ce soir... ni demain... qu'il ne s'inquiète pas. (*En*
sortant.) Mora perdu... Jansoulet par terre... finirai comme
 chose... machin... philosophe de l'antiquité... dans un bain...
 M'en irai crânement... à l'anglaise... (*Un silence.*) De la tenue...
 de la tenue... jusqu'à la mort. (*Il se redresse, et sort par la*
gauche. — De Géry arrive précipitamment par la droite.)

SCENE X

PASSAJON, DE GÉRY, puis CANILHAC.

PASSAJON.

Ah ! monsieur de Géry...

DE GÉRY.

Où en est-on ?

PASSAJON.

On va terminer le rapport.

DE GÉRY.

J'arrive à temps. Vite Passajon, appelez M. Jansoulet.
(*Passajon sort par la porte du fond, à droite.*)

CANILHAC, *qui est entré par la porte des tribunes.*

Il est bien bas, notre pauvre Jansoulet.

DE GÉRY.

Je vais le relever, moi, et répondre d'un mot à toutes les accusations.

CANILHAC.

Comment cela ?

SCÈNE XI

LES MÊMES, JANSOULET.

(*Jansoulet paraît, amené par Passajon.*)

DE GÉRY, *à Jansoulet.*

Défendez-vous... voici de quoi faire taire la calomnie.

JANSOULET.

Quoi donc ?

DE GÉRY.

J'ai découvert et j'apporte la preuve qu'il y a eu à Paris un autre Jansoulet.

JANSOULET, *vivement*.Malheureux !... (*Bas.*) C'est mon frère...

DE GÉRY.

Comment ! ce pauvre être que j'ai vu là-bas...

JANSOULET.

Hélas ! mon cher Géry, il y a dans les familles des solidarités cruelles... Mon frère aîné, l'enfant chéri du père et de la mère, a vécu à Paris pendant dix ans... Est-il descendu à ce point d'abjection où l'on m'a mis à sa place ? Je n'ai pas osé m'en convaincre... En tout cas, je ne pourrais me défendre qu'en l'accusant.

DE GÉRY.

Qu'en saura-t-il ?... A peine s'il existe encore...

JANSOULET.

Ma mère existe, elle, ma mère qui ne sait pas le déshonneur de l'aîné... Songez à la douleur de la pauvre femme !... Les deux enfants couverts de honte du même coup... le nom, seule fierté de la vieille paysanne, à tout jamais sali... Non, non, ce n'est pas possible. (*De Géry lui serre la main.*) Merci... Je n'oublierai jamais ce que vous avez voulu faire pour moi.

DE GÉRY.

Mais vous n'y songez pas... mais votre mère est là-bas à Saint-Romans... Elle ne lit pas les journaux...

JANSOULET.

C'est vrai.

DE GÉRY.

Et toute la France les lit. On ne vous invalide pas... On vous déshonore. Il faut parler, il le faut.

CANILHAC.

Pas de faiblesse, Nabab... Allons.

JANSOULET.

Eh bien ! oui, vous avez raison... oui, je vais demander la parole. Je suis un pauvre bègue, moi... Je ne sais pas dire trois mots de suite... mais j'aurai l'éloquence d'un honnête homme qu'on calomnie... et je ferai entrer la vérité dans leur cervelle. Je leur crierai : Mais ce n'est pas moi, ce n'est pas Bernard... c'est... *(Apercevant Françoise.)* Ma mère ! *(Il court à elle.)* Toi ! ici !...

SCÈNE XII

LES MÊMES, FRANÇOISE.

FRANÇOISE.

Oui, je suis là, et j'entends tout. Oh ! les méchants !.. Qu'est-ce qu'ils ont inventé contre toi ? Toi, si bon, si coura-

geux ? (*Un pas vers le fond.*) Ah ! vous ne le connaissez pas, mon enfant ! vous ne savez pas comme il a grand cœur, cet homme que vous insultez ! Mais on ne vous croit pas. Personne ne vous croit. (*Très exaltée.*) Vous mentez ! vous mentez ! vous mentez !

PASSAJON.

Madame, je vous en prie... les règlements de la Chambre...

JANSOULET, *doucement.*

Tais-toi.

FRANÇOISE.

D'abord, nous sommes honnêtes gens dans la famille ! et si je savais avoir mis au monde un enfant capable de pareilles infamies, je tomberais raide morte, ici, devant tous ! Va, mon fils, va leur dire ça !

CANILHAC.

Allez vite.

PASSAJON.

On va voter.

DE GÉRY.

Le temps presse.

JANSOULET, *à de Géry.*

Vous voulez donc que je la tue, alors ? (*A Françoise.*) Non, maman, non, vois-tu, je ne rentrerai plus là-dedans. J'en ai assez, de Paris, et de la Chambre, et de tout ce qui n'est pas

toi... Tu sais que ce n'est pas vrai tout ce qu'ils disent? — Tu me sais honnête, toi... tu me sais un brave homme... tu sais que je ne t'ai jamais fait de mal... Eh bien, c'est tout ce que je demande.

PASSAJON, *qui a ouvert la porte du fond.*

L'élection Jansoulet est annulée.

FRANÇOISE.

Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il dit de toi encore?...

JANSOULET.

Rien, rien... Ah! tenez, messieurs, j'ai connu la misère... Je me suis pris corps à corps avec elle, et c'est une atroce lutte... je vous jure... mais lutter contre la richesse, défendre son repos, son honneur, mal abrité derrière des piles d'écus qui vous croulent sur la tête... Jamais, aux plus sombres jours de ma détresse, je n'ai eu les peines, les angoisses, les insomnies, dont la fortune m'a accablé, cette horrible fortune qui s'acharne après moi, qui m'écrase, qui m'étouffe... Ah! vous m'appelez le Nabab... Ce n'est pas le Nabab qu'il faudrait dire, mais le paria, un pauvre paria au cœur tendre, ouvrant ses bras tout grands à un monde qui ne veut pas de lui!...

SCÈNE XIII

LES MÊMES, HÉMERLINGUE, LA BARONNE, JENKINS, BOISLHÈRY, IBRAHIM, JOYEUSE, ALINE, ELISE, YAIA, DÉPUTÉS, PUBLIC, *etc.*

(*Mouvement dans la salle. Les portes de la salle et des tribunes se sont ouvertes; les députés sortent, causent, saluent des dames.—La séance est suspendue*)

DE GÉRY, *amenant le Nabab sur le devant de la scène.*

Venez, monsieur, venez... ne restez pas là.

JANSOULET.

Ah ! mon cher... vous l'avez dit... je sors d'ici déshonoré.

DE GÉRY.

Non... non.. ne dites pas cela. La vérité se fera un jour, malgré vous... et vous aurez une réhabilitation éclatante.

JANSOULET.

Vrai ? Eh bien, cette réhabilitation, c'est à vous que je la demande, à vous qui êtes l'honneur et la loyauté même. — Vous connaissez ma vie... vous savez si j'ai travaillé... si ma fortune est légitimement acquise... si je suis l'homme qu'on vient de condamner... Eh bien... prouvez-le moi... Acceptez.

ALINE, *à son père, bas.*

Pauvre homme...

JANSOULET, *apercevant Aline.*

Vous allez vous marier, je le sais... laissez-moi doter votre femme.

DE GÉRY.

Monsieur...

JANSOULET.

Je vous en supplie... cela me suffira pour me croire un honnête homme. (*De Géry lui tend la main sans rien dire.*) Merci, merci. (*A Passajon.*) Ma voiture...

PASSAJON, *appelant vers la gauche.*

La voiture de M. Bernard Jansoulet. (*Tout le monde regarde Jansoulet et Françoise.*)

JANSOULET, *bas à sa mère, dont il a pris le bras.*

Maman... maman...

FRANÇOISE.

Mon petit...

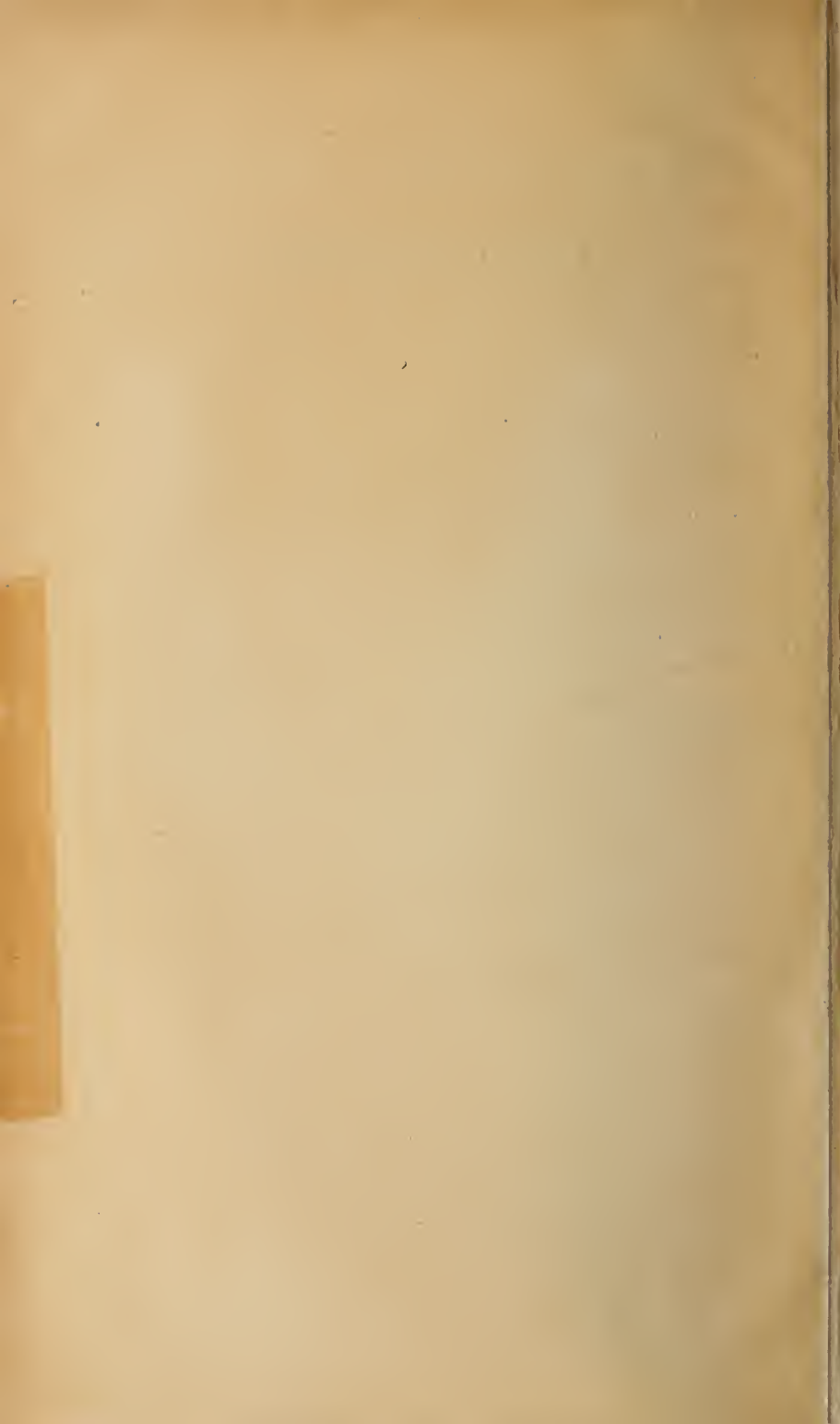
JANSOULET, *bas.*

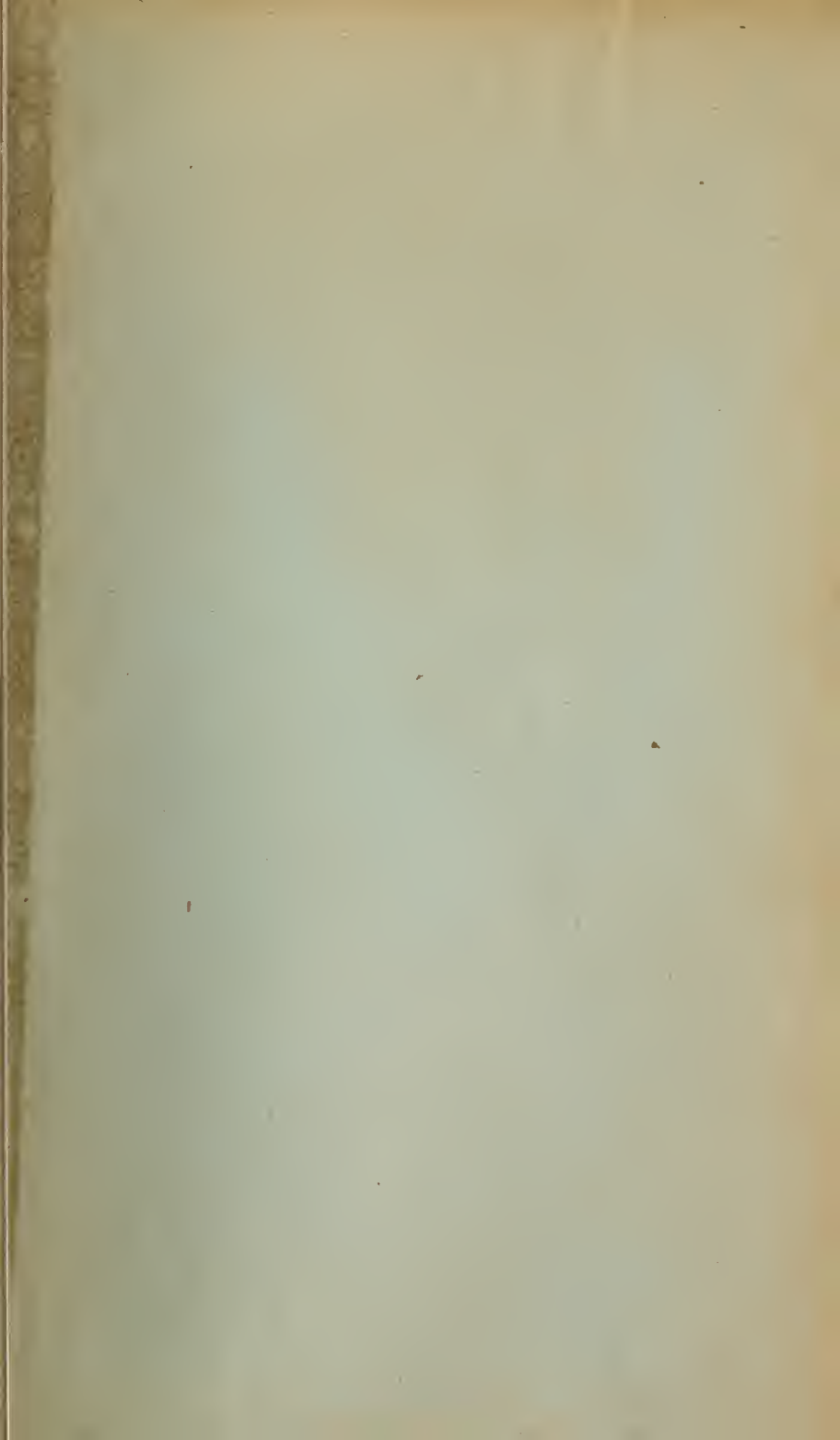
Oh! comme je vais pleurer quand nous serons seuls... (*Il sort avec Françoise au milieu de la foule qui s'écarte avec curiosité et respect.*)

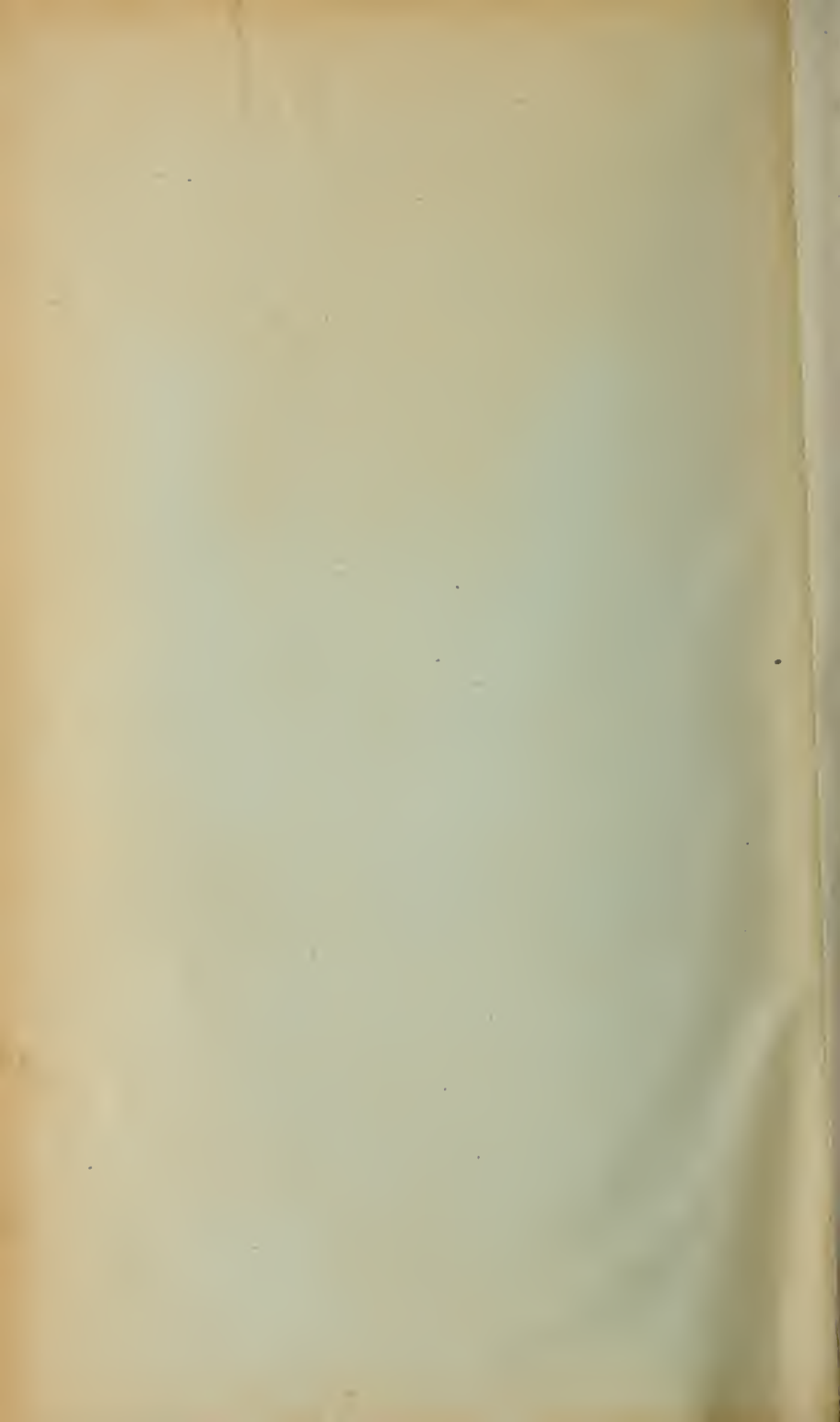
FIN

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
L'ARLÉSIENNE	3
LA MENTEUSE	95
SAPHO	189
LE SACRIFICE	333
NUMA ROUMESTAN	461
L'OBSTACLE	605
JACK	735
LISE TAVERNIER	873
LE NABAB	1003







PQ
2216
A14A19
18--

Daudet, Alphonse
Théâtre

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

